

LE JEUNE HOMME COMME IL FAUT

DECLARATION DE L'AUTEUR

S'il nous est arrivé de donner dans cet ouvrage le titre de saint ou de bienheureux à quelques personnages recommandables par leurs vertus, nous déclarons que ce n'a été nullement dans la pensée de prévenir le jugement de l'Eglise. Nous déclarons également que si nous avons rapporté quelques faits extraordinaires, ces récits n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté en ce qui a été approuvé par le Saint-Siège apostolique, au jugement infaillible duquel nous soumettons sans réserve et pour toujours notre personne et nos écrits.

PREFACE

Un vieux missionnaire qui, durant de longues années, vous parla, souvent, prévoit que ses forces vont bientôt trahir son courage et que, désormais, il ne pourra plus vous faire du bien par sa parole. C'est pourquoi il ne veut pas déposer cette plume qui a écrit déjà pour vos sœurs, pour vos mères, pour vos pères et même pour les prêtres, vos pasteurs, sans vous laisser, à vous, un livre qui ne manquera pas de vous intéresser, car il est tout à fait pour vous.

Saint Basile, parlant aux jeunes gens, leur disait, et j'ose le dire avec lui : « A l'âge où je sois parvenu, j'ai été ballotté par des événements multiples et par des changements divers qui donnent aux hommes l'expérience et leur apprennent à vivre. Je suis au courant des choses humaines, et capable de tracer une voie sûre à ceux qui débutent dans la carrière. De plus, immédiatement après les liens qui vous unissent [VIII] à vos parents, viennent ceux de l'affection que j'éprouve pour vous, et qui n'est pas moins grande que celle de vos parents eux-mêmes. Si je ne me trompe, vous me regarderez vous-mêmes comme un père dont la bienveillance ne le cède en rien à celle de votre père selon la nature. Si vous recevez avec empressement mes paroles, vous obtiendrez le second rang parmi les jeunes gens que loue le poète Hésiode. Je ne veux rien dire qui vous blesse; mais il faut, du moins, vous rappeler les paroles de ce poète : « Il est très bon, dit-il, celui qui sait découvrir de lui-même ce qui convient. Il est bon celui qui sait suivre la voie qui lui a été tracée par d'autres; celui qui n'est capable ni de l'un, ni de l'autre, est inutile à tout. »

Qui que vous soyez, prenez ce livre et lisez-le. Est-il en effet un jeune homme qui ne voulût pas être comme il faut ? Celui même qui, soit par suite de ses malheurs, soit par sa propre faiblesse, n'a pas su marcher dans la voie droite, seul assez combien les écarts sont funestes à sa dignité d'homme, au bonheur de sa vie, à sa réputation et à la tranquillité de sa conscience ; il soupire donc après une main qui le ramène au devoir. [IX]

Celui qui ne s'est jamais égaré comprend néanmoins que sa route est bordée de précipices; et sentant son inexpérience, et voulant échapper aux écueils de tous genres qui se hérissent sous ses pas, il éprouve le besoin d'avoir un guide qui l'accompagne. Ce livre, en ramenant à ce qu'il doit être le jeune homme égaré, guidera celui qui a su rester fidèle, et le préservera de la chute.

Donc, *prenez et lisez*; ayez ce livre sous la main, tous, depuis le moment où vous sortez de l'enfance jusqu'à celui où vous fondez une famille nouvelle. Ayez-le dans l'atelier, dans votre chambre d'étude, dans le bureau où vous écrivez et jusque dans la caserne. Lisez-le, non seulement pour savoir ce qu'il contient, mais pour régler votre vie d'après les vérités qui y sont exposées. Lisez avec goût ce qui a été dicté par un cœur qui vous aime et qui désire votre bonheur en ce monde et en l'autre. Tout ce qui y est écrit est, du reste, à la portée de votre intelligence, et vous pourrez le comprendre sans effort. Lisez avec confiance, car vous n'y trouverez rien qui ne soit vrai, rien qui ne soit appuyé sur la raison, sur la parole des plus grands hommes de tous les temps [X] et sur l'expérience. Lisez, non pas comme des enfants qui ne cherchent qu'à s'amuser, mais comme des jeunes gens qui ont à cœur de devenir des hommes. Par conséquent, réfléchissez en lisant, et gravez dans votre cœur et dans votre vie les pages que

parcourent vos yeux. Quelques-uns nous ont fait remarquer que la légèreté de votre âge vous exposait à ne pas aimer une parole sérieuse ; nous croyons vous connaître aussi bien que qui que ce soit; et nous avons assez de confiance en vous, pour penser que vous préférez l'histoire à la fable, le langage du bon sens à celui de la folie humaine, la vérité fût-elle dite avec vigueur, au mensonge, même revêtu des plus séduisants dehors; c'est à vous de prouver, en nous lisant avec attention, que nous ne nous sommes point trompé en vous croyant capables de goûter le vrai et le bien. [XI]

INTRODUCTION

Qui demande à être relue et méditée

I. — QU'EST-CE QUE LE JEUNE HOMME COMME IL FAUT?

Est-ce le jeune impie qui, à mesure que son intelligence devrait s'ouvrir à la vérité, blasphème tout ce qui est saint, scandalise par ses propos irréligieux tous ceux qui sont en rapport avec lui ? Qui oserait le prétendre ?

Est-ce celui qui respecte dans ses paroles Dieu, la religion même, mais qui les trahit dans ses œuvres; lâchant les rênes à ses passions, secouant le joug ; de l'autorité de ses parents, et courant, au gré de ses caprices, dans les compagnies où il se perd, et aux plaisirs qui le profanent ? C'est là le portrait d'un libertin, et non celui du jeune homme tel qu'il le faut.

Est-ce celui qui, ne se livrant pas à de grands vices, garde néanmoins la légèreté d'un enfant ? Non, ce n'est point même là un jeune homme : c'est un être puéril, au dire du grand docteur saint Thomas, auquel nous laissons la parole : « A mesure qu'un jeune homme grandit, dit-il, il doit quitter les puérités de l'enfance. C'est monstrueux, quand on arrive à un certain âge, de garder les habitudes de l'enfance, comme c'est monstrueux, dans un arbre, de porter des fleurs dans une saison où il devrait n'être chargé [XII] que de fruits mûrs. Ne serait-ce pas une honte pour celui qui commence à prendre de la barbe, que d'être encore à la mamelle de sa mère ? Pour sûr, le vigneron arracherait une vigne qui resterait vingt ans sans donner des raisins ; et Dieu, si sa miséricorde ne retenait son bras, frapperait dans sa justice l'homme qui ne porte pas des fruits le moment venu. Pour tout dire, en un mot, c'est pire d'être bestial que d'être une brute; car, un animal brute tient de la nature sa condition; être bestial ne vient que du vice. Ainsi, c'est pire d'être puéril que d'être enfant, et il vaudrait mieux que l'enfance durât que la puérité. Or, il y a huit sortes de puérités dont le jeune homme doit s'affranchir : d'abord, de parler comme un enfant; les enfants disent, sans réfléchir, tout ce qui leur vient à la bouche; un homme réfléchit avant de parler. Secondement, d'avoir la sagesse et les goûts d'un enfant, c'est-à-dire l'amour de petites choses, comme noix, monnaie de plomb et autres semblables. Ainsi font ceux qui, en grandissant, s'occupent beaucoup des choses temporelles qui ont si peu de valeur, et négligent les biens spirituels et éternels, semblables en cela à Esaü qui vendit son héritage pour des lentilles. Troisièmement, de penser en enfant. Les enfants ne songent qu'aux choses présentes, et jamais à l'avenir : nous devons surtout songer à l'autre vie. Quatrièmement, il faut laisser la malpropreté des enfants qui aiment à se traîner dans la boue et à salir leurs vêtements : ils ne savent pas manger sans se tacher. Cette puérité demeure en plus d'un dans l'âge viril. On les voit rester dans la fange du péché et souiller par une mauvaise conduite les dignités mêmes auxquelles ils sont parvenus. Cinquièmement, il faut éviter la versatilité de l'enfance. Or, ce défaut reste dans ceux qui, un jour, suivent le chemin du ciel, et le lendemain [XIII] marchent par celui de l'enfer, ou qui bâtissent aujourd'hui et démolissent demain. Cette versatilité est un signe de folie; *L'insensé*, dit le Saint-Esprit, *change comme la lune*. Un homme juste doit, par sa constance, commencer en quelque sorte l'éternité. Il faut, sixièmement, s'affranchir

des craintes des enfants qui tremblent où il n'y a pas lieu de craindre, par exemple, devant d'autres enfants qui sont masqués ; ou qui redoutent plus les périls légers que les plus graves. C'est ainsi qu'ils ont plus de peur de la verge de leur mère que du glaive d'un ennemi. Cette crainte puérile existe chez ceux qui redoutent les hommes qu'ils voient couverts du masque de la richesse ou d'une félicité trompeuse, et qui ne savent pas leur résister en rien, ou qui ont peur des maux présents, qui sont toujours légers, après tout, et qui ne sont que l'ombre des maux avenir; ils ressemblent à ces chevaux ombrageux qui tremblent où il n'y a rien à craindre. C'est encore une crainte puérile que de redouter le mépris de ceux qui le méritent, ou la dérision de ceux de qui il faut se rire et de ne pas oser faire le bien de peur des moqueries des méchants. Quand ceux qui font le mal se rient de ceux qui font le bien, c'est tout comme si un aveugle se moquait de ceux qui voient clair, ou comme si un boiteux se moquait de ceux qui marchent droit : il n'y a qu'à se moquer de leurs moqueries. Septièmement, il faut laisser l'amour des enfants, qui désirent tout ce qu'ils voient de beau, lors même que cela leur est funeste ; aussi les voit-on saisir un charbon allumé ou un poignard; une puérilité semblable se trouve dans un jeune homme qui se laisse captiver par une beauté que saint Jérôme appelle un glaive de feu. Les enfants aiment les amusements, ils choisissent de petites choses, et en laissent de grandes, préférant une pomme à un château, et se [XIV] plaignant plus de la perte d'un fruit que de celle d'un royaume. Gardons-nous de cet enfantillage. Huitièmement, les enfants saisissent sans pudeur les mamelles de leur mère. Ils leur sont semblables, ceux qui recherchent sans pudeur, comme si c'était un lait délicieux, les flatteries des méchants, oubliant le conseil du Saint-Esprit : « Mon fils, si les pécheurs vous offrent du lait, ne les écoutez pas. » Ainsi donc, ne nous faisons pas illusion, un jeune homme comme il faut, ce n'est ni un impie, ni un libertin, ni un être qui est enfant dans ses goûts et dans sa conduite.

Qu'est-ce donc que le jeune homme comme il faut ? C'est celui dont la vertu orne les jeunes années; c'est celui qui, affranchi des goûts puérils rie l'enfance, suit pour règle dans ses paroles, sa conduite et jusque dans ses pensées les plus intimes, la voix de la conscience et de la raison.

Voilà ce que vous devez être, cher lecteur, et nous devons, dès les premières pages de ce livre, vous exposer les motifs puissants qui vous détermineront à être en vérité un jeune homme comme il faut.

II. — UNE LETTRE DE SAINT ISIDORE DE PÉLUSE

Saint Isidore était abbé d'un monastère d'Egypte; mais de sa solitude, il cherchait à faire le lieu dans le monde. Il était en relation de lettres avec un philosophe nommé Harpocras, qui élevait des jeunes gens, et il prenait la peine, en écrivant au maître, d'adresser aussi à ses élèves une lettre admirable que nous reproduisons en grande partie :

« Jeunes gens, à vous qui entrez dans la vie, il convient de ne rien dire d'inutile et de manifester simplement la vérité. De tout ce qui existe, de tout ce qui se voit, la vertu est le plus grand et le plus [XV] beau des biens. Ceux qui règlent leur vie selon les règles de la vertu sont, par rapport à ceux qui en sont dépourvus, ce que sont les hommes raisonnables par rapport aux bêtes fauves, ce que sont les anges par rapport aux hommes. De même que des flambeaux allumés tout à coup au milieu des ténèbres attirent tous les regards, ainsi ceux qui pratiquent la vertu sont l'objet de l'admiration de tous. Plusieurs ne tenant aucun compte de la vertu, estiment plus un plaisir d'un instant que ce qui leur serait plus tard si utile ; ils aiment avec une insatiable avidité les choses présentes, sans prévoir ce qui s'ensuivra; ne faisant attention qu'à ce qu'ils ont en main, ils disent : « Occupons-nous des choses présentes. D'autres, au contraire, s'occupent de l'avenir, ils le prévoient, et, à cause de leurs mérites, se préparent la couronne et les

éloges de tous. Tout bien corporel : la beauté, la souplesse, la force peuvent facilement périr, et n'ont de faveur que pour peu de temps, car tout cela s'évanouit avec l'âge; la vertu qui a grandi avec l'urne immortelle ne passe pas. Il faut donc la rechercher de toutes nos forces et ne pas nous contenter de paraître la pratiquer. Celui même qui poursuit les richesses qui sont si caduques auprès d'elle, ne doit pas la mépriser. On perd, en effet, les richesses par le fait des voleurs ou par le pillage des soldats vainqueurs; mais personne ne peut nous dépouiller de la vertu, pas même après la mort. Mais il ne faut pas se tromper sur les termes. J'appelle vertu, non ce courage militaire qu'on peut trouver et chez les méchants et chez les bons, ni cette adresse qui donne dans les jeux olympiques une victoire qui dépend souvent du hasard, ni même l'éloquence dans les discours, car Thucydide a eu raison de dire : « Une inhabileté qu'accompagne la modestie est plus utile que l'habilité jointe à la [XVI] légèreté » ; mais j'appelle vertu celle que vous voyez armée et accompagnée de tempérance, de pudeur, de justice, de force, de modestie, de vraie philosophie. On me dira que sans mérite plusieurs réussissent à faire leurs affaires et à s'enrichir. Je l'accorde; mais je ne vois pas comment cela, peut détourner de la pratique de la vertu. Quand même on démontrerait clairement qu'il est impossible que la vertu et les richesses puissent exister en même temps, il n'en serait pas pour cela raisonnable de préférer les richesses à la vertu..... Mais quand nous voyons en ce monde des hommes vertueux qui ont une position splendide, pourquoi fuyez-vous la vertu, comme si, avec elle, vous ne pouviez pas acquérir des richesses ? Ce n'est pas en étant vicieux que vous vous enrichirez : les richesses accompagnent souvent la vertu par une disposition de la Providence qui les donne à ceux qui les méritent, et qui, quelquefois, les accorde aussi à ceux qui ne les méritent pas, afin de soulager leur misère. Ces derniers, en effet, s'étant dépouillés des biens célestes, Dieu leur en donne de temporels, afin de ne leur laisser aucune excuse; ne regardez donc pas ceux qui sans vertu ont réussi, mais ceux à qui la vertu a donné le succès. Et si on y regarde de près, ce que je vais dire pourra d'abord étonner, mais je le dirai pourtant : dans tous les siècles, on voit que ce sont les bons et non les méchants qui ont joui d'un vrai bonheur. C'est une prospérité réelle que d'avoir ce qui suffit; le luxe ne s'en contente pas : il lui faut de grandes richesses. Or, vous ne refuserez pas de croire à ce sujet une parole de l'orateur Isocrate qui n'a pas été dite légèrement, qu'il n'est pas facile de réfuter, et qui s'appuie sur la vérité. Écoutez-la : « Les richesses servent au vice plutôt qu'à l'honnêteté et à la vertu. Elles tracent la voie à la paresse, [XVII] et elles invitent la jeunesse aux plaisirs. » Que si un trop grand nombre, ne pensant pas ainsi recherchent plutôt un bonheur apparent qu'un bonheur réel, il ne faut pas en être surpris. Ceux qui se sont enrichis sans vertu, par là même qu'ils se trouvent riches sans l'avoir mérité, sont un sujet d'étonnement; mais personne ne s'étonne de voir réussir ceux qui sont vertueux : on parle surtout des choses auxquelles on ne s'attendait pas, et c'est peut-être pour cela que ceux qui ont fait fortune sans vertu semblent avoir plus de gloire que les hommes vertueux. Supposons un instant qu'ils soient égaux en biens temporels, et voyons si les richesses avec la vertu remportent sur les richesses sans la vertu. Si les richesses viennent à manquer, la vertu demeure à celui qui t'a et fait sa consolation, et celui qui ne l'a pas reste sans honneur après qu'il a perdu sa fortune. Mais supposons que, par suite des événements, les uns aient la vertu, et les autres seulement des richesses que rien ne leur enlève, comme il arriva à Crésus; qui n'aimerait mieux être le sage Solon que le riche Crésus, être Platon que le tyran Denys ? Mais qu'est-il besoin d'énumérer les philosophes, de les comparer avec les rois dont le souvenir est éteint, tandis que la mémoire de ceux qui ont illustré la vertu et la sagesse est toujours vivace. La vertu vaut plus que les richesses; la vraie félicité est le partage des bons, les méchants n'ont qu'un bonheur apparent : pourquoi donc perdre par votre faute la couronne que nous mérite la vertu ? C'est par ces motifs, et pour bien d'autres encore, ô jeunes gens, qu'il faut vous exercer à la vertu dès vos tendres années, surtout à cause de ce que je vais vous dire. Celui qui ne s'y adonne que dans la vieillesse a perdu son temps et il emploie

ce qui lui reste de vie à réparer les fautes qu'il a commises, tandis que [XVIII] celui qui a embrassé les vertus pendant sa jeunesse n'a pas à rester là, comme étendu dans une pharmacie, appliqué à panser des blessures difficiles à guérir, et faisant pitié à tous ceux qui passent : dès le commencement de sa carrière, il remporte la palme, il va de victoire en victoire ; et, de même que dans les jeux olympiques, le vainqueur arrive à la récompense, aux applaudissements de tous, de même, celui qui a pratiqué la vertu arrivera à la fin devant le juge de ses luttes, la tête ceinte de couronnes variées et éclatantes. Qu'il y ait, en effet, après cette vie, un tribunal où seront pesées, non seulement les actions et les paroles de chacun, mais même ses pensées, c'est ce qu'attestent les philosophes, les écrits fabuleux, les poètes, les orateurs, les historiens dont je pourrais citer ici les témoignages, si je ne craignais de vous faire l'injure de croire que vous avez oublié ces sciences dont tous eardei.fidèlement le souvenir. Si donc il y a un jugement à venir, comme c'est certain, il faut vous exercer à la vertu. Que si cela semble pénible et difficile à quelques-uns, cela vous deviendra facile, si vous fuyez les théâtres, les courses de chevaux et de chars qui sont la parte du monde, des villes où ces spectacles ont lieu, et des hommes qui s'y adonnent. Il faut que tous entrent dans la lice pour pratiquer la vertu; que ceux qui sont d'une naissance illustre ne déshonorent pas leurs ancêtres; que ceux qui sont d'une condition obscure fassent la gloire de leur famille; que les riches trouvent dans la vertu leur plus bel ornement; que les pauvres cherchent en elle un port et un refuge; c'est ainsi que vous honorerez vos parents. » Cette lettre suffirait pour déterminer nos jeunes lecteurs à pratiquer la vertu; mais nous devons entrer dans de plus longs détails sur cet important sujet. [XIX]

III. — LA VERTU

L'autorité des docteurs de l'Eglise, comme celle des philosophes païens, l'histoire de la création, la raison elle-même, nous disent qu'un jeune homme n'est ce qu'il doit être qu'autant qu'il pratique la vertu; que, sans la vertu, on n'est pas homme raisonnable.

Car, pratiquer la vertu, c'est vivre selon la raison; et se livrer au vice, c'est agir selon les penchants pervers de nos sens à la manière des brutes. Aussi saint Jean Chrysostome, dans ses discours sur la Genèse, remarque-t-il que la Sainte Ecriture n'appelle hommes que ceux qui pratiquent la vertu. Elle désigne les autres tantôt sous le nom de chair, tantôt sous celui de terre, tantôt sous celui de bête. D'où vient donc qu'un si grand nombre d'hommes oublient ce pourquoi ils sont sur la terre et ne songent à rien moins qu'à la pratique de la vertu ? Cet égarement étrange a plusieurs causes, dont la principale, peut-être, c'est que les hommes ne connaissent pas l'excellence de la vertu, l'honneur qu'elle nous apporte, les biens et les avantages inappréciables qu'elle nous procure. Pour les éclairer, disons-leur la beauté et les richesses de cette épouse céleste, qui n'est abandonnée que parce qu'elle n'est pas connue; et cherchons à faire rendre à cette reine l'honneur qui lui est dû, en montrant qu'elle tient un rang des plus illustres entre tout ce qui mérite d'être estimé et aimé du ciel et de la terre.

Issu d'une des plus nobles familles de Venise, Laurent Justinien avait dix-neuf ans. Comme il l'a écrit lui-même, il demandait en vain à la terre le bonheur dont son cœur avait soif, et il ne rencontrait parmi les objets créés que vanité et affliction d'esprit, quand un personnage mystérieux lui appa- [XX] rut. C'était une Vierge d'une grande beauté et d'un éclat égal à celui du soleil. S'approchant de Laurent avec bonté, elle lui dit d'une voix douce et mélodieuse : « O jeune homme, pourquoi chercher ailleurs ce que je puis vous offrir, si vous voulez m'avoir pour épouse ?..... » Puis elle ajouta : « Je suis la Sagesse divine qui, pour l'amour des hommes, me suis revêtue de leur nature. » Séduit par les charmes divins de la Sagesse, Laurent lui protesta aussitôt qu'il ne voulait avoir d'autre épouse qu'elle, qu'à elle seule, il donnait tout son cœur. La Sagesse alors reprit son vol vers les cieux, laissant l'âme du jeune homme remplie d'ineffables consolations. Depuis ce

jour, Laurent Justinien n'eut d'amour que pour cette céleste épouse et s'appliqua de tout cœur à la pratique de la vertu.

Quel est l'homme qui n'ambitionne pas le bonheur ? Libre dans tout le reste, l'homme ne l'est pas dans le désir d'être heureux. C'est pour sa nature un besoin nécessaire de tendre au bonheur; et il ne peut y renoncer. Il peut chercher le bonheur où il ne le trouvera pas; mais, même en se trompant dans la recherche qu'il en fait, c'est vers lui qu'il aspire, c'est lui qu'il poursuit. La main sur la conscience, demande-toi, ô jeune homme, si tu es vraiment heureux, quand la soif d'or, d'honneurs, de plaisirs, semble satisfaite ? Si tu écoutes ta raison, elle te répond par la bouche de Salomon, qui avait goûté toutes les douceurs de la terre : *Vanité des vanités, et tout est vanité*. Tu as fait de grands pas à la poursuite des jouissances terrestres; mais ces pas sont hors du chemin, et un vide immense se creuse dans son cœur à mesure que tu y jettes ce qui ne saurait le remplir. Que ta propre expérience t'instruise; et las de ce qui étant au-dessous de toi n'est pas digne de toi, lève la tête, et regarde la vertu qui te sourit [XXI] et te tend la main, Fille du ciel, elle t'apporte un reflet de sa céleste origine; si tu lui ouvres ton cœur, elle lui rendra quelque chose de l'innocence dans laquelle nous avons été créés, et que le péché nous a ravie. C'est elle qui fera revivre en toi l'image de Dieu, que les passions ont défigurée : « Elle donne, dit Lacordaire, la vérité à notre intelligence, la Justice à notre volonté, la bonté à notre cœur et, par conséquent, le même mode de penser, de vouloir et de sentir que Dieu lui-même, qui est par son essence vérité, justice et honte. Elle est médiatrice de la terre et du ciel, la médiatrice aussi de tous les siècles et de toutes les générations. C'est par elle que l'ordre subsiste, par elle que le respect s'établit et que l'affection circule dans les veines arides du genre humain. Toute philosophie qui la dédaigne périra sous le mépris; tout parti qui la repousse est un parti vaincu; toute amitié où elle est absente manque de racines et n'aura pas de durée; tout bonheur où on ne la sent pas sera comme une fleur ouverte le matin et fanée le soir; toute gloire qui ne se l'attache pas comme une sœur est une gloire flétrie. Elle est la beauté du temps et l'immortalité de ce qui passe. Semblable à la sagesse de Dieu, qui pénètre partout, elle habite la chaumière du pauvre comme le palais des rois; et l'onction qu'elle verse dans le sillon du pâtre est aussi pure que celle dont elle remplit le cœur et le calice du prêtre. L'enfant se joue avec elle au sortir de son berceau; l'adolescent y puise la candeur de son visage et la tendresse de son regard; l'homme fait lui-même la demande le courage, la consolation, l'estime publique; le vieillard, sa couche dernière, et le monde le secret de sa création. »

La beauté sans la vertu perd son éclat; la vertu, comme l'a chanté un poète chinois, est belle dans [XXII] les plus laids. C'est elle qui donne à l'homme, avec le repos de la conscience, les plus douces consolations de la terre. Les plaisirs délicieux de l'innocence ne sont une chimère que pour les hommes pervers, a dit encore un poète chinois. Les aveugles savent-ils apprécier l'éclat des couleurs ? « Rien n'est louable sans la vertu : c'est donc elle qui fait la vie bienheureuse, » a dit Cicéron; c'est elle qui nous assure l'estime des sens de bien, et qui est une leçon pour les méchants. Et saint Eucher ajoute que, quand même aucune récompense ne serait réservée à celui qui fait le bien, l'homme n'aurait encore rien de mieux à faire que de passer, dans la chasteté et la piété, la vie qui lui a été donnée, et de retracer par là, en lui-même, l'image de celui qui l'a fait. Mais tant s'en faut que Dieu laisse la vertu sans récompense. *J'ai été jeune*, dit David, et *j'ai vieilli; et jamais je n'ai vu le juste abandonné, ni ses enfants mendiant leur pain*. Tandis que le vice ruine santé, fortune, famille, nations, la vertu conserve tous les dons du ciel, et attire la bénédiction de Dieu sur les individus, les familles et les peuples. Ils sont donc bien insensés ceux qui, pour justifier leur négligence, allèguent comme excuse certains intérêts qu'ils devraient sacrifier pour devenir vertueux. Ils n'ont pas même compris la parole du philosophe païen Cicéron. « Il n'y a rien d'utile qui ne soit en même temps honnête, il n'y a rien d'honnête, qui ne soit en même temps utile. Là où est la honte, là ne peut être une utilité véritable; car nous sommes nés pour ce qui est honnête. » Sans doute, Dieu n'a pas

qu'une sorte de biens, et il ne récompense pas toujours par la prospérité d'ici-bas les hommes vertueux, comme, il ne châtie pas toujours eu ce monde les méchants. Les biens de la terre sont de si mince valeur, que le ciel les verse souvent sur ses ennemis eux-mêmes, [XXIII] et en prive ses amis, auxquels il donne des biens d'une autre sorte, mais bien plus précieux. Qui ne préférerait l'honnêteté avec la pauvreté à une fortune acquise par l'injustice! N'est-il pas plus heureux, le malade résigné sur sa couche de douleur, que le voluptueux qui use sa vie dans de criminels plaisirs Mais, en règle générale, la vertu a *les promesses de la vie présente et celles de la vie future. Dites au juste : Bien. C'est ce que le Seigneur lui-même nous fait dire par le prophète Isaïe : Dieu est donc satisfait de l'homme vertueux, puisqu'il le loue. C'est pour l'homme vertueux, par conséquent, que sont les faveurs du ciel. Et puisque tout don parfait vient d'en-haut : santé, richesses, honneur, réputation, bonheur, grâces de toutes sortes, l'homme vertueux trouve dans la vertu la source de toutes les espérances, même pour cette terre. Ainsi saint Paul dit-il : La tribulation et l'angoisse pèsent sur l'âme de tout homme qui fait le mal. Gloire, honneur et paix à tant homme qui fait le bien.*

Si un ancien proverbe dit : Rien de plus malheureux que le bonheur des méchants, on peut dire avec la même vérité : Rien de plus heureux que les malheurs que les bons subissent en ce monde. L'homme ne peut donc faire rien de plus utile pour lui-même que de pratiquer la vertu; et il faut être l'ennemi de soi-même, l'ennemi de sa santé, de son repos, de son honneur, de sa réputation, de sa famille, de son pays, pour ne pas rechercher la vertu et ne pas l'aimer plus que tout le reste; car le reste n'a de prix que par elle, et elle suffit quand même on serait privé de tout autre bien. Un proverbe chinois dit : « Celui qui estime plus l'or que la vertu, perdra l'or et la vertu. »

Mais, écoutons le prince des sages, Salomon, qui, dès sa jeunesse, avait connu le prix de la sagesse : [XXIV] *Je t'ai désirée, dit-il, et elle est venue en moi. Je l'ai demandée, et son esprit m'a été donné. Je t'ai préférée aux trônes et aux couronnes, et j'ai estimé que, comparée à elle, les richesses n'étaient rien. Je ne l'ai pas mise en comparaison avec les pierres précieuses; car, à côté d'elle, l'or n'est qu'un grain de sable, et l'argent n'est que de la boue. Je t'ai aimée plus que la santé et que la beauté, et je me suis proposé d'avoir pour guide sa lumière, qui ne n'éteint jamais. Tous les biens me sont venus avec elle, et des honneurs sans nombre ont plu sur moi de ses mains. C'est un trésor infini pour les hommes. Elle est plus belle que le soleil et plus pure que la lumière. Je l'ai aimée et poursuivie dès ma jeunesse, et j'ai cherché à l'avoir pour épouse, ravi que j'étais de sa beauté. J'ai voulu t'avoir pour compagne de ma vie, sachant qu'elle me ferait participer à ses biens, et qu'elle serait le charme de mes pensées et de mes chagrins ; à cause d'elle, je serai honoré par les foules, et, jeune, je serai estimé même des vieillards. En outre, j'aurai par elle l'immortalité, et je laisserai un soutien éternel à ceux qui vivront après moi.*

Le bonheur qui ne finira pas ne peut être préparé à l'homme que par la vertu. Et comme c'est le seul qui ne passe pas, c'est celui que nous devons ambitionner par-dessus tout. N'est-ce pas insensé que de travailler de longues années pour acquérir des biens qui dureront un jour, et de ne pas employer sa vie à acquérir la vertu qui, avec la grâce de Dieu, nous ouvrira le ciel et nous introduira dans ta béatitude de Dieu même ? C'est là que l'homme sera semblable à Dieu, en gloire, en puissance, en félicité éternelles. Voilà l'objet d'une légitime ambition. Voilà ce que doit poursuivre tout homme sensé par toutes les aspirations de son être. [XXV]

IV. — FACILITÉ DE LA VERTU

« La vertu, a dit un philosophe chinois, est un bien facile à avoir, puisque le simple désir l'obtient. » Comment se trouve-t-il donc des hommes qui admirent la vertu dans les autres et qui n'ont pas le courage de l'embrasser pour eux-mêmes, redoutant sans doute

les efforts à faire pour l'acquérir ? Il est vrai que le chemin de la vertu est difficile; mais serait-ce là une excuse légitime pour ne pas le suivre ? On ne peut arriver à de grandes récompenses que par de grands travaux; et les couronnes de la vertu étant de toutes les plus précieuses, on ne saurait les payer trop cher, ni trop faire de sacrifices pour les mériter : « N'allègue pas pour t'excuser, dit encore le philosophe chinois, que tu n'as pas assez de forces, que les difficultés te découragent, et qu'enfin tu seras obligé de t'arrêter au milieu de ta course. Tu n'eu sais rien : commence à courir; ton langage prouve que tu n'as pas commencé encore. Si lu l'avais fait, tu ne tiendrais pas ce langage. »

« La vertu n'est fermée pour personne; elle a sa porte ouverte à tout le monde, a dit le païen Sénèque; elle admet, elle invite tout le monde, les pauvres, les esclaves, les rois, les exilés eux-mêmes. Elle ne choisit ni tes maisons, ni les revenus; elle se contente de l'homme quel qu'il soit. » Pas un qui ne puisse la pratiquer, s'il le veut. On ne peut pas toujours faire fortune, on peut toujours être vertueux. Pour conquérir certaines faveurs populaires, il faut souvent faire d'énormes dépenses ; la vertu s'acquiert sans frais. Sans doute, il y a un effort à faire au commencement, mais bientôt à l'effort même succède une joie ineffable. Ceux qui veulent allumer [XXVI] le feu ont d'abord à supporter la fumée, qui leur fait verser quelques larmes; mais après, ils jouissent des bienfaits de la flamme. « *Que le poids des obligations, dit aux hommes Silvio Pellico, ne vous épouvante pas; ce n'est qu'aux lâches qu'il paraît insupportable. Ayons de la bonne volonté, et nous découvrirons dans chaque devoir une béante mystérieuse qui nous invitera à l'aimer; nous sentirons une puissance admirable qui augmentera nos forces; à mesure que nous avancerons dans l'âpre sentier de la vertu, nous trouverons que l'homme est beaucoup plus grand qu'il ne semble, pourvu qu'il veuille, et qu'il veuille fortement atteindre le but élevé de sa destination, qui consiste à se purifier de toutes les viles tendances, à cultiver et perfectionner les bonnes, à s'élever ainsi à l'immortelle possession de Dieu ».*

Que si quelque homme, partisan d'une liberté aveugle, était tenté de voir une sorte de chaîne dans la pratique de la vertu, le païen Cicéron lui répondrait : « Les hommes les plus savants nous ont appris que personne n'est libre que l'homme sage. Qu'est-ce, en effet, que la liberté, sinon la faculté de vivre selon sa volonté ? Il n'y a que le sage qui ne fasse rien malgré lui, rien à reflet, rien par contrainte. Les méchants sont tous esclaves, fussent-ils même rois; les hommes légers, cupides, tous les méchants enfin, sont dans l'esclavage. Comment regarder comme libre celui à qui une femme coin-, mande et dicte des lois ? Elle lui prescrit, elle lui défend, elle lui ordonne ce qui lui plaît, et il ne peut rien lui refuser, il n'ose lui résister en rien. Si elle demande, il faut lui donner; si elle appelle, il faut se rendre auprès d'elle.

Pour moi, je crois qu'il faut appeler celui qui a de telles chaînes non seulement esclave, mais [XXVII] même esclave très scélérat. Peut-on mettre en doute la servitude de celui qui, par amour pour l'argent, ne craint pas d'accepter la condition du plus misérable esclavage? L'espoir d'un héritage ne fait-il pas passer par toutes sortes d'iniquités ? On use de bassesses; on rapporte à celui dont on veut capter les biens, tout ce qu'on a appris; on fait tout ce qu'il désire, on le flatte. Et le désir des honneurs, qui semble être moins odieux, n'est-ce pas un maître dur, impérieux, violent même ? » Etre vertueux, ce n'est donc pas enchaîner sa liberté : c'est l'affranchir de toutes les honteuses servitudes ! Il est vrai que ceux qui ont contracté les malheureuses habitudes du vice ont un effort particulier à faire pour triompher de leurs passions auxquelles ils ont donné tant d'empire par leur faute; néanmoins, saint François de Sales écrivait à un jeune homme de haute condition: « Je veux que vous ayez autant d'aversion pour la vertu que l'on peut en avoir. Eh bien ! Je vous assure néanmoins que vous pourrez changer de naturel, et que, pourvu que vous fassiez ce que je vous dirai, vous ne rencontrerez point de difficultés à être tel que vous devez, et à acquérir la perfection qui est conforme à votre qualité. » Saint Nil d'Orient écrivait dans le même sens à un nommé Conon, qui occupait un emploi important dans les affaires publiques : « Quand vous n'étiez pas, lui disait-il, le Seigneur a fait que

vous fussiez ; maintenant que vous existez, il peut vous refaire, bien que vous soyez chargé de péchés. Il ne désire même que cela, pourvu que vous y mettiez vous-même de la bonne volonté. Il n'est point de perversité qui résiste aux larmes salutaires de la pénitence. » S'il n'est pas de crimes qu'un homme ait commis, qu'un autre homme ne puisse commettre, il n'est point de vertu pratiquée par un homme qu'un autre ne puisse pratiquer [XXVIII] aussi, avec le secours de Dieu. Donc, pas de vains prétextes pour étayer notre lâcheté. Si nous le voulons, nous pouvons être vertueux; et il n'est rien que nous devons vouloir avec, autant de générosité, puisque c'est là notre unique affaire, la fin de notre création et le but que Dieu nous a marqué et dont nous ne pouvons nous écarter sans crime.

V. — DIEU VEUT QUE LE JEUNE HOMME SOIT COMME IL FAUT

Jeune homme, hier vous étiez un enfant encore, avant-hier, vous n'étiez pas. Qui vous a donné la vie ? Est-ce vous ? Vous n'étiez rien, et le rien ne peut rien faire. Il faut être pour agir et pour donner. Et vous êtes si peu maître de la vie et de la mort, que, quand celle-ci vous moissonnera, vous ne pourrez rien pour l'écarter et prolonger d'une seconde votre existence. Vos parents ne le pourront pas davantage; tant, il est vrai que s'ils ont été les instruments de Dieu pour vous transmettre la vie, ils n'en sont pas maîtres plus que vous. Que de pères et de mères infortunés pleurent la perte de leurs enfants, sans espoir de pouvoir remplir par de nouveau-nés les berceaux que la mort a rendus vides. Or, cette vie qui vous vient de Dieu est un don d'une valeur inestimable ; car il a fallu une puissance infinie pour vous faire passer du néant à l'existence. Aucune créature n'est capable de faire une si grande œuvre; et si Dieu lui-même s'y est employé, ça été dans des desseins dignes de sa grandeur et de sa sagesse. Franchement, ne vaut-il pas la peine d'étudier pourquoi il vous a mis au monde et ce qu'il veut que vous fassiez des forces et de la vigueur qu'il vous conserve ? Seriez-vous assez insensé pour étouffer votre raison et pour suivre en aveugle l'entraînement [XXIX] des sens *qui sont portés au mal dès la jeunesse*, comme parle le Saint-Esprit ? « Il n'appartient qu'à des têtes bien faibles, a dit le P. Lacordaire, de s'abandonner au torrent de la vie, sans se demander une fois où cela mène, sans être étonnées de ce qu'elles font. »

J'aime à penser que vous n'êtes pas de ces têtes faibles, et je vous invite à comprendre que Dieu a tout fait pour sa gloire. Lui seul est une fin digne de ses œuvres. S'il agissait pour autre chose que lui, il cesserait d'être Dieu; car il ferait dépendre son action d'un autre que de lui, il ne serait donc plus l'Être indépendant et infini. C'est donc pour lui que vous êtes au monde; c'est à lui qu'appartient votre jeunesse, vous ne serez un jeune homme comme il faut, qu'autant que vous emploierez vos belles années à la gloire de Dieu par la pratique de la vertu. Si vous ne le faites pas, loin d'être un jeune homme comme il faut, vous vous placez au-dessous des brutes, des plantes, des pierres qui ne s'écartent pas de la fin que Dieu leur a marquée.

Aussi Dieu prend-il soin, dans les Saints Livres, de rappeler à la jeunesse son devoir. Il a inspiré à Salomon d'écrire pour elle le Livre des Proverbes, dont le but est de donner aux jeunes gens la *science et l'intelligence*. Dieu invite la jeunesse à la pratique de la vertu, tantôt par de paternelles exhortations tantôt par des promesses, tantôt par des menaces Écoutez plutôt ses paroles : « Souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse, avant qu'arrivé le temps de l'affliction, et qu'approchent les années dont vous direz qu'elles ne vous plaisent pas.

Mon fils, dès votre jeunesse, recevez la doctrine du salut et vous trouverez la sagesse jusqu'à, ce que la vieillesse ait blanchi votre tête. Comme celui qui laboure et qui sème, approchez-vous d'elle en attendant qu'elle vous offre de bons fruits. Pour l'acquérir [XXX] vous aurez peu à travailler et vous ne tarderez pas à goûter de ses produits. Qu'il est difficile pour les hommes sans science de l'acquérir, et celui qui est sans cœur ne peut

lui rester fidèle. Ecoutez, ô mon fils, et recevez le conseil de la sagesse, ne le repoussez pas, jetez vos pieds dans ses fers et votre cou dans son collier. A baissez vos épaules pour en portée le poids et ne vous laissez pas de ses chaînes, poursuivez-la de toute votre âme et mettez tout votre courage à vous tenir dans ses sentiers. Recherchez-la et elle se manifestera à vous, et, quand vous la posséderez, ne l'abandonnez pas. A la fin, vous trouverez en elle le repos et elle vous deviendra un agrément. Ses fers seront pour vous une protection, une force et le fondement de la vertu, et son collier sera pour vous une couronne de gloire.

Dussiez-vous succomber de bonne heure, en vous adonnant à la sagesse, vous n'en seriez pas pour cela malheureux. Car, la jeunesse du juste moissonne' dans sa fleur condamne la longue rie du méchant. Il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès son enfance. L'adolescent ne s'écartera pas, quand il aura vieilli, de la route suivie dans sa jeunesse. Comment trouverez-vous dans la vieillesse ce que vous n'aurez pas amassé dans la jeunesse ? »

« Les os (de l'impie) se rempliront des vices de son adolescence et ils dormiront avec lui dans la poussière. (L'impie) ne s'enrichira pas, dit Job, il ne conservera pas ses richesses, il ne jettera pas de racines en terre, il périra avant devoir accompli le nombre de ses jours. Ses premiers germes seront desséchés comme ceux de la vigne fleurie et comme l'olivier gai perd sa fleur. La crainte du Seigneur apporte à l'homme des jours; et les années des impies seront abrégées, et leur espérance périra ». « D'agissez pas en impie, et ne soyez; pas insensé, [XXXI] de peur de mourir avant l'heure. » De tous ces passages de l'Écriture, que conclure ? Sinon que Dieu lui-même presse le jeune homme d'être comme il faut, le menace de toutes sortes de maux s'il s'égare, lui promet toutes ses faveurs s'il pratique la vertu. Aussi, lisons-nous dans l'Évangile qu'un jeune homme s'étant jeté à genoux sur le passage de Notre-Seigneur, lui disait : « Bon Maître, que ferai-je pour parvenir à la vie éternelle ? » Notre-Seigneur lui rappela les commandements ; alors, le jeune homme dit : « Maître, je les ai tous gardés dès ma jeunesse »; et « Notre-Seigneur le regardant, l'aima », dit l'Évangile. Les faveurs de Notre-Seigneur sont pour les jeunes gens vertueux. Saint Jean, entre les apôtres, était le plus jeune, il fut le préféré, c'est-à-dire que Jésus lui permit de reposer la tête sur sa poitrine à la dernière Cène; c'est à lui, qu'en mourant, il confia sa divine Mère.

Soyez vertueux, jeune homme, Dieu le veut, il a le droit de le vouloir; malheur à vous, si vous lui résistez ? Mais, bénédictions de toutes sortes si vous lui êtes fidèles.

VI- — EXHORTATIONS DES SAINTS DOCTEURS A LA JEUNESSE

Après la parole de Dieu, rien n'est plus efficace pour déterminer les jeunes gens à être comme il faut, que de recueillir pour eux les paroles de ces grands hommes que Dieu a suscités pour être la lumière du monde et le sel de la terre, et qui ont uni au génie une sainteté éminente.

Saint Basile disait à la jeunesse de son temps : « Ce n'est pas d'une importance médiocre de donner à l'âme des .jeunes gens une certaine familiarité avec la vertu, en leur en faisant contracter l'habitude ; [XXXII] car ces premiers fondements étant établis dans des âmes encore neuves, restent d'ordinaire inébranlables. Qu'a eu en vue le poète Hésiode, en composant ces vers que l'on chante partout, sinon d'exhorter les jeunes gens à la vertu ? La route qui conduit à elle, dit-il, est d'abord raboteuse, difficile, et exige de l'effort et des sueurs. C'est pourquoi ce n'est pas le premier venu qui ose l'aborder, ni la poursuivre jusqu'au bout; mais, quand une fois on en atteint le terme, on peut juger combien, en réalité, cette route est belle, facile, rapide et plus agréable que l'autre qui conduit au vice et qui est si bien à la portée des hommes. Quand Hercule, jeune encore, délibérait sur le choix de la route à suivre, deux femmes, le vice et la vertu, se présentèrent à lui sans se nommer, mais en se faisant assez connaître par leur appareil.

La première était révolue de tous les ornements de la vanité et accompagnée du cortège de tous les plaisirs qu'elle promettait à Hercule afin de l'attirer à elle. L'autre était pale et défigurée; elle ne promettait rien de bon, rien d'agréable, mais des sueurs, des travaux, des périls à courir et sur mer et sur terre, l'assurant que Dieu lui-même en serait la récompense. Hercule, après réflexion, se mit à sa suite. Ne marchandez pas avec la grâce, ne dites pas la loi de Dieu est bonne, mais le péché est plus agréable. Le plaisir est l'hameçon de Satan qui entraîne à la ruine. Il est la mère du péché et l'aiguillon de la mort, il est la nourrice du ver qui ne mourra pas. Il engraisse pour un temps le vice et laisse après lui une amertume plus grande que le fiel. Que faites-vous en différant toujours de bien faire, sinon de dire : « Que le péché règne en moi, et, après, le Seigneur régnera à son tour. Je ferai servir mes membres d'instruments à l'injustice et à l'iniquité, et après je les emploierai au service [XXXIII] de Dieu. ». C'est ainsi que Gain offrait, lui aussi, des sacrifices; mais il se réservait à son limage et à son caprice les meilleurs, et il offrait à son bienfaiteur et à son Créateur ce qu'il avait de pire. Pendant que vous avez des forces pour agir, vous consommez votre jeunesse dans le péché, et quand vos membres sont languissants, vous les offrez à Dieu; mais, pour lors, ils sont incapables de tout usage, et ils ne peuvent que rester étendus sans force, étant épuisés par les longues habitudes du vice. Mais oubliez-vous que, chez le vieillard, la chasteté n'est plus une vertu, mais l'impuissance de pécher ? On ne couronne pas les morts; et personne n'est estimé juste parce qu'il est devenu incapable de mal faire. Pendant que vous avez des forces, employez-les à triompher du mal par la raison. La vertu consiste, en effet, à éviter le mal et à faire le bien. S'abstenir du mal peut être chose indifférente et ne mériter ni blâme ni éloge. Si vous cessez de pécher parce que l'âge vous en enlève le pouvoir, tout le mérite en appartient à votre infirmité et non à votre liberté. Nous louons ceux qui sont bons par leur propre volonté et la conviction de leur esprit, et non ceux qui sont empêchés de mal faire par nue sorte de nécessité. Qui vous a marqué les limites de votre vie ? Qui vous a assurés du temps de la vieillesse ? Qui a pu se faire garant pour vous de l'avenir ? Ne voyez-vous pas .des enfants emportés par ta mort, et ceux mêmes qui sont dans la fleur de l'âge succomber rapidement ? Est-ce que tous ne tendent pas vers le même terme de toute existence ici-bas ? Pourquoi attendre qu'une fièvre vous invite au repentir, au moment peut-être où vous ne pourrez ni parler, ni entendre, ni lever les mains au ciel, ni vous tenir debout, ni fléchir le genou pour adorer Dieu ? »

Le même saint docteur écrivait à un jeune étu- [XXXIV] diant d'une naissance illustre, qui avait embrassé le christianisme : « Ce n'est pas un mince avantage pour vous d'être passé, tout en étant riche et noble, à la vie de l'Évangile, de mettre un frein à la fougue de l'âge, de soumettre vos passions à l'empire de la raison et d'embrasser l'humilité qui convient à un chrétien. En vérité, mon cher fils, il n'y a qu'un bien digne d'éloge et d'envie, c'est celui qui est éternel, c'est le bien qui nous donne de la valeur et de la gloire aux yeux de Dieu. Les autres avantages humains sont plus vains qu'une ombre et plus trompeurs qu'un songe. La jeunesse voit bientôt tomber une à une ses fleurs : la beauté du corps se flétrit sous l'influence de la maladie et du temps. Les richesses sont inconstantes ; la gloire elle-même nous échappe. Tous les arts ne s'exercent que dans les limites du temps présent, l'éloquence elle-même, qui semble avoir tant de prix, ne trouve grâce que dans les oreilles de ceux qui l'écoutent. Mais l'exercice de la vertu est un bien précieux pour celui qui la pratique, et un beau spectacle pour ceux qui en sont les témoins. En vous y appliquant, vous vous rendrez digne des biens que Dieu vous a promis. »

« Quiconque est encore .jeune, dit saint Grégoire de Nazianze, doit se montrer homme en luttant contre les penchants vicieux, et retirer de ses belles années l'avantage précieux de ne pas subir les faiblesses des jeunes gens et de cultiver la prudence des vieillards dans un corps vigoureux et robuste. Cette victoire lui donnera plus de vrai bonheur que celles que d'autres remportent aux jeux olympiques. »

Saint Augustin, s'adressant aux jeunes gens, leur dit : « C'est vous surtout, jeunes gens, que nous invitons, que nous exhortons à être charmés de la beauté de la vraie vertu. Il n'est aucune beauté terrestre, aucun éclat de métaux, aucune fraîcheur des [XXXV] bois, aucune couleur de pourpre des fleurs, aucun ornement naturel ou artificiel des corps, aucun son d'instrument de musique, aucun agrément de parfum, aucune suavité du goût, aucun embrassement, qui puissent être comparés à la beauté, aux parfums, à la douceur, aux charmes de la sagesse. Nous ne vous défendons pas d'aimer, mais seulement d'aimer ce qui est coupable. Vous voulez aimer ? Aimez donc la sagesse et, brûlez du désir de l'acquérir. Si vous êtes beaux, plaisez à Dieu. Si vous êtes jeunes, triomphez du démon. Daniel fut appelé par l'ange, homme de désirs. Quels étaient ces désirs, sinon ceux par lesquels il soupirait après la beauté de la sagesse. En effet, dans un âge encore tendre, il foula aux pieds les plaisirs; captif, il humilia le plus superbe des rois, et, prisonnier, il ferma la gueule des lions. »

Un jeune poète, appelé Licentius, avait adressé à ce saint docteur une pièce de vers, et Augustin, en le remerciant, lui disait : « Cher Licentius, en vous voyant refuser et redouter les biens de la sagesse, je crains fort que vous ne soyez trop fortement et trop fatalement enchaîné par les choses qui passent. La sagesse ne tarde pas à relâcher ceux qu'elle a d'abord captivés et domptés par des exercices laborieux; et, après qu'elle les a affranchis, elle les laisse jouir d'elle tout à l'aise; et ce n'est plus que par d'éternels embrassements qu'elle retient ceux qu'elle a d'abord captivés par des chaînes de courte durée. Rien ne peut être plus doux ni plus solide que ces lieux de la sagesse. Si d'abord ils sont durs, à la fin comment les appeler de ce nom, puisqu'ils sont très doux; comment les appeler doux, quand ils sont d'une solidité à toute épreuve. Ils sont tels qu'on ne peut en dire les charmes; mais on peut y croire, les désirer et les aimer. Les chaînes de ce monde apportent avec elles une peine réelle, une douceur [XXXVI] fausse, une douleur assurée, un plaisir incertain, un travail rude, un repos inquiet, un état rempli de misères, une vaine espérance de bonheur. C'est à ces chaînes que vous livrée votre cou, vos mains et vos pieds, quand vous êtes subjugués par les honneurs de ce monde, estimant que vos œuvres sont sans fruits quand elles en sont privées et quand vous ambitionnez une situation que vous devriez fuir, lors même qu'on vous exciterait ou qu'on vous contraindrait à l'accepter. Si vous trouviez dans la terre un calice d'or, vous le donneriez à l'Église de Dieu. Vous avez reçu de Dieu une âme spirituelle et toute d'or; et vous vous en servez pour satisfaire vos passions; et vous immolez votre esprit à Satan. Arrêtez-vous, je vous en conjure; et comprenez enfin avec quelle douleur et quel déchirement de cœur je vous écris ces choses, afin que, si vous vous méprisez vous-même, vous ayez du moins, pitié de moi. »

VII — BONHEUR DE CEUX QUI PRATIQUENT LA VERTU DE BONNE HEURE

Saint Thomas d'Aquin a écrit un ouvrage remarquable pour *l'Instruction des princes*, et voici ce que nous y lisons : « Un grand nombre de biens reviennent à ceux qui portent, dès la jeunesse, le joug du Seigneur; il suffira d'en énumérer six. D'abord, la vertu jette de plus profondes racines, quand elle trouve un terrain plus tendre. Les vases gardent toujours l'odeur de la première liqueur qu'ils ont contenue. Chaste dans sa jeunesse, le patriarche Joseph persévéra dans le bien jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de cent dix ans. Outre que le Seigneur a promis de garder ceux qui lui sont fidèles, le souvenir des jeunes années passées dans la vertu excite à vivre saintement dans la [XXXVIII] vieillesse. Le vieillard Eléazar, sur le point d'endurer le martyre, s'animait au courage par la pensée de la conduite irréprochable qu'il avait eue dès l'enfance.

La jeunesse est l'âge des grandes tentations : « C'est elle, dit saint Jérôme, qui, parmi les grandes luttes de la chair, les attaques des passions et les attraites des plaisirs, est comme le feu étouffé par un amas de bois vert. » Si elle s'habitue à vaincre, elle ne

sera pas facilement défaite plus tard. Samson s'exerça jeune à combattre un lion, et il devint plus tard la terreur des ennemis de son peuple; et David, en terrassant, pendant qu'il était jeune berger, les lions et les ours, se prépara l'éclatante victoire qu'il remporta d'abord sur le géant philistin Goliath; et jamais il ne fut vaincu dans la guerre. »

« En second lieu, ajoute saint Thomas, Dieu a pour agréable les services qu'on lui rend dans la jeunesse. » Les prémices sont au Seigneur. La jeunesse est plus voisine de l'innocence et de la grâce du baptême. D'ailleurs, le jeune homme offre à Dieu la fleur, la vigueur de sa vie, ce qu'il y a de meilleur, par conséquent : le vieillard n'offre que des restes, le jeune homme offre une pure farine; le vieillard, le son. »

Le jeune homme est plus exposé et plus faible, il donne donc à Dieu une marque plus grande d'amour quand il est fidèle- D'ailleurs, n'est-ce pas dans la jeunesse que le cœur a de plus généreux élans ? L'ardeur se refroidit avec l'âge. Saint Augustin, malade, dans sa jeunesse, demandait avec ardeur le baptême. Plus avancé en âge et atteint d'une maladie aussi grave, il ne le désirait plus. Le saint homme Job lui-même regrettait la ferveur de ses jeunes années et désirait ardemment de la voir renaître dans son âme.

« En troisième lieu, l'habitude du bien, contractée [XXXVIII] de bonne heure, amène la facilité de le faire. Il faut donc s'exercer tout d'abord à une manière de vivre que l'habitude rendra douce » « La vieillesse de ceux qui ont exercé leur jeunesse à des actes honnêtes et qui ont médité la loi du Seigneur, écrivait saint Jérôme à Népotien, devient plus savante par l'âge, plus assurée par l'expérience, plus sage par les aimées, et elle recueille des fruits très doux de ses anciens travaux. »

« Un quatrième avantage, continue saint Thomas, c'est la sécurité durant la vie et à la mort; et, certes, ce bien n'est pas à dédaigner. *Un esprit en sûreté*, dit le Saint-Esprit, *est un festin continuel*. Il meurt incertain de son salut, celui qui se repent à la fin. » Nous pouvons leur donner la pénitence, dit saint Augustin, mais non la sécurité. Ceux qui ont servi Dieu dès l'enfance meurent dans la paix, ce qui est un grand bienfait. Cinquième avantage, servir Dieu de bonne heure, c'est s'assurer une plus grande récompense. Dieu a de quoi donner davantage à ceux qui l'ont servi plus longtemps; et bien que celui qui se convertit tard soit sauvé, si sa conversion est sincère, il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste. Le sixième avantage, c'est d'échapper au Purgatoire ou d'en abrégier la durée. Celui qui se convertit dans la vieillesse sera sauvé, mais comme par le feu. »

VIII. — MALHEUR DU JEUNE HOMME QUI ABUSE DE SES BELLES ANNÉES

Laissons parler le Docteur angélique : « Que de maux résultent d'une jeunesse passée sous le joug de Satan : d'abord, un obstacle est mis à l'action de la grâce; puis, les dons naturels sont perdus ou consumés; le temps le plus favorable est aussi perdu; [XXXIX] enfin, les mauvaises habitudes sont contractées. Celui qui fait le mal dans la jeunesse sème des épines dans une terre qu'il devrait purger de toute épine; il sème, dis-je, les épines des vices : il jette de l'eau sur le bois qu'il voudrait l'aire brûler. L'eau étant contraire au feu, le bois trempé dans l'eau, s'allume difficilement; car l'eau fait résistance à l'action du feu; c'est ainsi que la malice qui a occupé d'abord le cœur d'un jeune homme résiste à l'action de la vertu. Faut-il mettre d'abord des immondices dans un vase destiné à recevoir une précieuse liqueur ? Est-il vraisemblable que Dieu veuille aussi volontiers répandre sa grâce dans un vase, longtemps souillé, que dans celui qui ne l'a jamais été ? Les enfants ont naturellement la virginité, l'innocence, l'humilité. Celui qui hérite de ses parents s'enrichit plus facilement que celui à qui ses parents ne laissent rien. Or, le péché fait perdre les richesses naturelles de l'enfance, ou il les corrompt. La perte du temps est un grand mal, car le temps est d'un grand prix. Ce qui nous le prouve, c'est qu'une petite heure peut, avec le secours de Dieu, délivrer une âme de la mort éternelle,

lui acquérir la grâce et lui mériter le royaume des cieux. C'est pourquoi il est écrit : « Ne laissez pas perdre une parcelle d'un don si précieux. » Surtout, il ne faut pas perdre le temps le plus favorable à l'œuvre de toutes la plus nécessaire, c'est-à-dire au salut. Enfin, une habitude coupable est un grand mal à redouter. L'habitude coupable est une chaîne de fer qui enlace quelqu'un et que Satan tient par un côté. On s'en affranchit difficilement, car c'est une seconde nature. « Le jeune homme, dit le Saint-Esprit, ne s'écartera pas dans sa vieillesse de la voie suivie dans sa jeunesse. » « On efface difficilement les premières impressions, dit saint Jérôme. [XL] Qui peut rendre sa première blancheur à la laine qui a été teinte ? »

Saint Pierre Damien rend d'une manière non moins énergique la même pensée : « Si la terre que pétrit la main du potier, dit-il, prend un mauvais pli auquel on ne remédie pas aussitôt, elle ne peut plus être corrigée une fois qu'elle s'est durcie comme une pierre. Quand une tige se courbe près de sa racine, si elle reste longtemps penchée, elle ne peut plus se relever; et, parce qu'on ne peut plus l'employer à faire a Lampe d'une lance, on la jette au feu. Prenez donc bien garde de laisser grandir avec votre corps quelques-uns de vos défauts. »

Saint Augustin voulait se convertir à vingt ans; la passion contractée à seize le retint encore captif pendant quinze ans; et il fallut, pour le convertir, non seulement les larmes d'une sainte mère, les exhortations des saints, de saint Ambroise, en particulier, mais un miracle de Dieu, une voix puissante qui lui cria du ciel : « Prenez et lisez » fut seule capable de vaincre ses délais et de l'arracher aux désordres de sa jeunesse. « J'en ai connu, dit saint Basile, qui, tombés dans les péchés honteux dans la jeunesse, ont, sous l'influence de l'habitude, persisté dans le péché jusqu'à la vieillesse ; et de même que ceux qui se roulent dans la boue se salissent toujours davantage, ainsi ces pécheurs ajoutent tous les jours à la souillure dont le plaisir les n flétris » Dieu, dont on méprise les inspirations et les grâces, se retire. Satan devient plus audacieux et la volonté plus faible; les passions répandent d'épais brouillards qui obscurcissent l'intelligence ; le cœur s'endurcit; les plus belles espérances sont ruinées. La justice de Dieu ne se fera pas attendre; car, dit saint Thomas, celui qui, dans sa jeunesse, néglige de se former aux bonnes mœurs, est coupable à l'égard de [XLI] Dieu, à l'égard de son bon ange, à l'égard de soi-même. D'abord, il est coupable à l'égard de Dieu qui veut établir sa demeure dans l'âme de ce jeune homme, et celui-ci aime mieux établir dans son cœur le règne de Satan. Dieu trouve un aliment dans la pureté de nos œuvres, il se *nourrit de lis*, comme dit l'Écriture; et ce jeune homme ne lui prépare que du fiel. Il emploie au service de Satan les dons qu'il tient de son Créateur. Il est coupable à l'égard de cet ange qui veille à sa garde depuis sa naissance ; il n'obéit pas à ses conseils ni à ses exhortations, il ne le respecte pas, et il ose faire en sa présence ce qu'il ne ferait pas en présence d'un gouverneur; enfin, il est coupable envers soi-même; car il veut être plutôt méchant que bon, plutôt esclave de Satan qu'enfant de Dieu, plutôt dans l'état de larron que dans celui de roi. Celui qui est en péché mortel est, en effet, dans l'état d'un larron digne de l'infamie; celui qui est dans la grâce est dans un état royal; car il est sacré pour le royaume des cieux. »

Comment Dieu laisserait-il impuni un tel abus des plus belles années de la vie ? Aussi l'Écriture Sainte est-elle pleine de l'histoire des châtements subis par de jeunes hommes vicieux. Her était l'aîné des enfants de Judas et il fut méchant devant le Seigneur, dit l'Écriture; Onan, son cadet, commettait aussi un péché détestable, et Dieu les frappa l'un et l'autre. Amnon, fils de David, se livra, à une incestueuse passion; et, quelque temps après, il fut tué par son propre frère; Absalon, jeune encore, se révolta contre son père; mis en déroute avec son armée, il s'enfuit à cheval à travers une forêt, et sa chevelure s'étant enlacée dans les branches d'un chêne, il resta suspendu et fut percé d'une flèche. Les sacrilèges enfants d'Héli périrent tous deux dans [XLII] la guerre, et leur père, à cette nouvelle, tomba à la renverse et expira. Ochosias monta sur le trône à vingt-deux ans, il

était pervers, et, après un an de règne, il mourut à vingt-trois ans, dans ses impiétés. Ammon, comme lui, devint roi à vingt-deux ans; impie comme lui, il fut, deux ans après, assassiné par ses domestiques. Joachim commença à régner à vingt-cinq ans ; et c'est pendant onze ans qu'il scandalisa son peuple; mais, à trente-six ans, il mourut, et, selon la prophétie de Jérémie, son cadavre, comme celui d'un âne, fut jeté pourri hors des portes de la ville.

Mais qu'est-il besoin de remonter à des faits des premiers âges ; ne sommes-nous pas, tous les jours, témoins de la fin tragique de jeunes libertins ? Combien de jeunes gens meurent des suites de leurs imprudences ou de leurs débauches ! Que de suicides, que d'assassinats occasionnés par l'ivresse, le vice impur ou les querelles ! Que de fortunes, que de santés ruinées ! Que de parents pleurent, que de mères surtout ont à verser des larmes sur les égarements de leurs enfants et sur les malheurs qui en sont, la suite !..... Qu'ils pleurent ! Jamais larmes plus légitimes. « Pleurez peu sur le mort, dit le Saint-Esprit, parce qu'il se repose; mais la vie perverse du méchant est pire que la mort d'un insensé. Le deuil d'un mort ne dure que sept jours; mais le deuil qui a pour objet l'insensé' doit durer autant que sa vie. » Mais, lors même que les châtements ne sont pas aussi visible», ils n'en sont pas moins redoutables. Combien d'arbres chargés de fleurs au printemps ne donnent aucun fruit ! Combien de jeunes gens, qui donnaient de grandes espérances, mènent plus tard une vie inutile à la famille, à la société et à eux-mêmes ! Pieu, dont ils ont méprisé les desseins de miséricorde, les délaisse; il ne fait [XLIII] pas l'honneur d'employer plus tard à son service ceux qui n'ont point voulu le servir dans leurs jeunes années.

Si vous faites le mal, jeune homme, tremblez; vous n'avez pas plus de droit qu'un autre à abuser de la vie et à échapper à la justice divine. Penseriez-vous, par hasard, que vos iniquités ne sont pas de celles que Dieu châtie ? Mais il n'en est aucune qu'il ne poursuive de sa juste colère. N'ajoutez pas à vos péchés la présomption qui perd tant de jeunes gens et qui consiste à se promettre une longue vie. « Cette promesse, dit saint Thomas, est criminelle; car celui qui se la fait, usurpe ce qui n'appartient qu'à Dieu, il dispose de l'avenir. Elle est plus criminelle encore, parce qu'elle présume que Dieu donnera beaucoup de temps à celui qui n'en use que pour l'outrager elle est très criminelle, car elle suppose que le temps qui sera donné encore sera employé à offenser Dieu. Quelle folie de compter sur la vie quand le temps de la mort est incertain ! Il y en a plus qui meurent dans la jeunesse que dans la vieillesse; et on trouve sur les marchés plus de peaux d'agneaux que de peaux de brebis. Dieu promet le pardon au pécheur pénitent; mais il ne lui promet pas le lendemain. « Les jeunes gens, dit Sénèque, ont la mort derrière eux, tandis que les vieillards l'ont sous leurs yeux, et on ne doit pas moins redouter un ennemi que l'on a par derrière que celui que l'on a devant soi. »

« Donc, ne tardez, pas devons convertir au Seigneur et ne différez pas de jour en jour, car sa colère éclatera tout à coup. » Si vous le voulez, vous pouvez vous convertir malgré la force de vos habitudes coupables. L'Écriture Sainte et l'histoire sont là pour nous dire que des jeunes gens vicieux sont devenus saints. Manassès, devenu orphelin, monta sur le trône [XLIV] à douze ans, il le souilla de ses impiétés; mais, emmené de quinze à vingt-deux ans captif à Babylone, il se vit condamné à une dure prison, et menacé, au rapport Je saint Jérôme, d'être brûlé à petit feu. Dans celle extrémité, il se souvint du Dieu de ses Pères, l'invoqua avec confiance et repentir. Dieu l'exauça, et Manassès échappa à la mort et à la captivité, et il régna ensuite saintement jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. Persécuteur de l'Église dans sa jeunesse, saint Paul devint un vase d'élection. Et saint Augustin, dont nous avons parlé déjà, libertin dans sa jeunesse, devint religieux, prêtre, évêque et docteur d'Église. Si vous avez imité ces saints dans leurs égarements, de grâce, imitez-les dans leur repentir.

IX. — UNE MAUVAISE JEUNESSE PRÉPARE LA RUINE DU MONDE

Les générations se renouvellent sur la face du globe, comme les eaux d'un fleuve qui, descendant de sa source, se dirige vers l'Océan. La durée moyenne de la vie humaine est à peine de trente-trois ans. Les vieillards disparaissent insensiblement; et, en moins d'un siècle, le monde change entièrement de face, L'avenir est donc à la jeunesse. Que sera-t-il ? Ce que la jeunesse le fera. Jeunes hommes, la société a les yeux sur vous, son avenir est entre vos mains.

Une jeunesse forte, vertueuse, réparerait toutes les avaries du passé, arrêterait le mouvement rétrograde de la civilisation vers le paganisme, fonderait des familles où Dieu serait servi, et dont les membres peupleraient le ciel. Mais si la jeunesse s'égare, quel qu'ait été le passé, l'avenir sera désastreux. Nous l'avons dit, les jeunes gens vicieux ne se corrigent que rarement. Demain ils seront pères de famille, [XLV] leur conduite sera la règle de celle de leur femme et de leurs enfants. Si ces jeunes gens sont instruits, ils formeront la classe dirigeante. Ils seront les nobles, les magistrats, les riches influents qui donneront le ton à la société entière. Aussi Satan ne s'y trompe pas, et c'est pourquoi il fait tout pour pervertir la jeunesse, sûr, s'il y réussit, de conquérir l'empire du monde.

Il sait bien, que pour empoisonner une fontaine il suffit de porter le poison à la source, que pour conquérir un pays, il suffit d'en occuper les places fortifiées. Nabuchodonosor fit mourir sous les yeux de leur père les enfants de Sédécias ; et après, il fit crever les yeux de ce dernier. Le démon s'y prend de même; il donne, par le péché, la mort aux âmes des enfants ; et il aveugle leurs parents afin qu'ils ne veillent pas sur eux.

Au service du démon, le monde d'aujourd'hui multiplie les séductions pour la jeunesse, livres, gravures, journaux, feuilletons, théâtres, casinos, maisons de jeux, fêtes, sociétés ; sous divers titres honnêtes, qui dissimulent leur vrai but, tout est mis en jeu pour tendre des pièges à un âge avide de plaisirs et d'indépendance, et qui ne sait pas encore prévoir l'avenir, ni se garer contre les écueils. L'Église ne s'y trompe pas non plus; aussi, voudrait-elle recueillir sous ses ailes toute l'enfance et toute la jeunesse, comme la poule assemble sous les siennes ses poussins; mais des lois scélérates, dictées par l'enfer, cherchent à lui soustraire l'enfance; et, souvent, elle voit échapper à sa sollicitude ces enfants mêmes qu'elle a élevés. C'est en vain qu'elle crée pour eux des patronages, des cercles catholiques, des associations saintes; trop souvent, au sortir de l'enfance, le jeune homme préférant les oignons de l'Égypte à la manne tombée du ciel, [XLVI] abandonne l'église, la Table Sainte, le pasteur qui le prépara à s'en approcher pour la première fois, pour courir après les assemblées et les plaisirs du monde. Rien ne perce plus profondément le cœur du prêtre, rien ne cause à l'Église une plus amère douleur. Mère des âmes, l'Église peut dire, avec Jérémie : « Je pleure et mes yeux sont devenus des fontaines de larmes.... Mes enfants sont perdus, parce que l'ennemi a triomphé. Peuples de l'univers, écoutez-moi, je vous en prie, et voyez ma douleur; mes jeunes gens ont été emmenés captifs », par Satan.

Jeune homme, vous pouvez donc de grandes choses pour le bien comme pour le mal; la société, l'Église et Dieu lui-même ont besoin de vous. La liberté vous est laissée, n'en abusez pas; et ne vous faites pas les instruments de Satan et de la ruine du monde.

Par pitié pour vous, par pitié pour la famille où tous avez reçu le jour, et pour celle dont vous serez peut-être un jour le chef, par pitié pour le prêtre qui vous a baptisé à votre entrée dans la vie, qui déposa dans voire âme les vérités du salut et les premiers principes des vertus chrétiennes, par pitié pour la société où vous passerez votre vie et pour l'Eglise votre Mère, soyez un jeune homme comme il faut ; vous le devez à Dieu, à l'humanité, à vous-même. Si vous vous êtes égaré comme Augustin, dites comme lui : « Malheur, malheur aux ténèbres dans lesquelles j'étais gisant. Malheur à l'aveuglement qui m'empêchait de voir la lumière du ciel. Malheur, malheur à mon ignorance! Hélas ! Je ne vous connaissais pas, mon Dieu, je vous rends grâce, ô vous qui êtes ma lumière et mon

rédempteur, de ce que vous m'avez éclairé et de ce que je vous ai connu; ô vérité toujours ancienne, je vous ai connue trop **[XLVII]** tard; ô beauté éternelle je vous ai aimée trop tard. » Dites aussi avec saint Bernard : « Dieu s'est montré Père pour moi, et je ne l'ai pas payé de retour; je ne me suis pas montré son fils. Ayant été un fils si ingrat, de quel front oserais-je lever les yeux vers un si bon Père; j'ai honte d'avoir fait des œuvres si indignes de mon rang, et d'avoir tant dégénéré de la sainteté de mon Père. O mes yeux, versez des torrents de larmes, que la confusion couvre mon visage. »

Pas de découragement, mais la confession de vos fautes qui vous assurera le pardon ; et, après l'avoir obtenu, vous vivrez comme il faut. Pour vous aider, nous allons vous dire, dans les trois parties de ce livre, les vertus que vous devez pratiquer les obstacles que vous devez fuir ou surmonter, les moyens que vous devez, prendre pour persévérer dans la vertu.

[1] LE JEUNE HOMME COMME LE FAUT

PREMIÈRE PARTIE VERTUS A PRATIQUER

Selon le mot de saint Chrysostome, une harpe qui n'aurait qu'une corde ne donnerait qu'un son et ne pourrait, fournir à l'oreille aucune harmonie.

Ainsi l'âme humaine qui n'aurait qu'une seule vertu serait incapable de former un concert harmonieux à la gloire du Créateur. C'est un devoir pour le jeune homme comme il faut de pratiquer toutes les vertus envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, dont nous allons traiter dans les sections suivantes.

SECTION PREMIERE

VEUTUS ENVERS DIEU

De nos jours, on a parlé beaucoup de nos droits ; et nous risquons, d'oublier nos devoirs. Si nous avons des droits, les autres ont des **[2]** devoirs envers nous; car il n'y a point de droits sans devoirs. Si nous avons le droit de réclamer une dette, c'est que d'autres ont le devoir de nous la payer; et ils ont à notre égard autant de devoirs que nous avons de droits envers eux. Mais comme les hommes sont égaux par nature, nous ne sommes pas seuls à avoir des droits. Les autres en ont aussi ; et, par conséquent, nous avons à leur égard autant de devoirs qu'ils ont de droits. Celui qui prônerait que l'homme ne doit rien à personne, que les parents ne doivent rien à leurs enfants, que les enfants ne doivent rien à leurs parents, que l'homme ne doit rien à l'homme ni à la société, soulèverait l'indignation de toute âme honnête; et, s'il était cru, il dessécherait tous les cœurs par l'égoïsme, il briserait tous les liens qui unissent l'homme à ses semblables, enlèverait à l'humanité toute espérance de bonheur ici-bas, et ruinerait tout l'édifice social qui ne se soutient que par l'accomplissement du devoir.

Mais, s'il est horrible de prétendre que l'homme ne doit rien à l'homme, c'est mille fois plus affreux, de penser et de dire que l'homme ne doit rien à Dieu, créateur, conservateur, père, bienfaiteur, fin dernière de toute la société humaine. La raison ne nous crie-t-elle pas que personne n'a plus de droits sur la créature que le Créateur, que les droits de Dieu sont inviolables, qu'il ne peut, Tout-Puissant qu'il est, les abdiquer; ils sont fondés, en effet, sur la nature des choses. Dieu ne peut faire ce qui est absurde; par conséquent, il ne peut pas faire que la créature ne soit pas créature, et qu'elle ne tienne pas tout de son Créateur et ne lui doive pas tout. Aussi, saint Euchère écrivait-il à Valérien, son parent : « Le premier devoir de l'homme qui arrive à la lumière, **[3]** c'est de connaître son auteur et de l'honorer dès qu'il l'a connu. »

Et Cicéron, tout païen qu'il était, avait compris cette vérité, et il a écrit : « Les premiers devoirs de l'homme sont ceux qui ont pour objet la divinité immortelle. Parlons donc d'abord des vertus que le jeune homme doit pratiquer envers Dieu, et disons, dans les chapitres suivants, que l'homme doit croire à la parole de Dieu, espérer les dons que Dieu lui a promis, aimer celui de qui il tient tout, et qui est son principe et sa fin dernière ; lui rendre le culte qui lui est dû ; craindre sa justice et observer sa loi. Ce sera la matière des chapitres suivants.

CHAPITRE PREMIER LA FOI

Dieu a donné à l'homme, en le créant, la raison, par laquelle il porte en lui l'image de son Créateur. Par la raison, qui est comme un reflet de la lumière divine, l'homme peut s'élever par ses propres forces à connaître Dieu, sa justice qui récompense les bons et punit les méchants, l'immortalité de l'âme humaine, et les premiers principes de la conscience, savoir qu'il faut éviter le mal et faire le bien. Aussi voyons-nous que ces vérités élémentaires ont été connues dans tous les temps, par tous les peuples du monde, par les païens et par les sauvages eux-mêmes ; et il faudrait abjurer sa nature pour nier ces vérités premières qui sont comme le fondement de la vie humaine. C'est être brut que de ne pas connaître Dieu à la vue de ses œuvres. Toutefois, cette [4] lumière de la raison ne peut, par elle-même, conduire l'homme ni haut, ni loin : elle est incapable de lui manifester la nature divine telle qu'elle est en elle-même ; car Dieu est incompréhensible à toute intelligence créée ; et la raison ne peut pas guider l'homme jusqu'à la fin surnaturelle à laquelle le Créateur l'a destiné par sa pure miséricorde. En créant l'homme intelligent, Dieu lui devait une âme capable de connaître son Créateur, de le servir, et d'arriver à trouver en lui son bonheur, mais en le contemplant à travers les œuvres de sa puissance et non en lui-même. C'est là la fin naturelle de l'homme, qui n'a pas, par nature, droit à être initié aux mystères de Dieu, à contempler sa divine beauté, à partager son bonheur intime, à être participant de sa gloire et de sa béatitude ; les anges eux-mêmes n'y ont aucun droit par leur nature. Mais Dieu, dont la bonté est infinie, accorde volontiers aux êtres ce à quoi ils ne peuvent prétendre par leurs propres forces. Et c'est ce qu'il a fait ; dès la création de l'homme, il l'a appelé à lui devenir semblable en l'autre monde, en connaissant la nature divine, comme elle se connaît elle-même, en contemplant face à face, avec l'œil de l'intelligence, les perfections infinies de Dieu, en jouissant du torrent de délices de sa béatitude : telle est notre fin surnaturelle. Pour préparer l'homme à monter si haut, Dieu lui a donné, dès cette terre, une lumière plus éclatante que celle de la raison, afin qu'il puisse connaître son Créateur et sa fin dernière, une force et une vie autres que la force et la vie naturelles, c'est-à-dire la grâce qui, dès ce monde, est une participation à la vie divine et le prélude de la gloire du ciel. Dans le plan divin, ceux-là seuls qui auront connu Dieu comme étant leur [5] fin surnaturelle, et qui auront été revêtus de la robe nuptiale de la grâce, pourront être admis au festin du ciel et à la vision de Dieu. Cette lumière, plus parfaite que celle de la raison, nous fait connaître plus sûrement et plus clairement les vérités mêmes que la raison aurait suffi à nous apprendre, et elle nous apporte sur Dieu, sur l'autre vie, sur nos devoirs envers notre Créateur, des connaissances que la raison n'aurait pas pu découvrir ; elle s'appelle la foi. C'est une vertu répandue dans nos âmes par la grâce : elle nous porte à croire toutes les vérités que Dieu a fait connaître ou révélées à l'homme. Nous devons dire la nécessité de la foi, sa certitude et les obstacles qui l'entravent.

ARTICLE PREMIER

NÉCESSITÉ DE LA FOI

§ 1^{er}. *Faiblesse de la raison.*

La raison est faite pour connaître la vérité ; mais elle est infirme, non seulement dans le peuple qui ne peut vaquer à de longues études, mais même dans les plus grands savants. Tous les hommes ont la raison; mais quand on étudie l'histoire et qu'on observe ce qui se passe de nos jours, quelles contradictions étranges dans l'esprit humain ne constate-t-on pas ? Est-il une erreur, une absurdité qui n'ait trouvé asile dans une tête humaine ? Et au sujet même des vérités que la raison démontre, quel tas de mensonges les hommes n'ont-ils pas accumulés, en s'écartant de la foi ? Quels ridicules systèmes ont été inventés par de prétendus savants, sur Dieu, sur le monde, [6] sur l'homme ! Que de fois un esprit fort s'est mis en contradiction avec lui-même, niant le lendemain ce qu'il avait affirmé la veille ! Recueillons sur ce sujet l'aveu du philosophe Rousseau, dont le témoignage ne sera pas suspect en cette matière. « Je consultais les philosophes, je feuilletais leurs livres ; j'examinais leurs diverses opinions ; je les trouvais tous fiers, affirmatifs, dogmatiques même, dans leur scepticisme prétendu ; n'ignorant rien, se moquant les uns les autres; et, ce point commun à tous me paraît le seul sur lequel ils ont tous raison. »

Aussi la philosophie, au lieu de donner à l'homme des convictions fermes sur les vérités religieuses et de l'amener à une vie pure, n'a su, le plus souvent, que torturer les âmes par le doute et que laisser l'humanité rouler dans toutes les fanges du vice. On ne peut en douter quand on connaît l'histoire, et quand on réfléchit sur ce qui se passe encore aujourd'hui. Car les esprits forts de nos jours n'ont pas la logique d'Aristote, et ils n'auront pas sur le peuple une influence plus salutaire que les anciens savants. C'est trop peu dire. Si le monde les croit, ce sera pour sa ruine.

Lacordaire a écrit : « Jamais la foi ne s'abaisse sans que la raison diminue. Nous pouvons, dès aujourd'hui, connaître ce que la raison humaine a perdu à l'ébranlement de la foi. Les signes en sont trop clairs dans notre pays, pour ne pas frapper l'observateur le moins sérieux. Le premier de tous est l'abaissement des caractères. Ce n'est pas le roc de la matière qui porte l'homme, parce que l'homme, par son âme, est un esprit. Or, dès que l'esprit monte vers les principes, dès qu'il n'est plus sensation et imagination, il aborde les [7] contrées où la foi commence, où se forme l'alliance de toutes les lumières et de toutes les certitudes, et, par elle, la force des saints. Détruisez l'union de la raison et de la foi dans les profondeurs de l'intelligence, poussez du pied comme de vains songes les pèlerinages de l'âme au pays de Dieu; faites cela et étonnez-vous que la vue baisse, que l'éternité s'efface devant le temps ; l'infini, devant la matière; que l'instinct prenne le pas sur la raison; et que l'homme, débarrassé de ses ancrs et de ses mâts, devienne une feuille emportée par les flots. On ne tombe pas sans déchoir. »

Il faut être d'un orgueil insensé pour compter sur la raison seule, après l'expérience que l'humanité a faite de son infirmité, depuis six mille ans.

O vous qui seriez tentés de vous fier à votre propre esprit, n'êtes-vous pas, comme vos devanciers, les victimes du doute ? et si vous êtes attachés à certains systèmes que vous forgez en dehors de la foi, n'est-ce pas parce qu'ils favorisent vos passions au lieu de les combattre ? Convenez-en donc, le doute, le vice, voilà les fruits de votre sagesse et de votre science prétendues. Vous aviez donc besoin que Dieu prît la peine de vous instruire, afin de vous affranchir de vos incertitudes et de vos souillures. Sans ce secours, vous auriez grand peine à connaître sûrement et fermement les vérités naturelles les plus nécessaires, et vous seriez à jamais incapables de découvrir les vérités surnaturelles qui dépassent la portée de votre raison.

Un des anciens amis de Brucker, célèbre écrivain converti, voulait lui prouver que la révélation, la foi, pouvait être utile dans les temps de barbarie, mais Qu'aujourd'hui les propres lumières [8] de l'homme civilisé suffisaient. Brucker prît sur sa table un livre et pria son ami de lire à haute voix, fendant ce temps, Brucker se hâta de fermer les volets de l'appartement. « Que fais-tu donc, demande l'autre ? — Mon cher, je te livre à tes propres lumières, » reprend Brucker, lui faisant sentir par là combien la raison humaine est ténébreuse, sans la lumière de la foi.

§ II. *Sans la foi, point de salut.*

Le salut auquel Dieu nous destine, c'est la béatitude éternelle. Le bonheur de l'homme est principalement dans la partie la plus noble de son être, c'est-à-dire dans son intelligence, qui a soif de la vérité; et la vérité parfaite, c'est Dieu. Si l'homme sait, durant la vie, user de sa liberté pour mériter l'éternité bienheureuse, Dieu, en l'autre vie, s'offrira sans voile et sans nuage à son intelligence. Ici-bas, nous voyons de belles choses, nous admirons les chefs-d'œuvre de l'art, les merveilles de la terre et des cieux. Mais vous, ô mon Dieu, nous ne vous voyons pas. Vos œuvres nous ravissent; mais votre nature nous reste cachée. Au ciel, nous verrons face à face la nature divine telle qu'elle est. Quel ravissement quand l'œil de l'âme contempera eut abîme de perfection ! C'est là ce qui fait l'ivresse des anges et de tous les élus. C'est là ce qui arrachait au saint roi David ce soupir : *Seigneur, je serai rassasié, quand m'aura apparu votre gloire.* C'est là ce qu'ont ambitionné tous les saints. Le proverbe dit : *Voir Naples et mourir*, mais qu'est-ce que cette ville, avec son site enchanteur, comparée à la vision et à la possession de Dieu ? Qui ne sait que le Créateur a plus de prix que toutes les [9] créatures à la fois ? Assurément, rien de plus élevé ni de plus grand ne pouvait être promis à l'homme; car il n'y a rien qui égale l'infini ; et c'est un Dieu infini qui sera lui-même notre récompense. Mais, pour arriver à de telles hauteurs, il faut les connaître ; pour préluder, dès ce monde, à cette vision de Dieu qui dépasse tous les droits des créatures, il ne faut pas ignorer qu'elle sera un jour notre partage. Qui désire ce qu'il ignore absolument ? Or, il n'y a que la foi qui nous fasse connaître cette fin surnaturelle de l'homme. La raison ne l'aurait pu découvrir; et, l'eût-elle soupçonnée, qu'elle n'aurait jamais deviné que Dieu voulût nous donner une telle participation à sa béatitude. Il fallait nécessairement que Dieu lui-même nous révélât seau desseins de miséricorde, auxquels nous n'avions aucun droit.

Que l'esprit fort vante tant qu'il voudra sa science; qu'elle soit telle, et plus grande même qu'il ne se l'imagine, elle n'ira jamais jusque-là ; et, du moment qu'elle sera purement naturelle, elle ne sera jamais en proportion avec la vision de la nature divine, et jamais elle ne sera capable de lui mériter une telle faveur. Le soleil ne peut être connu qu'à l'aide de sa lumière, et Dieu, notre fin dernière, ne peut être connu comme il faut pour mériter du le voir un jour que par la lumière de la foi qu'il répand dans nos âmes. La raison a la vue basse; il lui faut les lunettes de la foi pour connaître, la fin surnaturelle de l'homme.

Avec notre raison, nous pouvons connaître Dieu, comme l'ont connu Aristote, Cicéron, Platon et les païens eux-mêmes; mais nous ne le connaissons pas, comme il le faut, pour le posséder un jour. Car Dieu a résolu de ne se faire voir qu'à ceux qui croient, de ne se donner qu'à ceux qui [10] l'aiment. Il a bien le droit de mettre des conditions à de tels dons. Et c'est pourquoi il est écrit : *Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Et il faut que celui qui s'approche de lui croie qu'il existe et qu'il récompense ceux qui le cherchent*, en se faisant voir à leur intelligence tel qu'il est et face à face.

Oserait-on se plaindre de ce que Dieu ne s'est pas contenu; de nous donner la raison ? Ne serait-ce pas lui reprocher ses bienfaits, au lieu de l'en bénir ? Il ne nous a pas demandé conseil pour nous donner la raison, avait-il besoin de nous consulter pour nous donner une fin surnaturelle, et la lumière de la foi pour nous y conduire ? Voudrait-on

refuser la foi et se contenter d'accepter la raison ? Mais il ne nous est pas plus loisible de renoncer à l'une qu'à l'autre. Celui qui étouffe sa raison dans l'ivresse ou la débauche est bien coupable; celui qui refuse de se soumettre à la foi est-il plus innocent ? La créature a-t-elle quelque droit de se soustraire à la fin que le Créateur lui marque ? L'argile dit-elle au potier : *Pourquoi me faites-vous ainsi* et me destinez-vous à tel usage ? Dieu a droit de commander à notre intelligence aussi bien qu'à notre volonté ; et l'une doit se soumettre comme l'autre. Nous qui ne savons que ce que d'autres hommes nous ont appris, de quel front refuserions-nous l'enseignement divin ? Ne serait-ce pas faire à Dieu un sanglant outrage que de repousser la vérité qu'il nous apporte ? Ne serait-ce pas, dus lors, attirer sur nous sa juste colère et mériter d'être rejetés à jamais loin de sa face. Aussi Notre-Seigneur a-t-il dit : *Celui qui croira sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné* : de là, comprenons le malheur des hérétiques et [11] des infidèles qui n'ont pas la foi, et le malheur plus grand encore de ceux qui, ayant reçu dans leur enfance le don de la foi, l'ont laissé étouffer par les mauvaises passions et par les doctrines perverses.

Perdons tout plutôt que de perdre la foi; la foi perdue, l'espérance du ciel l'est également. Sans la foi, point d'amour surnaturel de Dieu, point de vertus méritoires du bonheur éternel, point de rémission des péchés : plus que la perte.

Parents, si vous aimez vos enfants, laissez-leur la foi comme votre plus précieux héritage. Les biens de la fortune, les honneurs, sans elle, sont vains et dangereux.

Napoléon, s'entretenant avec Mme de Montesquieu, au sujet de Bernadette, un de ses soldats, qui était devenu roi de Suède : « Voilà une grande fortune pour lui, dit-il. — Oui, mais il y a un fameux revers à la médaille », répondit M^{me} de Montesquieu. En effet, Bernadette avait dû, pour monter sur le trône, abjurer le catholicisme. « C'est vrai, dit Napoléon, et moi qui passe pour ambitieux, je ne renoncerais pas à ma foi pour toutes les couronnes. »

ARTICLE II

CERTITUDE DE LA FOI

Dieu s'est révélé à l'homme afin de l'instruire. Dieu a droit d'être cru, et son Eglise nous transmet intact son enseignement, d'une manière infaillible. Tels sont les fondements inébranlables de la foi.

§ 1er. *Dieu a parlé aux hommes.*

Celui qui a façonné l'œil n'y voit-il pas ? Celui qui a planté l'oreille n'entendrait-il rien ? Et celui [12] qui a donné à l'homme la langue et les signes pour manifester sa pensée, serait-il impuissant à parler, à se manifester lui-même à ses créatures ? Qui serait assez insensé pour le prétendre ?

Dieu n'était pas tenu de se révéler aux hommes et de les instruire. Renseignement divin est un don merveilleux auquel nous ne pouvions avoir naturellement droit; mais n'était-il pas convenable que Dieu, qui connaissait l'infirmité de notre raison, lui offrît dans son enseignement un appui et une base qui l'empêchât de chavirer dans la recherche de la vérité ? N'était-il pas digne d'un Père miséricordieux et tendre de se rapprocher de ses enfants, de les consoler, de les éclairer par ses paroles ? Aussi les philosophes qui n'avaient pas la foi, quand on leur posait des questions qu'ils ne savaient pas résoudre, répondaient-ils : Il faut attendre qu'un Dieu vienne du ciel pour nous instruire. Et tous les peuples ont cru aux manifestations possibles de la divinité, tous les faux prophètes ont voulu étayer leurs mensonges sur de prétendues révélations, sachant bien que les peuples sont tous persuadés que la divinité peut se manifester aux créatures, et que ses manifestations ont sur l'esprit humain la plus haute autorité.

Ce qui était possible, ce qui était convenable et digne de la miséricorde de Dieu, a été accompli. Le Créateur n'est pas avare de ses dons; il sait se montrer généreux envers ses créatures. Il a eu pitié de l'infirmité de l'homme et de son ignorance, et il s'est fait lui-même son guide, son précepteur et comme son maître d'école; non, il est vrai, pour lui apprendre [es sciences humaines que l'homme saurait découvrir par sa propre raison, mais pour l'instruire des choses **[13]** du salut et lui prescrire la religion qu'il devait suivre. On ne peut le nier sans nier l'histoire la plus authentique.

Il est un livre que les juifs, les catholiques, les hérétiques et les schismatiques ne lisent qu'à genoux, et que tout homme, sans prévention, doit admirer. C'est la Bible. Ce livre l'emporte sur tous les autres, d'abord par son antiquité; car les écrivains de la première partie de la Bible terminaient leur œuvre commencée depuis mille ans, quand a commencé l'histoire écrite par les auteurs profanes; les auteurs de cette première partie de la Bible sont les chefs les plus illustres du peuple choisi de Dieu, et les prophètes inspirés par lui. L'authenticité et la véracité de ce livre sont attestées par tout un peuple. Non seulement la science n'a jamais surpris en défaut ce livre étonnant; mais elle y a puisé les plus grandes et les plus sûres lumières sur l'origine et l'âge du monde, sur l'histoire de la terre et de ses habitants, sur la formation des empires, sur la poésie, la philosophie, la religion.

Lamartine lui-même a écrit : « Lise qui voudra Pindare (célèbre poète lyrique) ; pour moi, après avoir lu les psaumes, je ne le purs plus. » Homère, Virgile, Horace sont froids à côté de Moïse, de Job, d'Isaïe et des autres prophètes.

Les auteurs de la seconde partie de la Bible, qui ont conservé dans l'Évangile et dans d'autres écrits, avec la parole et la doctrine de Jésus-Christ, son histoire et celle des commencements de l'Eglise, sont les Apôtres mêmes choisis par Nôtre-Seigneur ou les disciples des Apôtres. Ils ont raconté ce qu'ils avaient vu et entendu eux-mêmes avec la sincérité d'hommes éminents en vertu, faisant des miracles éclatants pour prouver **[14]** la vérité de leur témoignage, et animés d'un courage à verser leur sang pour soutenir la doctrine divine qu'ils annonçaient. Aussi ni les hérétiques, ni les païens eux-mêmes n'ont contesté l'authenticité de ces livres, et l'impie Rousseau a été obligé d'écrire : « Comment récuser le témoignage d'un livre écrit par des témoins oculaires qui l'ont signé de leur sang, reçu en dépôt par d'autres témoins qui n'ont pas cessé de le publier à toute la terre, pour lequel sont morts plus de martyrs qu'il n'y a de lettres dans toutes ses pages ? » Aussi la Bible, attaquée depuis des siècles par les incrédules, est sortie victorieuse de la lutte ; et les plus grands savants de tous les temps lui ont payé le tribut de leur admiration. — Ou il faut nier toute certitude historique, ou il faut admettre la véracité de la Bible- Or, ce livre nous rapporte le récit d'éclatantes manifestations de Dieu faites aux hommes, pour les instruire et leur dicter des lois. Ces manifestations divines sont accompagnées de miracles étonnants, accomplis souvent devant des multitudes, et de prophéties merveilleuses qui annoncent, *des siècles à l'avance*, des événements qu'il était impossible à l'esprit humain de prévoir et qui se sont littéralement accomplis. Or, le miracle et la prophétie sont le sceau de la divinité imprimée à une doctrine. Le miracle, en effet, est une œuvre merveilleuse qui déroge aux lois de l'univers et que peut seul accomplir le Dieu qui a établi ces lois. Les incrédules nient la possibilité des miracles, afin d'être ensuite en droit de les récuser tous. Mais, de bonne foi, qui leur a donné le pouvoir de défendre à Dieu d'exercer sa puissance ? Et si l'on a de cette puissance, une idée tant soit peu raisonnable, comment lui **[15]** refuser le droit d'intervenir dans les choses du monde ? Comment nier que celui qui a tout fait de rien puisse, s'il le veut, suspendre un instant le cours régulier des choses qu'il a lui-même ordonné : enlever, par exemple, aux corps, la force qui les entraîne sur leur pente, au feu le pouvoir qu'il a de consumer ceux qui sont jetés dans les flammes ?

La prophétie est elle-même un miracle éclatant ; car les créatures ne connaissent que le présent et ne peuvent conjecturer l'avenir qu'autant que cet avenir dépend de

causes naturellement existantes qui sont capables de le produire; mais Dieu seul, pour qui il n'y a rien de caché, peut connaître longtemps à l'avance les choses futures dont les causes n'existent pas dans le présent.

Si donc Dieu met au service d'une doctrine, en faisant pour la confirmer, ne serait-ce qu'un seul vrai miracle, qu'une seule vraie prophétie, cette doctrine est certainement divine; autrement, il faudrait supposer que Dieu lui-même se met de la partie pour tromper les hommes; et cette supposition serait un blasphème contre Celui qui est la souveraine vérité et pour qui il est absolument impossible de mentir.

Mais la doctrine exposée dans la Bible est confirmée, non pas seulement par un vrai miracle et par une vraie prophétie, mais par une multitude de ces faits prodigieux; elle est donc véritablement divine. A l'envisager d'une manière humaine, la doctrine de la Bible est le système de philosophie le plus rationnel, le mieux lié dans toutes ses parties, le plus complet dans son ensemble. On y trouve la solution de toutes les questions qui ont justement préoccupé l'esprit humain, sur Dieu, [16] sur l'homme, sur ses fins dernières, sur le monde. Là où la science et où les philosophes tâtonnent, la Bible affirme avec autorité. En elle, point de contradictions ni d'erreurs. Huis le chrétien y voit et y adore la parole de Dieu, et il la croit fermement; car le miracle en est la preuve incontestable.

§ II. Jésus-Christ a enseigné les hommes.

Après que le premier homme eut attiré, par sa désobéissance, la colère divine sur lui et sur toute sa race. Dieu, dans sa justice, le condamna à la peine, aux maladies et à la mort; mais, dans sa miséricorde, il lui promit un Rédempteur par qui l'humanité toute entière pourrait obtenir grâce; et, dès lors, tous les regards se tournent vers le Messie, vers le Sauveur promis, qui sera pour tous les hommes, même pour ceux qui précéderont sa naissance, le principe du salut.

Les patriarches appellent de leurs vœux le Rédempteur; et Dieu renouvelle plusieurs fois à travers les âges la promesse qu'il en a faite. Il l'annonce à Abraham, à Isaac, à Jacob. Les prophètes inspirés de Dieu prédisent la venue du Sauveur; ils donnent, plusieurs siècles à l'avance, son signalement si précis, qu'il sera impossible de ne pas le reconnaître. Ils annoncent qu'il viendra, quand le sceptre sera sorti de la tribu de Juda; que bien que sa génération soit éternelle, il naîtra à Bethléem; qu'une Vierge mettra au monde un fils qui s'appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Ils prédisent l'étoile qui annoncera sa naissance, la visite que lui feront les rois de l'Orient, les miracles qu'il accomplira; ils décrivent jusqu'aux tourments de sa passion [17] et la gloire de son tombeau. Aussi, tous les saints du monde antique soupiraient-ils après sa venue; et les peuples, qui étaient tombés dans l'infidélité, n'avaient pas perdu toute trace de la tradition qui annonçait un Rédempteur. Le cri spontané, universel, unanime du genre humain, dit un historien, célèbre, appelle un Sauveur de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion, dans tous les idiomes et toutes les littératures connus. Pendant quatre mille ans, le monde espère et attend. L'Inde parle comme la Chine et la Perse, la Grèce comme Rome; Platon annonce un Dieu qui viendra un jour enseigner les mortels. Virgile le chante dans ses vers. Peu avant sa venue, divers historiens païens attestent qu'une tradition ancienne et constante s'était répandue, d'après laquelle des hommes venus de la Judée devaient, en ce temps-là, conquérir le monde. Le Messie était donc l'attente des nations.

Et quand l'heure marquée par les décrets éternels et prédite par les prophètes ont sonné, *le Verbe se fit chair et habita parmi nous*. Voilà le point culminant de l'histoire. Le Rédempteur apparaît au sommet de l'ancien monde qui l'attend et du nouveau qui le salue et l'adore. Il lève l'étendard de sa croix, et un changement immense s'accomplit, changement qui a tout renouvelé dans l'univers. Les années elles-mêmes du monde se comptent du jour de sa venue; et quand nous écrivons : 1908, nous disons qu'il y a 1908

ans que le Sauveur a été donné à la terre. Or, ce Sauveur, qui s'est appelé Jésus-Christ, est Dieu.

Les prophètes qui avaient annoncé sa venue étaient des hommes assistés de Dieu, comme le prouvent la sainteté de leur vie, les miracles qu'ils ont accomplis à la vue du peuple, et l'ac- [18] complissement de leurs prophéties. Or, tous les oracles des prophètes sur la naissance, la vie, la mort du Messie, ont été accomplis en Jésus-Christ. Il est donc le Messie annoncé par les prophètes, et il l'est seul; car, nul autre que lui n'a eu les caractères marqués par les prophètes; et nul autre ne peut les avoir à l'avenir, puisque le temps fixé par les prophètes pour la venue du Rédempteur est passé depuis bientôt, lieux mille ans. Et puisque les prophètes inspirés de Dieu même ont déclaré formellement que le Messie serait Dieu, Jésus-Christ, le vrai Messie, est donc vraiment Dieu. Et quel autre que Dieu eût pu, pour accomplir les prophéties, naître d'une Vierge, mourir, puis ressusciter et être adoré des hommes ?

Jésus-Christ, ce sage par excellence, dont les incrédules eux-mêmes admirent les vertus, a laissé les hommes croire à sa divinité. Il l'a affirmée lui-même, et cela jusqu'à la veille de sa mort et devant ses juges. Pour faire croire à ses paroles et prouver qu'il était Dieu, Jésus-Christ a fait des miracles; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. Ses miracles sont attestés par l'Évangile, dont il est impossible de nier l'authenticité et la vérité. Les Celse, les Julien, ces incrédules des premiers siècles, n'ont pas osé l'entreprendre. Plusieurs des miracles opérés par Notre-Seigneur sont rapportés par les historiens païens eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire au déiste Rousseau : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. »

Puis donc que Jésus-Christ a fait, pour prouver sa divinité, des miracles éclatants, il est véritablement Dieu; et si nous nous trompons, en le [19] croyant, c'est Dieu même qui nous tromperait. Quand les incrédules ne voient en Jésus-Christ qu'un philosophe, un sage, ils tombent dans une contradiction absurde. Si Jésus-Christ n'était qu'un sage, les impies devraient dire qu'il est le plus scélérat des imposteurs, puisque, d'après eux, il aurait séduit l'humanité en la trompant; mais ils n'osent pas tenter de l'affirmer. Un tel blasphème révolterait toutes les âmes honnêtes. Qu'ils soient donc logiques en adorant le Christ avec nous, puisqu'ils lui reconnaissent la sagesse.

Jésus-Christ a fait lui-même des prophéties prodigieuses. Il a annoncé notamment la mort qu'il devait subir, sa résurrection, les persécutions auxquelles seraient en butte ses disciples, la ruine de Jérusalem et du temple. On sait comment toutes ces prophéties se sont accomplies. Jésus-Christ était donc l'envoyé du Dieu pour lequel l'avenir n'a point de secrets. Il mérite donc qu'on le croie, quand il affirme sa divinité. Sa résurrection seule peut servir de fondement inébranlable à notre foi. Personne n'a douté de sa mort; et pendant quarante jours après sa mort, il s'est montré vivant à ses apôtres, non une seule fois, mais souvent. Il s'est fait voir à plus de cinq cents disciples dont plusieurs, au prix de leur sang, ont attesté à la fois la résurrection et la divinité de leur Maître. « Je crois volontiers, a dit Pascal, des témoins qui se font égorger. »

Un jour, La Révellière-Lepeaux, chef d'une nouvelle secte nommée théophilanthropique, se plaignait à Barras, membre comme lui du Directoire, de ce que le nombre de ses partisans n'augmentait pas, tandis que les disciples de Jésus-Christ ne cessaient de se multiplier, malgré les [20] sacrifices et les privations qu'il leur imposait : « Pour moi, lui répondit en riant Barras, je n'en suis pas surpris. Je puis même à cet égard te donner un excellent conseil. — Lequel donc, citoyen ? interrompit le nouveau pontife. — Le voici : fais-toi tuer vendredi, qu'on t'enterre samedi, tâche de ressusciter dimanche, et je te réponds que Ton croira tout de suite à ta nouvelle religion. » La Révellière-Lepeaux ne jugea pas à propos de suivre ce conseil. Aussi a-t-on oublié depuis longtemps la secte des théophilanthropes; c'est que son fondateur est mort. L'Église est toujours vivante, parce que son fondateur est ressuscité et vit éternellement.

La sainteté de Jésus-Christ est divine. Écoutons à ce sujet Napoléon Ier. Ce grand homme disait : « Je défie de citer aucune existence comme celle du Christ, exemple de la moindre altération, qui soit pure de toute souillure et de toute vicissitude. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, il est le même, toujours le même, majestueux et simple, infiniment sévère et infiniment doux. Dans un commerce de vie pour ainsi dire public, Jésus ne donne jamais de prise à la moindre critique. Sa conduite si prudente ravit l'admiration par un mélange de force et de douceur. Qu'il parle ou qu'il agisse, Jésus est lumineux et comme immuable et impassible. Le sublime, dit-on, est un trait de la divinité; quel nom donner à celui qui réunit en soi tous les traits du sublime ? »

La doctrine de Jésus-Christ est divine comme sa vie. Né d'une Mère pauvre, au milieu d'un peuple grossier, élevé dans l'humble atelier d'un artisan, Jésus-Christ, qui ne fréquenta aucune académie, qui ne vécut avec aucun savant, que [21] les juifs accusaient de n'avoir jamais appris à lire, Jésus-Christ qui, pendant les trente premières années de sa vie, se tint dans la plus profonde obscurité, enseigna aux hommes des vérités que ne soupçonna aucun philosophe d'aucun siècle, d'aucune contrée.

La sagesse la plus admirable se montre dans tous ses discours. Nulle autre part que dans son Évangile et dans les écrits des auteurs inspirés, on ne la trouve parfaite et sans mélange. C'est par lui que les merveilles du ciel, que les profondeurs de l'éternité nous sont rendues accessibles; c'est par lui que nous connaissons clairement notre origine, notre fin, notre état, nos besoins, nos ressources; c'est par lui que les vrais sentiers de la justice nous sont ouverts; on n'est dans la voie du vrai bonheur que par lui; on n'est dans l'ordre que sous sa conduite; on n'est rigoureusement homme de bien, homme juste et parfait, qu'en suivant ses leçons. « Jamais, dit Jean-Jacques Rousseau, la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec autant d'énergie et de simplicité. »

La morale de Jésus-Christ bien pratiquée ferait de l'homme un ange. Son code est le plus parfait, le plus sublime dont il soit parlé dans les annales du monde; code le plus digne de la majesté de Dieu et le mieux adapté à la nature de l'homme; code qui convient à tous les pays, à tous les climats, à tous les peuples, à tous les gouvernements, à l'homme sain comme à l'homme malade, au puissant comme au faible, au riche comme au pauvre, au savant comme à l'ignorant, à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions; code enfin qui, renversant tous les murs de division élevés entre les peuples par la main de la [22] politique, fait des diverses sociétés répandues sur le globe une seule famille, lie étroitement entre eux tous les membres de cette famille, enchaîne cette famille elle-même à la grande famille des intelligences, et donne à toute cette famille un père unique, Dieu. Jésus-Christ est donc véritablement Dieu.

A deux mille ans de distance, la parole du Christ demeure l'unique vraie lumière de l'homme sur lui-même et sur Dieu. Elle soutient le monde catholique, entouré de fanatiques ennemis; elle soutient la loi naturelle, investie et battue en broche par un philosophisme insensé; elle soutient la raison humaine sujette au vertige; des plus stériles cœurs, elle arrache encore des cris d'admiration et des actes d'amour. Qui aurait inventé cette parole? Elle est donc absolument divine, et par son caractère et par ses effets.

« Je connais les hommes, disait Napoléon Ier au général Bertrand, et je vous dis que Jésus-Christ n'est pas un homme. Les esprits superficiels voient de la ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empires, les conquérants et les dieux des autres religions; cette ressemblance n'existe pas. Il y a entre le christianisme et quelque religion que ce soit la distance de l'infini..... Par un prodige qui surpasse tout prodige, Jésus veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un savant demande vainement à quelques amis, un frère à son frère, en un mot le cœur; c'est là ce qu'il veut pour lui, et il réussit tout de suite, j'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Us ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos [23] jours qui aime

Annibal, César, Alexandre,.... Le Christ parle et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour..... A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe, Créateur du monde ?... Général Bertrand, bientôt je serai de la terre. Telle est la destinée des grands hommes, celle de César et d'Alexandre; et l'on nous oublie, et le nom d'un conquérant n'est plus qu'un thème de collège; nos exploits tombent sous la férule d'un pédant qui nous loue ou qui nous insulte. A peine mort, Louis XIV fut laissé seul, dans l'isolement de sa chambre à coucher à Versailles, négligé de ses courtisans : ce n'était plus leur maître, c'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition; encore un moment, et voilà ce qui va m'arriver à moi-même. Quel abîme entre ma misère et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers! Est-ce là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre? Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu! » L'empereur se tut ; et comme le général Bertrand gardait également le silence : « Si vous ne comprenez pas, reprit l'empereur, que Jésus-Christ est Dieu, j'ai eu tort de vous faire général. »

Aujourd'hui, en effet, Jésus-Christ a des adorateurs sur tous les points du globe. Jésus-Christ, mort depuis deux mille ans, a la puissance de se faire aimer, non seulement par le sauvage infidèle, mais encore par les génies du monde civilisé.

Lacordaire écrivait à un jeune homme : « Ni les voluptés de l'orgueil dans ses plus grands triomphes, ni les fascinations de la chair à l'heure [24] de ses plus trompeuses délices, ni la mère recevant au monde un fils des mains de Dieu, ni l'époux introduisant l'épouse dans la chasteté du foyer nuptial, ni le poète au premier souffle de son génie, ni rien qui soit, ni rien qui fut, ne contient ou l'image, ou l'ombre ou l'avant-coureur de ce qu'est, dans une âme, le culte, de Jésus-Christ. Toute autre chose est trop ou trop peu, elle nous dépasse ou ne nous remplit pas. Jésus seul a la mesure de notre être. Son Evangile habite au cœur des nations civilisées; ses autels y sont debout, ses prêtres l'y servent, ses apôtres l'y prêchent, ses martyrs mêlent leur sang avec le sien; et si une haine vivace le persécute encore, elle n'est, à sa gloire qu'un témoignage de plus, une preuve qu'il faut être humble pour le reconnaître et chaste pour l'aimer. Tout vit dans le culte du Christ, tout y prend sa racine, sa fleur et son fruit. »

Donc, Jésus-Christ est Dieu; donc, il a le droit d'être cru. La raison ne nous dit-elle pas que Dieu est la vérité et la science infinies; qu'il a toutes les perfections à un degré que nous ne pouvons comprendre; qu'il ne peut ni se tromper, ni nous tromper ? Dieu lui-même n'a-t-il pas eu soin de nous dire qu'il est la vérité même, et le Dieu des sciences; que, pour lui, il n'y a rien d'obscur, qu'il nous enseignait lui-même tout ce que nous devons savoir et faire ? Nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus solennel. Point de certitude aussi grande que celle que donne la parole de Dieu; et quand nous disons : « Je crois ce que Dieu a révélé, parce qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper, » nous sommes plus sûrs de la vérité, lors même que nous ne la comprenons pas, que de ce que nous avons vu de nos yeux, [25] qui peuvent à la rigueur nous tromper, que de ce que nous avons appris des hommes qui peuvent mentir, que de ce que nous découvrons notre raison qui souvent s'égare. Aussi une humble femme qui croit à l'Evangile a-t-elle moins de doutes, est-elle plus heureuse que tous les esprits forts qui n'écoutent que leur raison souvent déraisonnable.

§ III. *L'Eglise infaillible nous transmet intacte la parole de Dieu.*

Dieu ne fait pas des œuvres incomplètes. S'il s'était contenté de nous révéler la vérité, de nous tracer nos devoirs, abandonnant sa parole aux variations humaines, nous serions à nous demander si, en réalité, ce qu'on nous dit être son enseignement n'a pas été altéré à travers les âges ; et, par conséquent, notre esprit flotterait au milieu des

tempêtes du doute, et nous n'aurions plus Sa certitude sur ce qu'il nous importe le plus de savoir. Mais Dieu, mais Jésus-Christ est le Sauveur de tous, de ceux qui vivent aujourd'hui et qui vivront jusqu'à la fin des siècles, comme de ceux qui ont été les témoins de ses miracles et qui ont entendu ses divines paroles, et il a pris soin de nous faire parvenir son enseignement d'une manière sûre et infaillible. D'abord, il a fait consigner par ses apôtres, dans le livre de l'Évangile, ce qu'il nous importe le plus de savoir; et ensuite, il a confié le dépôt de l'Évangile, des Saintes Écritures et de ses enseignements qui n'ont pas été écrits, à une autorité infaillible, celle de l'Église.

Que Jésus-Christ ait fondé une Église, c'est-à-dire une société d'hommes croyant à sa parole, c'est le fait le plus certain de l'histoire. Cette [26] société, fondée par Dieu même, n'a pas pour but, comme les sociétés temporelles, le bonheur matériel de l'homme, mais le salut des âmes. Toutefois, c'est une société parfaite, la plus parfaite de toutes, puisqu'elle est établie surnaturellement par Dieu lui-même, et ayant, par conséquent, tous les droits des sociétés humaines, et même des pouvoirs plus étendus, puisque, dans le plan divin, elle doit embrasser l'univers. Elle est, par son origine et par sa fin, d'un ordre plus élevé que les sociétés humaines; elle se garde bien, sans doute, d'empiéter sur le domaine des sociétés civiles dans ce qui est du ressort de ces dernières; mais, quand il s'agit des choses spirituelles, elle l'emporte sur les sociétés civiles autant que le ciel l'emporte sur la terre, et que l'âme l'emporte sur le corps. Ce n'est pas aux empires, ni aux royaumes, ni aux républiques, que Jésus-Christ a dit : *Allez, enseignez toutes les nations. Celui qui croira sera sauvé.* Mais c'est à l'Église; et dans les questions mixtes, où les sociétés civiles sont en conflit avec la société religieuse, c'est à cette dernière, comme étant plus noble et plus élevée, de trancher le différend, comme l'enseigne toute philosophie digne de ce nom.

Dans toute société, il faut une autorité qui la gouverne par des lois. Autrement., elle serait un corps sans tête, un assemblage monstrueux, par conséquent. Or, Dieu, dont les œuvres sont parfaites, a donné à son Église une autorité, celle des apôtres et de leurs successeurs. *Toute puissance, leur a-t-il dit, m'a été donnée au ciel et sur la terre; allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant tout ce que je vous ai ordonné de leur apprendre. Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* S'il est avec eux, est-ce [27] pour que, se trompant eux-mêmes, ils égarent les autres à leur suite ? Non, certes, c'est pour les préserver de toute erreur. *Je vous enverrai, dit-il encore, l'Esprit de vérité, afin qu'il demeure avec vous jusqu'à la fin. Cet esprit vous enseignera tout ce que vous devez enseigner vous-mêmes.* Et afin de donner aux apôtres eux-mêmes, qui devaient se disperser à travers le monde, un centre d'unité, Jésus-Christ met à leur tête un apôtre, dont il changea le nom de Simon en celui de Pierre, pour faire comprendre clairement qu'il serait la pierre fondamentale de l'Église, que sur lui devraient reposer, comme sur leur base, toutes les autres Églises fondées par les apôtres d'abord, et ensuite par tous les autres missionnaires de la bonne nouvelle qui viendraient, après eux. Il ne veut pas, en effet, plusieurs troupeaux sous des pasteurs différents et désagrégés, mais un seul troupeau et un seul pasteur. Ce pasteur suprême, c'est Jésus-Christ, qui a dit de lui : *Je suis le bon Pasteur;* mais comme aux brebis fidèles, tant qu'elles sont sur la terre, il faut un pasteur visible, dont elles entendent la voix et qui les conduise dans les pâturages, de la vérité, Jésus dit à Pierre : *Paissez mes agneaux, c'est-à-dire mes fidèles : Pansez mes brebis, c'est-à-dire les autres chefs du troupeau. Je vous donnerai les clés du royaume des cieux : tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel.* C'est-à-dire, vous serez ici-bas le représentant de ma puissance, et, de plus, vous serez le gardien de ma vérité et de ma doctrine. *Pierre, j'ai prié pour toi, afin que la foi ne défaille pas. Une fois converti, affermis tes frères, c'est-à-dire les autres pasteurs, si jamais ils venaient à chanceler.* [28]

Les apôtres devaient mourir; mais leur autorité ne devait pas plus cesser, que l'Église elle-même, que le Maître a promis de garder jusqu'à la fin du monde. Qui devait

hériter de leur autorité, sinon les évêques leurs successeurs? Qui devait, hériter du titre de chef suprême de l'Eglise, sinon le successeur de Pierre ? Et puisque Pierre, comme le prouve l'histoire, avait fixé son siège à Rome, où il est mort, qui a recueilli son héritage, sinon son successeur, l'évêque de Rome, le Pape ? Aussi est-ce au Pape que, dans tous les siècles chrétiens ont recouru, dans leurs doutes, toutes les Eglises chrétiennes. C'est encore un fait démontré par l'histoire. C'est donc le Pape qui est le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. C'est lui qui gouverne les brebis et les agneaux répandus dans l'univers. C'est lui dont la foi ne peut faillir. C'est à lui qu'est assurée l'assistance divine, qui le préserve de toute erreur dans son enseignement.

Et ici, qui n'admira la sagesse et la miséricorde de Dieu ! L'Evangile mal interprété pouvait donner naissance à toutes sortes d'erreurs dans la foi, et l'erreur est encore plus pernicieuse aux âmes que l'ignorance. Dieu a trouvé le moyen de guérir l'humanité de l'une et de l'autre. Il a chassé, par les clartés de son Evangile, les ténèbres du paganisme, et, par l'infaillibilité du Pape et de l'Eglise, il préserve le troupeau fidèle de toute erreur. Ce pouvoir merveilleux d'enseigner infailliblement, d'interpréter, selon la vérité, l'Evangile et la doctrine catholique, donné si clairement par Notre-Seigneur au Pape et à l'Eglise, ne doit point nous surprendre. Dieu est riche de ses dons, quand ils sont au profit de ses créatures. S'il a donné à ses prêtres le pouvoir [29] de remettre les péchés, c'est au profit des âmes qui ont besoin du pardon. Et tout prêtre ayant juridiction peut le leur accorder; mais les âmes ont un aussi grand besoin de la vérité; et, pour la leur donner, ce n'est pas trop que Notre-Seigneur ait promis à un homme, au moins dans l'Eglise, de le préserver de toute erreur, quand il enseigne les fidèles.

Mais, par suite de ce privilège divin accordé à saint Pierre et au Pape, le chef de l'Eglise, qui est à Rome, toute l'Eglise est en sécurité. Les pauvres, les petits, les ignorants qui sont toujours le grand nombre, sont sûrs de leur foi. Ils n'ont qu'à se dire : « Jésus-Christ a parlé et n'a pu que me dire la vérité, car il est Dieu; il n'a pas pu se tromper, ni me tromper; je crois ce qu'il a dit. Il a chargé l'Eglise de me l'enseigner, il est toujours avec elle, selon qu'il l'a promis; car il ne manque pas de parole. Il l'assiste, afin qu'elle me dise la vérité qu'il a révélée, et rien que la vérité. Il a prouvé, qu'en effet, il est toujours avec elle, parce que, dans l'Eglise seule, il y a toujours eu des saints qui ont fait de grands miracles et pratiqué de grandes vertus, je crois ce que l'Eglise m'enseigne. Rien n'est plus clair pour moi que l'enseignement de l'Eglise. Je le trouve dans le catéchisme et dans le prône de mon pasteur; ce que mon catéchisme, ce que mon pasteur m'apprennent, est ce qu'apprennent dans les pays voisins du mien, tous les prêtres catholiques sous la surveillance de leur évêque. C'est ce qu'enseignent tous les prêtres, tous les évêques de l'univers en communion avec le Pape qui surveille leur enseignement. C'est ce qu'enseigne le Pape lui-même; et puisque la vérité est toujours la même et que l'Eglise ne peut faillir à [30] sa mission, c'est ce qu'ont enseigné tous les évêques, tous les apôtres eux-mêmes; c'est ce que Notre-Seigneur, le Fils de Dieu, a prêché; c'est ce qu'ont cru tous les martyrs, tous les docteurs, tous les saints de tous Tes siècles. Sans de grandes études sur l'Écriture Sainte sans la lecture de grands commentateurs, je suis en sûreté, je suis en bonne compagnie. Mieux vaut croire avec les saints qu'avec tous les scélérats du monde et avec tous les esprits forts qui ne croient à rien. »

C'est ainsi que le Dieu des petits comme des grands met à la portée de tous la vérité qui sauve et d'une manière qui exclut tout doute. N'est-ce pas là une œuvre digne de sa honte ? Ceux qui croient insulter à la foi en disant qu'elle est le partage des ignorants et des simples ne se doutent pas qu'ils reconnaissent ainsi sa divinité. Les philosophes, tant anciens que modernes, n'ont pas réussi à délivrer le peuple ni de l'ignorance ni de l'erreur. Notre-Seigneur seul a donné, comme signe de sa mission divine, qu'il était envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres. Dieu ne fait aucune acception de personne.

Les grands génies qui ont accepté la foi ont eu plus de science que les petits, mais ils n'ont pas eu plus de certitude ; et certes, ils ne sont pas rares, les hommes illustres par leur rang, par leurs connaissances, qui se sont faits dans les siècles les humbles disciples de Jésus-Christ et de son Eglise. C'est ce qui faisait dire au baron Cauchy, célèbre mathématicien du XIX^e siècle : « Je crois à la divinité de Jésus-Christ avec tous les astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis catholique sincère, comme l'ont été et le sont encore un [31] grand nombre des hommes les plus distingués de notre époque, de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la science, à la philosophie, à la littérature, qui ont le plus illustré nos Académies. »

Certains hérétiques qui prétendent que tout homme, avec l'Ecriture Sainte et l'Evangile seul, est sûr de trouver la vérité, ne peuvent pas refuser au Pape le pouvoir de la trouver comme eux; car il a, aussi bien qu'eux, l'Ecriture Sainte et la parole de Dieu sous la main; mais ils se trompent étrangement en étendant à tout chrétien l'infailibilité que Notre-Seigneur n'a donnée qu'à son Eglise; car on les voit en contradiction les uns avec les autres, toujours en s'appuyant sur l'Evangile qu'ils interprètent à leur façon. Aussi, séparés eux-mêmes de l'autorité de l'Eglise qu'ils ne reconnaissent plus, ils se séparent les uns des autres, et forment une multitude infinie de sectes. Dès que les rayons d'une roue ne sont plus retenus par le infime moyeu, ils ne tardent pas de se disperser sur la route.

Et puisque nous parlons des hérétiques, remarquons en passant qu'ils ne peuvent pas être la véritable Eglise de Jésus-Christ. La société fondée par Jésus-Christ, l'autorité qui la gouverne, ayant été établies par Notre-Seigneur lui-même, datent de lui et de ses apôtres. Tous ceux qui, depuis, ont entrepris de faire une Eglise nouvelle, ne remontant ni à Jésus-Christ ni aux apôtres, sont hors du vrai christianisme. Tous ceux qui, comme les schismatiques, refusent de reconnaître l'autorité établie dans l'Eglise par Jésus-Christ, sont des brebis errantes hors du bercail, ce sont des membres séparés de la tête qui vivifie. Ils puisent dans l'Ecriture assez d'aliment pour subsister, mais pas assez pour avoir la vraie vie chrétienne. [32]. L'Eglise catholique, apostolique et romaine seule a la vie divine dans sa plénitude, parce qu'elle est seule divine, comme il ressortira plus clairement de ce que nous allons dire.

Un ministre protestant évangélisait l'Algérie, en jetant ça et là de petits livres de la secte. Il rencontra un jour un vieux zouave et lui offrit de ces opuscules. « Qu'est-ce qu'il y a dans vos petits livres? dit le zouave, sont-ce des almanachs nouveaux ? Qu'est-ce que c'est donc ? — On enseigne là-dedans la religion, et, qui plus est, la véritable, c'est-à-dire, la noire! — Et quelle est votre religion ? — C'est la religion réformée. — Dans ce cas, votre religion n'est pas bonne, répartit le zouave. — Et pourquoi pas ? — Parce que, voyez-vous, chez nous, quand un militaire est réformé, ça veut dire qu'il n'est plus bon pour le service! Ainsi, gardez vos petits livres; je ne me sens pas le goût d'une religion, qui, ayant passé par un Conseil de révision, a été réformée ! »

§ IV. La divinité de l'Eglise catholique.

Le tombeau engloutit tous les projets humains, il amène l'exécution de ceux de Jésus-Christ. Notre-Seigneur avait choisi douze pauvres pêcheurs de Galilée, sans fortune, sans éducation, sans crédit; et ces hommes, extrêmement peureux et lâches avant sa mort, se trouvent précisément, au jour qu'il leur a promis de leur envoyer son Esprit et ses grâces, tout à coup et tous ensemble, changés en des hommes nouveaux, hardis, courageux, intrépides, pleins de lumière et de sagesse, prêchant partout la divinité et la résurrection de leur Maître, parlant des langues qu'ils n'avaient [33] jamais apprises, se faisant entendre des peuples les plus barbares, opérant au nom de Jésus les plus grands prodiges, bravant les menaces et les fureurs des Juifs, les persécutions et les

tortures des païens, franchissant tous les obstacles, toutes , les barrières que les uns et les autres voulaient opposer à la publication de l'Évangile, triomphant du monde et de ses préjugés, des philosophes et de leurs erreurs, persuadant, ébranlant, entraînant tous les peuples, brisant les idoles, renversant les autels de l'idolâtrie, abolissant les cultes impies, faisant disparaître les fêtes, les superstitions infâmes de la gentilité, forçant sans autres armes que celles de la parole et de la vertu, forçant, dis-je, les Césars eux-mêmes de jeter leurs glaives persécuteurs, et de tomber, en vrais adorateurs, au pied de la croix de ce même Jésus-Christ, contre lequel vainement ils ont employé toute leur puissance et dont ils s'étaient hâlés d'éteindre le nom et l'Évangile dans le sang de plusieurs millions de martyrs, morts en publiant la gloire de leur Maître et en priant pour leurs bourreaux. Comment expliquer une œuvre si merveilleuse, sinon par la divinité de Jésus-Christ ? Comment une succession d'hommes qu'on tuait sans relâche, pendant quatre siècles, ont-ils fondé une religion immortelle ? Comment d'humbles femmes, de jeunes filles délicates, de faibles enfants purent-ils supporter, au temps des persécutions, des tourments dont le récit seul effraye les plus intrépides ? Comment 14 millions de martyrs firent-ils éclore de leur sang une semence de chrétiens ? Engageante perspective, en vérité, pour embrasser une religion nouvelle, que celle d'être revêtu d'un manteau de résine et de servir de torche vivante dans les jardins de Néron, ou [34] bien d'être jeté dans l'arène, sous les dents des lions, d'être écorché vivant, d'être rôti sur un gril ardent, ou plongé dans un bain de plomb fondu ! Et pourtant le monde est chrétien ; et l'Église, en passant à travers les âges, a dû triompher, non seulement des tyrans, non seulement des supplices, mais encore des hérésies des schismes, des scandales de ses propres enfants, aussi bien que de la calomnie et de la haine de ses ennemis. Tout homme sensé doit donc dire avec saint Augustin : « Ou l'Église s'est établie par des miracles, et, dans ce cas, Dieu lui-même a prouvé sa divinité ; ou elle s'est établie sans miracles, et, pour lors, le plus grand des miracles, c'est son établissement prodigieux et sa permanente vitalité. » Mais ce ne sont pas seulement l'établissement de l'Église, sa perpétuité à travers les siècles, sa propagation merveilleuse parmi les nations, qui établissent la divinité de l'Église : sa sainteté et ses bienfaits nous en offrent une nouvelle preuve. « O sainte Église romaine, s'écriait le philosophe Joseph de Maistre, tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer. Je te salue, Mère immortelle de la science et de la sainteté- C'est toi qui répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence et souvent même en dépit d'elles- C'est toi qui fis cesser les "sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance, et partout où tes envoyés ne peuvent pénétrer, il manque quelque chose à la civilisation ; les grands hommes t'appartiennent. »

En effet, l'Église a délivré le monde de l'esclavage ; elle a rendu au pauvre sa dignité, en faisant [35] voir en lui son frère, un ami de Dieu ; elle a assuré à la femme la liberté et les droits dont elle jouit dans la société moderne ; elle a donné à l'Europe et au monde la civilisation dont nos peuples modernes sont si fiers : elle a appris aux hommes à s'entr'aimer. Point de larmes qu'elle n'essuie, point de tristesse qu'elle ne console ; et, pourtant, ses fidèles ont été traqués, pendant les premiers siècles, comme des bêtes fauves. Aujourd'hui encore, que de haines contre elle ! Quel mal a-t-elle fait à ceux qui voudraient la détruire ? Le plus souvent, elle les a instruits des vérités du salut ; elle leur enseigne l'horreur du vice ; elle les invite encore à rentrer dans la voie du ciel et leur tend la main pour les y guider. L'Église est sur la terre l'image vivante du Sauveur. On a poursuivi et crucifié Jésus-Christ sans raison : c'est là aussi le sort de l'Église : innocente comme son divin Fondateur, comme lui, elle souffre et prie pour ses bourreaux. Sophocle, ce poète immortel, fut accusé de démence par ses enfants qui voulaient entrer en possession de ses biens. Pour toute défense, le poète lut à ses juges son dernier poème ; on couronna le glorieux vieillard, et ses indignes enfants furent flétris par l'opinion publique. Pour se défendre contre les accusations d'enfants rebelles, l'Église n'a qu'à

montrer son Evangile et à présenter ses œuvres. Toutefois, Dieu prend soin de la venger, et l'histoire est pleine de traits de la justice divine poursuivant les persécuteurs de l'Eglise. Ils sont donc bien aveugles ceux qui l'attaquent; ils ne ruineront pas l'Eglise qui est immortelle, et ils se préparent à eux-mêmes la malédiction de Dieu.

L'Eglise continue à donner au monde le spectacle de la sainteté. Elle a dans son sein des mil- [36] lions d'hommes qui observent ses lois et qui vivent sans reproche devant Dieu et devant leurs semblables. Parmi eux, un grand nombre ne se contentent pas d'observer les commandements, ils consacrent leur vie à la pratique des conseils de l'Evangile, vouant à Dieu le renoncement aux biens de la terre, la chasteté parfaite, le sacrifice de leur liberté par l'obéissance. N'est-ce pas là une preuve de sa divinité, que Lacordaire a fait admirablement ressortir devant les nombreux auditoires d'hommes qui se pressaient autour de sa chaire ? « Mahomet, Luther et Voltaire, disait-il, tout avait abouti au même résultat, au renversement plus ou moins complet de la chasteté. Quiconque a touché à la doctrine catholique, quels qu'aient été ses vœux et ses intentions, a louché par cela même à l'arche sacrée de la vertu. Je n'en veux pas d'autres preuves que votre expérience personnelle. Je vous adjure tous, Messieurs, le poison du mal ne s'est-il pas glissé en vous avec le poison de l'incrédulité ? L'apparition de ce double phénomène n'est-elle pas contemporaine dans l'histoire de votre âme ? Le rationalisme vous a-t-il jamais servi contre vos passions ? N'en a-t-il pas été l'excuse et le flatteur ? C'est la doctrine catholique qui vous a faits chastes, c'est son abandon qui a signalé votre chute; et toutes les fois que, touchés de votre état, vous aspirez vers un jour plus pur, je vous le demande encore et vous adjure de nouveau, à qui s'adressent votre espérance et votre recours ? Vous tournez les yeux vers les tabernacles où vous avez laissé des souvenirs de paix et d'honneur; vous retournez à la doctrine catholique, à ses prêtres, à ses religieux, à sa confession, à la Table Sainte, à tous ses pieux mystères dont vous avez éprouvé [37] l'efficacité. Je n'en veux pas davantage; je confie à votre cœur cette dernière observation.

La doctrine catholique produit seule dans l'âme, à l'exclusion de toute autre doctrine, le phénomène complet de la chasteté. Et la chasteté n'est pas une vertu de cloître; c'est une vertu morale et sociale, une vertu nécessaire à la vie du genre humain. Sans elle, la vie se flétrit dans ses sources, la beauté s'efface du visage, la bonté se relire du cœur, les familles s'épuisent et disparaissent, les nations perdent graduellement leur principe de résistance et d'expansion, le respect de la hiérarchie s'éteint dans les scandales; tous les maux enfin entrent par cette porte, toutes les servitudes et toutes les ruines y ont passé. » Donc l'Eglise catholique est divine, et sa doctrine est la vérité ; car, comme le remarque encore Lacordaire, « la vérité seule peut produire la vertu parfaite, et l'erreur en est absolument incapable. Toute doctrine qui produit, la vertu est nécessairement vraie; la vertu est le fruit inimitable de la vérité. »

Parmi les saints qui sont dans l'Eglise, il en est une multitude qui ont fait, selon la promesse de Notre-Seigneur lui-même, de plus grands miracles que lui; et, aujourd'hui, on ne canonise aucun saint qu'il n'ait fait plusieurs miracles, constatés par un examen si rigoureux que des protestants eux-mêmes en ont été étonnés et convertis. Donc, Dieu est avec l'Eglise, puisqu'il communique aux saints qui sont dans l'Eglise et à eux seuls un pouvoir qui n'appartient qu'à lui. Où sont les autres sectes chrétiennes qui portent ce caractère de divinité ? Quand, sur la fin du xvii^e siècle, les ministres protestants hollandais, débarqués sur les côtes du Malabar, invitèrent à [38] embrasser leur hérésie les Indiens évangélisés autrefois par saint François-Xavier, le chef des Paravas leur répondit : « Faites de plus grands miracles que notre grand Père François et nous croirons que votre doctrine est meilleure que la sienne. Il a ressuscité six morts, ressuscitez-en dix. » A ce raisonnement, les ministres n'eurent à répondre que par des injures, et ils se déroberent à la honte par un prompt départ. C'est ce qu'ils avaient de mieux à faire. Comment eussent-ils pu rendre la vie aux morts, quand le chef de leur secte ne savait que donner la mort aux vivants ? Calvin, en effet, ayant engagé à prix d'argent un nommé Brûlé à faire le

mort, vint avec une foule pour le ressusciter. Il lui ordonna donc de se lever; mais Brûlé ne bougea pas. Calvin cria plus fort, mais en vain. Les amis de Brûlé essayent de le relever; il était mort tout de bon. C'est l'Eglise catholique seule que Dieu a marquée du sceau divin des miracles.

Enfin, un esprit réfléchi trouve une preuve de la divinité de l'Eglise dans les attaques de ses ennemis. Regardez ce qui se passe. Dans les journaux irrégieux, dans les réunions d'hommes sans foi et dans certaines Chambres législatives même, qui attaquera-t-on ? L'Eglise catholique seule, les seuls ministres du culte catholique. Les protestants, fondés par des moines apostats, sont bien à l'abri; que dis-je, s'élève-t-on même contre les musulmans, dont la religion abrutissante, établie par la force, épuise l'homme et la société par la corruption qu'elle permet ? Avez-vous entendu attaquer l'horrible culte des sauvages de l'Afrique centrale qui adorent d'énormes serpents, et qui croient faire acte de religion en donnant leurs enfants en pâture à ces monstres ? Loin de s'élever [39] contre ces superstitions barbares, on dénigrera plutôt le pauvre missionnaire qui quitte tout pour aller civiliser les sauvages; on le traitera au besoin de fanatique. Ah ! C'est que toutes les croyances flattent, plus ou moins les passions. Seule, la religion catholique les condamne sans pitié; elle défend même une pensée coupable et tend à faire de l'homme un ange; et c'est pour cela que les passions s'arment contre elle seule. « Va, religion catholique, disent-elles, tu veux nous enlever nos plaisirs, tu veux nous faire mener une vie céleste; mais nous aimons mieux vivre comme les animaux que comme les anges- Tu es trop parfaite pour nous ; nous ne voulons pas de ta chasteté, qui nous gêne; pas de ta pénitence, que nous abhorrons; pas de ta humilité, qui froisse notre orgueil. Garde ton ciel et laisse-nous les biens et les jouissances d'ici-bas. » Et, excités par leurs passions, tous les impies, tous les libertins s'unissent dans la même haine : les uns deviennent des persécuteurs cruels; d'autres, non moins redoutables, s'arment de la calomnie, de la raillerie, du mépris. Le nombre des ennemis de l'Eglise ne doit pas nous étonner. Le grand Benoît XIV a dit : « Quand les passions portent la bannière, on est sûr d'avoir une longue procession. » En voyant le mal conjuré contre la religion catholique, l'erreur, le mensonge unis au vice pour la détruire, j'en conclus qu'elle est divine, et je l'embrasse de toute l'ardeur de mon âme. « Viens à moi, ô religion, qui ne peux souffrir ni erreur, ni vice; pure comme Dieu ton auteur, tu abhorres comme lui l'iniquité, c'est pour cela que je t'aime; fille du ciel, bannie des âmes terrestres, viens trouver dans la mienne un asile ! J'aime ta vérité, j'aime ta pureté qui corres- [40] pondent aux aspirations de ma raison et de mon cœur ! Tes ennemis font la gloire, tu n'as contre toi que ceux qui préfèrent la terre au ciel, le mensonge à la vérité, la jouissance à la vertu ! Ils font la gloire encore, parce que seule, désarmée, trahie par tous les puissants, tu triomphes de tous ceux qui t'attaquent ! Il y a donc une main plus forte que toutes les haines, qui te protège contre elles : c'est la main de Dieu. » Jeune homme, en voyant la religion catholique seule attaquée, elle qui n'a fait que du bien à ceux qui la haïssent, sachez que c'est là une des plus fortes preuves de sa divinité; et attachez-vous davantage à elle. Si vous ne pouvez confondre ceux qui l'outragent, du moins, en entendant les blasphèmes vomis contre elle par les méchants, comprenez bien qu'elle est sainte, puisqu'elle ne pactise pas avec eux, et ne se fait point complice de leur crime. Dites-leur, comme le saint pape Symmaque le faisait à l'empereur Anastase : « Si vous regardez comme une erreur la foi catholique, pourquoi ne pas la tolérer comme les autres erreurs ? Si vous la regardez comme la vérité, il faut, non la persécuter, mais la suivre. »

L'Eglise n'a pas que des ennemis déclarés : elle a d'hypocrites amis, peut-être plus redoutables encore. Ce sont ceux qui vantent sa sagesse, ses institutions, ses bienfaits, ni qui, en même temps, n'en font qu'une œuvre humaine, la plus parfaite de toutes, il est vrai, mais rien de plus. Ils reconnaissent que son fondateur est le plus grand des philosophes, qu'elle-même est la plus admirable société de la terre; mais, en donnant au Christ Sauveur le premier rang sur les sapes, et à sa religion la palme sur toutes les

croyances qui se partagent l'humanité, ils rabaissent et détrônent [41] l'un et l'autre. Voilà cependant ce que l'on trouve dans certains livres et dans certaines publications de nos jours. Défions-nous de ceux qui, d'une main, semblent flatter l'Eglise, et qui, de l'autre, la soufflent et lui enlèvent son sceptre et sa couronne. Croyons fermement, comme c'est nécessaire pour être sauvé, que Jésus-Christ est le vrai Dieu, et que son œuvre est divine : *Je crois en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Je crois la Sainte, Eglise catholique.* Je crois tout ce que Dieu a révélé et tout ce que l'Eglise catholique, qu'il assiste toujours, m'enseigne de sa part.

Ceux qui n'ont pas cette foi sont bien à plaindre. Frédéric II, roi de Prusse, était un philosophe impie; et souvent, en comparant le sort de ses sujets qui avaient une foi naïve avec le sien, il pleurait des larmes amères; et en voyant sortir les catholiques de leurs églises, il disait : « lis sont heureux, ceux-là, ils croient » ; et Voltaire lui écrivait dans sa vieillesse : « Soyez sûr qu'on passe des moments bien tristes à quatre-vingts ans, quand on nage dans le doute. »

J'ajoute que ceux qui repoussent la foi sont bien déraisonnables, et c'est ce qui résulte des preuves convaincantes que nous avons données de la divinité de l'Eglise et de la certitude de la foi. Du reste, ils jouent gros jeu en vivant dans l'incrédulité. Celui qui croit à l'Evangile et règle sa vie selon sa foi, évite le mal et pratique la vertu en ce monde; il échappe, par conséquent, aux châtiments réservés aux méchants; et lors même que la doctrine des incrédules serait vraie, autant qu'elle est fautive; lors même que le juste n'aurait, après la vie, aucune récompense, il mourrait du moins en paix, laissant après lui des regrets avec la réputation d'un honnête [42] homme; mais si l'incrédule se rompt, comme on ne peut en douter, et si l'éternité dont il se moque, est une réalité, comme c'est certain par la raison comme par la foi, à quoi peut-il s'attendre ? S'il n'était insensé, il prendrait le parti le plus sûr, le seul sûr, le seul logique, il croirait et vivrait selon la foi. Ses négations ne changent rien aux choses. Les faux systèmes en astronomie n'arrêtent pas le mouvement des astres; et ceux qui ferment les yeux n'empêchent pas le soleil de luire.

ARTICLE III OBJET DE LA FOI

Nous appelons de ce nom toutes les vérités que doit croire un homme qui accepte la doctrine de Jésus-Christ et l'enseignement divin de l'Eglise catholique. Tout catholique doit croire tout ce que Dieu a révélé et tout ce que l'Eglise propose de sa part à notre foi. Bossuet, après Tertullien, s'élève contre les insensés, qui veulent dans l'Evangile prendre et rejeter ce qui leur plaît : « Ah ! Malheureux, dit-il, qu'entreprenez-vous ? Jésus-Christ est-il divisé ? Pourquoi défigurez-vous sa doctrine ? Que vous a fait l'Evangile pour le déchirer de la sorte ? Est-ce donc que l'Evangile de Jésus-Christ n'est qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et qu'il en faut prendre une partie et rejeter l'autre ? Il est tout sagesse, tout lumière, tout vérité. »

Un simple doute volontaire sur une vérité de la foi est un crime ; car c'est une défiance coupable par rapport à Dieu dont la parole a droit d'être crue sans hésitation. [43]

Il n'est pas dans notre dessein de parcourir ici toutes les vérités qui sont l'objet de notre foi. Nos lecteurs peuvent lire, sur ce sujet, avec grand fruit, le livre que nous avons publié sous ce titre, le *Livre de tous*; ils y trouveront tout ce qu'ils doivent savoir. Qu'ils ne négligent pas d'acquiescer la science sainte, car Aristote a dit : « Toute science est noble. Mais la science de Dieu est de toutes la plus noble; car son objet est plus relevé. » Et, certes, cette science est la seule nécessaire au salut. On peut se passer de toutes les autres, on ne peut se passer de croire, et comment croire ce que l'on ignore ? Quel abaissement des intelligences on constate de nos jours ! On lit tout, on étudie tout, excepté l'unique nécessaire. Soyons plus sérieux que les têtes légères au milieu desquelles nous vivons, et ayons soin de lire tous les jours une page d'une doctrine

chrétienne, d'un catéchisme au besoin, et ne négligeons pas, par notre faute, d'entendre les prênes du dimanche. Nous ne savons que ce que nous apprenons; et nous oublions vite ce que nous avons appris, si nous n'avons soin de l'étudier encore.

Il nous semble bon de rappeler ici à nos lecteurs les vérités fondamentales de la foi dont le symbole des Apôtres ou le *Je crois en Dieu*, que tout fidèle doit savoir, est le résumé fidèle.

D'abord, l'existence de Dieu a été démontrée par la raison à tous les peuples. Tout homme sensé sait que s'il n'y a point de maison sans ouvrier, point de palais sans architecte, point de montre sans horloger; le monde, la terre, le ciel avec leur magnificence n'ont pu se faire sans un ouvrier d'une puissance et d'une intelligence infinies; que dis-je ? Il n'est pas même un ver- [44] misseau qui ne suppose, dans son auteur, une intelligence et une puissance supérieures à celles de toutes créatures. Aussi, tout païen qu'il était, Cicéron a-t-il écrit : « Lorsque vous examinez une grande maison, lors même que vous n'en voyez pas l'architecte sous vos yeux, vous vient-il jamais à la pensée qu'elle est l'ouvrage des souris et des belettes ? Comment pouvez-vous donc croire sérieusement que tant de magnificence, tant de variété, tant d'harmonie dans les corps célestes, la vaste étendue de la mer et de la terre, etc., n'est que le pur effet du hasard ? Si quelqu'un était porté à croire, dit-il encore, que tout ce que nous considérons n'est que le produit du hasard, je ne comprends pas pourquoi celui-là ne prétendrait pas aussi, qu'en jetant ça et là une grande quantité de lettres, elles s'arrangeraient, de telle sorte qu'elles parviendraient à former les annales d'Ennius ! » Toutefois, un chrétien, non seulement sait par la raison que Dieu existe; mais il le croit, parce que Dieu a révélé son existence par des manifestations éclatantes et merveilleuses.

Un ami du fameux Courbet, le déboulonneur de la colonne Vendôme, aux jours de la Commune, raconte ce qui suit : « Un jour, à Bougival, où nous nous rencontrions, les dimanches et jours de fêtes, il y a quelque vingt ans, une petite servante d'auberge lui riva durement et finement son clou. La pauvre fille était jeune, honnête, vertueuse et, pour toutes ces raisons, elle était l'objet des brocards biéreux de Gustave. « Alors, Prudence, tu crois qu'il y a un Dieu, disait-il à la pauvrette ? — Certainement, Monsieur Courbet., répondit la jeune fille. — L'as-tu jamais vu, dit Courbet ?— Non, dit-elle. — Comment crois-tu donc qu'il existe ? — Je n'ai pas vu l'Amérique, [45] répliqua la jeune fille, mais je suis certaine qu'elle existe. — Parbleu, dit Courbet, si tu veux la voir, tu n'as qu'à y aller. — C'est, bien cela, Monsieur Courbet : pour voir le bon Dieu, il n'y a aussi qu'à aller chez lui ! Mais si je veux le voir un jour, je ne dois pas écouter ceux qui parlent comme vous faites. »

Il n'y a qu'un Dieu, qu'un être infini, éternel, indépendant. S'il y en avait plusieurs, aucun ne serait infini, car il lui manquerait la perfection des autres. Comment Dieu serait-il l'être suprême, s'il avait un égal qui ne dépendît pas de lui ? Aussi les philosophes païens, tout en laissant le peuple adorer autant de divinités qu'il voulait, étaient convaincus de l'existence d'une seule Divinité suprême. Dieu nous dit par la bouche de Moïse : *Sachez que je suis le seul Dieu, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que, moi.*

Dieu ne s'est pas contenté de faire le monde de rien, il le conserve et le gouverne. L'ordre admirable des saisons, la régularité du cours des astres, tout fait éclater cette merveilleuse Providence qui, au témoignage de l'Évangile, ne laisse pas tomber un de nos cheveux sans sa permission. Il était, en effet, de la bonté de Dieu de ne pas abandonner son ouvrage après l'avoir produit. Ceux qui osent dire que Dieu ne s'occupe pas de nous ne connaissent pas le cœur d'un père, et d'un père tel que celui que nous avons au ciel.

La justice est un attribut divin comme la miséricorde. Dieu n'est pas un être tronqué, il a toutes les perfections à la fois. Sa bonté dépasse tout ce que nous pouvons dire et concevoir, et sa justice ne lui cède en rien. Infinies seront les récompenses des hommes justes; car, après la vie, leur âme verra la nature de Dieu sans voile et sans nuage et possédera, la béatitude de Dieu même, [46] pour toujours, sans crainte de jamais le

perdre ; mais terribles aussi seront les châtiments des méchants qui ne finiront jamais. Le poète païen Virgile a dit que lors même qu'il aurait cent bouches, cent langues, et une voix de fer, il ne pourrait exprimer tous les tourments des méchants dans l'autre vie. Et Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : *Les méchants iront à un supplice éternel; le ver qui les ronge ne mourra pas et le feu qui les brûle ne s'éteindra pas.*

Nos âmes sont donc immortelles. L'impiété que débitent quelques hommes, que tout finit avec la mort, ferait horreur aux juifs, aux protestants, aux schismatiques et aux mahométans eux-mêmes. Les païens ont cru à l'immortalité. Cicéron, dans son livre de la vieillesse, a écrit : « Socrate, au dernier jour de sa vie, parlait à ses disciples de l'immortalité de l'âme. En un mot, voici ce dont je suis persuadé, ce que je pense, en considérant l'excellence de l'âme, son souvenir de tant de choses passées, sa prévoyance si sage de l'avenir, tant d'arts, tant de sciences qu'elle cultive, tant de découvertes qu'elle fait : il est impossible de croire mortelle la nature qui a de telles ressources. » Platon lui-même, au rapport de Xénophon, dit en mourant : « Ne pensez pas, mes très chers fils, qu'après que je vous aurai quittés, je doive être anéanti. Pendant que j'étais avec vous, vous ne voyiez pas l'esprit qui gouvernait mes membres: mais, d'après mes actions vous compreniez qu'il animait mon corps. Croyez donc qu'il restera toujours le même, lors même que vous ne le verrez plus. Jamais je n'ai pu me persuader que l'esprit, tandis qu'il était dans un corps mortel, eût la vie, et qu'il mourût après l'avoir quitté. Est-ce que tant d'hommes illustres [47] eussent entrepris de si grandes choses pour vivre dans le souvenir de la postérité, s'ils n'avaient pas pensé que l'âme immortelle survit au corps ? N'eût-il pas été plus commode pour eux de mener une vie oisive et paisible sans s'imposer tant de peines et de travaux ? Si l'âme n'était pas immortelle, comment tout homme sage s'efforcerait-il d'arriver à la gloire de l'immortalité ? N'est-ce pas cette croyance à l'immortalité qui fait que l'homme juste meurt volontiers, et que le méchant redoute la mort ? Pour moi, je quitterai la vie, comme on quitte une hôtellerie et non comme on quitte sa maison. La nature nous a bâtis ici-bas, non une demeure permanente, mais un hôtel pour quelques jours. » La foi catholique nous enseigne l'immortalité de l'âme en un seul mot : *Je crois la vie éternelle.*

Dieu est un pur esprit, infiniment parfait, c'est-à-dire que Dieu n'a pas de corps, des mains, des pieds, des yeux comme nous. Si on le représente avec les organes des sens, c'est pour montrer qu'il peut tout faire, tout voir, tout entendre; mais en lui, il n'y a point de matière. La matière ne peut, en effet, être infinie, car on peut toujours y ajouter et y retrancher, et l'infini n'a point de limite, et on ne peut rien lui ravir. *Dieu est un esprit*, dit l'Écriture, c'est-à-dire une intelligence parfaite qui veut, qui aime, qui agit, mais qui échappe à nos yeux de chair. Les yeux ne sont faits que pour voir les choses terrestres et grossières : les animaux, les plantes, les rochers, la boue; mais les êtres plus nobles leur échappent. Nous ne voyons pas les âmes, ni les anges, et encore moins Dieu, infiniment élevé au-dessus des anges ; c'est avec l'intelligence que nous verrons sa nature à la clarté de la gloire dans le ciel. [48]

Si la raison nous démontre l'existence de Dieu, sa spiritualité, son unité, sa Providence; si elle nous fait comprendre que le Dieu qui donne aux Créatures tout ce qu'elles ont de bien a plus de perfections que tous les êtres, car personne ne donne ce qu'il n'a pas; si elle conçoit que Dieu est la science sans bornes, la vérité même qui ne peut mentir, ni être infidèle à ses promesses, la puissance, la bonté infinies, elle ne peut rien nous dire de la nature intime de Dieu. Il a fallu la foi pour connaître le mystère de la Trinité. En un seul Dieu, il y a trois Personnes, c'est-à-dire trois propriétés distinctes qui ne font qu'une seule nature divine. Ces trois Personnes sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père est vraiment Dieu, le Fils est vraiment Dieu, le Saint-Esprit également; mais ces trois Personnes ne font qu'une seule et même divinité. Nous ne pouvons comprendre ce mystère, non plus que d'au très vérités de notre foi. Il n'y a rien là d'étonnant. Il y a tant de phénomènes naturels qui sont au-dessus de notre science et de notre raison. Le P.

Lacordaire se trouvait un jour à table à côté d'un incrédule qui, tout seul, déblairait contre Dieu et les mystères. Et comme aucun des convives ne daigna lui répondre, son orgueil de philosophe s'irrita; et, s'adressant brusquement au célèbre Dominicain : « Monsieur, lui dit-il, c'est à vous de nous éclairer sur cette grave question. Dites-nous, n'est-il pas absurde de croire ce que noire raison ne saurait comprendre ? — Nullement, répond le P. Lacordaire. » Puis, pour réprimer la vaniteuse incrédulité de son interlocuteur, le P. Lacordaire lui dit : « Comprenez-vous comment il se fait que le feu fait fondre le beurre, tandis qu'il durcit les œufs, deux effets [49] tout contraires sortant d'une même cause ? — Non, répond l'athée; mais que concluez-vous de là ? — C'est que, répliqua le religieux, cela nu vous empêche pas de croire aux omelettes » Là-dessus, l'athée se tut, pendant que les convives l'accablaient de leurs rires et de leurs quolibets.

Dieu en sait plus long que nous, il peut donc nous apprendre ce que notre raison ne comprend pas; et quand il nous parle, rien de plus raisonnable que de le croire, car sa parole est la souveraine raison. Nos pères savaient mourir et ils ne savaient pas discuter; et ils sont morts pour confesser, devant les tyrans, le mystère de la Trinité, enseigné clairement par Notre-Seigneur et par l'Eglise.

Sous l'empire de Dioclétien, saint Euple, diacre de Catane, en Sicile, fut traîné, eu haine de la foi, au tribunal du gouverneur. Il tenait, dans ses mains le livre des Evangiles. Le juge le somma de le livrer. « J'aime mieux mourir, » répondit-il. On le tortura si cruellement sur le chevalet, que le juge, las de le voir tourmenter, lui dit : « Adore nos dieux Mars, Apollon et Esculape, et je te ferai mettre en liberté. » Le martyr répond : « J'adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit. J'adore la Trinité; il n'y a point d'autre Dieu. — Sacrifie, reprend le juge, si tu veux avoir la vie. — Je sacrifie ma vie à Jésus-Christ, mon Dieu », réplique saint Euple. Et le tyran le fait décapiter.

D'ailleurs, nous trouvons en nous une image de la Trinité. Nous n'avons qu'une âme qui est spirituelle et, en cette âme, nous découvrons trois facultés distinctes : l'intelligence qui raisonne, la volonté qui poursuit le bien, la mémoire qui sait se souvenir des choses passées.

Les trois Personnes divines sont égales en [50] toutes choses, puisqu'elles ont toutes la même nature; toutes trois sont éternelles, infinies, mais l'une d'entre elles s'est fait homme dans le temps C'est le Fils de Dieu qui, sans cesser d'être Dieu, s'est uni l'humanité, et est devenu Dieu et homme tout ensemble, sans que la nature humaine se soit confondue en la nature divine ; mais la nature humaine n'a formé avec la nature divine qu'une seule personne, la Personne du Fils de Dieu. Grâce à ce mystère, connu dans la doctrine catholique sous le nom d'Incarnation, Dieu a élevé l'humanité d'une manière merveilleuse, il l'a divinisée dans sa personne. Ce que tant de fausses religions ont rêvé d'une manière absurde, la déification de l'homme s'est accomplie par la miséricorde divine.

Le Fils de Dieu s'est fait notre frère, afin de partager avec nous son héritage éternel, et de nous rendre les enfants de son Père céleste. S'étant fait homme, il a pu se faire voir à nous, nous donner l'exemple de toutes les vertus, nous enseigner tout ce que nous devons savoir et pratiquer, et souffrir pour nous; s'il n'avait été que Dieu, il n'aurait pu expier nos péchés par la souffrance; s'il n'avait été qu'homme, ses mérites n'eussent pas eu de proportion avec l'outrage que le péché fait à Dieu, et eussent été incapables, par conséquent, de satisfaire à la justice divine. Mais, en étant Homme-Dieu, il souffre dans son humanité, et sa divinité donne à sa Passion un prix infini.

Le Fils de Dieu fait homme s'est appelé Jésus-Christ ; il est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, il est mort, il a été enseveli, et, le troisième jour, il est ressuscité des morts par la vertu de sa toute-puissance. [51]

Il est remonté au ciel après s'être montré vivant à plus de cinq cents témoins, et il en descendra pour juger les vivants et les morts.

C'est une vérité catholique que les hommes doivent être jugés immédiatement après leur mort et d'une manière plus solennelle à la fin du monde. Il faut, en effet, que Dieu, si souvent offensé sur la terre, se fasse justice à lui-même, et qu'il rende justice à ses saints, persécutés en ce monde par les méchants.

Sainte Eulalie de Mérida, en Espagne, à l'âge de douze ans, fut tourmentée pour la foi, dans la persécution de Dioclétien. Calpurnien, officier du préfet Dacien, la fit battre cruellement; et elle, toute meurtrie de coups, dit à cet officier devenu son bourreau : « Regardez-moi bien, considérez mon visage, pour que vous me reconnaissiez bien au tribunal de Dieu. Nous y comparâtrons tons deux, moi pour être récompensée de mes souffrances, et vous pour recevoir le châtimement de votre cruauté. »

Le Saint-Esprit est la troisième Personne de la Sainte Trinité, véritablement, un seul et même Dieu avec le Père et le Fils. C'est le Saint-Esprit qui anime l'Eglise catholique que Notre-Seigneur a établie avant de remonter au ciel et dont nous avons prouvé la divinité. L'Eglise a reçu de son divin Fondateur le pouvoir de remettre les péchés. Le péché originel est remis par le sacrement de baptême, que Notre-Seigneur a institué lui-même, et les péchés commis après le baptême sont remis par le sacrement de Pénitence dont nous parlerons plus loin.

Nos corps, à la fin du monde, ressusciteront; il n'est pas plus difficile à Dieu de les refaire que de les faire une première fois; et il est juste que [52] le corps, qui a partagé les bonnes œuvres ou les crimes de l'ami), partage aussi ses récompenses ou ses châtiments. Quand eut lieu à Reims, au milieu des plus grandes pompes, le sacre du roi Charles VII, Jeanne d'Arc y assista, tenant entre les mains son étendard qui, promené au milieu des combats, n'était pins qu'un lambeau couvert de poussière. On voulait le lui ôter, mais elle répondit : « Laissez-le moi ; il a été à la peine, il faut qu'il soit à la gloire. » Ce corps de terre, qui aura aussi été à la peine pour conquérir le ciel, devra participer à la gloire, à la béatitude de l'âme.

Pour arriver à la vision de Dieu qui fera notre félicité au ciel, nous avons un besoin absolu d'un secours particulier de Dieu, autre que celui par lequel nous existons et nous agissons. Ce secours divin, qui nous conserve la vie, qui maintient à nos membres leur force, à nos sens le libre exercice de nos fonctions, est naturel. Celui qui nous est nécessaire pour croire, espérer et aimer Dieu de manière à mériter le ciel, est surnaturel. C'est un don gratuit de la miséricorde divine que nous appelons la grâce. C'est d'elle que Notre-Seigneur a dit : *Sans moi, vous ne pouvez rien* dans l'ordre du salut.

Or, dans l'ordre de la Providence, la prière est nécessaire et efficace pour obtenir la grâce, d'après cette parole du divin Sauveur : *Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert.*

Voilà les vérités les plus nécessaires à savoir et à croire, il en est d'autres qu'un chrétien ne peut ignorer sans se rendre coupable; mais ce serait sortir des limites de la brièveté que nous nous sommes imposées, que de les exposer ici. [53]

ARTICLE IV OBSTACLES A LA FOI

La foi étant le fondement du salut, le démon qui, dans sa haine, a juré notre perte, tente tout pour nous enlever une vertu qui est, au témoignage de l'Eglise, *la source et la racine* de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Aussi, trouvons-nous des écueils pour notre foi au dehors et au dedans de nous.

§ 1er. *Obstacles intérieurs.*

I. L'IGNORANCE. — Elle est le fruit du péché originel, et nous l'apportons tous en naissant. Elle ne se chasse que par l'enseignement d'une famille chrétienne et par

l'éducation religieuse. Or, par le malheur des temps, nous avons des familles qui n'ont plus du christianisme que le nom, et l'instruction sans Dieu tend de plus en plus à se répandre. Le catéchisme du prêtre est donc trop souvent la seule école où l'enfant puisse apprendre la science de la religion. Et l'enfant, déjà l'aligné par les matières d'instruction profane, risque de ne mettre qu'une application médiocre à l'étude de la religion, d'autant qu'on a soin de lui dire que, pour parvenir au certificat de lin d'éludés, au brevet, à tous les grades universitaires, il ne sera jamais interrogé là-dessus. Ces quelques heures de catéchisme suffisent-elles à lui donner la science, la seule nécessaire ?..... Il achèvera donc ses études avec une connaissance médiocre des vérités de la foi. Il n'est pas rare même qu'il soit plus ignorant à ce sujet que les [54] paysans d'autrefois qui, ne sachant ni lire ni écrire, savaient du moins leur catéchisme et leur prière. En revanche, il aura une multitude de notions profanes, qui ne serviront qu'à lui donner une grande confiance en lui-même, ce qui sera foin de l'aider à garder la foi, comme nous le verrons plus loin. En avançant dans la vie, il lira peut-être, mais quelles publications, quels livres ? Il sera mêlé à des conversations qui jetteront le ridicule sur la religion et le catholicisme. Son ignorance le laissera sans défense contre les impiétés qui lui seront servies par les yeux et par les oreilles. Bientôt, il abandonnera toute pratique chrétienne; et, sa langue, fraîchement teinte encore du sang de Notre-Seigneur, blasphémara ce que son intelligence ignore et ses blasphèmes auront sur ceux qui l'entendront une influence d'autant plus fatale, qu'il fera parade de plus de connaissances profanes. Et pourtant, il ne sera impie que parce qu'il est ignorant.

A ces philosophes imberbes qui rendent des sentences contre le christianisme, Lacordaire disait : « Savez-vous ce que vous faites ? Je vais vous le dire : Vous avez étudié quelques sciences instrumentales, du latin et du grec, acquis quelques notions de physique et de mathématiques, lu des fragments d'histoire ancienne et moderne, feuilleté avec plaisir des plaidoyers plus ou moins ingénieux contre le christianisme, et, avec ce petit bagage, porté par vos vingt à vingt-cinq ans, vous vous posez sans crainte en face de Jésus-Christ et de son Eglise, pour leur apprendre que vous les mettez au ban de la raison humaine. Croyez-vous que le christianisme, certainement plus vieux que vous, qui a lu davantage, qui a vu davantage, qui a plus vécu que vous avec l'hu- [55] manité, croyez-vous qu'il n'aurait pas autant de droit de vous mettre au ban de la raison ? L'Eglise catholique, même humainement parlant, est la plus haute raison qui soit sur la terre, parce qu'elle est le corps où la science et la vertu se sont produites avec le plus d'éclat; et nous sommes en droit de dire que nul n'arrive à l'âge complet de raison que par son entrée dans l'Eglise et son adhésion au témoignage divin dont elle est dépositaire. Le chrétien est une créature élevée à la pleine raison, à l'âge du Christ, comme le dit éloquemment saint Paul. Jusque-là, la raison humaine est en nous à l'état d'enfance ; elle flotte à tout vent, elle croit tout, elle prend ses rêves pour la réalité. »

Jeunes hommes, qui auriez eu le malheur de grandir sans avoir étudié sérieusement la religion, sachez qu'un savetier habile n'en est pas pour cela un peintre distingué; et, si vous le voyiez avec ces mêmes mains qui manient le tranchet, saisir un pinceau pour corriger le tableau d'un grand maître, vous vous ririez de lui. Parce que votre intelligence a saisi les mathématiques, la physique et la chimie, ne la croyez pas en droit de trancher les questions de philosophie ou de théologie que vous ne connaissez pas, que vous ignorez peut-être, d'autant plus que vous avez donné plus de part aux autres sciences. Cherchez à combler par des lectures sérieuses cette lacune qui est en vous; ne dédaignez pas d'étudier le catéchisme que vous avez oublié, et dont le philosophe Jouffroy a dit : « Lisez ce petit livre, vous y trouverez la solution de toutes les questions. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui, de [56] sa vie, n'aurait pu y songer, pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime. Origine du monde, origine de l'homme, destinée de l'homme en cette vie et en

l'autre ; rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien de tout cela ; et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du catéchisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion. Je la reconnais à ce signe, qu'elle ne laisse sans réponse aucune question qui intéresse l'humanité. »

Un jour, un aspirant au doctorat avait répondu aux examinateurs d'une manière très satisfaisante, en présence de Garcia Moreno, président de la république de l'Equateur : c. Vous connaissez votre droit, Monsieur, lui dit le président; mais savez-vous votre catéchisme ? Pour administrer la justice, un magistrat doit connaître avant tout la loi de Dieu. » Et il interrogea l'étudiant, qui resta muet : « Monsieur, lui dit gravement Garcia Moreno, vous êtes reçu docteur; mais vous n'exercerez pas voire profession avant de savoir votre catéchisme. Enfermez-vous, pour l'apprendre, chez les Franciscains. »

La science rte Dieu illumine, en effet, toutes les autres ; et c'est un grand vide, Jans une tête humaine, que de l'ignorer. C'est même un grand péril pour la foi, et, par conséquent, pour le salut. C'est donc un grand devoir pour tout chrétien de s'instruire des vérités de la foi.

II. L'ORGUEIL. — *La science enfle*, a dit saint Paul, parlant des connaissances profanes : et c'est ce qui se remarque tous les jours. Combien de [57] jeunes hommes, enivrés de certaines connaissances humaines, que l'on ignorait autrefois, sans grand détriment pour le bonheur de la vie et pour la sécurité à la mort, méprisent la loi simple d'un bûcheron ou d'une humble femme, pourtant plus éclairés qu'eux dans les choses surnaturelles ! Ils se croiraient humiliés de croire avec le peuple et ils raisonnent en esprits Forts. Leur raison en vient à une [elle indépendance, qu'elle refuse de se soumettre à la raison divine ; c'est l'orgueil, poussé jusqu'à la folie. *Comment pouvez vous croire*, disait Notre-Seigneur aux Pharisiens de son temps, *vous qui cherchez votre gloire parmi les hommes et qui refusez la gloire qui vient de Dieu ? Celui qui n'exalte sera abaissé*, c'est la règle invariable, tracée par le divin Maître; aussi vous voyez ces esprits rebelles à la parole de Dieu, croire aux aberrations de leur propre tête, aux mensonges de leur journal, et accepter, comme des oracles, les absurdités débitées ou écrites par le dernier des incrédules. Voilà les maîtres que se donnent, pour leur honte, ceux qui refusent d'accepter l'enseignement divin de l'Eglise. Selon la prophétie de saint Paul : *Ils ferment les oreilles à la vérité et ils se tournent vers des fables*. Ne voit-on pas de nos jours ceux qui ne croient plus à l'Evangile, croire au spiritisme, au magnétisme, à l'hypnotisme, aux tables tournantes, et jusqu'aux sorciers, eux qui se rient des catholiques qui invoquent les saints ?

III. LA CORRUPTION DES MŒURS prépare aussi à Une échéance plus ou moins longue, la perte de la foi. « J'entends tous les jours, a écrit le P. Lacordaire, des gens qui disent : Si la religion est si manifeste et si bien établie, pourquoi ne suis-je pas religieux ? Pourquoi ne vois-je pas la vérité [58] de la religion ? Ecoutez la réponse : Vous n'êtes pas religieux par la même raison que vous n'êtes pas chastes; vous n'êtes pas chastes, parce que la chasteté est une vertu ; et vous n'êtes pas religieux, parce que la religion est une vertu. » Si l'hérésie et l'impiété ont pour père l'orgueil, elles ont pour mère, faut-il le dire ? l'impureté. Luther était un moine orgueilleux, jaloux, au cœur souillé, et c'est pourquoi il s'est fait chef du protestantisme. Il serait facile de faire l'histoire de nos impies; ils ont en la foi d'abord, purs ils sont devenus libertins; et, du libertinage à l'impiété, il n'y a qu'un pas. Il vient un moment où les passions veulent régner en maître sur un cœur corrompu, lui persuadant de repousser la foi qui les gêne. D'un cœur gâté s'élèvent des nuages de ténèbres qui obscurcissent l'esprit. Il est des plantes si délicates, que certains engrais félidés, au lieu de les féconder, les brûlent. Ainsi en est-il de la foi, vertu délicate descendue des deux : le fumier du vice la ruine. Les païens eux-mêmes l'avaient compris. Quand saint Chrysanthé se convertit, son père, qui était païen, tenta tout pour l'en

détourner, et ses amis lui conseillèrent de le corrompre, afin de le dissuader plus efficacement de son désir d'être chrétien. Le père employa donc toutes sortes de séductions ; mais le jeune homme triompha par une ardente prière.

Saint Paul a dit : *Quelques-uns, en repoussant la bonne conscience, ont fait naufrage dans la foi.* Hélas ! L'histoire est pleine de faits qui le prouvent. Théodore de Bèze était un ministre protestant de Genève presque aussi fameux que Calvin. Saint François de Sales eut avec lui plusieurs entretiens, dans lesquels Bèze parut convaincu de la vérité catholique, mais il ne se convertit pas. Deshaies, [59] gouverneur de Montargis, se trouvant, à Genève, entra par sa belle humeur dans l'intimité de Bèze. Il lui demanda un jour comment un homme tel que lui pouvait être attaché à la réforme de Calvin. Bèze, se levant, fait entrer une jeune fille fort belle, et dit à Deshaies : « Voici ce qui m'attache à ma religion. »

Henri VIII, roi d'Angleterre, avait d'abord montré un grand zèle contre l'hérésie, qu'il avait combattue dans un ouvrage. Léon X lui décerna, à cette occasion, le titre de défenseur de la foi; mais, une fois qu'il eut répudié Catherine d'Aragon, pour vivre criminellement avec Anne de Boleyn, il devint schismatique, et, dans sa fureur, il immola 20 évêques, 500 prêtres et 300 gentilshommes qui avaient refusé d'approuver ses turpitudes.

O vous qui gémissiez peut-être de ne pas croire, ou qui, ne sentant plus même votre malheur, prenez le parti de ne rien croire, affranchissez-vous des honteuses chaînes du vice, priez, confessez-vous avec repentir et franchise, et vous ne tarderez pas à voir la lumière de la foi éclairer vos yeux et répandre dans votre âme sa vivifiante influence.

§ II. *Obstacles extérieurs.*

Ils sont multiples; signalons surtout la compagnie des hérétiques ou des impies, les Sociétés secrètes par conséquent, les lectures antireligieuses

I. LA COMPAGNIE DES HÉRÉTIQUES ET DES IMPIES.

L'homme, le jeune homme surtout, sont moins ce qu'ils sont par nature que ce que les font les sociétés qu'ils fréquentent. Il fut un temps où l'on estimait la foi à sa juste valeur, et où l'on avait soin, pour la conserver, de se séparer de ceux [60] dont les discours étaient capables de l'affaiblir. Saint Jean, l'apôtre de la charité, ne voulait pas même qu'on les saluât; et lui-même apprenant qu'un hérétique se trouvait en même temps que lui dans une maison, s'écria aussitôt : « Sortons d'ici, j'ai peur que cette maison ne s'écroule. » Aujourd'hui, nous n'avons plus la sagesse de fuir le péril. Que la peste éclate dans une ville, c'est une panique générale : la population, affolée, émigre; et on a vu de nos jours une ville de 25 000 habitants, où le choléra sévissait, ne garder que 500 d'âmes dans ses murs; les autres avaient fui le fléau. On redoute la peste et on ne redoute ni l'impiété, ni l'hérésie : pourtant, la foi est un plus grand bien que la santé et que la vie elle-même. Il faudrait donc la mettre à l'abri, en fuyant les discours de ceux qui cherchent à semer autour d'eux l'incrédulité ou le doute. Hélas ! On en voit qui poussent la témérité jusqu'à rechercher habituellement leur compagnie, jusqu'à discuter avec eux, jusqu'à aller entendre le prêche des hérétiques, jusqu'à accepter un service ou un emploi dans leurs maisons. Faut-il s'étonner, après cela, s'ils contractent la contagion de l'impiété ou de l'erreur ?

Ecrivant à un commandant militaire, appelé Claude, qui avait un grand zèle pour la conversion des hérétiques, saint Isidore de Séville lui disait : « Vous m'apprenez que vous avez des hérétiques avec lesquels vous discutez assidûment, et que vous cherchez à ramener à la religion catholique. Je loue votre zèle; mais je blâme votre témérité; car la Sainte Ecriture dit : *Celui qui touche la paix en scia souillé.* Prenez donc garde, mon très

cher fils, qu'après que Dieu vous a fait triompher glorieusement de vos ennemis par votre courage [61] et la force de vos armes, vous n'en veniez à succomber d'une manière ignominieuse aux séductions des hérétiques; ils mettent, en effet, tous leurs soins à vous plonger dans le gouffre de l'erreur : aussi ordonnons nous à tout fidele, sous la menace des jugements de Dieu, de fuir leur conversation et leur société, à moins qu'il ne soit éprouvé par la pratique des commandements et des œuvres saintes et qu'il ne soit versé dans la connaissance des Ecritures. Nous vous exhortons donc en présence de Dieu, et de toutes nos forces, nous vous ordonnons, selon tout notre pouvoir, de mettre votre zèle, pour la loi de Dieu, à les repousser loin de vous au plus toi, à moins qu'ils n'embrassent la vérité catholique, et de nous, envoyer à nous-mêmes leurs dires et leurs objections. » Voilà l'esprit de l'Eglise, et cet esprit ne change pas.

Quand on rencontre dans la famille même l'impiété ou l'hérésie, c'est un grand malheur. Avis à ceux qui s'allient avec des hérétiques. Si l'on veut, dans une semblable situation, garder sa foi, il faut, autant que possible, éviter d'entamer des discussions en matière religieuse, couper court aux objections que l'on peut entendre, détourner la conversation et, au besoin, s'éloigner. Malheur aux parents qui laissent tenir des discours contre la foi en présence de leurs enfants !

II. DES SOCIÉTÉS SECRÈTES.— Aujourd'hui, se forment, sous divers noms, des Sociétés abominables qui exigent de leurs adeptes des serments condamnés par l'Eglise, et qui ont pour but la ruine de la religion et de la société civile, but affreux qu'elles dissimulent souvent pour tromperies simples sous des promesses d'avantages temporels. Ces Sociétés infernales se cachent comme [62] le serpent sous les fleurs. A l'entendre ceux qui les vantent, rien de plus innocent que leurs conventicules; rien de plus utile que de les fréquenter. On est sûr, par là, d'arriver aux charges et à la fortune, ou du moins d'être secourus dans le malheur par les frères et amis. Et c'est ainsi que le serpent enlace dans ses replis ceux qui sont assez crédules pour se laisser duper. Une fois saisis, ils deviennent les pires esclaves. Ils se croient liés par des serments sacrilèges qui sont nuls devant Dieu et devant la conscience, et qu'il est plus criminel de garder que d'enfreindre. C'en est fait pour eux des pratiques chrétiennes. Comment oser fréquenter à la fois les loges et les églises, attendu que l'excommunication pèse sur ces sectes comme une malédiction ? La vie se passe ainsi loin de tout devoir religieux. Qui sait même si, à la mort, on aura le courage de rompre ces chaînes criminelles ? Qui sait si, quand le franc-maçon, à sa dernière heure, comprendra enfin qu'il faudrait se repentir, il ne sera pas circonvenu par de perfides amis qui, pour avoir le droit d'enfouir civilement son cadavre, comme celui d'une bête, veilleront autour de son chevet pour l'empêcher de demander un prêtre, ou pour écarter le ministre de la miséricorde s'il se présente ? A qui comparer de tels hommes, sinon à cet oiseau de proie qui attend le dernier soupir de sa victime pour la dépecer; mais le vautour est moins cruel que ces misérables qui conspirent la perte d'une âme pour l'éternité. Ce que nous disons là n'est malheureusement que trop commun, et c'est le châtement suprême de ceux qui, durant leur vie, s'engagent dans ces sortes de Sociétés.

Jeune homme, homme chrétien, gardez votre liberté, et ne vous liez pas aux ennemis de Dieu [63] et de l'Eglise, autrement je tremble pour votre sort durant la vie et plus encore à la mort.

III. LES LECTURES ANTIRELIGIEUSES. — Nous n'attaquerons pas ici les livres et les journaux qui corrompent les mœurs, nous aurons l'occasion d'en parler plus loin; mais comment ne pas compter, parmi les plus terribles obstacles à la foi, les publications qui, sous toutes les formes, sèment dans nos villes et jusque dans nos campagnes les plus reculées, des blasphèmes contre Dieu, des préventions contre la religion et contre ses pratiques, et des calomnies contre ses ministres ? La lecture de ces productions est plus pernicieuse encore que les conversations des impies. On connaît assez la vie de ceux qui

parlent mal de la foi pour que leurs paroles n'aient pas grand crédit. Mais un livre, un journal dont on ne connaît pas les auteurs et qui se présentent sous des apparences de littérature et de science peu vent engendrer plus facilement encore des doutes dans l'esprit. Sous ces dehors, ils cachent une haine féroce de l'humanité. C'est à ceux qui les écrivent, qu'on peut appliquer les paroles de Notre-Seigneur : *Ils viennent à vous sous la peau de brebis; mais, au dedans, ils sont des loups ravisseurs*. Ils sont les plus scélérats des hommes, car ils ravissent aux autres la foi, bien plus précieux que la vie elle-même. Ils ôtent aux affligés la dernière consolation dans leur misère, aux riches et aux puissants le seul frein de leurs passions ; ils arrachent des cœurs le remords du crime et l'espoir qui excite à la vertu. Peu contents de faire perdre à l'homme. Dieu, son ciel, sa grâce, ils lui enlèvent même le moyen de les recouvrer, en éteignant en lui la foi. Est-il un loup dont la dent meurtrière soit plus redoutable ? Est-il pour l'homme de pires [64] ennemis que les écrivains impies ? Il fut un temps où les lois les condamnaient à mort. Certes, elles n'étaient que justes, tout aussi bien que celles qui condamnent les assassins, les incendiaires, les empoisonneurs publics.

Au mois de juin 1874, un soldat français, nommé Bonard, allait être fusillé. Il avait jeté dans la Seine un agent de police, et commis bien d'autres crimes. Il avait eu le bonheur de se préparer chrétiennement à la mort, et, avant de subir son supplice, il dit : « Je meurs plein de confiance en Dieu à qui j'ai demandé pardon ; j'ai été bien coupable, mais il est des hommes qui sont plus coupables que moi : ce sont les écrivains, les rédacteurs de mauvais journaux qui m'ont perdu, en m'inspirant le mépris de la religion et la révolte contre toute autorité. »

L'impiété peut mener un homme, un jeune homme à l'échafaud et, ce qui est bien pire, à l'impénitence finale. Donc, ayons horreur des livres et des journaux impies. La curiosité aujourd'hui fait chercher des nouvelles dans le journal d'un sou. Si ce journal est bon, il n'y a pas, certes, de mal à le lire : c'est même un bien d'aider à sa publication en s'y abonnant; mais le malheur est que beaucoup de gens n'étant pas assez instruits pour savoir démêler les bons journaux, les bons livres des mauvais, se procurent sans conseil les premiers venus. Ils n'oseraient pas manger indistinctement de toutes les sortes de champignons cueillis dans une forêt : ils craindraient avec raison de s'empoisonner, et se renseigneraient auparavant auprès d'un homme expert dans la matière; et, quand il s'agit de la lecture qui est la nourriture de l'âme, ils n'y regardent pas de si près, ils ne consultent per- [65] sonne ; ou bien, au lieu de s'adresser à un prêtre qui, le plus souvent, est seul expert en cette matière, ils prennent l'avis de gens qui ne sont ni mieux avisés ni plus délicats qu'ils ne le sont eux-mêmes : de là les ruines religieuses accumulées partout. On achète un sou un journal irréligieux, et on croit l'avoir à bon marché! Hélas ! La poison est toujours payé trop cher. On se l'administre tous les jours à petite dose. Faut-il s'étonner qu'on en meure, surtout quand on n'a aucune instruction religieuse pour faire contrepoids à cette séduction !

J'en prends et j'en laisse, dit-on. Vous en laissez/, soit; mais vous en prenez beaucoup trop, assez pour vous enlever le respect du sacerdoce, de la religion, de ses mystères augustes, assez pour faire une fin de réprouvé. Chose inouïe jusque-là, nous voyons dans nos villes, jusque dans nos campagnes, des hommes mourir dans l'impénitence, repousser le prêtre ou retarder de le faire appeler; des parents qui entourent des malades conspirer avec eux pour les perdre éternellement. N'est-ce pas avoir perdu la foi et presque la raison ? Car enfin, l'immortalité de l'âme, le ciel, l'enfer, vérités aussi certaines que l'existence elle-même de Dieu, seraient-elles douteuses, la raison dirait encore de ne pas affronter des tourments éternels, auxquels, par la miséricorde divine, il est si facile de se soustraire; mais les moribonds dont je parle ne savent pas même faire ce raisonnement, et ils vont sans émoi voir l'enfer qu'ils refusent de croire.

La fin déplorable de Chabot est du reste là, pour prouver, à quiconque veut voir, qu'on en prend plus qu'on n'en vent dans les mauvaises lectures. Chabot, fils du cuisinier du collège de Rodez, se fit Capucin et devint gardien du cou- [66] vent de cette ville. Il voulut lire les livres qui perdaient les âmes, afin de les en préserver; il se pervertit, signa la constitution civile du clergé, devint vicaire général de l'évêque constitutionnel de Blois, qui le fit nommer député à l'Assemblée nationale. Chabot apostâ six hommes chargés de lui faire des blessures, afin d'exciter la haine contre la royauté; il provoqua le décret qui consacrait la cathédrale de Paris au culte de la Raison et assista à cette parade. Devenu suspect à Robespierre, il fut mis en prison où il s'empoisonna. Sous l'action du poison, il poussa de tels cris qu'un médecin, qu'il avait lui-même fait empoisonner, lui donna du contre-poison; et il guérit assez pour porter, trois jours après, sa tête sur l'échafaud.

Un prêtre même, un religieux, peut perdre la foi sous l'influence des lectures impies. Comment un homme, un jeune homme du monde résisteraient-ils à leur fatale influence? Donc, encore une fois, élevons autour de nous un cordon sanitaire contre cette peste plus terrible que le choléra; ne touchons jamais à de telles publications et préservons-en notre famille et nos amis.

§ III. *Le respect humain.*

Voilà un redoutable ennemi de la foi qui est en par lie au dedans de nous, puisque c'e^ tune crainte vaine, et en partie en dehors de nous, puisque cette crainte nous est inspirée par les hommes avec lesquels nous vivons.

Saint Antoine disait : « il viendra un temps où les hommes seront fous ; et quand ils rencontreront quelqu'un qui ne partagera pas leur folie, ils s'élèveront contre lui, en lui disant qu'il est [67] fou, parce qu'il ne leur ressemble pas. « Ne sommes-nous pas arrivés à l'époque prédite par saint Antoine La folie de l'indifférence, de l'incrédulité, ne trouble-t-elle pas la cervelle d'un grand nombre ? Si nous ne sommes pas atteints de ce mal, gardons-nous d'une autre sorte d'extravagance qui consiste à chercher à passer pour fou, quand on ne l'est pas, parce qu'on se trouve mêlé à des insensés; cette extravagance, c'est le respect humain.

Saint Paul ne rougissait pas de l'Évangile; mais les esclaves du respect humain en rougissent. Les saints n'ont craint que Dieu; les hommes lâches font céder, dans leur cœur, la crainte de Dieu à celle des hommes. Dieu n'est plus leur maître : c'est le monde qui leur dicte les lois. A l'esclave du respect humain, l'approbation des méchants paraît d'un plus grand prix que les récompenses du ciel; et un sourire railleur, plus terrible que les châtiments de la justice divine. Quel mépris et quelle ingratitude envers Dieu ! Un homme de lettres du XVII^e siècle devait son éducation aux sacrifices qu'avait faits pour lui son pauvre vieux père. Un jour qu'il avait lu une de ses poésies devant une société brillante et qu'il recevait les applaudissements de tous, son père, qui s'était glissé dans, la foule, s'avance pour l'embrasser; l'ingrat le repousse et refuse de le reconnaître.

Alors, aux applaudissements succède l'indignation de tous. Oh ! Le monstre, oh ! Le cœur noir ! Crie-t-on de toutes parts. C'est là le portrait de l'esclave du respect humain, qui doit tout à son Dieu, et il n'ose pas le reconnaître devant les hommes. Quel ignoble esclavage ! Qui ne plaindrait lus pauvres nègres ! Un maître cruel [68] les arrache à leurs huttes, les traîne dans une terre lointaine, les condamne aux plus rudes travaux. L'homme dominé par le respect humain est sous un joug plus dégradant encore. La conscience parle et lui dit : « Va à la messe, à la Sainte Table, » Le tyran parle plus haut. Et son esclave traîne sa lourde chaîne, ne faisant jamais le bien qu'il veut, mais faisant presque toujours le mal qu'il ne veut pas.

C'est insensé de se guider par l'opinion publique. Sénèque l'avait compris. « Les hommes parlent mal de vous, dit-il. Ils ne savent faire autrement; ils font non ce que vous méritez, mais ce qu'ils ont l'habitude de faire. » Saint Isidore de Péluse écrivait à un

certain Théodore : « Vous connaissez assez que ce qui est honteux ne peut pas devenir bon, quand même tous les avocats, tons les orateurs et les sophistes s'accorderaient à le louer, et que le bien ne peut pas s'accorder avec le mal, lors même qu'on ne trouverait pas même un seul homme qui eût soin de pratiquer le bien. Laissez donc de côté l'opinion du grand nombre, et attachez-vous à la pratique de la vertu, veillant sur vous pour ne donner liane à la critique de personne. Si, en agissant ainsi, il se trouve pour vous accuser, de ces hommes qui, ne faisant rien du bon, portent envie à ceux qui pratiquent la vertu, ne vous laissez pas abattre pour si peu, étant bien persuadé qu'ils ne s'attaqueraient pas ; à votre manière de vivre, si la gloire et l'estime qui vous en reviennent, ne les molestaient fort. »

« Il n'est rien, dit saint Basile, qu'un homme Sage doive fuir comme de vivre pour les louanges des hommes, et de faire attention à ce qui plaît à la multitude et au vulgaire, au lieu de régler sa conduite par la raison. Nous ne devons, en effet [69] rien changer à ce que nous avons jugé bon et vrai, dussions-nous être en contradiction avec tous, et subir pour la vertu l'ignominie et toutes séries de périls. Celui qui n'est pas dans cette résolution est comparable à ce sophiste d'Egypte qui, à sa guise, se changeait tantôt en plante, tantôt en bête, tantôt en feu, tantôt en eau, ou en autre chose. En effet, un tel homme un moment louera la justice, s'il se trouve avec ceux qui la pratiquent, un autre moment, il dira tout le contraire, s'il voit qu'on approuve l'injustice autour de lui. On dit que le polype prend la couleur de la terre où il se trouve, ainsi cet homme versatile change de sentiments selon l'humeur de ceux avec qui il vit. »

Qui a jamais réussi à contenter tout le monde et son père ? Notre Seigneur lui-même n'a pas été assez heureux pour cela. Pour plaire aux uns, il faut nécessairement déplaire aux autres. Contenter les méchants, c'est consister les bons; n'est-ce pas l'excès de la déraison de préférer les blâmes des gens de bien à ceux des impies, de rougir du devoir, de se jeter avec les autres dans un précipice, comme feraient des brebis ?

Le respect humain est un déshonneur. La lâcheté, un ignoble esclavage, la versatilité, ne furent jamais un titre de gloire. C'est, la conscience et la vertu qui font honneur à un homme. L'esclave du respect humain n'en a pas. C'est un homme sans principes, il ne parle que d'après les autres, il est semblable à la poussière qui est le jouet des vents; faut-il s'étonner, s'il est méprisé de ceux mêmes dont il redoute la critique ? « Celui qui dépend des jugements erronés d'une multitude sans science, ne doit jamais Être compté parmi les grands hommes » a dit Cicéron. Constance Chlore, empereur païen, avait de nombreux [70] chrétiens dans son palais. Il les réunit tous et leur fit les plus terribles menaces, s'ils ne renonçaient à leur foi. Quelques-uns, intimidés, apostasièrent. L'empereur, indigne, les renvoya et garda auprès de lui ceux qui restèrent fidèles. Les chrétiens les plus généraux sont partout les plus honorés; et, comme l'ombre, l'estime des hommes poursuit ceux qui la fuient.

Qui ne connaît ce trait du jeune de Quatre-barbes, élève de Saint-Cyr, au temps où cette Ecole comptait peu de chrétiens. Un jour que la division était rangée dans la cour, un mauvais plaisant s'avisa de sortir des rangs et de s'écrier: « A qui ce chapelet que j'ai trouvé ce matin ? » On s'attendait, d'une part, à une fusée de rires, et, de l'autre, à un lâche silence. De Quatre barbes, digne et simple, tend joyeusement la main : A moi ! dit-il. C'est le chapelet de ma Première Communion, et je vous remercie de l'avoir retrouvé ». Il n'y eut ni rires, ni sarcasmes. Il n'y eut que l'expression plus ou moins avouée de l'admiration pour un si rare courage.

Un célèbre écrivain se rendit à Bruxelles, dans un moment où s'y trouvait de Lamoricière. Le soir même de son arrivée, il écrivit au général pour le prier de venir le trouver le lendemain matin à 7 heures : « Je vais à Waterloo, lui disait-il, j'ai besoin de vous pour mieux étudier le champ de bataille que je vais décrire. » Lamoricière lui répondit : « Je serai chez vous demain, non pas à 7 heures, mais à 8; parce que je vais à la messe de 7 heures. » En agissant ainsi, Lamoricière avait voulu confesser hautement ses croyances, dans l'espoir que cet acte de franchise agirait heureusement sur la

conscience de son ami. Il avait frappé juste. L'historien qui l'attendait, lui [71] avoua qu'il ressentait un immense besoin de foi et qu'il lui enviait le bonheur de croire.

Un jour, en pleine cathédrale du Quito, un prédicateur ayant demandé quelques hommes de bonne volonté pour porter une croix, qu'on devait planter aux portes de la ville, le président Garcia Moreno descendit le premier de la tribune, suivi de tous ses ministres, et réclama l'honneur de placer sur ses épaules le glorieux fardeau, sous lequel il traversa toutes les rues de la capitale-. La procession fut solennelle: on ne se permit pas de critiquer le chef de l'Etat; on admira.

Le respect humain perd l'homme en ce monde. Il l'éloigné de la parole de Dieu, des sacrements, de la prière, et tarit ainsi pour lui les sources de la grâce.

Si Dieu poursuit la conscience de l'esclave du respect humain, la crainte des hommes étouffe tous les remords : de là, l'endurcissement et l'impénitence. Combien qui, à la mort, ont cédé à la lâcheté honteuse qui les avait tyrannisés toute leur vie ! Dans l'autre monde, le Fils de Dieu rougira devant son Père de ceux qui auront rougi de lui devant les hommes. *Je ne vous connais pas*, leur dira-t-il.

Le respect humain n'est pas moins funeste à la société et à la famille. Que dans les familles influentes règne ce cruel tyran, l'indifférence religieuse se répand chez tous. C'en est fait des pratiques chrétiennes, des mœurs chrétiennes par conséquent. Le vice lève la tête et la vertu est bafouée. Qu'un père de famille se fasse l'esclave du respect humain, c'est en vain qu'on donne aux enfants une éducation chrétienne. L'exemple du père sans pratiques religieuses détruira tout. Un célèbre missionnaire, le P. Guyon, rapporte [72] qu'un magistrat d'une de nos grandes villes, d'ailleurs d'une vie irréprochable, mais esclave du respect humain, avait un fils auquel il fit donner une éducation très chrétienne. Jusqu'à quatorze ans, cet enfant fit la joie de sa pieuse mère; mais à cet âge, il commença à perdre sa ferveur, et bientôt il ne voulut plus s'approcher des sacrements. Sa mère l'appelle auprès d'elle, et le conjure de lui dire pourquoi il abandonne ainsi les pratiques qui ont fait la joie de son enfance. L'enfant, vaincu par ses instances, lui avoue que, ne voyant jamais son père, que tous estiment, fréquenter les sacrements, il a compris qu'une telle dévotion n'était pas nécessaire pour réussir dans le monde. La mère, désolée, va aussitôt auprès de son mari, lui raconte avec des larmes ce qui vient de lui être révélé. Le père ouvre les yeux et comprend son devoir ; il demande pardon à son fils de la lâcheté dont il lui a donné l'exemple et se fait conduire par lui à un confesseur. Depuis lors, le père et l'enfant ont fuit le bonheur de la vertueuse mère. L'enfant serait devenu un libertin et peut-être un impie, si le père ne se fût affranchi de ses honteuses chaînes.

Que ceux donc, qui ne seraient pas éclairés sur la haine que mérite le respect humain, à la vue de l'offense qu'il fait à Dieu, des ruines morales qu'il accumule sur l'homme, évitent au moins de s'en faire les esclaves, par pitié pour leurs enfants, qui doivent leur être si chers; par pitié pour la société dont ils sont membres. *Aime Dieu, et fais ton devoir*, voilà la devise d'un noble cœur. C'était celle de saint Paul. *Le dernier de mes soucis*, disait-il, *c'est le jugement des hommes*. Que tels soient aussi nos sentiments. Louis Veillot, l'écrivain le plus remarquable [73] du XIX^e siècle, après avoir défendu avec son génie la foi chrétienne, pendant de longues années, voulut qu'on gravât sur sa tombe cette strophe :

J'espère en Jésus, Sur la terre,
Je n'ai pis rougi de sa foi.
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

CHAPITRE II DE L'ESPERANCE

La foi nous fait connaître noire fin surnaturelle qui est de voir Dieu face à face et de le posséder. L'espérance est une vertu qui nous excite à tendre-vers cette fin sublime, en comptant qu'assurément Dieu nous la réserva, si nous sommes fidèles, et qu'il nous donnera tous les moyens de l'atteindre. Si la foi est le fondement du salut, l'espérance en est la colonne inébranlable.

D'où nous vient cette espérance ? De la grâce qui peut seule la produire en nous comme la foi. Sur quoi est-elle fondée ? Sur les promesses divines. Dieu, en effet, ne s'est pas contenté de nous parler et de nous instruire, il nous a promis les plus grands biens. Ses promesses sont aussi certaines que ses paroles ; elles sont consignées, comme elles, dans le livre divin, dans l'Evangile; elles ont été confirmées par les miracles qui attestent notre foi, elles nous sont transmises par l'Eglise divine et infaillible. Les promesses de Dieu sont donc incontestables.

Or, la raison et la parole de Dieu viennent nous dire : 1° que Dieu peut faire tout ce qu'il a pro- [74] mis; qui pourrait l'en empêcher ? Il est tout puissant; 2- qu'il veut faire ce qu'il a promis; car il est infiniment bon pour toutes ses créatures; et il est capable, étant la perfection même, de faire leur béatitude; 3- qu'il est obligé de faire ce qu'il a promis; car il ne peut manquer de parole, étant la vérité éternelle. Nous pouvons donc compter sans crainte que Dieu nous donnera de le voir tel qu'il est au ciel, si nous évitons le péché; qu'il nous donnera, si nous la lui demandons par la prière, la grâce de sortir du péché et de le servir ; qu'il nous pardonnera nos péchés, si nous en faisons pénitence ; car il nous a assuré lui-même qu'il nous promettait tout cela, comme il est manifeste par l'Evangile et l'enseignement de l'Eglise.

Le désespoir est donc un crime, et des plus grands après l'impiété, l'hérésie et la haine de Dieu. Il prépare la damnation; car comment tendre vers la béatitude éternelle, si on désespère de l'atteindre ? C'est raisonner comme Caïn que de dire : *Mon péché est trop grand pour que j'en obtienne le pardon.* — Qui peut mettre des limites à la miséricorde de Dieu ? Le désespoir livre les âmes pieds et poings liés au démon. Jamais un soldat découragé remporta-t-il la victoire ? Le désespoir mène à la folie et au suicide. Et ce crime prend de nos jours des proportions effrayantes. C'est cependant une injustice à l'égard de Dieu, qui seul a droit sur notre vie. Le 8 janvier 1801, finit ses jours d'une manière tragique, dans un hôtel de Louvain, un jeune Polonais nommé Rouski. Il avait dix-huit ans; il était héritier d'une fortune de plusieurs millions ; mais les mauvaises lectures lui avaient enlevé, avec la vertu, la crainte de Dieu. Las de ses plaisirs et de son libertinage, il entre dans son appartement. Et bientôt ses [75] amis, entendant une détonation, courent chez lui, le trouvent assis sur un fauteuil : une balle lui avait traversé le cœur, il était mort. Le pistolet dont il s'était servi avait été jeté dans un coin de la chambre. Pauvres parents ! Et pauvre âme infortunée qui se précipite d'elle-même en enfer.

Louis XVI était prisonnier au Temple et condamné à mort. Il avait demandé un sursis de trois jours, et on le lui refusa. Ses ennemis comprenaient si bien l'excès de son malheur, qu'ils avaient rendu un arrêté défendant de lui laisser un couteau, pensant sans doute qu'il n'aurait pas le courage de supporter la vie. « Les malheureux, s'écria Louis XVI en l'apprenant, quelle idée ont-ils de moi ! Quand même je serais assez lâche pour me donner la mort, ne savent-ils pas que la religion me le défend ? »

Donc, si nous avons péché, souvenons-nous que *nous avons pour avocat auprès de Dieu Jésus-Christ le juste, qui s'est fait victime pour nos péchés, et pas seulement pour tes noirs, mais pour ceux de tout le monde.* Un soldat demandait un jour à un ancien solitaire si Dieu pardonnait au pécheur. « Quand vous avez sali votre habit, le rejetez-vous comme un objet inutile ? Demanda à son tour le solitaire. — Non, reprit le soldat, je le lave

et je m'en sers. — Comment voulez-vous donc que Dieu abandonne l'âme, son image, même défigurée par le péché ? »

Jonas avait annoncé la ruine de Ninive, si elle ne faisait pas pénitence ; et les Ninivites se hâtèrent d'embrasser le jeûne et de renoncer à leurs crimes. Jonas, indigné de ce que le Seigneur n'exécutait pas les menaces lancées contre la ville, se retira dans la campagne où, pour le mettre à l'abri du soleil brûlant, Dieu lui avait préparé un lierre [76] qui lui offrait un délicieux ombrage. Mais un ver rongea la racine du lierre et un vent violent le dessécha en un jour; et Jonas de se plaindre avec plus d'amertume encore; et le Seigneur lui dit : « Vous pleurez ce lierre que vous n'avez pas fait croître, et vous ne voulez pas que j'aie pitié de cette ville dans laquelle il y a plus de 120 000 habitants qui ne savent pas même distinguer leur main droite de leur main gauche, et vous ne voulez pas que je leur pardonne ? » Nous avons de grandes tentations. N'importe, *Dieu est fidèle et il ne nous laissera pas tenter au-dessus de nos forces*. Prions, recourons aux sacrements et nous triompherons. Les épreuves de la vie sont grandes. C'est vrai pour tous ; mais, pour quelques-uns, elles sont plus dures et plus amènes. Personne ne subit plus d'épreuves que le saint homme Job; et il disait : *Quand même le Seigneur me tuerait, j'espérerais encore en lui*.

Les coups qui partent d'une main paternelle ne peu vent qu'être au profit de celui qui les reçoit. Le saint homme dont nous venons de citer les paroles, au moment même où l'on venait de lui apprendre la perte de tous ses troupeaux et la mort de tous ses enfants, se leva, déchira ses vêtements, se coupa les cheveux pour manifester sa grande douleur; puis, se prosternant à terre, il adora le Seigneur, et dit : *Le Seigneur m'a tout ôté : tout est arrivé selon ton bon plaisir, que ton nom soit béni !* Et, au milieu de ces grandes épreuves, aucune parole de murmure ne sortit de ses lèvres ; et quand sa femme elle-même lui faisait un crime de sa résignation et lui reprochait de ne pas murmurer, même au moment où il était couvert d'ulcères : *Vous paviez comme une femme insensée, lui disait-il; si nous recevons les biens de la main [77] de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux pareillement ?* Un chrétien doit savoir le dire, comme lui, et sans murmurer. Après tout, n'eussions-nous commis qu'une seule faute légère, nous aurions mérité tous les maux du monde, et hélas ! Nous avons peut-être offensé Dieu gravement. Saül poursuivait David avec rage; il entra un jour se cacher dans une caverne où David était réfugié, sans qu'il le sût. David aurait pu sans effort le tuer; mais, dans son grand cœur, il se contenta de lui couper, sans qu'il s'en aperçût, une frange de son manteau royal, qu'il lui montra plus tard en lui disant : « J'aurais pu tout aussi bien vous enlever la vie. » Ainsi Dieu agit à notre égard, quand il nous frappe; il pourrait nous faire mourir : nous lui avons souvent donné l'occasion de nous plonger dans l'enfer; il se contente de nous envoyer une épreuve, et nous nous plaignons ? La souffrance nous éloigne du monde et de ses dangers. L'oiseau captif s'irrite contre sa cage, et pourtant elle le garantit des filets de l'oiseleur, du plomb des chasseurs, de la rage de l'épervier, de la faim, de la soif; car son maître l'aime et lui donne tout à souhait. Et puis ce temps si court de nos légères tribulations, nous prépare un poids éternel de gloire. Les arbres dépouillés et chargés de glaçons en hiver, au printemps ne tardent pas de se couvrir de feuilles et de fleurs.

En nous confiant en Dieu dans les épreuves et les tentations, ayons soin de nous défier de nous-mêmes ; car la présomption est une faute aussi contraire à l'espérance chrétienne que le désespoir. Saint Pierre faisait à Notre-Seigneur mille protestations de fidélité ; mais il négligea la prière et s'exposa au péril, et il renia misérablement son Maître. C'est l'histoire de tant d'hommes de nos [78] jours, de tant de jeunes gens qui ont bonne volonté, mais qui négligent la prière, les sacrements, et s'exposent aux occasions. S'ils tombent, cela ne doit pas surprendre. Dieu donne sa grâce à ceux qui la demandent; et il ne la doit pas à ceux qui en font si peu de cas qu'ils la risquent témérairement, en se jetant dans le danger de pécher.

C'est une présomption insensée que de compter sur la miséricorde de Dieu pour l'offenser plus librement et persévérer dans des habitudes coupables, en se promettant d'avoir le temps de se convertir à la fin. *On ne se moque pas de Dieu impunément.* Ceux qui vivent en turcs en voulant mourir en chrétiens, meurent ordinairement comme ils ont vécu. C'est justice! n'est-il pas écrit : *L'homme moissonnera ce qu'il aura semé.* Le moyen de faire la mort des élus, c'est de vivre en chrétien, car il est écrit : *Celui qui craint Dieu se trouvera bien à sa dernière heure.*

Un gentilhomme anglais, pleinement convaincu de la vérité de la religion catholique, lui était attaché du fond du cœur, mais n'osait pas encore la professer, craignant qu'en abjurant le protestantisme, la cruelle reine Elisabeth ne lui ravit ses biens. Il prit donc le parti d'attendre à la mort, et, afin qu'il ne fût pas surpris par un accident, il avait soin de fréquenter, soit à la ville, soit à la campagne, où il avait une maison, des prêtres catholiques, afin qu'à la première nouvelle de sa maladie, ils vinsent le réconcilier avec Dieu. On cherchait en vain à lui faire comprendre combien il exposait son salut. Un jour qu'il se rendait d'une de ses maisons dans une autre, il fut frappé en route d'apoplexie. Ses domestiques courent chercher le prêtre le plus voisin; mais [79] la mort avait si bien ajusté son coup que, quand le prêtre arriva, le riche Anglais était mort sans donner signe de pénitence. Epargnons-nous un semblable malheur, et *faisons le bien pendant que nous en avons le temps.*

CHAPITRE III

L'AMOUR DE DIEU

Il y a deux amours; l'un imparfait, parce qu'il est moins désintéressé : il fait que nous sommes attachés à quelqu'un, à cause des bontés qu'il a eues pour nous et de celles que nous en attendons. C'est la reconnaissance ou l'amour d'espérance. L'autre amour est parfait, parce qu'il aime quelqu'un, non à cause de ce qu'il en a reçu ou de ce qu'il en attend, mais à cause des qualités, des perfections qu'il remarque en lui. Ces deux amours feront la matière des deux articles suivants.

ARTICLE PREMIER DE LA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU

Saint Augustin disait au Seigneur : « Le ciel et la terre nous crient de vous aimer, ô mon Dieu ! » Et, en effet, toutes les créatures, les anges, les astres du firmament, les arbres, les plantes, les montagnes, l'air que nous respirons, l'eau qui nous désaltère, les oiseaux qui nous réjouissent de leurs chants, les animaux qui nous prêtent leur aide dans nos travaux, ne sont-ils pas aillant de voix qui nous disent d'aimer celui qui a tout fait, [80] qui conserve tout, qui gouverne tout à notre profit ? Car, enfin, tout eu qui est en dehors de nous, n'est-ce pas l'amour du Dieu pour nous qui nous le fournit ? Et cet amour divin, qui mêla notre service sa toute-puissance, est infini ; car en Dieu rien n'est borné; et ce qu'il donne venant de sa main a un prix que nous n'apprécierons jamais assez. Un pouce de ruban, que Napoléon Ier déposait sur la poitrine; de ses braves, suffisait à lits électriser et à leur faire affronter cent fois la mort. Nous avons connu un prêtre dont le père avait servi sous le premier Empire; ce vieux soldat était retiré, dans la petite ville de la Mure, en Dauphiné, quand Napoléon y passa, revenant de l'île d'Elbe. Au milieu de la foule qui se pressait pour le voir, l'empereur, distinguant cet homme, lui dit en l'appelant par son nom : « Te voila, Carron ! » Carron aussitôt court chez lui : « Femme, dit-il, donne mon fusil; l'empereur m'a reconnu, je pars avec lui ! » Et cet homme quitte sa famille, fasciné par une seule parole de son ancien maître. Et la multitude des bienfaits de notre Dieu ne suffirait pas à lui enchaîner nos cœurs !

Mais ne nous contentons pas de considérer les dons extérieurs qui viennent de Dieu, regardons-nous nous-mêmes de la tête aux pieds; qu'avons-nous qui nous n'ayons reçu ? Notre corps avec tous ses membres et tous ses sens, à qui en sommes-nous redevables ? Si, étant aveugles-nés, nous rencontrions un médecin qui nous rendit la vue; si un chirurgien, quand nos jambes auraient été tranchées par un fer meurtrier, nous les avait remises en place, de telle sorte que nous pussions marcher à l'aise, pourrions-nous oublier ceux aux soins et à la science merveilleuse desquels nous serions redevables de l'usage de nos jambes et de nos **[81]** pieds ? Dieu nous donne et nous conserve la vue, l'ouïe, le goût avec tous nos sens et tous nos membres, et cela depuis que nous sommes au monde, et tous les jours et à chaque instant. Il nous donne la vie goutte à goutte, la vie, ce bien le plus précieux de tous les biens temporels, puisque, pour la conserver, nous sacrifions volontiers tout le, reste, et nos membres eux-mêmes. Il nous donne, de plus, notre âme, avec son intelligence, avec sa volonté libre, avec ses facultés, qui en font la reine de la création, et nous oublierions notre Seigneur, noire Dieu ! Nous n'indiquons jusqu'ici que les dons naturels, qu'en est-il donc de ceux de l'ordre de la grâce ? Dieu nous destine à le voir lui-même face à face, à le posséder, à l'aimer comme il s'aime lui-même. S'il nous donnait une royauté ici bas, nous nous fondrions en actions de grâces. Il veut nous l'aire rois dans le ciel; il nous prépare un héritage qui ne sera autre que lui-même; il veut nous rendre semblables à lui, et nous n'en serions pas touchés ! Et pour nous faire arriver à cette destinée divinement glorieuse, que nous n'apprécierons comme il convient que lorsque nous aurons le bonheur d'y parvenir, celui qui nous a tout donné comme Créateur s'est fait lui-même noire Rédempteur. Il est descend u du ciel; il s'est fait homme comme nous; il a souffert pour nous le froid, la faim, la pauvreté, la Passion ; il a répandu son sang pour notre salut. Ce que n'ont fait pour nous, ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni époux, ni épouse, il l'a accompli, et dans des circonstances si merveilleuses, que les anges en ont pleuré, que les bourreaux en ont été attendris, que les rochers s'en sont émus, que le soleil en a refusé ses rayons à la terre, que celle-ci en a été ébranlée. Ne faudrait- **[82]** il pas avoir un cœur de tigre pour n'aimer pas celui qui nous a tant aimés ? Que dis-je ? Les bêtes féroces elles-mêmes, on l'a vu souvent, ont été apprivoisées par des bienfaits. Ce serait donc être plus cruel que les tigres des forêts, que de n'avoir pas un cœur pour aimer Dieu. Le saint abbé Gerasime, se promenant un jour sur les bords du Jourdain, vit venir à lui un lion qui, paraissant souffrir horriblement, lui présentait la patte. Gerasime s'assied, prend la patte de l'animal, et y voit un abcès formé par un éclat de roseau; il ouvre l'abcès, le panse; et le lion, soulagé, s'attache au saint abbé et l'accompagne partout, ne cessant de lui donner des marques de sa reconnaissance ! Quand le saint homme mourut, le lion ne cessa de rugir de regret jusqu'au jour où il expira sur le tombeau de son bienfaiteur. O homme, interroge les animaux, ils t'apprendront la reconnaissance. Les animaux oublient facilement, et cependant le chien se souvient d'un morceau de pain noir, dur et moisi qu'on lui a jeté : et toi, qui te souviens de tant de choses, tu oublies non seulement la viande qui entoure l'os que tu jettes au chien, mais les plus riches bienfaits de Dieu.

Si ces bienfaits étaient anciens, nous trouverions peut-être une excuse à nos oublis, dans le temps qui efface tout; mais il n'en est rien : sans doute, la Rédemption s'est accomplie depuis des siècles; mais l'application des mérites de Notre-Seigneur se fait à nos âmes, tous les jours, depuis que nous sommes au monde, et se fera jusqu'à notre dernier soupir. Comptons, si nous le pouvons, toutes les grâces qui ont inondé nos âmes, depuis notre entrée dans la vie, grâces dont le Calvaire a été la source féconde : le baptême, l'instruction chrétienne, la Première Communion, **[83]** les remords, quand nous avons fait le mal, les bonnes inspirations, les saints désirs, la patience de Dieu à supporter nos fautes, à attendre notre retour, les bras de sa miséricorde toujours ouverts pour nous recevoir, les sacrements toujours offerts à nous pour nous rendre la grâce ou l'augmenter.'

Oh ! En vérité, *vous avez été faits riches en toute sorte de biens et rien ne vous manque en aucune grâce*. Et la grâce vaut le sang de Jésus-Christ.

O vous, qui cherchez en vain parmi les créatures un cœur qui vous aime fidèlement et généreusement, et qui ne rencontrez que déception, que ne vous attachez-vous à Dieu ! Dites-lui donc enfin : « En retour de vos bienfaits, Seigneur, prenez mon cœur, qu'il ne batte que pour vous. C'est temps de vivre pour celui qui est mort pour moi. »

ARTICLE II DE L'AMOUR PARFAIT DE DIEU

Voilà le plus noble effort du cœur humain, voilà l'acte le plus élevé de l'intelligence et de la volonté humaine. L'amour créé abaisse l'homme. Aussi l'Écriture dit-elle : *Ils sont devenus abominables comme les choses qu'ils aiment*; et saint Augustin : *Vous aimez la terre, vous êtes terre : vous aimez Dieu, vous devenez des dieux* ; car l'amour imite l'objet aimé.

Aimer Dieu, dont la foi nous fait connaître les perfections infinies, ce n'est pas seulement s'élaner vers celui qui nous appelle, comme vers notre fin dernière, c'est, dès ce monde, le saisir et l'embrasser; c'est nous donner à lui et recevoir en nous la communication de sa grâce. Car l'amour parfait de Dieu, qui consiste à lui donner notre [84] cœur, non à cause de ses bienfaits (ce qui est encore égoïste), mais à cause de ses amabilités suprêmes, dignes de ravir toutes les âmes, est inséparable de l'état de grâce; et il est toujours accompagné de l'amitié de Dieu, selon cette parole du Saint-Esprit : *J'aime ceux qui m'aiment*. Jamais les païens n'ont pu s'élever à cette hauteur. Ils n'ont pas su parler de l'amour de Dieu, bien qu'ils aient dit des merveilles de sa grandeur. Nous aimons naturellement ce qui est beau, parfait, grand. Il nous arrive souvent de nous attacher à des hommes qui ne nous ont fait ni bien ni mal, pourvu que nous remarquions en eux des qualités qui nous plaisent. La beauté nous charme, la bonté, la vertu, nous ravissent, lors même qu'elles ne nous apporteraient aucun avantage. Or, qu'y a-t-il de si beau, de si admirable, de si parfait que Dieu ? Parcourez la terre avec ses magnificences, le ciel avec ses splendeurs ; pénétrez dans le séjour des bienheureux eux-mêmes, qu'y trouverez-vous de comparable à ce que la foi nous fait connaître du Seigneur de toutes choses ? N'est-ce pas lui qui donne à tous les êtres ce qu'ils ont de perfections ? Il en a donc plus que tous à la fois. Quelle beauté serait semblable à sa beauté ? Devant lui, l'éclat du soleil pâlit; toute créature, la Vierge Marie elle-même, ne sont qu'un pâle reflet de sa splendeur. Il est grand, et sa grandeur est au-dessus de toute louange. Il est infiniment saint, pur, miséricordieux, sage, noble, parfait, aimable. Jamais la langue humaine ne pourra concevoir les perfections divines que la foi nous révèle, ni mesurer leur étendue. L'éternité ne suffira pas pour les comprendre parfaitement; mais les élus trouveront, dans ce qui leur sera montré de cette divine essence, le rassasiement parfait. Qu'ai- [85] nous donc, si nous ne l'aimons pas ? Que nous sommes à plaindre, si, laissant une affection terrestre et peut-être coupable envahir notre cœur, nous n'éprouvons que du dégoût pour celui qui ravit les anges et les élus, qui a ravi toutes les âmes pures ? « Peut-on comprendre, disait saint Philippe de Néri, qu'un homme qui croit en Dieu aime autre chose que Dieu ? » Ah ! Laissons les vers ramper sur la terre et sur les fanges; et, comme les oiseaux du ciel, élevons-nous en haut; franchissons par le cœur les astres et le firmament, et pénétrons en esprit au séjour des élus; reposons-nous dans l'amour du bien de tous les biens, du seul bien véritable, de l'Être parfaitement bon, de notre Dieu. N'est-ce pas lui qui fait les délices et l'amour des saints ? Le Saint-Esprit dit des justes *qu'ils ont le goût de la beauté*, parce qu'ils aiment Dieu; et, en vérité, ils ont mauvais goût ceux qui ne l'aiment pas. « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, disait saint Augustin avec des larmes, pourquoi vous ai-je si tard connue et si tard aimée ? Du moins,

désormais, je ne veux pas qu'une créature remplisse ce cœur qui n'est fait que pour vous et qui n'aura point, de repos, tant qu'il ne se reposera pas en vous. »

Remarquons-le bien, en aimant Dieu parfaitement, au lieu de nous oublier nous-mêmes, nous faisons ce qui nous est le plus avantageux. C'est cet amour qui fait le mérite de nos œuvres et de notre vie, en les rendant saintes. Les autres vertus ne donnent droit au ciel qu'au tant qu'elles sont unies à la charité, comme les meilleures viandes n'ont de saveur que par le sel. C'est lui qui a rempli de consolations ineffables le cœur des saints, et qui fait dès ici-bas le plus grand bonheur des justes. Les mondains rient, mais du [86] bout des lèvres; vienne pour eux l'adversité à laquelle personne n'échappe, et on ne tarde pas de voir combien leur bonheur est fragile et touche de près au désespoir. Les âmes qui aiment Dieu puisent, dans cet amour même, la joie dans la prospérité, la patience, le calme, la résignation dans l'adversité, et dans tous les états d'âme une grande facilité pour pratiquer toutes les vertus. L'amour a des ailes : il vole plutôt qu'il ne court; et l'âme qui s'élève sur ces ailes ne sent pas ses pieds meurtris par les pierres et les ronces du chemin. « Là où on aime, on n'a pas de peine, a dit saint Augustin ; ou, si on a de la peine, c'est nue peine que l'on aime, » et que l'on ne sent pas, par conséquent. C'est donc être l'ennemi de soi-même, l'ennemi de son bonheur éternel et temporel, que de ne pas vous aimer, vous, le Dieu infiniment bon, beau, aimable, le père le plus tendre et le plus aimant, l'ami le plus noble, le plus généreux, le plus fidèle, l'époux de toutes les âmes pures.

Comprenant par les saintes Écritures que l'éternelle sagesse n'est autre que Notre-Seigneur, le bienheureux Henri Suso, dans sa jeunesse, se disait à lui-même : « Mon cœur est ardent, je ne puis vivre sans aimer; les créatures ne sauraient me plaire et ne peuvent me donner la paix. Je m'en vais tenter fortune et chercher à conquérir les bonnes grâces de cette divine et sainte amie ». Et il savourait avec ivresse ces paroles : *La sagesse est plus éclatante que le soleil, plus belle que l'harmonie des étoiles, et, comparée à la lumière, elle l'emporte; aussi je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et je l'ai demandé pour épouse, et j'ai été ravi de ses charmes. Je me reposerai avec elle, car sa conversation n'a [87] point d'amertume; les rapports que l'on a avec elle n'engendrent point de dégoût.* (Sap., VII, V. 8.)

Et la sagesse se montrait à lui tantôt sous la forme d'un jeune homme d'une grande beauté; tantôt sous celle d'une jeune vierge majestueuse et pure, s'offrant à lui ou comme une maîtresse savante en toutes choses, ou comme une céleste amie qui lui souriait en lui disant : *Mon fils, donne-moi ton cœur.* Et Henri, tout embrasé d'amour, saisit un canif et grava sur sa poitrine le nom de Jésus, en lui disant : « Je vous ai imprimé sur ma chair, mais je voudrais aller jusqu'à mon cœur. Suppléez à ce qui me manque, et écrivez dans mon cœur avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer. »

Jeunes hommes et vous tous, chrétiens qui me lisez, aimez Dieu et aimez-le avec ardeur; il n'est point de passion plus légitime et il n'est point de plus grand devoir. « Si, à la place de vos anciennes passions, vous mettez en vous de saints désirs, écrivait saint Eucher à son parent Valérien, vous pouvez brûler pour Dieu d'une flamme aussi ardente que pure. Si vous avez été captivé par la magnificence des dignités, rien n'est plus magnifique que lui. Si vous êtes entraîné vers ce qui promettait la gloire, rien n'est plus glorieux que lui. Si l'éclat des choses brillantes vous attirait, rien n'est aussi éclatant que lui. Si la beauté vous charmait, rien n'est aussi beau que lui; si vous aspiriez à trouver la vérité, rien n'est plus vrai que lui; si vous espériez trouver quelque part des largesses, personne n'est plus généreux que lui. Vous admirez ce qui est simple et pur, il n'y a rien de plus sincère que sa bonté; l'abondance des biens sollicite votre ambition, il n'y a rien de plus riche que son abondance; vous aimez la [88] fidélité, il n'en est point de plus ferme que la sienne; vous désirez certains avantages, rien n'est plus mile que son amour. La sévérité et l'affabilité vous plaisent, il n'y a rien de plus terrible ni rien plus doux que sa grandeur et que sa miséricorde; vous avez besoin de bonté dans l'adversité et de douceur dans la prospérité, ce n'est que de lui que vient la joie dans le bonheur et la consolation

dans la tristesse. Par conséquent, il n'est rien de si raisonnable que d'aimer plus que tout, celui en qui vous avez tout. Il est si grand que ceux qui ne l'aiment pas ne peuvent aimer que quelque chose de lui.

Mais est-il juste d'aimer l'œuvre, en négligeant l'ouvrier le créateur de toutes choses ? L'aimer, ce n'est pas seulement notre plaisir, c'est notre devoir. C'est être un impie que de ne pas aimer celui auquel on ne peut, même en l'armant, rendre tout ce qu'on lui doit. C'est très injuste de ne pas donner ce que vous pouvez à celui à qui, même en le voulant Lion, on ne peut pas donner autant qu'il le mérite ». Du moins, disons souvent le long do jour : « Mon Dieu infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur » et, pour le dire sincèrement, renonçons au péché ; car c'est en vain que nous prétendrions aimer Dieu, si nous l'offensions gravement. Toute faute grave détruit la charité¹

CHAPITRE IV DE LA RELIGION

La religion est une vertu qui nous porte à rendre à Dieu le culte qui lui est dû et auquel il [89] a seul droit. N'est-il pas seul, en effet, notre Créateur et, par conséquent, notre souverain Maître à l'égard duquel nous devons reconnaître et manifester notre absolue dépendance et soumission.

Disons la nécessité de la religion et les principaux devoirs qu'elle nous impose.

ARTICLE PREMIER NECESSITE DE LA RELIGION

A tout seigneur tout honneur, dit le proverbe. Il est dans la nature de l'homme de rendre un culte à tous les êtres qui ont sur lui quelque supériorité, c'est ainsi qu'un enfant bien né a une sorte de cœque pour son père et que les sujets honorent leur souverain. Dieu, l'Être absolument élevé au-dessus des autres, a donc droit à recevoir un culte de ses créatures intelligentes. C'est ce qu'a compris l'humanité tout entière dans tous les âges et dans tous les pays. Coutons sur ce sujet Lacordaire : « L'homme, Aristote l'a dit, et un animal religieux; il a cru partout à la divinité, à ses communications privées envers les âmes et les empires, à l'efficacité de la prière, du sacrifice et du culte, à un avenir heureux ou mal-terreux au delà du temps; il a cru tout cela avec la dernière facilité, avec une imperturbable constance, non seulement quand la religion était complaisante pour ses passions, mais depuis qu'elle les a humiliées et broyées, non seulement sous le règne d'Adonis et de Vénus, mais sous le résilie sanglant de l'amour crucifié. L'humanité n'a cessé d'apporter ses vœux et ses larmes au pied des autels: elle n'a cessé de tendre vers Dieu des [90] mains qui l'appelaient, des mains qui l'ont obtenu. »

L'homme est religieux comme il est raisonnable; mais de même que quelques-uns étouffent en eux la raison par la débauche ou par le vice, ainsi il en est qui ruinent en eux les sentiments religieux. Aussi bien qu'aux insensés, il leur manque quelque chose pour être des hommes complets. Ainsi que les fous, ils sont en contradiction avec la raison des autres hommes. Aussi n'ont-ils pas grande foi à leur incrédulité, ils n'en font guère parade qu'en santé; mais, vienne la mort, ils ont encore le bon esprit du revenir à la raison et à la religion. La raison nous dit que nous tenons tout de Dieu, que nous lui devons, par conséquent, la reconnaissance; que nous attendons tout de lui, qu'il faut, par conséquent, le prier; qu'il est le maître absolu de notre être, que nous devons, par conséquent, l'adorer; que sa justice est terrible, qu'il faut, par conséquent, le craindre; qu'il est législateur suprême et que nous devons lui obéir. L'homme a, du reste, besoin de la religion; c'est le seul frein à ses instincts pervers ; ôtez la crainte de Dieu, il ne reste plus que celle des

¹ Eux qui désirent croître dans l'amour de Dieu liront avec fruit notre livre intitulé : *L'art d'être heureux*.

gendarmes; et si on peut dire : *pas vu pas pris*, votre argent et votre vie ne sont guère en sûreté. Un homme d'esprit a dit : « Après Dieu, je ne crains rien tant que qui ne craint pas Dieu. » On peut s'attendre à tout de la part d'un impie. Il peut, sans doute, se prétendre honnête, tout en vivant sans religion ; mais, on a le droit de se défier de celui qui, injuste envers Dieu, risque de l'être à l'égard de ses semblables ; et puis, respecterait-il les biens et la vie des autres, que cette honnêteté serait bien élastique. Celui qui s'en contente est honnête à bon marché. A ce compte, eu effet, l'ivrogne qui boit les [91] larmes de sa femme et de ses enfants avec la liqueur qui l'abrutit, le voluptueux qui ravit à la jeune personne sa vertu, à l'enfant, l'innocence, à la femme mariée, la fidélité qu'elle doit à son époux, celui qui s'use lui-même dans de criminels plaisirs, le blasphémateur, le vindicatif, sont d'honnêtes gens. Dieu nous garde de n'être honnêtes que de cette manière! L'homme a besoin de la religion, non seulement pour réprimer ses passions, mais encore pour trouver une consolation dans le malheur. Pauvre peuple, auquel les impies cherchent à ravir Dieu, que deviendrez-vous au jour de l'épreuve, quand on ne vous aura point laissé d'espérance.' Hélas ! Une triste expérience ne le prouve que trop. Il ne vous reste que le désespoir et le suicide. « Celui qui ne croit pas à la religion, disait le roi d'Angleterre à Lally-Tollendal, est bien malheureux; mais celui qui veut empêcher les autres d'y croire est bien criminel. » Que devient la famille sans religion? Le père blasphème, vit dans une désastreuse incurie de son salut et de celui de ses enfants. La mère, infidèle à Dieu, risque encore plus de l'être à son mari. Les enfants, à qui leurs parents mêmes apprennent à mépriser l'autorité divine, font fi des conseils et des ordres de leur père et de leur mère. N'est-ce pas là une image de l'enfer, où il n'y a plus d'ordre, et où habite une éternelle horreur ? Et ici, il faut révéler à ces hommes qui, prétendant que la religion n'est bonne que pour les femmes et pour les enfants, en désertent les pratiques, les suites désastreuses de leur conduite. Ce sont eux qui, par leurs exemples criminels, ruinent les sentiments religieux dans ces enfants eux-mêmes, qui en ont, de leur propre aveu, un si grand besoin. Ils sont, par conséquent, un sujet [92] de scandale pour ceux qu'ils ont mission de porter au bien. Quel compte ils auront à rendre pour ces âmes qu'ils devaient sauver et qu'ils auront perdues ! Ou la religion est vraie, ou elle est fausse. Si elle est fausse, elle n'est bonne pour personne : le mensonge ne pouvant que nuire à tous, même aux femmes et aux enfants. La religion est fondée sur la raison ; dire qu'elle est bonne pour les femmes et les enfants seulement, c'est dire que les hommes ne sont pas raisonnables. C'est les insulter en les calomniant; car l'homme est le chef de la famille; et il doit, en tout, marcher à la tête de tous les siens; c'est à lui que Dieu a donné la force du corps, la sûreté de l'intelligence; c'est lui qui défend la patrie, qui dicte des lois à une nation, qui monte à l'autel; c'est à lui, par conséquent, à être le premier à pratiquer la religion ; s'il ne le fait point, c'est parce qu'il ne comprend pas sa dignité ni son devoir.

Comme ce ne fut jamais, même parmi les sauvages, un titre de gloire d'être impie, il en est qui, sentant tout ce qu'il y a de honte pour un homme de vivre sans religion, afin d'échapper à cet opprobre, disent qu'ils ont leur religion dans leur cœur. Leur religion est là-bas si profonde dans leur cœur, que personne ne la voit, pas même Dieu. Elle est, en effet, imperceptible cette religion et, si ceux qui s'en vantent étaient sincères, ils reconnaîtraient qu'elle leur fait absolument défaut. Il est dans la nature de l'homme de manifester au dehors ses sentiments, à moins qu'il ne soit hypocrite raffiné; et quand on ne laisse rien voir en fait de religion, c'est une preuve qu'on n'en a point. Ceux qui honorent Dieu dans leur cœur ne sont pas les derniers à l'honorer en public; ils sentent que Dieu est maître [93] de notre corps comme de notre âme, et que tout en nous doit lui rendre hommage. En effet, si nous avons un front, c'est pour le courber : si nous avons des genoux, c'est pour les fléchir devant lui ; si nous avons une bouche, c'est pour le bénir. L'homme est fait pour vivre, non point seul, mais en société; il doit aux autres l'exemple de la religion; il a besoin de s'exciter au bien par l'exemple des autres; et s'il ne s'unit pas à eux pour adorer son Créateur, ce qui lui reste de religion s'effacera bien vite.

Brucker, écrivain et romancier du XIX^e siècle, après quelques écarts, redevint sérieusement chrétien. Une grande dame le vint visiter et lui fit des objections contre la doctrine catholique; il n'eut pas de peine là-dessus à la convaincre. « Mais, ajouta-t-elle, ces cérémonies, le culte extérieur de l'Église, comme c'est mesquin ! Avouez qu'il serait bien mieux de s'en passer. » Brucker, qui jusque-là avait, été de la plus exquise courtoisie, se lève, prend la dame par la taille et lui dit : « Oh ! Que tu as d'esprit. » La dame, indignée, recule en disant : « Pour qui me prenez-vous ? Vous ignorez donc les premiers éléments de la politesse ? — Madame, répondit Brucker, pardonnez-moi, je n'avais pas compris que vous exigiez pour vous le culte extérieur, auquel vous attachiez, tout à l'heure, si peu d'importance. Le culte extérieur n'est autre chose que les formes de la politesse que l'homme doit à Dieu. »

Avoir la religion dans son cœur et n'en avoir pas du tout, au point de vue social, c'est tout un. Ne point conserver la pratique religieuse, c'est aider à la destruction de la société. Le plus fameux impie du dernier siècle a dit en effet : « Sans la religion, la société ne serait qu'un repaire de [94] bêtes fauves, qui s'entre-dévoreraient les unes les autres. » « Il serait plus facile, a dit un païen illustre, Cicéron, de bâtir une maison en l'air que de fonder une société sans religion. »

Avant Cicéron, un autre païen, Plutarque, avait parlé comme lui. De Fontanes, que Napoléon I^{er} avait fait sénateur en 1810, dit à Pie VII : « Toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques ; tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société. » Les philosophes impies eux-mêmes sont obligés de convenir que la société est impossible sans la religion.

C'est donc en vain, que les indifférents cherchent, à s'excuser, en disant que toutes les religions sont bonnes, afin d'avoir le droit de n'en pratiquer aucune. Leur langage absurde ne peut tromper que des sots. A qui fera-t-on croire qu'il vaut autant adorer les oignons avec les Egyptiens, ou les serpents avec les habitants du Dahomey que le vrai Dieu, Créateur du ciel et de la terre; que les juifs, qui ont crucifié Jésus-Christ, sont aussi agréables à la Divinité que les chrétiens *qui* l'adorent ? Le oui et le non, d'après toutes les règles de la plus vulgaire logique, ne peuvent pas être vrais, en même temps, sur le même sujet. Or, les divers cultes accrédités parmi les hommes sont en contradiction les uns avec les autres, sur des doctrines importantes. Quand l'un dit oui, s'il a raison, l'autre, qui dit non, a donc *nécessairement* tort. D'ailleurs, du moment qu'il n'y a qu'un Dieu, tous les hommes sont ses enfants; il a, à l'égard de tous les mêmes droits; et, tous ont, vis-à-vis de lui, les mêmes devoirs; ils doivent donc l'honorer de la même manière. Et il n'y a qu'une bonne manière de l'honorer, C'est celle qu'il a réglée lui-même. Il n'y a donc [95] qu'une vraie religion, c'est celle qu'il a établie; car Dieu ne peut établir que le bien et le vrai. C'est, par conséquent, la religion catholique fondée par Jésus-Christ, Fils de Dieu, dont nous avons prouvé la divinité, prêchée par l'Eglise catholique qui est vraiment divine, comme nous l'avons dit. C'est cette religion qui est nécessaire à l'homme. En ne la pratiquant pas, on risque son salut, celui de ses enfants, qu'on scandalise; on aide, autant que possible, à la destruction de l'ordre social, dont la religion est le plus ferme appui. C'est de cette religion qu'il faut accepter tous les devoirs.

ARTICLE II DEVOIRS QUE LA RELIGION IMPOSE

La religion défend à l'homme certains crimes et lui prescrit certaines obligations. Disons un mot des uns et des autres dans les deux paragraphes suivants.

§ 1^{er}. Ce que *la religion condamne*

Nous n'entendons pas ici donner un exposé complet des fautes que l'on peut commettre contre cette vertu, nous voulons seulement signaler aux jeunes gens les crimes contre lesquels ils doivent surtout se prémunir.

C'est pour un catholique un crime abominable de renoncer à sa religion pour en embrasser une autre; et ce crime prendrait le nom d'idolâtrie, s'il renonçait au culte du vrai Dieu pour adorer le démon ou les idoles. C'est pour éviter une telle apostasie que plus de 16 millions de martyrs ont [96] sacrifié leur sang et leur vie. Et il y a des martyrs dans tous les siècles. Pendant la guerre de la France contre Abd-el-Kader, un poste de soldats français, mal gardé, fut surpris un jour sans coup férir, par les Arabes, tout près de Maison-Carrée, en Algérie. On pressa aussitôt ces hommes de choisir entre la mort et l'apostasie. L'officier, après mi moment de silence, consulte des yeux le tambour, debout près de lui. « Lieutenant, dit l'héroïque soldat à voix haute, vous ferez ce que vous voudrez; moi, je ne renie pas mon baptême ni mon Dieu. — Ni moi, reprit l'officier. — Ni moi, — Ni moi. — Ni moi ! » S'écrient-ils les uns après les autres, à l'exception de deux seulement-Ces saints et glorieux enfants de la France, à l'exception des deux lâches, eurent tous la tête coupée. Les renégats furent emmenés captifs : l'un d'eux mourut ; l'autre put s'échapper et revint au camp français, où il rendit compte de ces faits, dont le rapport fut signé du colonel Lamoricière. C'est un fait prouvé aujourd'hui que Satan, qui se faisait adorer sous le nom de Jupiter ou des autres dieux du paganisme, a aujourd'hui ses autels. C'est la Franc-maçonnerie qui les lui dresse. Il n'est pas nécessaire de recommander aux hommes ni aux jeunes gens qui nous liront de ne pas fléchir le genou et de ne pas brûler de l'encens devant l'ennemi de Dieu et du genre humain ; mais il n'est peut-être pas hors de saison de leur dire de n'avoir aucun rapport, même éloigné, avec lui. Avoir commerce avec le démon en ce monde, c'est se disposer à passer sous son joug en enfer. On peut entrer en relation plus ou moins directe avec le démon, en consultant les sorciers, les tables tournantes, les hypnotiseurs, les magnétisés, les spirites. Et ces superstitions [97] diaboliques se répandent d'autant plus que la foi diminue davantage. Tout homme qui se respecte doit les avoir en horreur et inspirer autour de lui ce sentiment. Ochosias, roi d'Israël, étant tombé d'une chambre haute, envoya ses gens consulter Béalzébul, pour savoir s'il pourrait se relever de ce mal. Le prophète Elie alla au-devant des sens du roi et leur dit : « Retournez vers le roi qui vous a envoyés et dites-lui : Est-ce qu'il n'y a point de Dieu en Israël que vous envoyiez consulter Béalzébul? C'est pourquoi vous ne descendrez pas du lit sur lequel vous êtes monté, et vous mourrez. » Ochosias mourut, en effet, en punition de sa superstition.

Dans les maladies, n'est-ce pas ridicule de demander des remèdes à des femmelettes endormies plutôt qu'aux médecins que Dieu a établis pour nous guérir, s'il est possible, de nos infirmités ? Dans nos épreuves, n'est-ce pas absurde d'aller demander des consolations aux sorciers ou au démon plutôt qu'à la religion et à ses ministres ?

Qu'on remarque toutefois que, dans les maladies, c'est un devoir d'employer les moyens qui sont dans l'ordre de la Providence et à noire portée, pour nous en affranchir. Ce serait tenter Dieu que de compter sur un miracle et de refuser les remèdes. Ce serait, pour la même raison, une faute grave de s'exposer témérairement sans occasions de péché en comptant sur l'assistance divine.

Le sacrilège ou la profanation d'une chose ou d'une personne consacrée à Dieu est un des plus grands crimes contre la religion. Cette profanation rejait, en effet, sur Dieu lui-même. Frapper gravement une personne consacrée à [98] Dieu, commettre certains crimes dans une église, recevoir les sacrements sans les dispositions voulues, ce sont tout autant de sacrilèges. Un de ces crimes les plus répandus aujourd'hui, c'est le blasphème, dont les saints docteurs ont dit, qu'il n'y a rien de plus horrible. Le blasphémateur dresse contre Dieu un front orgueilleux et lance contre lui l'insulte en paroles ou en actes. Tantôt, il maudit le nom saint et terrible que les anges et les saints ne prononcent qu'à genoux. Tantôt, il grince des dents contre le ciel. Oublier Dieu, de qui on tient tous les biens, méconnaître sa majesté adorable, c'est déjà un crime; mais qu'en est-il donc de l'insulter en face ? Et quel fruit en retire-on ? Pas même un misérable plaisir, pas même le moindre intérêt. Au contraire, on ne peut qu'attirer sur soi d'épouvantables

châtiments, surtout si celui qui blasphème est père de famille et apprend à ses enfants à blasphémer. Les enfants, à leur tour, transmettront cette habitude horrible à leurs descendants; et, de génération en génération, la postérité du blasphémateur s'en ira, faisant l'apprentissage du langage de l'enfer, où, à la suite des parents coupables, les enfants et les petits-enfants descendront pour blasphémer avec les réprouvés pendant l'éternité. Mais, ce ne sera pas sans avoir payé déjà sur la terre leur tribut à la justice divine. C'est le blasphème, la Vierge l'a dit sur la montagne de la Salette, qui appesantit le bras de Dieu. C'est à cause de lui que divers fléaux s'abattent sur nos récoltes. Sennachérib assiège Jérusalem, et il écrit au roi Ezéchias une lettre pleine de blasphèmes contre le vrai Dieu. Le Seigneur envoie son ange qui frappe 185 000 hommes de l'armée assyrienne avec leur général. Senna- [99] chérib prend la fuite, et, entrant dans le temple de ses faux dieux, il y trouve ses fils armés de poignards qu'ils enfoncent dans le sein de leur père.

Quand Sapor II, roi de Perse, qui assiégeait la ville de Nisibe, vit rétablies miraculeusement les brèches qu'il avait faites aux murailles, dans sa colère il lança un javelot contre le ciel. Le malheureux ne se doutait pas qu'il attirait sur ses armes la malédiction divine. Saint Jacques, évêque de la ville, monta sur les remparts, et fit à Dieu cette prière : « Seigneur, défaites cette multitude par une armée de moucherons. » Aussitôt, un essaim de mouches vint s'attaquer aux trompes des éléphants aux oreilles et aux narines des chevaux. Ces animaux, furieux, renversèrent à terre ceux qui les montaient et mirent toute l'année en désordre. Sapor, désespéré, mit le feu à ses machines et prit la route de Perse avec les débris de son armée, ravagée par la famine et la peste.

Que ceux donc qui auraient contracté la détestable habitude du blasphème se hâtent de s'en corriger, s'ils veulent écarter d'eux et des leurs la malédiction divine. Rien, d'ailleurs, n'est plus facile. Si on ne peut se passer de jurons, qu'on remplace du moins le blasphème par une parole grossière qui n'offense personne; qu'on se condamne à donner, ne serait-ce qu'un centime, aux pauvres pour chaque blasphème, et on en sera vite affranchi. On peut aussi, avec fruit, si le blasphème échappe par surprise, faire aussitôt un acte de contrition, en promettant sincèrement à Dieu de l'éviter à l'avenir. Rien de plus agréable à Dieu que de lui faire réparation pour les blasphèmes, en disant, quand on les entend proférer : [100]

« Que le saint nom de Dieu soit béni ! » C'est ce que faisait Marceau, lieutenant de vaisseau, après sa conversion, et il répandait partout de petits imprimés pour faire connaître l'archiconfrérie réparatrice du blasphème¹.

Enfin, ne pas accomplir un vœu ou un serment que l'on a fait, c'est manquer au respect et à la fidélité que l'on doit à Dieu. C'est bien plus grave encore de faire des serments faux ou injustes, c'est-à-dire pour confirmer un mensonge, ou s'obliger à mal faire. Le serment n'est permis que quand une raison sérieuse le justifie, comme il arrive, quand on a à déposer devant les tribunaux. Faire des serments à tout propos, c'est s'exposer à en faire de faux et perdre tout crédit ; car le proverbe dit : *Grand jureur, grand meilleur*.

Godwin, Comte de Kent, avait fait mourir le prince Alfred d'Angleterre et persuadé aux Anglais de donner la couronne au frère d'Alfred, Edouard III, qui avait épousé la fille de Godwin. Un jour qu'ils prenaient ensemble leur repas, le page qui présentait à boire au prince fit un faux pas, sans rien renverser; et, pour dire qu'un de ses pieds avait affermi l'autre, il cita ce texte de la Sainte Ecriture : *Le frère qui est aidé par son frère est inébranlable*. « Il est vrai, reprit le roi, que si j'avais mon frère, il me serait d'un grand appui. » Et, en disant ces mots, il jeta sur Godwin un regard sévère. Godwin, croyant tromper le roi par un parjure, porta à la bouche un morceau de pain en disant : « Si je suis

¹ Une archiconfrérie de ce genre est établie au pèlerinage de La Salette, par Corps (Isère)

pour quelque chose dans la mort d'Alfred, que ce morceau de pain soit le dernier que je mangerai. » Et le pain [101] s'arrêta dans sa gorge et l'étouffa. Juste punition du parjure.

§ II. Obligations qui résultant de la religion.

Cette vertu nous porte à honorer Dieu et intérieurement et extérieurement, car nous lui devons l'hommage de notre esprit, de notre cœur et de notre corps, puisque tout en nous lui appartient. Notre cœur doit être rempli de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, de respect pour sa majesté adorable, d'obéissance pour ses volontés saintes, d'amour et de dévotion pour ses perfections infinies. C'est dans la prière que nous lui manifestons tous ces sentiments et que, de plus, nous sollicitons de sa bonté les grâces qui nous sont nécessaires.

La prière a donc une importance capitale dans la vie du chrétien; aussi en parlerons-nous plus loin avec quelques détails. Les sentiments intérieurs ne suffisent qu'aux anges qui n'ont point de corps; mais, à l'homme qui a une âme unie à un corps, il faut le culte extérieur, et d'abord l'adoration, par laquelle nous reconnaissons le souverain domaine de Dieu et notre entière dépendance de lui. Nous manifestons cette dépendance par le sacrifice. Il est de droit naturel que l'homme offre à Dieu des sacrifices ; aussi l'histoire nous prouve que, dans tous les temps, dans tous les lieux, les hommes ont offert des sacrifices à la divinité. Les chrétiens qui n'assistent pas aux saints mystères, qui désertent l'auguste sacrifice de la messe, sont donc, par ce côté, au-dessous des infidèles eux-mêmes. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. La religion nous porte aussi à rendre un culte non [102] d'adoration, mais de réitération, aux anges et aux saints qui sont les amis de Dieu et qui peu valent nous aider auprès de lui de leurs prières. Au-dessus de tous, la foi nous fait vénérer et invoquer la divine Vierge Marie, la Mère de Dieu et notre médiatrice auprès de Jésus-Christ. Nous dirons plus loin le besoin que nous avons de son assistance. Mais nous devons ici appeler l'attention de nos lecteurs sur la piété que les hommes et les jeunes gens sont tentés de regarder comme la vaine des bonnes femmes, et qu'ils risquent, par conséquent, de ne pas pratiquer eux-mêmes. Satan est bien fin, et les hommes sont bien simples de se faire les dupes de ses perfidies. L'homme, le jeune homme, auraient un plus pressant besoin que les femmes de ce sentiment de filial amour pour Dieu, qu'on appelle la piété. Satan le sait, et, afin de leur en ôter l'envie, il répand des préjugés qui les en détournent, leur enlevant ainsi la plus grande consolation de ce monde et la plus grande force pour lutter contre le mal. N'est-il pas clair que si les femmes ont la piété souvent par sentiment, les hommes, les jeunes gens, doivent l'avoir par raison ? Dieu n'est-il pas leur Père plein de bonté ? Est-il nécessaire qu'ils soient pour lui des enfants ingrats, ou indifférents et froids ? Saint Paul a dit aussi pour les hommes cette parole : *La piété est utile à tout, elle a les promesses de la vie présente et de la vie future.* Tous les biens viennent avec elle; en ce monde, elle est la mère du dévouement au bien, de la chasteté, du courage chrétien, l'âme de toutes les vertus domestiques et sociales. Sans elle, toutes les plus belles qualités de l'esprit, du cœur, risquent de se flétrir. Un laïc de nos jours, homme de foi et de cœur, Hervé Bazin, professeur de [103] l'Université, a écrit : « C'est la piété qui soutient, conserve et grandit le jeune homme chrétien. C'est par elle et par elle seule que le jeune homme peut garder son âme pure, son cœur vaillant, sa pensée haute, au milieu des tentations de toute nature et de toute forme qui assiègent ses vingt ans.

Où donc, en effet, le jeune homme, ballotté entre toutes les passions, poussé à droite et à gauche, excité par les uns, tourné en ridicule par les autres, ayant à lutter au dehors et encore plus au dedans, attaqué à la fois par les yeux et par les oreilles, victime d'une société qui fait tout, pour le corrompre, qui emploie à cet effet le dessin, le livre, la photographie, la musique, le théâtre, comme si elle était faite pour tuer et non pour sauver

ses membres, où donc le jeune homme trouvera-t-il quelque appui, si ce n'est dans la piété ? »

Si on demandait la preuve d'une vérité si claire, il serait facile de la fournir. Quels ont été les vrais grands hommes de l'humanité ? Ce sont les saints. Qu'est-ce qui les a faits tels ? Qui a donné au monde les grands docteurs de l'Eglise, les généreux martyrs, les Constantin le Grand, les Théodose, les Charlemagne, les Louis IX, les Vincent de Paul, les François de Sales ? La piété.

Et de nos jours, les choses n'ont point changé. Garcia Moreno est un des héros du XIX^e siècle; il a relevé la république de l'Equateur, l'a arrachée aux sectes maçonniques et l'a rendue à l'Eglise. Il est mort assassiné par les sectaires en 1875; mais il vivra dans l'histoire. « Eh bien ! Si vous voulez savoir où Garcia Moreno puisait le secret de son énergie et de son audace chrétienne, sachez que ce fut dans une admirable et constante piété. Tous les matins, il assistait à [104] la messe, qu'il servait lui-même. Malgré ses nombreuses occupations, nous dit son biographe, il consacrait tous les jours une demi-heure à méditer, comme David, sur la loi de Dieu. Le texte de l'Evangile lui servait habituellement de sujet d'oraison. Il savait par cœur l'*imitation de Jésus-Christ*. Il avait coutume de répondre par son mot favori ; *Dieu ne meurt pas*. Même au milieu des camps ou dans les voyages, il s'agenouillait au milieu des bois, et récitait le chapelet avec son aide-de-camp. Si vous aviez pu le voir, écrivait on savant professeur, avec sa haute stature, ses traits vigoureusement accentués, son maintien militaire; si vous aviez pu lire comme nous sur ses traits, la crainte de Dieu, la foi vive, la piété ardente dont son cœur était pénétré, vous comprendriez le respect qui s'imposait à tous en présence de cet homme de Dieu. »

Quels ont été les héros de la guerre de 1870, où se manifestèrent pourtant tant de lâches défections ? Les zouaves pontificaux, devenus les volontaires de l'Ouest, sous la conduite du pieux général de Sonis, dont la vie devrait être lue par tous les hommes de notre temps.

Ces braves allaient au combat après s'être confessés et avoir communié, et ils portaient comme étendard une bannière du Sacré-Cœur de Jésus. C'est à l'ombre de cet étendard que le plus grand nombre d'entre eux sont tombés sur le champ de bataille de Patay et de Loigny.

En dehors des hommes et des jeunes gens qui, dans nos villes et nos campagnes, pratiquent aujourd'hui la piété sans respect humain, que trouvons-nous dans la société actuelle ? Des esclaves du vice, des impies, et, tout au moins, des intelligences absorbées par les affaires, par l'ambition, [105] des cœurs durs qui n'aiment que l'or, qui ne s'apitoient jamais sur les misères du pauvre; des mains avides de saisir la fortune, mais incapables de s'ouvrir généreusement pour les œuvres saintes et pour secourir les malheureux; des livres qui ne s'ouvrent que pour blasphémer ou médire, ou semer la corruption. Est-ce là l'homme tel que Dieu l'a fait et le veut ? N'est-ce pas là, au contraire, l'opprobre de l'humanité ? Ah ! Le soleil de la piété n'a pas lui sur ces esprits ni sur ces cœurs, de là, leurs ténèbres et leur égoïsme; de là, l'absence de tout élan généreux, de tout dévouement aux grandes et saintes causes.

C'est la gloire de la piété de faire des jeunes gens et des hommes qui entretiennent sur la terre le commerce avec le ciel, et qui trouvent dans leurs rapports avec Dieu, par la prière, les sacrements, la dévotion à Marie, avec la pureté qui les honore, l'esprit d'abnégation et de sacrifice qui les rend capables de servir la patrie et de se dépenser pour le soulagement des misères humaines. Qui a créé et qui soutient ces conférences de Saint-Vincent de Paul qui donnent chaque année des millions en aumônes ? La piété.

Au lieu de rougir d'elle, n'y a-t-il pas lieu, pour un homme et un jeune homme, d'avoir honte de ne pas la pratiquer ?

CHAPITRE V DE LA CRAINTE DE DIEU

Craignez Dieu et observez sa loi, car c'est là tout l'homme, dit le Saint-Esprit ; et, en dehors de là par conséquent, l'homme n'est rien. La crainte [106] de Dieu est le plus fort appui de la vie humaine, et, au témoignage de saint Ambroise, *le propre des bons jeunes gens, c'est d'avoir la crainte de Dieu*. Nous sommes en un temps où le inonde se fait de Dieu une idée à sa guise. Il lui faut un Dieu commode qui sache lui en passer. Aussi entendons-nous vanter la bonté et la miséricorde de Dieu par des gens qui sont loin de s'en servir pour l'aimer davantage; mais qui en profitent plutôt pour l'offenser sans crainte. Est-il rien de plus absurde ? Déjà, de son temps, Notre-Seigneur adressait à son Père cette prière : *Père juste, le monde ne vous connaît pas*. La vérité est que la justice de Dieu égale sa miséricorde, que ses châtiments sont terribles, que ses jugements sont redoutables, que de ne pas les craindre, c'est n'avoir pas le commencement de la sagesse, que la crainte de Dieu précède et introduit l'amour dans l'âme, comme l'aiguille précède et introduit le fil dans nue toile, selon la comparaison de saint Augustin. Ceux donc qui ne regardent pas l'offense de Dieu comme le mal suprême, qui ne font pas passer la crainte de Dieu avant la crainte des hommes ou de tout autre mal en ce monde, qui redoutent la disgrâce d'un homme influent, parfois même la haine d'un ennemi qu'ils méprisent, ou les caprices d'un domestique insoumis, et ne tiennent aucun compte de Dieu, ni de sa loi, de Dieu qui a entre ses mains leur fortune, leur santé, leur vie même, leur famille et qui peut justement tout leur ôter quand il voudra, ceux-là ont beau vanter la bonté et la miséricorde divine, ils n'y ont pas droit, tant qu'ils sont dans ces sentiments; les entretenir dans leur illusion, eu leur disant de compter sur la miséricorde tout en aimant le mal, ce serait conspirer à les perdre. [107]. On étouffe les malades en leur donnant trop à manger, et on mène les pécheurs en enfer en leur parlant trop de miséricorde; d'autant plus, qu'il est dans la nature de l'homme d'être plus profondément impressionné par la crainte d'un mal que par l'espérance d'un bien; et, en pratique, c'est la crainte de Dieu qui convertit d'ordinaire les pécheurs et qui maintient les justes dans son amour. Aussi le saint homme Tobie disait-il à son fils : *Ecoutez, ô mon fils, les paroles de votre père et gravez-les dans votre cœur ; craignez Dieu tous les jours de votre vie et soyez sans sollicitude. Nous sommes pauvres, il est vrai, mais nous aurons de grands biens si la crainte de Dieu règne dans nos âmes*. Sage vieillard, il savait que cette crainte salutaire est le plus noble et le plus riche héritage qu'un père puisse laisser à son enfant, en le bénissant pour la dernière fois.

Ce langage n'est plus celui de quelques hommes de notre temps. Ils oublient la mort, le jugement, l'enfer qu'ils ne peuvent pourtant nier sans crime. Les grandes vérités de la foi ne sont pins assez méditées ; de là vient qu'on ne redoute que les maux temporels, les pertes, les maladies, les disgrâces ; et trop souvent la perte de l'amitié de Dieu et du ciel n'est comptée pour rien. Quel malheur ! *Le méchant s'est résolu en lui-même de pécher*, dit le Saint-Esprit, et il en donne la raison : *la crainte du Seigneur n'est pas devant ses yeux*. Par suite, il fait le mal, il reste dans le mal, sans voir même qu'il porte déjà en lui le poids de la justice divine. Car tout péché grave fait perdre Dieu, le plus grand de tous les biens. Etre privé de son amitié pendant un jour, pendant une heure, c'est un malheur qui fait frémir quiconque a une [108] foi sincère ; mais persévérer dans cet état pendant des mois, des années, c'est épouvantable. Aussi les saints docteurs déplorent-ils avec des larmes la situation d'un homme, d'un jeune homme qui vivent en état de péché mortel.

Jeune encore, saint Jean Chrysostome s'entourait d'amis auxquels il cherchait à persuader de mener tine vie parfaite. L'un d'eux, nommé Théodore, après s'être exercé quelque temps avec ardeur à la pratique de la vertu, se laissa aller à l'amour d'une jeune fille, appelée Hermione. Saint Jean Chrysostome fit tout pour le ramener à la vertu. Voici

en quels termes il lui écrivait : « *Qui donnera de l'eau à ma tête et à mes yeux des fontaines de larmes ?* Il est plus juste que je le dise que le prophète Jérémie. Je n'ai pas, il est vrai, à déplorer comme lui la ruine de plusieurs villes, ni d'une nation entière, mais je pleure une âme qui leur est égale en dignité, qui leur est même supérieure. Car, si un seul qui accomplit la volonté de Dieu vaut plus que six cents impies, vous valiez plus autrefois que des milliers innombrables de juifs. Que personne ne trouve donc mauvais que j'élève ma plainte plus haut que celle du prophète. Je pleure, en effet, non une ville renversée, ni des méchants traînés en captivité; mais la dévastation d'une âme sainte, la ruine d'un temple où habitait le Christ.... Ce temple était plus saint que l'antique temple de Jérusalem; il ne brillait pas par l'or ou par l'argent, mais par la grâce; et le Père, le Fils et le Saint-Esprit y résidaient. Main tenant il n'est plus ainsi. Il est désert, il a perdu sa beauté et son éclat, il est dépouillé des ornements divins et ineffables qui l'embelliraient; il n'y a plus pour lui de sécurité ; rien ne le garde, il n'a ni porte, ni palissade ; il est ouvert à toutes les [109] pensées honteuses et funestes pour Vamp. Si l'esprit d'orgueil, de fornication, d'avarice ou d'autres plus scélérats encore, veulent y entrer, rien qui les écarte. D'abord la pureté de votre esprit leur était inaccessible comme le ciel lui-même. C'est pourquoi je me livre à la douleur et aux larmes, et je ne cesserai, que quand je vous verrai recouvrer votre ancienne splendeur. Ce n'est pas l'homme qui peut vous la rendre, mais Dieu qui peut le faire facilement.....

Après avoir mis de côté les commandements d'un Maître doux et humble, vous exécutez tous les ordres d'un tyran cruel et de l'implacable ennemi de votre salut. Vous avez rompu le joug si doux du Sauveur et rejeté son fardeau si léger, pour les remplacer par des chaînes de fer; vous avez suspendu à votre cou la meule que fait tourner un âne. Où vous arrêterez-vous après avoir submergé votre âme malheureuse, et vous être mis dans une sorte de nécessité détendre toujours en bas ? La femme qui avait retrouvé sa drachme perdue appelait ses compagnes pour leur faire partager sa joie; je dois convoquer mes amis et les vôtres à tout autre chose, et leur dire, non pas *Réjouissez-vous avec moi*, mais bien : Pleurez avec moi, partagez mon deuil, et poussez avec moi des cris de lamentations; car nous avons fait une grande perte ; ce ne sont pas des talents d'or, ni un grand nombre de pierres précieuses qui nous ont été enlevées, mais un homme bien plus précieux que toutes les richesses, qui naviguait avec nous sur le vaste océan du monde ; ébranlé, je ne suis comment, il est tombé dans la profondeur de l'abîme.

On peut accuser de manquer de courage ceux qui pleurent un mort; mais quand, au lieu d'un [110] corps, c'est l'âme qui est gisante, couverte d'innombrables blessures, et qui porte, jusque dans la mort, les marques de ses qualités d'autrefois, de sa santé passée et de sa beauté éteinte, qui serait assez dur, assez dépourvu de sentiments, pour refuser quelques paroles de consolation à celui qui la pleure ? S'il est digne d'un philosophe de ne pas pleurer la mort naturelle, il est digne de lui également de pleurer la mort de l'âme. On ne peut rendre la vie au cadavre, et on le pleure quand même; mais on peut rendre la vie à une âme qui a perdu Dieu.

Que ne fait-on pas pour le soin de la beauté corporelle qu'il est impossible pourtant de recouvrer, quand on l'a perdue ? Et c'est une Providence de Dieu qu'elle ne puisse se réparer; car on y emploierait la vie. Le Dieu qui n'a pas voulu qu'on y donnât des soins inutiles, a voulu qu'on pût recouvrer la beauté de l'âme et qu'on la rendît si aimable, que lui-même fût épris de ses attraits.

Qu'est-ce que la beauté de cette Hermione qui vous charme de telle sorte que vous ne trouvez rien de pareil ? Ce qui en fait le fond, c'est le sang, les humeurs, le suc de la nourriture. Enlevez à ces agents leur influence, vous verrez bientôt la peau se dessécher, les yeux devenir caves, et la beauté du visage disparaître. La beauté du corps n'est donc qu'un sépulcre blanchi, plein d'immondices. Si vous rencontriez un linge trempé dans les humeurs qui l'entretiennent, non seulement vous ne le toucheriez pas du bout des doigts,

mais vous auriez horreur de le regarder. Et vous estimez pourtant à ce point le réservoir qui les contient ?

Il n'y a qu'une calamité pour le chrétien, c'est d'offenser Dieu ; le reste : la perte des biens l'exil loin de sa patrie, les périls les plus redou- **[111]** tables, le chrétien ne les compte pas même parmi les maux; et ce que les autres hommes redoutent le plus, la perte de la vie, il la regarde comme plus douce que la vie même; c'est que, pareil à celui qui, en sûreté au haut d'un rocher, regarde de loin un naufrage dont il n'a rien à craindre, ainsi celui qui est au service du Christ, à l'abri des flots et des tempêtes de cette vie, se repose tranquille dans un lieu élevé. »

« Quand il a réussi à séparer une âme de Dieu, dit encore le même saint docteur, Satan la livre à ses impurs satellites et la force à se soumettre à eux. Ceux-ci, quand ils s'en sont une fois saisis, l'attaquent honteusement et ignominieusement, comme il convient à des démons qui poursuivent avec violence et fureur notre perte et noire bon Le. Ils la dépouillent de tous les ornements des vertus, la couvrent des haillons souillés, déchirés et fétides du vice; et quand ils l'ont rendue plus honteuse que la nudité même, et remplie de toutes sortes de souillures, ils ne cessent de l'outrager. Jamais leur fureur n'est assouvie; mais, de même que des ivrognes deviennent plus furieux à mesure qu'ils boivent davantage, ainsi les démons entrent dans une rage d'autant plus insensée qu'ils ont plus abusé de cette âme; ils l'insultent avec plus de violence et de férocité ; ils la blessent, la déchirent à belles dents, lui communiquent leur venin, et ne lui laissent point de trêve qu'ils ne l'aient rendue semblable à eux, ou qu'ils ne l'aient arrachée à son corps. Est-il une tyrannie, une captivité, une dévastation, une servitude, une guerre, un naufrage, une famine, qu'on puisse comparer à cette situation ? Qui serait assez cruel, assez barbare, assez insensé, assez inhumain, assez dur, pour ne pas chercher à délivrer d'une **[112]** telle rage et d'une telle honte une âme si douloureusement outragée et dépouillée ? »

Le célèbre Alcuin, le favori de Charlemagne, écrivait à son tour à un de ses élèves qui s'égarait : « Hélas ! Ame malheureuse, noble par le prix du sang de Jésus-Christ, ignoble par la contagion du péché ! Pourquoi avez-vous abandonné la fontaine de vie, pour vous creuser des citernes desséchées qui ne contiennent pas des eaux du salut, mais qui sont plutôt des égouts où se vautrent les pourceaux ? Pourquoi avez-vous quitté votre père qui vous a instruit des préceptes de la vie éternelle, pour vous joindre à un troupeau de femmes perdues, aux festins des débauchés et aux vanités des orgueilleux ? N'êtes-vous pas ce jeune homme que toutes les bouches louaient, qui vous rendiez aimable à tous les yeux, et dont toutes les oreilles désiraient entendre parler ? Hélas ! Toutes les bouches vous blâment, vous êtes exécration à tous les yeux, odieux à toutes les oreilles. Qui vous a ainsi renversé ; sinon l'ivrognerie et la luxure ? Beau jeune homme, enfant de l'Eglise, lumière vénérable, qui vous a persuadé de vous mettre à la garde des pourceaux et de vous nourrir de leur pâture ? Levez-vous, mon fils, levez-vous et retournez à votre Père..... C'est, assez de temps consacré à la luxure et au plaisir. Pleurez ce qui vous a perdu, et n'obéissez plus désormais aux suggestions diaboliques. Je vous ai engendré tard, et vous m'avez quitté tôt. A peine étiez-vous sevré, qu'on vous a arraché de mon sein. Plus cruelle qu'une marâtre, la chair vous a emporté loin des bras paternels dans le gouffre des passions. O douleur ! Hélas que ferai-je, sinon de pleurer votre perte essayant du moins de vous ranimer par mes larmes brûlantes ? Malheur **[113]** à la chair qui ne craint ni les ardeurs du soufre qui consumèrent cinq villes coupables, ni les flammes des tourments éternels ! »

La servitude du pécheur, sa séparation d'avec Dieu sont, en ce monde, le plus grand des châtements de la justice divine. Ceux qui ont la foi le sentent et en gémissent; ceux qui ne le comprennent pas sont bien plus à plaindre. Le malade qui ne sent plus son mal est bien près de la mort. L'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, sont les

suites des habitudes coupables ; et ils préparent l'impénitence finale et l'éternelle damnation.

C'est ce dont sont menacés surtout ceux que Dieu ne frappe pas, dès ce monde, par des châtements temporels. La prospérité des méchants ici-bas est un signe des plus alarmants. Dieu, qu'ils ont abandonné, s'éloigne d'eux, puisqu'il ne leur envoie pas les revers, les maladies, les souffrances qu'il emploie d'ordinaire pour ramener à lui ceux qui le fuient. Combien du malheureux, impénitents tombent frappés subitement comme de la foudre ! Combien d'autres, comptant encore sur la vie, et trompés par leurs parents et leurs amis qui, pour leur épargner une mauvaise nuit, ne leur font pas connaître leur état, meurent sans les secours de la religion, et descendent en enfer sans s'en douter ! D'autres s'éteignent dans la rage et le désespoir. Tel fut le sort de Voltaire qui, dans sa fureur à sa dernière heure, en vint jusqu'à manger ses excréments. Le médecin Tronchin, qui lui donna ses soins, a dit : « Il serait à souhaiter que nos philosophes eussent été témoins du déchirement de son âme, en proie au plus cruel remords. Cet épouvantable spectacle eût dessillé les yeux de ceux qu'il avait corrompus par ses écrits ! » [114]

Collot-d'Herbois, impie et révolutionnaire fameux, qui avait fait couler à Lyon le sang de 1 600 victimes innocentes, étant devenu pour tous un objet d'exécration, fut déporté à Cayenne par ordre de la Convention. Là, il était en horreur aux blancs et même aux noirs, qui l'appelaient le bourreau de la religion. Dans ce délaissement, il s'écrie : Je suis puni, l'abandon où je suis est un enfer. Saisi d'une fièvre brûlante qui le dévore, il appelle Dieu et la Vierge à son secours. Un soldat, qui l'avait entendu débiter l'impiété, se rit de sa prière. Le spectacle de ses derniers moments fut si affreux, qu'on fut obligé de l'emporter dans tin appartement écarté, où, avant que le prêtre pût arriver, il expira, les yeux égarés, les membres horriblement contournés, en vomissant des flots de sang et d'écume. Les nègres ne l'inhumèrent qu'à moitié, et son corps fut dévoré par les porcs et les corbeaux.

Malheur à qui ne craint pas Dieu; malheur durant la vie, malheur plus grand à la mort, et, ordinairement, malheur irréparable dans l'éternité. Mais *celui qui craint Dieu se trouvera bien à son heure dernière, et le jour de sa mort sera béni.*

SECTION II VERTUS ENVERS LES SUPÉRIEURS

Dieu a communiqué à ceux qui sont au-dessus de nous sur la terre quelque chose de sa puissance et de sa providence à notre égard; et c'est [115] pourquoi, après nos devoirs envers lui, viennent immédiatement ceux que nous avons à remplir envers nos supérieurs. Disons donc ici les vertus de l'homme et du jeune homme envers l'Eglise, envers les parents et les autres supérieurs.

CHAPITRE PREMIER

VERTUS ENVERS L'ÉGLISE

La plus haute autorité de la terre, celle qui représente le plus clairement Jésus-Christ ici-bas, c'est celle de l'Eglise. Cette autorité, nous l'avons dit, est entre les mains des pasteurs de l'Eglise, c'est-à-dire du Pape, successeur de saint Pierre, et des évêques, successeurs des apôtres.

A cette autorité divine, nous devons le respect, l'obéissance et l'amour, trois vertus qui seront la matière des trois articles suivants.

ARTICLE PREMIER RESPECT POUR LES PASTEURS DE L'ÉGLISE

On entoure d'honneur les ministres, les ambassadeurs d'un grand Etat. Or, d'après la divine Ecriture, les pasteurs de l'Eglise sont les ambassadeurs de Jésus-Christ, les ministres de Dieu même et les dispensateurs de ses mystères.

Le Pape surtout est le premier représentant de Dieu sur la terre, le vicaire de Jésus-Christ, le prince des évêques, le pasteur des pasteurs, le père de la grande famille catholique, le monarque qui commande à plus de 200 millions de sujets [116] répandus dans l'univers, le fondement de l'Eglise et le docteur des nations.

Les évêques sont les successeurs des apôtres, les ministres de Dieu, les premiers pasteurs de leur diocèse; et les prêtres eux-mêmes sont revêtus d'un caractère sacré qui les élève au-dessus des grands du monde et en fait les continuateurs de la mission de Jésus-Christ ici-bas. Aussi, tous ceux qui ont la foi ont-ils, dans le cours des âges chrétiens, respecté les ministres de Dieu.

Après la bataille de Marignan, François I, roi de France, fut reçu avec pompe à Bologne par le pape Léon X. Le lendemain, malgré tout ce que le Pape fit pour s'en défendre, le roi voulut porter la queue de la blanche soutane du Pontife, pendant la célébration des Saints Mystères.

Les intérêts de son Eglise conduisirent un jour saint Martin, évêque de Tours, à la cour de l'empereur Maxime : l'impératrice le reçut avec le respect le plus profond, vénérant Jésus-Christ même en la personne de l'évêque. Comme Madeleine aux pieds du Sauveur, elle resta longtemps aux pieds de saint Martin pour entendre ses paroles; et voulant aussi remplir à son égard l'office de Marthe, elle l'invita à sa table. L'évêque refusa d'abord; mais il céda à la fin aux instances de la pieuse princesse, qui le servit de ses mains et lui offrit elle-même à boire. Tant que dura le repas, elle se tint debout, les yeux baissés comme une humble servante. Après le repas, elle ôta la table et recueillit comme des reliques les miettes de pain que le Saint avait touchées. A son exemple, vénérons les évêques. Ils sont les princes de l'Eglise, les juges de la foi.

Si je rencontrais un prêtre et un ange, disait saint François d'Assise, je saluerais d'abord le [117] prêtre. Saint Louis avait un tel respect pour son confesseur, que si, pendant sa confession, une porte ou une fenêtre s'ouvrait, le roi se levait aussitôt pour la fermer. « Vous êtes mon Père, disait-il, c'est à moi de vous servir. »

O Connell, le libérateur de l'Irlande, ne se présenta jamais à la Cour d'Angleterre, sans avoir avec lui un prêtre qui l'accompagnât partout. Dans les repas politiques, il le faisait asseoir à la place d'honneur et ne s'asseyait point lui-même que le prêtre n'eût béni la table, même en présence des protestants.

Un de nos plus grands philosophes contemporains, M. de Bonald, avait l'habitude de se découvrir respectueusement devant son propre fils, parce qu'il était prêtre. On rapporte qu'un de ses amis le trouva un jour causant (été nue avec lui. Le jeune prêtre s'étant retiré, il dit à son visiteur : « Entre vous et moi, mon ami, point de façon, n'est-ce pas ? Couvrons-nous. Avec mon fils, c'est autre chose ! Depuis qu'il a reçu l'onction sainte, il est plus grand que moi. » Quelle parole et quel exemple ! On y voit réunies toutes les vieilles traditions de la France.

Qu'ils sont loin de ces sentiments, pourtant, si nobles et si chrétiens, ceux qui ne saluent même le prêtre, qui parlent des ministres de l'Eglise comme les libertins et les impies, qui aide ainsi à ruiner l'estime qu'ils méritent ! Sans doute, les prêtres et les pasteurs de l'Eglise sont revenus de la fragilité humaine. Dieu n'a pas confié aux anges, mais aux hommes, le soin de gouverner la société qu'il a établie. Les ministres de l'Eglise ne sont pas plus impeccables que les puissants de la terre, que les rois, que les empereurs. S'ils succombaient sous le poids de la fai- [118] blesse de notre nature, un chrétien devrait en gémir et non en triompher. Si je voyais tomber, disait le grand

empereur Constantin, un homme revêtu d'un caractère sacré, je le couvrirais de mon manteau pour cacher sa honte à tous les yeux.

ARTICLE II OBÉISSANCE A L'ÉGLISE

Il n'est point de pouvoir qui ne vienne de Dieu, dit saint Paul ; ceux qui résistent au pouvoir résistent à l'ordre établi par Dieu, et ils attirent sur eux la damnation. Mais il n'est point de pouvoir si clairement, si directement, si surnaturellement établi par Dieu que celui de l'Eglise. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie, a dit Jésus-Christ à ses apôtres et un leur personne à tous les pasteurs de l'Eglise. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, allez, enseignez toutes les nations..... Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain.

En vertu de ces paroles, le pouvoir de l'Eglise s'étend sur toutes les nations chrétiennes; si ces nations n'acceptent pas cette autorité, elles renoncent à leur titre d'enfants de l'Eglise, et attirent sur elles la colère de Dieu. Il est écrit, en effet : *le royaume qui ne vous servira pas périra*. En abandonnant l'Eglise, l'Afrique est tombée dans la barbarie. Napoléon I voulut faire la guerre à l'Eglise et fut excommunié. Il dit dans sa colère : « Le Pape croit-il que l'excommunication fera tomber les armes des mains de mes soldats ? » Quelque temps après, il entreprend, avec 600 000 hommes, la campagne de Moscou. Les Russes fuient devant son armée; il ne peut pas combattre ; et ses soldats, transis de froid, laissent tomber leurs armes et tombent, avec elles, glacés par la mort. C'est à peine si quelques dizaines de mille de ces hommes revoient leur patrie.

Le pouvoir de l'Eglise s'étend sur chaque catholique du monde et même sur les hérétiques et les schismatiques qui refusent, il est vrai, de reconnaître l'autorité de l'Eglise, mais qui n'en ont pas le droit.

Tous les enfants de l'Eglise doivent accepter sa doctrine et ses lois, rejeter la doctrine de l'Eglise infallible, c'est repousser la foi en la parole de Dieu, que l'Eglise a mission de nous enseigner; c'est tomber dans l'hérésie, c'est renoncer au salut. Le curé d'Ars reçut un jour la visite d'un riche protestant, qui ne se fit pas connaître ; fin le congédiant, il lui remit une médaille. « Vous ne savez pas, répondit le visiteur, que je suis protestant; mais j'espère quand même être un jour au ciel avec vous. — Pour être unis au ciel, répondit le vénérable Vianney, il faut l'être sur la terre; où l'arbre tombe, il reste. — J'ai foi, reprit le protestant, à la parole du Christ : *Celui qui croit un moi aura la vie éternelle*. — Le Christ a bien dit d'autres choses : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen; il n'y aura qu'un troupeau et qu'un seul pasteur*. Il n'y a pas deux manières de servir Dieu, il n'y en a qu'une bonne, mon ami, c'est celle dont il veut être servi. » Là-dessus, le saint curé salua son visiteur, qui, réfléchissant à ces paroles, ne tarda pas de se faire catholique. [120]

On a vu de tout temps les plus puissants génies s'incliner sous la foi de l'Eglise, et renoncer à leurs propres pensées pour accepter son enseignement. Fénelon avait écrit un livre intitulé : *Les maximes des Saints* qu'Innocent XII condamna par un bref daté du 12 mars 1699. La nouvelle de cette condamnation lui arriva le 25 mars, au moment où il allait monter en chaire, et, laissant de côté le sermon qu'il avait préparé, il parla de la soumission à l'Eglise avec une onction qui arracha des larmes de tous les yeux. Le 7 avril suivant, il publia un mandement dans lequel il acceptait sans réserve la condamnation de son livre; il y disait : « A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission. » Il fit faire un ostensorio porté par deux anges et l'un d'eux foulait aux pieds divers mauvais livres dont l'un portait pour titre : *Exposition*

des maximes des saints. Quelles leçons pour tant d'esprits orgueilleux qui voudraient en remonter à l'Eglise !

Lacordaire écrivait à un jeune homme : « Vous le saurez un jour mieux qu'aujourd'hui, l'intelligence de l'homme est faible contre elle-même, et plus faible encore contre le monde et l'ascendant de la supériorité. Si vous ne croyez pas fermement à l'Eglise, vous croyez en vous; et, si vous croyez en vous, vous croirez au premier venu qui aura plus de science ou de talent que vous-même. La servitude des esprits en dehors de l'Eglise est horrible à penser. C'est Jésus-Christ seul qui, par l'Eglise, délivre les esprits, et le plus profond cri de liberté qui ait été jamais poussé dans le monde est celui-ci : *Je crois à la Sainte [121] Église catholique*. De même que la société civile ordonnée délivre les hommes de l'injustice, l'Eglise délivre les esprits de l'erreur. »

Il ne suffit pas d'accepter la foi de l'Eglise, nous devons nous soumettre à ses lois. On ne conteste pas le pouvoir d'une Chambre législative dans un royaume, pourvu qu'elle se tienne dans les limites de la justice, ni celui qu'a un préfet de faire des règlements de police dans son département, ni même celui d'un magistrat dans sa commune. Comment donc contester avec quelque apparence de raison, à l'Eglise qui est une société parfaite, la plus parfaite de toutes et la seule divine, le pouvoir et le droit de dicter des lois à tous ses enfants, d'autant qu'assistée de Dieu, elle ne peut exiger d'eux rien que de juste, de salubre; et que, mère pleine de tendresse, elle ne nous ordonne ordinairement que ce que Dieu lui-même demande de nous, et jamais que ce qui peut nous aider à aller au ciel. L'obligation d'assister au Saint Sacrifice est établie par Dieu lui-même, l'Eglise ne fait que fixer le jour où nous devons la remplir. L'obligation de la confession et de la communion sont aussi de droit, divin; l'Eglise ne fait que régler l'époque où nous devons nous confesser et communier. L'obligation de faire pénitence est de droit divin pour quiconque a péché, l'Eglise, de peur que nous n'accomplissions jamais ce devoir, nous fixe les jeûnes du Carême, des Quatre-Temps et des vigiles, et l'abstinence du vendredi. Malheur à qui lui désobéit ! Ce n'est plus un chrétien fidèle. Evitons donc les occasions de transgresser les lois de l'Eglise, les compagnies qui nous détourneraient d'entendre la messe, de faire abstinence. N'allons pas prendre nos repas dans les maisons ni avec ceux qui nous expose- [122] raient à faire gras le vendredi. En voyage, demandons au moins du maigre dans les hôtels. Si nous n'en trouvons point, nous pourrions alors présumer que l'Eglise nous dispense dans ce cas de l'abstinence.

On apporta un vendredi à Louis XVI, prisonnier de la Révolution, un dîner gras. Le roi prit un verre d'eau, y trempa un morceau de pain en disant : « Voilà mon dîner. » — Louis-Philippe donna, un vendredi, un dîner officiel aux principaux dignitaires de l'Etat et de l'année. La bravoure; du général Brun de Villeret le fit placer à droite de la reine, et le maréchal Soult, son ami, était à la droite du roi. On ne sert d'abord que des plats gras. Le général n'en accepte aucun. La reine, le remarquant, lui dit : « Mais, général, vous ne mangez pas. — C'est vendredi, répondit-il, j'attends du maigre. » Le maréchal Soult se met à le plaisanter. « Si tu me connais bien, reprend le général, tu dois savoir que jamais de ma vie je n'ai fait gras le vendredi, excepté dans l'île de Lobau, où je n'eus à manger que la tête de mon cheval. » Tous admirent, et les plats maigres ne tardent pas d'arriver.

En 1859, Ferdinand II, roi de Naples, retournait de Rome à Naples avec son fils, qui fut depuis François II. Le feu ayant pris aux roues de sa voiture, il dut s'arrêter et entrer dans un hôtel, où il n'était pas connu. C'était un vendredi. Il y trouva plusieurs hôtes qui mangeaient de la viande et qui se riaient d'un jeune homme de dix-huit ans environ, qui faisait maigre. Le jeune homme ne se laissait pas intimider et répondait hardiment qu'il faut toujours avoir le courage de pratiquer sa religion. Le roi se mit de la partie, et eut bientôt réduit les rieurs au silence. Cepen- [123] dant, on vint lui annoncer que la voiture était prête. Ferdinand, prenant le jeune homme à part, lui demanda qui il était, et où il allait. « Je suis Florentin, lui dit-il; mais la religion n'étant pas assez respectée dans l'armée de Toscane, je vais me mettre au service du roi de Naples. » Ferdinand alors

écrivit un billet qu'il ferma et remit au jeune homme, en lui recommandant de le présenter, à son arrivée à Naples, à l'autorité militaire. A Naples, le jeune homme présenta en effet le pli royal, dont il ne connaissait pas le contenu, et on lui donna aussitôt le grade de lieutenant.

Il y a toujours beaucoup à gagner pour un catholique à observer les lois de l'Eglise et beaucoup à perdre à les transgresser. Il y a beaucoup à perdre aussi à ne pas suivre, dans la vie privée et jusque dans la vie publique, la direction et les conseils du prêtre. Le poète Lamartine a écrit : « Il est un homme dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent, dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut ni naître, ni mourir, qui prend l'homme au sein de la mère et ne le laisse qu'il la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre, que les inconnus même appellent mon père, aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence, qui voit le riche et le pauvre frapper tour à tour à sa porte : le riche, pour y verser [124] l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; un homme enfin qui sait tout, qui le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine; cet homme, c'est le curé ; nul ne peut faire plus de bien aux hommes » Il n'est donc personne qu'un homme, qu'un jeune homme puisse consulter avec plus de confiance avec plus de confiance.

Saint Ignace martyr, pendant qu'on le conduisait à Rome pour le livrer aux bêtes de l'amphithéâtre écrivait aux Magnésiens. « De même que Jésus-Christ, sans son Père céleste, auquel il était uni, n'a rien fait ni par lui-même ni par ses apôtres; ainsi vous, vous ne devez rien faire sans votre évêque et sans vos prêtres. » C'est ce qu'avait compris l'illustre et savant Cassiodore. Nommé préfet du prétoire à Rome, il écrivit au pape Jean II, pour lui demander des prières; et il ajouta : « Avertissez-moi avec soin de ce que j'ai à faire, je désire de bien me conduire dans mes fonctions, dussé-je être repris quand je le mériterai ; elle s'égaré plus difficilement la brebis qui veut, entendre la voix du son pasteur; et il ne devient pas facilement vicieux, celui qui a toujours quelqu'un pour l'avertir. Me voici juge de palais ; mais, je ne cesserai pas d'être votre disciple : car nous ne remplissons bien ces fonctions que lorsque nous ne nous écartons pas des règles que vous trace. Mais, du moment que je désire être dirigé par vos conseils et aidé par vos prières, c'est à vous que sera imputé ce qu'il y aura d'imparfait dans ma conduite. » On le voit, on n'était pas encore alors arrivé à ces époques fatales, où les gouvernants, parfois chrétiens dans la vie privée, ont cessé de l'être dans la vie publique et c'est pour cela, sans doute que ces brebis [125] rebelles s'égaré si facilement, n'entendant plus la voix de leur pasteur. De là, les lois iniques, de là des élections qui portent à la tête d'une nation non des catholiques, mais des juifs et des francs-maçons. On épargnerait à un pays tous ces malheurs en consultant les évêques et les prêtres. On a dit avec raison : « Exiler le prêtre de la société, c'est en exiler Dieu. »

ARTICLE III DE L'AMOUR DE L'EGLISE

Loin du pays natal et de la patrie, l'exilé, qui ne les voit plus, les aime encore; la patrie des âmes, c'est l'Eglise. Nous devons à Dieu de l'aimer. Que d'infidèles, que d'hérétiques, ne connaissant pas le chemin du ciel : quel malheur ! Dieu nous a fait naître dans le sein de l'Eglise, cette arche de Noé qui échappe aux naufrages et sauve ceux qu'elle porte. Quel bienfait ! Et quelle ingratitude envers Dieu, par conséquent, de ne pas aimer l'Eglise ! *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle afin de la*

sacrifier, afin de la rendre éclatante de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de ce genre, mais étant sainte et immaculée. Il a réussi; l'Eglise est sainte dans sa doctrine apportée du ciel, dans sa morale, qui fait de l'homme un ange; dans ses cérémonies, qui élèvent les âmes en les captivant, tandis que les autres cultes sont glacés comme la mort.

L'empereur Arien Valens, qui avait cherché en vain à ébranler saint. Basile, soit, par des promesses, soit par des menaces, étant entré, un jour de l'Epiphanie, dans la cathédrale de Césarée [126] pendant la messe solennelle, fut tellement frappé de la majesté des cérémonies qu'il faillit s'évanouir. L'Eglise est sainte dans sa hiérarchie, qui a toujours compté des Pontifes remarquables par leurs vertus autant que par leur doctrine; que de missionnaires au cœur apostolique, que de vierges au cœur angélique, parmi les membres de l'Eglise, qui contient dans son sein tout ce qu'il y a de noble et de pur ici-bas ! Comment donc ne pas l'aimer, si on a bon goût et bon cœur ? Depuis le berceau jusqu'à la tombe, elle nous conduit par la main, elle éclaire notre esprit, elle nous relève dans nos chutes, elle nous console dans nos tristesses. Dans les luttes de notre dernière agonie, elle nous fortifie par le Viatique et par l'onction de l'huile sainte ; elle nous accompagnera à notre dernière demeure, et quand parents et amis nous auront oubliés, elle priera encore pour nous. N'y a-t-il pas lieu de s'écrier avec Bossuet : « O Eglise romaine, si jamais je vous oublie, que j'oublie plutôt ma main droite et que ma langue s'attache à mon palais. » Aimons l'Eglise, attristons-nous de ses douleurs, désirons son triomphe, qui est celui de Dieu. M. Frémiot, président du Parlement de Bourgogne, devenu veuf, prenait ses trois petits enfants sur ses genoux et leur parlait avec une telle foi des douleurs et des joies de l'Eglise, qu'ils en versaient des larmes. A seize ans, la fille, M^{me} de Chantal, qui devint plus tard fondatrice de la Visitation, ne pouvait voir sans pleurer les églises ruinées par les protestants. Quand donc tous les parents inspireront-ils à leurs enfants ce même amour de l'église !

Charlemagne, le plus grand des princes dont la France et l'Europe puissent se glorifier, grand par ses conquêtes, grand par son amour des [127] sciences, grand par ses sages lois, grand par ses vertus, venait d'être frappé sur ses vieux jours de la manière la plus cruelle. Il avait vu mourir sa fille et deux de ses fils. Il ne lui restait plus que Louis qu'il voulut associer à l'empire. Il lui dit donc : « Fils cher à Dieu, à ton père et à ce peuple, toi que Dieu m'a laissé pour ma consolation, tu le vois, mon âge se hâte, ma vieillesse même m'échappe, le temps de ma mort approche ; me promets-tu de croire en Dieu, d'observer ses commandements, de protéger l'Eglise ? » Louis le promit en versant des larmes. « Va donc prendre la couronne (elle était placée sur l'autel), mets-la sur la tête et n'oublie pas tes engagements. »

Si nous ne pouvons protéger l'Eglise comme les empereurs chrétiens, nous pouvons du moins la défendre quand elle est attaquée devant nous, concourir aux œuvres qui procurent son exaltation, comme celle de la Propagation de la foi, du Denier de Saint-Pierre. En 1873, la République de l'Equateur, à l'instigation de son auguste président Garcia Moreno, s'est engagée à envoyer chaque année au Pape, tant qu'il sera privé de son pouvoir temporel, le dixième de ses revenus. Quand des sicaires eurent poignardé Garcia Moreno, on trouva sur lui un message sur lequel on lisait : « Puisque notre faiblesse nous oblige à rester spectateurs passifs de son martyre (du Souverain Pontife), que ce pauvre don lui soit au moins une preuve de notre affection et de notre tendresse, un gage de notre obéissance et de notre fidélité. » Enfin, tous nous pouvons exercer le dévouement envers l'Eglise en priant pour elle, et en menant une vie sainte; car, ce qui fait la gloire de l'Eglise, c'est la vie pure de ses enfants, comme la vie dérégulée de quelques-uns fait sa honte. [128]

CHAPITRE II DE LA PIETE FILIALE

C'est la vertu qui nous porte à rendre une sorte de culte aux auteurs de nos jours, Nous tenons notre- origine de Dieu d'abord, puis de la patrie qui nous a vu naître et enfin de nos parents. Nous devons donc la piété à Dieu d'abord, et nous l'avons dit précédemment; puis, à notre patrie et enfin à nos parents.

ARTICLE PREMIER DU PATRIOTISME

L'amour de la patrie est naturel à l'homme. Cicéron ne l'ignorait pas, aussi plaçait-il nos devoirs envers la patrie immédiatement après ceux que nous avons à remplir à l'égard de Dieu, Cicéron ne connaissait pas l'Eglise, la patrie, de nos âmes ; toutefois le Christ n'est pas venu abolir la loi naturelle, mais bien la compléter; loin donc d'éteindre le patriotisme dans le cœur de ses disciples, il n'a fait que l'élever et l'agrandir. Dans l'homme, toutes les vertus se tiennent; si on est dépourvu complètement de l'une d'elles, toutes les autres sont infirmes; et si on en a une parfaitement, il n'en est aucune qui fasse complètement défaut. Et qu'on remarque bien que l'amour de Dieu est accompagné dans l'âme de toutes les vertus naturelles qui grandissent dans la même proportion que lui. C'est l'enseignement *da* la théologie catholique. Ceux donc qui aiment **[129]**

Dieu de tout leur cœur sont les sincères patriotes, C'est ce que confirme l'histoire. Quels héros que les chevaliers du moyen âge ! Quelle horreur de la trahison, quel courage pour défendre leur souverain ! Ils avaient dans l'esprit, la foi; dans le cœur, l'amour de Dieu Le plus remarquable peut-être d'entre eux par sa bravoure fut saint Louis et on sait la devise qu'il avait fait graver sur son anneau royal : *Mon Dieu, la France et Marguerite : hors cet annuel (anneau) n'ai point, d'amour.* Qui n'a entendu parler de Bavard, le chevalier sans peur et sans reproche ? Sa foi était le secret de sa bravoure. Nous l'avons remarqué déjà, qu'est-ce qui a fait revivre dans notre siècle les traditions de noblesse, de patriotisme de la chevalerie, sinon les zouaves pontificaux dans les champs de Loigny et de Palay ? On a observé d'autre part que, du temps des guerres d'Algérie, les déserteurs des armées françaises renonçaient facilement à leur fui, afin e se soustraire à la mort: tandis que les soldats fidèles à leur patrie mouraient volontiers pour la cause de Dieu. C'est donc une injustice manifeste que de déverser sur les hommes qui sont chrétiens le reproche de ne pas aimer la patrie; quand il est prouvé que plus on est fidèle à Dieu, plus on l'est à tous ses autres devoirs. Aussi, Silvio Pellico a-t-il écrit les lignes suivantes, qui demandent à être méditées : « Si l'amour de la patrie est en nous un vrai et profond sentiment, nous commencerons par lui donner en nos personnes des citoyens dont, elle n'ait pas à rougir, dont elle puisse même s'honorer. Déverser le ridicule sur la religion et sur les bonnes mœurs, et aimer dignement sa patrie, ce sont des choses aussi incompatibles que d'avoir une juste estime pour une femme que l'on aime, **[130]** et de se croire néanmoins dispensé de lui être fidèle.

Si vous voyez un homme insulter aux autels, à la sainteté conjugale, à la décence, à la probité et crier : « Patrie ! Patrie ! » Ne le croyez pas. C'est un hypocrite de patriotisme, c'est un mauvais citoyen. Il n'est de bon patriote que l'homme vertueux, que l'homme qui comprend, qui aime tous ses devoirs, et qui se fait une occupation sérieuse de les remplir. »

Qui sacrifie aujourd'hui les intérêts les plus graves d'un pays à la rapacité des ambitieux qui ne peuvent que le perdre ? Les hommes sans foi; ou bien ceux qui, ayant la foi, se laissent égarer dans les fonctions si graves d'électeurs par les avocats de village qui les trompent.

Que de maux seraient épargnés aux nations chrétiennes, si tous les électeurs prenaient pour eux les conseils qu'adressait un écrivain célèbre des premiers siècles, Fulgence Ferrand, diacre de Carthage, au comte Réginus, chef militaire. « Si, comme le doit un bon capitaine, lui écrivait-il, vous avez des sentiments pieux, consultez l'Eglise, et hâtez-vous d'obéir aux prêtres: ne faites rien sans les conseils de ceux qui vous aident de leurs prières-Sachez qu'entre les devoirs de la religion, l'obéissance a le premier rang. Dans le doute, ne suivez pas votre propre sentiment, ni ne le communiquez pas aux autres, avant de l'avoir soumis aux prêtres. Souvenez-vous de ce que Dieu a dit : *Interrogez vos prêtres et ils vous diront tout.* Donc, demandez conseil à ceux que le Dieu, qui est le Seigneur de la science, vous avertit de consulter. Seriez-vous un grand savant vous-même, auriez-vous en partage l'éloquence, ne [131] craignez pas de courber votre tête par l'humilité et de prendre conseil des prêtres. Mais consultez-les, en leur demandant avec piété leur avis, non en leur dictant avec empire la réponse. » Des hommes téméraires, fiers d'une prétendue connaissance superficielle des choses, quelquefois même des villageois ignorants, se conduisent eux-mêmes dans les questions qui intéressent le plus une nation ou bien ne choisissent que des conseillers vendus à l'impiété. Le prêtre auquel la science de Dieu a appris à mieux connaître les choses humaines n'est compté pour rien ; peut-être même est-on prévenu contre lui et le présente-t-on comme un homme de parti, lui qui, par état, est l'homme de tous; faut-il s'étonner, après cela, que les intérêts religieux d'un pays soient compromis ? Pourtant, on ne peut rien faire de plus funeste pour une nation que de porter atteinte à la religion qui est la base de tout ordre social. Par là encore, les impies et leurs dupes sont les plus grands traîtres de la patrie. Or, un chrétien éclairé sait que c'est un devoir pour tout homme de mourir plutôt que de trahir son pays.

ARTICLE II AMOUR DES PARENTS

Lacordaire a écrit : « Piété filiale et piété paternelle, tendresse conjugale, amitié, patriotisme, tous ces sentiments, qui sont l'honneur de l'homme, ont pris dans le christianisme une force et une pureté qu'ils n'avaient pas avant lui, parce que, la vertu s'élevant, l'amour s'est élevé du même vol. » « Celui, dit Silvio Pellico, qui se fait gloire d'aimer Dieu, d'aimer l'humanité, d'ai- [132] mer sa patrie, comment n'aurait-il pas la plus grande vénération pour ceux à qui il doit d'être créature de Dieu, homme, citoyen ? Un père et une mère sont naturellement nos premiers amis; ce sont les mortels à qui nous devons le plus : à leur égard, nous sommes obligés, par les titres les plus sacrés, à la reconnaissance, au respect, à l'amour, à l'indulgence, aux plus aimables démonstrations de ces divers sentiments. »

« Aimez, après Dieu, dit saint Jérôme, votre père et votre mère. » C'est à eux, en effet, que le Seigneur a communiqué pour nous quelque chose de sa puissance et de son amour; c'est par eux qu'il nous a donné la vie. Pourrions-nous ne pas aimer ce père qui tient pour nous la place de Dieu, ce père qui, dès nos premières années, se fit enfant pour nous témoigner sa tendresse, qui fut avide de recevoir notre premier sourire, et recueillit avec amour nos premières paroles; ce père qui, chaque jour peut-être, s'impose tant de sacrifices et de travaux pour nous assurer un avenir heureux ?.....

Et celle à qui, dès avant notre naissance, nous avons coûté tant de sollicitudes et de douleurs, notre mère, qu'il est doux de l'aimer ! Elle nous a nourris de son lait; elle a veillé autour de notre berceau pour apaiser les cris de nos premières souffrances. Aucune larme n'est tombée de nos yeux que sa main ne l'ait essuyée. Son cœur ne fut jamais fermé à notre prière. Que de caresses, que de marques d'un amour fort et généreux elle nous a prodiguées. Elle a été et elle est encore pour nous une expression vivante de la bonté et de la clémence divines.

Un enfant pourrait-il être assez ingrat pour laisser naître dans son cœur une aversion secrète [133] contre ceux qui l'ont aimé plus que leur propre vie ? En viendrait-il à ne leur témoigner qu'une froide défiance ou une sorte de dureté hautaine ? Et, dans le temps de la douleur et de la souffrance, les parents se verraient-ils refuser l'assistance et les consolations qu'ils ont droit d'attendre de leurs enfants ? Malheur à qui ne craint pas d'affliger le cœur d'un père et de faire couler les larmes de sa mère, par une conduite mondaine ou coupable !

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme La nature a gravé dans le fond de notre âme, C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour. Qu'il est doux à remplir ce précepte d'autour !

Sous le règne de Louis XV, un enfant de douze ans, qui venait d'entrer comme boursier dans une école militaire, se fit remarquer par une frugalité rare à tout âge et surtout, au sien : il ne mangeait que de la soupe et du pain sec, et ne buvait que de l'eau. Le sous directeur, averti de cette singularité, lui en fit des reproches : « Vous ne trouvez donc pas bon ce qu'on vous sert ? dit-il. — Oh ! Monsieur, tout ce qu'on nous sert me paraît bien appétissant, mais je ne puis me résoudre à en manger. » Le sous-directeur, n'ayant pu tirer de lui aucune autre réponse, fit son rapport au gouverneur de l'école. Le gouverneur fit venir l'élève, et, après lui avoir doucement représenté, combien il était nécessaire d'éviter toute singularité et de se conformer à l'usage de l'école, voyant, que reniant ne s'expliquait point sur les motifs de sa conduite, il se vit contraint de le menacer de le rendre à sa famille. « Hélas ! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison de ma conduite..... eh bien ! La voici : [134] mon père, ma mère, mes frères, sont dans la détresse; ils ne mangent que du pain noir et ne boivent que de l'eau; et moi, quand je vois toutes les bonnes choses qu'on nous sert ici, et que je songe à la misère de mes parents, mon cœur se serre et je ne peux pas manger. » En achevant ces paroles, l'enfant, accablé par ce souvenir, éclata en sanglots. Le gouverneur, attendri, serra l'enfant contre son cœur et tâcha de le consoler. « Mon ami, lui dit-il, monsieur votre père est un ancien officier, il n'a donc point de pension ? — Non, Monsieur, depuis deux ans, il en sollicite une; on n'a pas encore répondu à sa demande.

— Cher enfant, dit le gouverneur, dès demain je verrai le ministre, et je vous promets qu'avant huit jours votre père aura sa pension. Mangez donc maintenant de bon cœur, et acceptez pour vos menus plaisirs ces trois louis que je vous donne au nom du roi. Quant à monsieur votre père, je me ferai un plaisir de lui avancer le premier trimestre de sa pension. — Mais, Monsieur, dit l'enfant rayonnant de joie, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent ?— Ne vous inquiétez point, nous en trouverons les moyens. — Ah ! Monsieur, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner: ici, j'ai tout en abondance ; cet argent me serait inutile, et il fera grand bien à mon père pour ses autres enfants. »

Un entrepreneur de bâtiments, nommé Sedaine, qui n'avait d'autre fortune que son industrie, mourut dans une ville du Midi, laissant sans ressource une femme et deux enfants. L'aîné, âgé de treize à quatorze ans, suivait alors comme externe les classes du collège. L'autre était beaucoup plus jeune. Toute la ville s'intéressa vive- [135] ment à la position de cette famille. On voulait que le jeune Sedaine continuât ses études commencées avec autant de succès que de zèle; on promettait, de l'aider; le principal du collège lui offrait son concours; ces propositions étaient bien douces au cœur du jeune élève. « Mais quoi ! Se dit-il, que deviendra mon petit frère, dont je suis l'unique protecteur, tout jeune que je suis ? Et ma mère, accoutumée à l'aisance, le travail de ses mains pourra-t-il lui suffire ?..... Non, il faut que je me mette le plus tôt possible en état de les secourir : c'est mon devoir, je le sens; ma conscience me le dit, et mon cœur m'y entraîne. » Et le pauvre enfant se fit apprenti maçon.

Les ouvriers, par respect pour la mémoire de son père et pour sa belle conduite, lui témoignèrent les plus grands égards. Les maîtres s'empressèrent de faciliter ses progrès; dès les premiers jours, il gagna quelque chose et son salaire s'augmenta rapidement.

En quittant le collège, il avait gardé ses cahiers d'étude. Tous les soirs, il étudiait : d'anciens camarades lui communiquaient les devoirs de classe; les professeurs, qui recevaient toujours volontiers sa visite, l'aidaient de leurs conseils; le principal lui donnait des livres.

Ainsi commença pour lui une double existence : le jour était consacré au travail manuel qui nourrissait sa famille, la nuit l'était en partie à la culture des facultés de l'intelligence; le jour appartenait aux nécessités du présent, la nuit aux espérances de l'avenir. Tout en devenant un maçon habile, Sedaine termina ses études classiques. Alors, il voulut apprendre l'architecture, et partit pour Paris, où un ancien ami de son père lui promettait un bienveillant accueil. Les voitures [136] publiques allaient fort lentement à cette époque ; Sedaine, à l'aide de ses économies, paya une place pour son jeune frère; lui, suivit à pied. A Paris, il mena le même genre de vie, gagnant par son travail de quoi se nourrir ainsi que son frère, et de quoi aider sa mère, qui était restée dans son pays; tout en étudiant l'architecture avec autant d'ardeur que d'intelligence, il cultivait les lettres. Tous les succès couronnèrent une vertu si pure. Le généreux collégien, qui s'était fait apprenti maçon, devint un des meilleurs architectes et un des plus célèbres littérateurs de son temps. Riche et honoré dans les deux carrières que son ardeur avait simultanément embrassées, membre de l'Académie d'architecture et de l'Académie française, il mourut en 1729. Il y a une bénédiction de Dieu promise dès ce monde à ceux qui honorent leurs parents.

Hélas ! On trouve aujourd'hui de ces fils ingrats qui refusent à ceux à qui ils doivent le plus, l'assistance dans leurs besoins corporels et même spirituels. N'en rencontre-t-on pas qui laissent mourir leurs parents sans les secours de la religion ? Quelle cruauté !

ARTICLE III DE LA RECONNAISSANCE A L'EGARD DES BIENFAITEURS

« A commencer par tes auteurs de nos jours, dit Silvio Pellico, que personne, après nous avoir généreusement, aidés par des services d'action ou de conseil, ne puisse nous reprocher l'oubli d'un bienfait. A l'égard de celui qui nous a fait, du bien, nous sommes obligés de mettre une extrême [137] attention à ne pas l'offenser, à ne pas l'affliger, à ne pas Loucher à sa réputation ; nous devons nous montrer, au contraire, toujours prompts à le dé fendre et à le consoler.

Beaucoup de gens, quand celui qui leur a accordé un bienfait prend ou semble prendre une trop haute opinion de son mérite à leur égard, s'en irritent comme d'une impardonnable indiscretion. et se prétendent dispensés de l'obligation de la reconnaissance. Beaucoup de gens, parce qu'ils ont la bassesse de rougir d'un bienfait reçu, sont ingénieux à supposer qu'il a eu pour mobile l'intérêt, l'ostentation ou quelque autre motif indigne, et pensent pallier ainsi leur ingratitude. Beaucoup de gens, lorsqu'ils sont arrivés à une heureuse position, se hâtent de rendre un bienfait pour se décharger du poids de la reconnaissance, et se croient par là autorisés à oublier tous les égards qu'elle impose.

Tous les artifices qu'on emploie pour justifier l'ingratitude sont inutiles : l'ingrat est un homme vil ; et, pour ne pas tomber dans cette bassesse, loin de vous borner à une reconnaissance mesquine, faites en sorte, au contraire, qu'elle surabonde.

Ce qui est certain, c'est que celui qui est reconnaissant de tous les bienfaits, même des moindres, est un homme essentiellement bon. La reconnaissance est l'âme de la religion, de la piété filiale, de l'amour que nous avons pour ceux qui nous aiment, de

l'amour que nous portons à la société humaine, qui nous couvre d'une si puissante protection et nous procure tant de douceurs.

En nourrissant dans notre cœur le sentiment de la reconnaissance pour tout le bien que nous [138] recevons de Dieu et des hommes, nous acquerrons plus de force et de calme pour supporter les maux de la vie; nous serons plus enclins à l'indulgence, plus disposés à tout faire pour être utiles à nos semblables. »

Un grand nombre de nos lecteurs ont reçu leur éducation de maîtres pieux et dévoués, qui exercèrent à leur égard le dévouement et la vigilance. Ne serait-ce pas une ingratitude que de les oublier ? « Estimons généreusement les peines que nous leur coûtâmes, l'affection qu'ils eurent pour nous, dit Silvio Pellico, et pensons à la douce récompense que leur procurera la continuation de notre amour. Non, celui qui se consacre de tout cœur à l'éducation de la jeunesse ne trouve pas une suffisante compensation dans le pain qu'il obtient à titre de justice. Ces soins, qui réunissent ceux d'un père et d'une mère, ne sortent pas de l'âme d'un mercenaire; ils ennoblissent celui qui en fait son habitude. Ils disposent à aimer, et donnent droit à un retour d'affection. » Du reste, un jeune homme aurait beaucoup à gagner en entretenant un commerce de lettres avec ceux qui furent pour lui des maîtres vraiment chrétiens. Que de conseils utiles il en pourrait recevoir, s'ils sont prêtres surtout !

On demandait à Alexandre qui il aimait le plus, ou de Philippe, son père, ou d'Aristote, son maître. C'est à Philippe, répondit-il, que je dois d'être; c'est à Aristote que je dois d'être honnête. — Saint Jean Berchmans, dès sa plus tendre enfance, témoignait sa reconnaissance à ses parents et à ses premiers maîtres avec la plus charmante affabilité. Il ne voyait dès lors en eux que l'image de Dieu, l'aimant et l'instruisant, ou même le reprenant et Je punissant par leur ministère ; admi- [139] rable pensée de foi, qui est bien au-dessus d'un âge si tendre, et qui redoublait son amour pour eux. Ce sentiment tout filial ne fit que s'accroître et s'épanouir dans la Compagnie de Jésus, où le Saint ne laissa passer aucun jour sans offrir, surtout à la Sainte Messe, de ferventes prières et de généreux sacrifices, pour tous ceux qu'il regardait comme ses bienfaiteurs; et le plus léger service n'était jamais oublié par lui. Mais il ne se bornait pas là. Sentant à merveille, par un instinct secret de l'Esprit-Saint, combien le cœur de l'homme est sensible à une marque de reconnaissance, combien il y puise même de courage et d'élan jusque dans les choses de Dieu, le saint jeune homme allait ingénument tous les mois offrir à chacun de ses maîtres une liste des communions, des prières, des pénitences qu'il s'était prescrites pour eux, en retour de leurs peines. « J'ai gardé plusieurs de ces billets et je les conserve précieusement, comme les reliques d'un bienheureux, » disait, après la mort de Jean, le P. François Piccolomini, celui de tous ses professeurs que le serviteur de Dieu semblait avoir aimé plus finalement. On ne peut, en effet, au dire d'Aristote lui-même, rendre à la divinité, ni aux parents, ni aux maîtres, autant que l'on a reçu d'eux. Il ne faut pas craindre, par conséquent, d'en trop faire à leur égard. Le Saint-Esprit déteste le *jeune homme sans cœur*; et les philosophes de l'Inde ont dit : « Le cœur de l'homme ingrat est semblable à un désert qui boit avidement la pluie qui tombe du ciel, l'engloutit et ne produit rien. » On attribue un philosophe persan cette sentence : « Un chien reconnaissant l'emporte sur un homme ingrat. » [140]

CHAPITRE III DU RESPECT A L'EGARD DES SUPERIEURS

La majesté divine est telle que les anges et tous les élus fléchissent le genou devant elle ; et Dieu projette comme un reflet de cette majesté sur tous ceux qu'il nous a donnés pour supérieurs ici-bas, comme les parents, les tuteurs, les maîtres, les princes temporels. Tous ont donc droit à notre respect. Les insulter, les mépriser, c'est un crime. Ecouillons sur ce sujet, non un Père de l'Eglise, mais le littérateur italien que nous nous plaisons à citer, Silvio Pellico : « La grande intimité dans laquelle nous vivons avec les

personnes qui nous appartiennent de plus près, nous habitue, hélas ! trop facilement, à les traiter avec une excessive négligence, à prendre peu de soin d'être aimable et d'embellir leur existence.

Gardons-nous bien d'un tort semblable. Celui qui veut se rendre aimable doit, dans toutes ses affections, se faire un devoir de joindre au sentiment intérieur ces soins délicats, cette exactitude, cette politesse, qui sont nécessaires pour les élever à toute la perfection dont elles sont susceptibles.

Ne se montrer exact observateur des procédés obligeants que hors de sa maison, et en même temps manquer d'égards et d'aménité envers ces parents, c'est une déraison. Les belles manières ne s'apprennent que par des soins assidus, et cette éducation commence au sein de la famille. L'homme qui n'a pas le courage de prendre à la maison, comme ailleurs, la peine nécessaire pour être agréable aux autres, pour acquérir toutes les [141] vertus, pour honorer l'homme en lui-même, pour honorer Dieu dans l'homme, est, une âme faible et sans énergie. Pour se reposer de la noble fatigue qu'on éprouverait d'être constamment bon, poli, délicat dans ses procédés, il n'est d'autre temps que le sommeil.

Le respect filial n'est pas seulement un devoir de gratitude, c'est encore un devoir d'indispensable convenance. Dans le cas rare où quelqu'un aurait des parents peu bienveillants, peu en droit d'exiger l'estime, la seule qualité d'auteurs de ses jours les lui rend si respectables, qu'il ne peut sans infamie, je ne dirai pas les mépriser, mais seulement les traiter avec la moindre négligence. Alors, les égards qu'il leur témoignera auront plus de mérite; mais ils n'en seront pas moins une dette payée à la nature, à l'édification de ses semblables, à sa propre dignité.

Malheur à celui qui ose exercer une censure rigoureuse sur quelque défaut de ses parents! Et envers qui commencerons-nous à pratiquer la charité, si nous la refusons à un père, à une mère? Lors même qu'une mère ou qu'un père serait bien éloigné de cet idéal de raison et de vertu que nous souhaiterions, nous devons être ingénieux à les excuser, à cacher leurs fautes aux yeux des étrangers, à apprécier toutes leurs bonnes qualités. Par une telle conduite, nous nous rendons nous-mêmes meilleurs en acquérant un caractère aimant, généreux, sagace à reconnaître le mérite d'autrui.

Mon ami, qu'elle entre souvent dans votre âme cette pensée, triste à la vérité mais féconde en sentiments de compassion, de longanimité : « Ces têtes chenu qui sont là devant moi, qui sait si, dans peu, elles ne dormiront pas dans la tombe ? » Ah! Tant que vous avez le bonheur de les voir, [142] honorez-les, et procurez-leur des consolations au milieu des maux de la vieillesse, dont le nombre est si grand.

Leur âge ne les porte que trop déjà à la tristesse; gardez-vous de l'augmenter. Que vos manières et toute votre conduite à leur égard soient toujours si aimables, que votre vue les ranime, les réjouisse. Ce sourire, que vous rappellerez sur leurs lèvres flétries, le contentement que vous porterez dans leur cœur, sera pour eux le plus salutaire des plaisirs et tournera à votre avantage. Les bénédictions d'un père et d'une mère, prononcées sur la tête d'un fils reconnaissant, sont toujours sanctionnées de Dieu. » Aussi, Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, déjà marié, avancé en âge, ne quittait-il jamais la maison sans demander à genoux la bénédiction de son vieux père.

Un brave officier, nommé Duras, était fils d'un pauvre paysan; mais, au régiment, on ne s'en doutait pas, et on le croyait issu de l'illustre maison de Durfort de Duras. Son père étant venu le voir, il l'accueillit, avec les transports de la plus vive joie et le présenta en blouse et en sabots à son colonel. Louis XIV, instruit de la manière dont cet officier avait reconnu, reçu et honoré son père, le fit venir à la cour et lui dit en lui prenant la main : « Duras, je suis bien aise de connaître un des officiers les plus estimables de mon armée : je vous accorde une pension; mariez-vous, j'aurai soin de vos enfants; vous méritez d'en avoir qui vous ressemblent. »

Benoît XI, fils de parents pauvres, fut élevé sur le trône pontifical en 1303- Pendant qu'il était à Pérouse, sa mère, qui était une pauvre femme du peuple, demanda à lui parler. Il [143] demanda comment elle était vêtue. On répondit qu'elle était tout habillée de soie. « Pour lors, dit-il, ce n'est pas ma mère. » Cette réponse fut portée à la mère, qui reprit ses humbles vêtements et se présenta de nouveau. Cette fois, le Pape la reçut et l'embrassa avec effusion. Grande leçon pour les parvenus qui rougissent de la pauvreté de leurs parents.

Platon voyant qu'un jeune homme traitait insolemment son père, lui dit : « Vous ne cesserez donc pas, jeune homme, de mépriser celui à qui vous devez l'estime que l'on a pour vous. » Et Socrate disait aux jeunes gens de traiter leurs parents comme ils voulaient être traités eux-mêmes un jour par leurs enfants. Ceux qui méprisent les auteurs de leurs jours peuvent, en effet, s'attendre à se voir rendre un jour la pareille.

« Honorez dans toutes les personnes âgées, continue Silvio Pellico, l'image de vos parents et de vos aïeux. La vieillesse est vénérable pour tout cœur bien né. Dans l'antique Sparte, il y avait une loi qui ordonnait aux jeunes gens de se lever lorsqu'un vieillard venait à paraître, de se taire lorsqu'il parlait, de lui céder le pas lorsqu'ils le rencontraient. Ce que la loi ne prescrit pas de nos jours, que la décence l'inspire, et ce sera mieux encore. Il y a dans ce respect tant de beauté morale, qu'il se fait applaudir de ceux mêmes qui en négligent la pratique.

Un vieillard athénien cherchait une place aux jeux olympiques, et l'amphithéâtre était comble. Quelques jeunes gens d'Athènes lui firent signe de s'approcher; et quand, sur leur invitation, il fut parvenu à grand-peine jusqu'à eux, au lieu de l'accueil auquel il devait s'attendre, il ne trouva, [144] que d'indignes éclats de rire. Le pauvre vieillard, repoussé d'un lieu à un autre, arriva à la partie de l'amphithéâtre où étaient assis les Spartiates. Ceux-ci, fidèles à une coutume sacrée dans leur patrie, se lèvent modestement, et la placent au milieu d'eux. Ces mêmes Athéniens, qui s'étaient si honteusement joués du vieillard, sont pénétrés d'estime pour leurs généreux rivaux, et les spectateurs font retentir toute l'enceinte de leurs applaudissements. Les larmes coulent des yeux du vieillard, et il s'écrie : « Les Athéniens savent ce qui est honnête, les Spartiates le font ! »

Alexandre de Macédoine, arrêté une fois dans sa course triomphale par une quantité extraordinaire de neige, fit allumer un peu de bois, et, assis sur son banc royal, il se chauffait. Il vit parmi ses guerriers un homme de très grand âge qui tremblait de froid. Il s'élança vers lui, et, de ses mains invincibles qui avaient renversé l'empire de Darius, il prit le vieillard tout transi, et le porta sur son propre siège.

Le méchant homme, c'est celui qui est sans respect pour la vieillesse, les femmes et le malheur. »

Laurentie, ancien inspecteur général des études, a écrit : « Si le respect pour les vieillards était une partie essentielle des mœurs publiques, la société garderait sa dignité et le salon aurait toujours sa décence. Un signe certain de décadence, c'est que rage n'ait, pas ses hommages assurés dans le monde. Les révolutions d'empires suivent de près ce mépris de la vieillesse; car il révèle à la fois d'autres vices et d'autres besoins. Il révèle l'esprit de nouveauté ; il révèle la témérité dans les opinions, la folie dans les entreprises, l'ardeur de jouir, la soif de dominer, la [145] précocité de l'ambition, la fureur de l'indépendance et avec tout cela, on va rapidement à la ruine des Etats.

Et pour ne point effrayer ici inutilement le jeune homme, disons-lui du moins que, sans le respect pour les vieillards, sa modestie se flétrit, sa confiance devient hautaine, sa parole est tranchante, ses opinions sont dures et inflexibles. »

CHAPITRE IV DE L'OBEISSANCE A L'EGARD DES SUPERIEURS

Obéissez à ceux qui sont placés à votre tête, dit le Saint-Esprit, et soyez-leur soumis, car ils veillent comme devant rendre compte à Dieu de vos âmes. Voilà l'enseignement de la foi. Nous sommes créatures, et quelle créature a droit de se soustraire au gouvernement de Dieu ? Si le ciel le faisait, que deviendrait la terre ? Si les astres s'entrechoquaient, tout serait ruiné dans l'univers. Nous sommes les serviteurs de Dieu, nous lui devons donc l'obéissance, car le servir c'est régner; nous sommes les enfants de Dieu, et, à ce titre encore, nous devons avoir pour lui une filiale docilité; mais Dieu veut que nous obéissions non seulement à lui-même, mais encore à tous ceux que sa Providence a établis pour nous conduire: à nos parents, à nos maîtres, aux chefs de l'Etat; s'il regarde comme fait à lui-même tout ce que l'on fait au plus petit d'entre les siens, à plus forte raison considère-t-il comme une révolte contre lui la désobéissance à l'égard des supérieurs.

Du reste, s'il nous prescrit la soumission à [146] leur égard, c'est à notre profit : la terre n'a pas à se plaindre d'être soumise à tourner autour du soleil. C'est par là qu'elle présente à ses rayons bienfaisants toute sa surface, et qu'elle devient féconde. Les jeunes gens, les étudiants, les serviteurs, n'ont pas davantage à regretter d'être soumis à leurs parents et à leurs maîtres. L'homme, dans la jeunesse surtout, est sujet à s'égarer. A qui le comparer, sinon à un jeune coursier indompté, attelé pour la première fois à un char ? Si on ne lui donne pas des rênes, ou si on les lui lâche, il s'emporte au gré de ses caprices; il brise contre quelque écueil le char qu'il entraîne à sa suite, se blesse lui-même et succombe. Que d'hommes, que de jeunes gens ont trouvé leur ruine dans leur indépendance ! C'est pour les préserver de ce malheur que Dieu leur a donné le frein salutaire de l'autorité paternelle et maternelle. On plaint avec raison les orphelins qui n'ont personne pour guider leur jeunesse; mais ils sont bien plus à plaindre encore, ceux qui secouent le joug de leurs parents ou de leurs maîtres, pour se conduire au gré de leurs caprices.

Les parents et les maîtres, même peu chrétiens, gardent encore le désir de voir bons leurs fils et leurs serviteurs; et ils comprennent, mieux qu'une jeunesse inexpérimentée, ce qui peut leur être funeste ou utile. Aussi les voit-on défendre à leurs enfants ou à leurs serviteurs ce qu'ils osent se permettre eux-mêmes. Ils ont raison, d'ailleurs. Ne faut-il pas que celui qui donne de mauvais exemples sache au moins donner de bons conseils ? Et pour lors, Notre-Seigneur lui-même conseille de faire ce qu'ils disent et de ne pas faire ce qu'ils font. Et saint Paul commande d'obéir aux maîtres même méchants, toutes les [147] fois que leurs ordres ne sont pas en opposition avec la loi de Dieu. Donc, obéissez à vos supérieurs. Nous avons dans leurs ordres une belle occasion de combattre cet esprit d'orgueil que Satan souffle partout aujourd'hui. Ce prince des démons a poussé le premier ce cri de révolte : *Je n'obéirai pas*; et c'est pour cela qu'il porte le terrible châtiment de sa rébellion. Il voudrait toutefois la faire partager à la jeunesse de nos jours afin de l'entraîner avec lui dans son infernal royaume. Défions-nous de ses perfidies. N'avons-nous pas remarqué que la désobéissance nous exposait à la transgression de nos devoirs de chrétiens, aux compagnies perverses, aux occasions de chutes ? N'est-ce pas en errant au gré de ses caprices, pendant qu'une mère pleure son absence, pendant qu'un père en gémit, qu'un jeune homme rencontre ces fêtes, ces plaisirs, qui empoisonnent sa jeunesse, qui ruinent tout en lui, lui faisant perdre Dieu ? — S'il est vrai que *l'homme obéissant racontera des victoires*, il est vrai aussi que l'homme désobéissant subira des défaites. On risque tout, quand on résiste à l'ordre de Dieu. Je puis me conduire, dit un jeune homme, je dois jouir de ma liberté ! Hélas ! Ceux qui le disent le plus haut, sont souvent ceux dont la conduite est déplorable. C'est ne pas savoir se conduire que d'oublier un des grands devoirs de l'homme : l'obéissance. Sans doute,

on a la faculté d'accomplir ce devoir ou de l'enfreindre; mais on n'a pas le droit de le faire, et on viole les droits des supérieurs en ne l'accomplissant pas. C'est l'orgueil qui fait qu'on cherche à s'affranchir ainsi de la soumission; mais là encore *celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé*. La soumission à l'homme eu vue de Dieu, [148] c'est la soumission à Dieu lui-même ; et rien n'est plus noble que cette obéissance qui délivre du reste de toutes les hontes. Celui qui la repousse s'abaisse au niveau des démons, et roule d'abîme en abîme, ayant rompu les liens qui le retenaient dans le devoir. « Tout scélérat, a dit un poète chinois, a commencé par être mauvais fils. »

Quels grands exemples d'obéissance n'a-t-on pas trouvés lie tout temps dans l'armée ? Au siège de Prague, en 1741, le maréchal de Saxe ayant ordonné à Chevert, son colonel, de commencer l'assaut, celui-ci dit au sergent Pascal : « Tu vas monter sur le rempart! — Oui, mon colonel. — La sentinelle te criera : Qui va là? Ne réponds rien et avance. — Oui, mon colonel, — Tue-la et je serai là pour te défendre ? » Le sergent s'avance aussitôt, est manqué par la sentinelle, la lue et atteint le sommet du rempart avec Chevert, qui ouvre ainsi les portes de Prague à l'armée française. — Un jour qu'on conseillait au commandant .Marceau de faire un voyage pour une bonne œuvre, sans demander préalablement bu ministre de la Marine la permission de s'absenter, il lit celle belle réponse : « Je ne puis suivre votre conseil; car dans les circonstances présentes, ce serait de ma pari une infraction a b discipline, et je ne veux pas causer de scandale. Si Dieu me veut, il saura bien aplanir les obstacles, Je suis prêt à faire les sacrifices qu'il lui plaira d'exiger de moi; mais un chrétien doit donner l'exemple de l'obéissance. »

A l'égard d'un prêtre à qui il avait confié la conduite de son âme, il montrait une déférence extraordinaire. Ne voyant plus en lui que Jésus-Christ, il lui obéissait comme il eût obéi au Sau- [149] veur lui-même. Aussi trouvait-il tout naturel que les véritables chrétiens fussent prêts à exécuter les ordres de leurs supérieurs avec cette promptitude el cette abnégation qui font le mérite de l'obéissance. Au moment de son expédition en Océanie, il vint trouver subitement le médecin qui devait monter sur le vaisseau et qu'il n'avait pu prévenir à l'avance de l'époque du départ. « Docteur, lui dit-il, dans huit jours, soyez à mon bord : c'est dans huit jours que nous partons. — Dans huit jours! reprend celui-ci, c'est impossible ! Et ma malle, et mes effets ? Je suis à deux cents lieues de ma mère; je ne pourrai donc pas aller l'embrasser, lui donner un dernier adieu ? » Marceau avait affaire à un homme de foi : « Docteur, continua-t-il, je voudrais bien savoir si, quand l'ange dit à saint Joseph au milieu de la nuit : Levez-vous et parlez, saint Joseph lui répondit qu'il voulait faire ses préparatifs et ses adieux. Non, il se leva sur le champ et partit. » Ce mot fut pour le médecin comme un éclair. Il regarda, stupéfait, son commandant et lui répondit : » Vous avez raison, je suis prêt, comptez sur moi dans huit jours. » Quels exemples ! Suivez-les, jeunes hommes, et avec toute la perfection que vous mettriez à exécuter une manœuvre militaire sur un champ de, bataille, obéissez à vos parents et à vos maîtres, aux lois justes de votre pays; surtout quand on vous commande de remplir vos devoirs religieux, d'éviter les occasions dangereuses regardez la désobéissance comme tin crime. Ne résistez que si on vous commandait le mal, et si on voulait vous ravir la liberté que Dieu vous laisse de choisir l'état auquel il vous appelle [150]

SECTION III VERTUS ENVERS LE PROCHAIN

Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même. Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on fit pour vous. Voilà les deux grandes régies à suivre à l'égard du prochain; mais il convient de les développer en parlant dans les chapitres suivants de la charité, de la douceur, qui en est le reflet; *du zèle*, qui en est le couronnement; de l'amitié et de la justice.

CHAPITRE PREMIER DE LA CHARITE

La charité n'est pas la bienfaisance, l'humanité, qui est une vertu naturelle dont les païens eux-mêmes sont capables, c'est une vertu surnaturelle que la grâce produit en nous, et qui plane, par conséquent, au-dessus de la philanthropie tant vantée de nos jours. Le païen, l'impie peuvent voir dans l'homme leur semblable ; le chrétien voit dans l'homme l'image de Dieu. Il aime les perfections divines, non seulement en elles-mêmes, mais encore dans leur reflet, qui se trouve dans l'âme humaine. C'est donc Dieu qu'il aime dans son prochain ; et le prochain, en tant qu'il est l'image de Dieu, est toujours aimable, malgré ses défauts, ses crimes même et ses torts. C'est pourquoi rien n'éteint la charité dans un cœur qui aime Dieu ; et *celui qui n'aime pas son prochain qu'il voit, comment aimerait-il Dieu qu'il ne voit pas ?* Demande l'Apôtre de la charité. [151]

Aussi voyons-nous que les grands bienfaiteurs de l'humanité, les François de Sales, les Vincent de Paul et tant d'autres, ont été des hommes consommés dans l'amour divin. C'est l'amour de Dieu qui élargit le cœur, qui le dilate, qui, mettant l'homme dans une union intime avec Dieu, le fait participer à cette bonté divine qui tend par nature à répandre des bienfaits sur les bons et sur les méchants, sur les justes et sur les injustes. Selon le langage de saint François de Sales, le chrétien ne voit le prochain que sur la poitrine de Notre-Seigneur. Là, il est toujours aimable. Notre-Seigneur l'a aimé jusqu'à verser pour lui son sang; et, certes, il ne s'est pas mépris sur la valeur des âmes, lui qui est la sagesse de Dieu. « Dès qu'un homme dit anathème à Jésus-Christ en se donnant la mission d'enseigner, écrivait Lacordaire à un jeune homme, on le voit tomber de Dieu dans les abîmes obscurs d'un athéisme plus ou moins subtil, ou du moins dans l'indifférence pour tout ce qui est Dieu. Il peut dire : Dieu est, mais c'est un Dieu glacé qui ne sait pas les chemins du cœur, et devant lequel l'homme passe sans avoir l'idée d'une prière, ni la puissance d'une larme, lui qui prie et qui pleure si naturellement. Il en est de même de la philanthropie (de l'amour des hommes) séparée du Christ. Elle peut encore s'occuper des misères de l'homme, mais sa main est froide comme un linceul. L'Evangile a dit le dernier mot de la perfection en plaçant l'amour de Dieu et des hommes au faite de la vie ! Il a dit le dernier mot de la puissance en obtenant de ses disciples d'obéir à cette loi, comme à la loi qui renferme toutes les autres. Là toujours se brisera le génie de la nouveauté, parce que là est le terme du vrai, du beau, du saint, du praticable, et qu'au delà commence le [152] néant de la chimère ou le néant de l'égoïsme. » De cette doctrine, il est facile de conclure quel est l'objet de la charité envers le prochain, quelles sont les fautes qui la blessent, et quels sont les actes qu'elle inspire ; mais il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur ces sujets.

ARTICLE PREMIER DE L'OBJET DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Tout être susceptible d'acquiescer l'amitié de Dieu doit être aimé en vue de lui. La charité embrasse donc les anges, les saints du ciel et du purgatoire et tous les hommes qui sont sur la terre quels qu'ils soient, justes ou injustes, chrétiens ou infidèles. Les damnés seuls qui ont perdu toute espérance de posséder Dieu en sont exclus. Par conséquent, la charité s'étend même à nos ennemis; écoutons la parole du Maître : *Moi, je vous le dis, aimez vos ennemis; fuyez du bien à ceux qui vous haïssent : Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Est-ce que les païens n'en font pas autant ?*

Toutefois, outre la charité que nous devons à tous les hommes, il est un devoir spécial qui nous prescrit d'aimer d'une manière particulière ceux qui nous sont unis par les liens du sang et, en particulier, nos frères et nos sœurs. Écoutons sur ce sujet Silvio

Pellico : « Quel charme n'y a-t-il pas dans cette pensée. Nous sommes enfants de la même mère ! Quelle douceur d'avoir trouvé, à peine venus au monde, les mêmes objets à vénérer avec une singulière prédilection. La communauté du sang et la conformité des habitudes entre frères et sœurs, produisent naturellement [153] une forte sympathie; et, pour la détruire, il ne faut rien moins qu'un horrible égoïsme. Si vous voulez être bon frère, gardez-vous de l'égoïsme. Chaque jour, dans vos relations fraternelles, proposez-vous d'être généreux. Que chacun de vos frères, que chacune de vos sœurs, voit que ses intérêts vous sont aussi chers que les vôtres. Si l'un d'eux fait une faute, soyez indulgent à son égard, non seulement, comme vous le seriez à l'égard d'un autre, mais plus encore. Réjouissez-vous de leurs vérijns, imitez-les, donnez-leur même une nouvelle impulsion par vos exemples; faites enfin qu'ils se trouvent heureux de vous avoir pour frère. L'intimité domestique ne doit jamais vous faire négliger d'être poli avec vos frères, soyez encore plus délirât avec vos sœurs. Ceux qui contractent entre frères et sœurs des habitudes de malignité et de vulgarité conservent ces défauts avec tout le monde. Que la société de famille soit toute belle, toute affectueuse, toute sainte; et alors, quand on sortira de sa maison, on portera, dans ses relations avec les autres hommes, cette tendance à l'estime et à l'aménité, et cette foi en la vertu, qui sont le fruit d'un continuel exercice des sentiments élevés. » Socrate a dit : « Ceux qui délaissent leurs frères, pour se chercher des amis étrangers, sont semblables à ceux qui délaissent leurs champs pour cultiver ceux des autres. » Rien de plus admirable que la bon té, la patience de saint Stanislas Kostka en vers son frère Paul, pendant les années de sa jeunesse. Ce dernier ne regardait Stanislas que comme un censeur incommode dont la conduite, parfaitement réglée, était une condamnation secrète de ses désordres. Le dépit qu'il conçut contre lui fut si grand, qu'il le porta à lui faire endurer toutes [154] sortes d'outrages et à le persécuter sans relâche. Il prenait plaisir à tourner en ridicule tout ce qu'il faisait. Parfois, il lui reprochait d'avoir trop peu de différence envers son frère aîné; il l'accusait de manquer de cœur; bientôt, voyant que ses plaintes étaient sans effets, il s'emporta avec tant de violence contre le saint jeune homme, qu'il le frappa à de fréquentes reprises et très durement.

Stanislas souffrait ces indignes traitements avec la constance *d'un* martyr. On lui voyait toujours un visage serein; sa charité était telle, que pendant deux ans on ne l'entendit pas une fois murmurer contre son frère.

Quelques injustes que fussent ses procédés, il se montrait complaisant à son égard toutes les fois qu'il pouvait l'être sans blesser sa conscience, et sans préjudice de son devoir. Ainsi, quoiqu'il eût de l'aversion pour certains arts peu favorables à la piété, il en prenait néanmoins des leçons pour le contenter. En outre, il lui rendait tous les jours mille petits services, et le faisait avec un empressement qui ravissait d'admiration tous ceux qui en étaient témoins.

Pendant [a l'erreur, deux frères de la Rochefoucault étaient évêques, l'un de Beauvais, l'autre de Saintes. Les brigands vinrent les surprendre ensemble. Ils en voulaient surtout à l'évêque de Beauvais, et étaient disposés à rendre la liberté à celui de Saintes; mais ce dernier leur dit : « Mon frère n'est coupable que de son attachement à la religion : mon crime est le même. Je dois donc être puni avec lui; au reste, je ne pourrai supporter qu'il soit en prison sans moi. » Ils les conduisirent donc tous deux aux Carmes, où, quelque temps après, ils furent égorgés. [155]

ARTICLE II DES FAUTES LES PLUS COMMUNES CONTRE LA CHARITE ENVERS LE PROCHAIN

L'Evangile condamne la haine et même le désir de la vengeance, qui sont des sentiments dignes du paganisme et qui rendent l'homme semblable aux bêtes féroces, qui

s'aigrissent et entrent en fureur, quand on les moleste. Le monde appelle lâcheté l'oubli d'une offense; et c'est la gloire du christianisme d'étouffer la vengeance dans les cœurs.

Un protestant avait formé le projet d'assassiner le duc de Guise, qui était un zélé défenseur du catholicisme. Le duc en est informé; il fait venir cet homme. « Vous ai-je fait quelque tort ? — Non, répondit-il. — Pourquoi donc vouloir m'ôter la vie ? — J'ai voulu défendre ma religion en la délivrant de son ennemi. — Eh bien ! Si votre religion vous ordonne de m'assassiner, la mienne me commande de vous pardonner, et je vous pardonne. Jugez par là laquelle est la véritable. » Qui ne voit dans cette conduite la noblesse du cœur et le vrai courage !

Saint Paulin, patriarche d'Aquilée, écrivait au comte Henri : « Chassons loin de nous toute aigreur du cœur, et pardonnons à ceux qui nous offensent. Il est une sorte de serpent qui, avant de boire à une source d'eau, rejette tout son venin. Imitons-le en cela, et *soyons prudents comme les serpents*, selon le précepte de Notre-Seigneur; vomissons tout le fiel de la haine et pardonnons pour que le ciel nous pardonne. »

Faites du bien, même à vos ennemis; les arbres [156] ne refusent leur ombre à personne, pas même à l'impitoyable bûcheron.

« Les duels et toutes les vengeances, dit Silvio Pellico, sont de véritables et indignes délires. La rancune est un mélange odieux d'orgueil et de bassesse. En pardonnant un outrage, on peut changer un ennemi en ami, ramener un homme pervers à de nobles sentiments. Oh ! Qu'il est beau, ce triomphe, qu'il est consolant ! Combien n'est-il pas plus glorieux que les horribles victoires de la vengeance ! Et quand un homme qui nous aurait offensé, et à qui vous auriez pardonné, se refuserait à toute réconciliation, et vivrait et mourrait en vous insultant, qu'avez-vous perdu à être bon ? N'avez-vous pas obtenu la plus grande de toutes les joies, celle d'être demeuré magnanime ? »

Dans notre société chrétienne, il est un reste affreux des mœurs barbares, c'est le duel, qui est un crime, lors même qu'il devrait cesser au premier sang. Se battre en duel, en effet, c'est risquer sa vie et celle de son adversaire, et cela contre les droits de Dieu, et cela pour défendre un fol honneur mondain, comme si le duel lavait une offense quand l'offensé peut être tué par l'offensant, et comme si on n'avait pas les tribunaux pour demander au besoin une réparation légitime.

« Si les peuples les plus éclairés, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, a écrit J. Jacques Rousseau lui-même, je dis qu'il n'est point une institution de l'homme civilisé, mais une mode affreuse et barbare digne de sa féroce origine. »

« Gardez-vous, continue Rousseau, de confondre le nom sacré de l'honneur avec un préjugé faux. [157]

En quoi consiste ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entrât jamais dans l'esprit humain : savoir qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Les plus vaillants de l'antiquité, songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats singuliers ? »

Le maréchal de Luxembourg, dont personne ne pourrait contester la bravoure, disait un jour à quelques courtisans : « On fait bien d'appeler le duel, point d'honneur, car il n'y a point d'honneur à se battre de la sorte. » C'est donc avec raison que l'Eglise interdit, sous les peines les plus graves, d'accepter le duel, de l'offrir, d'y assister comme témoin.

Un catholique doit donc refuser un duel, eût-il d'ailleurs les plus graves inconvénients à craindre de ce refus. A. celui, toutefois, qui le provoquerait, il peut dire : « Je ne veux pas le duel, mais je puis nie détendre centre un injuste agresseur. » Le comte de Salles, attaqué par un faux brave qu'il avait repris de ses blasphèmes, lui répondit : « Après avoir osé défendre la cause de Dieu, je ne dois pas la trahir pour les fausses maximes d'un honneur mal entendu. »

C'est une faute contre la charité que de semer la division autour de soi par des rapports vrais ou faux. La concorde est un si grand bien, surtout quand on travaille à une

même œuvre ou à une me rue cause. Par elle, disaient les anciens, les plus petites choses grandissent, et, sans elle, les plus grandes dépérissent; il ne faut donc pas la ruiner.

Mais le crime contre la charité qui perd aujourd'hui un plus grand nombre d'âmes, c'est le [158] scandale, c'est-à-dire une parole ou une action qui porte le prochain à pécher. Commander ou conseiller de mai faire, apprendre aux autres le mal qu'ils- ignorent, les applaudir quand ils commettent le péché, les exhorter, en les vantant, continuer, détourner les autres d'accomplir leurs devoirs de chrétiens, d'aller à la messe, de communier, en les raillant, en les tournant en ridicule, publier, prêter aux autres de mauvais livres, proférer de mauvais discours, chanter de mauvaises chansons en présence de personnes qui en seront portées au mal, jouer des pièces immorales, exposer des statues indécentes, établir des danses dangereuses, chez soi ou dans les pays que l'on habite, introduire des modes immodestes, ce sont autant de scandales. Ce crime abominable ravit au prochain plus que les biens, plus que la vie, car il lui fait perdre Dieu.

Dans l'assaut que Titus donna à Jérusalem, un misérable soldat jeta, du haut d'une tour, une torche ardente contre le temple, une des merveilles du monde. Un incendie se déclare; Juifs, Romains tentent tout pour l'éteindre, mais en vain. Cet édifice gigantesque est entièrement détruit. C'est l'image du scandale. Qui sait où s'arrêtera cette habitude coupable dont le scandaleux a posé la première cause ! Qui peut prévoir combien seront scandalisés, par ceux qu'il a portés au mal lui-même ?

Aussi Dieu punit-il souvent dès ce inonde le scandaleux. Quand saint Paul de la Croix, encore laïque, exerçait, avec tant de fruits, sur la jeunesse de son âge une influence de salut, un jeune homme, nommé Antonio, résista à ses conseils. Paul lui dit un jour qu'il attirait sur lui, par sa lâche conduite, les châtiments de Dieu. En effet, [159] un soir qu'il revenait de veiller auprès d'une personne suspecte, il fut égorgé, et on trouva le lendemain son cadavre le 'long de la .rivière de la Bormida. Il y a obligation de réparer le scandale, soit par de bons conseils qu'on donne ou que l'on lait donner par d'autres, soit par de saints exemples, soit par des écrits capables de faire le bien, soit par la réception des sacrements.

Le scandale le plus redoutable est celui qui part de haut.

Saint Boniface, l'Apôtre de l'Allemagne, écrivait à Ethefald, roi d'Angleterre, lui reprochant d'entraîner toute sa nation dans la corruption, par la vie coupable qu'il menait; il lui faisait voir les conséquences fâcheuses de ses exemples. « Si la nation des Anglais, lui disait-il, comme on nous le reproche en France, en Italie, et. parmi les païens eux-mêmes, en vient à mener, comme Sodome, une vie honteuse, par suite de l'adultère et de criminels plaisirs, il en faut conclure que de ce commerce coupable sortiront des peuples dégénérés, ignobles et portés avec fureur à tous les crimes; et, à la fin, toute la nation tombera dans un état funeste et ignominieux ; elle n'aura plus de force dans la guerre, plus de stabilité dans la foi, plus d'honneur devant les hommes, plus de faveurs de Dieu, comme il est arrivé à d'autres peuples d'Espagne, de Bourgogne et de Provence, lesquels se sont écartés de Dieu jusqu'à ce que le Juge Tout-Puissant les ait punis de leurs crimes, par l'ignorance de sa loi ou par les incursions des Sarrasins »

Malheur donc aux nations qui ont à leur tête des hommes impies ou libertins ! [160]

ARTICLE III DES ŒUVRES DE CHARITÉ

La charité n'est pas oisive : ou elle n'est pas dans le cœur, ou elle opère clé grandes choses. Toutes les œuvres de charité sont comprises sous le nom général d'aumône. Mais il y a l'aumône corporelle et l'aumône spirituelle. En traitant du zèle, nous traiterons de cette dernière; disons ici un mot de la première.

Le saint homme Tobie, se croyant près de mourir, disait à son fils : *Faites l'aumône avec ce que vous possédez, et ne détournez votre face d'aucun pauvre, et la, face de Dieu ne se détournera pas de vous. Soyez miséricordieux selon voire pouvoir ; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais de bon cœur; car, par là, vous vous mériterez une grande récompense pour le jour de l'épreuve. L'aumône, en effet, délivre de tout pécha et de la mort elle-même.*

Le saint homme avait donné crédit à de telles leçons par d'admirables exemples. Emmené en captivité par Salmanazar, roi d'Assyrie, il sut trouver grâce devant ce roi qui le laissa libre d'aller où il voudrait; il en profita pour donner à ceux de sa nation de salutaires conseils, et les consoler dans leur captivité. Leur sort ayant été aggravé sous le règne de Sennachérib, successeur de Salmanazar, Tobie, tous les jours, visitait ceux de sa tribu et partageait avec eux ce qui lui restait de biens. Il nourrissait ceux qui avaient faim; il fournissait des vêtements à ceux qui en étaient dépourvus; il donnait la sépulture à ceux qui étaient morts; et, comme [161] ses saintes œuvres attiraient la colère du roi, il cachait les cadavres dans sa maison pendant le jour, et les ensevelissait pendant la nuit.

Depuis que Notre-Seigneur a dit qu'il regardait comme fait à lui-même tout ce que l'on t'ait au dernier de ses serviteurs, tous les saints docteurs ont recommandé l'aumône. Écoutons saint Léon le Grand qui les résume. « Que nos cœurs soient féconds à nourrir les pauvres; Dieu, à qui tout appartient, aurait pu les pourvoir du nécessaire et leur donner assez de biens pour qu'ils n'eussent aucun besoin de vos largesses; mais pour lors, ni les pauvres ni vous n'auriez eu lieu de pratiquer la vertu; ils n'eussent pas, sans la misère, eu l'occasion d'exercer la patience; et, sans les biens que le ciel vous a donnés, vous ne pourriez exercer la miséricorde. C'est donc une Providence qui a permis qu'il y ait dans l'Eglise de saints pauvres et de bons riches, qui se rendissent ainsi service les uns aux autres, par suite de la diversité de leur condition, tout en rendant grâces à Dieu pour l'éternelle et incorruptible récompense qu'ils méritent, les uns en recevant, les autres en donnant; car il est écrit : *La patience des pauvres ne périra pas éternellement; et Dieu aime celui qui donne avec joie.* »

Saint Léon nous donne en deux mots toute la solution de la question sociale qu'on s'évertue en vain à chercher en dehors de l'Évangile.

La charité a pris dans le christianisme une expansion jusque-là inconnue : personne ne peut le contester, sans étaler la plus grossière ignorance de l'histoire. Il n'est aucune misère qui n'ait été secourue à travers les siècles, et la philanthropie de nos jours ne fait que singer les [162] institutions charitables dont la religion chrétienne a doté le monde. C'est par millions qu'on compte les saints que l'Eglise honore, et tous ont pratiqué la charité à l'égard de leurs frères.

Dès sa jeunesse, saint Bernardin de Sienne mon trait une grande compassion pour les malheureux. Un jour, sa tante, qui prenait soin de son éducation et qui était une femme très vertueuse d'ailleurs, renvoya un pauvre sans lui rien donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille. Bernardin en fut sensiblement peiné et dit à sa tante : « Pour l'amour de Dieu, donnons quelque chose à ce pauvre homme, autrement, je ne pourrais ni souper, ni dîner, j'aime mieux me passer de dîner que de penser que ce pauvre s'en passera. » La tante, touchée singulièrement de ces paroles, s'empressa de satisfaire au pieux et charitable désir de son neveu.

Tous les vrais chrétiens, à l'exemple des saints, pratiquent la charité. Le père de saint Charles Borromée faisait tant d'aumônes, que ses amis lui faisaient observer qu'il faisait tort à ses enfants. « Pas du tout, dit-il; si je prends soin des pauvres, mes enfants trouveront partout un Père miséricordieux qui veillera à tous leurs besoins ».

Et, en effet, tous ses enfants occupèrent les dignités les plus élevées.

Le prince Cosme de Médicis faisait des aumônes extraordinaires. L'intendant de ses revenus s'en alarma et lui recommanda de les diminuer. « J'ai, dit-il, un grand livre sur lequel j'inscris tout ce que je reçois de Dieu et tout ce que je lui rends. Je suis toujours en

arrière. Quand j'aurai équilibré mon compte avec lui, je diminuerai mes [163] aumônes » Bien que la charité semble se refroidir, il serait facile de trouver dans des temps plus récents d'aussi merveilleux exemples.

Mgr Cheverus, lorsqu'il était à Boston, exerçait les œuvres de miséricorde avec non moins de zèle que d'humilité. Entre mille autres traits de sa tendresse pour les malheureux aux Etats-Unis, on cite le suivant: Il y avait en dehors de la ville de Boston un pauvre nègre infirme, couvert de plaies, sans ressources et gisant sur un grabat, dans une petite cabane, sur le bord du grand chemin. Tout le monde passait devant cette maison et personne ne se disait : « C'est là la demeure du malheur, allons la visiter. » L'évêque de Boston l'eut bientôt découverte; et, pour lui, découvrir le malheur et le soulager, c'était la même chose. Il se fit donc l'infirmier de ce pauvre nègre. Tous les soirs, il allait panser ses plaies, faire son lit et pourvoir à tous ses besoins ; mais, sans rien dire à personne : il voulait que Dieu seul connût sa bonne œuvre. La Providence ne le permit pas. La servante ayant remarqué que tous les matins l'habit de l'évêque était couvert de poussière et de duvet, fut curieuse de savoir d'où cela pouvait provenir; et, pour le découvrir, ayant suivi de loin son maître dans une de ses sorties nocturnes, elle le vit entrer dans la cabane du nègre; elle s'approche alors, regarde à travers les planches mal jointes, et quel est son étonnement de voir le charitable évoque allumer le feu, prendre entre ses bras le malade gisant sur son lit de douleur, panser ses plaies, lui donner à manger, remuer sa couche pour la lui rendre aussi douce que, possible, puis le remporter dans son lit, le couvrir, l'embrasser en lui souhaitant une heu- [164] reuse nuit, comme ferait la mère la plus tendre pour son enfant.

Marchons sur les traces des héros chrétiens, ayons compassion du pauvre, donnons-lui toujours selon nos ressources ; et si nous n'avons rien à lui offrir, du moins témoignons-lui nos regrets avec des paroles qui lui fassent comprendre que nous l'aimons; accompagnons toujours l'aumône d'une parole qui fasse du bien à celui à qui nous l'offrons. *Heureux celui qui comprend la misère du pauvre, dit le Saint-Esprit, le Seigneur te délivrera dans les jours mauvais.*

CHAPITRE II DE LA DOUCEUR

La charité est douce, est patiente, a dit saint Paul, elle supporte tout. C'est elle, par conséquent, qui inspire la douceur, vertu qui réprime la colère dans le cœur de l'homme. Parlons d'abord de l'excellence de la douceur, et disons ensuite que nous devons la pratiquer à l'égard de nos inférieurs et de nos serviteurs eux-mêmes.

ARTICLE PREMIER DES AVANTAGES DE LA DOUCEUR

« Malheur à ceux qui sont ivres sans avoir bu, dit saint Basile ; la colère trouble l'âme aussi bien que le vin et la met hors de ses gonds. Regardez un homme en colère, et vous verrez en lui tous les symptômes de l'ivresse. Il ne connaît ni soi-même ni ce qui l'entoure. Ses mains se portent ça et là, comme dans une bataille de nuit; il heurte tout le monde, il dit tout ce qui [165] lui vient à la bouche; c'est à peine si on peut le contenir; il insulte, il frappe, il menace, il jure, il déchire. Fuyez donc cette ivresse. Par la colère, la langue est sans frein; la bouche, sans parole; les mains deviennent audacieuses. C'est la colère qui aiguise les épées et qui ne craint pas de donner la mort à l'homme lui-même. C'est elle qui fait que les frères ne se connaissent plus, que les parents et les enfants oublient la nature. Et, de même qu'un torrent, qui coule à travers un précipice, emporte tout avec lui, ainsi, les hommes emportés roulent dans tous les excès. Les cheveux blancs

ne les touchent pas; ils n'ont aucun égard, ni pour la probité de la vie, ni pour la parenté, ni pour les bienfaits reçus. La colère est donc une fureur d'un instant. »

Ce vice peut avoir les suites les plus fatales, comme l'apprend l'histoire. L'empereur Valentinien était sujet à cette passion. Donnant un jour audience aux ambassadeurs des Quades, il s'emporta tellement, qu'il eut un regorgement de sang dont il mourut.

La douceur nous affranchit de ce vice, elle fait qu'on possède son âme dans la patience, comme saint François de Sales qui, bien que d'une nature bouillante, était parvenu à ne se fâcher jamais. Un gentilhomme qui le haïssait amena un jour sous sa fenêtre ses chiens et ses valets, les uns pour aboyer, les autres pour insulter le saint. Il monta lui-même dans sa chambre, vomit contre lui toutes sortes d'injures. Le saint l'écouta sans mot dire ; et son ennemi, prenant ce silence pour du mépris, redoubla de rage, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus de colère, il se retira. Les amis du saint lui ayant demandé comment il avait fait pour ne rien répondre : « Nous avons fait un [166] pacte, ma langue et moi, répondit-il ; il est convenu que ma langue ne dirait mot, pendant que mon cœur serait dans l'émotion et puis, pouvais-je mieux apaiser sa colère que par mon silence ? »

Héraclite disait que la voie la plus courte pour arriver à la gloire, c'est d'avoir soin d'être bon ; mais c'est là surtout le moyen de s'ouvrir les cœurs, et de faire du bien à tous. Aussi, Lacordaire écrivait-il à un jeune homme : « Par-dessus toute chose, soyez bon; la bonté est ce qui ressemble le plus à Dieu et ce qui désarme le plus les hommes. Vous en avez des traces dans l'âme, mais ce sont des sillons que l'on ne creuse jamais assez. Vos lèvres et vos yeux ne sont pas encore aussi bienveillants qu'ils pourraient l'être, et aucun art ne peut leur donner ce caractère que la culture intérieure de la bonté. Une pensée aimable et douce à l'égard des autres finit par s'empreindre dans la physionomie et par lui donner un cachet qui attire tous les cœurs. Je n'ai jamais ressenti d'affection que pour la bonté rendue sensible dans les traits du visage. Tout ce qui ne l'a point me laisse froid, même les têtes où respire le génie; mais le premier homme venu qui me cause l'impression d'être bon, me touche et me séduit. » Avant Lacordaire, Silvio Pellico avait écrit : « Celui qui prend un extérieur maussade et dédaigneux, respirant la défiance, s'achemine à la malveillance. Ainsi, la grossièreté produit deux grands maux : d'abord, elle gâte l'esprit de celui qui ne s'en garde pas; ensuite, elle exaspère ou afflige le prochain.

Mais ne vous éludiez pas seulement à être gracieux dans vos manières; faites en sorte que cette aménité pénètre toutes vos imaginations, toutes vos volontés, tous vos sentiments. [167]

L'homme qui, au lieu d'être attentif à dégager son esprit des idées ignobles, leur ouvre fréquemment son âme, est souvent entraîné par elles à de blâmables actions. Notre langage doit offrir, non une élégance recherchée, mais des paroles honnêtes, élevées, portant dans l'âme des autres une douce joie, la consolation, la bienveillance, le désir de la vertu.

Appliquez-vous aussi à rendre votre discours agréable par le bon choix des expressions et par une convenable modulation de la voix. Une élocution gracieuse charme ceux qui l'entendent, et les dispose favorablement pour l'occasion où il s'agira de les engager au bien ou de les éloigner du mal. C'est pour nous un devoir de perfectionner tous les instruments que Dieu nous a donnés pour être utiles à nos semblables, et, par suite, la manière d'exprimer nos pensées.

Le défaut d'élégance, qu'il s'agisse de parler, de faire une lecture ou de se présenter et de prendre une attitude, provient le plus souvent, moins de l'impuissance de faire mieux que d'une honteuse paresse ; on ne veut pas faire une sérieuse attention à son perfectionnement personnel, et au respect qu'on doit aux autres.

Mais, tout en vous faisant vous-même un devoir de l'aménité et en vous rappelant sans cesse que c'est un devoir, parce que nous devons nous conduire de telle sorte que notre présence ne soit une calamité pour personne, qu'elle soit au contraire un plaisir et

un bienfait pour tous, gardez-vous cependant de vous fâcher contre les nommes grossiers que vous pourrez rencontrer.

Veillez en même temps à ce que votre douceur ne soit ni sotté, ni lâche, en conservant un maintien noble avec les méchants, en n'applaudissant point [168] à leur iniquité, en ne mendiant point leurs suffrages, en ne vous écartant jamais de la religion et de l'honneur par la crainte de leur blâme. »

Le bienheureux Jean de Montmirail fut conduit jeune à la cour du roi de France par André, son père. Malgré son humeur martiale, Jean se faisait aimer de tous. Ses traits respiraient l'amabilité; il était droit, franc, libéral, officieux, sensible aux afflictions de ses amis; on le trouvait prêt à rendre service aux grands et encore plus aux petits. Il devinait les désirs et s'empressait de les satisfaire, sans attendre qu'on les exprimât. Il aimait mieux donner que de recevoir; aussi, Philippe-Auguste, touché de la rare bonté qui faisait le fond de son caractère, rappelait-il non Jean de Montmirail, mais Jean Bonté.

Le crédit de Jean était immense. Loin d'en abuser, il ne s'en servait que pour faire des heureux et obtenir des faveurs à ceux qui s'en montraient dignes. Par là, il se faisait aimer de son souverain et admirer des grands. On peut dire qu'il était la gloire et les délices de la cour. Il avait si bien su gagner les cœurs, qu'il n'avait point d'envieux. Philippe, qui l'avait pris pour son confident, lui faisait part de toutes ses joies et de toutes ses peines. Tant il est vrai que rien n'attire l'estime des hommes comme la bonté, surtout quand elle est inspirée par la foi.

ARTICLE II DE LA DOUCEUR ENVERS LES SERVITEURS

Écoutons encore sur ce sujet Silvio Pellico : « Ils ont beau payer largement leurs domestiques, les maîtres qui joignent la morgue à la brutalité, ne savent que se faire haïr. [169]

Ce serait une grande immoralité de vous faire délester de vos inférieurs : 1- Parce que vous seriez méchant vous-même ; 2°- parce que vous aggraverez leurs peines au lieu de les alléger; 3 - parce que vous les habitueriez à vous servir déloyalement, à avoir horreur de la dépendance, à maudire la classe entière de ceux qui sont plus riches qu'eux. Et, comme il est juste que tous les hommes jouissent de la plus grande somme possible de bonheur, celui qui est dans les rangs élevés de la société doit faire en sorte que ses inférieurs, non seulement ne trouvent point leur condition insupportable, mais même qu'ils s'y attachent, voyant qu'elle n'est méprisée de personne, et que le riche prend soin de l'adoucir par d'honnêtes consolations. »

Sans doute, vos serviteurs ont leurs défauts ; mais pouvons-nous trop nous en plaindre, nous qui leur laissons voir tous les jours les nôtres ? Soyons donc indulgents pour eux, et corrigeons-les, non par de mauvais traitements ou par des paroles dures et hautaines, mais en les formant à la piété, qui les rendra tels que nous les désirons.

Lacordaire écrivait encore à un jeune homme : « N'oubliez pas qu'un serviteur fidèle, affectionné, est un des plus grands bienfaits de Dieu et un élément sérieux de bonheur. Mais vous n'aurez un tel homme qu'en vous occupant de son âme (c'est-à-dire en lui apprenant à connaître et à aimer Jésus-Christ). Pour cela, il faut lui faire le catéchisme, prier avec lui tous les soirs, avant de vous coucher, dans votre chambre, communier avec lui aux grandes fêtes de l'année, être enfin pénétré de cette pensée qu'il est du même sang que vous, et qu'il vaut mieux que vous, s'il a plus de vertus. Peut-être ces pratiques vous [170] sembleront étranges, et cependant, elles étaient celles de nos pères. Dans tous les châteaux, pour ne pas dire dans toutes les maisons bien réglées, on enseignait aux serviteurs la doctrine chrétienne, on faisait en commun la prière avec eux, on communiait avec eux aux bonnes fêtes, selon l'expression du temps. C'étaient les mœurs de nos ancêtres; aussi avaient-ils des serviteurs dévoués qui vieillissaient à côté d'eux. Occupez-vous donc, mon cher ami, de l'âme de votre domestique, comme je me

suis occupé de la vôtre. Cherchez à la tirer de ses langes, à relever, à la purifier : vous en recueillerez le fruit. »

Michel-Ange, grand peintre, grand sculpteur, grand architecte, avait su, par sa honte, s'attacher un domestique fidèle, appelé Urbin, qui était plein de dévouement pour son maître. Celui-ci avait quatre-vingts ans quand Urbin tomba malade; il lui donna lui-même tous les soins dans sa maladie et voici en quels termes il annonça sa mort à un de ses amis :

« Mon ami, je ne puis qu'écrire mal; cependant, je dirai quelque chose en réponse à votre lettre. Vous savez comment Urbin est mort, ce qui a été pour moi une grande grâce de Dieu, et en même temps une grande perte et une douleur infinie. La grâce a été que, après m'avoir, pendant sa vie, par ses soins, conservé vivant, il m'a, en mourant, enseigné à bien mourir. Je l'ai gardé vingt-six ans, et l'ai toujours trouvé sûr et fidèle ; maintenant, que je l'avais mis au-dessus du besoin et que je m'attendais à l'avoir pour bâton et repos de ma vieillesse, il m'est enlevé, et il ne me reste d'autre espérance que de le revoir en paradis. Dieu nous a donné un signe de cela par la très heureuse mort qu'il a [171] faite ; car il regrettait bien moins de mourir que de me laisser dans ce monde perfide, au milieu de tant de peines, bien que la plus grande partie de moi-même s'en soit allée avec lui. Il ne me reste plus qu'une douleur infinie et je me recommande à vous. »

Une telle lettre, qui témoigne à la fois de la piété et de la sensibilité de Michel-Ange, est un des traits les plus touchants, les plus caractéristiques de l'histoire de ce héros de l'art.

Un de nos plus célèbres peintres a représenté, dans un tableau fort remarquable, Michel-Ange donnant ses soins à son fidèle serviteur.

CHAPITRE III DU ZÈLE

Celui qui n'a pas de zèle n'aime pas. En effet, à moins qu'il ne soit intéressé et égoïste, l'amour porte à vouloir du bien à l'objet aimé. L'époux désire le bonheur de son épouse et de son enfant, l'ami veut du bien à son ami. Mais ce désir de bonheur que nous avons pour ceux que nous aimons ne doit pas se borner à des biens périssables ; car ce qui passe n'est rien devant l'éternité. Que les hommes qui ne croient à rien et qui ne connaissent pas d'autre félicité que les plaisirs et les consolations de cette misérable terre, n'aient que cela à envier pour ceux qu'ils aiment, cela se conçoit ; mais quiconque connaît le vrai bonheur ne peut manquer de le désirer pour ceux qu'il chérit et de chercher, par tous les moyens en son pouvoir, à le leur procurer. Or, puisque nous devons aimer tous les hommes, d'après le précepte de [172] Notre-Seigneur, parce qu'ils sont l'image du Dieu souverainement aimable, nous devons leur souhaiter sincèrement le bonheur éternel, qui est le seul durable, et chercher, selon nos forces, à le leur procurer. De là, la nécessité du zèle, dont nous devons parler dans un premier article. Dans un second, nous dirons les moyens de l'exercer.

ARTICLE PREMIER NÉCESSITÉ DU ZÉLÉ

Le plus grand des commandements, c'est d'aimer Dieu, notre Père, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Or, que fait l'enfant qui voit outrager son père, s'il l'aime ? Que fait le soldat qui a du cœur, s'il voit insulter son général ? Que fait même un père, s'il voit maltraiter son enfant ? Ah ! Dans ces cas, on ne reste pas impassible. Si, à la vue de Dieu outragé, blasphémé, méprisé par les âmes, nous restions indifférents, nous serions convaincus de ne pas l'aimer.

Qui ne se reprocherait comme un crime de laisser mourir un malheureux qu'il rencontrerait sur la route, succombant sous le coup des blessures d'un assassin ou consumé par la faim ? Hélas ! Les pécheurs sont blessés à mort par l'ennemi du salut; ils sont privés de la grâce, l'aliment de leur âme, et nous les délaissions ! « Si une bête de somme tombe, on la relève; une âme tombe, et personne pour la relever ! » s'écrie saint Bernard. Nous crions à un aveugle qui va tomber dans un précipice de s'arrêter ; et quand une âme va tomber dans les gouffres de l'enfer, nous la laissons aller à l'abîme. Peut-être cette âme est celle d'un [173] de nos proches, et cependant, nous ne nous reprochons pas cette négligence. Quel aveuglement ! On cherche à se justifier en disant qu'on ne s'occupe pas des affaires des autres. Mais Dieu n'a-t-il pas ordonné à chacun de s'occuper de son prochain, et Caïn trouva-t-il une excuse quand Dieu, lui demandant compte de la mort de son frère, il répondit : « Suis-je son gardien ? » Dieu le maudit. Cette excuse des indifférents qui disent : « Ce n'est pas mon affaire, » ressemble fort au langage de Caïn.

Ce n'est pas delà charité, mais de l'égoïsme, que de dire : chacun pour soi; et, certes, ce n'est pas en agissant ainsi qu'on fait ses propres affaires. Cette négligence fait, au contraire, perdre à ceux qui en sont coupables les plus précieux avantages. On ne fait rien pour Dieu, qui ne soit profitable pour soi; et, quand on néglige de plaire à Dieu, et qu'on omet ce qu'il commande, on subit toujours un grand dommage. Il est écrit que *celui qui retire le pécheur de l'erreur de sa voie couvre la multitude de ses péchés*. Tout homme est pécheur, tout jeune homme est plus ou moins coupable. Dans des moments de réflexion sérieuse, qui ne voudrait pouvoir se dire que Dieu lui a pardonné les écarts de sa jeunesse ? Le moyen d'être rassuré, c'est de s'employer au salut des autres. Celui qui ne fait rien pour l'âme de son prochain, peut-il être en sûreté pour son propre salut ? Les anciens Romains décernaient une couronne de laurier à celui qui avait sauvé la vie à son semblable ; Dieu prépare une couronne de gloire à celui qui aura sauvé l'âme de son prochain. N'est-ce pas un grand malheur de s'en priver par négligence ?

Saint Grégoire le Grand, écrivant à un commandant militaire, appelé Gulfar, qui avait un grand zèle pour ramener les schismatiques, lui disait : « Toute abondance de biens terrestres, toute prospérité a une fin : la mort; mais le zèle que vous avez pour les âmes a une espérance assurée : celle de l'éternelle vie. C'est pourquoi, après vous avoir salué avec l'affection paternelle que je vous porte, je vous exhorte à poursuivre l'œuvre entreprise avec tout le zèle que vous a donné celui qui est le centre de l'unité chrétienne, et à soutenir par de continuels conseils ceux que vous êtes parvenu à retirer de l'erreur du schisme.Pendant *que* vous prenez en main, ici-bas, la cause de Dieu, lui fera prospérer par sa protection toutes vos œuvres, et, dans l'éternelle vie que vous désirez, vous trouverez la récompense de vos grands mérites. »

Qu'on se garde de l'illusion de penser que le zèle n'est le partage que du prêtre ou du religieux ; sans doute, ceux qui ont embrassé une vocation sainte sont tenus d'être zélés; mais, de même que la charité est commandée à tous, de même le zèle, dans certaines limites, est pour tous un devoir.

Lacordaire écrivait à un jeune homme : « Comme il n'y a pas de charité sans amour, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme ; et, ce que je vous demande avant tout, dès aujourd'hui, c'est d'embrasser le monde de votre ambition. Vous ne sortirez jamais assez de vous-même pour y être puissant; jamais vous ne croirez assez pour vous, si vous ne croyez pour les autres. Ne dites pas : « Je veux me sauver » ; dites-vous : « Je veux sauver le monde. » C'est là le seul horizon d'un chrétien, parce que c'est l'horizon de la charité. » Qu'on ne dise pas qu'on ne sait pas s'y prendre [175] pour faire du bien aux autres. Quand on aime quelqu'un, on n'est jamais embarrassé pour lui rendre service. La bonne volonté, le bon cœur savent inventer des industries merveilleuses pour ramener l'âme égarée.

L'ermite saint Abraham avait élevé, avec le plus grand soin, sa nièce Marie, dans une cellule voisine de la sienne. Trompant la vigilance de son oncle, cette jeune fille avait eu le malheur de faire une chute, et, dans son désespoir, elle partit en secret et alla bien loin mener une vie de débauche. Abraham pria et pleura sans pouvoir la découvrir. Ayant enfin appris où elle demeurait, il quitta sa cellule, après s'être déguisé; et l'ayant abordée, il se fit reconnaître. « Marie, ma fille, dit-il, qu'est devenue votre vie angélique ? Où sont les larmes de bonheur que vous versiez dans votre cellule ? Ah ! Revenez, mon enfant, je me charge de vos péchés, je les expierai par la pénitence. Ne craignez pas, il n'est pas étonnant qu'on tombe, mais il est honteux de ne pas se relever ; » et, mêlant ses larmes à ses exhortations, il eut le bonheur de déterminer sa nièce à pleurer ses fautes et à le suivre au désert, où, après quinze ans de pénitence, elle mourut de la mort des justes. Mais exposons les moyens principaux de faire du bien à l'âme de son prochain.

ARTICLE II MOYENS D'EXERCER LE ZELE

« Quel est celui, se demande saint Augustin, qui est dévoré du zèle ? C'est, répond-il, celui qui désire et qui s'empresse de corriger tout le mal qu'il voit faire, et qui ne prend point de repos. » [176]. Il ne s'agit pas d'être oisif : il faut agir par les paroles, par les exemples et par la prière. Il en est, peut-être, qui ont porté au mal quelqu'un par des paroles mauvaises, par un conseil pervers. Quel malheur ! Il faut le réparer. Comment ? En donnant de bons conseils. Écoutons Silvio Pellico :

« Ceux qui sont beaucoup moins âgés que vous, sur qui, pour cette raison, votre exemple et votre parole peuvent avoir de l'autorité, considérez-les tous comme vos enfants ; traitez-les avec ce mélange de zèle et d'indulgence qui est propre à les éloigner du mal et à les exciter au bien.

Les enfants sont imitateurs, de leur nature. Si les hommes qui entourent un enfant sont pieux, pleins de dignité, aimables, cet enfant brûlera du désir de leur ressembler, et il y arrivera. S'ils sont irréguliers, abjects dans leurs sentiments, malveillants, l'enfant, imbu de leurs erreurs et de leurs vices, sera détestable comme eux.

Même à l'égard des enfants et des jeunes garçons que vous ne voyez pas fréquemment et à qui, peut-être, vous n'aurez occasion de parler qu'une fois en votre vie, montrez-vous bon; dites-leur, si l'occasion s'en présente, une parole de vertu. Cette parole, ce regard honnête pourra les retirer d'une basse pensée, leur inspirer la volonté de mériter l'estime des gens de bien.

Si un jeune homme de belle espérance met sa confiance en vous, soyez pour lui un généreux ami ; venez à son aide par de fermes et sages conseils, ne le flattez jamais ; applaudissez à ses actions louables, ce sera fort bien; mais retirez-le, par un blâme énergique, des actions indignes.

Si vous voyez un jeune homme tourner au vice, quand même vous ne seriez pas dans son [177] intimité, ne négligez pas, lorsque vous en aurez l'occasion, de lui tendre la main pour le sauver. Quelquefois, le jeune homme qui prend une mauvaise voie n'aurait besoin que d'un cri, d'un signe, pour en avoir honte, et revenir sur ses pas et rentrer dans le chemin de la vertu. »

Silvio Pellico parle des exemples. Ils sont, en effet, plus éloquents que les paroles. Un ancien a dit : *Les paroles émeuvent et les exemples entraînent*, surtout s'ils partent de haut. Saint Fulgence écrivait au sénateur Théodore : « Ceux qui sont placés au sommet des dignités humaines ou en perdent avec eux un grand nombre, ou entraînent avec eux beaucoup d'hommes dans la voie du salut. Une grande peine leur est réservée, s'ils tendent à un grand nombre le piège de leurs mauvais exemples, et une grande gloire les attend, s'ils offrent à tous le modèle d'une conduite sainte. Qui ne mépriserait une pauvre chaumière, quand il voit un sénateur mépriser un palais de marbre ? Qui ne chercherait à

se préparer le ciel en foulant aux pieds la terre, quand il voit un consul romain s'empresser de courir du côté du ciel par le mépris des choses terrestres ? »

Toutefois, lors même qu'on est d'une condition ordinaire, on peut, par l'exemple d'une vie chrétienne, ramener les autres au devoir, surtout si on a soin de fortifier les conseils et les exemples que l'on a donnés par la prière qui doit appeler les bénédictions de Dieu sur toutes les œuvres de zèle.

Saint François Régis, n'étant encore qu'élève de philosophie au collège de Tournon, s'appliquait avec la plus grande ardeur à l'instruction du peuple. Il se chargea, avec le consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités [178] du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de la ville, qui, à certains jours, venaient recevoir les aumônes du collège. Les dimanches et les fêtes, il allait dans les villages, et rassemblait les enfants avec une clochette, pour leur expliquer les premiers principes de la religion. L'illustre président de la république de l'Equateur, Garcia Moreno, était dévoré de la flamme de l'apostolat. Son zèle lui suggérait les moyens les plus ingénieux pour gagner une âme à Jésus-Christ. Il avait à Quito un ami dont il estimait le caractère, les bonnes qualités et aussi les précieux services ; car, souvent, il trouvait chez lui les capitaux dont il avait besoin pour ses grandes entreprises. Cet ami allait à la messe, soulageait les pauvres, assistait même aux exercices spirituels ; mais, par suite d'une longue habitude, il restait éloigné des sacrements. Garcia Moreno lui reprochait cette inconséquence, sans jamais obtenir autre chose que de vagues promesses pour l'avenir. Or, c'est la coutume à Quito, qu'à la fin du mois de Marie, les fidèles offrent à la Sainte Vierge, en guise de fleurs, leurs résolutions écrites. Vers la fin du mois, Garcia Moreno demanda à son ami s'il avait offert à Marie son bouquet de fleurs. Celui-ci comprit l'allusion et voulut s'esquiver : « Attendez donc, reprit Garcia, je lui ai présenté, moi, un riche bouquet, et, comme toujours, il faudra que vous en fassiez la dépense. — Vous savez que ma bourse vous est ouverte, lui répondit son interlocuteur, croyant qu'il s'agissait d'une nouvelle demande d'argent pour un don que le président voulait faire. — Je puis compter sur vous ? — Certainement. — Eh bien, j'ai promis à la Sainte Vierge que vous communieriez le dernier jour de son mois ; vous [179] voyez que, sans vous, je ne puis offrir mon bouquet. » Le pauvre ami, assez embarrassé, lui dit que le président avait des idées singulières, et qu'une action de cette importance demandait une grande préparation. « Aussi, vous ai-je prévenu à l'avance, répliqua Garcia Moreno. » Touché de cette sollicitude pour son âme, le retardataire s'enferma durant quelques jours dans une solitude complète ; et quand vint la clôture du mois de Marie, on le vit à la Sainte Table, à côté du président, ce qui mit la joie dans les cœurs.

Si tous les hommes, tous les jeunes gens entendaient comme Garcia Moreno la pratique du zèle, on ne verrait pas le mal grandir tous les jours, et les âmes se perdre sans que personne leur tende la main pour les sauver. Nous conjurons donc tous les hommes, tous les jeunes gens qui nous liront, de s'employer au salut de leurs frères par tous les moyens que nous venons d'indiquer.

Il n'en est point parmi eux qui ne puisse ramener à la vertu et à Dieu un certain nombre d'âmes ; même parmi celles que le prêtre ne peut atteindre. Nous leur disons donc avec saint Augustin : « Vous voyez votre frère courir au théâtre, arrêtez-le, avertissez-le, entrez dans une sainte tristesse, si le zèle de la maison de Dieu vous dévore. Vous en voyez d'autres qui veulent s'enivrer, arrêtez-les le plus que vous pourrez, par de bonnes paroles. » Ne vous donnez point de relâche. Il s'agit d'arracher les âmes au péché et à l'enfer. [180]

CHAPITRE IV

DE L'AMITIE

« Remarques; bien, écrit saint Augustin ce que je dis de l'amitié. Il y a des amis qui ne sont point compris dans la notion vraie de l'amitié : il y a d'abord ceux qui sont unis par une mauvaise conscience. Excluons cette amitié criminelle. Il y en a une autre, toute charnelle, qui se contracte par la cohabitation, les entretiens mutuels, la vie commune. C'est ainsi qu'un homme s'attriste quand il voit partir celui avec qui il est dans l'habitude de converser et de vivre. Deux hommes se rencontrent, voyagent ensemble trois jours durant; ils ne veulent ensuite plus se séparer. Cette amitié est une amitié, non de raison, mais d'habitude, qui nous est commune avec les animaux. Deux chevaux qui mangent au même râtelier se recherchent. S'il arrive que l'un précède l'autre, ce dernier se hâte de le rejoindre. Il faut nous élever à un degré supérieur. Il y a, on effecte, une amitié qui n'est, pas d'inclination, mais de raison. Par elle, nous aimons en cette vie mortelle l'homme à cause de sa fidélité et par un motif de bienveillance mutuelle. L'amitié doit être gratuite; car vous ne devez pas avoir un ami ou aimer quelqu'un pour un motif d'intérêt. Si vous aimez quelqu'un afin qu'il vous fournisse de l'argent, ou quelque autre avantage temporel, ce n'est pas la personne que vous aimez, mais bien l'avantage qu'elle vous procure. L'ami doit être aimé gratuitement pour lui-même et non pour autre chose..... Qu'aimez-vous dans un ami ? Il peut se faire que vous ayez un vieillard pour ami. **[181]** Qu'aimez-vous dans ce vieillard ? Seraient-ce un corps voûté, une tête blanchie, un front couvert de rides, une mâchoire contractée ? Si rien n'est plus difforme qu'un corps ravagé par la vieillesse, si, néanmoins, il y a quelque chose que vous aimez, abstraction faite de ce corps que vous voyez et que vous n'aimez pas, à cause de sa difformité, que découvrez-vous de digne de votre amour ? Si je vous demande-pourquoi vous l'aimez, vous répondrez que c'est un homme fidèle. C'est donc la fidélité de cet homme que vous aimez. »

Ainsi donc, d'après saint Augustin, d'accord en ceci avec Aristote, Cicéron, et les autres philosophes païens, l'amitié est une vertu morale, c'est l'amour gratuit et fidèle que se portent mutuellement des hommes qui se veulent du bien, et qui cherchent à s'en faire les uns aux autres. Disons d'abord ses avantages, et parlons ensuite du choix qu'on doit faire de ses amis.

ARTICLE PREMIER AVANTAGES DE L'AMITIÉ

« On a beaucoup à gagner dans la compagnie des gens de bien, dit saint Ambroise. Il est utile aussi aux jeunes gens de fréquenter des hommes célèbres et sages; car, celui qui vit avec les sages, devient sage lui-même, et celui qui s'unit à ceux qui manquent de prudence, fait voir qu'il en est dépourvu lui-même. Ce commerce avec les gens de bien sert beaucoup pour apprendre à vivre et est un témoignage de probité; car les jeunes gens font voir par là qu'ils imitent ceux qu'ils recherchent, et l'opinion s'accrédite qu'ils, **[182]** ont avec eux une même manière de vivre. C'est beau de voir des vieillards unis aux jeunes gens. Les vieillards instruisent les jeunes gens et témoignent de leur vertu; les jeunes gens sont une consolation pour les vieillards.

L'amitié est la gardienne de la piété; elle enseigne aux amis l'égalité qui fait qu'entre eux il n'y a ni supérieur, ni inférieur. S'il n'y a pas égalité de sentiments, il n'y a pas d'amitié. Qu'est-ce qu'un ami, sinon celui qui partage votre affection, à qui vous unissez votre âme, la mêlant en quelque sorte avec la sienne, de manière à ne vouloir faire qu'un avec lui, à qui vous vous confiez comme à un autre vous-même, de qui vous ne craignez rien, à qui vous ne demandez rien d'inconvenant à votre profit; l'amitié, en effet, ne perçoit pas de tribut; elle est pleine d'honneur et de grâce. C'est une vertu et non un commerce lucratif. Ce n'est pas l'intérêt qui l'engendre : mais la bienveillance. »

Saint Augustin parle comme saint Ambroise, son maître : « Si on éprouve quelque plaisir, dit-il, dans l'amitié que profane la passion, que déshonore l'avarice, qu'avilit la luxure, qu'en doit-il être du bonheur que donne une amitié d'autant plus sûre qu'elle est plus honnête, d'autant plus douce qu'elle est plus chaste, d'autant plus agréable qu'elle est plus libre ?

L'amitié spirituelle, qui est la vraie, est si utile, qu'on ne peut rien désirer en ce monde de plus saint, qu'on ne peut rien rechercher de plus avantageux, qu'il n'est rien qu'on trouve plus difficilement, qu'on expérimente avec plus de douceur, qu'où ne conserve avec plus de fruit. Cette amitié communique sa douce saveur à toutes les vertus, elle triomphe par son influence de tous [183] les vices ; elle tempère l'adversité, elle rend plus calme la prospérité. *Malheur à celui qui est seul*, dit le Saint-Esprit ; *car, s'il tombe, il n'a personne pour la relever*. Or, il est tout à fait seul celui qui est sans ami. « Un ami, dit le Sage, est le remède aux maux de la vie, il n'est point, en effet, de remède plus puissant, plus efficace, pour les blessures de notre âme, que d'avoir quelqu'un qui, dans nos heures de douleur, nous offre une compassion sincère, et, dans nos joies, vienne nous féliciter. »

L'expérience est d'accord avec l'enseignement des saints docteurs. Quel profit n'ont pas tiré de leur amitié les saints et illustres amis dont l'histoire nous a gardé le souvenir !

Pendant que saint Basile était à Athènes, il se lia d'amitié avec saint Grégoire de Nazianze. S'étant fait part l'un et l'autre du désir qu'ils avaient de quitter le monde, ils commencèrent à vivre sous le même toit et à prendre leurs repas à la même table. Ils s'entendirent si bien dans les études à entreprendre et dans les vertus à pratiquer, qu'on eût dit qu'ils n'avaient qu'une seule âme pour animer leurs deux corps. Ils rivalisaient d'ardeur pour acquérir la science; mais sans en vie. S'ils luttèrent ensemble, ce n'était pas pour l'emporter l'un sur l'autre, mais bien pour se renvoyer l'un à l'autre la victoire ; chacun d'eux jouissait des éloges que l'autre recevait. Leur occupation, leur ambition, n'avait pour objet que l'acquisition de la vertu. Ils étaient l'un pour l'autre un modèle de vie réglée et ils s'apprenaient mutuellement à juger sainement les choses. Ils n'appelaient à partager leur société que ceux de leurs condisciples qui étaient très chastes et très pacifiques ; ils ne connaissaient que deux chemins, celui qui con- [184] duit à l'église et celui qui les menait aux écoles publiques ; ils laissaient volontiers à d'autres les fêtes, les théâtres, les réunions bruyantes, les festins. L'éloge qu'ils estimaient le plus, celait d'être appelés chrétiens; et, dans une ville où les faux dieux avaient tant d'orateurs pour les louer, jamais le bruit des superstitions païennes n'arriva à leurs oreilles ; et même, comprenant la fourberie des adorateurs des idoles, ils mépriseront souverainement les démons dans le lieu menu: où ils ' étaient le plus honorés. Leur amitié si remarquable attira autour d'eux un groupe de jeunes gens vertueux dont Basile était le guide. Par suite, ces deux amis furent connus et célèbres non seulement en Grèce, mais même dans les contrées lointaines; leur réputation arrivait partout où était connu le nom de leurs maîtres.

Mais voici une histoire moins connue et non moins admirable. A Mortara et à Novare, villes d'Italie, on honore comme martyrs les saints Amic et Amèle. Parmi les guerriers qui suivaient Charlemagne sur la terre d'Italie où il porta ses conquêtes, ces deux jeunes adolescents, de noble race, se faisaient remarquer entre tous par leur piété vive et l'ardeur de leur courage. Nés le même jour, de familles différentes et sans aucune relation de parenté, ils furent baptisés à la même heure ; ils avaient même visage, même taille, même démarche, au point qu'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre. Toujours ensemble à l'armée, à l'église, ils pratiquaient les mêmes œuvres de charité chrétienne, secourant les pauvres et les prisonniers, passant les nuits en prière, observant les mêmes jeûnes, mortifiant leur corps par le cilice, élevant leur âme par l'oraison faite en commun. Les deux amis recherchaient par-dessus [185] tout la gloire du soldat chrétien; ils voulaient mourir en combattant les ennemis de Dieu et de l'Eglise, les Saxons païens et les Lombards oppresseurs du Saint-Siège. Tel était l'héroïque martyr auquel ils se préparaient et qu'ils rencontrèrent dans les plaines de Novare, dans une bataille contre les

troupes de Didier. Charlemagne voulut que la même tombe réunît dans la mort ces deux frères d'armes si unis durant la vie. L'Eglise de Novare reçut ce précieux dépôt; les nombreux miracles opérés depuis, par l'intercession des deux soldats du Christ, ont fait inscrire leurs noms au catalogue des saints.

En un temps où les méchants s'unissent pour perdre les âmes, et ruiner l'œuvre de Dieu, ne faut-il pas que les hommes de bien se lient d'amitié avec des gens vertueux, afin de s'entraider mutuellement à lutter contre le mal, et à se maintenir dans le devoir ? Toutefois, il faut se défier des pièges trompeurs d'une fausse amitié.

ARTICLE II DU CHOIX D'UN AMI

Alcuin, le maître de Charlemagne, écrivait à un jeune homme : « Vous devez savoir que, dans les lieux où se rencontrent un certain nombre d'hommes, on trouve des bons et des méchants; mais un esprit sage sait tirer parti des uns et des autres, en se garant de la malice de ceux-ci et en imitant la justice de ceux-là. La raison qui a été donnée à l'homme doit discerner ce qu'il faut fuir et ce qu'il faut rechercher. » Qui n'admirerait la sagesse de ce langage !.... Les païens eux-mêmes ont reconnu que l'amitié ne peut exister que parmi [186] les gens de bien. Plutarque a dit : « Faites-vous des amis avec lesquels vous puissiez vivre non joyeusement, mais bien. » Un philosophe chinois donne le même conseil sous une autre forme. « Ne te lie jamais d'amitié, dit-il, avec un homme qui n'est pas plus homme de bien que loi. » Et un poète arabe a dit : « Un ennemi sage vaut mieux qu'un ami fou. » Les saints docteurs sont plus explicites encore. Ecoutons saint Augustin : « Ils usurpent faussement le nom noble d'amis, ceux qui ne sont d'accord que pour le vice. Celui qui n'aime pas n'est pas ami; et celui qui aime l'iniquité n'aime pas l'homme; il hait sa propre âme; comment aimerait-il celle d'un autre ?

Le fondement de l'amitié, c'est l'amour de Dieu auquel il faut tout rapporter. Tout ce qu'on bâtit doit être placé sur ce fondement, et tout ce qui le dépasse doit être ramené à sa mesure. Il ne faut pas introduire dans notre amitié tous ceux que nous aimons, car nous n'en sommes pas capables. Il faut choisir celui qui en est capable, l'éprouver d'abord, l'admettre ensuite; et enfin s'accorder avec lui dans les choses divines et humaines avec une grande charité et une grande bienveillance. Il est des défauts tels que celui qui y est sujet ne garde pas longtemps les lois de l'amitié. Les esprits colères, changeants, soupçonneux, grands, parleurs, n'en sont pas capables. »

Saint Ambroise écrivait à Florien : « Dans toutes vos actions, imitez les bons, rivalisez avec les saints, et ayez sous les yeux leurs exemples. Choisissez les bons pour compagnons, car si vous partagez leur société, vous partagerez aussi leurs vertus. C'est dangereux de converser avec ceux qui vivent mal ; il vaut mieux avoir leur aversion que leur amitié. » [187]

Le Docteur angélique dit à son tour : « La société des gens de bien est très utile à l'homme. *Celui qui vit avec les sages devient sage lui-même.* » « Conversez, dit Sénèque, avec ceux qui vous rendront meilleur. Un charbon éteint s'enflamme au contact d'un autre charbon ardent. Ainsi celui qui serait mauvais devient bon au milieu des bons. Leurs exemples le provoquent au bien. »

Un laïque converti, Silvio Pellico, parle comme les saints docteurs. « Ne déshonorons jamais le nom sacré d'ami, dit-il, en le donnant à un homme qui n'a que peu ou point de vertu. Celui qui hait la religion, celui qui n'est pas jaloux de sa dignité d'homme, celui qui ne sent pas qu'on doit honorer sa patrie par la sagesse de ses pensées et par la noblesse de ses sentiments, celui qui est fils peu respectueux ou frère malveillant, fût-il le plus merveilleux des mortels, par les agréments de ses manières et de sa personne, par la beauté de son langage, par l'étendue de ses connaissances et même par un brillant élan vers les actions généreuses; qu'un tel homme ne vous entraîne pas à

vous leur d'amitié avec lui. Quand il vous témoignerait la plus vive affection, ne l'admettez pas à votre familiarité ; l'homme vertueux possède, lui seul, les qualités nécessaires à un ami.

Avant de reconnaître un homme pour vertueux, la seule possibilité qu'il ne le soit pas doit être un motif suffisant, pour vous tenir à son égard dans les limites de la politesse commune. Le don du cœur est une trop grande chose; vous empressez de le livrer, c'est une coupable imprudence, c'est une indignité.

Celui qui se lie avec des hommes pervers se pervertit, ou au moins fait retomber honteusement [188] sur lui-même l'infamie de Ses faux amis. Ne veuillez pas à toute force avoir des amis. Il vaut mieux n'en avoir aucun, que de s'exposer à se repentir d'un choix précipité; mais, quand vous en aurez trouvé un, honorez-le d'une haute amitié. »

Entre les gens vertueux, il est bon de choisir ceux qui sont plus âgés. Saint Ambroise nous l'a fait comprendre. Fénelon en donne la raison : « On en mûrit plus vite », dit-il; et Cicéron lui-même a écrit : « Un jeune homme doit respecter ceux qui sont plus âgés que lui et choisir parmi eux les pins vertueux et les plus intégras pour prendre leurs conseils et pour s'appuyer *but* leur autorité. »

Quand on a fixé son choix d'après ces règles sages, il faut être assurément fidèle à l'amitié et s'en servir comme d'un moyen de devenir ou de rester vertueux et de rendre tel son ami. Dans ce but, il ne faut pas se flatter mutuellement. La flatterie est si odieuse que Démosthène a dit : « Il y a cette différence entre les corbeaux et les flatteurs, que les premiers dévorent les morts et les seconds les vivants. » // faut donc s'en garder; surtout avec un ami. Il vaut mieux convenir avec lui qu'on s'avertira mutuellement de ses défauts. Quelqu'un avertissant Confucius de quelque faute qu'il faisait: « Que je suis fortuné, dit ce philosophe chinois, j'ai trouvé un homme pour me reprendre! »

Rien de plus utile que de s'entraider à braver le respect humain, à assister aux saints offices, à éviter les fêtes du monde, et à fréquenter les sacrements.

Toutefois, si une amitié d'abord sainte devenait dangereuse, il ne faudrait pas hésiter à la rompre. Lacordaire écrivait à un jeune homme ; « Le véri- [189] table amour est pur, il est dans le cœur, et non dans les sens. Les sens s'éteignent, s'avalissent, et il n'y a rien qui soit si loin de l'amour qu'un débauché. Plus le cœur est pur, plus l'amour de Dieu le purifie et l'élève, et plus il est capable d'aimer vraiment et solidement. Je sais bien, mon cher ami, que vous ne vous laisserez pas séduire par des affections molles, dont toute la fin est la satisfaction des sens, fugitive comme la fumée, amère comme elle. »

Saint Nil, abbé du Mont Sinaï et disciple de saint Jean Chrysostome, avait été d'abord préfet de Constantinople: c'est de là qu'il se retira au désert. Un jeune homme vertueux lui ayant écrit qu'il se sentait rempli d'une telle affection pour un autre jeune homme appelé Dionisidore, qu'il ne pouvait vivre sans le voir, saint Nil lui répondit : « Je vois, par tout ce que me marque votre lettre, que le démon dresse des embûches à votre âme appliquée à la vertu et à l'amour de Dieu. L'esprit de fornication, que les Grecs appellent l'amour, précipite sans effort dans les gouffres du vice ceux qui sont inclinés au mal et qui oublient le jugement suprême; mais quand il a affaire à ceux qui ont le souci de leur salut, il les attaque par divers artifices. D'abord, il ne fait naître en eux rien de mauvais; mais il leur inspire une affection constante et paisible pour une personne étrangère, ou compatriote, d'un sexe ou d'un autre; il excite à vivre avec elle, à célébrer avec elle les fêtes, à prendre avec elle ses repas, à causer d'une manière honnête et sans aucune pensée coupable. Or, ce sont là les fondements, les principes, les racines du péché. Le temps se passe ainsi, l'habitude s'est formée, et il est difficile de l'arracher, et c'est alors que le démon allume dans le corps, [190] comme une autre fournaise de Babylone, le feu des mauvaises passions..... Je vous prie donc instamment, vous qui, sur une bonne racine, commencez à faire paraître d'heureux germes, de vous tenir constamment en garde contre ce lion, ce méchant démon, en évitant de fréquenter Dionisidore, en ne célébrant pas les fêtes avec lui, en n'allant pas avec lui aux jeux

publics, en ne mangeant pas et en ne buvant pas avec lui. Que si les circonstances demandent que vous lui parliez quelquefois, ne le regardez pas en face, mais tenez vos yeux baissés vers la terre, ne lui répondez qu'avec gravité, évitez de plaisanter avec lui et évitez d'aller aux bains avec lui. La racine du péché, qui se commet par le corps, est dans l'affection de l'âme, arrachez-la avant qu'elle émette son germe de mort.....

Remarquez, aussi que l'ennemi cherche à inspirer une passion coupable non seulement pour ceux dont le visage est beau, mais pour ceux mêmes qui, quel que soit leur sexe, ont le visage défiguré par le vice. Fuyez donc tout commerce avec les jeunes gens qui ont de la beauté, ou qui sont esclaves de leurs passions. »

Après tout, si on ne trouvait point d'ami qui ne fût un écueil dans ce siècle de corruption, on pourrait toujours ouvrir son cœur à un bon prêtre et trouver en lui une amitié salutaire.

CHAPITRE V DE LA JUSTICE

C'est une vertu morale qui incline l'homme à rendre à chacun ce qui lui est dû. Il y a la justice [191] distributive, qui, fait un devoir à ceux qui sont à la tête d'une nation, de distribuer aux particuliers les récompenses, les dignités, les charges, selon le mérite et la conduite de chacun. La justice légale fait un devoir de rendre à la société ce qui lui est dû pour le bien commun de tous ses citoyens. Elle doit faire valoir les droits de chacun et appliquer les peines conformément aux lois. Ils sont coupables, ceux qui méprisent les lois justes et agissent contrairement au bien commun. Enfin, il y a la justice stricte, par laquelle un homme privé est disposé à rendre à un autre particulier ce qui lui est dû en rigueur de droit, en gardant une égalité absolue entre la chose rendue et la chose reçue. C'est de cette dernière espèce de justice que nous devons dire quelques mots; car nous sommes dans un siècle où *l'adultère et le vol ont inondé la terre*, selon le langage du Saint-Esprit.

Tout homme a droit à la vie, à l'usage des membres que Dieu lui a donnés, à la fidélité de l'épouse qu'il s'est choisie et à laquelle il est uni par un contrat indissoluble, et il a droit de plus à ses biens, à sa réputation, à son honneur. Donner la mort à un homme par le fer ou le poison ou de toute autre manière, c'est un crime abominable; le mutiler en lui retranchant un membre, ce n'est permis que dans le cas où ce serait nécessaire pour lui sauver la vie. Quels remords cruels poursuivent l'homicide !

L'empereur Constant II avait fait assassiner inhumainement son frère Théodose. D'affreux remords présentèrent dès lors sans relâche à son esprit l'image de son frère. Théodose, sanglant, le poursuivait sans relâche, une coupe à la main, en lui disant : « Bois, bois, frère barbare, le sang [192] de ton frère. » Vainement, Constant voulait fuir ce fantôme, la funeste image était toujours devant lui, ne lui laissant ni trêve ni sommeil. Ce supplice dura jusqu'à ce qu'il trouva la mort dans un bain, où il fut assommé avec un vase de bronze.

« Ayez horreur, comme d'une insigne immoralité, a écrit Silvio Pellico, de ravir à un mari l'amour de sa femme. S'il est digne d'en être aimé, votre perfidie est un crime atroce. S'il n'est pas un mari estimable, ses fautes ne vous autorisent pas à dégrader sa malheureuse compagne. Pour la femme d'un mauvais mari, il n'y a pas de choix, elle doit se résigner à le supporter et à lui être fidèle. Celui qui, sous prétexte de vouloir la consoler, l'entraîne à un amour coupable, est un cruel égoïste. Et quand il serait conduit par une tendre compassion, cet attendrissement est illusoire, funeste, condamnable. En inspirant de l'amour à cette femme, vous augmenteriez son malheur; vous y ajouteriez peut-être tous les tourments de la jalousie de son mari; vous y ajouteriez les déchirants remords d'une femme qui se sent coupable. La femme malheureuse ne peut avoir la paix qu'en se maintenant irréprochable. Celui qui lui promet une autre paix la trompe et la précipite dans un abîme de douleurs. »

Une loi néfaste permet aux tribunaux de prononcer le divorce civil et aux magistrats d'unir civilement ceux qui sont divorcés; mais les lois humaines ne peuvent prévaloir contre les lois divines; l'Eglise, elle-même, ne peut accorder à cet égard aucune dispense. Et le divorcé qui se remarie avec une femme dont le premier mari est vivant, on avant la mort de la femme dont il est séparé, n'est qu'un adultère et un concubinaire, ça état de damnation. [193]

Quiconque possède quelque chose en ce monde, comprend facilement qu'il a sur ce qui lui appartient un droit que tous doivent respecter. Seuls, les gens chez qui la misère crie plus haut que la conscience, osent proclamer ce principe : *La propriété, c'est le vol*, et appellent de leurs vœux une révolution partageuse à laquelle ils auraient tout à gagner. Toutefois, lors même que ce bienheureux partage arriverait un jour, le lendemain, ce serait à refaire, attendu que les ardents promoteurs du partage auraient déjà consommé leur part. Aussi, la raison réprouve-t-elle ces théories.

L'homme a ici-bas une fin à atteindre que Dieu lui-même a marquée, il a donc le droit et le devoir de prendre les moyens nécessaires pour y arriver. La vie est le moyen de mériter d'atteindre cette fin, et les biens de ce monde sont nécessaires pour conserver la vie. L'homme a donc le droit de posséder les biens de ce monde, de faire provision pour le lendemain, et de jouir du fruit, de son travail et de son industrie. Du reste, s'il en était autrement, qui ne serait découragé d'entreprendre quoi que ce soit ? Mais, pour couper court à tous les raisonnements insensés des ennemis de la propriété, ou plutôt des envieux de la propriété d'autrui, Dieu a dit une seule parole : *Vous ne commettrez point de vol*.

Cette loi divine est estimée par tous si importante, que toutes les lois humaines la sanctionnent, que toutes les sociétés ont des hommes d'armes pour poursuivre les voleurs, des tribunaux pour les condamner, des prisons pour les punir. Partout l'opinion publique les flétrit et les regarde comme les rebuts de la société et des malfaiteurs dangereux.

Mats, prenons-y garde ! Ceux qui échappent à la justice humaine tombent sous le coup de la [194] justice divine. *Ne vous y trompez pas*, a dit saint Paul : *ni les voleurs, ni les avares, ne posséderont le royaume des cieux*. Et cela ne doit pas nous surprendre; car si le juste Juge dira avec raison aux méchants qui seront à sa gauche, au jour de ses vengeances : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'ai été nu et vous ne m'avez pas vêtu*, il aura de plus puissants motifs de dire : « Vous m'avez ravi en la personne de votre prochain la nourriture et le vêtement. »

Le monde, sévère pour les vols ordinaires, est plus indulgent pour la fraude qui emploie de faux poids et de fausses mesures, qui trompe dans les marchés; pour les banqueroutes frauduleuses, pour ceux qui prêtent avec usure, qui, par des chicanes injustes, triomphent devant les tribunaux, qui négligent de payer leurs dettes ou le salaire des domestiques, qui encouragent les injustices ou y coopèrent. Mais, ce sont là autant d'iniquités devant Dieu, et elles suffisent pour perdre les âmes tout aussi bien que les dommages causés au prochain et qui ne sont pas réparés. En attendant les rigueurs du dernier jugement, le vol, sous toutes ses formes, et les torts faits au prochain, quand ils ne sont pas suivis du repentir et de la restitution, attirent sur les familles la colère de Dieu. Car il est écrit : *Voici la malédiction qui tort et se répand sur toute la face de la terre; elle, ira à la maison du voleur, elle s'établira au milieu d'elle et la consumera ainsi que sa charpente et ses pierres*.

Malheur à ceux qui laissent à leurs enfants un héritage mal acquis ! Malheur aux enfants qui le recueillent ! [195]

Le saint homme Tobie, après avoir joui de la faveur des rois d'Assyrie, se vit ensuite enlever tous ses biens. Pour comble de malheur, en se reposant sous un toit des fatigues contractées en ensevelissant les morts de sa tribu, il devint aveugle. Réduit à

cette dure épreuve et n'ayant, pour ne pas mourir de faim, que le travail de sa femme, qui était tisseuse, il donna l'exemple de cette sévère probité qui est le partage des hommes vraiment religieux. Entendent bêler un chevreau dans sa maison et ne sachant pas que sa femme l'avait acheté du produit de son travail, il s'alarme, et, s'adressant à sa femme et à son fils : *Prenez garde*, dit-il, *que ce chevreau n'ait été volé, et rendez-le à ses maîtres ; car il ne nous est pas permis de manger, ni même de toucher ce qui est le fruit du vol.*

En terminant ce chapitre, nous dirons à nos lecteurs la parole de ce saint homme, *Prenez garde* que, parmi ce qui est dans votre maison, il n'y ait rien qui appartienne à autrui; point de dépôt, point d'objet trouvé et non rendu à son maître; point de délits à acquitter; point de dommages non réparés; point de restitution non accomplie; et si vous découvrez quelque chose de semblable, *rendez au maître* ce qui lui est dû. Rendez au plus tôt ; la mort pourrait vous surprendre ; et vos héritiers seront moins pressés encore que vous à réparer une injustice. Si vous les en chargez, vous risquez leur salut. Ce devoir accompli, soyez probes à l'avenir; apprenez à vos enfants la loyauté, qui les honorera devant les hommes et leur attirera les faveurs de Dieu.

La réputation est un plus grand bien que la fortune ; ceux qui la ravissent à leurs semblables [196] sont donc plus coupables que les voleurs eux-mêmes. Tout mensonge est odieux, et un homme de cœur tient à honneur de dire la vérité et de tenir sa parole.

Turenne, passant une nuit sur les boulevards extérieurs de Paris, tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtaient sa voiture. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent ; et l'un d'eux osa, le lendemain, aller chez lui au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole. Le maréchal lui fit donner les cent louis, et, avant de raconter l'aventure, il laissa à cet homme le temps de s'éloigner. « La promesse d'un honnête homme, dit-il, est inviolable ; jamais il ne doit manquer à sa parole, l'eût-il donnée à des fripons. »

On ne croit plus le menteur, même quand il dit la vérité. C'est qu'il en est du mensonge comme d'une plaie qui laisse une cicatrice après elle. Mais le mensonge est surtout coupable, quand il ruine la réputation d'autrui, et il prend dès lors le nom de calomnie.

Calomnier devant les tribunaux, en assurant par serment une déposition fautive, c'est un mensonge sacrilège et injuste, entraînant l'obligation de la restitution. Le médisant, tout en disant la vérité, s'il révèle les fautes graves et secrètes, du prochain, nuit sérieusement à sa réputation. Plutarque a dit : « La langue médisante est le signe certain d'un esprit mauvais, » et Socrate : « Le glaive partage et la calomnie divise les amis. » Diogène, quand on lui demandait quelles bêtes il redoutait le plus, répondit : « Parmi les bêtes sauvages, les calomnieux [197] ; et, parmi les apprivoisées, les flatteurs. » L'honneur est aussi un bien précieux, et c'est une injustice de le ravir à son prochain par des insultes ou d'une autre manière. L'offense faite à quelqu'un demande aussi une réparation. Qui n'admirerait la loi de Dieu ! En nous traçant nos devoirs, elle sauvegarde tous nos droits. Heureux ceux qui la gardent sur toute la ligne !

SECTION IV VERTUS ENVERS SOI-MÊME

Les vertus qui ornent l'âme d'un homme, d'un jeune homme, sont nombreuses. Il serait long de traiter de chacune, comme l'a admirablement fait le Docteur angélique ; mais nous voulons du moins parler des principales, et d'abord de l'humilité et de la modestie, qui ruinent en nous l'orgueil, la source de tout péché; puis du détachement des biens de la terre, qui est un remède à la convoitise; de la pureté, de la tempérance, de l'amour du travail et de la vigilance ou de la garde des sens, qui combattent en nous le

sensualisme : nous dirons enfin quelque chose de la force et de la persévérance, qui aident à pratiquer toutes les vertus jusqu'à la fin.

CHAPITRE PREMIER DE L'HUMILITE

Ne laissez jamais l'orgueil dominer dans voire cœur, car c'est en lui que toute perte prend [198] sa source. Depuis que le saint, homme Tobie tenait à son fils ce langage, les choses n'ont pas changé; et l'orgueil fait toujours le fond de la nature humaine en révolte contre Dieu. C'est l'orgueil qui est le principe de la vanité, de l'ambition, de la témérité, qui repousse tout conseil et qui, par là même, prépare tant de chutes : « Les jeunes gens, dit saint Basile, ont naturellement une sorte de maladie qui, par suite de la légèreté de leur esprit, leur fait croire qu'ils ont déjà ce qu'ils espèrent. En effet, lorsque la nuit a ramené le repos et le silence, ils se forgent dans l'imagination des chimères qui n'ont rien de réel, et ils les poursuivent avec une ardeur vertigineuse. Ils rêvent une vie magnifique, de brillants mariages, des enfants illustres, une longue vieillesse, des honneurs que tous leurs prodiguent à l'envi. Et comme ils ne savent donner aucune règle à leur pensée, ils s'enorgueillissent d'une manière ridicule ; et, dans leur fol/e, ils croient déjà avoir sous la main et posséder, comme si elles étaient présentes, les choses qu'ils espèrent. »

Saint Grégoire le Grand écrivait à un personnage d'un haut rang, appelé André, qui le priait de le recommander à l'empereur pour obtenir une charge. « J'en connais un grand nombre qui, élevés en dignité, sont dans une grande affliction ; car ils n'ont aucun repos, et ne peuvent pleurer leurs péchés ; et vous, pourquoi désirez-vous de vous engager dans les mentes embarras ? Ne voyez-vous pas, mon illustre fils, que tout finit, et que nous sommes entraînés vers le tribunal de Dieu pour rendre nos comptes ?

Notre vie est semblable à un homme qui navigue sur l'eau; qu'il soit debout, assis ou [199] couché, il suit le mouvement du navire et avance toujours; soit que nous veillions ou que nous donnions, soit que nous gardions le silence ou que nous parlions, ou que nous marchions; que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, le temps nous emporte vers le terme de notre vie. Et, quand nous y serons arrivés, que deviendra pour nous ce que nous cherchons avec tant d'ardeur, ce que nous amassons avec tant de sollicitude ? Il ne faut donc pas poursuivre les honneurs et les richesses que l'on doit, quitter, Si nous cherchons des biens, donnons la préférence à ceux que nous posséderons sans fin.

Et si nous craignons des maux, que ce soient ceux qu'endurent sans fin les réprouvés. Si je vous parle ainsi, mon illustre fils, c'est parce que je vous aime beaucoup; et quand vous voulez vous jeter au milieu des flots et des tempêtes, je vous ramène au rivage avec les chaînes de mes paroles. Si vous vous laissez entraîner où je veux vous conduire, une fois que vous serez tranquille dans le port, vous reconnaîtrez à quels périls vous aurez échappé et quelle douce sécurité vous aurez conquise. » C'est l'ambition qui fait délaisser l'agriculture et les humbles travaux, pour chercher d'autres positions plus brillantes en apparence. On oublie le proverbe : *Maison de paille où l'on rit vaut mieux que palais doré où on pleure.* Quand on est parvenu au terme de ses désirs, on pleure, parce que l'orgueil n'est jamais satisfait: on ne se souvient plus de son humble origine, et l'on méprise peut-être les parents qui, par leurs sueurs, ont procuré à leurs enfants une carrière plus élevée que la leur. Tels n'ont pas été les sentiments des grands hommes parvenus à une haute fortune. [200]. Fils d'un pauvre boulanger, le général Drouot, devenu vieux et retire à Nancy, sa ville natale, s'occupait d'études, de travaux champêtres et surtout d'œuvres charitables. Une fois, il alla jusqu'à découdre les galons d'or de son uniforme, pour assister des malheureux. Comme un de ses neveux chez qui il vivait se récriait, prétendant que cet habit devait être le plus noble héritage de ses enfants : « J'ai

fait justement cela, répondit avec douceur le simple et charitable vieillard, pour que mes neveux n'oublient pas qu'ils sont les petits-fils d'un pauvre boulanger ! »

L'orgueil est téméraire, surtout chez les jeunes gens. On s'imagine en savoir plus que les anciens, on fait tout sans les consulter; et on se précipite ainsi dans des imprudences aussi regrettables pour le salut que pour la gestion des affaires. Celui qui ne consul te personne, fût-il d'ailleurs un génie, est un imprudent.

L'illustre Cassiodore, nommé préfet du prétoire à Rome, écrivait au pape Jean II, lui demandant des prières, afin qu'il pût être un juge aussi intègre qu'il était fils dévoué de l'Eglise catholique : « Que la vertu de Votre Sainteté, ajoutait-il, soit notre sauvegardé dans cet emploi ; car, en recevant d'elle cette charge, nous devons nous attendre à subir de plus graves embûches de l'ennemi du salut. Ne vous reposez donc pas entièrement sur moi du soin de cette ville, qui ne peut être en sûreté que sous votre patronage. » Et il demandait au Pontife des conseils pour diriger sa conduite. Les grands hommes se défient d'eux-mêmes; il n'y a que les sots qui n'écoutent que leur propre présomption; aussi *l'orgueil est-il odieux à Dieu et aux hommes*, selon la parole du Saint-Esprit.

« Connaissez-vous rien de plus déplaisant, [201] et, hélas ! Rien de plus commun, qu'un jeune homme fat ? demande Hervé Bazin. Connaissez-vous rien qui éloigne la sympathie comme les airs importants et la sotte assurance des gens pleins d'eux-mêmes ? J'ai connu plusieurs jeunes gens qui avaient quelques-unes des vertus que nous avons étudiées : mais, comme ils n'étaient point modestes, on s'écartait d'eux instinctivement, et il arrivait qu'à la fin ils faisaient plus de mal que de bien. Le jeune homme qui pose pour la vertu est bien près de la perdre; il n'en a déjà plus que pour se parer à l'extérieur : le dedans est vide. Le grand orgueil, en effet, ou la petite vanité, produisent les mêmes ravages; il n'y a qu'une différence de rapidité. Ils agissent comme les vers, ils enlaidissent, ils corrompent, ils détruisent. L'humilité, au contraire, embellit toutes choses, elle grandit les vertus et les fait valoir. L'homme n'est vraiment grand que lorsqu'il est humble, et l'on ne peut se fier à ses mérites que lorsque ceux-ci sont assis sur l'humilité, suivant cette belle parole de l'Ecriture : *L'humilité précède la gloire.* » « Soyez le 'plus grand génie du monde, a dit Lacordaire, ayez sur le front, toute la gloire, imaginable, si l'orgueil apparaît par-dessus, vous êtes un homme haï et déshonoré. Le monde ne donne la gloire qu'à la condition qu'on la portera sans être ébloui et paraissant encore plus grand qu'elle.

Dieu seul, par la doctrine catholique, fait les humbles; toutes les doctrines humaines, sans exception, depuis Platon jusqu'à Kant, toutes enfantent l'orgueil. Vous les reconnaîtrez à cet infailible critérium. Quand l'orgueil montera dans voire cœur en lisant un livre ou en écoutant une parole, dites-vous : « Il est possible que la vérité soit là, mais c'est une vérité que l'homme a dite. » [202] Et toutes les fois, au contraire, qu'en lisant un livre ou en écoutant une parole, vous sentirez l'humilité descendre dans votre âme, fût-ce le dernier des mendiants qui ait signé ce livre ou prononcé cette parole, dites-vous : c'est Dieu qui communique avec moi. Cette règle n'a pas d'exception. Vertu sublime, apportée par Nôtre-Seigneur à la terre, « l'humilité n'exclut donc pas l'élévation, elle la sert ; et bien mieux encore, elle la produit. Car, qu'est-ce que la vertu qui constitue la hiérarchie de mérites ? La vertu, évidemment, n'est autre chose que le dévouement de soi aux autres. Or, peut-on se dévouer sans abnégation de soi-même ? Peut-on se sacrifier sans que le premier sacrifice soit celui de l'orgueil ? Car, qu'est-ce que l'orgueil, sinon soi, toujours soi, soi plus que tout autre, soi plus que l'univers, soi plus que l'humanité, soi plus que Dieu ? Qu'est-ce que l'orgueil, sinon l'égoïsme même ? Et comme l'égoïsme et la vertu sont deux mots qui s'excluent, il s'ensuit que l'orgueil et la vertu s'excluent aussi, pour laisser voir clairement que la vertu et l'humilité n'ont qu'une même définition, et qu'ainsi s'abaisser, c'est s'élever. L'orgueil n'est que la forme de l'égoïsme, la passion du néant qui se ramasse en soi, et qui veut opprimer tout le reste; l'humilité est la forme de l'amour, la passion lie l'être vraiment grand, qui veut se faire petit pour se mieux donner. » L'humilité

n'est donc pas la bassesse de l'âme, mais plutôt sa supériorité; on peut donc être un homme humble sans être vulgaire. Rien de plus commun que l'orgueil, rien de rare comme l'humilité. La pratiquer, c'est donc se donner une vraie distinction, qui est loin d'empêcher celle qui résulte des autres vertus auxquelles l'humilité sert de fondement. [203]

Carloman, roi d'Austrasie, ayant pris la résolution de fuir la gloire mondaine, alla avec un de ses officiers s'enterrer au Mont Cassin, sans se faire connaître ni l'un ni l'autre. L'abbé donna à Carloman l'emploi d'aide à la cuisine; et, comme il s'en tirait mal, le cuisinier, impatient, s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet. Mais cet outrage s'étant renouvelé une seconde fois, l'officier qui était présent, n'y tint pas, et frappa rudement le cuisinier. Ce dernier alla se plaindre à l'abbé, qui fit appeler Carloman et l'officier coupable. Celui-ci, pour s'excuser dit : « Comment aurais-je pu souffrir qu'on outrageât ainsi l'homme le plus distingué par sa vertu et sa noblesse ? » On lui ordonna de s'expliquer, et, montrant son maître : « Voici, dit-il, Carloman prince des Francs, qui, par amour pour Jésus-Christ, a renoncé à son royaume. » Alors tous les moines se jettent aux genoux de Carloman, qui tombe aussi à genoux devant eux, cherchant à leur persuader qu'il n'était pas ce qu'on disait, mais un grand pécheur. Pour satisfaire son humilité, l'abbé dut lui confier les emplois les plus bas du monastère, comme de garder les brebis et les oies. Un jour qu'un loup lui avait emporté une oie : « Comment, dit-il, eussé-je conduit et défendu un royaume, moi qui ne sais pas même garder des oies. » Qui ne conviendrait que Carloman, méprisant les grandeurs humaines, fût plus grand que ceux qui les ambitionnent ? [204]

CHAPITRE II DE LA MODESTIE

Pendant que l'humilité règle les mouvements intérieurs de l'homme, lui apprenant se mépriser soi-même, à cause de son néant et de sa misère, la modestie règle ses paroles, ses actions, sa mise et tout son appareil extérieur.

Ecrivant pour les jeunes gens, saint Ambroise leur dit : « Quelle belle vertu est la pudeur ! Quelle grâce elle donne, non seulement aux actions, mais même aux discours ! N'en dépassez jamais les règles dans vos paroles, de peur qu'on y surprenne quelque chose d'inconvenant. Les paroles sont souvent le miroir de l'âme. La modestie modère le son de la voix, afin de ne pas blesser l'oreille par des cris; elle règle aussi la manière de chanter. Le silence lui-même, qui semble ne favoriser aucune vertu, est un grand acte de modestie. Elle est donc grande la vertu de modestie, qui, tout en relâchant facilement de ses droits, en n'empiétant jamais sur ceux des autres, en se tenant toujours dans ses propres limites, est riche devant Dieu, auprès duquel personne n'est riche.

Il faut la garder aussi dans les gestes, les mouvements, la démarche. Les dispositions de l'âme se traduisent par l'état du corps ; et, d'après l'extérieur, l'intérieur de notre cœur est jugé ou trop léger, ou trop prétentieux, ou trop turbulent, ou, au contraire, trop grave, trop simple, trop mesuré. Le mouvement du corps est donc la voix de l'âme. » Un des Pères de l'Eglise les plus savants, Clément d'Alexandrie, a dit : « Qu'il n'y ait rien dans un homme qui sente la mollesse, [205] qu'il n'y ait rien dans aucun mouvement de son corps ni dans sa tenue qui déshonore une âme virile. »

Saint Grégoire de Nazianze a écrit cette sentence : « Dites ce qui vaut mieux que le silence, ou taisez-vous. Il y en a qui, en parlant, font promettre par serment de ne pas redire ce qu'on leur a confié, ils prouvent par là qu'il n'était pas bon de le dire, puisqu'ils obligent les autres à ne pas le répéter. »

Qu'on ne regarde pas comme exagérés les conseils des saints docteurs; les païens eux-mêmes ont su deviner ce qui convenait à la dignité de l'homme, et leurs sentences sont d'accord avec les règles que nous traçent les Pères de l'Eglise.

Plutarque exhortait les jeunes gens à avoir trois choses : « Dans l'esprit, la modestie et la chasteté ; sur la langue, le silence ; sur le visage, la pudeur. » Socrate disait : « Il vaut mieux tomber des pieds que de la langue. » Démosthène, à quelqu'un qui parlait beaucoup dans un repas, dit : « Si vous saviez beaucoup de choses, vous n'en diriez pas tant. » Et il ajouta que la nature nous a donné deux oreilles et une bouche pour nous apprendre à écouter deux fois plus que de parler. Si c'est un signe de sagesse que de parler beaucoup et facilement, dit Nicostrate, les hirondelles en ont plus que nous. » Confucius, philosophe chinois, disait souvent à ses disciples : « Conduisez-vous toujours avec la même retenue que vous auriez, si vous étiez observés par des yeux, et montrés par des mains. » Admirable recommandation dans la bouche d'un infidèle. Un chrétien qui sait que Dieu est présent partout, et qui a sa crainte dans le cœur, ne peut manquer de la mettre en pratique. Jamais ceux qui ont suivi de près saint François de Sales n'ont pu le surprendre s'écartant, quand [206] il était seul, de la décence parfaite qu'il gardait en public: partout et toujours c'était la même modestie, la même retenue, le même maintien modeste et digne tout à la fois.

La modestie règle aussi, nous l'avons dit, tout l'appareil extérieur de l'homme, l'ornementation de sa demeure et de sa personne. Il y en a qui mettent à leurs habitations un luxe ruineux et qui pensent ainsi s'honorer. Ils oublient la sentence de Cicéron : « Ce n'est pas une maison qui fait honneur à son maître; c'est le maître qui doit faire honneur à la maison. » Le chancelier Bacon avait autant de modestie que de mérite. La reine Elisabeth, parcourant les provinces de l'Angleterre, voulut voir sa maison de campagne qu'il avait fait bâtir avant son élévation, et qu'il n'avait pas agrandie depuis. « Votre maison est bien petite, lui dit-elle. — Madame, répondit Bacon, ma maison est assez grande pour moi; c'est Votre Majesté qui m'a fait trop grand pour ma maison. »

D'autres sont fiers de somptueux équipages ou de vêtements riches. Les païens eux-mêmes leur feraient la leçon. D'après Aristote, ce qui fait le bonheur du corps, ce ne sont pas les riches vêtements dont il est couvert, mais la force et la santé; ce qui fait le bonheur de l'esprit, c'est la science, et non les ornements extérieurs. Un mauvais cheval bien paré n'est loué de personne, mais on loue celui qui est courageux et agile. Diogène disait que ceux qui, sous une forme élégante, cachent un esprit incapable, ressemblent à tin vase d'albâtre rempli de vinaigre.

Voyant un jeune homme qui faisait grande ostentation de lui-même, Aristote lui dit : « Jeune homme, puissé-je être ce que vous croyez être [207] vous-même, et puissent mes ennemis être tels que vous ! » En voyant un autre qui était fier de ses habits précieux : « Vous ne cesserez pas, jeune homme, lui dit-il, de vous complaire dans la vertu des brebis. » Esope dit en pareil cas à un jeune vaniteux qui étalait ses riches vêtements : « Si c'est pour plaire aux hommes, vous perdez votre peine; si c'est pour plaire aux femmes, c'est une honte pour vous. »

Mais, entendons le grave langage des Pères. Clément d'Alexandrie a écrit dans son pédagogue : « Que dira des hommes qui se parent celui qui les verra ? Assurément, à leur mine, il devinera que ce sont des efféminés, des esclaves de la volupté sous toutes les formes. C'est à leur profil que les villes sont pleines de gens qui peignent, qui rasent ces ramollis; ces boutiques sont partout ouvertes et on y entre sans rougir ni de ceux qui le voient, ni de soi-même. Diogène, rencontrant sur un marché un jeune homme de ce goût, lui dit d'un ion de maître : « Viens, et achète-toi un homme ; » lui faisant entendre par là qu'il n'était qu'une femme.

Il en est qui vont jusqu'à teindre leurs cheveux quand ils blanchissent. Ils pensent, sans doute que, par là, ils vont changer leur vieille peau comme les serpents. S'ils changent la couleur de leurs cheveux, ils ne pourront pas chasser les rides de leur visage; et, s'ils trompent ainsi sur leur âge, ils ne tromperont pas la mort. Est-ce donc un mal de paraître âgé, quand on ne peut pas le cacher ? Plus l'homme approche du terme de sa carrière, plus il est vénérable; car il n'y a que Dieu de plus ancien que lui. Dieu, en effet, a

une éternelle vieillesse qu'aucune créature ne peut égaler : l'Écriture l'appelle l'Ancien des jours, [208] et dit que les cheveux de sa tête ont la blancheur de la laine.

Le célèbre Alcuin, confident de Charlemagne, écrivait à un jeune homme : « Pourquoi révélez-vous votre corps de riches vêtements en dédaignant ce qui pourrait orner votre âme ? Il vaut mieux porter au cou la pierre précieuse de la sagesse que de vous envelopper dans la soie de la vanité. Il vaut mieux ceindre vos reins par la chasteté que de vous entourer de ceintures précieuses; il vaut mieux avoir à vos mains les lampes ardentes des bonnes œuvres que de porter à vos doigts des anneaux reluisants de pierreries; il vaut mieux que vos pieds soient prêts à porter au loin l'Évangile de paix que s'ils étaient environnés d'un long tissu de bandelettes. Hélas ! On orne avec tant de soin ce qui se corrompt, et l'on néglige avec paresse ce qui demeure toujours ; on honore ce qui est de la terre, et on n'a nul souci de ce qui est du ciel. L'épouse de Dieu est comptée pour rien et des dehors de boue sont honorés. » On n'est pas étonné d'entendre sortir de tels conseils de la bouche d'Alcuin, quand on sait que l'empereur Charlemagne portait en hiver un simple pourpoint fait de peau de loutre et une tunique de laine. Il mettait, sur ses épaules un manteau bleu, et n'avait pour chaussure que des bottines ou des sandales retenues par des bandes de diverses couleurs, croisées autour de ses pieds. Quand quelques jeunes seigneurs se présentent devant lui, velus de fourrures précieuses et d'étoffes de soie, il se donnait le divertissement de les mener avec lui à la chasse, au milieu des bois et des marécages. On peut penser dans quel état tous ces beaux habits étaient au retour. « Comme vous voilà irais! disait-il en riant ; vos [209] belles fourrures sont perdues : et moi, voyez, mon gros manteau, il n'est ni moins beau ni moins bon. »

Saint Nil, dans une lettre adressée au jeune Pionius, lui disait : « Comme vous êtes le fils de mon noble et saint ami Eucarpe, je m'intéresse fort à votre salut et à votre réputation, et c'est pourquoi je vous écris ce que je pense vous être utile : Laissez-moi ces bracelets et ces anneaux d'or que vous portez, et donnez-les à celle qui doit un jour, d'après la loi, être votre épouse : que si elle est vraiment prudente et digne d'estime, elle ne les acceptera pas, je pense. »

Saint Basile, s'adressant aux jeunes gens, leur disait : « Evitez cette musique en vogue aujourd'hui, tout aussi bien que ce qu'il y a de plus honteux au monde ; je rougis d'avoir à vous dire de ne pas user de ces parfums qui embaument l'air autour de vous. »

Tout ce qui sent la mollesse est, en effet, indigne d'un chrétien et même d'un homme qui se respecte.

CHAPITRE III DU DETACHEMENT DES BIENS DE LA TERRE

L'esprit du christianisme, c'est le mépris des choses présentes et l'ambition des biens éternels. C'est là ce que nous a appris Notre-Seigneur par ces paroles : *Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les voleurs les découvrent et les ravissent, mais amassez vous des trésors dans le ciel.* A la suite de Notre-Seigneur, tous les saints docteurs nous recommandent d'aimer la pauvreté et de ne pas poursuivre les richesses périssables [210] d'ici-bas. « O homme, dit saint Basile, quand tu es dans la pauvreté, garde ton cœur joyeux; car les biens dont jouit au ciel le pauvre Lazare te sont réservés. La pauvreté n'est pas une honte. Garde-toi, à cause d'elle, de perdre courage, mais relève ton esprit en pensant aux biens que Dieu t'a déjà accordés, à ceux qu'il t'a promis et qu'il te prépare. Pourquoi te faire du chagrin de ce que tu n'as pas un cheval au frein d'or ? Mais tu as le soleil qui, dans sa course rapide, t'éclaire tout le long du jour comme une magnifique lampe. Tu ne jouis pas de l'éclat de l'or et de l'argent; mais, la nuit, tu as la lune qui te prête sa bienfaisante clarté. Tu n'es pas porté sur des chars dorés, mais tu as des pieds qui sont pour toi un véhicule qui l'a été donné à ta naissance. Pourquoi estimes-tu donc heureux ceux qui, ayant la bourse pleine, ont besoin pour marcher de se faire

porter par les pieds des autres ? Tu ne dors pas dans un lit d'ivoire; mais tu as la terre, plus précieuse que l'ivoire, et tu peux trouver sur elle le repos, un sommeil tranquille, qui ne tardera pas à fermer tes paupières. Tu n'auras pas là des lambris dorés, il est vrai, mais tu auras la voûte des deux toute scintillante de l'éclat d'innombrables étoiles. »

C'est, sans doute, en s'inspirant des saints, que Silvio Pellico a écrit : « Si vous tombez dans la détresse, ne perdez point courage. Travaillez pour vivre, sans en rougir. Celui qui est dans le besoin peut être un homme aussi estimable que celui qui l'assiste. Mais alors, sachez renoncer de bonne grâce aux habitudes de la richesse. N'offrez pas le ridicule et piteux spectacle d'un pauvre orgueilleux qui ne veut pas pratiquer les vertus qui conviennent si fort au pauvre : une [211] humilité pleine de dignité, une stricte économie, une patience invincible dans le travail, une aimable sérénité d'esprit en dépit de la mauvaise fortune. »

Saint Chrysostome, parlant aux pères de famille, leur pose cette question : « Pourquoi, dites-le-moi, et dites-le à vous-mêmes, pourquoi en tassez-vous des richesses ? Ne remarquez-vous pas que vous accumulez pour vous et pour vos fils la matière et l'occasion de mal faire ? Ignorez-vous que Dieu prend un plus grand soin de vos enfants que vous.' el vous, comme si vous aviez pour eux une plus grande sollicitude que lui, vous vous efforcez de leur laisser des occasions de perdre leur âme. Ne savez-vous pas que la jeunesse est par elle-même entraînée vers ce qui fait sa ruine, et qu'en quelques instants, elle tombe dans le mal. Quand elle aura des biens en abondance, elle n'en sera que plus exposée à la chute; quand le feu rencontre un tas de bois, il provoque un grand incendie; de même, quand un jeune homme rencontre des monceaux de richesses accumulées, il devient comme une fournaise embrasée, et son cœur en est consumé. Comment un jeune homme, dans ces conditions, pourra-t-il avoir du zèle pour la chasteté, fuir l'intempérance, s'imposer par vertu du travail, ou entreprendre des pratiques salutaires ?

Voulez-vous le laisser riche, enseignez-lui la probité ; et, s'il ne réussit pas, il ne sera pas dans une condition pire que ceux qui ont de grands biens. Si votre fils est méchant, fussiez-vous lui laisser des biens innombrables, il ne saura pas les conserver, et vous l'aurez rendu plus misérable que ceux qui sont réduits à la plus complète pauvreté. Pour des enfants mal [212] élevés, en effet, la pauvreté est meilleure que la richesse. La pauvreté les retient même, malgré eux, dans la vertu, et les richesses les empêchent de pratiquer la vertu, quand même ils le voudraient ; elles les arrachent, les renversent, et les jettent dans mille maux. »

Et, n'est-ce pas, en effet, un mal très grand que d'aimer ce qui est périssable et de s'en faire l'esclave ? De poursuivre toujours ce qui ne remplit jamais le cœur. L'avare ne jouit de rien, il manque aussi bien de ce qu'il a que de ce qu'il n'a pas. Saint Paulin d'Aquilée écrivait au comte Henri : « Un avare est semblable à l'enfer : l'enfer, quel que soit le nombre de ceux qu'il engloutit, ne dit jamais : « C'est assez » ; ainsi l'avare n'est jamais assouvi, quels que soient les trésors qu'il acquiert. »

Cette morale a été comprise des païens eux-mêmes ; on disait un jour à Ménédème, philosophe grec, qui a vécu trois siècles avant Jésus-Christ : « C'est un grand bonheur d'avoir ce que l'on désire. — C'en est un bien plus grand, répondit-il, d'être content de ce que l'on a. »

Plutarque a dit : « Une prospérité complète ne sert pas plus à un sot, qu'un lit qui a des pieds d'or ne sert à un fiévreux. Les grandes fortunes, comme les grands ouragans, produisent de grands naufrages. »

« Celui-là a beaucoup, dit Sénèque, qui désire peu. » Et Cicéron ajoute : « Il faut fuir la cupidité de l'or et de l'arguât, il n'y a rien qui dénote un esprit étroit et petit comme l'amour des richesses. » Aussi, trouve-t-on des exemples de détachement dans le paganisme même : Un illustre Athénien, Phocion, avait toujours été favorable au maintien de la paix avec la Macédoine. Le fameux roi [213] de Macédoine, Alexandre, dans le

cours de ses conquêtes, lui envoya par reconnaissance un présent de cent talents. Phocion demanda à ceux qui les lui apportaient pourquoi Alexandre voulait lui faire un présent aussi magnifique ? « C'est, répondirent-ils, parce que vous êtes le plus honnête homme qu'il connaisse dans Athènes. — Si Alexandre, reprit Phocion, me considère comme tel, qu'il souffre donc que je continue de l'être. » Et il refusa l'argent. Au moment où il exprimait ce noble refus, il s'occupait à tirer lui-même de l'eau d'un puits et sa femme faisait du pain. Il persista dans la suite à refuser les présents d'Alexandre et des rois ses successeurs, lit comme on lui représentait que s'il n'en voulait point pour lui, il devait du moins les accepter pour ses enfants : « Si mes enfants sont sages, répondit-il, ils auront assez de ce qui me suffit à moi-même, et s'ils ne le sont pas, ils en auront trop. »

Le maréchal de Boucicaut fit une semblable réponse. Ce grand homme ne s'était point occupé d'accumuler d'immenses richesses sur la tête de son fils, unique héritier de son nom, et n'avait songé qu'à lui laisser de grands exemples de vertu. Ses amis le blâmaient de n'avoir point profité de la faveur du roi Charles VI pour augmenter sa fortune. « Je n'ai rien vendu de l'héritage de mes pères, leur répondit-il, et je n'y ai rien non plus ajouté ! Si mon fils est homme de bien, il aura assez; mais s'il ne vaut rien, il aura trop. »

« Le bonheur des riches, a dit Fléchier, ne consiste pas dans le bien qu'ils ont, mais dans celui qu'ils peuvent faire. »

« Si votre propriété augmente, votre bienfaisance doit augmenter dans la même proportion, [214] a écrit pour les hommes Silvio Pellico. On peut être riche et avoir toutes les vertus ; mais être un riche égoïste, c'est une véritable scélératesse. Celui qui a beaucoup doit aussi donner beaucoup: un devoir aussi sacré ne laisse aucun subterfuge. Ne refusez pas du secours aux mendiants; mais ce ne doit pas être là votre unique aumône. Une aumône bien grande et bien entendue, c'est celle qui procure aux pauvres un moyen de vivre plus honnête que la mendicité ; pour cela, il ne faut que donner aux différentes professions libérales ou communes du travail et du pain. »

Le détachement, toutefois, est aussi éloigné de la prodigalité que de l'avarice. « Il en est plusieurs, dit Cicéron, qui ont épuisé leur patrimoine en le prodiguant sans raison ; or, qu'y a-t-il de plus sot que de se rendre incapable du faire longtemps ce que l'on fait avec bonheur ? Du reste, il arrive quelquefois, qu'après avoir donné ce que l'on a dans de folles largesses, on en vient à ravir le bien d'autrui. »

Une sage économie est donc permise ; elle est même un devoir, surtout pour un père de famille; il peut chercher à conserver ce qu'il possède, à l'augmenter même; qu'il n'y mette pas, toutefois, une trop grande sollicitude et qu'il n'oublie pas que faire du bien aux autres, c'est attirer sur soi la bénédiction de Dieu, qui fait tout prospérer. Il est intéressant d'entendre saint Bernard tracer lui-même à un officier, nommé Raymond, les règles de l'économie, tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus pratique pour un chrétien que de recueillir et de suivre les enseignements des saints docteurs. « Si, dans votre maison, lui écrivait-il, les dépenses et les revenus sont égaux, un cas imprévu peut vous ruiner. Elle est près [215] de tomber la maison dont le maître est négligent. L'incurie d'un maître, qu'est-ce, sinon un vaste incendie allumé dans sa maison ? Surveillez avec soin, même la diligence et les projets de vos hommes d'affaires. Il est moins ignominieux, quand on n'est pas encore déchu de son rang, de se priver de ses ressources que de les perdre. C'est une grande prudence que d'inspecter toutes choses et de voir dans quel état elles sont. Pensez même à la nourriture et à la boisson de votre bétail, qui ne sait pas demander ce dont il manque. Des noces somptueuses causent des dépenses, sans apporter aucun honneur. Nourrissez non délicatement, mais d'une manière commune, les gens de votre maison. Ceux qui ont pris des habitudes de gourmandise ne changent ordinairement de vie qu'à la mort.

Remarquez que des vêtements somptueux sont la preuve de peu de sens; cherchez à plaire par la bonté, et non par les vêtements. Avant de bâtir, consultez la nécessité, et non l'envie de le faire. La manie de construire ne se perd pas en

construisant; et quand elle est désordonnée, elle prépare et attend la vente des édifices. Une tour achevée, et la caisse vide rendent trop tard un homme sage. Il vaut mieux endurer la faim que de vendre son patrimoine ; toutefois, il est mieux d'en vendre une partie que de se mettre à payer des intérêts onéreux. L'infortune n'accompagne pas d'ordinaire le soin des affaires, et elle ne se sépare presque jamais de la paresse. » Ajoutons qu'une chose inutile est toujours chère, ne coûtât-elle qu'une bagatelle, et que c'est un riche revenu que de n'avoir pas la manie d'acheter. Diogène, voyant un riche prodigue qui soupait avec de l'eau et une olive, lui dit : « Si vous aviez dîné [216] ainsi, vous ne feriez pas un si maigre souper. » Le même philosophe demanda un jour dix drachmes à un jeune homme qui dissipait son patrimoine. « Pourquoi m'en demandez-vous dix, tandis que vous n'en demandez qu'une aux autres ? dit le jeune homme. — C'est que, reprit Diogène, les autres très pourront m'en donner encore plus tard, mais vous, non. »

CHAPITRE IV DE LA CHASTÉTÉ

Qu'elle est belle lit génération chaste ! Elle est estimée de Dieu et des hommes, dit le Saint-Esprit; mais, pour mieux peindre l'éclat de la pureté, faisons d'abord connaître la honte du vice contraire.

ARTICLE PREMIER DU VICE OPPOSÉ A LA CHASTÉTÉ

Saint Paul, tout en refusant de nommer ce vice, a soin, néanmoins, de le flétrir; pourquoi craindrions-nous donc de démasquer ce fatal ennemi de l'homme et du jeune homme surtout ? Pour le faire d'une manière qui bannisse de la société et de l'âme de nos lecteurs un tel monstre, nous n'avons qu'à reproduire, dans le paragraphe suivant, quelques passages des Pères et d'autres auteurs estimés.

§ 1^{er}. *Une page de saint Pierre Damien.*

Personne n'a peint le vice impur avec des couleurs plus vraies que saint Pierre Damien. « Aucun [217] vice ne peut lui être comparé, dit-il, car il surpasse tous les autres en scélératesse. Il est la mort, du corps, la ruine de l'âme; il souille la chair, et éteint les lumières de l'esprit; il chasse le Saint-Esprit du temple du cœur humain et y introduit en maître le démon de la luxure; il fait tomber dans l'erreur et il soustrait, la vérité à l'âme qui en est dupe; il tend des pièges sur le chemin; et, quand on est tombé dans un puits, il en ferme l'ouverture pour qu'on n'en puisse pas sortir; il ouvre l'enfer et ferme la porte du ciel; d'un citoyen de la Jérusalem céleste, il fait un héritier de la Babylone infernale; il change une étoile du ciel en une étincelle du feu éternel ; il cherche à ruiner les murailles de la patrie' céleste et à réparer celles de Sodome, brûlées par le feu du ciel. C'est le vice qui blesse la sobriété, qui tue la pudeur, qui égorge la chasteté, et qui perce d'une épée immonde la virginité, dont la perte est irréparable. Il souille tout, il profane tout; et, autant qu'il est en lui, il ne laisse rien de pur, rien d'exempt d'ignominie. Ce roi de la pestilentielle Sodome rend celui qui s'est soumis à son joug, honteux aux yeux des hommes et odieux à Dieu ; il lui fait, déclarer la guerre à son Auteur et s'enrôler dans l'armée de Satan; il le sépare de la compagnie des anges et rend son âme captive d'une odieuse domination; il dépouille ses soldats de toutes les armes des vertus et les expose aux traits de tous les vices; il les profane dans le secret, et les déshonore en public; il ronge la conscience comme un ver et consume la chair comme le feu ; il brûle d'assouvir la passion, et il tremble de la peur d'être découvert. Que ne craindrait-il pas, en effet, celui qui redoute même ses complices ? Une con- [218] fusion infernale bouillonne dans le cœur de

l'homme vicieux; ses propres pensées sont autant d'aiguillons qui le percent et de supplices qu'il endure. Quand ce serpent venimeux a une fois piaulé sa dent dans une âme, elle perd tout sentiment, sa mémoire s'oblitére, son intelligence s'obscurcit. Cette peste ébranle la foi, énerve les forces de l'espérance, brise le lien de la charité, enlève la justice, renverse la force, ruine la tempérance, émousse la pointe de la prudence. Et que dire de plus ? Elle chasse du cœur toute l'armée des venus et y introduit la barbarie de tous les vices, renversant toutes les barrières qui les contenaient. Celui que celle bête féroce dévore de sa dent meurtrière est comme enchaîné dans des fers qui le paralysent pour le bien et il roule, avec une rapidité effrayante, dans tous les abîmes du mal. Dès lors, il est exilé du ciel, condamné par les saints, méprisé des hommes sur la terre; le ciel est pour lui de fer et la terre d'airain ; il ne peut avoir un rayon de joie, ni de la terre où il se trouve, ni du ciel qu'il perd par sa faute. Je vous pleure, ô âme misérable, profanée par les souillures de l'impureté. O douleur ! Qui donnera de l'eau à ma tête et à mes yeux des fontaines de larmes; j'ai autant de raison de laisser, -au milieu de mes sanglots, échapper ce cri, que le prophète Jérémie autrefois; car je ne pleure pas la ruine des murailles et des tours de pierre d'une ville, ni celle des édifices d'un temple renversé, ni unis troupe de soldats emmenés captifs à Babylone, je pleure une âme noble, faite à l'image et à la ressemblance de Dieu, rachetée par le sang précieux de Jésus-Christ, plus précieuse que tous les édifices, et qu'il faut préférer à tous les ouvrages faits de la main *des* hommes : je gémis, [219] sur la chute et sur la ruine de ce temple où Jésus-Christ a habité. Consomez-vous dans les larmes, mes yeux, répandez-en des fontaines abondantes, et arrosez mon visage attristé par de continuels gémissements. Laissez-les couler et le jour et la nuit, parce qu'une âme, fille de l'Eglise, a été cruellement blessée par les traits du vice de la main de l'ennemi des hommes; et celle qui, dans la cour du Roi éternel, était nourrie délicatement du lait de la sainte doctrine, infectée maintenant du poison du péché, toute consumée par les cendres embrasées de Sodome, est étendue misérablement desséchée. Ceux qui étaient nourris délicatement meurent de faim sur les chemins, et ceux qui étaient élevés sous la pourpre des rois ont embrassé la fange. L'iniquité de la fille de mon peuple est devenue plus grande que celle de Sodome ruinée en un instant. Le péché d'une âme chrétienne surpasse, en effet, en malice les crimes de Sodome; car une faute est d'autant plus grande, que celui qui s'en rend coupable est plus éclairé de la grâce de l'Evangile. Hélas ! Hélas ! Ame infortunée, pourquoi ne considérez-vous pas de quelle haute dignité vous êtes décime, de quel glorieux éclat vous vous êtes dépouillée. Pendant que je pleure votre ignominie, vous cherchez à oublier vos maux, et, puisant l'audace dans votre crime même, vous dites : Je suis riche et rien ne me manque; et vous ne savez pas que vous êtes malheureuse, misérable, pauvre, aveugle et nue. Pesez donc l'obscurité qui vous environne, les ténèbres épaisses qui vous aveuglent; malheur à vous, les anges s'attristent de votre perte, les démons y applaudissent; car vous êtes devenue la proie de ces cruels ennemis. Si le repentir bouleversait votre cœur, je trépignerais [220] de joie ; mais, ce qui me fait surtout vous pleurer, c'est que vous nu pleure/ pas vous-même.

Pourquoi amassez-vous des trésors de colère pour le jour de la vengeance, tantôt en vous plongeant dans les abîmes du péché, tantôt en vous élevant par orgueil ? Réveillez- vous, de grâce, ô hommes qui êtes assoupis par le sommeil de la volupté; levez-vous, sortez d'entre les morts, le Christ vous ressuscitera. Ecoutez les paroles sorties de sa bouche divine. « Celui qui croit en moi, lors même qu'il serait mort, vivra. » Si la vie elle-même cherche à vous relever, pourquoi supporteriez-vous plus longtemps d'être enseveli dans la mort ? Prenez garde de vous laisser tomber dans t'abime du désespoir. Désespérer, c'est le propre, non des pécheurs, mais des impies. C'est l'impiété et non la multitude clés crimes qui plonge dans le désespoir. Si le démon a eu assez de puissance pour vous jeter dans le gouffre du vice, combien plus la vertu de Jésus-Christ n'en aura-t-elle pas pour vous relever vers les hauteurs d'où vous êtes descendu. »

En 1317, Carlos II, roi de Navarre, épuisé de débauches, consulta les médecins, qui lui conseillèrent, pour retrouver des forces qu'il usait dans d'infâmes plaisirs, de se faire envelopper tout le corps dans un linceul imbibé d'eau-de-vie. Mais le serviteur qui l'enveloppa dans ce linceul eut l'imprudence d'en approcher une bougie. Le linceul prit feu; le roi poussa des hurlements affreux, on accourut, mais en vain, il fut brûlé vif. Quelle horrible fin ! Que Dieu en préserve nos lecteurs !

§ II. Une page du P. Lacordaire.

Personne n'a flétri le vice d'une manière plus énergique de nos jours que le célèbre prédicateur [221] des conférences de Notre-Dame de Paris. Il le désigne sous le nom de sens dépravé, et voici comment il le stigmatise : « Il use sans fruit, nos plus précieux organes, il dévore sans but nos plus admirables facultés. N'avez-vous pas rencontré riez ces hommes qui, à la fleur de l'âge, à peine honorés des signes de la virilité, portent déjà les flétrissures du temps; qui, dégénérés avant d'avoir atteint la naissance totale de l'être, le front chargé de rides précoces, les yeux vagues et caves, les lèvres impuissantes à peindre la bonté, traînent sous un soleil tout jeune une existence caduque ? Qui a fait ces cadavres ? Qui a touché cet on fait ? Qui lui a ôté la fraîcheur de ses années ? Qui a mis sur sa face des siècles honteux ? N'est-ce pas ce sens ennemi de la vie des hommes ? Victime de sa dépravation, le malheureux a vécu solitaire, il n'a aspiré qu'à des plaisirs égoïstes ; et le voilà ! Il s'en va, pris du vin de la mort, et, d'un pied méprisé, porter son corps au tombeau où ses vices dormiront avec lui et déshonoreront sa cendre jusqu'au dernier des jours.

Ah ! Si ce n'est pas là un sens dépravé, quel nom lui donner ? Un nom plus dur encore, Messieurs, car j'ajoute que c'est un sens abject. C'est un sens abject, parce qu'il tue le cœur, parce qu'il substitue l'émotion du sang à l'émotion de l'âme. J'ai déjà vu bien des jeunes gens, et, je vous le déclare, je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans le jeune homme débauché; je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes que les âmes qui ignoraient le mal ou qui luttaient contre lui.

Comment voulez-vous que le cœur oppose ses douces et frêles jouissances aux jouissances grossières et exagérées du sens dépravé ? L'un [222] est égoïste, l'autre, généreux; l'un vit de soi, l'autre hors de soi; entre ces deux tendances, l'une doit prévaloir. Si le sens dépravé l'emporte, le cœur se flétrit peu à peu, il ne sent plus la force des joies simples; il ne va plus vers autrui ; il finit par ne plus battre que pour donner son cours au sang et marquer les heures de ce temps honteux dont la débauche précipite la fuite. Mais quoi de plus abject que de tuer le cœur dans l'homme ? Que reste-t-il de l'homme, quand son cœur ne vit plus ? Pourtant, le sens dépravé fait davantage encore ; aucun vice, comme aucune vertu, n'arrête ses effets à l'homme seul; l'un et l'autre ont dans la société le contre-coup de leur action. Et, sous ce rapport, le sens dépravé est l'oppression et la ruine du monde.

Je vous signale un despotisme affreux et ignoble, celui du sens dépravé contre toute une portion de la race humaine; car l'infâme ne se borne pas à lui, quoiqu'il ne vive que de lui; il sort de lui, mais pour faire des victimes; et quelles victimes ? Ah ! Messieurs, en quittant cette assemblée, cherchez une de ces rues où la misère s'abrite; vous n'aurez pas à chercher bien loin. Montez ces tristes rampes; vous voici devant un grand spectacle. Ces visages flétris si jeunes, ils ont été beaux: ces membres, qui n'inspirent plus que l'horreur, ils ont été vivants ; ces êtres déshonorés, ils avaient des frères et des sœurs. Ils n'en ont plus; ils n'ont plus rien, pas même des remords. Qui les a dépouillés, meurtris, livrés à la misère, à l'opprobre, à l'ignorance même de leur malheur ? Qui ? Vous savez bien. Lâche autant, qu'égoïste, le sens dépravé ne s'attaque pas à l'homme dans sa force, mais dans sa faiblesse ; il n'ira pas tenter l'homme qui peut le regarder [223] en face ; il va basement, comme le ver de terre, se glisser au sein des fleurs que le printemps vient

d'ouvrir et qui n'ont qu'un jour. Il va solliciter ce qui ne peut pas se défendre ; il se présente à un être faible et trop facile à séduire, parce qu'il a autrefois séduit le premier ; il se présente à lui sous les dehors d'un cœur touché. L'hypocrite ose mettre la main sur cette région de l'âme ; il cache sa débauche et la trahison sous le geste de l'amour et de la fidélité ; puis, l'heure passée, après qu'il a détruit ce qui ne se réédifie jamais, il abandonne, il s'en va, déserteur du mal qu'il a fait, se consoler du dégoût qu'il éprouve par un dégoût qui n'est encore qu'à venir. Quelle oppression y aura-t-il dans le monde, si ce n'est pas là de l'oppression, et quelles ruines, si ce que je vais dire ne compte pas pour des ruines ?

Le sens dépravé n'épargne pas même les nations. Un temps vient, et pour quel peuple n'est-il pas venu tôt ou tard ? Un temps vient où l'histoire civilisée succède à l'histoire héroïque; les caractères tombent, les corps diminuent, la force physique et morale s'en va d'un même pas; et l'on entend de loin le bruit du barbare qui s'approche et qui regarde si l'heure est venue d'enlever du monde ce vieillard de peuple. Quand cette heure a sonné, quand un pays se sent trembler devant la destinée, qui a passé sur lui, quel souffle a tari sa vie ? Toujours le même, Messieurs, la mort n'a jamais qu'un grand complice. Ce peuple s'est abâtardi dans les homicides joies de la volupté ; il a versé son sang goutte à goutte et non plus par flots sur les champs féconds du dévouement.

Mais je vois bien des jeunes gens, ici ; qu'ils Songent donc, chaque fois que le tentateur s'at- [224] taque à eux, que c'est l'ennemi de la vie, de la beauté, de la bonté, de la force, de la gloire, que c'est l'ennemi universel et national. Eh ! Messieurs, si un Tartare venait frapper à votre porte et vous demander une trahison contre la patrie, quelle ne serait pas votre horreur ? Pourtant, le sens dépravé ne fait pas autre chose ; le sang qu'il vous demande, ne fût-il pas celui de l'éternité, serait le sang de la patrie et de l'avenir. » L'empereur Galère, par suite de ses vices, fut atteint d'une maladie honteuse, contre laquelle les médecins étaient impuissants. Les remèdes ne faisaient qu'augmenter ses douleurs. Depuis les hanches jusqu'aux pieds, son corps tombait en pourriture. Des pertes de sang continuelles, des ulcères, dont la puanteur infectait tout le palais, une multitude toujours croissante de vers, le rendaient un objet de compassion et d'horreur. Voilà où aboutissent les habitudes vicieuses contractées dès la jeunesse.

§ III. Une page du B. Louis de Grenade.

Bien avant Lacordaire, un autre Dominicain célèbre avait fait de l'amour coupable, qui est l'aboutissement du vice ou qui y conduit, une description bien capable d'inspirer l'horreur qu'il mérite. « Il n'est pas besoin, dit-il, que je me serve des fables des poètes. Elles nous représentent le fameux Hercule qui, après avoir dompté tous les monstres de la terre, étant vaincu par l'amour impudique d'une femme, quitta sa massue pour une quenouille. On le vit filer parmi les servantes de cette insolente maîtresse, qui commandait avec menace ; ce qu'ils ont sagement inventé, pour nous faire connaître la force de cette passion. [225]

Je ne prétends pas non plus vous mettre sous les yeux un Salomon, rempli, d'un côté, de tant de sagesse, et, de l'autre, prosterné devant les idoles pour plaire à ses concubines, bien qu'une si étrange chute soit une preuve déplorable, de la tyrannie de cette passion. Considérez Ammon, le fils de David. Lorsqu'il eut regardé Thamar avec des yeux de concupiscence, il s'aveugla si fort de ces ténèbres, il fut lié si étroitement par ces chaînes, il fut tellement pressé de cette faim, qu'il en perdit le boire et le manger, le sommeil et la santé, tombant dans une très dangereuse maladie. Voyez quels pouvaient être les liens de cet amour déréglé, dont son cœur était captif, puisqu'ils firent une si grande impression sur son corps. Et afin que vous ne croyiez pas que la possession de ce qu'il désirait fût capable de le guérir, voyez combien sa maladie s'augmenta après qu'il eut contenté ce désir brutal. *Sa haine, dit l'Écriture, fut plus grande contre Thamar que n'avait*

été i amour qu'il, avait pour elle. L'exécution de son crime ne l'affranchit pas des passions; elle ne fit que changer l'une contre une autre plus violente. Et puis, dites-moi s'il y a un tyran au monde qui traite ses esclaves de la sorte, qui les tourne, les retourne et les promène par tant de différents chemins ? Tous ceux qui vivent sous la domination de ce vice sont en cet état. A peine sont-ils maîtres d'eux-mêmes. Ils ne parlent d'autre chose, ils ne pensent qu'à cela, sans que la crainte de Dieu ni l'intérêt de leur âme et de leur conscience, ni le paradis, ni l'enfer, ni le jugement, ni bien souvent la vie même et l'honneur, qui semble leur être si cher, soient capables de rompre cette chaîne. Que dirai-je encore des jalousies de ces malheureux de leurs craintes, de leurs soupçons, des périls, [226] qu'ils courent jour et nuit, hasardant leurs âmes pour ces sales passions ? Y a-t-il quelque tyran au monde qui ait un empire sur les corps de ses sujets semblable à celui que ce vice exerce sur les cœurs des siens ? Car jamais esclave n'est si étroitement attaché auprès de son maître, qu'il ne lui reste pour lui-même quelques heures, ou du jour ou de la nuit; mais ce vice et d'autres semblables sont tels que, depuis qu'ils se sont une fois rendus maîtres d'un cœur, ils le possèdent si souverainement, qu'à peine reste-t-il à l'homme force ou adresse, ou temps ou esprit, pour l'employer à autre chose.

Ce n'est pas sans sujet que le Saint-Esprit dit : *Que les femmes et le vin dérobent le cœur aux sages*, parce qu'un homme n'est guère moins aliéné par ce vice que s'il avait trop pris de vin. Pour nous le faire comprendre, le plus excellent des poètes nous représente Didon, dès l'instant qu'elle eut conçu pour Enée l'amour qu'elle lui lit depuis paraître, s'abstenant de toutes les occupations publiques, même de la construction des remparts de sa ville qu'elle poursuivait auparavant avec tant de chaleur, de sorte que les murs commencés ne furent plus élevés; la jeunesse ne fut plus exercée aux armes ; l'ouvrage des ports fut interrompu, et toutes les fortifications abandonnées, parce que, dit ce poète, ce tyran s'empara tellement de tous les sens de cette femme, qu'elle devint incapable de penser à autre chose. O vice cruel ! Le destructeur des républiques, la ruine des occupations honnêtes, la mort des vertus, le nuage qui offusque les bons esprits, l'enchantement des hommes, l'ivresse des sages, la folie des vieillards, le feu et la fureur des jeunes gêna et la perte commune du genre humain. [227]

O insensé ! Il importe peu de quels liens vous soyez enchaîné, si la meilleure partie de vous est prisonnière. Votre prison n'en est pas moindre, parce que vous y êtes volontairement captif. Le poison, pour être pris volontairement, ne fait pas pour cela moins de mal. Et, certes, il n'y a point de plus étroite prison que celle qui vous tient ainsi enchaîné, qui vous a fait fermer les yeux à Dieu, à la vérité, à l'honnêteté et aux lois de la justice, et qui vous tyrannise de telle sorte que, comme l'intempérant n'est pas maître de lui-même, mais l'esclave du vin qu'il a bu, ainsi celui qui est enchaîné de cette sorte n'est pas le maître de lui, mais l'esclave de sa passion, quoiqu'il ne perde pas son libre arbitre. »

Déjà saint Jean Chrysostome avait écrit sur ce sujet d'éloquents lignes que nous devons reproduire.

« L'homme qui est atteint de cet amour, dit-il, rentre dans sa maison, mais il n'y rentre pas seul. Il amène une femme perdue avec lui; non pas, certes, ouvertement, ce qui serait pourtant plus tolérable, car son épouse la chasserait; mais il l'a dans son âme et dans sa conscience, brûlées par une flamme plus dévorante que celle de la fournaise de Babylone. Ce ne sont pas les étoupes, le bitume, la poix, qui l'alimentent, mais la passion qui bouleverse tout. Et, de même que ceux qui ont la fièvre, bien qu'ils n'aient aucune raison de se plaindre de ceux qui les servent, à cause de la violence de leur maladie, se rendent importuns à tous, repoussent les aliments, reçoivent mal les médecins, s'emportent contre ceux de leur famille, se mettent en fureur contre leurs serviteurs; ainsi ceux qui sont atteints de cette maudite passion, l'ayant toujours présente à leur esprit, sont [228] inquiets et colères. O chose indigne ! Le loup, le lion et les autres bêtes féroces poursuivis par les flèches des chasseurs prennent la fuite : et l'homme, doué de raison,

déjà blessé, suit celle qui l'a blessé, reçoit des traits plus meurtriers encore, et se plaît dans ses blessures. C'est là ce qu'il y a de plus grave, et ce qui rend le mal incurable; car celui qui ne sent pas sa maladie et qui ne désire pas en être délivré, comment recourra-t-il au médecin ? C'est pourquoi je suis accablé et tourmenté par la douleur ; car vous vous relirez des occasions après avoir subi une telle perte, et pour un plaisir d'un moment, vous subissez une peine perpétuelle. Avant les supplices de l'enfer, vous portez déjà les plus terribles châtiments. Dites-moi, n'est-ce pas le dernier supplice que de nourrir une telle passion, d'en être perpétuellement consumé, et de porter avec soi la fournaise de cet amour absurde avec les accusations de sa conscience ? Dans cet état, comment approcher du saint lieu, comment s'asseoir à la Table Sainte ? Comment entendre les sermons sur la chasteté, tant que vous êtes esclave d'une telle passion et que vous avez l'âme couverte des blessures qu'elle vous a faites ? »

Nous dirons donc à nos lecteurs qui se seraient égarés, aux plus jeunes surtout, ce qu'écrivait saint Grégoire de Nazianze au jeune Adelphe, qui avait donné de grandes espérances et qui se laissait entraîner par l'amour des femmes. « Quelles sont ces ténèbres qui vous environnent, disait-il, comment dés honorez-vous ainsi votre famille ? Vous déshonorez aussi notre vieillesse et les espérances que nous avons conçues à voire sujet. Pourquoi n'entendez-vous plus la parole de l'Ecriture : *Ne donnez pas vos richesses à des* [229] *femmes*. Croyez-moi: quand les forces de votre corps auront été usées par l'âge et que votre esprit pourra considérer sans prévention les vrais intérêts de l'homme, un jour viendra où vous vous repentirez de voire conduite. Evitez les pièges, ne vous laissez pas prendre par vos yeux, et si' déjà c'est fait, réveillez-vous, et ne confirmez pas les bruits qui circulent sur voire compte. Quel malheur de ruiner en peu de temps une grande maison élevée avec tant de travaux, et de le faire au commencement de votre carrière, au moment, par conséquent, où l'homme jette les fondements de sa réputation bonne ou mauvaise ! C'est pourquoi, par crainte du Dieu que vous adorez, et par respect pour vous, cessez désormais de suivre les égarements honteux de voire cœur. »

Qu'on n'ose donc plus donner le nom d'amour à cette passion infâme. « La débauche n'est qu'un épouvantable égoïsme, écrivait Lacordaire à un jeune homme ; elle tue tout ce qu'il y a en nous de tendre et d'élevé. Quand on aime, loin de vouloir flétrir par le vice ce que l'on aime, on serait, prêt à souffrir la mort pour cet objet sincère d'un véritable culte ; et cette pureté désintéressée a sa récompense dans une dilatation de l'âme qui est la joie intérieure.

Il faut se défier d'une affection sensible pour les personnes que le monde aime le plus ; elle me semble dangereuse, même quand elle est pure. Le serpent est trop enlacé à leur cou pour s'en approcher sans crainte; il faut se tenir à une distance qui rassure. » C'est pourquoi le respect et la politesse sont les garanties de la vertu.

Le génie des âmes vulgaires dit : *Méprisez la femme*. Rejetez cette horrible tentation, ou vous-même, fils de la femme, vous serez méprisable, [230] écrit Silvio Pellico. Eloignez vos pas de ceux qui, dans la femme, n'honorent pas leur mère. Foulez aux pieds les livres qui la ravalent en prêchant l'immoralité. En considérant avec une haute estime la dignité de la femme, maintenez-vous digne de protéger celle qui vous donna la vie, de protéger vos sœurs, de protéger peut-être un jour la créature qui acquerra le titre sacré de mère da vos enfants.

Honorez la femme; mais redoutez les séductions de sa beauté, et plus encore celles de votre propre cœur. »

Armand de Maillé de Brézé, qui fut nommé tout jeune amiral de France et qui mourut frappé d'un coup de canon à l'âge de vingt-sept ans, reçut à Paris la visite d'une dame du Poitou, qui implora sa protection dans un procès qu'elle venait soutenir. Le jeune amiral fit tout son possible pour lui l'aire rendre justice. Il y réussit; à la fin, cette dame lui amena sa fille, qui était jeune et belle, en lui faisant entrevoir qu'elle serait heureuse, si elle pouvait lui plaire. Le jeune amiral en parut indigné, et, conduisant la jeune fille vers la

fenêtre, il lui dit à l'oreille qu'il tremblait pour sa vertu, puisqu'elle avait une telle mère. La jeune fille lui répondit en pleurant qu'elle avait dessein de se faire religieuse. Alors, Armand de Maillé, après s'être assuré de la sincérité de ses sentiments, la conduisit aussitôt au couvent où il lui fit une dot.

§ IV. Conclusion de ce qui précède.

Si nos lecteurs ont compris ce qui a été dit dans les paragraphes précédents, on ne réussira pas à réhabiliter à leurs yeux les plaisirs coupables. Il [231] en est pourtant qui entreprennent cette difficile besogne en plein christianisme.

Tout païen qu'il était, Cicéron a écrit : « Il y en a qui osent prétendre que le plaisir est le souverain bien. Cette doctrine est celle des brutes et non celle d'un homme. Comment, vous à qui Dieu a donné une âme qui est tout ce qu'il y a de plus grand et de plus divin, pouvez-vous vous avilir et descendre à ce point que vous pensiez qu'il n'y a point de différence entre vous et les quadrupèdes ? Plus quelqu'un est bon, plus il mérite d'éloges. Il n'est aucun bien dont ne puisse se glorifier celui qui le possède. Mais qu'y a-t-il de bien dans la volupté ? Rend-elle un homme meilleur, lui attire-t-elle des éloges ? Est-il quelqu'un qui, se livrant au plaisir, ose s'en vanter et s'en faire un titre de gloire ? La volupté qu'on cherche à réhabiliter ne doit donc pas être regardée comme un bien. Plus elle est passionnée, plus elle fait descendre l'âme de son siège élevé » Ailleurs, il dit encore : « Qu'y a-t-il de plus pervers et de plus honteux qu'un homme efféminé ? Quand quelqu'un a tant soit peu de vertu, s'il se livre à la volupté, il le cache et le dissimule par honte. Si nous voulons considérer la dignité et l'excellence de la nature de l'homme, nous comprendrons facilement combien il est honteux de vivre dans les plaisirs et d'une manière délicate et molle, et combien il est honnête de vivre dans l'économie, la continence, la sévérité, la sobriété. »

C'est donc en vain que les ennemis de Dieu et des hommes présentent aujourd'hui le vice sous des couleurs qui cherchent à le blanchir. C'est en vain que, dans les chants, dans les conversations des mondains, dans les romans, dans les publications de tous les jours, on vante l'amour [232] profane et la galanterie. C'est en vain qu'on regarde tout au plus le vice comme une simple faiblesse, d'autant plus digne d'indulgence, qu'on la fait passer pour inévitable. Il restera vrai pour quiconque écoute, sinon la foi, du moins sa raison, qu'il n'est rien de plus hideux, de plus dégradant pour l'humanité, et ceux-là seuls qui ont perdu toute dignité d'homme se rouleront dans cette fange. « Les pourceaux, dit à ce sujet Clément d'Alexandrie, préfèrent la boue à l'eau pure. »

« La volupté, comme l'écrivait saint Nil à Pamasius, c'est l'hameçon du diable qui conduit à la perdition; c'est elle qui prépare le feu éternel, qui nourrit le ver qui ne mourra pas; pendant qu'on la goûte, elle semble d'abord douce, mais ses fruits sont plus amers que l'absinthe. Elle entraîne avec une sorte de fureur à ce qui fait la honte et la perte de l'âme ; et, quand elle est satisfaite, elle laisse des douleurs profondes, des chagrins, des perturbations, des craintes dans le cœur trompé par cette douceur criminelle et chargé de malédictions. »

C'est ce vice qui est le père de l'incrédulité, de l'homicide, de la perfidie, de la vengeance, de la jalousie, du scandale, du suicide et de tous les autres crimes. C'est lui qui creuse à une jeunesse corrompue un tombeau prématuré, c'est lui qui dépeuple la famille et la société elle-même. « Peu de gens périssent par le poison, a dit un poète chinois; cependant, il fait horreur. Les délices des plaisirs tuent des hommes sans nombre et on ne les redoute pas ! »

Point de passion qui obscurcisse l'intelligence, qui dessèche le cœur, qui le pétrifie comme celle que nous combattons à cette heure. Aussi prépare-t-elle l'impénitence et une mort de répréhensible [233] si on n'a soin de la combattre. C'est que le vice éloigne autant que possible l'homme du Dieu de toute sainteté ; il lui ferme, par conséquent, le ciel où rien de

souillé n'entrera ; et le Seigneur, dans sa juste colère, a allumé les flammes de l'enfer pour punir ceux qui ont été brûlés ici-bas du feu des passions coupables. Quel jugement attend le Voluptueux au tribunal suprême !

Saint Basile dit : « Si les Ninivites qui crurent à la prédication de Jonas, se levant au tribunal de Dieu, doivent y condamner ceux qui n'ont pas écouté les enseignements de Jésus-Christ, à plus forte raison les sages païens qui se sont appliqués à l'étude de la sagesse et ont eu l'amour des femmes en horreur, condamneront-ils ceux qui, élevés dans le christianisme, osent fréquenter de misérables créatures. Les athlètes païens, afin d'être plus habiles à la course, ne regardent pas même les femmes, soutenus qu'ils sont par l'espoir d'une récompense corrompible : et vous qui connaissez les mystères du royaume des cieux, qui avez appris les horribles supplices du siècle futur, vous ne savez pas garder l'honnêteté, vous ne pratiquez pas la chasteté, sous prétexte que ceux avec qui vous vivez ne la gardent pas plus que vous ? » Sera-ce là une excuse au tribunal de Dieu, où chacun recevra selon ses œuvres ? Aussi, un grand théologien dit que les trois quarts des damnés sont en enfer à cause de ce péché.

Donc, si vous n'êtes pas atteint encore par les replis de ce serpent venimeux, prenez garde; le plaisir peut triompher des cœurs de fer eux-mêmes, ont dit les anciens. Ne vous laissez pas enlacer dans l'espoir de vous en dégager plus tard.

Saint Jean Chrysostome vous dit : « Quand le passereau a été pris au lacet, ses ailes ne lui [234] servent de rien : de même, il ne vous sert de rien d'avoir la raison, si vous êtes retenu captif par une passion mauvaise ; vous avez beau vous débattre, vous restez esclave. C'est pourquoi la Providence a donné à l'oiseau des ailes pour qu'il évite les pièges et à l'homme la raison pour qu'il fuie le péché. » Profitez-de votre raison et restez libre. Avez-vous déjà dans les veines quelques traces de ce poison ? « O hommes, vous crie encore saint Jean Chrysostome, la volupté est semblable à un chien ; si vous le chassez, il s'enfuit ; si vous le nourrissez, il reste. » Chassez-le; vous le devez, vous le pouvez. Saint Augustin a écrit de lui-même au livre de ses *Confessions*. « Ces bagatelles de bagatelles, ces vanités de vanités me tiraient par ma robe de chair et me disaient tout bas : Est-ce que tu nous renvoies ? Quoi ! Dès ce moment, nous ne serons plus avec toi pour jamais ? Et dès ce moment, ceci, cela ne te sera plus permis, et pour jamais. Du côté où je tournais mon front et où je redoutais de passer, se dévoilait la chaste majesté de la continence, m'invitant non plus avec le sourire de la courtisane, mais par d'honnêtes caresses, à m'approcher sans crainte; et elle étendait pour me recevoir et m'embrasser ses pieuses mains, toutes pleines de lions exemples: enfants, jeunes filles, jeunesse nombreuse, tous les âges, veuves vénérables, femmes vieillies dans la virginité. Et elle semblait me dire d'une douce et encourageante ironie : Quoi, ne pourras-tu pas ce qui est possible à ces enfants et à ces femmes ? Est-ce donc en eux-mêmes et non dans le Seigneur leur Dieu, que cela leur est possible ? Jette-toi hardiment sur lui, n'aie pas peur ; il ne se dérobera pas pour te laisser tomber ! » Augustin obéit à la voix de [235] la chasteté, et il sortit victorieux de cette lutte intestine.

Saint Basile dit : « Si vous vous faites violence à vous-même et si vous vous persuadez que le plaisir a une fin amène et que la délectation coupable des sens engendre le ver éternel qui ronge les hommes en enfer et alimente ce feu qui les brûlera éternellement, tous les plaisirs prendront la fuite et une merveilleuse tranquillité, une douce paix inondera voire cœur. C'est ainsi que l'arrivée d'une sage maîtresse met dans l'ordre toutes ses servantes en révolte. »

Alcuin, le maître de Charlemagne, écrivait à un de ses élèves qui faisait des progrès dans les lettres. « O vous, l'amour de mon âme, si vous avez contracté par suite des plaisirs des sens quelques souillures, lavez-les dans les larmes et dans le bain de la pénitence; avec la pratique d'une vie meilleure, effacez-les. Souvenez-vous de vous et de moi et réjouissez mon âme en épargnant la vôtre; car votre salut est ma consolation. En vous perdant, ne privez pas votre père de la récompense qu'il ambitionne, et ne détruisez

pas eu vous le nom de fils. Si vous ne voulez pas le faire pour vous, du moins faites-le pour moi. Si vous n'avez soin ni de vous ni de moi, du moins, craignez, aimez et honorez Dieu, et pratiquez la chasteté. »

ARTICLE II EXCELLENCE DE LA CHASTETE

Saint Grégoire de Nazianze, jeune encore, fut favorisé d'une vision céleste dont il nous a laissé l'élégant récit. Deux jeunes vierges, qui parais- [236] saient être du même âge, se montrèrent à lui pendant son sommeil. Toutes deux étaient d'une beauté ravissante. Elles tenaient les yeux baissés vers la terre. Le voile qui couvrait leur visage laissait entrevoir la rougeur répandue sur leurs joues par une virgine pudeur.

A cette vue, le saint jeune homme, rempli de joie et encouragé par la bonté affectueuse que eus deux vierges lui témoignent, ose leur demander leur nom. L'une d'elles répond : a Je suis la Pureté ii et, l'autre à son tour : « Je suis la Virginité », puis toutes deux a la fois : « Nous sommes, disent-elles, les compagnes de Jésus-Christ et les amies fidèles de ceux qui renoncent aux plaisirs des sens pour mener une vie céleste. » A ces mots, elles s'envolent vers les cieux. Le jeune homme les suit du regard jusqu'à ce qu'elles aient disparu.

Cette vision laissa dans son âme un grand amour pour la pureté, et cet amour fut comme une étincelle, dont la chaleur, se développant, embrasa son âme tout entière, selon la comparaison dont il se sert lui-même. Rien, depuis, ne put éteindre cette flamme céleste. Les désordres d'Athènes, où il fit ses études, en compagnie du grand saint Basile, le trouvèrent armé contre toute séduction. Puissions-nous présenter la pureté sous des traits assez aimables pour conquérir à son amour tous les hommes, jeunes surtout, de telle sorte qu'ils traversent la contagion d'un siècle pervers sans en ressentir les atteintes.

La chasteté est la gloire du christianisme, c'est la pierre précieuse de l'Eglise et son plus bel ornement. « L'Eglise est chaste, a dit Lacordaire, elle engendre la chasteté, et il n'y a pas de mœurs sans la chasteté. C'est la chasteté qui fait les [237] familles, les races royales, le génie, les grands et forts peuples. Là où celle vertu n'est pas, il n'y a que de la boue dans un tombeau. Ah ! S'il y a ici des hommes qui ne soient pas mes frères par la foi, je ne veux qu'invoquer leur conscience, je leur demanderai : Etes-vous chastes ? Comment croiriez-vous, si vous n'êtes pas chastes ? La chasteté est la sœur aînée de la vérité; soyez chastes pendant un an, et je répons de vous devant Dieu. C'est parce que nous possédons cette vertu que nous sommes forts, et ils savent bien ce qu'ils font, ceux qui attaquent le célibat, ecclésiastique, cette auréole du sacerdoce chrétien. Les sectes hérétiques l'ont abolie parmi elles ; c'est le thermomètre de l'hérésie; à chaque degré de l'erreur correspond un degré, sinon de mépris, du moins de diminution de cette céleste vertu. »

Si la chasteté est la gloire de l'Eglise, elle l'est aussi de tous ceux qui la pratiquent. C'est elle qui les rend semblables à la Vierge Immaculée, à Notre-Seigneur, le Soleil de justice, et aux anges du ciel ; et, saint Jean Chrysostome fait remarquer avec raison que les hommes chastes ont plus de mérite que les anges, car les anges n'ont pas de corps capable d'être amolli par le plaisir. La chasteté commence sur la terre, ce qui ne sera complet qu'au ciel par la résurrection de nos corps. Saint Basile va jusqu'à dire qu'elle nous rend très semblables au Dieu incorruptible.

Il ne faut donc pas s'étonner de ce que l'homme chaste a toutes les faveurs de Dieu. De même qu'une eau tranquille devient resplendissante aux rayons du soleil, ainsi une âme pure reflète l'éclat de la divine beauté. La chasteté purifie l'intelligence et la rend capable de connaître et de goûter les vérités de la foi. Heureux ceux qui ont le cœur [238] pur, car ils verront Dieu. Et qui dira les consolations d'une âme chaste ? Le plus grand plaisir, a dit saint Cyprien, c'est d'avoir triomphé du plaisir même.

Aussi, saint Athanase s'écrie-t-il dans un transport d'admiration : « O chasteté parfaite, amie de Dieu et prêchée par les saints ! O continence, objet de haine pour plusieurs, mais objet de vénération pour ceux qui sont dignes de vous comprendre, vous terrassez la mort et l'enfer, vous êtes le partage- des esprits immortels ! O continence, joie des prophètes, gloire des apôtres, vie des anges et couronne des saints, heureux celui qui vous possède ! Pour lui, les peines d'un moment endurées pour vous, seront par vous la source d'abondantes joies. »

Quand on connaît le prix de la chasteté, on conçoit sans peine que des hommes, des jeunes gens, aient sacrifié la vie pour la conserver. On connaît l'histoire de saint Nicétas. Les bourreaux, afin de l'amollir, l'avaient enchaîné avec des liens de soie sur un lit de plumes; ils lui amenèrent une courtisane qui tenta tout pour le séduire. N'ayant aucun moyen de se défendre, le jeune martyr se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de cette misérable, qui s'en alla confuse. C'est de l'héroïsme, mais, plutôt que de se souiller, il faut savoir mourir. La mort est un gain à ceux qui sacrifient la vie plutôt que d'offenser Dieu. Notre vertu ne rencontre pas les séductions qu'ont eu à subir les martyrs. La lutte étant pour nous moins redoutable, serions-nous excusables de nous laisser vaincre ? Donc, pratiquons la chasteté ! Mais, prenons garde, cette vertu est délicate, et nous pouvons la blesser gravement non seulement par des actions et des plaisirs honteux [239] et par des regards coupables, mais même simplement par des paroles, par des désirs ou des pensées volontaires. On a dit avec raison : La parole, comme la flèche, ne revient plus. Regardez donc, avant de la lancer, si elle n'est ni aiguë ni empoisonnée. Un mot licencieux peut porter un coup mortel à l'innocence de ceux qui l'entendent. Un jour le philosophe Xénocharis sur des choses honteuses, et il ne répondit, pas. Celui qui l'interrogeait lui en demandant In raison ; « Il vous convient, à vous, de ne pas parler de telles choses, dit-il, mais il me convient à moi de n'en pas parler. » Un chrétien doit se respecter au moins autant qu'un païen, en ne disant rien d'inconvenant ni même d'équivoque. C'est le moyen de se faire respecter des autres. Si, malgré cette réserve, on ose tenir devant nous des propos inconvenants, sachons en rougir et montrer par là qu'ils nous déplaisent, quand nous ne pouvons pas, vu les circonstances, imposer silence. Caton, voyant un jeune homme qui rougissait dans une circonstance semblable, lui dit : « Courage ! Vous avez la couleur de la vertu. »

Saint Bernardin de Sienne, dans sa jeunesse, était d'une telle réserve, que les plus libertins le respectaient. Un jeune homme osa pourtant tenir devant lui un langage moins réservé. Bernardin en fut indigné, et ses jeunes camarades, indignés comme lui, chassèrent ce scandaleux et le poursuivirent à coups de pierres. Aussi, quand les jeunes gens qui parlaient légèrement le voyaient venir : « Silence, disaient-ils, voici Bernardin. » Le Saint n'était encore qu'un enfant, quand un personnage de condition dit devant lui, en pleine place publique, une mauvaise parole. Bernardin, indigné, lui donna au menton un coup de poing [240] tel, que le bruit en retentit dans toute la place. Ce personnage n'osa pas se venger d'un enfant, il profita même de la correction. Plus tard, en entendant prêcher Bernardin, il pleurait à chaudes larmes.

Dieu regarde le cœur. C'est par le cœur qu'on est pur, et c'est ce qui montre combien est absurde le langage de ceux qui disent impossible la chasteté. Ce langage sort quelquefois de la bouche de certains médecins incrédules qui cherchent à démontrer que les exigences de la nature humaine sont incompatibles avec la chasteté. Cette proposition suppose ou une étrange ignorance ou une insigne mauvaise foi. En admettant même que l'homme, ne puisse pas dominer entièrement certains désordres des sens, qu'est-ce que cela fait à la chasteté ? Sa volonté n'est-elle pas toujours libre de s'élever par la raison et surtout par la foi, au-dessus des impressions des sens ? Or, tant que la volonté ne se laisse pas submerger par la tempête qui se soulève dans le corps, la vertu, qu'à son siège dans la volonté, n'est pas atteinte. C'est donc faire preuve d'une singulière ignorance de la morale chrétienne que de soutenir que la chasteté est impossible. Cette

vertu, l'expérience l'apprend, est pratiquée, de nos jours, par une multitude d'hommes qui n'ont pas une autre nature que nous, puisque nous sommes tous de chair et d'os. Après avoir cité à Damien, son jeune neveu, l'exemple des deux filles de Bérenger, roi d'Italie, qui avaient gardé leur chasteté d'une manière admirable, saint Pierre Damien ajoute : « Donc, ô mon fils, ayez honte de succomber, ne serait-ce que par la pensée, à un vice dont vous voyez le sexe faible et fragile triompher avec tant de gloire. » La chasteté est donc possible pour [241] nous comme pour d'autres ; je dirai plus, elle est facile avec la grâce de Dieu, si nous prenons les moyens de la pratiquer que nous indiquerons plus loin. (Voir notre livre : *Heureux les cœurs purs.*) Mais, par là même que la vertu est dans le cœur, ils sont bien aveugles ceux qui se contentent d'éviter les fautes extérieures et qui ne veillent pas sur leurs désirs et sur leurs pensées. Un philosophe chinois, Confucius, a dit : « Travaille à purifier tes pensées, si elles ne sont pas mauvaises, tes actions ne le seront pas non plus. » Et saint Jean Chrysostome s'exprime plus éloquemment encore : « A quoi sert la pureté du corps, ce reste de là plus belle des vertus, si l'âme a perdu la pudeur ? Qu'importé que les barrières du temple soient debout, si le temple lui-même est renversé ? Ce qui fait le guerrier, ce ne sont pas l'armure et le baudrier, mais c'est la force et le courage. Ne serait-il pas ridicule de faire consister la vertu dans la modestie de la contenance sans chercher à pénétrer au fond de l'âme et à découvrir ses pensées les plus secrètes ? »

CHAPITRE V VIGILANCE ET GARDE DES SENS

Saint Dominique, sur le point de mourir, en disant adieu à ses frères en religion, leur confia son secret. « La miséricorde divine, dit-il, m'a gardé jusqu'à ce jour la chasteté que j'ai eue à mon berceau. C'est là un grand bénéfice, mais il faut savoir faire les dépenses nécessaires pour se le procurer. Il faut des veilles, des prières, la fuite de toute familiarité avec les personnes d'un autre [242] sexe. Que personne n'expose sa vertu au péril ; car la chasteté parfaite est comme la vie qui peut facilement se perdre et qu'on ne peut recouvrer. »

Si les saints ont eu besoin de se garer contre les tentations, à plus forte raison les hommes qui n'ont pas une haute vertu sont-ils tenus à la vigilance. Aussi Notre-Seigneur a-t-il prononcé cette parole : *Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez.* Personne n'est donc dispensé de la vigilance. Nous marchons tous dans des sentiers dangereux ; donc, regardons bien où nous mettons le pied ; notre route est bordée de larrons qui en veulent à notre salut, munissons-nous d'une bonne garde. Hélas ! Pourquoi faut-il que ceux qui sont les plus faibles soient souvent les plus téméraires ! Ils se permettent, sans rem archer leur imprudence, ce que des hommes, des jeunes gens ayant une vraie vertu redoutent ; faut-il s'étonner après cela de leur chute ? Alcuin écrivait à un jeune homme : « Vous avez tous les jours à combattre contre trois ennemis, contre le démon, contre le monde et contre la chair. Comment pourriez-vous dormir tranquille, quand ceux qui veulent vous perdre veillent pendant que vous dormez ? Comment ne craignez-vous pas les flammes de l'éternelle perdition ? Hôte d'un jour, pourquoi chercher la patrie dans le voyage que vous faites sur une terre étrangère, oubliant cette patrie dont vous êtes le citoyen depuis l'heure de votre baptême ? Ne méprisez pas le prix de votre salut. Celui qui vous a fait s'est livré lui-même pour vous. Racheté par une si noble rançon, comment vous rendriez-vous ignoble par vos œuvres ? Gardez-vous de faire d'un enfant de Dieu l'esclave du démon. »

Des trois ennemis qui nous entourent et qui [243] rendent nécessaire notre vigilance, la chair est sans nul doute le plus redoutable. Saint Paulin, patriarche d'Aquilée, écrivait au comte Henri : « Que la chair soit toujours en nous soumise à l'esprit et lui obéisse comme une servante à sa maîtresse. Ne donnons pas trop de vigueur à notre corps, de peur qu'il ne déclare la guerre à l'âme. N'engraissons pas trop la servante, de

peur qu'elle ne méprise sa maîtresse. Tenons-la toujours dans la dépendance. On met aux coursiers des freins : de même il faut contenir notre corps par le frein du jeûne et de la prière. Et, de même que les conducteurs de char sont emportés dans les précipices, s'ils lâchent les rênes; de même notre âme se précipite dans les abîmes de l'enfer, avec le corps lui-même, si nous ne le contenons pas.

La chair désire tout mal, elle provoque à la colère, à l'homicide, à l'adultère, aux querelles, à l'ivresse, à la satisfaction de toutes les passions. O chair, bête cruelle, qu'as-tu donc ? Pourquoi appesantis-tu l'âme, qui ne désirerait que de servir Dieu, si elle n'était pas enchaînée à toi comme à un ennemi ? Et toi, chair misérable, tu ne te contentes pas de te donner la mort, tu veux encore la donner à l'âme. Ce n'est pas assez pour toi de te perdre, tu cherches encore à plonger l'âme en enfer. Malheur à toi, ô âme, qui as reçu pour adversaire une chair qui n'entre pas dans le royaume des deux et qui l'en ferme la porte. O chair méchante, que cherches-tu ? Que désires-tu ? Tu as en horreur le travail ; inquiète, tu ne veux point prendre de repos ; tu accables l'âme ; tu cherches prendre sa place, à devenir maîtresse, quand tu es servante. Pourquoi fais-tu la guerre à l'âme qui te laisse la paix ? Si elle se perd, tu n'échapperas pas au châtement; et, au jour du [244] jugement, elle ne sera pas jugée sans toi. » Gardons-nous donc de vivre selon la chair; or, dans la lettre du même saint au comte Henri, nous lisons : « C'est vivre selon la chair que de suivre tous ses caprices, d'aller où l'on veut, de dormir quand on veut; de parler comme l'on veut, à qui et où l'on veut, de manger et de boire quand on veut et autant qu'on veut; de rire et de plaisanter d'une manière inconvenante, de rechercher ce qui peut flatter l'odorat, d'accorder tout ce qui est agréable au toucher ou à la vue et tout ce qui flatte le corps, d'aimer d'une manière charnelle tout ce qui convient, que ce soit permis ou défendu. C'est là vivre, non selon Dieu, mais selon la chair. » C'est la mort, par conséquent; car il est écrit : *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; et si vous mortifiez les œuvres de chair, vous vivrez.* Et ceci est vrai pour tout chrétien et même pour tout homme qui veut s'élever au-dessus des défilés brutes. Il faut donc triompher des tendances animales qui sont en nous. Que ceux qui ne croiraient pas à ce sujet l'Evangile écoutent du moins l'enseignement d'un philosophe chinois. « La victoire dit-il, est difficile, il est vrai, mais elle n'est pas impossible car, enfin, se vaincre soi-même n'est autre que ce qui est conforme à la Détourne tes yeux, ferme tes oreilles, frein à la langue, et sois plutôt dans l'inaction que d'occuper tes yeux à voir des spectacles où raison se trouve choquée, que d'y donner attention, que d'en discourir. Voilà de quelle manière tu pourras vaincre. »

Nos sens sont les fenêtres de l'âme; et le Saint-Esprit dit que *mort entre par les fenêtres*. C'est un regard qui perdit David, De là le proverbe : *Il vaut mieux tomber des pieds que des [245] yeux* : car les yeux préparent une plus lourde chute. Regarder avec une complaisance coupable des objets honteux, c'est déjà le péché. Considérer des objets dangereux, c'est une imprudence qui conduit souvent au péché. L'œil, a dit un ancien, brûle le cœur comme le feu brûle la paille.

« Un visage fleuri, disait saint Nil, est un trait empoisonné, qui blesse l'âme et y répand son venin. Plus il reste dans la plaie, plus il y fait de ravage. »

Saint Basile, s'adressant à des jeunes gens : « Je ne puis passer sous silence, leur dit-il, ce trait tiré de la vie d'Alexandre le Grand. Ayant fait captives les filles de Darius, dont tout le monde vantait l'incroyable beauté, il ne daigna pas les regarder, jugeant que c'eût été honteux pour celui qui avait vaincu les hommes de se laisser vaincre par les femmes. » Pour la même raison, Cyrus, roi de Perse, refusa de voir une musicienne qui était d'une incomparable beauté.

Lacordaire écrivait à un jeune homme : « Je suis toujours étonné de l'empêchement qu'exerce sur vous la beauté extérieure et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru

assez beau pour le regarder avec concupiscence..... C'est si peu de chose pour une âme quia vu Dieu une seule fois et qui l'a senti. »

Quand la curiosité porte l'homme à regarder une femme, disait un des plus chers enfants de saint Philippe de Néri, il peut toujours résister à cette curiosité, en disant au Seigneur : « J'espère que vous avez fait cette créature pour le paradis ; je me réserve de la voir là-haut sans [246] danger. » Soyez même en garde vis-à-vis de vos parentes. Le démon, disait saint Philippe, vous laisse l'idée de femme et vous ôte celle de sœur. Si des regards, surtout prolongés, sur des personnes du même sexe, surtout jeunes, étaient un sujet de tentation, il faudrait aussi les éviter. Saint Vincent Ferrier veillait tellement sur ses yeux que, pendant trente ans, il ne vit de son corps que ses mains nues; et saint Louis de Gonzague, malade, ne laissait pas même voir ses pieds au domestique qui le servait. Aujourd'hui, dans les villes surtout, on trouve des gravures immodestes partout, aux devantures de magasins, dans certains livres, dans certains journaux, et cela jusque dans les familles qui devraient se respecter. Sachons baisser les yeux.

On empoisonne l'âme par les oreilles, comme le corps par la bouche. Fermons les oreilles aux flatteries, aux compliments, aux paroles de galanterie, aux chants légers et, à plus forte raison, aux conversations coupables, et ayons soin de nous interdire à nous-mêmes tout langage de ce genre. Ne parlons pas inutilement des personnes du sexe, de leurs toilettes, de leur beauté, ni des chroniques qui courent à leur sujet. Si nous n'observions pas cette discrétion, nous ferions dire: *Que la bouche parle de l'abondance du cœur.*

Le sens du toucher est le plus grossier et le plus dangereux. Respectons notre corps; dans les soins même nécessaires à lui donner, soyons modestes. Ne donnons jamais aux personnes d'un autre sexe des démonstrations d'affection. Les jeux de mains entre jeunes gens ne conviennent pas. Certaines poses nonchalantes, soit en public, soit en secret, inclinent à la mollesse, et il faut savoir se les interdire. C'est par là [247] qu'on triomphe de la chair et que l'on vit selon la raison. Thomas Morus, après avoir quitté l'Université d'Oxford, vint à Londres pour y faire ses études de droit au milieu du bruit et des séductions de la capitale. Ayant toujours sous les yeux le spectacle de la paresse, du jeu, de la débauche et de tous les vices, Morus sentit le besoin de redoubler de vigilance envers lui-même, et, pour nous servir de ses propres expressions, « il fit tous ses efforts pour que la servante, la sensualité, ne devînt pas trop insolente envers sa maîtresse la raison. » Comprenant la vérité de ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour la vie éternelle*, il s'imposait privation sur privation. Les nombreuses tentations qui l'assiégeaient de toutes parts rendirent le combat long et difficile ; il eut recours aux jeûnes et aux veilles, n'accordant jamais plus de quatre à cinq heures au sommeil. Un banc ou la terre lui servait de lit, avec une bûche pour oreiller. Il usait de la discipline tous les vendredis et les jours de jeûne, pensant que c'était la meilleure nourriture qu'il pût donner à son corps rebelle. Il prit même plus tard le parti de porter un cilice de crin, qu'il ne quitta jamais, pas même lorsqu'il fut devenu chancelier d'Angleterre. Admirable exemple pour les étudiants de nos villes et pour tous les chrétiens ! Si quelques-uns de nos lecteurs étaient tentés de voir dans les conseils que nous donnons ici des minuties qui ne conviennent pas aux hommes, nous leur répondrions par la parole de Rousseau. « Ce sont les petites précautions qui sauvegardent les grandes vertus. » [248]

CHAPITRE VI DE LA TEMPERANCE

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que les excès de table amènent la misère et toutes sortes de maladies. Les païens l'ont fait avant nous. Diogène disait que dans les

maisons où abondent les vivres, pullulent des quantités de rats et de chats, ainsi, dans les corps qui se remplissent de mets copieux, pullulent toutes sortes de maladies.

Un fort mangeur se présenta un jour devant Henri IV, espérant de lui quelque récompense de son singulier talent. « Est-il vrai que tu manges comme six ? Lui demanda le roi. — Oui, sire. — Et tu travailles à proportion ? — Comme un autre de ma force. — Si j'avais beaucoup d'hommes comme toi dans mon royaume, répondit le roi, je les ferais tous pendre, car ils l'auraient bientôt affamé. »

Nous devons nous élever à des réflexions plus hautes et entendre la sagesse chrétienne. Saint Nil a écrit : « Le bois est l'aliment du feu et la satiété de l'estomac celui des passions honteuses. Les brouillards obscurcissent les rayons du soleil, et la vapeur épaisse que produisent les mets trop abondants obscurcit l'esprit. La terre inculte produit des épines, et l'estomac chargé d'aliments des pensées coupables. On ne trouve pas de parfums dans la boue, ni la bonne odeur des vertus dans les intempérances. N'engraissez pas votre corps, autrement il s'insurgera contre vous; mais plutôt réprimez-le, et vous le rendrez ainsi obéissant. Un ennemi mutilé ne fait pas peur et le corps abattu ne trouble pas l'âme. Le cadavre ne [249] sent pas les brûlures du feu, et celui qui est tempérant est à l'abri des flammes des passions. Celui qui, tout en faisant profession d'être chaste, remplit son estomac, est semblable à l'homme qui prétend éteindre le feu à l'aide des étoupes ou la flamme en y mettant de l'huile. Les vieillards doivent dominer la colère et les jeunes gens, la gourmandise ; car le démon attaque les premiers du côté de l'âme et les seconds du côté du corps. »

« Un gourmand engraisé est un porc prêt à être égorgé. Si vous flattez un lion, vous l'appriivoisez ; si vous ménagez l'intempérance, vous la rendez plus cruelle. Satan est le prince des démons ; le prince des vices est la gourmandise.

Saint Isidore de Péluse écrivait à un certain Théodore : « Le luxe de table est la mère et la nourrice de toute espèce d'intempérance ; quand une table est couverte de toutes sortes de mets, elle excite ceux qui les voient à user de tous; elle appesantit l'esprit de tous ceux qui en usent, elle leur prépare le naufrage et les plonge dans l'abîme des tendances mauvaises. Evitez donc ce luxe et sachez vous contenter de ce qui vous, suffit. »

« Quand le ventre est vide, a dit un philosophe persan, le corps devient esprit; quand il est rempli, l'esprit devient corps. » Et Cicéron : « Quand nous sommes remplis par des aliments et par la boisson pris avec excès, nous ne pouvons qu'avec grand-peine faire usage de notre intelligence. » L'Eglise a donc bien fait d'établir des jours de jeûne et d'abstinence, et ceux qui s'en plaignent trouveront la réponse à leurs murmures dans le passage suivant d'un philosophe chinois. « Il est bon de jeûner quelquefois pour vaquer à la méditation et à, l'étude de la vertu. Le sage est occupé [250] d'autres soins que des soins continuels de sa nourriture. » C'est une règle sage, tracée aussi bien par les médecins que par les moralistes, de se lever toujours de table sans avoir satisfait son appétit.

Saint Augustin s'élève avec une force particulière contre l'ivresse. « La terre qui boit trop, dit-il, devient un marais qui ne produit que des serpents et des reptiles, mais point de fruits ; ainsi en est-il du corps de l'homme qui boit trop. Les animaux qu'on mène boire, quand ils ont pris leur nécessaire, refusent de boire davantage, lors même qu'on les retiendrait longtemps à l'abreuvoir. Pourquoi l'homme aurait-il moins de raison qu'eux ? Qui voudrait avoir un serviteur ivrogne ? Et nous voudrions être ivrognes nous-mêmes ? Les ivrognes disent aux autres : rougissez, vous n'êtes pas des hommes, vous ne pouvez pas boire autant que nous. Ils sont étendus à terre et ils se disent hommes, et ils disent à ceux qui se privent de boire, à cause de leur sobriété, qu'ils ne sont pas des hommes. Celui qui triomphe de l'ivresse est blâmé, celui qui est vaincu par elle se vante. On se moque de celui qui, étant sobre, peut se conduire lui-même et conduire les autres ; et on

ne se moque pas, et on ne gémit pas de l'ivrogne qui ne se connaît pas lui-même et qui ne connaît pas les autres. »

Diogène, quand, dans un repas, on lui servait trop de vin, le répandait à terre. On le lui reprochait : « En le versant, dit-il, je ne perds que du vin ; si je ne le répandais pas, je me perdrais moi-même avec lui. »

« L'ivresse, disait Pythagore, est l'apprentissage de la folie. » Les liqueurs ont encore des conséquences plus fatales que le vin.

Clément d'Alexandrie a donc eu raison d'écrire : [251] « J'admire ceux qui choisissent un genre de vie austère, usent de l'eau pure, afin de se donner des habitudes de tempérance et fuient du plus loin qu'ils peuvent le vin, comme une menace d'incendie. Il est donc bon que les enfants s'en abstiennent le plus souvent. Il ne faut pas verser sur un âge ardent du vin qui est une liqueur si brûlante; le faire, ce serait attiser un feu par un autre feu. Les jeunes gens échauffés par le vin sont portés aux passions, et leur corps porte des traces de leur perte. »

Du temps de saint Augustin, il y avait, à Hippone un jeune homme adonné au vin, nommé Cyrille. Rien ne pouvait l'arracher aux cabarets ni à ses compagnons de débauches. Un jour, rentré dans sa maison, il en vint, dans sa rage, à assassiner son père, à tuer une de ses sœurs et à occasionner la mort d'une autre. Saint Augustin, apprenant la nouvelle de tant de crimes à la fois, convoque le peuple à l'église. Il parle avec des sanglots de ce qui vient de se passer, et tout le peuple verse des larmes à la vue de tant de ruines amoncelées par l'ivresse.

Héla ! Des catastrophes de ce genre ne sont pas rares de nos jours. Il faut donc fuir l'ivresse, comme la source de tous les crimes les plus horribles. Que ceux qui en auraient contracté l'habitude sachent bien que, pour s'en corriger, il est nécessaire d'éviter les maisons et les compagnies où ils sont exposés à retomber ; sans cela, ils justifieront une fois de plus le proverbe : *Qui a bu boira*. Qu'est-il besoin de boire du vin pur, surtout en dehors des repas ? Pourquoi craindre de dire que le vin fatigue et avoir honte de laisser voir qu'on cherche à se corriger d'un excès qui rend l'homme méprisable, et qui en fait même le [252] jouet des enfants ? Cambronne, un officier du premier Empire, y mit plus de courage; ayant failli être condamné à mort par suite de l'ivresse, il jura de ne plus, boire de vin; il tint parole et devint un héros. Prenez une résolution semblable, et soyez-y fidèle, si vous êtes sujet au même défaut. Si le vin et les liqueurs vous donnaient la mort, vous n'en approcheriez pas vos lèvres. Ils donnent la mort à votre âme.

Terminons ce chapitre par les paroles que saint Augustin adresse à son peuple d'Hippone : « Ne vous contentez pas d'être honnêtes et sobres vous-mêmes, reprenez les ivrognes de telle sorte qu'ils n'osent plus boire plus qu'il ne faut, en votre présence, afin qu'en aimant vous-mêmes la sobriété, et en retirant par vos conseils les autres de la perte de l'ivresse, vous vous prépariez dans l'éternelle béatitude une double récompense pour avoir travaillé et à votre salut et à celui des autres. »

CHAPITRE VII DE L'AMOUR DU TRAVAIL

Ce sujet a une telle importance pour le bonheur et le salut des hommes et des jeunes gens, que nous devons le traiter avec quelques développements. Dans les articles suivants, nous parlerons donc de l'oisiveté, de la nécessité du travail, et enfin de l'étude.

ARTICLE PREMIER DE L'OISIVETÉ

L'oisiveté a appris beaucoup de vices, dit le Saint-Esprit. Et l'expérience prouve à tout homme [253] qui se connaît tant soit peu lui-même la vérité de cet oracle. Quand est-

ce que les tentations de toute sorte affluent clans l'esprit d'un homme ou d'un jeune homme ? Quand font-ils les plus lourdes chutes ? Lorsqu'ils sont désœuvrés. La terre inculte produit des ronces et des épines au milieu desquelles de hideux reptiles ont leur repaire ; l'eau qui ne coule pas se corrompt, et la teigne dévore le vêtement qu'on ne porte pas ; faibles images de l'état malheureux d'une âme oisive. Saint Bernard appelle l'oisiveté l'égout de toutes les tentations, de toutes les pensées mauvaises et inutiles, la marâtre des vertus, la mort de l'âme, la sépulture d'un homme vivant, le réceptacle de tous les maux.

David et Salomon, saints dans le travail, périrent dans le repos dit saint Jérôme. Mgr Dupanloup s'élève avec force contre les parents même riches et nobles qui, ne faisant rien en ce monde, laissent leurs enfants dans l'oisiveté. « Vous voulez être quelque chose en ce monde et ne rien faire ? Leur dit-il. Eh bien ! Toutes les lois morales et sociales s'y opposent. Vous voulez être quelque chose en ce monde et ne rien faire ? Mais c'est d'une impossibilité absolue : vous ferez le mal.

Demander qu'un jeune homme de dix-huit ans demeure vertueux, conserve le goût du travail et devienne un homme distingué sur les trottoirs de Paris ou de toute autre grande ville, dans une molle oisiveté, avec les chevaux, les cigares, les chiens, la chasse, les bals, les théâtres et toute la folle vie du monde ; je réponds simplement : c'est absurde, et je pourrais dire quelque chose de plus sévère. »

« Vous êtes riches, continue-t-il; cette excuse, au lieu de vous justifier, rend votre oisiveté plus [254] coupable. Si vous avez été payés d'avance, vous dirai-je avec un saint évêque, est-ce un titre pour ne pas mériter votre salaire ? Qu'aurez-vous à répondre au jugement de Dieu, qui vous demandera compte de ce talent qu'il vous avait confié, de l'âme de votre fils et de l'inutilité de sa vie ? »

Charles de Sainte- Foy a écrit : « L'oisiveté épuise le corps plus encore peut-être qu'un travail immodéré; elle énerve l'âme, ôte au caractère sa vigueur, à l'esprit sa pénétration et au cœur sa fraîcheur primitive. Elle donne au corps et à l'âme une vieillesse prématurée et les réduit l'un et l'autre à une complète impuissance. Mais l'homme étant éminemment actif par sa nature ne peut rester inoccupé, et l'oisiveté diffère du travail en ce que l'homme oisif s'occupe de choses frivoles et inutiles, tandis que l'homme laborieux agit sérieusement et utilement. Il y a, dans le monde, une multitude de petits riens et de petites misères sur lesquels l'esprit des hommes oisifs se jette avec un déplorable empressement, et qui servent de pâture à leur cœur ; leur âme s'emplît facilement de cet aliment léger et sans consistance, parce qu'elle est étroite et ne peut contenir à cause de cela que peu de chose; et ils attachent souvent plus d'importance à ces niaiseries que les hommes intelligents n'en attachent aux choses grandes et sérieuses qui les occupent. Ce sont des enfants, qui rie se développent jamais, et à qui il faut tous les jours de nouveaux hochets pour les amuser. S'amuser, c'est pour eux s'occuper et travailler. »

« Cette vie, que vous devez tant estimer, dit Silvio Pellico, n'oubliez pas qu'elle vous est donnée pour fort peu de temps. Ne la dissipez point en divertissements frivoles. N'accordez au délassement que ce qu'exigent votre santé et le plaisir [255] des autres. Ou plutôt mettez votre délassement à agir avec dignité, c'est-à-dire à servir vos semblables avec les sentiments d'une magnanime fraternité, à servir Dieu avec un amour filial, avec une filiale obéissance. »

Les païens eux-mêmes avaient compris les périls de l'oisiveté; et Pisistrate, roi d'Athènes, ordonnait de réunir sur la place publique de la ville tous les oisifs, et de leur donner, s'ils en manquaient, des bêtes de somme et des sermons, afin qu'ils pussent cultiver la terre; il les préservait ainsi de la misère et du vice. Le fameux romain Caton, juge sévère, ne recevait personne .au rang de citoyen romain sans lui inspecter les mains, pour voir si elles portaient les traces d'un travail assidu.

Pourquoi faut-il que des hommes, des jeunes gens qui ont reçu de la nature de brillantes qualités, qui pourraient les employer utilement au service de là famille, de la

patrie, de la société tout entière, passent leur temps à des bagatelles indignes d'un sage païen et, à plus forte raison, d'un chrétien ? Le jeu, les fêtes, les théâtres, les soirées, les courses inutiles, le soin des chevaux, de longues séances dans les cafés, les absorbent; et pour les délasser du poids si lourd de leur désœuvrement, il leur faut un long sommeil. Un proverbe dit, en effet, que si l'arc se brise, quand il est trop tendu, l'esprit se perd, au contraire, par une vie trop relâchée, et l'oisiveté fatigue plus vite que le travail.

Un long sommeil achève donc de stériliser une vie d'ailleurs inutile. Pourtant, un philosophe turc dit : « La vie est une lampe; jouis-en, tandis qu'elle brûle; si tu dors, c'est autant de perdu. » D'après saint Jean Chrysostome, le sommeil est [256] une mort de chaque jour. « C'est un publicain qui nous ravit la moitié de notre vie, dit Clément d'Alexandrie; il faut donc, conclut-il, lutter avec lui et prolonger ainsi notre vie; tant s'en faut qu'il faille dormir pendant le jour, qu'il faut même donner aux veilles une partie de la nuit, à la condition toutefois de ne pas donner le malin au sommeil ce qu'on lui a ravi le soir. Ecrivain à tin jeune homme, Lacordaire lui dit : « Dieu a réglé le cours des astres en même temps que la vie de l'homme, et fait de l'une fit de l'autre nue harmonie calculée. Le mépris de cette harmonie, funeste à la santé et au travail, l'est bien davantage encore à la piété. L'homme qui prolonge son sommeil au delà du matin, parce qu'il a prolongé sa veille au delà d'une juste nuit, trouve à son chevet le bruit et les affaires du monde. Il est saisi par leur éclat tumultueux, et cherche en vain pour Dieu l'heure tranquille qu'il a perdue par sa faute. Il ne trouve que des devoirs qui se précipitent, des ennuis qui s'appellent, l'oubli de son âme et le silence de la vérité.

Aussi était-ce, aux temps plus chrétiens que les nôtres, une maxime de toutes les familles fortes et de tous les esprits vigoureux de se coucher de bonne heure pour se lever de même; et, lorsque je quittai ma province, à l'âge de vingt ans, pour venir à Paris, un homme éminent qui s'intéressait à ma jeunesse me dit cette parole, qui m'est toujours restée présente : « Si vous voulez être tout ce que Dieu demande de vous et vivre autant que le comporte votre nature, ne veillez jamais au delà de 10 heures du soir. » Aujourd'hui, par une aberration commune, mais sévèrement punie, on veut unir au prestige des travaux sérieux la jouissance des plaisirs vulgaires. [257] On est homme du monde par de là minuit et l'on se réveille écrivain, savant, magistrat, ministre, en attendant que la nature, accablée de ce double fardeau, sa venge du génie lui-même par un idiotisme qui attriste l'admiration et que l'antiquité n'avait pas connu. Le matin est le réveil du monde, qu'il soit aussi le vôtre. Consacrez-en l'aube virginale à la méditation de cette aube plus, splendide encore et plus pure, qui est la parole de Dieu. L'une est la lumière de vos yeux, l'autre est celle de votre cœur, que toutes les deux se lèvent en même temps sur vous, pour éclairer votre vie. »

ARTICLE n NÉCESSITÉ DU TRAVAIL

Ce que nous avons dit des périls de l'oisiveté nous a éclairés sur le besoin qu'a tout homme d'appliquer sa vie à un travail sérieux, eût-il, d'ailleurs, un partage tous les biens de la terre. L'homme, dit le Saint-Esprit, *est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler*. Avant même- la chute, il fut placé dans le paradis terrestre pour travailler: et, après la déchéance, il entendit ta voit de Dieu qui le condamnait à gagner son pain à la sueur de son front. Mais cette condamnation était un acte de miséricorde de la part de Celui qui lui laissait le temps pour expier ses fautes par le travail, et qui lui indiquait en même temps en moyen de se préserver de nouvelles chutes. « Si l'oisiveté apprend beaucoup de vices, a écrit Charles de Sainte-Foy, le travail apprend, au contraire, beaucoup de vertus. Il rend patient, constant et sérieux; il donne le goût et fournit un [258] but à l'activité; il réprime la fougue de l'imagination, en l'enchaînant à des pensées graves et sérieuses; il prévient ou arrête les écarts du cœur en le tenant toujours enfermé dans un cercle d'action

déterminée; il éclaircit le regard de l'esprit, aiguise le tranchant de la volonté, en la forçant à une action continuelle; il éloigne du monde et en rend moins nécessaires les vains plaisirs et le joug humiliant ; il préserve de la corruption et ferme le cœur de l'homme à ces jouissances qui le flétrissent et le dégradent; et rien n'est précieux pour un jeune homme comme un travail suivi, qui prend tellement tous ses instants qu'il ne lui en reste plus aucun pour convoiter les plaisirs grossiers des sens. »

Le travail rend plus doux le repos, il procure un sommeil paisible; il nous fournit le nécessaire et nous aide à faire de saintes œuvres, il enlève au paresseux son héritage et le remet entre les mains de celui qui saura le rendre fertile.

Franklin a dit : « Si un homme, quel qu'il soit, vient vous dire qu'il vous enseignera, pour l'aire fortune, un autre moyen que le travail avec l'économie, ne l'écoutez pas et chassez-le, c'est un empoisonneur. « Qu'ils méditent cette pensée, ceux qui seraient tentés de croire aux socialistes qui leur promettent de vivre sans rien faire par suite du partage égal des biens de tous. »

Le travail fait l'honneur de l'homme et il est la sentinelle de la vertu; aussi, le Saint-Esprit lui-même nous dit-il : *Ne détestez pas le travail pénible, ni l'agriculture qui est créée par le Très-Haut*. Cicéron lui-même a écrit : « Il n'y a rien de meilleur, de plus fertile, de plus doux, de plus digne d'un homme libre que l'agriculture. » L'agriculture suffirait de nos jours à occuper tous les [259] oisifs. Les riches peuvent faire valoir leurs terres, elles pauvres peuvent être fermiers; car de grandes propriétés restent en friche, faute de bras pour les cultiver.

Issu d'une famille seigneuriale du Doubs, élevé à la cour de Clotaire II, saint Ermenfroy quitta le siècle et devint abbé de Cuzance. Quand, les jours de fête, il distribuait le pain bénit à ses moines et qu'à cette occasion il rencontrait des mains portant les traces du travail de la semaine, il les baisait avec une tendresse mêlée de respect. S'il y avait des travaux plus pénibles, il avait soin de se les réserver. C'est ainsi que souvent, il passa la journée à cribler lui seul le blé que les religieux battaient en se succédant les uns aux autres. Sa maxime favorite était la parole même du prophète : *Vous serez heureux en mangeant les fruits des travaux de vos mains*.

Un seigneur qui vivait à la table de Louis XII avait maltraité un paysan; le roi, qui en fut instruit, ordonna qu'on retranchât le pain à ce gentilhomme, et qu'on ne lui servît que du vin et de la viande. L'officier s'en étant plaint au roi, Sa Majesté lui demanda si le vin et les mets ne lui suffisaient pas. Sur la réponse qu'il lui fit, que le pain était l'essentiel, le roi lui dit avec sévérité : « Et pourquoi donc êtes-vous si mal avisé que de maltraiter ceux qui vous le fournissent ? » L'agriculture, en effet, est l'art nourricier des peuples.

Les autres états ont aussi leur mérite, et tous les métiers honnêtes ont donné des saints à l'Eglise. Saint Maurice était soldat : saint Yves, avocat; saint Cerneuf, jardinier; saint Appelles, forgeron; saint Galmier, serrurier, etc. Il fut un temps où l'on faisait apprendre à tous nos rois [260] un métier qui pût les faire vivre du travail de leurs mains dans le cas où des revers de fortune les réduiraient à cette nécessité. On sait que Louis XVI était un serrurier habile.

Alphonse, roi d'Aragon, travaillait de ses mains, et quand on lui en faisait le reproche, il répondait : « Le Seigneur a-t-il pu donner des mains aux rois, uniquement afin qu'ils les croisent sur leur poitrine ? » Tout homme, quelle que soit sa condition, doit travailler. L'étude, toutefois, est un travail salutaire, comme nous, allons le dire.

ARTICLE III DE L'ETUDE

L'étude est un devoir grave pour plusieurs : d'abord pour tous les écoliers et les étudiants qui y sont tenus, par suite de leur condition. S'ils ne s'y appliquaient pas, ils se rendraient coupables à l'égard de leurs parents, qui s'imposent des sacrifices pour les

faire instruire ; ils seraient ingrats à l'égard de leurs professeurs, qui cultivent leur intelligence, afin qu'elle produise des fruits; lisseraient cruels à l'égard d'eux-mêmes, en risquant leur honneur et leur avenir, en se rendant incapables d'exercer plus tard les fonctions auxquelles ils se destinent.

Nous ne dirons rien des vices auxquels sont sujets les étudiants oisifs; mais il est bon de remarquer que le temps des études bien employé peut préparer un jeune homme à des plus grandes carrières et lui fournir le moyen d'être sérieusement utile à la société, à l'Eglise, à la cause de Dieu, et d'acquérir ainsi de grands mérites pour le ciel. [261]

Vers le milieu du XV^e siècle, on distinguait, parmi les étudiants de l'Université de Louvain, le jeune Adrien Florent, fils d'un tisserand d'Utrecht. Adrien étudiait avec une infatigable persévérance. Quelquefois, les yeux appesantis et le corps, épuisé de fatigue, il se voyait forcé de s'interrompre dans ses Indurés ; mais l'amour de l'étude ranimait bientôt ses forces. Les merveilleux progrès du jeune Adrien ne tardèrent pas à exciter la jalousie des autres étudiants, surtout celle des plus riches et des moins studieux. Ils découvrirent bientôt que, tous les soirs, à la nuit tombante, Adrien quittait furtivement l'Université, qu'il prenait constamment la même direction, et ne rentrait jamais que longtemps après minuit. On avait remarqué aussi qu'il inventait toujours différents prétextes pour empêcher ses condisciples de raccompagner dans ses excursions.

Un soir, quelques-uns d'entre eux l'épièrent dans l'espoir de le trouver coupable de graves désordres; il s'aperçut qu'il était suivi, et se déroba facilement à leurs regards. Ils continuèrent de se promener dans la ville, espérant que quelque heureux hasard leur ferait retrouver ses traces. Il était déjà près de minuit. L'idée leur vint de visiter, avant de rentrer, les environs de l'église de Saint-Pierre, non qu'ils crussent devoir l'y trouver, car il s'était dirigé d'un autre côté, mais pour que leur exploration fût complète.

Comme ils arrivaient près de cette église, un des plus beaux et des plus imposants édifices des Pays-Bas, l'un d'eux s'écria tout à cou : « Arrêtez ! Ou je me trompe étrangement, ou j'aperçois sous le porche une figure humaine qui se tient immobile près d'une lampe. » Il s'avance doucement vers l'objet qui excitait sa curiosité. Ses [262] compagnons le suivent. A la faible lueur d'une lampe qui brûlait vers le porche de l'église, ils aperçoivent un homme courbé sur un livre. Son visage, sur lequel tombait un léger reflet de la lampe, était pâle et fatigué. « C'est Adrien ! » S'écrièrent-ils tous. En effet, c'était lui. Se voyant ainsi surpris, il leva la tête, et son front devint couleur de pourpre. Mais il se recueillit bientôt, et s'avança vers ses camarades : « Le mystère est enfin éclairci, dit-il, vous savez tout maintenant; je suis trop pauvre pour acheter de la chandelle, et, depuis quatre mois, je continue mes études ou ici, ou au coin des rues, partout enfin où je trouve une lampe. — Mais le froid, interrompit un de ses camarades, comment peux-tu le supporter ? Il y a de quoi mourir ! » Adrien sourit, et se borna à poser ses mains brûlantes dans celles de son camarade. « Ai-je froid ? Lui demanda-t-il. J'ai là en effet, ajouta-t-il en plaçant les mains sur son cœur, quelque chose qui défie le froid aussi bien que vos railleries. » Personne n'osa le railler. La haine et la jalousie firent place à la plus sincère estime.

On peut lire les détails de sa vie dans les annales de son pays. On verra que, grâce à ses talents, il s'éleva au poste de vice-chancelier dans cette même Université où il était entré pauvre et obscur écolier; que, plus tard, il fut nommé précepteur de Charles-Quint, et que, grâce à la reconnaissance de son élève, il fut premier ministre en Espagne, et enfin Souverain Pontife sous le nom d'Adrien VI.

Les exemples anciens nous frappent moins que ceux qui sont plus près de nous. Or, voici ce qu'écrivait, en 1854, Garcia Moreno, pendant qu'il étudiait à Paris : « Je travaille seize heures [263] par jour, et si les jours avaient quarante-huit heures, j'en passerais quarante avec mes livres, sans broncher. On raconte qu'il cessa du fumer pour employer au travail le temps qu'il employait à allumer des cigares, et qu'il se rasa la moitié de la tête pour se contraindre à ne pas sortir de son cabinet de travail. Veuillot a dit de lui :

« Sur la terre étrangère, seul, inconnu de tous, mais soutenu de sa foi et de son grand cœur, Garcia Moreno s'éleva lui-même pour régner, si telle était la volonté de Dieu. Il apprit ce qu'il devait savoir, afin de gouverner un peuple autrefois chrétien, mais qui redevenait sauvage. Quand il retourna dans son pays, il savait où se trouvait la vraie gloire, la vraie force et les vrais ouvriers de Dieu »

Lorsque, plus tard, en 1861, Garcia Moreno fut élu président de l'Equateur, il était prêt. Pendant les quinze années de son pouvoir, jusqu'à l'infâme assassinat de 1875, il sut relever son pays, rétablir les relations vraies entre l'Eglise et l'Etat, signer un Concordat fameux avec le Saint-Siège, supprimer l'Université de l'Etat, établir l'enseignement sur ses vraies et larges bases, élever de magnifiques collèges, qu'il confiait aux Jésuites, construire l'Observatoire international de Quito, acheter les instruments scientifiques, appeler de nombreux élèves, encourager les maîtres, couvrir l'Equateur de routes, enrichir les hôpitaux, multiplier les missions, décupler les recettes de l'Etat et donner l'admirable spectacle d'une nation chrétienne en son plein développement. C'est *au travail*, au travail béni de Dieu, que don Garcia dut sa gloire.

Ce fait nous montre que ce qui manque à notre siècle, pour qu'il produise de grands hommes, ce ne sont pas les génies, mais les études, comme [264] l'écrivait déjà de son temps le poète Claudius Mamert ; c'est l'étude qui fait les génies. Quelqu'un demandait à Démosthène comment il était parvenu à exceller dans l'art oratoire, il répondit : « C'est en dépensant plus d'huile que de vin. » Saint Thomas, dans son livre de *L'Instruction des princes*, indique aux jeunes gens les dispositions qu'ils doivent apporter pour réussir dans les études : « D'abord, dit-il, il est fort utile que celui qui veut s'instruire, vive bien. Il se trompe, dit saint Augustin, quiconque pense pouvoir connaître la vérité, tout en vivant mal. Mon fils, dit le Saint-Esprit *gardez la justice si vous désirez la sagesse et Dieu vous la donnera*. Ceux qui vivent mal, avec leurs mains souillées, repoussent loin d'eux les lumières de la divine sagesse. Tous les vices sont un obstacle à la divine sagesse. Toutes les passions aveuglent. En second lieu, il est fort utile, pour bien apprendre, de faire précéder de la prière la lecture ou l'étude. La sagesse étant un don de Dieu, il ne faut pas tenter de l'acquérir sans la demander par une sorte de violence faite à Dieu par la prière. La prière résout mieux les doutes que toute autre recherche. En troisième lieu, il faut être humble. Or, il appartient à l'humilité de ne pas rougir d'avouer qu'on ne sait pas certaines choses, et d'en demander la solution. Il faut même retenir ce que l'on ne comprend pas, afin d'en demander aux autres l'explication; de même, il faut chercher à apprendre partout où l'on peut. De même que ceux qui reçoivent de tout le monde, deviennent plus riches, ainsi ceux qui apprennent de tout le monde, deviennent plus sages. Quatrièmement, il faut avoir la *crainte* de Dieu, car celle *crainte est le commencement de la sagesse*, elle écarte le jeune homme du mal et, par consé- [265] quent, de l'erreur, de la présomption, de toute intention perverse, de la négligence à mettre en pratique ce que l'on apprend. Il faut éviter d'aller trop rapidement ; en étudiant vite, on risque de ne pas pénétrer une sentence cachée; il faut se défier de la curiosité, qui porte à connaître ce qui n'a que peu d'utilité. Pourquoi vous tourmenter sur une question qu'il serait plus sage de dédaigner que de résoudre ? Il faut s'appliquer assidûment à l'étude. Cette application est la mère de toutes les sciences, tandis que la négligence est la marâtre de l'instruction. On a peine à aiguiser le fer, une fois qu'il s'est émoussé et couvert de rouille. Le fer, c'est l'esprit humain; la paresse l'émousse et le couvre de rouille. L'exercice le polit et l'aiguisé. Ce n'est pas une moindre vertu de conserver ce que l'on a appris que de l'acquérir. Que sert au chien de chasse de saisir le gibier, s'il le relâche aussitôt ?

L'intelligence trouve la sagesse, la mémoire la garde; si l'une et l'autre font défaut, l'opiniâtreté et l'étude doivent suppléer au génie, et il faut repasser souvent ce que l'on a appris et l'écrire, pour suppléer à la mémoire. L'une sert peu, si elle n'est accompagnée de l'autre. » Une illusion, malheureusement trop commune, persuade aux jeunes hommes qu'une fois le cours régulier des études achevé, il ne reste plus rien à faire. Cette illusion

est surtout regrettable chez ceux qui exercent des emplois qui demandent des connaissances sérieuses, car ils peuvent se rendre gravement coupables en ce, qui regarde leurs fonctions. L'ignorance des médecins, des juges, des avocats, des notaires, etc., peut, avoir les plus funestes conséquences. Pour eux, il ne suffit pas d'avoir étudié autrefois, car, l'expérience l'apprend, on [266] oublie ce que l'on n'a pas soin de se rappeler. Un philosophe chinois a dit : « Apprenez toujours, mais surtout, si vous savez quelque chose, tâchez de ne point l'oublier. » C'est l'étude seule qui peut préserver de l'oubli. Que ceux mêmes qui n'ont pas à remplir des fonctions exigeant une science particulière, ne se dispensent pas d'étudier, et cela en vue de se rendre utiles et non de se faire un nom; car selon la remarque de Confucius : « Il y a deux sortes de lettrés, les uns sont des hommes, les autres de petits hommes : les premiers étudient pour connaître et les autres pour être connus. »

« Dès que vous le pouvez, a écrit pour les hommes Silvio Pellico, c'est pour vous un devoir de cultiver votre esprit. Vous vous rendez par là plus propre à honorer Dieu, la patrie, vos parents, vos amis. L'ignorant, sans doute, peut être bon; nous en avons tous des exemples sous les yeux. Mais nous savons aussi que l'homme instruit peut l'être également, et qu'il doit même l'être à un plus haut degré. Le savoir n'est nuisible que lorsqu'il est infecté par l'orgueil. Que l'humilité vienne s'y joindre, et vous le verrez porter l'esprit à aimer Dieu, à aimer le genre humain.

Tout ce que vous étudiez, appliquez-vous à l'apprendre avec le plus de profondeur qu'il vous est possible. Les études superficielles ne produisent que des hommes médiocres et présomptueux qui ont par devers eux la conscience de leur nullité, et qui n'en sont que plus acharnés à se liguier avec les plus fâcheux personnages de leur sorte, pour crier au monde qu'ils sont, eux, de grands hommes, et que les véritables grands hommes ne sont que des pygmées. De là, ces guerres perpétuelles des pédants contre les esprits [267] supérieurs, des vains déclamateurs contre les vrais philosophes. De là, cette honteuse méprise où tombe quelquefois la multitude, d'élever sur le pavois celui qui crie le plus, et qui souvent sait le moins.

Si vous ne pouvez approfondir plusieurs branches des connaissances humaines, parcourez-en légèrement quelques-unes, afin d'acquérir seulement les notions qu'il n'est pas permis d'ignorer; mais choisissez une branche particulière, et concentrez avec force sur ce point toutes vos facultés intellectuelles, et surtout toute votre volonté pour ne demeurer en arrière de personne.

En fait d'études, Sénèque nous donne un très bon conseil. Voulez-vous que la lecture laisse, en vous des empreintes durables ? Bornez-vous à quelques auteurs pleins d'une saine raison, et nourrissez-vous de leur substance. Etre partout, c'est n'être particulièrement nulle part. Une vie passée en voyages fait connaître beaucoup d'hôtes, et peu d'amis. Il en est de même de ces lecteurs avides, qui, sans s'attacher spécialement à un livre, en dévorent des milliers.

L'exercice de l'intelligence est important pour un homme de haute condition, non seulement pour l'honnête plaisir et les connaissances qu'il peut en retirer, mais encore parce que la réputation d'homme instruit et ami des lumières lui donnera plus d'influence sur les autres, lorsqu'il s'agira de les déterminer à se bien conduire.

La cause de la religion, de la patrie, de l'honneur, réclame des champions forts, d'abord d'intentions vertueuses, puis de savoir et d'amabilité. Il faudrait que les méchants ne pussent jamais dire avec quelque raison : « Vous n'êtes pas instruits et vous n'êtes pas aimables. » [268]

Mais, pour obtenir la considération attachée à la science, ne feignez jamais des connaissances que vous ne possédez pas. Toutes les impostures sont des turpitudes, sans l'exception la mensongère ostentation d'une science qu'on n'a pas; de plus, il n'est pas d'imposteur dont le masque ne tombe tôt ou tard et alors il est perdu.

Quelle que soit l'étude qui fixe votre goût, gardez-vous bien d'un défaut assez commun : celui de vouer à votre science une admiration exclusive, et de mépriser celles auxquelles vous n'aurez pu vous appliquer. »

CHAPITRE VIII DE LA FORCE ET DU COURAGE

Il ne s'agit pas ici de la force physique, qui est plus grande chez beaucoup d'animaux que chez l'homme; il s'agit de la force morale, qui porte à mépriser les périls et même la crainte de la mort, quand il s'agit de son devoir. « On est homme par la volonté, a dit Charles de Sainte-Foy. Il y a dans le monde ceux qui veulent, et ceux qui ne savent point vouloir. Les premiers sont les hommes ou les maîtres; les seconds sont les enfants ouïes esclaves. »

Diogène, à qui lui demandait quels sont les plus nobles des hommes : « Ce sont ceux, répondit-il, qui méprisent tes richesses, la gloire, le plaisir et la vie elle-même, et qui, par là même, sont supérieurs à la pauvreté, au mépris, au travail et à la mort. »

Les philosophes chrétiens s'élèvent sur ce sujet, comme sur tous les points de la morale, au- [269] dessus des philosophes païens. Lacordaire a dit : « Le mépris de la mort, voilà le principe de la force morale. Tant que la conviction de la justice ne va pas jusque-là, tant qu'on craint de mourir, comme si mourir était autre chose que vivre et qu'atteindre Dieu, il n'y a rien à espérer de l'homme dans les grandes occasions. Une menace suffira pour le vaincre; il flottera, sans caractère, à la merci des événements ; et, si l'histoire le connaît, elle ne connaîtra que sa honte. C'est le mépris de la mort qui fait le soldat, qui crée le citoyen, qui donne au magistrat sa toge, au prince sa sauvegarde dans les périls et sa majesté dans l'infortune. Jeunes gens, vous avez devant vous une longue carrière ; mais si vous préférez la vie à la justice, si la pensée de la mort vous trouble, cette carrière, que vous vous peignez si belle, sera tôt ou tard obscurcie par des faiblesses indignes de vous. Citoyens, magistrats, soldats, vous rencontrerez des heures où le mépris de la mort est la seule source de bien dire et de bien faire, où les vertus privées ne servent plus à couvrir l'homme, mais où il faut l'intrépidité d'une âme qui regarde plus haut que ce monde, et qui y a placé sa vie avec sa foi. Si cette foi vous manque, c'est en vain que la vérité et la justice vous regarderont du haut du ciel, leur éternelle demeure, et que la Providence amènera sous vos pieds des événements capables d'immortaliser votre vie. Vous ne les comprendrez pas. La gloire passera devant vous, elle vous tendra la main, et vous ne pourrez pas même lui dire son nom. »

Silvio Pellico crie à tous les hommes : « Courage, et toujours courage ! Sans cette condition, point de vertu. Courage pour vaincre votre égoïsme [270] et devenir bienfaisant; courage pour vaincre votre paresse, et poursuivre constamment toutes les études honorables; courage pour défendre la patrie et protéger votre semblable en toute rencontre; courage pour résister aux mauvais exemples et aux injustes dérisions; courage pour souffrir et les maladies et les peines, et les angoisses de toute espèce, sans lâches lamentations; courage pour aspirer à une perfection que nous n'atteindrons pas sur la terre, mais à laquelle, néanmoins, nous ne pouvons cesser d'aspirer, suivant le sublime conseil de l'Evangile, sans perdre toute noblesse. Quelque attaché que vous soyez à votre patrimoine, à l'honneur, à la vie, soyez toujours prêt à tout sacrifier au devoir, s'il exigeait de tels sacrifices. Sans cette abnégation de soi-même, ce renoncement à tout bien terrestre, plutôt que de le garder au mépris de la justice, l'homme, non seulement n'est pas un héros, mais même peut devenir un monstre. » « Car. pour être juste, dit Cicéron, il faut ne pas craindre la mort, ni la douleur, ni l'exil, ni la pauvreté, et ne préférer nul avantage à l'équité. »

Saint Jean Chrysostome, dans sa jeunesse, dès qu'il avait connu la vérité, la justice et le devoir, s'y portait avec une telle intrépidité, que ceux qui le voyaient, sans connaître les motifs qui l'inspiraient, le prenaient pour fier et arrogant.

« Le courage doit élever l'âme à la hauteur de toutes les vertus, continue Silvio Pellico; mais, prenez garde qu'il ne dégénère en orgueil et en férocité. Ceux qui pensent, ou feignent de penser que le courage ne peut s'allier aux sentiments doux, ceux qui s'habituent aux rodomontades, aux querelles, à la soif du désordre et du sang, ceux-là abusent de la force de caractère et de bras que [271] Dieu leur avait donnée pour être utile à la société, et pour lui offrir de bons exemples. Et, ordinairement, ce sont les moins braves dans les grands dangers; pour se sauver eux-mêmes, ils trahiraient père et frères. Dans une armée, les premiers à désertir sont précisément ceux qui plaisaient leurs camarades sur leur pâleur et insultaient grossièrement à l'ennemi.

Se dissimuler la nécessité de mourir, c'est une faiblesse qui diminue le zèle du bien. Vous ne hâtez pas par votre faute ce moment solennel, mais vous ne cherchez pas à l'éloigner par lâcheté. Exposez vos jours pour sauver ceux des autres, s'il est nécessaire, et surtout pour le saint de votre patrie. Quelque genre de mort qui vous soit réservé, soyez prêt à la recevoir avec une noble fermeté, et à la sanctifier avec une foi sincère et énergique. En vous conduisant ainsi, vous serez homme et citoyen dans le sens le plus élevé de ces deux mots; vous serez utile à la société et vous assurerez votre propre bonheur. »

Mais, pour arriver là, remarquons-le encore une fois, il faut avoir des convictions religieuses profondes. C'est la foi qui donne la force et le courage. Cicéron l'avait entrevu. Il a dit, en effet : « Jamais personne ne s'offrira à mourir pour la patrie, s'il n'a une grande espérance de l'immortalité. » C'est donc la foi qui fait le soldat chrétien et qui le fait généreux. C'est parce que la France fut autrefois la fille aînée de l'Eglise, que le pape Léon IV pouvait écrire avec vérité à l'armée des Francs : « Déposez toute crainte et tout effroi, et agissez avec courage contre les ennemis de la sainte foi, et contre ses adversaires de toute nation. Jusqu'ici, vos pères ont [272] été vainqueurs dans tous les combats et aucune multitude de peuples n'a pu triompher d'eux; jamais nous n'avons entendu dire qu'ils fussent rentrés dans leurs foyers sans les honneurs de la victoire. » Charette disait à ses officiers un matin de combat : « Allez d'où je viens. Messieurs, allez au confessionnal faire provision de courage pour la journée. »

Dans son livre sur les principes de la stratégie, le général Berthaud a écrit : « Quelles que soient l'habileté technique et la vigueur physique que l'on ait développées chez les soldats, on n'aura pas créé une véritable force, si on ne leur a pas donné en même temps l'énergie nécessaire pour marcher résolument en avant sous le feu meurtrier de l'ennemi.

Une armée est beaucoup plus puissante par sa force morale; or, de tous les sentiments qui élèvent le cœur de l'homme, le plus puissant est incontestablement le sentiment religieux, où le soldat puise l'espérance qui le soutient et le fortifie. »

On ne peut de bonne foi douter de cette vérité, si peu qu'on connaisse l'histoire. Le sentiment chrétien n'a pas seulement donné du courage aux soldats, il a donné une force invincible à plus de seize millions de martyrs qui, jusqu'à nos jours, ont supporté toutes sortes de tourments, et les genres de mort les plus épouvantables, plutôt que de trahir leur conscience et leur foi; et, parmi eux, il y a eu des femmes faibles, des jeunes filles timides, des enfants. Voilà les héros. Imitons-les du moins en triomphant de nos passions, ce qui, au témoignage de Sénèque, est la plus grande des victoires.

La force d'âme est couronnée par la persévérance qui ne se lasse jamais dans la lutte, qui, sait se relever après une chute et ne pas abandonner le combat après une blessure reçue. *Celui qui persévérera, jusqu'à la fin sera sauvé*, a dit Notre-Seigneur : « Dans les chrétiens, dit saint Jérôme, on regarde la fin plutôt que le commencement. Judas commença bien et finit mal. Saul fut d'abord un persécuteur et devint un apôtre. »

C'est ce dernier qu'il faut prendre pour modèle. *Que celui qui est debout prenne garde de tomber.* Lacordaire écrivait à un jeune homme : « Votre dernière lettre me fait peur ; il me semble que vous touchez à une chute ; elle serait terrible pour vous ; car, une fois retombé, il vous serait bien difficile de revenir. »

Le vice contenu, si une fois il déborde, est comme un torrent qui a franchi ses digues et qui ravage tout. Toutefois, il ne faut jamais désespérer de la miséricorde divine, mais nous servir de cette miséricorde pour reprendre courage.

« Quand vous vous reconnaissez coupable d'une faute, dit Silvio Pellico, n'hésitez pas à la réparer. Ce n'est qu'en la réparant que vous aurez la conscience satisfaite. Le délai de la réparation attache l'âme au mal par un lien toujours plus fort, et l'habitue à se mésestimer. Et malheur à l'homme lorsqu'il se mésestime intérieurement ! Malheur à lui, lorsqu'il feint de s'estimer, tout en sentant dans sa conscience une corruption qui n'y devrait pas être ! Malheur à lui, lorsqu'il croit qu'infecté de ce venin, il ne doit s'inquiéter que de le cacher aux yeux des autres ! Il n'occupe plus alors un rang parmi les nobles êtres ; c'est un astre tombé, une calamité de la création. [274]

Si quelque jeune homme imprudent vous accuse de faiblesse, parce que, comme lui, vous ne vous obstinez pas dans vos égarements, répondez-lui qu'il y a plus de force d'âme à résister au vice qu'à s'y laisser entraîner ; répondez-lui que l'arrogance du pécheur n'est pas une véritable force, puisqu'il est certain qu'au lit de mort il la perd, s'il conserve quelque peu de raison ; répondez-lui que la force qui est l'objet de votre ambition est précisément celle de ne pas vous soucier de la moquerie, quand vous quittez la voie du vice pour suivre celle de la vertu. »

Nous avons donc tracé à l'homme et au jeune homme la route à suivre pour arriver à être ce que Dieu et la société attendent d'eux ; nous devons leur signaler les écueils qu'ils rencontreront sur leur route. C'est ce que nous allons faire dans la deuxième partie. [275]

DEUXIÈME PARTIE OBSTACLES A FUIR OU A SURMONTER

Nier que la vertu des hommes et des jeunes gens rencontre des périls de toute sorte, ce serait nier l'évidence. Outre l'ennemi que nous avons tous dans la place, c'est-à-dire dans nos propres inclinations, nous avons au dehors de nous des ennemis non moins redoutables, qui conspirent à notre perte. Cela ne doit pas nous décourager car qui dit nomme dit force et courage. Avec Dieu, nous pouvons tout. Celui qui sut défendre Daniel, dans la fosse aux lions, celui qui sut garder trois jeunes hommes des atteintes des flammes au sein de la fournaise de Babylone, soutient encore aujourd'hui des hommes et des jeunes gens contre le lion infernal et les préserve des feux des mauvaises passions. Toutefois, si nous sommes confiants, ne soyons pas imprudents ni téméraires. *Attention à marcher avec prudence*, dit saint Paul, *non pas comme des insensés mais comme, des gens sages*, afin de prévoir d'avance les attaques, et de nous garer des précipices qui bordent notre chemin.

L'archange Raphaël ne se contenta pas de guider le jeune Tobie dans un long voyage ; il le prémunit encore contre les dangers qu'il eut à courir, et lui apprit à échapper au monstre qu'il rencontra sur le bord d'un fleuve. Soyons Raphaël [276] pour nos lecteurs et signalons-leur les principaux obstacles qu'ils rencontreront sur le chemin de la vie, et apprenons-leur à les surmonter ou à s'en garantir.

CHAPITRE PREMIER LA TENTATION

Soyez sobres et veilles, mes frères, dit saint Pierre ; *car votre ennemi, le démon, comme un lion rugissant, rude autour de vous, cherchant à vous dévorer.* Ce n'est pas

dans notre siècle qu'on peut nier l'action du démon, attentée par toutes les histoires, et dont les païens de tous les temps n'ont pas douté. Certes, Satan, de nos jours, a ses autels, a ses adorateurs, et il se manifeste d'une manière sensible par les tables tournantes, le spiritisme, etc. Du reste, nous n'avons qu'à nous étudier nous-mêmes pour sentir sa redoutable puissance, Que de fois nous nous sentons portés à faire le mal que nous ne voulons pas et à ne pas faire le bien que nous voudrions. C'est Satan qui rude, et notre nature perverse se met d'accord avec lui. De là, la lutte qui faisait gémir saint Paul lui-même : *O homme misérable*, disait-il de lui-même, *qui me délivrera de ce corps de mort ?* C'est dans la jeunesse que le combat est plus acharné. Saint Pierre Damien, dans une exhortation aux jeunes gens, leur dit : « C'est contre vous que se portent tous les assauts de l'ennemi, c'est vous qui soutenez tout le poids de ses attaques. C'est sur vous que sont lancées d'épaisses grêles de traits ; et les tempêtes les plus orageuses, soulevées par les esprits malins et par [277] les vices de la chair, vous agitent. La guerre bouillonne dans vous; et, semblable au Vésuve ou à l'Etna, votre corps, nouveau cratère, vomit des globes de flammes. Il est donc nécessaire que vous résistiez d'autant plus fortement que vous êtes attaqués avec plus de vigueur. Il faut donc décocher des traits contre ceux qui vous en lancent, et faire des blessures à ceux qui cherchent à vous blesser. Car, nécessairement, il faut les mettre en fuite ou fuir vous-mêmes. Dans ce combat, celui qui n'est pas victorieux est battu. Le péril est partout, puisque, pendant que les ennemis attaquent la place au dehors, les traîtres du dedans s'apprêtent à la leur livrer. Les vices qui sont en nous s'accordent avec les esprits tentateurs et se liguent avec eux pour nous tenter.

C'est pourquoi, mes très chers fils, saisissez les armes de la sobriété et de toutes les vertus, et combattez, non pour vos terres, vos maisons, vos fils, vos femmes, mais pour vos âmes, qui doivent vous être plus chères que tout le reste.

Dans vos tentations, soyez vigilants et attentifs à toutes les attaques de l'ennemi, afin de ne pas céder aussitôt et de laisser passer sans chute le moment de la lutte. Souvent, dans les guerres qui ont lieu entre divers peuples, survient en un moment un échec que des siècles ne peuvent réparer. Tandis qu'au contraire, celui qui échappe au coup qu'on lui porte en un instant a la vie sauve pour longtemps. Vous me comprenez ! Souvent un jeune homme tomba tout à coup dans le gouffre d'un péché qu'il aura ensuite à déplorer pendant tout le cours de sa vie. Il faut donc, dans toute tentation, avoir grand soin de ne lui pas céder; car, si on résiste un instant, elle disparaît; et, en échappant à la blessure d'un moment, on [278] se garantit pour toujours. » Malgré tout, ne nous décourageons pas, jamais soldat peureux ne remporta la victoire ; mais ne soyons pas présomptueux ni fiers. Evitons les écueils. Nous le développerons plus tard, mais il faut remarquer dès maintenant, que celui qui s'expose volontairement aux occasions et au péril prochains de tomber est déjà coupable et il ne manquera pas de périr. C'est l'expérience, c'est l'oracle du Saint-Esprit. Sans la fuite des occasions volontaires, Satan triomphe inévitablement.

Ce n'est pas assez d'éviter le danger. Certes, ce n'est pas par nos propres forces que nous triompherons. Satan est plus rusé et plus fort que nous, il en a renversé d'autres qui nous valaient bien; il faut donc appeler le secours d'en haut par la prière. Et remarquons que l'obligation de prier est urgente, surtout au moment des grandes tentations. Il est des hommes qui croient que c'est assez d'avoir prié matin et soir, et qui ne prient pas ensuite, quand ils sont tentés; faut-il s'étonner qu'ils pèchent ? Celui qui voyage sans armes dans une forêt et qui est attaqué par un scélérat plus vigoureux que lui et armé jusqu'aux dents ne peut que succomber, s'il n'appelle pas à son secours. C'est le cas des hommes dont nous parlons. Il est vrai que, pour lors, il n'est pas nécessaire de se mettre à genoux, il suffit d'un cri de l'âme jeté vers Dieu, vers Marie, le refuge des pécheurs; une seule invocation des noms de Jésus, de Marie et de Joseph est efficace. D'autres fois, il suffit de lancer à Satan une injure comme celle-ci : « Retire-toi, Satan, va

porter à d'autres ces horreurs. » Il est utile de prononcer de vive voix ces invocations ou ces insultes au démon, mais ce n'est pas nécessaire. Quand on est en [279] compagnie, on peut se contenter de les dire de cœur. Dans ces moments difficiles, il importe surtout de ne pas marchander avec Satan, de repousser les pensées mauvaises qu'il nous suggère, comme nous repousserions un charbon embrasé qui nous tomberait sur la main, de ne pas rester oisif, de faire diversion par un travail, une étude, une conversation honnête.

Le souvenir des grandes vérités de la mort, du jugement, de l'enfer, est aussi un grand préservatif contre la chute. *Souvenez-vous de vos fins dernières et jamais vous ne pécherez*, dit le Saint-Esprit. Le vénérable César de Buz, dans les tentations, s'armait du crucifix et, le montrant au démon, il disait: *Voici la croix du Seigneur, fuyez, ennemi de mon salut*. La croix est, en effet, une puissante armure, et tout homme, tout jeune homme surtout, devrait la porter sur lui avec une médaille de la Vierge, et tenir à deux mains, pendant les insomnies de la nuit, ces signes sacrés et les baiser avec amour.

Enfin, n'oublions pas que les sacrements et surtout l'aveu sincère que l'on fait à un confesseur de ses tentations et de ses chutes est le remède le plus efficace de tous contre les maladies de l'âme. Saint Pierre Damien écrivait à son jeune neveu : « Que le tentateur voie vos lèvres teintes du sang du Christ, afin qu'il en soit effrayé et rentre aussitôt en tremblant dans ses sombres demeures. »

A qui emploie avec fidélité, courage et persévérance les moyens que nous venons d'indiquer, la tentation non seulement ne nuira pas, mais elle sera un moyen d'acquérir de grands mérites. La tentation, quand on n'y succombe pas, nous fournit l'occasion de repousser le mal, de protester à [280] Dieu de notre fidélité, de multiplier nos victoires. Elle nous aguerrit par là même. Scipion soutint devant le Sénat romain qu'il ne fallait pas détruire Carthage; car, disait-il, la ruine de cette rivale de Rome ferait que les Romains s'endormiraient dans la mollesse. Celui qui n'est jamais tenté n'a pas l'occasion de pratiquer de fortes vertus.

Il peut arriver que, par suite de notre faiblesse, nous tombions; gardons-nous, pour lors, de nous laisser abattre. Saint Jean Chrysostome écrivait au jeune Théodore, qui s'était laissé séduire par l'amour d'Hermione. « Ce n'est pas étonnant que celui qui combat tombe; ce qui serait grave, ce serait qu'il restât à terre ; que le soldat soit blessé, c'est ce qui s'explique, mais on ne lui pardonne pas si, après sa blessure, il désespère et néglige de la panser. Est-il un marchand qui, après avoir perdu dans un naufrage la charge de son navire, abandonne la navigation ? On le voit, au contraire, parcourir de nouveau les flots et les vastes mers pour recouvrer ses richesses. Les athlètes vaincus finissent souvent par remporter la palme. Souvent aussi le soldat, après avoir lâché pied, reprend courage, revient au combat et terrasse ses ennemis. N'en est-il pas même qui, vaincus par les tourments, ont renié leur foi, et qui vont ensuite dans de nouvelles tortures mériter la couronne du martyre. Ainsi donc, ami Théodore, parce que l'ennemi vous a fait perdre du terrain, n'allez pas pour cela vous jeter dans un précipice; tenez ferme, reprenez vos positions perdues, et gardez-vous de croire que c'est un sujet de blâme de revenir à la charge, après avoir reçu une blessure. Blâme-t-on le soldat, quand il revient blessé du combat ? Ce serait sûrement une honte pour lui de jeter les armes et de fuir l'ennemi ; mais, tant qu'il reste [281] dans la lutte, lors même qu'il reçoit des coups et tombe par moment, il n'est personne d'assez ignorant des lois de la guerre pour lui en faire un reproche. Il n'y a que ceux qui ne se battent pas qui ne sont jamais blessés ; mais ceux qui attaquent vaillamment les ennemis souvent sont blessés et succombent. C'est, ce qui vous est arrivé à vous : en cherchant à tuer le serpent, vous avez subi sa morsure. »

Un homme, s'adressant un jour à saint Sisoès, l'un des Pères des déserts d'Orient, lui dit : « Père, que ferai-je quand je serai tombé ? » Le vieillard répondit : « Relevez-vous vite. — Je me suis relevé déjà et je suis retombé. — Relevez-vous, encore et toujours. — Combien de temps devrai-je faire ainsi ? — Jusqu'à ce que la mort vous ait surpris ou

dans le bien ou dans le mal; car l'homme part dans l'état où la mort le trouve. » Il nous faut donc mourir en soldat chrétien, les armes à la main.

CHAPITRE II LE MONDE

Il s'agit ici, non des hommes qui vivent dans le siècle et pour qui Jésus-Christ a versé tout son sang, mais de l'esprit antichrétien qui règne dans les sociétés mondaines. C'est pour le monde ainsi entendu que Notre-Seigneur n'a pas prié, lui qui l'a fait même pour ses bourreaux. C'est de lui que parle saint Jean quand il dit : « *Mes petits enfants, n'aimez pas le monde, ni ce qu'il y a dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père céleste n'est pas en lui.* [282]

Saint Jacques est encore plus formel. *Ne savez-vous pas, dit-il, que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu; quiconque veut être l'ami du siècle se constitue l'ennemi de Dieu.*

Saint Anselme écrivait à deux de ses amis Eudes et Lauzon. « Si parfois le monde, par quelques-unes de ses faveurs, semble vous sourire, gardez-vous de lui sourire vous-même; car il ne sourit pas, afin que vous riiez à la fin de votre vie, mais afin qu'alors vous pleuriez avec lui sous le joug du démon, qui est son souverain et qui rira de votre perte. Donc, quand il vous sourit, ayez horreur de ses sourires, et moquez-vous en par là, afin d'insulter ainsi au démon, et de pouvoir rire pendant que le monde pleurera. Le monde a de l'or aux cornes (il se montre sous un aspect flatteur), mais il a du foin à la queue. C'est par là qu'il frappe ; prenez garde. »

Il n'est pas possible que le même homme, avec les mêmes yeux, regarde tout à la fois le ciel et la terre, selon la réflexion que fait saint Cyprien à ce sujet.

Aussi, le vrai chrétien craint le monde, le hait et le fuit. Tout y est, en effet, dangereux : ses caresses séduisent ; ses persécutions découragent, ses plaisirs corrompent, ses amusements dissipent, ses exemples égarent, ses sollicitations entraînent. Tout y est injuste. Il prodigue ses éloges au vice, ses railleries à l'innocence, ses mépris à la vertu. Il chérit les scélérats et ne peut souffrir les gens de bien. Les vrais sages lui paraissent insensés; les insensés comme lui sont les seuls sages. Tout y est faux. Ne comptez ni sur le brillant de ses pompes, ce n'est que vanité, ni sur l'apparence de ses vertus, ce n'est qu'hypocrisie; ni sur la sincérité de ses prévenances, ce n'est [283] qu'adulation ; ni sur la générosité de ses services, ce n'est qu'intérêt; ni sur la multitude de ses promesses, ce n'est que fourberie. Tout y est trompeur. Il annonce la paix, on n'y trouve qu'inquiétude; il promet des plaisirs, on n'y goûte qu'amertume ; il fait espérer des biens, on n'y gagne que pauvreté; il excite par l'espoir de la liberté, il suscite mille embarras; il berce par l'attente de la gloire, et il couvre de confusion.

Le fréquenter, c'est s'exposer à se perdre; l'aimer c'est être déjà presque perdu; l'imiter, le favoriser, c'est contribuer à le perdre lui-même. S'U nous plaît, nous sommes vaincus; si nous voulons lui plaire, nous sommes esclaves. Ne nous arrêtons pas, ne passons qu'en courant sur ces terres maudites; fuyons l'ennemi qui nous poursuit Prenons garde ! Il n'est pas facile de se défendre de ses séductions. Le plus redoutable de ses effets est de calmer les alarmes de la conscience et de forger des chaînes en se faisant aimer. Il a pour nous égarer des maximes trompeuses, et il multiplie sous nos pas les occasions de péché; c'est contre ce double écueil que nous devons prévenir nos lecteurs dans les deux articles suivants.

ARTICLE PREMIER DES MAXIMES DU MONDE

Pendant que l'Evangile a des sentences qui guident les chrétiens fidèles et leur apprennent à mépriser les biens du temps et à se garantir par là, du péché et de la damnation, le monde prêche une doctrine toute contraire. Notre-Seigneur dit : « Heureux les hommes détachés des biens de la [284] terre, heureux ceux qui souffrent et pleurent; heureux ceux qui obéissent ; » le monde dit : « Heureux les riches, les jouisseurs, les rieurs, les indépendants ! » L'Evangile, c'est la parole de Dieu, la vérité, par conséquent, et le salut; la doctrine du monde, c'est le paganisme, c'est la réhabilitation de la chair, de la vie animale; c'est le mensonge, c'est la perte. Malheur donc à qui forme son esprit, ses idées, non sur l'enseignement de Notre-Seigneur, mais sur celui du monde ! Malheur à celui qui se règle sur les maximes du siècle qu'il entend débiter dans les sociétés d'aujourd'hui ! Jamais il ne deviendra un chrétien fidèle. Parmi les fausses maximes du monde qu'il serait trop long de relever, il en est quelques-unes contre lesquelles il nous semble bon de mettre particulièrement en garde nos chers lecteurs, les plus jeunes surtout.

Il faut faire comme tout le monde, dit-on. Si tout le monde fait bien, oui; si tout le monde faisait le mal, non, mille fois non. Dieu ne donne pas son paradis à la majorité des voix du suffrage universel; mais il rend à chacun selon ses œuvres, et chacun devant lui portera son fardeau. Un chrétien, a-t-on dit avec raison, ne vit pas tant d'exemples que de règles. Pour agir, il ne prend pas modèle sur ceux qui font mal; au contraire, il regarde leur conduite perverse avec horreur, et il cherche à s'en garantir. Si tous, autour de nous, devenaient, voleurs ou assassins, serait-ce une raison de faire comme eux ? Et s'il y a un trop grand nombre d'indifférents, d'impudiques, cela peut-il justifier votre indifférence et vos désordres ?

A un ministre qui l'engageait à faire comme tout le monde, aux dépens de l'honneur et du [285] devoir, l'illustre cardinal de Clermont-Tonnerre répondit, en 1828, par ces nobles paroles : « La devise de ma famille, qui lui a été donnée par Calixte II, en 1120, est celle-ci : *Etiamsi omnes ego non. Lors même que tous, moi pas.* C'est aussi celle de ma conscience. »

Cette devise doit être celle de toute conscience chrétienne; quand même tous trahiraient la religion, le devoir, la vertu, nous devons leur rester fidèles. Du reste, ne craignons pas d'être seul à bien faire. Quand nous sommes chrétiens, nous sommes en bonne compagnie; nous avons avec nous tous les cœurs généreux qui ne fléchissent pas le genou devant le veau d'or; nous sommes avec tous les saints de tous les siècles. Il nous sera doux, en mourant, de ne pas nous être mêlés à la tourbe des impies et des libertins.

Dans la gêne, point de plaisir. Vive la liberté ! Voilà encore ce qu'on entend tous les jours. Donc, en conclut-on, il ne faut pas se gêner et vivre à sa guise. Cela suppose que le plaisir est le but de la vie; et cette doctrine a fait horreur aux païens eux-mêmes; nous avons déjà dit ce que Cicéron en pensait. Il n'y a que les brutes qui se guident par le plaisir et l'instinct; l'homme se guide par la raison et la conscience ; et c'est en les prenant pour règle qu'il trouve le vrai bonheur qui n'est pas dans les sens, mais dans l'âme et dans le cœur. Aussi, quels tourments endurent en ce monde les esclaves du plaisir; nous les avons dépeints plus haut, en parlant du vice. Si les parents ne se gênent pas, que deviennent les enfants ? Si les enfants ne se gênent pas pour assister les parents, quelle vieillesse ils leur préparent ! Si l'homme ne se gêne pas pour ses semblables, que devient la société ? Si le soldat [286] ne se gêne pas pour la patrie, elle sera bientôt la proie de l'ennemi. Ne se gêne-t-on pas pour faire fortune ? Et, pour gagner le ciel, on ne veut point de contrainte. Vive la liberté; oui, certes; mais pas l'esclavage, alors. Or, la liberté du mal est la servitude. Notre-Seigneur l'a dit : *Celui qui fait le péché est l'esclave du péché.* On

peut faire le bien ou le mal; par là même qu'on est intelligent, on choisit entre l'un et l'autre; mais comme la fin de l'homme n'est pas le mal, que Dieu n'a pas fait l'homme pour le mal, celui qui le choisit se met en révolte contre Dieu, contre sa fin dernière, qui est le bonheur et le bien ; et il tombe sous le joug du génie du mal et de ses mauvaises passions. Que d'esclaves crient: Vive la liberté ! En traînant de honteuses chaînes. *C'est la vérité qui vous rendra libres*, a dit Notre-Seigneur.

On n'a pas le temps, dit-on encore, et d'autrefois on dira : *On a le temps*. Ces deux propositions contradictoires sont employées pour justifier la négligence humaine pour les choses de la religion, et elles vérifient le proverbe : *Les extrêmes se touchent* ; car toutes deux ont le même résultat pratique. Ceux qui n'ont pas le temps ne font rien pour leur âme, pour Dieu, pour l'éternité, Il n'y a que les morts qui n'ont pas le temps; il est passé pour eux. Tous les vivants en jouissent et l'emploient trop souvent au jeu, aux fêtes, aux travaux, aux affaires, à tout, excepté à l'unique nécessaire. On a le temps pour manger, dormir, causer avec ses amis; pour la prière, les offices, les sacrements, cela n'en vaut pas la peine. Ah ! Malheur ! On abuse du temps, on le vilipende : ce temps nous est donné par Dieu et pour Dieu, qui nous en demandera compte; et on ne s'en sert [287] pas pour mériter l'éternité bienheureuse, qui est cependant la seule fin pour laquelle la Providence nous le dispense goutte à goutte ! On sait s'arracher aux affaires les plus pressantes pour recevoir un ami, pour prendre part à une partie de plaisir; et pour recevoir son Dieu, pour goûter les consolations de la prière, des sacrements, on dit qu'on n'a pas le temps!....

Ceux qui disent : *On a le temps*, ne sont pas moins sots ni moins coupables. Ils comptent sur l'avenir qui ne leur appartient pas, et ils gaspillent le présent. Mais c'est de ce temps que vous avez que Dieu vous demandera compte. Pourquoi le ravir à son service ? Ce n'est que trop justement que le temps à venir sur lequel ils comptent est refusé à ceux qui abusent du présent. O hommes ! Comment estimeriez-vous assez peu votre vie, pourtant si grande aux yeux de Dieu, pour la consumer à toute autre chose qu'à ce pourquoi le ciel vous la conserve, et cela parce que d'autres insensés tiennent le même langage et mènent la même conduite que vous ? Ecoutez plutôt le langage du Sauveur : *Marchez dans la voie du bien pendant qu'il fait jour ; la nuit vient, pendant laquelle personne ne peut rien faire*.

Une autre maxime, qui rentre dans les précédentes, c'est celle-ci : *Il faut bien que jeunesse se passe*. Hélas ! Elle passe comme une fleur d'un jour, cette jeunesse, le printemps de la vie de l'homme. Elle est si belle, quand elle se passe dans la pureté, au dire de Rousseau lui-même. Quel dommage quand une gelée printanière vient brûler les fleurs dont, sont couverts les arbres de nos jardins, quand une grêle abat, en quelques heures, les pampres encore tendres de nos vignes ? Ce ne [288] sont là que de faibles images d'une jeunesse que ruine le libertinage.

Quelles belles espérances avortées ! Quels germes de mort jetés dans une existence qui aurait pu être féconde : « Rien ne me paraît plus douloureux, a dit Mgr Dupanloup, que les égarements de la jeunesse; et, parmi les tristes choses qui me font quelquefois pleurer en ce monde, je n'en sais point qui brisent mon cœur par des atteintes plus sensibles !

Il faut tout connaître. Encore une autre maxime fatale, servie à la jeunesse pour la perdre. Quand on dit connaître tout, personne n'est assez simple pour croire qu'il s'agit de connaître à fond le catéchisme dont la science est si nécessaire à l'homme, encore moins la théologie. Tout connaître, dans le sens du monde, c'est connaître tout le mal. Hélas ! De nos jours, on ne l'a appris que de trop bonne-heure et on n'en sait que trop. Plût à Dieu qu'on ignorât à jamais celle science fatale, qui a empoisonné la vie de tant de remords! Aristote a dit : « il vaut mieux ignorer les vices que de les connaître. »

Toutefois, aux yeux du monde, cette connaissance ne suffit pas, on est ignorant ou innocent, et même niais, quand on n'a pas goûté de tous les poisons, quand on n'a pas lu tous les mauvais livres et pataugé dans toutes les fanges, Belle éducation, en vérité, que

celle qui consiste à profaner une intelligence et un cœur faits pour connaître et aimer le bien! Est-il permis de fausser à ce point le langage et d'appeler du nom de connaissance l'apprentissage du vice ? En vérité, il faut être bien naïf pour se laisser tromper par de tels mensonges, et céder à la curiosité fatale qui porte à côtoyer des abîmes. On espère, il est vrai, [289] d'abord ne pas en venir au mal; mais on ne tarde pas à subir le sort de ceux qui, eu voulant tout connaître, ont fini par tout Taire. Préservons-nous d'un tel malheur.

Nous avons assez dit ce qu'il faut penser des maximes du monde; elles sont fausses, perfides, pernicieuses pour tous, pour la jeunesse surtout. Disons un mot des occasions qu'il nous offre.

ARTICLE II DES OCCASIONS QU'OFFRE LE MONDE

Dans une vision, saint Antoine vit le monde. Il était couvert de filets tendus par Satan pour perdre les limes. Le monde d'aujourd'hui n'est pas meilleur que du temps de saint Antoine, et partout des filets sont tendus à la vertu. Ces filets sont les occasions dangereuses dont nous devons traiter ici d'une manière générale, nous réservant de signaler en particulier les principales dans les chapitres suivants.

Quand un abîme est profond, on doit en éviter même le bord. Point de gouffre si épouvantable que le péché mortel. C'est donc- nu devoir d'eu fuir même le danger. S'exposer témérairement à ce qui peut conduire prochainement au péché grave, c'est déjà un péché mortel, quand même d'ailleurs on ne ferait point d'autre mal. Si c'est un crime de jouer la vie du corps pour une bagatelle, qu'en doit-il être de jouer la vie de l'âme, l'amitié de Dieu, l'éternité ?

Ce qui amène le danger prochain d'offense à Dieu, ce sont les occasions. On appelle de ce nom une personne ou une chose extérieure qui nous incline à mal faire. Il y a des occasions qui n'ont [290] que peu d'influence sur l'homme, et où l'on tombe rarement dans le péché. On les appelle éloignées, et on n'est pas tenu, sous peine de faute grave, de les fuir. Il faudrait, du reste, quitter cette terre pour s'en affranchir entièrement. Il y a des occasions où l'homme, quand il s'y trouve engagé, tombe fréquemment; par exemple si, parlant une fois par mois avec une personne, le dimanche, on manque, sous cette influence, la messe six fois par an ; on si, sur douze conversations qu'on a eues avec elle, on a consenti, dans six de ces conversations, à des pensées ou à des désirs coupables, cette personne devient une occasion prochaine.

Pour connaître ce qui est pour nous une occasion prochaine dépêché, il faut se demander avec quelle compagnie, dans quel lieu, dans quel divertissement, à propos de quelle lecture, on a eu le malheur de faire fréquemment des fautes mortelles, comme le blasphème, les désirs criminels, l'ivresse, etc. La conscience répondra : C'est dans cette maison, c'est avec cet ami, avec cette personne, dans ce divertissement, à propos de cette lecture, etc. Voilà l'occasion prochaine découverte. Il ne s'agit plus que de savoir ce qu'on a à faire en conscience par rapport à cette occasion. Pour le déterminer, il faut distinguer les occasions nécessaires et les occasions volontaires.

§ I. *Des occasions nécessaires.* — Ce sont celles qu'on ne peut pas absolument quitter, ou qu'on ne peut quitter sans un inconvénient vraiment grave. Voici un prisonnier qui est dans un cachot, à côté de compagnons d'infortunes qui tiennent de mauvais propos. Cet homme ne peut quitter sa prison où le retiennent la force et la justice humaines. C'est l'occasion nécessaire. Un enfant [291] ne peut quitter le toit paternel sans inconvénient grave, et il trouve là un danger, parce qu'il a des parents sans pudeur et sans foi. C'est l'occasion nécessaire.

Quelles règles doit-on suivre dans l'occasion prochaine nécessaire ? Les voici : Une âme qui y est engagée doit être résolue de se garantir de ce danger, d'éviter toute marque d'affection trop intime avec la personne qui l'entraîne au mal, de ne pas rester

seule avec elle, de ne pas arrêter même sur elle ses regards, de s'approcher régulièrement des sacrements. Quelle étrange illusion que celle de ceux qui disent : Je suis dans une situation critique, je suis exposé à retomber toujours, je ne puis pas me confesser. C'est le contraire qu'il faut penser et faire. C'est précisément dans une telle situation qu'on a un besoin plus pressant des sacrements. Ceux qui sont exposés ainsi doivent aussi renouveler tous les jours, et surtout le matin, devant un crucifix, la résolution d'éviter ce danger; sans cela, ils sont convaincus de l'aimer, puisque, sachant qu'ils y sont jetés, ils ne veulent rien faire pour en sortir, ou ne prennent pour cela que des moyens inefficaces; ils n'ont qu'une velléité de conversion. Dieu ne leur fera pas miséricorde. Si, généreusement, ils veulent employer ces moyens ou ceux que leur confesseur leur indiquera, ils sont bien disposés, et Notre-Seigneur leur pardonnera.

Et si le pardon obtenu, après les efforts tentés pour sortir du péché, après toutes les précautions prises, l'âme qui est dans l'occasion retombe encore, retombe toujours, que faire alors ? C'est son emploi qui est la source de ses chutes, ses intérêts les plus graves sont engagés dans cette maison où elle rencontre un écueil. N'importe, [292] c'est alors, dit saint Liguori, le cas d'appliquer la parole du Maître : *Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Périssent un membre plutôt que tout le corps, périssent les intérêts temporels plutôt que ceux de l'éternité.*

Mais, il faut bien vivre, dira-t-on. Oui, il faut vivre ; mais si on ne peut pas vivre sans perdre Dieu, il faut mourir. C'est ce qu'ont fait tous les saints ? Et rien n'est d'ailleurs plus raisonnable; autant le ciel l'emporte sur la terre, autant l'âme l'emporte sur le corps.

Quelle folie que celle d'un enfant qui, pour un morceau de verre, échangerait le diamant dont sa mère a orné sa poitrine ! C'est celle de l'homme, qui, pour un intérêt d'un instant, sacrifie Dieu et sa conscience. De là, concluons à l'égarement de ceux qui persévèrent à rester dans une maison où, depuis longtemps, ils vivent dans le mal, sans rien faire pour se convenir, et sans songer à rompre avec l'occasion. Combien surtout ils sont coupables les parents, les chefs de maison, qui tolèrent autour d'eux des occasions de péché, qui ne veillent pas sur les livres qu'ils gardent dans leurs bibliothèques, sur les journaux qui arrivent chez eux, sur les relations, les compagnies de leurs enfants, de leurs serviteurs, de leurs ouvriers ou employés ! Et les pères et les mères de famille qui, sans autre souci que celui du bien-être matériel de leurs enfants, les établissent dans des maisons, des ateliers où ils auront toutes sortes de dangers, qui les envoient loin d'eux sans les recommander au prêtre du lieu, qui ne les arrachent pas à temps au péril quand ils en sont avertis, sont-ils des parents chrétiens ?

Non, c'est à peine s'ils écoutent le langage de [293] la raison, car ils exposent la vertu, l'innocence, l'honneur, l'avenir éternel de leurs enfants. Vigilance donc, et, à la première alarme, il faut rompre.

Pauvre jeunesse, qui grandissez sous le regard de parents irréligieux, qui ne vous plaindrait ? Dès l'enfance, vous avez sous les yeux le spectacle de l'oubli de la prière, du blasphème, de l'indifférence, et peut-être des paroles impies. De grâce, nous vous en conjurons, allez chercher du moins auprès du prêtre, ce père de votre âme, les secours que vous refuse votre père selon la nature, et trouver dans les conseils d'un homme de Dieu un antidote au poison de l'impiété et du vice qui vous est servi par ceux mêmes dont le grand devoir est de vous en garantir. Si vous avez à quitter votre pays, pour obéir à la loi militaire, ou embrasser une autre carrière, ne manquez pas, avant de partir, de demander à votre pasteur une recommandation, que vous présenterez, dès votre arrivée, à l'aumônier de la garnison ou à un autre prêtre.

Arsène était un des grands seigneurs de la cour de Théodose le Grand, qui lui avait confié l'éducation de ses deux fils. Les honneurs de ce monde ne lui faisaient pas oublier les intérêts de son âme, et souvent il disait à Dieu dans sa prière de lui faire connaître ce qu'il avait à faire pour se sauver. Or, un jour, il entendit une voix du ciel qui lui criait : « Arsène, fuis et tu te sauveras » ; il comprit et n'hésita pas à sacrifier ses hautes fonctions

et sa grande fortune pour se retirer au désert. Ah ! Combien déjeunes gens aujourd'hui, dans certains emplois, auraient besoin d'entendre la voix du ciel, la voix de la conscience qui leur crie : « Fuyez cette maison, si [294] vous voulez vous sauver. » C'est assez parlé des occasions nécessaires.

§ II. *Des occasions volontaires.* — Ce sont celles qui, nous exposant à pécher fréquemment, peu vent être évitées si nous le voulons.

Et, dans cette catégorie, il faut placer toutes celles que notre illusion nous fait regarder comme nécessaires, et qui ne le sont pas en réalité. Un agrément que nous y trouvons, un intérêt vil, un prétexte, suffit pour nous persuader d'y rester toujours. J'ai tel bénéfice dans cette place, dans cette charge, dans cet ouvrage, dans ce commerce ; la vie me serait trop dure si je ne pouvais pas voir cette personne, et puisque dirait-on de moi ? On serait scandalisé, étonné de mon éloignement. Voilà qui peut nous égarer, voilà qui ne peut tromper Dieu ni une conscience droite.

Ah ! Si chaque fois qu'on va dans cette maison, avec cette compagnie, on perdait une somme tant soit peu importante, on n'y retournerait plus; si cette personne nous donnait un soufflet toutes les fois que nous la voyons, quel soin nous aurions de la fuir ! Nous redoutons le scandale et l'atteinte faite à notre réputation; à cela, saint Liguori répond : « Le scandale sera bien plus grand si on vous voit toujours dans la même occasion. Ou on ignore, ajoute-t-il, que vous faites le mal, et votre éloignement ne fera rien soupçonner, ou on connaît vos égarements, et, dans ce cas-là, en éloignant l'occasion, vous recouvrirez votre réputation plutôt que vous ne la perdrez. » Ainsi donc, comprenez le bien, l'occasion volontaire de pécher est celle que l'on peut fuir sans inconvénient grave. Lors même qu'on a des prétextes pour y rester engagé, cela ne suffit pas, il faut des raisons sérieuses. [295]

Quelles règles faut-il suivre à l'égard de cette lecture, de ce concert, de cette fête, de cette personne de sexe différent, de cette compagnie que l'on peut éviter.

Il faut fuir ; celui qui recherche l'occasion l'aime, et celui qui l'aime y périt. C'est l'Esprit-Saint lui-même qui a porté cet arrêt. Ecoutez Notre-Seigneur : *Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais craignez celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer.* Ce n'est pas là un conseil, c'est un précepte grave, le transgresser, c'est un crime, c'est une violation coupable du cinquième commandement de Dieu. C'est un suicide spirituel. Parce que d'autres vont dans les mêmes occasions et n'y font point de mal, ce n'est pas une raison d'y aller soi-même, si on y trouve un vrai péril. Voici un homme d'une santé robuste qui fait une course matinale par le froid, course qui n'est nullement nécessaire. Il revient, il n'en a que meilleur appétit et il n'en retire que de nouvelles forces. Mais, voici un autre homme d'une santé délicate, menacé de phtisie; il fait la même course, sans raison, prévoyant qu'une maladie de poitrine se déclarera à la suite : il est homicide de lui-même. Il en est de même du tempérament spirituel.

Quand même on serait avancé dans la vie, on n'en serait pas pour cela dispensé de fuir le danger. On n'en aurait, au contraire, que plus de raisons pour se préparer paraître devant Dieu. Salomon, sage dans sa jeunesse, se pervertit dans sa vieillesse. Mais voici le raisonnement fatal qui mène en enfer un très grand nombre d'âmes : j'irai encore dans ces occasions, se dit-on, mais nous veillerons sur nous et nous ne tomberons plus. C'était le langage de saint Pierre, et, peu après [296] l'avoir tenu, il reniait lâchement son Maître à la voix d'une servante.

Voilà le sort qui attend quiconque fait ce malheureux calcul. Les saints étaient plus forts que nous, à qui une triste expérience a révélé notre faiblesse, et ils tremblaient. Saint Jérôme fuyait au fond des déserts. Saint Benoît avait éteint le feu de la tentation en se roulant dans les épines ; saint Pierre Damien et saint Bernard, en se plongeant dans un étang glacé; et ils craignaient. C'est pour cela qu'ils ont évité les chutes. Les saints qui n'ont pas craint le danger sont tombés eux-mêmes misérablement. Saint Grégoire raconte

que, en Afrique, un homme d'un courage et d'une foi admirables fut saisi par les Vandales, qui le condamnèrent à avoir la langue coupée, s'il ne renonçait pas à publier la divinité de Jésus-Christ. Il n'y renonça pas et on lui arracha la langue. Mais Dieu, récompensant la constance de son serviteur, permit qu'après ce supplice il parlât encore avec une admirable éloquence. Eh bien ! Ce martyr, cet homme admirable, s'engagea dans une occasion; il y tomba, et, après sa chute, il devint muet; on en chercha la cause et on la découvrit. Celui qui était un objet d'admiration pour tous devint pour nous un objet de mépris. Où sont les miracles que nous avons faits ? Flattons-nous, après cela, d'aller avec les mêmes compagnies mauvaises et de ne pas retomber. Saint Bernard nous dit qu'il est plus facile de ressusciter un mort que de ne pas retomber dans l'occasion prochaine.

Mais Dieu m'aidera par sa grâce et, dans l'occasion, je serai fidèle. Comment compter que Dieu fera une grâce miraculeuse à celui qui fait si peu de cas de sa grâce qu'il la joue pour une bagatelle, [297] pour un passe-temps, pour avoir le plaisir de folâtrer avec des compagnies légères ? Celui qui se jetterait dans un brasier, comptant que l'assistance divine le préserverait des flammes, tenterait Dieu et Dieu le laisserait rôtir ; il laissera périr celui qui s'expose au danger. Que faire donc ? Il faut fuir les occasions. C'est là le secret dit salut. « Si les hommes, dit saint Liguori, avaient soin d'éviter les occasions, la plupart des péchés seraient évités. » Signalons donc au moins les plus communes et les plus dangereuses.

CHAPITRE III DES MAUVAISES COMPAGNIES

La sagesse divine a dit : *Celui qui va avec les sages sera sage lui-même*. Cette vérité est si claire qu'on la trouve dans les écrits de tous les philosophes païens. On lit dans les livres sacrés des Indiens cette sentence : « Un morceau de cristal près d'une lame d'or prend la couleur de l'or, comment l'insensé n'acquerrait-il pas quelque sagesse dans la compagnie des sages ? » « En quelque lieu du monde que tu sois obligé de passer ta vie, a écrit un philosophe chinois, ne fréquente que les gens de bien. »

La meilleure compagnie pour un homme ou un jeune homme, c'est, d'ordinaire celle que l'on trouve dans la famille. Pourquoi ne le comprend-on pas ? Quel vide au foyer quand un père en est absent ! Loin de sa femme et de ses enfants, n'est-il pas toujours inquiet, si peu qu'il ait de conscience et de cœur. Où trouve-t-il ailleurs de consolations aussi pures, une affection aussi sin- [298] cère ? Quels périls peut courir une jeunesse que la vigilance paternelle ne garde plus; et si les lieux où le père se rend, malgré les embrassements et les larmes qui cherchent à le retenir, étaient de ceux où il noiera sa raison dans le vin, d'où il reviendra avili par la débauche, quel scandale et quelle douleur ! O homme, aime le foyer que tu as fondé, cette maison où Dieu te fit l'honneur de devenir père ; cette femme que tu choisis dans ta jeunesse et qui, malgré certains défauts inséparables de notre condition ici-bas, est celle qui t'aime le plus sur la terre, cette femme qui est la mère de tes enfants. Prends garde qu'elle ne te prenne en aversion, si tu la délaisses. En le faisant, elle serait coupable; mais serais-tu toi-même innocent ? Aurais-tu, sous l'influence fatale de quelque passion, sous la séduction de quelques perfides amis, oublié assez la nature pour ne pas préférer aux cabarets et aux cafés les caresses de les enfants, une honnête promenade faite avec eux dans la campagne, la joie si pure de leur apprendre à aimer et à connaître Dieu ?

Quant aux jeunes gens, qu'ils prennent pour eux ce qu'écrivait saint Nil, abbé du Mont Sinai, à un jeune homme de condition, du nom de Jean : « S'il est possible, lui disait-il, ne quittez pas un seul instant vos parents, de peur que, privé de leur vigilance, de leurs soins, de leur tendresse, vous ne tombiez entre les mains d'hommes qui sont la perte des âmes, et que vous ne vous prépariez des pièges. Il y en a beaucoup, surtout parmi les jeunes gens, qui, livrés aux plaisirs, artisans d'iniquités, réceptacles de toutes sortes

d'immondices, causent les plus graves dommages à ceux qui les fréquentent. Fuyez donc cette peste, mon ami, vivez avec vos parents, honorez-les [299] de toutes vos forces, suivez leurs conseils, et soyez protégé par leur prière comme par un rempart. Vous aurez beau faire, vous ne pourrez jamais leur rendre la vie que vous tenez d'eux. »

La meilleure compagnie d'un jeune homme est donc le plus souvent celle d'un père et surtout d'une mère chrétienne. Qu'est-il besoin pour lui d'aller, sans ses parents, courir dans des promenades où tout ce que l'on rencontre est un péril, et de prendre en dégoût ce toit paternel qui abrita son enfance et conserva sa vertu tant qu'il ne s'en éloigna pas ? Si un cœur de vingt ans éprouve le besoin d'être aimé, où trouvera-t-il une affection plus désintéressée, plus forte, plus vive que celle d'un père ou d'une mère ?

C'est une tendance fatale chez un jeune homme de rechercher toujours des étourdis de son âge ou plus jeunes que lui : nous avons dit qu'il ferait mieux de fréquenter des hommes sérieux et consciencieux. « Ils se font facilement jour, dit Cicéron, et se font connaître favorablement, les jeunes gens qui ont soin de choisir et de fréquenter des hommes illustres, sages et remplissant utilement quelques charges utiles à la république; le peuple en conclut qu'ils deviendront semblables à ceux qu'ils ont pris pour modèles. »

Cicéron se plaçait au point de vue des intérêts et de l'honneur humains de la jeunesse; mais nous, qui avons en vue la vertu et le salut éternel de nos lecteurs, nous avons de bien plus puissants motifs de leur recommander de ne fréquenter que des hommes consciencieux, et de ne se faire des amis que parmi les jeunes gens purs et solidement chrétiens.

On peut en trouver dans les œuvres de jeunesse, dans les cercles catholiques, dans les conférences de Saint Vincent de Paul; et même, là, il faut savoir choisir.

Des camarades simplement légers sont à redouter. Lacordaire écrivait à un jeune homme ; « Je n'aime ; point à vous voir avec des camarades qui parlent de choses peu réservées et qu'au fond vous n'approuvez pas. Je n'ai jamais vécu, même tout jeune et n'étant pas chrétien, dans des sociétés semblables, elles m'eussent inspiré dit mépris. Vous n'irez avec eux, dites-vous, qu'à la promenade, au théâtre, au restaurant. Qui vous répond de ne pas aller plus loin ? Et puis, n'est-ce rien que d'entendre des choses plus ou moins honteuses, lorsqu'on connaît Jésus-Christ et qu'on veut le servir ? Hélas ! Mon pauvre cher ami, je suis mal à l'aise pour vous de vous savoir avec des âmes ne valant pas la vôtre, et je donnerais beaucoup pour que vous vous fissiez une société choisie, telle que votre cœur doit la vouloir lui-même. » Le jeune homme auquel Lacordaire écrivait ces lignes suivit ce conseil et mérita de recevoir de cet illustre orateur une lettre de félicitation dont voici un extrait : « Vous avez rompu avec quelques-uns des camarades que vous aviez fréquentés d'abord et dont la conversation était peu convenable sous le rapport des mœurs. C'est là une résolution dont je ne puis trop vous féliciter. Car, croyons-le, toute notre vie dépend des personnes avec lesquelles nous vivons familièrement. La familiarité accoutume aux choses en même temps qu'aux personnes ; .et ce qui, d'abord, nous paraissait odieux, abject, finit par rentrer dans nos habitudes. L'oreille se blase, le cœur perd sa pudeur, l'esprit, sa clarté; on finit par aimer ce qui repoussait, et les paroles on arrive aux actes qui achèvent de nous cor- [301] rompre. C'est l'histoire de la propagation du mal sur la terre. Je suis donc ravi que vous ayez quitté ces jeunes gens et que vous en ayez trouvé d'autres plus dignes de vous. Il n'en faut pas beaucoup, soyez-en sûr, pour vous tirer agréablement de la solitude. Si un ami véritable suffit, quelques camarades suffisent pareillement. La lionne compagnie, d'ailleurs, mené à la bonne compagnie; et quoique moins nombreuse que la mauvaise, elle a aussi, cependant, grâce à Dieu, sa dilatation. » Mais si des camarades légers sont à redouter pour un jeune homme, combien plus doit être, fatale pour tout homme la compagnie des impies, des libertins. « La compagnie des méchants est, grandement funeste, dit saint Thomas. Le péché est une maladie contagieuse comme la lèpre. Ceux qui se portent bien ne sont pas en sûreté en habitant avec les lépreux, ni les bons au milieu des méchants. *Celui qui*

*touche la poix en est souillé; et l'ami des insensés leur devient semblable. Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, et les œuvres perverses sont plus dangereuses encore. Un agneau n'est pas en sûreté en habitant avec les loups. Celui qui veut aller à Saint-Jacques, en Espagne, ne fait pas route avec ceux qui vont à Rome, car leur compagnie les mènerait où elle va elle-même. Ainsi, ceux qui veulent aller en paradis ne doivent pas faire route avec ceux qui vont du côté de l'enfer. » Nous rendons les mêmes pensées dans un proverbe vulgaire ; *Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es*. On lit dans les livres sacrés des Indiens : « Les personnes bien nées, lancées dans les mauvaises compagnies, deviennent vicieuses. Les rivières roulent des eaux douces et, une fois tombées dans l'Océan, elles cessent d'être potables. Ne [302] fréquentez point un méchant homme, quoiqu'il soit savant: pour avoir un rubis sur la tête, un serpent n'en est pas moins à craindre. La société des méchants est, un air empesté : si on la respire, on contracte la peste. »*

Joseph Arger, jeune homme de vingt-trois ans, fut condamné à mort au mois de mai 1844, par la Cour d'assises de la Seine-Inférieure. Arrivé au pied de l'échafaud, il demande à parler à la foule qui était immense. « Je vais mourir, dit-il, parce que j'ai fréquenté de mauvaises compagnies. Six semaines ont suffi. C'est Decaut qui m'a perdu. Je lui pardonne. Adieu, mon pauvre père ! » Et sa tête tomba sous le couteau fatal. Decaut fut condamné aux travaux forcés. Voilà où conduisent les mauvaises compagnies.

Vous êtes effrayés du sort de Joseph Arger. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus terrible : les mauvaises compagnies peuvent mener plus loin qu'à l'échafaud; où donc ? Au libertinage, à l'impiété, à une mort de réprouvé.

On en trouve un effrayant exemple dans la fin de Voltaire, qui vit écarter le prêtre de la couche où il se tordait de désespoir par deux de ses amis, Diderot et d'Alembert. Ce dernier reçut à la mort la monnaie de sa pièce. Il demanda avant de mourir de voir le curé de Saint-Germain. Un de ses amis sortit soi-disant pour l'appeler, il n'en fit rien. D'Alembert insiste, il sort de nouveau et rentre en disant que le prêtre était empêché, mais ne tarderait pas d'arriver. Le malade, effrayé d'attendre toujours, fait porter un billet au curé par un de ses domestiques ; quand le prêtre arriva, d'Alembert n'était plus qu'un cadavre. Malheur à ceux qui, de leur vivant, s'entourent d'amis impies. [303]

CHAPITRE IV DES RAPPORTS AVEC LES PERSONNES DU SEXE

Un ancien a dit : « La flamme d'une lampe s'alimente par l'huile ; celle des passions par les rapports avec les femmes. Si vous vous approchez trop près du feu, vous vous en écartez aussitôt; mais si vous vous laissez amollir par les entretiens d'une femme, vous ne vous en tirerez pas si vite. » « Le sel vient de l'eau delà mer, disait un Père du désert ; s'il s'approche de l'eau, il se dissout et perd toute consistance. L'homme vient de la femme ; s'il s'approche d'elle, il perd toute sa force »

Parlant de saint Augustin qui ne voulut pas avoir avec lui dans sa maison sa propre sœur, Saint Grégoire le Grand écrit : « La prudence de ce grand docteur est pour nous une grande leçon; car c'est une présomption téméraire qu'un plus faible ne craigne pas ce qu'un homme fort redoute. Il triomphe facilement de ce qui est défendu, celui qui a appris à se refuser ce qui est permis. »

Saint Pierre Damien écrivait à son jeune neveu : « Quand vous ne pouvez éviter de parler à une personne de sexe, faites-le de loin, les yeux baissés, afin de ne pouvoir juger ni de la pâleur, ni de la beauté de son visage. Le démon est un peintre habile qui peut facilement retracer à notre esprit le tableau de ce que nous avons vu. » Job, qui nous valait bien, avait fait un pacte avec ses yeux, pour ne pas avoir même la pensée d'une jeune personne. Nous avons besoin, nous [304] aussi, de veiller sur nos sens et même sur notre cœur; ce cœur appartient à Dieu, il faut, le lui conserver tout entier.

Saint Léonard dit que le voleur, quand il veut entrer dans une maison, fait à la porte une légère ouverture par laquelle il introduit un enfant qui ouvre ensuite la porte entièrement. Le démon du vice, qui serait repoussé par une âme honnête, s'il voulait y pénétrer, a soin d'introduire avant lui un petit démon moins hideux, celui d'une affection naturelle. Ce dernier ouvre ensuite la porte à l'autre; c'est, hélas ! Ce qui arrive tous les jours.

N'attachons donc pas notre cœur à la créature, et tournons-le vers Dieu avec plus d'énergie, quand nous apercevons qu'il tend à se coller à la terre.

Silvio Pellico a écrit pour tes hommes les lignes qui suivent : « Rien de plus délicat que l'innocence et la réputation d'une jeune fille. Ne vous permettez jamais, à l'égard d'aucune d'elles, la moindre liberté de manières ou de paroles qui puisse le moins du monde profaner ses pensées ou troubler son cœur. Ne vous permettez, ni en sa présence, ni en son absence, aucune parole qui puisse la rendre suspecte aux autres de légèreté d'esprit et de facilité à se laisser enflammer. Les plus légères apparences suffisent pour ternir l'honneur d'une jeune fille, pour éveiller contre elle la calomnie, pour lui faire manquer peut-être un mariage qui l'aurait rendue heureuse.

Si vous sentez voire cœur palpiter d'amour pour une jeune personne, sans pouvoir aspirer à sa main, ne lui découvrez point votre flamme; cachez-la lui, au contraire, avec le plus grand soin. Se sachant aimée, elle pourrait s'enflammer pour [305] vous, et devenir par suite victime d'une passion malheureuse.

Si vous vous apercevez que vous avez inspiré de l'amour à une jeune personne, que vous ne vouliez ou que vous ne puissiez pas épouser, ayez égard à son repos et à son honneur; cessez entièrement de la voir. S'applaudir d'avoir excité dans une malheureuse innocente un délire, qui ne peut avoir d'autre résultat pour elle que l'affliction et la honte, c'est la plus exécration des vanités.

Ne soyez pas moins circonspect avec les femmes mariées. Un fol amour qui s'allumerait entre l'une d'elles et vous pourrait vous entraîner tous les deux dans un grand malheur, dans une grande ignominie. Vous y perdriez moins qu'elle; mais la pensée de la perte bien plus considérable que fait une femme qui s'expose à mériter le mépris de son mari et d'elle-même, cette pensée-là infime, si vous êtes généreux, doit vous faire trembler de son péril. Ne l'y laissez pas un instant, retranchez absolument un amour que Dieu condamne, et que proscrivent aussi les lois des hommes. La vertu exige des sacrifices; celui qui ne sait pas les accomplir est un homme sans cœur.

Pour conserver sans tache la réputation d'une femme, aucun soin n'est de trop. Cette réputation, après sa vertu, est son plus précieux trésor. Celui qui n'est pas jaloux de le lui conserver, celui qui est assez vil pour se complaire à voir les autres supposer dans une femme quelque faiblesse pour lui, est un méchant homme qui mériterait d'être chassé de toute bonne compagnie. »

Pour prévenir pour soi et pour les autres tous les malheurs, tout homme, tout jeune homme, [306] doit suivre les règles suivantes : 1° Ne jamais faire de visites aux personnes d'un autre sexe, ni de promenades ou de voyages avec elles; 2° Ne jamais s'asseoir seul à seule avec elle. Point, par conséquent, de ces tête-à-tête où le démon fait le troisième, selon le langage de Fénelon; 3° Ne jamais leur donner ni eu paroles ni surtout en actes, de démonstrations d'affection. Si les saints estiment, en effet, que ces démonstrations sont parfois dangereuses même avec des personnes du même sexe, à plus forte raison doit-on se les interdire absolument avec des personnes de sexe différent.

Après ce que nous venons de dire, comment expliquer le laisser-aller qui règne en divers lieux parmi la jeunesse surtout ! Ne voit-on pas de jeunes gens désœuvrés, courir ça et là dans les veillées d'hiver, cherchant l'occasion de s'entretenir avec des jeunes filles, que des parents "aveugles abandonnent à leur propre faiblesse ? « Nos enfants sont des anges », dit-on quelquefois, pour justifier une négligence coupable, comme si les anges n'étaient pas tombés dans le ciel, comme s'il y avait une vertu capable de résister à

ces conversations familières, qu'un saint docteur appelle le commencement de l'agonie de la chasteté ?.....

Ces jeunes gens, dit-on encore, se voient en vue du mariage qu'ils doivent contracter. S'ils se voient en présence de leurs parents, peu de temps avant le mariage, on ne peut le condamner, pourvu que les parents aient soin de ne pas laisser devenir trop longues, ni trop fréquentes, des visites qui, même dans les meilleures conditions, ne sont jamais exemptes de tout péril. Mais, qu'est-il besoin d'entretenir des rapports assidus [307] pendant plusieurs mois et quelquefois durant des années avant le mariage ? N'est-ce pas aussi contraire aux convenances qu'aux règles de la prudence chrétienne, que de laisser une jeune personne s'entretenir seule avec le jeune homme qui demande sa main ? Est-ce en jouant leur âme que ces jeunes gens peuvent se préparer au grand sacrement qu'ils recevront bientôt et aux charges redoutables qui leur seront imposées ?.... S'exposer à un danger prochain de chute, n'est-ce pas pour eux le moyen d'attirer sur leur avenir la malédiction divine ? C'est pour nous une conviction profonde : s'il y a tant de personnes pour lesquelles l'état de mariage est comme un enfer anticipé, c'est parce qu'avant de s'y engager, elles ont vécu dans le vice.

Qui nous donnera des expressions assez fortes pour flétrir, comme elles le méritent, les réunions de personnes de différent sexe, qui sont en usage dans certains pays, soit dans les familles, soit surtout au cabaret et dans les danses publiques, à l'occasion des fêtes patronales ? Quel abus au sein du christianisme ! Il faut le dire en gémissant, les danses les plus dangereuses, celles qui alarment le plus la pudeur, ont pénétré jusqu'au sein de nos campagnes; la jeunesse s'y porte avec frénésie, les plus petits enfants en sont témoins, et conçoivent le désir et l'espoir d'y prendre part, dès qu'ils auront grandi.

« On a même imaginé, dit Mgr Dupanloup, les bals d'enfants..... Sérieusement, quand se décidera-t-on à respecter ces âmes immortelles et à renoncer à toutes les indignités par lesquelles on les profane ? »

L'esprit du monde s'insinue jusque dans les familles chrétiennes, et, là aussi, les divertis- [308] sements mondains font d'étranges ravages dans les âmes des jeunes gens. Cependant, les saints Pères et les hommes de Dieu ont de tout temps condamné les fêtes mondaines. Ils n'ont jamais compris que les danses, rejets empoisonnés qui se développent dans les sentiers épineux du siècle, vinssent s'implanter dans les familles, où la semence de la parole évangélique devrait seule germer et grandir.

Un courtisan célèbre, de Bussy-Rabutin, écrivait à un évêque : « Les vieillards qui pourraient se trouver dans les bals sans intéresser leur conscience seraient ridicules d'y aller; et les jeunes gens à qui la bienséance le permet ne le pourraient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi, je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est chrétien, et je crois que les directeurs feraient leur devoir, s'ils exigeaient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais. »

Remarquons-le en finissant : les règles de prudence chrétienne que nous avons tracées doivent être gardées avec toutes les personnes d'un autre sexe, fussent-elles même vertueuses et saintes; mais, parmi ces personnes, il en est qu'il faut fuir à tout prix. D'abord, s'il en est une qui ait été pour nous une occasion de péché, il ne faut plus aller chez elle, ni la recevoir chez soi; qu'on lui ferme la porte comme on la ferme au voleur; car elle peut nous ravir notre âme, plus précieuse que tous les biens. Il faut éviter même de la rencontrer en chemin. A quoi ne s'expose-t-on pas en continuant de la voir ? Saint Léonard de Port-Maurice raconte que, dans la ville de Florence, un jeune homme se rendait dans une maison pour voir celle qu'il aimait. Il frappe à la porte, on [309] ouvre; il demande à lui parler. « Elle est sortie, répond-on, mais elle ne tardera pas à rentrer. » — J'attendrai, dit-il. Mais Dieu n'attend pas, la mort non plus. Il tombe sur-le-champ et il expire : celle qu'il voulait voir rentre quelques instants après et ne trouve qu'un cadavre. Qu'ils tremblent, Ceux qui se permettent des entrevues dangereuses !

Il est malheureusement des femmes qui, oubliant la pudeur et la dignité de leur sexe, s'avancent avec des ornements de courtisane, prêtes à prendre les âmes comme dans un filet, selon le langage du Saint-Esprit. Elles doivent inspirer de l'horreur à tout homme, à tout jeune homme honnête. C'est à elles que s'applique à la lettre le passage suivant de saint Jean Chrysostome : « Il n'est aucun mal qui puisse être comparé à une mauvaise femme. Parmi les quadrupèdes, qu'est-il de plus féroce que le lion ? Parmi les serpents, qu'est-il de plus cruel que le dragon ? Rien, assurément. Or, les lions et les dragons sont bien inférieurs à une méchante femme. J'en ai pour témoin le très sage Salomon, qui dit : *Il vaut mieux habiter avec le lion et le dragon qu'avec une femme méchante et bavarde*. Et si vous étiez tentés de penser que ces paroles ne doivent pas être prises à la lettre, les faits, si vous y regardez de près, en confirment la vérité. Les lions respectèrent Daniel; mais Jézabel mit à mort le juste Naboth. La baleine conserva Jonas sain et sauf dans son sein; mais Dalila rasa la chevelure de Samson et le livra aux Philistins. Les dragons, les serpents redoutèrent Jean-Baptiste au désert; mais, dans un festin. Hérodiade ordonna de l'égorger. Les corbeaux nourrirent Elie sur la montagne, et Jézabel, après même qu'il eut fait descendre la pluie du ciel, le fit rechercher [310] pour le mettre à mort. Oh ! Renversement des caractères. Elie eut peur d'une femme ! Celui de qui dépendait la pluie dont la terre avait besoin, celui qui, par une parole, fit descendre le feu du ciel, celui qui, par sa prière, avait rappelé les morts à la vie, eut peur d'une femme ! Oui certes, il en eut peur, car il n'y a pas de méchanceté pareille à celle d'une mauvaise femme. Et j'en ai pour garant la sagesse divine elle-même : *Il n'est point de malice, dit-elle, qui soit au-dessus de celle de la femme*. O iniquité ! O trait aiguisé de Satan ! C'est par une femme que le démon, dès le commencement, blessa Adam dans le paradis terrestre; c'est par elle qu'il porta David à cette fureur qui le fit mettre à mort Urie. C'est par elle qu'il entraîna dans l'idolâtrie ce Salomon dont tous admiraient la sagesse; c'est par elle qu'il fit jeter Joseph dans un cachot. Il n'est personne qui ne puisse être égorgé par elle; car la femme impudente n'épargne personne, elle ne respecte ni le prêtre ni le prophète. » Donc, il faut la fuir de loin et détourner d'elle son regard.

CHAPITRE V DES LECTURES DANGEREUSES

Les mauvaises paroles, dit saint Paul, *corrompent les bonnes mœurs*. Qu'en doit-il donc être des lectures ? Une parole s'oublie; un journal reste entre les mains; on y revient à des heures de loisir, et on suce à l'aise le venin répandu dans ces pages empoisonnées. Par suite, la crainte de Dieu s'émousse, l'esprit se remplit d'imaginations dangereuses; le cœur, de cou- [311] pables affections; les sens eux-mêmes entrent en révolte contre l'âme; et les mauvaises lectures font des libertins, non seulement des jeunes hommes qui s'y adonnent, mais même des hommes d'un âge mûr; l'expérience nous l'a appris. Nous avons, du reste, à ce sujet, l'aveu peu suspect de Jean-Jacques Rousseau, qui a écrit à propos de ses propres ouvrages : « Dire et prouver également le pour et le contre, tout persuader et ne rien croire, a de tout temps été le jeu favori de mon esprit. Je ne regarde jamais aucun de mes livres sans frémir; au lieu d'instruire, je corromps au lieu de nourrir, j'empoisonne; ma raison s'égaré, et, avec tous mes beaux discours, je ne suis qu'un scélérat. » Or, de nos jours, les productions de même genre que celles de Rousseau se sont multipliées d'une manière effrayante. Lacordaire a écrit : « Un signe de l'affaiblissement de la raison dans notre siècle est la dégradation des lectures. L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte, et ce qu'il goûte est la mesure de sa raison. Or, parmi les symptômes dont nous sommes témoins, il n'en est pas de plus visible, pas de plus triste, non plus, que la passion des livres chimériques, c'est-à-dire qui ne disent rien à la raison et ne s'adressent qu'à l'imagination ou aux sens. La France est inondée chaque jour de pages médiocres par le style et nulles par le fond, qu'un homme ne peut lire sans mépris

pour lui-même, parce que leur lecture est un sacrifice fait au néant, et qui, néanmoins, trouvent un peuple d'adorateurs Cette profanation de l'intelligence correspond à l'abaissement du caractère. Là où la raison n'est plus soutenue par les Livres Sacrés, expression directe de la pensée de Dieu, elle perd l'habitude des hauteurs de l'intelligence..... la [312] foule n'est jamais grande par elle-même; elle ne l'est que par une émanation d'en-haut. Quand, elle se retire du ciel, elle ne rencontre sous ses pieds que la terre. Elle se jette sur les plus viles pâtures, et le premier livre venu lui tient lieu de Bible, comme le premier charlatan lui tient lieu de Jésus-Christ. »

Lacordaire n'a pourtant pas assisté au spectacle étrange dont nous sommes les témoins. Un déluge de productions impies ou immorales déborde chaque jour des villes, pour s'élever jusqu'au toit de chaume de nos montagnes les plus reculées. Sous le nom de romans, de revues, de feuilletons, de journal, se cachent les pièges les plus dangereux tendus à la vertu; et il est des jeunes gens assez sots pour ne pas s'en défier. Que dis-je ? Il est des pores qui, après avoir nourri leur esprit de ces horreurs, les font passer en pâture à leurs propres enfants ! Ne sont-ils pas plus coupables que s'ils leur faisaient avaler de l'arsenic ? Un philosophe chinois a dit : « Le sage a plus de soin de la nourriture de son esprit que de celle de son corps » ; mais, pour les nommes dont je parle, il n'en est pas ainsi. N'est-ce donc pas le lieu de s'écrier avec saint Basile, s'adressant à des jeunes gens : « C'est une honte de savoir écarter les aliments qui sont funestes à notre corps et de ne tenir aucun compte des doctrines qui doivent nourrir notre esprit et de nous repaître de tout ce qui se présente, comme un torrent qui emporte tout ce qu'il rencontre dans sa course. »

« Il ne faut lire ici-bas que les chefs-d'œuvre des grands noms, écrivait Lacordaire à un jeune homme, nous n'avons pas le temps pour le reste. A plus forte raison, ne devons-nous pas en avoir [313] pour ces écrits qui sont le cloaque de l'intelligence humaine, et qui, malgré leurs fleurs, ne recouvrent qu'une effroyable corruption. Et même, un chrétien doit éviter la lecture des ouvrages qui n'ont fait que du mal au genre humain..... Il est rapporté dans la vie de saint Jérôme qu'il fut battu de verges par un ange qui lui reprochait, en le frappant, de lire avec plus d'ardeur Cicéron que l'Evangile; combien plus nos lectures mériteraient-elles ce châtement, si Dieu nous témoignait toujours, des cette vie, ce qu'il pense de nos actions. »

Nous devons le remarquer ici, les ouvrages qui atteignent, ouvertement les mœurs ne sont pas les seuls que l'on doit redouter pour soi et interdire à l'enfance et à la jeunesse. Fénelon a dit avec raison : « Tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paraît dangereux. » Les ouvrages qu'on appelle de bons romans ne peuvent que fausser l'esprit, en le remplissant de préjugés mondains, et pervertir le cœur, en développant la sensibilité et les tendances mauvaises de la nature.

Certains journaux, sans être absolument pervers, sont loin d'être irréprochables dans leurs feuilletons et dans les chroniques qu'ils rapportent; ils ne devraient pas pénétrer dans les familles chrétiennes. On a besoin, sans doute, de quelques distractions; mais, se distraire en passant des heures et des jours à lire des écrits qui fomentent les passions, c'est se jouer avec un serpent, c'est caresser une vipère. Combien d'ouvrages, du reste, dont la lecture repose l'esprit sans l'égarer! Quel intérêt peut-on trouver dans des mensonges qui tuent les âmes ? « Il n'y a, dit le judicieux Rollin, que des esprits faux, légers et superficiels, qui puissent s'attacher à de pareils [314] ouvrages, qui ne sont que des rêveries creuses d'un écrivain sans poids et sans autorité, et les préférer à des histoires belles et solides ; la vérité seule est la nourriture naturelle de l'esprit, et il faut qu'il soit bien malade pour lui préférer ou même lui comparer des fictions et des fables. »

Nous ne pouvons voir sans une douleur profonde que des hommes, même ayant reçu une brillante éducation, consomment dans de vaines lectures des journées qui pourraient être employées avec tant de profit à des études sérieuses, à des œuvres saintes, à des travaux ou à des emplois utiles à la famille ou à la société.

Ces ouvrages, dira-t-on peut-être, charment par l'élégance du style et servent à former le goût littéraire. En sont-ils pour cela moins à redouter ? Caché sous des fleurs, l'aspic a-t-il moins de venin ? Le glaive dont la lame est polie fait-il de moins profondes blessures ? C'est un petit métier de chercher de l'or dans la boue. Pour apprendre à bien écrire ou à bien parler, faudra-t-il donc apprendre à mal vivre ? Mais les mauvais livres apprendront moins à dire le bien avec plus de facilité qu'à commettre le mal avec moins de retenue.

Que les parents aient donc soin de ne jamais laisser pénétrer dans leur maison des livres, des journaux, des feuilletons contre la religion ou contre la pudeur. Qu'ils ne gardent rien de ce genre dans leur bibliothèque, et qu'en place ils procurent à leurs enfants des ouvrages intéressants et utiles, comme nous le dirons plus loin. Qu'ils se gardent, en outre, de laisser dans leur maison quelque tableau ou quelque gravure qui puissent réveiller l'idée du mal¹ [315]

Que les jeunes gens ne lisent rien en cachette de leurs parents. Le comte de Maistre, si célèbre par la noblesse et l'élévation de son caractère et par les savants ouvrages dont il a doté la littérature française, ne fit jamais une lecture imprudente. Malgré l'indépendance si connue de son esprit, il ne se permit jamais, jusqu'à un âge assez avancé, de faire des lectures sans l'agrément de son père et de sa mère-On trouve ces lignes dans sa biographie, écrite par le comte Rodolphe, son fils : « Pendant tout le temps que le jeune Joseph passa à Turin pour suivre les cours de l'Université, il ne se permit jamais la lecture d'un livre, sans avoir écrit à son père ou à sa mère pour en obtenir l'autorisation. »

Gomme tous les parents ne sont pas capables de discerner les livres ou les journaux qui ne sont pas inoffensifs, il est encore plus sage de ne rien lire sans consulter son confesseur ou un prêtre prudent.

CHAPITRE VI DES THEATRES

Aux premiers siècles de l'Eglise, Tertullien a écrit : « Personne ne mêle le poison avec le fiel ; mais avec le miel ou d'autres matières agréables au goût; ainsi fait Satan, avec ce qui peut le plus flatter l'homme (aux théâtres), il mêle un poison mortel. Ainsi donc, tout ce que vous y trouvez de courageux, d'honnête, de sonore, de délicat, regardez-le comme du miel qui découle de la bouche d'un crapaud venimeux, et n'en estimez pas autant le plaisir que vous n'en redou- [316] tez le péril. Pleurons donc pendant que les païens se réjouissent, afin de nous réjouir quand ils commenceront à pleurer, de peur qu'en nous réjouissant maintenant avec eux, nous n'ayons aussi plus tard à pleurer avec eux. Si vous pensez que le temps présent a besoin d'amusements, comment êtes-vous assez ingrats pour ne pas connaître et ne pas estimer suffisants les plaisirs que Dieu vous a donnés ? *Quoi* de plus agréable que la réconciliation avec Dieu, notre Seigneur et notre Père, que la révélation de la vérité, que la délivrance de l'erreur, que le pardon de nos grands crimes? Quelle plus grande volupté que le dégoût de la volupté même, que le mépris de la mort ! » A la suite de Tertullien, tous les Pères de l'Eglise se sont élevés contre les théâtres. Saint Chrysostome déploie toute son éloquence contre les pères de famille qui vont au théâtre : « Si nos villes, dit-il, sont corrompues, c'est parce que les docteurs de la jeunesse sont mauvais. Comment pourrez-vous ramener à une vie pure un jeune homme qui s'égare et qui fait votre déshonneur, si, dans la vieillesse même, vous vous conduisez d'une manière juvénile ? Les longues années qui ont passé sur votre front blanchi ne vous ont pas encore désenchanté de ces spectacles sans goût ! Comment réglerez-vous les mœurs de vos fils, comment corrigerez-vous

¹ Nous recommandons, comme journal franchement catholique, *La Croix*, 5, rue Bayard, Paris.

vosre serviteur égaré, comment avertirez-vous vosre prochain négligent, si, jusque dans la vieillesse, vous vous égarez vous-même sur ce point ? »

Clément d'Alexandrie a écrit : « Est-il une action honteuse qu'on n'exhibe au théâtre ? Est-il une parole imprudente que n'y débitent pas, pour provoquer le rire, les bouffons et les histrions ? »

Saint Augustin disait aux fidèles de son temps : **[317]**

« Fuyez, mes très chers, les spectacles ; fuyez les antres de Satan, de peur que l'ennemi ne vous enchaîne; mais, si vous aimez à délasser vosre esprit, si vous enviez les spectacles, nosre sainte Mère l'Eglise vous en fournit de grands et de salutaires qui réjouiront vosre âme sans la corrompre, et qui vous conserveront la foi. » Ce saint docteur ne veut pas qu'un chrétien aille aux amphithéâtres ni au cirque.

Si on était tenté de penser que les Pères de l'Eglise n'ont interdit le théâtre aux fidèles qu'à cause des dangers qu'ils y pouvaient courir, quand le théâtre était païen, et que ces dangers sont aujourd'hui conjurés, nous citerions le témoignage des hommes de nosre temps. Bossuet, Fénelon, Gresset, Racine lui-même, nous ont averti des périls qu'on court un théâtre. « La belle école que le théâtre ! disait ironiquement Jean-Jacques Rousseau, et la belle instruction qu'il donne, surtout aux jeunes gens qui y assistent ! Le théâtre suscite les passions qu'on n'a pas, et il fomenté celles qu'on a. » Riccoboni, un des auteurs du théâtre italien, dit : « Au commencement, le théâtre était le triomphe de l'impiété et du libertinage ; depuis la régénération, il est devenu l'école du vice et de la corruption. » Celui qui parle ainsi a passé cinquante années au théâtre; il en a donc fait l'expérience.

Laurentie, ancien inspecteur d'Académie, dans ses lettres sur l'éducation, a écrit : « Ce sont les théâtres qui font la plus grande partie de nos maux. Ils font les amours violentes, les scandâtes atroces, les crimes cachés des familles, les infamies mystérieuses, les désolations, les meurtres, les suicides; les théâtres, je l'ose dire, sont la grande école de nos dégradations morales, ils **[318]** finiront par nous faire une humanité contre nature, ce sera la passion sauvage avec tout le raffinement de la passion civilisée. »

N'en est-ce pas assez pour persuader aux pères de famille de ne pas mener au théâtre leurs enfants, s'ils ne veulent pas les voir corrompus, et de ne pas leur donner le funeste exemple de l'amour des spectacles. Chose étrange ! Quand des hommes, des jeunes gens de la campagne vont visiter dans nos villes les parents qui y habitent, ceux-ci croient n'avoir rien de mieux à faire que de les mener au théâtre. Peut-on rien imaginer de plus perfide ? Et comment, quand on a compris le péril de tels lieux, peut-on accepter les invitations qu'on reçoit de s'y rendre ? N'est-ce pas le cas de déclarer nettement qu'on a en horreur ces temples du luxe, de la vanité, de l'impudicité ?

Ozanam, un des plus célèbres littérateurs de nosre siècle, arrivait pour la première fois à Paris; il avait une lettre à remettre à M. de Chateaubriand, auquel on le recommandait. Il osait à peine aborder celui que Charles X appelait une puissance du monde. Cependant, surmontant ses craintes, il se présente chez lui. Chateaubriand revenait de la messe; il accueille le jeune homme avec bonté, lui donne quelques conseils: il lui demande s'il se propose d'aller au théâtre. Ozanam répond qu'il a promis à sa mère de l'éviter. « Je vous conjure, reprend Chateaubriand eu embrassant le jeune homme, de suivre les conseils de vosre mère. » Depuis lors, Ozanam se souvint des conseils de Chateaubriand pour triompher des instances de ses camarades pour le mener au théâtre.

Le colonel Pâqueron, directeur d'artillerie, mort en 1863, était un homme de science et de foi. Un officier général de ses amis le priant de l'ac- **[319]** compagner au théâtre : « Volontiers, dit le colonel, mais ayez seulement la complaisance de venir avec moi dans une maison où j'ai affaire quelques minutes. » Et il conduisit son ami dans un misérable réduit de la rue du Pot-de-fer-Saint-Sulpice, où une mère et cinq enfants pleuraient près du lit d'un père malade depuis longtemps. La senne était navrante : « Si nous laissons ici

l'argent du spectacle ? dit Pâqueron à l'oreille de son ami. — Allons, dit celui-ci, c'est un traquenard de votre façon ; inutile d'essayer d'en retirer la patte. » Et il lui remit trois pièces d'or dans la main.

Des plaisirs de cette sorte étaient ordinaires pour le pieux colonel.

CHAPITRE VII DES CABARETS, DES CAFÉS DES MAISONS DE JEU

Les maisons qui, par leur nature, devraient être destinées à offrir des aliments, des rafraîchissements et un repos aux voyageurs fatigués, ont pris de nos jours une tout autre destination. Elles sont devenues pour les gens du pays un lieu de consommation, comme l'on dit vulgairement; et, en effet, les hommes et les jeunes gens y consomment beaucoup, comme nos lecteurs pourront s'en, convaincre.

« Le cabaret, à la campagne, les cafés dans les villes sont, au langage du cardinal Giraud, une peste plus redoutable que tous les fléaux qui menacent d'emporter, non seulement le dimanche, mais toute religion, tout ce qu'il va dans une âme, [320] je ne dis pas de sentiments chrétiens, mais de dignité humaine, sans parler de la ruine inévitable delasante.de la raison, de l'honneur, de la fortune, a Nous n'exceptons pas les cabarets des villes, rendez-vous habituel de tout ce qu'il y a d'oisif; d'impur, de turbulent dans une cité, triste cloaque, parfois tout dégoûtant des immondices de l'orgie, où la population ouvrière vient dissiper en quelques heures les fruits péniblement amassés par une semaine de travaux.

Mais, le cabaret est sinon l'unique, du moins la principale plaie de nos campagnes. Sans ce piège fatal tendu sous leurs pas, le berger et le laboureur couleraient des jours pleins de simplicité et d'innocence, parmi les joies champêtres et la garde des troupeaux, en présence de cette admirable nature et de ces merveilles de la création qui parlent si éloquemment au cœur de l'homme. Sans posséder cette opulence qui enfle et corrompt les âmes, et leur fait trop souvent oublier Dieu, ils ne connaîtraient pas celle misère qui les dégrade et les avilit.

Mais, du moment qu'un cabaret s'élève au milieu du village comme un signe de contradiction, il ne faut plus parler de toutes ces douceurs et de tous ces enchantements de la vie pastorale; il ne reste plus qu'à pleurer sur la perte de la religion, sur la ruine des mœurs, sur l'extinction de l'esprit de famille, sur le déluge de maux qui va désoler cette terre infortunée : scandales publics, troubles et déchirements domestiques, dissipation du modeste héritage transmis par leurs ancêtres, sans préjudice des crimes qui viendront bientôt peupler les bagnes et rougir les échafauds. »

L'illustre prélat remarque, en effet, que les cabarets amènent la désertion des sacrements, [321] l'abandon de la prière, l'éloignement des saints offices, l'oubli des vérités du salut, et même l'impiété. Comment en pourrait-il être autrement, aujourd'hui surtout, quand on sait les journaux qui sont étalés et que l'on commente dans ces lieux, les propos qui s'y tiennent contre ce qu'il y a de plus saint, les blasphèmes qui s'y vomissent ?

« Si vous voulez voir, continue-t-il, des jeunes gens sans pudeur, en qui s'est flétrie cette fleur d'innocence et de candeur aimable qui inspire tant d'intérêt pour ce bel âge, des vieillards sans dignité et déshonorant par l'abjection du vice cette couronne de cheveux blancs qui les consacre au respect des hommes, des fils indisciplinés et irrespectueux envers les auteurs de leurs jours, des pères durs et sans entrailles, des serviteurs fourbes et infidèles, c'est au cabaret qu'il faut aller les chercher.

L'usage immodéré d'une liqueur perfide échauffe l'imagination, embrase les sens, et fait courir dans toutes les veines un feu qui ne s'éteint qu'après avoir dévoré sa victime. Mais il y a bien d'autres tentations dans le vin, on peut dire même que toutes les tentations s'y trouvent à la fois. Il y a la contagion des exemples et des conseils. Il y a les liaisons

formées avec tout ce qu'une population compte de membres plus gangrenés, sorte de fraternité toujours unie par la licence et toujours prête à s'y précipiter quand le signal est donné. Il y a ces assauts d'impudence et ces luttes de cynisme, où de jeunes débauchés, fanfarons de crimes, se disputent la palme de la perversité, se vantent du mal qu'ils ont fait et du mal qu'ils n'ont point fait, se faisant pires qu'ils ne sont et qu'ils ne peuvent, selon l'énergique expression de Montaigne. Il y a l'injustice et la rapine; car [322] pour fréquenter le cabaret, il faut d'abord de l'argent, encore de l'argent, de l'argent toujours; et aucune bassesse ne coûte pour s'en procurer quand la passion commande. Il y a l'injure et la violence. Voyez plutôt comment ces réunions d'amis dégénèrent en querelles sanglantes, comment ces salles de banquet se transforment en champ de bataille. Que dirons-nous encore ? Il y a l'insensibilité du cœur, l'extinction du sens moral, l'oubli des devoirs les plus sacrés et des plus respectables lois de la nature. Ah ! Malheureux, dans cette coupe riante où tu crois boire le vin pur, si tu la tournais et retournais dans ta main pour la considérer de plus près, tu verrais un affreux mélange de toutes les horreurs.

Tu y verrais des larmes.... les larmes d'une, épouse, les larmes d'une mère, d'enfants innocents que tes cruels et honteux dérèglements condamnent à la faim et réduisent au désespoir. » Tu y verrais du sang... le sang de ton frère, de ton ami, qu'a versé ta fureur homicide exaltée par les vapeurs de l'ivresse. Tu y verrais cette lie du remords, qui doit, sans que tu puisses l'épuiser, abreuver de son amertume et souiller de ses poisons ton existence flétrie. Tu y verrais ces flammes de passions qui te brûlent corps et âme, comme un enfer anticipé, en attendant que s'allument ces feux vengeurs de l'éternité, qui, tout attisés qu'ils sont de la colère d'un Dieu, ne seront pas trop ardents pour châtier toutes les hontes de ton abominable vie. Nous arrivons ici aux troubles de familles, aux désordres de fortune, aux scandales publics, suites inévitables de la fréquentation des cabarets. Mais, dans un sujet si vaste, nous ne pouvons que saisir en courant les traits les plus saillants. Entrez dans cette maison, qu'y [323] voyez-vous ? Des enfants manquant de tout et mourant de misère..... Qu'importe ? Le père est dans ce moment même à la taverne du coin, gorgé de vin et de viandes. Qu'y voyez-vous encore ? Une femme pleurant l'absence prolongée d'un époux. Mais ses larmes feront bientôt place à la terreur. Prêtez l'oreille. N'entendez-vous pas dans le lointain comme un bruit qui s'approche ? C'est un bruit de blasphèmes qui annoncent le retour du maître. La porte s'ouvre, il entre comme une tempête; c'est un tonnerre d'imprécations, un orage de malédictions. Tout tremble en sa présence; tout fuit et cherche un abri devant sa colère. Quittez cette scène de désolation et venez dans la maison la plus voisine. Parlez : qu'y voyez-vous ? O nature, frémissiez ! O religion, voulez-vous de deuil ! Des frères altérés de leur propre sang, se portant l'un à l'autre des défis homicides..... un fils dénaturé, traînant par ses cheveux blancs, sur la poussière, un père infortuné. le sein d'une mère, oserons-nous achever ? Le sein d'une mère foulé aux pieds parle monstre qu'il a nourri ! Cabaret, voilà tes œuvres ! Cabaret, voilà tes victimes ! Cependant, le patrimoine se fond dans des mains follement dissipatrices. U faut vendre le champ paternel, le toit des aïeux, pour solder les dettes de la débauche. Des bras éternés par l'intempérance ne savent plus manier la bêche et le hoyau, et les villes et les campagnes se peuplent de vagabonds et d'oisifs qui ne vivent plus qu'à la faveur de coupables industries. Mais, attendez; l'infamie ne tardera pas fi se joindre à la ruine. Le scandais ne se renferme pas toujours dans le sanctuaire de la famille; il éclate souvent au dehors pour l'opprobre d'une longue suite de générations. [324]

Transportez-vous sur la place publique. Quel est cet homme qu'en traînent les agents de la justice, les mains chargées de chaînes ? C'est un habitué de cabaret qui vient d'être surpris en flagrant délit de vol. Quel est ce tumulte qui s'élève au sein du village ou de la cité, et vers lequel se porte, par toutes les issues, une foule curieuse et agitée ? C'est une rixe de buveurs où le sang a coulé. La victime est là, se débattant dans les convulsions de la mort, et chacun s'éloigne de ces lieux funestes en détournant les

yeux, croyant déjà voir, sur le théâtre même du meurtre, se dresser, menaçant, l'instrument du supplice et l'appareil de l'expiation, dernier acte obligé de ce drame lugubre ! »

Un vénérable évêque de Tulle, Mgr Humbert Ancelin, rapportait, comme absolument certain, le trait suivant : « Un jeune homme, jusque-là chrétien et chaste, se rendait à la messe le dimanche, selon sa coutume, quand il est accosté par deux autres jeunes gens qui l'invitent à les suivre au cabaret. Il repousse d'abord la proposition; ils insistent et insistent encore, et il se laisse entraîner. Il accepte d'abord un verre avec répugnance, puis il boit, avec plaisir, et enfin avec excès. Sur ces entrefaites, se présente à lui une de ces femmes qui sont les suppôts de Satan. Après quelques cajoleries, il en vient à commettre le crime avec elle; le mari de cette malheureuse rentre ; il les surprend, et, dans sa fureur, il saisit une épée et la passe à travers le corps du jeune homme, qui expire à l'instant même. Les deux camarades qui l'avaient séduit furent tellement consternés de cette mort, que tous deux allèrent faire pénitence dans un monastère. » Grande leçon pour ceux qui se laissent entraîner [325] par de perfides amis dans ces lieux redoutables.

Que les hommes et les jeunes gens aient donc soin de les fuir, d'éviter les compagnies qui les y entraîneraient. Le dimanche, si on doit faire une longue route pour se rendre à l'église, et si on ne peut en revenir sans prendre quelque chose, est-il si difficile de porter avec soi de petites provisions que l'on consommera chez un parent ou un ami ?

« Direz-vous que le cabaret n'est pas moins le rendez-vous des affaires que celui des plaisirs, et que là se traitent et se concluent dans les marchés publics, les échanges, les ventes et les achats ? Mais ces contrats ne peuvent-ils être scellés que dans des flots de vin ? Ont-ils nécessairement besoin de cette sanction pour être valables ? En seraient-ils moins inviolables et moins sacrés, s'ils recevaient leur consécration au foyer de la famille, en la présence de Dieu, sous la garantie de votre parole ? L'expérience, du reste, témoigne ici contre vous; elle atteste que, si des fraudes sont commises touchant la valeur ou la qualité des marchandises, si la bonne foi est surprise dans les embûches, c'est dans ces conventions proposées et acceptées entre les coupes et les tables, sous l'influence des fumées grossières qui s'exhalent de ces tavernes impures. »

On a trouvé le secret, dans les villes, d'ajouter le danger des théâtres à celui des cabarets et des cafés, en instituant les cafés-chantants; il y a, par conséquent, une double raison de les fuir.

« Vous trouverez, dit Charles de Sainte-Foy, des dangers non moins nombreux, quoique d'un autre genre, dans ces maisons de jeu où le hasard habite et règne, et où des insensés jouent sur une carte leur avenir, leur réputation, leur hon- [326] neur et le bonheur d'une famille tout entière. Rien n'émousse et ne stupéfie autant l'esprit, rien ne dessèche et n'endurcit autant le cœur que la passion du jeu. De toutes les passions, c'est, sans contredit, celle qui occupe et absorbe le plus toutes les facultés de l'homme, celle qui crée les habitudes les plus profondes, les besoins les plus impérieux et les plus terribles nécessités. En tenant perpétuellement appliquées au même objet toutes les pensées et toutes les espérances, elle produit, en celui qu'elle domine, une sorte d'aliénation mentale et une incessante obsession. »

Sur la porte des maisons de jeux, on pourrait écrire ce quatrain de Théveneau :

Il est trois portes à cet antre ; L'espoir, l'infamie et la mort. C'est par la première qu'on entre. C'est par les deux autres qu'on sort !

C'est l'espérance du gain qui fait qu'on se livre à des jeux intéressés, et on y perd souvent sa fortune et toujours un temps précieux, la tranquillité de l'esprit, le goût du travail et l'amour de sa famille, pour ne rien dire de plus. Aussi, les jeux de hasard ont été de tout temps regardés comme le fléau des nations civilisées. On a toujours voué au

mépris ceux qui s'en font une occupation assidue. Un homme, un jeune homme qui se respectent, se garderont donc de fréquenter les maisons de jeu.

Mais, dira-t-on, s'il faut s'interdire tout plaisir, quand on porte le poids du jour et des affaires, à quelle existence malheureuse n'est-on pas condamné ? Certes, la religion n'est pas l'ennemie des délassements honnêtes. Loin d'enlever à l'homme le repos dont il a besoin pour réparer ses forces, c'est elle qui l'assure à l'homme et [327] qui le sanctionne par la loi du dimanche dont les mécréants ne veulent pas. Nous, prêtres, nous ne voulons retrancher à l'homme que ce qui l'abrutit, que ce qui le perd, que ce qui le rend malheureux en ce monde et en l'autre, nous ne désirons rien tant que de procurer son bonheur même ici-bas. « Non, s'écrie le cardinal Giraud, la religion ne vous interdit pas d'honnêtes réunions de parents et d'amis, d'innocents banquets qui entretiennent les relations de bon voisinage.

Mais, dans ces rares occasions où vous croyez pouvoir vous permettre ce que vous appelez un extraordinaire, n'avez-vous pas, pour appliquer à votre sujet l'admonition de saint Paul aux fidèles de Corinthe, n'avez-vous pas vos maisons pour manger et pour boire ? Ou bien méprisez-vous le sanctuaire du foyer domestique, révérend dans les beaux jours du christianisme à l'égal de l'Eglise elle-même ? La fête en sera-t-elle moins douce à votre cœur, parce qu'elle sera commune à votre femme et à vos enfants, parce que vous la partagerez avec tout ce que vous avez de plus cher en ce monde ? Seriez-vous de ces hommes sans affection qui ne sauraient trouver du goût aux mets et au breuvage, s'ils ne leur sont offerts sous un toit étranger, s'ils ne sont apprêtés et servis par des mains mercenaires ? Ou manquerait-il quelque chose à la satisfaction de votre égoïsme, si d'autres ne souffraient le besoin, tandis que vous vous enivrez à la coupe de l'abondance ? De bonne foi, les plaisirs d'une aimable assemblée de famille, d'une couronne riante d'enfants et de frères entourant votre table, ne valent-ils pas bien les plaisirs de cabaret ? Ceux-là, du moins, sont purs, ils ne laissent après eux aucune amertume et il n'est pas à craindre qu'ils [328] dégénèrent en excès, contenus qu'ils sont dans les bornes de la décence par la sainteté du foyer héréditaire, par ce souvenir de ce respect des ancêtres qui est, pour les âmes bien nées, une seconde religion. » [329]

TROISIÈME PARTIE MOYENS A EMPLOYER

Après avoir tracé à nos lecteurs la route du bonheur et de la vertu, après leur avoir appris à redouter les écueils qui bordent leur chemin, il nous reste à leur indiquer les moyens de réparer leurs forces affaiblies par une marche parfois longue et difficile. Au voyageur qui chemine à travers les sables brûlants de l'Afrique, la Providence a ménagé de loin en loin des sources qui l'invitent à se désaltérer à l'ombre des palmiers dont elles arrosent les racines. Dans ces oasis, on reprend des forces pour se remettre en route avec un nouveau courage. Ainsi, à travers le désert de la vie, Dieu a préparé à l'homme tombant de lassitude les eaux salutaires de la grâce. En y puisant avec joie, nous retrouvons nos forces, nous lavons nos âmes couvertes de la poussière du monde, et nous reprenons avec une vigueur nouvelle la route qui mène au ciel.

Les eaux de la grâce descendent sur nous par la prière, par les sacrements et par les autres pratiques chrétiennes qui feront la matière des chapitres suivants. [330]

CHAPITRE PREMIER DE LA PRIÈRE

L'un des plus illustres capitaines dont s'honore la France, le grand Turenne, savait, au milieu des occupations les plus graves, trouver toujours le temps et les moyens de satisfaire sa piété. On le vit plus d'une fois, quelques heures avant de livrer bataille, dans

des moments pleins de troubles et d'inquiétudes, où l'esprit, agité de mille pensées diverses, semble devoir être emporté hors de lui-même, on le vit, dis-je, implorer par la prière le secours et la protection du Dieu des armées. Il s'écartait dans les bois et, seul, parfois la pluie sur la tête, les genoux dans la boue, il adorait dans cette humble posture le Maître du sort et de la vie des hommes. Avant l'attaque des lignes d'Arras, il fit faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon et de chaque escadron pendant plusieurs jours, pour le succès de cette entreprise. A son exemple, presque tout le monde se confessa et communia, et, suivant le témoignage d'un témoin oculaire (Jacques II, roi d'Angleterre), jamais on ne vit dans aucune armée tant de marques d'une véritable dévotion.

N'est-ce pas parce que la France abandonne la prière que la victoire abandonne ses armes ? Et ce n'est pas seulement de nos armées que l'esprit de prière semble disparaître, c'est encore de nos familles jusqu'ici chrétiennes. Quel malheur ! Cherchons à le conjurer en disant la nécessité et la pratique de la prière. **[331]**

ARTICLE PREMIER NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

Sans la prière, point de salut pour celui qui arrive à faire usage de sa raison. C'est une vérité à méditer. Chaque être a un élément eu dehors duquel il meurt. L'oiseau a l'air, l'ange a Dieu. L'homme, qui tient le milieu entre l'animal et l'ange, a besoin d'air et d'aliment comme le premier ; il a besoin de Dieu comme le second. Celui qui refuserait de se nourrir ferait un crime; celui qui refuserait de prier ne serait pas moins coupable, il tuerait en lui la vie surnaturelle que la prière entretient. Car, sans la grâce, nous ne pouvons rien, ni croire, ni espérer, ni aimer Dieu, pas même avoir une bonne pensée, pas même prononcer le nom de Jésus d'une manière méritoire pour le ciel. Nous sommes comme l'enfant qui vient de naître, qui ne peut ni se tenir debout, ni faire un pas sans le secours de sa mère; comme le malade .qui ne peut se soulever sans le secours d'une main charitable. Or, le moyen d'obtenir la grâce, c'est la prière. *Sans moi, vous ne pouvez rien*, a dit Jésus-Christ : *demandez et vous recevrez* ; si vous ne demandez pas, vous ne recevrez pas.

Lés damnés de l'enfer n'ont pas assez prié, ils sont perdus à jamais, à cause de la négligence de la prière. Les saints ne sont au ciel que parce qu'ils ont prié. Nous partagerons les tourments des premiers ou le bonheur des seconds, selon que nous négligerons la prière ou que nous y recourrons à temps. La prière, voilà notre grand devoir. Voilà ce que Dieu nous commande de la manière la plus formelle dans les Saints Livres **[332]** voilà où les élus de Dieu ont trouvé ici-bas leur force et leur consolation.

« La prière, disait le vénérable curé d'Ars, est un avant-goût du ciel; c'est un miel qui descend dans l'âme. Les peines se fondent dans une prière comme la neige au soleil. »

« O vous, dit Ozanam, à qui la prière semble un hommage inutile, regardez et voyez tous ces peuples à genoux devant leur Dieu Entendez ce concert immense, cette vaste harmonie qui monte vers le ciel. Au milieu du silence de la nature, l'intelligence de l'homme s'élève seule; mais elle s'élève vers le Tout-Puissant. Ainsi l'homme, roi de la création, en est en quelque sorte le pontife; ii la représente devant Dieu quand il prie. Quel est le peuple qui ne prie pas ? Quel est le peuple qui n'a pas ses prêtres ? » Les infidèles eux-mêmes prient; les musulmans, en particulier, se prosternent plusieurs fois le jour, la face contre terre, pour adorer Dieu. Un bédouin ayant à son service un officier français devenu son prisonnier, lui lançait souvent cette injure : « Chien de chrétien. » Un jour, l'officier indigné lui dit : « Je suis votre prisonnier, mais je suis un homme comme vous. Pourquoi me traiter ainsi ? — Toi, un homme, répondit l'Arabe, non. Il y a six mois que tu es mon prisonnier, et je ne t'ai jamais vu prier, a *Le barbare avait raison, il n'y a que les*

animaux qui ne prient pas Dieu. C'est ce qui explique cette admirable parole : « L'homme n'est grand qu'à genoux. » Si tous les peuples prient, c'est que tous sentent leur dépendance de Dieu, et qu'ils attendent tout de sa main bienfaisante.

Donoso Cortez, une des gloires littéraires de l'Espagne au XVIII^e siècle, lui qui avait été d'abord [333] indifférent, a dit : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent et que si le monde va de mal en pis, c'est parce qu'il y a plus de batailles que de prières. Je crois que s'il y avait une seule heure, un seul jour où la terre n'envoyât au ciel aucune prière, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

Gravez donc bien dans votre esprit cette vérité, hommes et jeunes gens qui lisez ces lignes : vous ne pouvez vous passer de la prière, si vous ne voulez vous perdre et attirer sur votre avenir la colère du ciel. Vous ne pouvez pas plus vous passer d'elle que le poisson ne peut se passer de l'eau, que votre corps ne peut se passer d'aliment. La prière est pour tous la clé du Paradis qui reste fermé à ceux qui ne prient pas. (Voir notre livre : *La Clé du ciel.*)

ARTICLE II PRATIQUE DE LA PRIÈRE

C'est surtout à l'article de la mort qu'un homme doit recourir à Dieu avec confiance, afin d'obtenir la force de lutter contre les angoisses de la dernière agonie et contre les assauts suprêmes du démon.

Nous avons déjà dit que c'est dans les tentations, surtout si elles sont violentes, qu'il faut appeler à son secours Dieu, la Vierge, les saints. Sans la prière alors, on ne peut qu'être le jouet de Satan.

Un pieux usage, dont on ne s'écarte jamais sans péril, c'est de prier le matin et le soir, comme la Sainte Vierge est venue le recommander sur la montagne de La Salette. Là, elle a dit [334] à deux bergers : *Il faut bien faire la prière soir et matin.* Hélas ! Que de dangers pour le salut peuvent offrir une journée et une nuit sur lesquelles la prière n'a pas fait descendre la bénédiction de Dieu !

En 1763, le marquis du Broc, maréchal des armées du roi, allait inspecter un régiment à Brest. Commencant à interroger un caporal sur ses devoirs, il lui dit : « Camarade, comment commencez-vous la journée ? — Par ta prière, maréchal. » Cette réponse lit sourire quelques témoins ; mais le maréchal félicita le soldat, et lui dit qu'il se bornait pour tout examen à celle question, parce que, quand on est bon chrétien, on est bon soldat.

La prière du matin et du soir se fait avec grand fruit en commun dans les familles ; si chacun la récite séparément, on est exposé à l'omettre. Il y a une bénédiction particulière attachée à la prière commune. *Toutes les fois que deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux,* a dit Notre-Seigneur ; qu'il est doux pour des frères d'être ensemble aux pieds du Père de tous, qui est au ciel ! Comme les enfants apprennent à respecter leurs parents et les serviteurs leurs maîtres, quand ils les voient respecter Dieu ! La famille n'a-t-elle pas à attendre du Seigneur des grâces qui intéressent tous ses membres ? N'a-t-elle pas à lui offrir des actions de grâces pour les faveurs reçues ? Aussi, le saint homme Job réunissait-il tous les jours ses enfants pour offrir avec eux des sacrifices à Dieu. Et qu'est-il là d'étonnant ? Les païens eux-mêmes prient ensemble dans leurs cases, devant leurs idoles de bois et de pierre. O parents chrétiens, quels fruits salutaires vous retireriez de ce saint usage ! Etablissez-le donc dans vos maisons. [335]

Et, certes, rien n'est plus facile, pourvu qu'on le veuille et qu'on se contente, le matin surtout, d'une très courte prière comme le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, le *Je crois en Dieu*, les *commandements de Dieu et de l'Eglise*, et les *actes de foi, d'espérance,*

de charité et de contrition. Le soir, au moins, qu'on y ajoute un *Notre Père* et un *Je vous salue Marie* pour les défunts de la famille qu'il ne faut jamais oublier.

Saint. Paulin, patriarche d'Aquilé, écrivait au comte Henri : « Avant d'entreprendre une œuvre quelconque, invoquez d'abord Dieu et rendez-lui grâces ; et, en la finissant, faites de même. Invoquez Dieu de tout votre cœur, et vous le trouverez; et, quand vous l'aurez trouvé, ne le lâchez pas, afin que votre âme soit confite dans son amour. Appliquez-vous à cela, mon frère, durant votre vie, et offrez votre prière à Jésus-Christ Notre-Seigneur. De peur que les pensées vaines de ce siècle ne troublent votre cœur, et que votre esprit ne se laisse emporter en sens contraire, souvenez-vous que vous êtes sous le regard de ce Dieu qui pénètre le secret des cœurs et qui connaît vos pensées les plus cachées. Pendant votre prière, veillez à vous tenir assidûment en sa présence, afin que vous puissiez plus facilement échapper aux pièges du tentateur. Si les pensées mauvaises et honteuses vous troublent et vous portent au mal, chassez-les de votre âme par une prière fervente et par de saintes veilles. La prière, en effet, est le grand rempart de l'âme; par elle, tout ce qui nous est utile nous est donné par le Seigneur, et tout ce qui est funeste est écarté. Et, pour ne pas m'étendre plus longuement à ce sujet, sachez que de même que votre corps est nourri par les viandes, de même l'homme [336] intérieur est fortifié et alimenté par la parole de Dieu et par la prière. »

Le philosophe Boèce, dans son livre de la consolation, a écrit : « Même dans les plus petites choses, il faut implorer le secours divin; il faut, en effet, invoquer le Père de toutes choses. Si on le laisse de côté, on ne saurait rien entreprendre ni fonder solidement. » Autrefois, on ne prenait jamais ses repas sans prier. Et, en effet, une table où il n'est fait aucune mention de Dieu ne diffère en rien de la mangeoire des animaux.

Saint Basile a dit : « Quand vous êtes assis à table, priez. Quand vous mangez du pain, rendez grâce à celui qui vous le donne. L'appétit a-t-il passé, que le souvenir du bienfait ne passe pas. Quand vous prenez votre tunique, remerciez celui qui vous l'a fourni; quand vous revêtez votre habit, faites grandir dans votre âme l'amour de celui qui vous donne des vêtements appropriés à l'été ou à l'hiver, afin de conserver votre santé, et de couvrir votre ignominie. Le jour vient-il à luire, rendez grâces à Celui qui fait briller son soleil pour nous éclairer dans les travaux du jour, et qui nous a donné le feu pour nous éclairer pendant la nuit, pour préparer nos aliments et nous réchauffer. La nuit, du reste, nous offre bien d'autres occasions de prier. Quand vous levez les yeux vers le ciel et que vous voyez l'éclat des étoiles, priez le Maître des merveilles que vous contemplez, et adorez l'Ouvrier incomparable qui a tout fait avec sagesse.

Mais, écoutons l'éloquent saint Jean Chrysostome : « Lors même que vous êtes en dehors de l'église, dit-il, criez néanmoins, et dites : *Ayez pitié de moi*, sans remuer les lèvres, mais par un simple cri du cœur ; car Dieu écoute même ceux [337] qui se taisent. Le lieu importe peu; la manière du prier fait tout. Jérémie était dans la boue, et Dieu l'en retira; Daniel était dans la fosse aux lions, et sa prière apaisa le ciel ; les trois enfants de Babylone étaient dans la fournaise, et ils y priaient; le larron était sur la croix, et cette croix; au lieu d'empêcher sa prière, fut pour lui la clé du ciel. Job était assis sur son fumier, et c'est de là qu'il se rendit Dieu propice. Quelque part que vous soyez, priez. Moïse avait devant lui la mer à traverser, et, derrière lui, les armées égyptiennes; la prière était entre deux. Moïse ne proféra pas une parole, et cependant Dieu lui dit : *Pourquoi cries-tu vers moi ?* Ta bouche se tait, mais ton cœur pousse des cris. Vous aussi, quand même vous seriez traduit devant le tribunal d'un juge cruel et entouré de bourreaux, priez Dieu, car votre prière apaise les flots, Le juge vous menace, recourez à Dieu. Est-ce que Dieu est comme les hommes ? Il est toujours près de nous; il est partout, il remplit tout. Vous voulez demander service à un homme, on sait ce qu'il fait, son serviteur ne vous répond pas. Mais en Dieu, rien du semblable. Il vous écoute partout où vous criez et partout où vous l'invoquez ! Entre lui et vous, il n'y a point de portier, ni d'intendant, ni de valet de chambre. Dites : *Ayez pitié de moi!* Et Dieu aussitôt est à votre service. Vous

n'aurez pas fini de le dire que Dieu répondra : *Me voici*, il n'attend pas qui; vous avez achevé, vous commencez à peine que déjà il vous exauce. »

Quoi de plus capable de nous encourager à suivre le conseil de Notre-Seigneur qui nous dit de toujours prier et de ne jamais nous lasser de la prière. Nous respirons sans cesse, et la prière [338] est la respiration de l'âme qui appelle Dieu en elle, comme nos poumons attirent l'air. Un voyageur raconte que, parmi les Japonais idolâtres, il en est qui font vœu d'invoquer leurs fausses divinités des milliers de fois par jour, prosternés contre terre et frappant le pavé de leur front. Comment un chrétien trouverait-il pénible de redire souvent le long du jour des invocations comme celles-ci -.*Mon Dieu, ayez pitié de moi*, ou: *Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur*, ou encore : *Marie, vous êtes ma Mère, je serai toit-jours votre enfant*, ou plus simplement : *Jésus, Marie, Joseph*. Voilà, certes, qui ne prend pas de temps à ceux qui prétextent leurs occupations et leurs affaires pour s'exempter du grand devoir de la prière. Voilà qui est non seulement possible, mais facile à tous, à l'ouvrier, au commerçant, au laboureur, etc.

« Quand j'étais tout seul au champ avec ma pelle et ma pioche, disait souvent le curé d'Ars, je priais tout haut ; mais quand j'étais en compagnie, je priais à voix basse. Si, maintenant que je cultive les âmes, j'avais le temps de prier comme lorsque je cultivais mon champ, que je serais heureux ! On se reposait après dîner, avant de se remettre à l'ouvrage; je m'étendais par terre comme les autres, je faisais semblant de dormir et je priais de tout mon cœur. Ah ! C'était le plus beau temps. Et, donnant mon coup de pioche, je me disais : « Il faut cultiver son âme, en arracher la mauvaise herbe. » Ceci nous amène à parler de la réflexion.[339]

CHAPITRE II DE LA REFLEXION

« Le nautonier, dit saint Basile, ne s'expose pas témérairement à la tempête, et il sait à temps diriger sa barque vers le rivage. L'archer sait viser au but qu'il veut atteindre; les ouvriers qui travaillent sur le fer ou sur le bois se proposent-une fin. Serait-il raisonnable que nous fissions moins qu'eux, nous qui, certes, avons l'intelligence de ce qui nous intéresse ? Comment, un ouvrier vulgaire a un but, et nous n'en donnons point à notre vie! C'est pourtant à la fin de la vie qu'il doit rapporter toutes ses paroles et toutes ses actions, celui qui veut ne pas être tout à fait semblable aux brutes. » On n'est homme que par l'intelligence et la raison; en effet, ne pas faire agir son intelligence, c'est vivre comme un animal sans raison; n'exercer son intelligence que sur les intérêts matériels, sur les sciences profanes, et ne pas s'occuper de ses fins dernières; songer au corps et pas à l'âme, à la terre et pas au ciel, au temps et pas à l'éternité, à la créature et pas au Créateur, c'est un abaissement étrange de la raison humaine; c'est être semblable à un enfant qui attache de l'importance à des riens et qui ne s'occupe jamais de ce qui en vaut la peine. C'est tomber dans une sorte d'idiotisme moral. Pour en préserver nos lecteurs, disons-leur la nécessité et la pratique de la réflexion.[340]

ARTICLE PREMIER NECESSITE DE LA REFLEXION

L'irréflexion a les conséquences les plus fâcheuses. Aussi Charles de Sainte-Foy pose-t-il cette question : « Que deviendrez-vous, jeune homme, tiré dans tous les sens par les sciences, par le monde et les affaires ? *Que* deviendra la vigueur primitive de votre caractère et l'énergie de votre volonté ? La réflexion seule peut sauver d'une ruine universelle voire intelligence, votre cœur et votre vie. Si vous ne rentrez quelquefois en vous-même pour méditer sur la vanité des plaisirs auxquels le monde condamne vos jours, ils finiront par vous absorber et vous anéantir. Si vous ne cherchez de temps en

temps à renouer le fil de vos pensées, que tant de distractions viennent couper à chaque instant, il vous échappera tout à fait, et vous serez plus étranger à vous-même que l'animal qui n'a point la conscience de ses instincts ni de ses actes.

Hélas ! On voit aujourd'hui s'accomplir à la lettre la parole du Saint-Esprit : *La terre est dans la plus grande désolation, parce que personne ne réfléchit.* S'il y a des blasphémateurs, des profanateurs du dimanche, des assassins, des impudiques, c'est parce qu'on ne réfléchit pas. Cette absence de réflexion ne justifie pas pourtant ceux qui font le mal; car la conscience de l'homme lui fait assez connaître qu'il est coupable, quand il viole la loi de Dieu. il n'y a d'innocents en faisant le mal que les insensés; mais la légèreté d'un trop grand nombre explique tous les écarts dont elle est la principale cause.**[341]** Donc, mon cher lecteur, si vous ne voulez pas vous perdre et vous jeter en enfer tête baissée, sans calculer la profondeur de l'abîme éternel, ne vivez pas en étourdi, niais en homme sensé. Car, d'après l'enseignement de la plus saine théologie, un homme qui ne pense à rien, qui ne rentre jamais en lui-même pour se rendre compte de ses fautes et de leurs conséquences, qui ne lit rien de sérieux, qui n'entend jamais la parole de Dieu, risque son salut, et il lui est très difficile de se préserver du mal et de la damnation. Tandis qu'une seule vérité sérieuse que l'on ne perdrait pas de vue suffirait pour convertir le pécheur le plus endurci.

Un certain soir que l'aumônier de Saint-Cyr avait parlé de l'enfer, la cérémonie étant achevée, il se retirait, un bougeoir à la main, dans son appartement, lequel était situé dans une salle réservée aux officiers. Au moment où il ouvrait sa porte, il s'entendit appeler par quelqu'un qui le suivait dans l'escalier. C'était un vieux capitaine à la moustache grise et à l'air peu fin. « Pardon, Monsieur l'aumônier, dit-il d'une voix quelque peu ironique, vous venez de nous faire un bien beau sermon sur l'enfer; seulement vous avez oublié de nous dire si, dans le feu de l'enfer, on serait grillé, ou rôti, ou bouilli. Pourriez-vous me le dire ? » L'aumônier, voyant à qui il avait affaire, regarda l'officier dans le blanc des yeux, et lui mettant son bougeoir sous le nez, lui répondit tranquillement : « Vous verrez cela, capitaine ! » et il referma sa porte, ne pouvant s'empêcher de rire de la figure à la fois un peu niaise et attrapée du pauvre capitaine. Une vingtaine d'années après, le vénérable prêtre se trouvait un soir dans un salon, où il y avait **[342]** nombreuse société, quand il vit venir à lui une vieille moustache blanche, qui le salua, lui demandant s'il n'était pas l'ancien aumônier de Saint-Cyr. Et, sur sa réponse affirmative : « Oh ! Monsieur l'aumônier, lui dit avec émotion le vieux militaire, permettez-moi de vous serrer la main et de vous exprimer toute ma reconnaissance: vous m'avez sauvé ! — Moi ? Et comment cela ? — Eh quoi vous ne me connaissez point! Vous souvient-il d'un soir où un capitaine instructeur de l'Ecole, vous ayant fait, au sortir d'un sermon sur l'enfer, une question fort ridicule, vous lui avez répondu en lui mettant votre bougeoir sous le nez : « Vous verrez cela, capitaine. Ce capitaine c'était moi. Figurez-vous que, depuis lors, cette parole me poursuivait partout, ainsi que la pensée que j'irais brûler en enfer. J'ai lutté dix ans; mais enfin il a fallu me rendre; j'ai été me confesser, je suis devenu chrétien à la militaire, c'est-à-dire tout d'une pièce. C'est à vous que je dois ce bonheur; et je suis bien heureux de vous rencontrer pour pouvoir vous le dire. »

Ce trait confirme une fois de plus le mot du Saint-Esprit. *Souvenez-vous de vos fins dernières et jamais vous ne pécherez.*

ARTICLE II PRATIQUE DE LA REFLEXION

Puisque tout homme est intelligent, tout homme est capable de réfléchir. Ce n'est que parce qu'on laisse se rouiller la plus noble faculté de son âme qu'on en vient à perdre l'habitude de la réflexion; encore, même dans ce cas, on réfléchit **[343]** sans cesse et facilement sur les affaires du monde, sur le commerce, sur le métier qu'on exerce, sur un

procès qu'on a à soutenir, sur un malheur qu'on a à redouter; et on prouve par là que si on ne s'occupe pas de penser aux choses éternelles, c'est parce qu'on ne le veut pas, mais nullement parce qu'on en est incapable :

Diogène, le cynique, avait, élevé sur le marché d'Athènes un élégant magasin, au haut duquel on lisait : *Ici on vend la sagesse*. Un homme riche envoya un de ses serviteurs lui demander combien il donnait de sagesse pour trois pièces de monnaie. Diogène prit l'argent et écrivit cette sentence : *En toutes choses, considérez la fin*, Cette maxime parut si sage au riche Athénien, qu'il la fit graver en lettres d'or sur sa demeure. Il n'en coûterait rien à nos lecteurs de graver dans leur esprit cette pensée, dont ils se souviendraient avant chacune de leurs principales actions : *A quoi cela me servira-t-il pour l'éternité ?*

Saint Jérôme, parlant de sainte Marcelle, qu'il appelle la première dame du monde romain, par son crédit et sa fortune, dit qu'elle ne prenait jamais ses vêtements sans songer que la mort l'en dépouillerait un jour. Les païens eux-mêmes avaient compris que la pensée de la mort est salutaire. Philippe, roi de Macédoine, avait donné à un de ses valets la mission de lui dire chaque matin à son lever : *Roi, vous êtes homme, vivez en vous souvenant que vous devez mourir*. Ils sont moins sages que ce roi païen, ceux qui écartent, comme une pensée importune, le souvenir de leurs fins dernières. Ils sont plus sensés ceux qui, avant de s'endormir le soir, pensent qu'un jour ils seront étendus probablement dans [344] la même couche, les membres glacés et raidis par la mort, et qui font de tout cœur un acte de contrition, un promettant à Dieu de ne plus l'offenser. Qui ne peut en faire autant ? Un bon Frère des déserts d'Orient, occupé à faire la cuisine, versait des larmes; et quand on lui en demandait la cause: *A la vue du feu*, répondait-il, *je pense à celui de l'enfer et au malheur de ceux qui y brûlent* ; pensez-y aussi, cuisiniers, forgerons, et vous tous qui voyez de près le feu, et vous ne pécherez plus.

Quel est l'ouvrier qui ne puisse, dans son labeur de chaque jour, se souvenir de Notre-Seigneur, travaillant pendant trente ans dans l'atelier de saint Joseph, et chercher à copier ce divin Ouvrier, en entrant dans des sentiments de soumission à la volonté de Dieu, de pénitence et d'esprit d'abnégation.

Les laboureurs ont plus que personne l'occasion de réfléchir, à la vue des merveilles de la nature qui s'étalent constamment sous leurs yeux. Peuvent-ils fouler aux pieds un brin d'herbe, cueillir une fleur dans la prairie, entendre le chant d'un oiseau dans le bocage, contempler le ciel qui verses dans leurs champs des torrents de chaleur ou de pluie, sans penser à cette Providence paternelle qui a tout disposé avec tant de puissance et de bonté pour ses créatures ? Quand saint Paul de la Croix, en se promenant dans la campagne, appuyé sur un bâton, apercevait une fleur, il lui disait : « Taisez-vous, vous me reprochez de ne pas assez aimer celui qui vous a créée pour moi. »

Est-il un homme qui ne porte pas sur lui un crucifix ? Or, peut-on contempler cette image sacrée du Sauveur mort pour nous, sans penser [345] à la grandeur du péché, au prix de nos âmes, et sans dire à Notre-Seigneur, au moins comme le bon larron : *Souvenez-vous de moi ?* Quelle matière à réflexions sérieuses pendant toute une vie humaine que le souvenir de l'amour infini d'un Dieu qui a souffert et qui est mort pour ses créatures ! On peut encore réfléchir en prenant un livre sérieux, celui par exemple que nous offrons aux hommes et aux jeunes gens. On lit quelques lignes, on cherche à se pénétrer de la vérité qu'elles expriment, on demande à Dieu de régler sa conduite sur cette vérité, et on en prend la résolution. La lecture de l'Evangile, que l'on ferait posément et avec réflexion, ne manquerait pas de produire d'heureux fruits. Ecrivant à un jeune homme, Lacordaire lui disait : « il n'y a rien de plus doux que la parole de l'homme, quand elle sort d'une intelligence droite et d'un cœur qui nous aime. Qu'en doit-il être de la parole de Dieu, pour qui sait la reconnaître et l'entendre ? Qu'en doit-il être de pouvoir se dire : « Dieu a inspiré cette pensée; c'est lui qui me parle en elle; c'est à moi qu'elle est dite; c'est moi qui l'écoute ? » Et, lorsqu'on est venu à la parole de Jésus-Christ, que reste-t-il,

qu'à se tenir aux pieds du Maître et à laisser retentir dans notre âme l'écho de sa bouche ? »

Saint Grégoire le Grand écrivait à un médecin appelé Théodore : « Qu'est-ce que la Sainte Écriture, sinon une lettre du Dieu Tout-Puissant à sa créature; certes, si vous étiez loin d'ici et que vous reçussiez la missive d'un empereur, vous ne donneriez point de repos à vos yeux que vous n'eussiez pris connaissance de ce qu'un empereur terrestre vous aurait écrit. Mais voici que l'empereur du ciel, le Seigneur des hommes et des [346] anges, vous transmet ses lettres pour régler votre vie, et vous n'avez aucune ardeur pour les lire ! Etudiez donc, je vous en prie, et méditez tous les jours les paroles de votre Créateur; apprenez à connaître le Cœur de Dieu par ses paroles, afin de soupirer plus ardemment après les choses éternelles, afin d'enflammer voire âme de désirs plus brûlants pour les joies célestes; car votre repos sera d'autant plus complet que vous vous donnerez moins de repos dans l'exercice de l'amour de Dieu.

Cette parole de Dieu, dont les saints docteurs nous disent la salutaire efficacité, nous est annoncée du haut de la chaire de vérité au moins tous les dimanches. En ce jour, tous les pasteurs des âmes distribuent à leurs ouailles les gras pâturages de la vérité; ils présentent à ceux qui ne savent pas réfléchir des sujets de méditation capables de les éclairer et de les toucher. Peut-on comprendre l'indifférence de ces jeunes gens qui entendent encore la messe le dimanche, mais à la condition qu'on n'y prêchera pas ? Dès lors, il n'est plus pour eux d'instruction religieuse, et bientôt plus d'idées surnaturelles ; leur intelligence se matérialise en quelque sorte. Qu'ils prennent garde : Notre-Seigneur dit aux pharisiens de son temps : *Vous ne m'écoutez pas, parce que vous n'étiez pas de Dieu.* Ne méritons pas ce terrible reproche et soyons de ceux dont le Maître a dit : *Celui qui est de Dieu écoute la parole de Dieu. Mes brebis écoutent ma voix.* C'est aux pères de famille à donner à leurs enfants l'exemple du zèle à entendre la parole de Dieu et à disposer les choses de manière à ce que tous les membres de la famille assistent à tour de rôle au prône du dimanche. [347]

C'est dans une retraite qu'un homme réfléchit sérieusement. Si nos lecteurs pouvaient passer tous les ans quelques jours dans un lieu de pèlerinage ou dans une communauté religieuse, pour y faire une revue de leur conscience et penser à leurs fins dernières, quelle grâce ! Saint Liguori parle d'un jeune Flamand qui avait mené une vie toute criminelle. Il fit une retraite et se convertit entièrement. Ses compagnons en étant étonnés, il leur dit que si le démon lui-même était, capable de faire les exercices spirituels, il n'en faudrait pas davantage pour le déterminer à faire pénitence.

Enfin, c'est une manière de réfléchir très pratique de rentrer tous les soirs dans sa conscience, d'examiner les fautes que l'on a commises, d'en demander pardon à Dieu et de promettre de n'y pas retomber à l'avenir. Cet examen de conscience ne devrait jamais être omis par les hommes ni par les jeunes gens qui tiennent à se sauver. Un commerçant qui ne se rend pas compte de ses affaires va à la banqueroute. Celui qui ne se rend pas compte de ses œuvres, bonnes ou mauvaises, ne fera pas grande fortune spirituelle.

Marceau, capitaine de vaisseau, une fois converti, déclara une rude guerre à la colère qui était son défaut dominant. Il notait tous les jours ses victoires et ses défaites; et l'on vit cet homme, qui avait fait la terreur des matelots, un jour que son équipage était en révolte, aller passer une heure dans le port devant le Saint-Sacrement et revenir ensuite. Le calme était rétabli.

Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, le père de Marie Leczinska, avait écrit de sa main ces résolutions : « Je jetterai un coup d'œil le matin sur les affaires que j'aurai à traiter durant [348] la journée. Je réfléchirai sur ce que j'aurai à faire et plus encore sur ce que j'aurai à éviter. Le soir, j'aurai soin de me tourner vers Dieu, de lui demander les lumières nécessaires pour reconnaître mes fautes, d'en faire tous les jours la recherche par un examen, de lui en demander pardon, et de former la résolution de les éviter. »

C'est sans doute par la pratique de la réflexion et de l'examen de conscience, que Stanislas devint un prince si accompli, qu'il a mérité l'admiration de Voltaire lui-même.

CHAPITRE III DES BONNES LECTURES

Quand nous nous élevons contre les lectures, ce n'est certes pas contre celles qui sont utiles aux hommes : nous avons assez dit combien il importe de cultiver son esprit et son intelligence, pour que personne ne se méprenne sur notre pensée. Notre but n'est donc pas de détourner les hommes et les jeunes gens des lectures sérieuses; nous voudrions même qu'il y eût dans toutes les familles une bibliothèque choisie où tous pussent puiser une instruction solide sur tout ce qu'il est utile de savoir dans la condition de vie où l'on se trouve. C'est pour atteindre ce résultat que nous avons publié nous-mêmes des livres spéciaux pour toutes les catégories de fidèles : pour les petits enfants, pour la jeunesse, pour les mères, pour les pères de famille aussi bien que pour les religieux et pour les prêtres. Les livres de science et de littérature ne seraient pas déplacés dans cette bibliothèque, pourvu qu'ils fussent écrits dans un esprit chrétien et expurgés de tout ce qui peut faire naître et développer la passion de l'amour qui est, de toutes, la plus dangereuse, et que ceux qui lus liraient fussent en état de les comprendre et de tirer quelque profit de cette lecture. Un médecin gagnerait peu à lire des livres traitant de l'agriculture; un laboureur lirait avec peu de profit des livres de physique, si tant est qu'il pût les comprendre. Mais il est des livres qui instruisent au plus haut point tous les hommes, tous les jeunes gens de toute condition, ce sont ceux qui sont capables de les éclairer sur les vérités de la foi et les pratiques de la vie chrétienne. Aussi, ne peut-on jamais assez les recommander. Nous l'avons dit, le manque de réflexion est la ruine de l'intelligence et de la vie humaine. Nous avons indiqué un moyen facile de réfléchir, c'est de se servir d'un bon livre; mais il faut insister sur ce sujet, que nous estimons un des plus pratiques pour nos lecteurs. Saint Paul recommandait à Timothée de s'appliquer à la lecture. Nous ne savons que ce que nous apprenons; et c'est par les bonnes lectures que nous apprenons ce que nous ignorons. Le bienheureux Louis de Grenade compare la réflexion au pain de froment, et la lecture spirituelle au pain d'orge; mais il ajoute : « Si vous n'aviez pas de pain de froment, au moins faudrait-il user du pain d'orge, si vous ne voulez risquer de mourir de faim. » En effet, les bonnes pensées, comme les plantes salutaires, ne poussent pas sans qu'on les sème; les mauvaises seules germent ainsi d'elles-mêmes.

Les lectures pieuses éclairent notre esprit. La parole de Dieu prêchée illumine les yeux de l'âme. Un bon livre est un prédicateur que l'on peut toujours entendre et il peut être plus remarquable que ceux que l'on entend ordinairement. Il peut être un grand docteur, un saint, un directeur incomparable. Il ne ménage pas nos défauts; il nous expose la vérité dans toute sa pureté, et nous n'osons pas nous en plaindre. C'est un miroir fidèle, où nous découvrons les taches qui défigurent notre âme, un flambeau qui nous découvre le chemin du ciel. C'est un ami sincère, et l'Esprit-Saint nous dit que celui qui le trouve un trésor. C'est Dieu même parlant à l'âme, selon la parole de saint Jérôme : « Dans la prière, dit ce Père, nous parlons à Dieu, et, dans la lecture, c'est Dieu qui nous parle. » Aussi, que d'âmes ont été éclairées par cette divine lumière qui échauffe aussi le cœur elle détermine à embrasser le bien que l'intelligence a découvert !

Comment tant d'hommes ont-ils passé d'une vie mondaine ou coupable à une vie sainte ? Souvent, par la lecture spirituelle. C'est à elle que nous devons saint Antoine, saint Augustin, saint Ignace de Loyola, et tant d'autres. Le bienheureux Jean Colombino s'impatientait de ce que le repas n'était pas prêt à temps; sa femme lui dit de lire en attendant.. Il prit alors, de mauvaise humeur, un livre spirituel qui se trouvait sous sa main, le lut et se convertit. Les saints eux-mêmes ont trouvé dans ces lectures spirituelles un

secours puissant pour avancer dans la vertu. Saint Dominique baisait tendrement ses livres de piété et les serrait avec amour sur son cœur en disant : « Ces livres me donnent le lait qui me nourrit. »

Saint Grégoire parle d'un pauvre, nommé Servolus, qui vivait à Rome des aumônes des fidèles, car, étant bien infirmé, il ne pouvait pas travailler. Il partageait avec les autres le peu qu'il recevait et il s'en réservait une partie pour se [351] procurer des livres de piété. Comme il ne savait pas lire, il demandait comme une grande charité qu'on lui fît une bonne lecture. Cette pratique lui fit acquérir une grande patience et une admirable connaissance des choses divines. Lorsqu'il fut près de mourir, il pria ses amis de lui continuer ses chères lectures; mais, avant d'expirer, il les interrompit en disant : « Taisez-vous, n'entendez-vous pas comme tout le paradis retentit de chants et d'harmonies ? » En disant ces paroles, il rendit doucement le dernier soupir.

Bien des personnages illustres du XIX^e siècle, tels que Lamoricière, de Sonis, Ozanam, Ampère, etc., faisaient leurs délices de la lecture des livres de piété. Tout récemment, les feuilles publiques annonçant la mort du directeur des chemins de fer de l'Est, M. Jacqmin, citaient ce détail de sa vie privée : « Quoique l'un des hommes les plus occupés de la France, car il était en même temps inspecteur honoraire des Ponts et Chaussées, membre de la Commission militaire des chemins de fer, etc., M. Jacqmin lisait tous les jours quelque ouvrage religieux. Il y a plusieurs années déjà, il écrivait à l'un de ses amis : « J'ai augmenté la durée que je donne habituellement à des lectures pieuses ; j'ai adopté deux heures chaque jour. » Et ces lectures étaient faites avec attention, car il disait dans une autre lettre : « Je viens d'achever la lecture de l'ouvrage du P. de Grenade: *Guide des pécheurs*. J'y ai employé quatre mois, toujours le crayon à la main. Elle m'a procuré bien des joies. »

Le gouverneur du Caucase, le général de Nicolai, demanda un jour à un de ses amis de Paris une caisse de livres. On y glissa un livre que Mgr Dupanloup venait de publier sur la vraie et solide [352] piété. Quelques mois après, le général venait en France, faisait une retraite sous la direction de l'évêque, et s'enfermait dans une cellule de la Grande-Chartreuse.

A la suite de ces grands hommes, nos lecteurs ne craindront pas de lire tous les jours quelques lignes d'un bon livre. Le dimanche, il n'est personne qui ne puisse consacrer à cette lecture un temps assez considérable. Dans beaucoup de familles, on peut en faire autant durant les veillées d'hiver, un seul peut lire, et tous en profitent. Il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir beaucoup de livres; c'est souvent une vaine curiosité qui porte à toujours rechercher quelques livres nouveaux; on peut relire souvent des ouvrages pratiques, tels que les œuvres de Grenade et surtout le *Guide des pécheurs*, comme le faisait M. Jacqmin, dont nous venons de parler, ou les ouvrages de saint Alphonse de Liguori, en particulier la *Pratique de l'amour de Dieu*, et la *Préparation à la mort*, que le libérateur de l'Irlande, le grand O Connell, avait annotée de ses mains : « Lisez souvent entre autres, les vies de saints, c'est le conseil de saint Alphonse de Liguori lui-même, Oh ! ajoute-t-il, qu'il est avantageux de les lire ! Dans les ouvrages qui traitent des vertus, on voit ce qu'on doit faire; mais, dans les vies des saints, on voit ce qu'ont fait tant d'hommes, tant de femmes, qui étaient de chair comme nous. Leur exemple, s'il ne nous fait pas d'autre bien, nous-force au moins à nous humilier profondément. Celui qui veut devenir poète, lit les poètes; celui qui veut devenir philosophe, lit les philosophes; qu'il lise les vies des saints, celui qui veut devenir saint.

Enfin, les hommes et les jeunes gens, nous [353] en avons la confiance, liront avec profit, outre ce livre que nous avons écrit pour eux : *Le livre de tous*, *La Vierge Marie*, *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, le *Culte et Imitation de la Sainte Famille*, *l'Art d'être heureux*, la *Clé du ciel*. *Heureux les cœurs purs* et les *Paroles et traits historiques remarquables* que nous avons recueillis. Pour que les bonnes lectures soient profitables, il faut, avant de les commencer, élever son cœur à Dieu pour demander son secours, et ensuite lire

posément et sans empressement; Il ne faut donc pas craindre de relire plusieurs fois les passages qui nous frappent. Il est bon d'interrompre quelquefois la lecture pour prier, et meilleur encore de garder de chaque lecture une pensée qui soit capable de nourrir votre âme le reste du jour.

CHAPITRE IV DE LA SANCTIFICATION DES ACTIONS

Le ciel n'est pas pour les lâches ni pour les paresseux. C'est un salaire qu'on ne donne qu'à la fin de la journée, à celui qui l'a mérité par son travail; c'est une couronne qu'on dépose sur le front de celui qui a bien combattu; c'est un trésor caché, qui n'est découvert que par qui a le courage de fouiller la terre. On ne fait pas fortune sans s'y employer, et on n'amasse pas des trésors en paradis sans y mettre son intelligence et ses soins. Voilà pourtant les seuls trésors que la rouille ne ronge pas, que les voleurs ne puissent ravir, les seuls que Notre-Seigneur nous commande d'amasser, car ils sont surs et éternels. Hâtons-nous donc de faire cette fortune spirituelle. **[354]**

Or, ici-bas, il y a deux manières de faire fortune. Les uns se lancent dans de grandes entreprises, où ils risquent tout pour gagner beaucoup; s'ils ne réussissent pas, ils font des banqueroutes éclatantes. D'autres s'y prennent plus modestement. Ils ne dépensent rien; ils tirent parti de tout avec économie. De même, il y a deux manières de faire fortune pour le ciel. Quelques saints ont adopté un genre de vie extraordinaire; ils ont pratiqué des austérités qui nous étonnent, entrepris de grandes œuvres pour la gloire de Dieu. Us ont réussi, c'est bien; mais cette manière de faire n'est pas à la portée de tous. Il en est une autre qui nous ira à merveille; elle consiste à ne pas perdre son temps ni sa peine, à tirer parti de tout ce que l'on fait pour amasser des mérites, en d'autres termes, sanctifier ses actions ordinaires. Que d'hommes sont au ciel et y jouissent d'une gloire éclatante sans avoir rien fait d'extraordinaire ! Témoin, saint Joseph, le père nourricier de Jésus, l'époux virginal de la Mère de Dieu, et tant d'autres qui, marchant sur ses traces, ont sanctifié le travail de chaque jour. Imitons-les, si nous voulons un jour jouir du même bonheur. Sanctifions chacune de nos actions.

Mais, pour cela, il faut les faire dans certaines conditions que nous devons exposer ici brièvement. D'abord, l'état de grâce est nécessaire pour qu'on puisse mériter le ciel.

Quiconque est en état de péché doit prier et faire de saintes œuvres, afin d'obtenir la grâce de sortir de ce malheureux état; mais, tant qu'il reste dans la disgrâce de Dieu, tant qu'il ne s'est pas réconcilié avec Dieu par la confession ou par un acte de contrition parfaite, ses travaux, ses peines, ses bonnes œuvres, ne sont pas assez **[355]** parfaites pour lui mériter le ciel. Cette vérité est absolument certaine, et elle nous fait comprendre la gravité du péché mortel et ses conséquences funestes. Quoi de plus désolant, en effet, que d'avoir la peine sans avoir le profit ! Combien d'hommes, en ce monde, travaillent et souffrent ! S'ils étaient en état de grâce, tout pourrait être pour eux la source d'une béatitude éternelle et infinie; mais, parce qu'ils vivent dans l'état de péché, rien de ce qu'ils endurent ne sera récompensé en paradis. Il leur serait pourtant si facile de rentrer dans la grâce de Dieu ! Comment peut-on être assez aveugle pour sacrifier ainsi ses plus chers intérêts et rendre sa vie inutile en ne cherchant pas à se procurer, par les peines du temps, les joies de l'éternité ? Donc, si nous tombons, relevons-nous aussitôt par le sacrement de Pénitence, ou par un acte de contrition parfaite, disant à Dieu sincèrement: *Mon Dieu parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime par-dessus tout; et, pour l'amour de vous, je me repens de tout mon cacheur de vous avoir offensé.*

Supposé qu'on soit en état de grâce, il faut avoir soin d'offrir à Dieu ses actions par un motif de foi, afin qu'il les agrée. Pour qu'une lettre arrive à sa destination, il faut qu'on y mette l'adresse, sinon elle tombe au rebut, et ne parvient pas à celui à qui elle était

destinée. Donnerions-nous un salaire à l'ouvrier que nous aurions engagé à noire service, s'il ne travaillait pas pour nous ? Donc, adressons nos actions à Dieu, et travaillons pour lui en lui offrant notre travail, nos peines et même nus pensées et nos affections. Cette offrande, faite par un motif d'amour de Dieu, est d'une grande valeur; car rien ne plaît [356] à ce bon Maître comme l'amour qu'on lui témoigne, comme rien ne console un père comme l'affection de ses enfants. On raconte qu'un pauvre paysan rencontra un jour le grand roi du Perse, Artaxerxés Suivant la coutume de ce pays, quiconque approchait du monarque, lui offrait un présent. Or, le paysan, n'ayant rien, puisa un peu d'eau dans le creux de sa main et la présenta au souverain. Satisfait d'un don offert de si bon cœur, Artaxerxés appela son trésorier et lui ordonna de remettre au paysan un plat d'or, avec mille pièces du même métal. Voilà comment Dieu récompense, en nous accordant la gloire du ciel, la moindre action que nous faisons par amour pour lui.

Il est facile, tous les matins, dès son réveil, de tourner son cœur vers Dieu et de lui dire: *Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur; et, pour l'amour de vous, je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui.*

Cette offrande, faite le matin, suffit rigoureusement, tant qu'elle n'est pas rétractée par une faute grave commise durant le jour. Lorsque l'on part le matin pour la ville voisine, il n'est pas nécessaire de dire à chaque pas. « Je vais à la ville » ; on y arrive sans cela. Ainsi, lorsque nous nous sommes mis en route, le matin, du côté du paradis, par l'offrande de nos actions à Dieu, supposé que nous soyons en état de grâce, tout ce que nous faisons de bon et même d'indifférent, comme le travail, les repas, le sommeil, tout est méritoire et digne du ciel, lors même que nous n'y penserions pas ensuite. Mais, si nous avons le malheur de tomber ce même jour dans une faute grave, il serait nécessaire de rentrer aussitôt dans l'amitié de Dieu par la confession ou la [357] contrition parfaite, jointe au désir de nous confesser ; puis, nous renouvellerions notre offrande.

Toutefois, il est bon, pour s'assurer de plus grands mérites, de renouveler cette offrande le long du jour, au commencement de nos principales actions, et, en les faisant, de penser à la manière dont Notre-Seigneur et les saints ont travaillé, prié, souffert, cherchant en tout à leur ressembler.

Ce que nous disons ici est de la plus haute importance, quoi qu'il en puisse sembler à quelques-uns de nos lecteurs. Le maréchal de Luxembourg était étendu sur son lit de mort, un de ses visiteurs, pour le consoler, crut devoir lui rappeler ses anciennes victoires. « Ah ! Monsieur, répondit le mourant, un verre d'eau donné pour l'amour de Dieu est plus précieux à cette heure que le gain de plusieurs batailles. » Ne nous préparons pas des regrets pour l'heure dernière ; et, *pendant que nous en avons le temps, faisons le bien. Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.*

CHAPITRE V DE LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE

Un peu après les journées de juin 1848, un public nombreux assistait à une grande réunion, convoquée dans l'un des faubourgs de Paris. Les esprits, troublés par les émotions d'une lutte terrible, étaient emportés par une sorte de vertige ; aussi, un orateur ayant essayé de parler d'apaisement et de conciliation, sa voix fut-elle couverte par les buées de l'auditoire indigné.

Un ancien ouvrier, nommé Bruckner, assistait à la réunion. Devenu bon chrétien, ne redoutant [358] rien, toujours prêt à jeter sa parole où son cœur ardent l'entraînait, Brucker se lève. « J'entends, s'écrie-t-il, qu'on se plaint ; et l'on a raison. Oui, le véritable ouvrier n'est pas traité comme il le mérite. On ne lui rend pas justice, on le méprise ; et cependant, c'est ce grand ouvrier qui est l'autour de tout ce dont jouit l'opulente inertie des riches. Qu'y a-t-il de fabriqué sur la terre qui ne sorte des mains de cet ouvrier qui a toute la peine, et que cependant on oublie et on méprise ? »

A ces mots, éclate une triple salve d'applaudissements. Brucker reprend : « N'applaudissez pas si vite, laissez-moi achever. Il n'y a qu'un seul véritable ouvrier, c'est celui qui a fait tous les autres. C'est Dieu ! Nous ne faisons que copier ses œuvres. C'est lui qui a façonné la terre, qui a créé le beau soleil qui nous éclaire, et sculpté le corps humain, cette statue plus belle que toutes les autres, qui pense et qui vit. C'est lui qui a fait les arbres et les plantes, créé l'air que nous respirons, formé l'étincelle du feu qui nous réchauffe.

Et vous, vous prétendez être les grands ouvriers et les vrais travailleurs parce que vous avez, labouré la terre, que vous y avez jeté une graine, après quoi vous vous êtes retirés. Non ! Le vrai travailleur, c'est celui qui, pendant trois cent soixante jours, fait luire le soleil ou verse la pluie, c'est celui qui, d'une main, répand la rosée du matin, et, de l'autre, la chaleur du midi; c'est celui qui fait éclore les fleurs et mûrir l'épi qui vous nourrit. Voilà le seul véritable ouvrier. Lui rendez-vous le peu qu'il vous demande ? Il ne réclame pour salaire qu'une prière chaque jour, et votre repos le dimanche. Les lui accordez-vous ? Vous vous plaignez, et vous avez raison ; [359] mais lui, que dira-t-il donc ? Cet ouvrier infatigable ne travaille-t-il pas pour vous jour et nuit ? N'est-ce pas lui qui vous fournit le bois, le pain, les vêtements, les forces et la vie ? Certes, en voilà un qui travaille plus et mieux que vous. Et cependant, quand sou dimanche arrive, et qu'il vous demande quelques prières pour lui, le repos pour vous, vous le repoussez, vous retenez son salaire et vous lui criez : « Va ! Je ne te connais pas ! Tu n'auras rien, si ce n'est des blasphèmes et des moqueries. » Et vous vous plaignez qu'on vous exploite ! Ah ! Qui vous a jamais traités comme vous traitez Dieu ? Voyons: ses droits ne valent-ils pas les vôtres ? N'est-il pas pour le moins aussi respectable que vous ? Oui, votre salaire est une dette sacrée, et vous êtes dignes de toute considération ; mais, commencez donc par traiter Dieu, le premier des ouvriers, comme vous voudriez l'être vous-mêmes; alors vous pourrez élever la voix avec toute justice, et c'est Dieu lui-même qui bénira vos réclamations. » La salle éclate en applaudissements frénétiques. L'humanité tout entière avait parlé par la bouche de Brucker. Comme lui, faisons comprendre l'obligation de sanctifier le dimanche et indiquons la manière de le faire.

ARTICLE PREMIER OBLIGATION DE SANCTIFIER LE DIMANCHE

Dieu a droit qu'on respecte le jour qu'il s'est réservé. Dans l'ancienne loi, ceux qui le profanaient étaient punis de mort. Aussi, les juifs d'aujourd'hui respectent-ils, et ils ne sont pas les seuls, les musulmans et d'autres infidèles.[360] tous les hérétiques, tous les schismatiques, se reposent le septième jour. Malheur aux individus, aux familles, aux sociétés qui le profanent !

Notre santé exige le repos. L'homme s'use plus vite, là où le dimanche n'est pas respecté. Les bœufs eux-mêmes mugissaient de regret, quand, aux jours sanglants de la Révolution, on les contraignait de travailler le dimanche. Les intérêts temporels sont souvent compromis par un travail que réprouve la conscience. Comme le bien mal acquis, un travail criminel n'enrichit pas. Que s'il y. a des fortunes amassées ainsi, cet édifice, élevé malgré Dieu, est-il solide ? Ne croulera-t-il pas .demain ? *Si Dieu ne bâtit pas une maison, c'est en vain que les hommes y travaillent*, dit le Saint-Esprit.

Il est raconté dans la vie de saint Jean l'Aumônier que, de son temps, il y avait, à Alexandrie, deux cordonniers, dont l'un, chargé d'une nombreuse famille, faisait ses affaires à merveille; tandis que l'autre, aussi habile et moins chargé d'enfants que son voisin, était toujours dans la misère, bien qu'il travaillât tous les dimanches; celui qui réussissait si mal alla un jour trouver l'autre pour lui demander le secret de sa prospérité. Oh ! Dit-il, j'ai, outre mon travail, un trésor secret que je vous découvrirai dimanche. » Le dimanche venu, il mène son voisin à l'église, et lui dit : « C'est là qu'est mon trésor, c'est-

à-dire la bénédiction de Dieu. Demandez-la avec moi tous les dimanches par la prière, en suspendant votre travail, et voire maison deviendra prospère. Le pauvre homme suivit ce conseil ; et, depuis lors, tout lui réussit. D'ailleurs, l'homme qui travaille sans relâche devient matériel, comme la terre qu'il cultive, [361] comme la machine dont il use. Sans dimanche, point d'instruction religieuse, point de vertus. Où se recrutent les révolutionnaires, les forçats, les impies ? Parmi les profanateurs du dimanche. Quels instincts horribles chez ceux qui ne connaissent plus l'église ! Entendez leurs discours !...de tels hommes ont perdu, avec la vertu, toute consolation véritable. Enfin, jamais il n'entrera dans le repos éternel des élus, s'il ne fait pénitence, celui qui n'a pas gardé le repos du Seigneur.

La famille n'a pour lien que le dimanche; si on le lui ôte pour lui substituer le lundi, elle devient un enfer. Et quelle paix pourrait apporter au foyer domestique l'homme abruti par un incessant travail ou par la débauche du lundi ?

Sans dimanche, la société elle-même est vouée à la malédiction. La Vierge est venue à la Salette nous dire que la profanation du dimanche appesantissait surtout le bras de son Fils sur son peuple rebelle. Plus de dimanche, plus d'instruction morale, plus de religion. Or, la religion étant le plus ferme appui de la société, celle-ci ne peut que tomber en ruine, quand celle-là aura succombé sous les coups que lui portent les profanateurs du dimanche.

Au contraire, la sanctification du dimanche assure à l'homme la santé; elle attire sur ses travaux la bénédiction du ciel qui les féconde-; elle élève son âme, nourrit son intelligence par la parole de vie; elle réchauffe la charité au pied des autels ; elle unit la famille, souvent dispersée durant la semaine, elle fait la prospérité des nations.

En 1857, l'évêque de Châlons, vénérable vieillard, conduisant un visiteur dans sa cathédrale, le fit entrer dans une chapelle, et, lui montrant [362] une pierre tombale : « Voilà, dit-il, le tombeau que je me suis fait préparer. Les mots que j'y ai fait graver sont la seule épitaphe que je désire. » L'étranger se pencha pour la lire ; elle ne contenait que ces mots : *Souvenez-vous de sanctifier le jour dit Seigneur.* Ce saint évoque voulait, même après sa mort, prêcher la grande loi du dimanche. C'en est assez pour déterminer tout homme sensé à sanctifier le dimanche. Mais disons ce qu'il y a à faire dans ce but.

ARTICLE II MANIÈRE DE SANCTIFIER LE DIMANCHE

Les juifs avaient résolu de se défaire de Jésus à tout prix et de le livrer à la mort. Ils n'osèrent pourtant pas le faire un jour de fête. Hélas ! il en est qui n'ont pas même celle crainte. Ils ruinent par le péché la vie que Jésus a dans leur cœur. Qu'on se préserve, surtout le dimanche, des fêtes scandaleuses, des promenades, des lectures, des occasions dangereuses.

C'est un devoir d'éviter, le dimanche, les œuvres serviles, comme labourer, moissonner, coudre, exercer un art mécanique. Les plaidoiries, les foires, les marchés, les ventes publiques non autorisées par la coutume sont aussi défendues. Combien il serait à désirer que tous les magasins fussent fermés le dimanche ! C'est ce qui se pratique chez les protestants eux-mêmes. On peut cependant acheter et vendre ce qui est nécessaire aux besoins journaliers. Travailler un temps considérable le dimanche, c'est une faute grave, à moins que l'on ne soit excusé par quelque nécessité, comme par la [363] crainte de voir un orage endommager gravement une récolte. Pour ne pas se faire illusion, dans des cas de ce genre, il est bon de recourir à son pasteur. C'est donc un scandale, quand les parents, les maîtres, les chefs d'atelier, font travailler sans nécessité leurs enfants, leurs serviteurs, leurs ouvriers. Les inférieurs ne sont pas tenus d'obéir à ceux qui leur ordonnent de transgresser ainsi la loi; cependant, pour éviter de mauvais traitements ou

d'autres inconvénients graves, des enfants, des serviteurs, peuvent, travailler sans péché, le dimanche, quand ils y sont injustement contraints

On doit s'abstenir des travaux défendus, aux jours de fêtes d'obligation, comme le dimanche; et, en ces fêtes, comme le dimanche, il faut avoir soin d'entendre la Sainte Messe et de la faire entendre aux serviteurs et aux enfants, dès qu'ils ont sept ans accomplis.

Pour s'exempter de cette obligation, une raison légère ne suffit pas, il faut une raison sérieuse. Si on doit s'absenter le dimanche, il faut avoir soin d'entendre la messe avant le départ, ou de se mettre en route, de manière à être sur d'être à temps à la messe, dans la paroisse où l'on va. Arriver par sa faute après l'Offertoire de la messe, ou se retirer sans raison sérieuse avant la communion du prêtre, c'est une faute grave. Assister à la messe tout en parlant et en riant avec ses voisins, ce n'est point un acte religieux, mais une sorte de profanation. Il y en a qui, selon la parole de la Sainte Vierge à La Salette, ne vont à l'église que pour se moquer de la religion.

Philippe II, roi d'Espagne, entendant la messe, un dimanche, aperçut deux courtisans qui ne firent que parler et rire. Au sortir de la chapelle, [364] le roi les fit appeler dans son cabinet et leur dit d'un air terrible: « Est-ce ainsi, Messieurs, que vous entendez la messe ? Partez d'ici et que je ne vous revoie jamais plus dans ce palais ! » Ce seul mot fut pour tous les deux comme un coup de foudre. L'on en mourut de chagrin trois jours après, et l'autre en devint fou. Que sera-ce donc d'entendre de la bouche du Roi immortel des siècles : »Profanateurs maudits, retirez-vous de moi et allez au feu éternel !!!

Il faut que tous, et que les jeunes gens surtout, aient soin de se placer, à l'église, loin de ceux qui peuvent les distraire. Les parents doivent y veiller; qu'ils mettent entre les mains de leurs enfants et aient eux-mêmes un livre ou un chapelet, afin que tous s'occupent pieusement. Qu'on évite sur son chemin les personnes et les maisons où on risquerait d'être entraîné à manquer la messe.

Saint Liguori rapporte que trois marchands étaient disposés à partir ensemble de la ville de Gubbio ; mais l'un d'eux désirant auparavant entendre la messe, les deux autres refusèrent de l'attendre. A leur arrivée, sur le pont de la rivière appelée Borfuone, grossie par les pluies, le pont s'écroula, et ils périrent tous deux. Le troisième, une demi-heure après, revenant de la messe, trouva leurs cadavres sur la rive.

En dehors de l'assistance à la messe, nous devons instamment recommander des pratiques, qui, sans être d'une obligation rigoureuse, sont d'une haute importance pour la sanctification du jour du Seigneur. D'abord, rien de plus salutaire que de réciter chez soi les prières de la messe, quand, pour une bonne raison, on ne peut y assister. Il serait même bien de faire, dans ce cas, au pied d'un crucifix, la communion spirituelle, [365] puisqu'on n'a pas le bonheur de recevoir Notre-Seigneur à l'église. Un excellent moyen de sanctifier le dimanche, c'est l'assistance aux vêpres ou aux offices du soir dont la désertion prépare si souvent celle de la messe. Heureux ceux qui y vont assidûment ! Quel meilleur moyen peut-on trouver de bien employer l'après-midi du jour du Seigneur ! et quand on n'assiste pas à ces offices, que fait-on pour Dieu, pendant ce temps, et qu'y gagne-t-on ? Après l'assistance aux vêpres ou aux offices du soir, que les parents et les chefs de maison rentrent au plus tôt en famille, ramenant avec eux serviteurs et enfants. La maîtresse de maison fera bien, le dimanche, par sa douceur et d'aimables industries, en préparant, au besoin, un petit repas plus soigné que de coutume, de retenir son mari, ses enfants, ses serviteurs autour d'elle; c'est à son mari à le lui conseiller.

Comme des promenades en famille dans la campagne, loin des spectacles dangereux, sont paisibles et agréables le dimanche! Quelle joie on porte à un malade, à une famille pauvre ou affligée, si on va les visiter. Qu'il est bon de se trouver tous ensemble au foyer, quand personne n'est absent ! On lit quelques pages de la doctrine chrétienne, rien n'est plus salutaire; on échange ses peines, ses consolations, ses espérances ; on prie en commun ; et, le dimanche ainsi passé devient comme le marché

des âmes. Elles y font provision des grâces nécessaires pour passer saintement la semaine et la vie.

En entendant une autre messe que celle de la paroisse, on satisfait rigoureusement au précepte. Cependant, la messe du prône doit être préférée. On serait même obligé d'y assister, si on ne pouvait, sans elle, s'instruire des vérités de la [366] religion ou sortir de l'état de péché. Et tous, aujourd'hui, ont un si grand besoin d'entendre la parole de Dieu !

Une dame se plaignait devant Mgr de la Mothe, d'Orléans, de la longueur de la messe, le dimanche, « Madame, répondit finement le prélat, ce n'est pas la messe qui est trop longue, c'est votre dévotion qui est trop courte. » C'est bien ce qu'il faut répondre à beaucoup de gens de nos jours qui n'aiment pas les messes suivies d'une instruction. Ils sont loin des sentiments du général d'« Sonis qui, en 1876, écrivait à un de ses amis : « Je ne sais rien de consolant comme la prière, rien de grand comme les cérémonies de l'Eglise, rien de beau comme sa liturgie. Je n'ai jamais trouvé d'offices assez longs, et j'ai toujours quitté l'église avec peine; je puis dire que le temps que j'y ai passé est le meilleur temps de ma vie. » Mais le meilleur moyen de sanctifier le dimanche, c'est de s'approcher des sacrements, et c'est ce dont nous allons parler.

CHAPITRE VI DE LA CONFESSION

De tous les sujets que nous avons traités dans ce livre, il n'en est point de plus important que celui que nous abordons. Il n'en est point de plus capable d'aider efficacement nos lecteurs à devenir des hommes et des jeunes gens tels qu'ils doivent être. C'est pourquoi nous les prions de le lire et de le méditer avec attention. Dans un premier article, nous établirons la nécessité de la confession ; dans un second, nous dirons l'obli-[367] gation rigoureuse de la confession annuelle et l'utilité de la confession fréquente, et, dans un troisième, nous traiterons de la pratique de la confession.

ARTICLE PREMIER LA CONFESSION EST DIVINE

C'est une vérité de foi. Écoutons les paroles de Notre-Seigneur: *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.* Et encore celle-ci : *Je vous donnerai les clés du royaume des cieux; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Que fait Notre-Seigneur par ces paroles ? Il établit ses ministres médecins et juges des âmes. N'est-il pas venu, lui, pour guérir les âmes ? N'a-t-il pas dit de lui à ceux qui lui reprochaient d'aimer les pécheurs : *Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecins, mais les malades ?* Il veut, que ses ministres remplissent comme lui, auprès des pécheurs, l'office de médecin.

Or, la médecine ne guérit pas ce qu'elle ignore. Quand on souffre et qu'on va consulter un homme de l'art, on dit clairement le siège, la source, la nature du mal; si on ne le fait point, on ne peut nullement compter sur les remèdes prescrits. Il en est de même des âmes; le prêtre ne peut pas nous délivrer de nos infirmités spirituelles si nous ne les lui faisons pas connaître par une confession sincère.

Jésus-Christ établit ses apôtres juges et avec des pouvoirs que nous devons admirer. Les juges de ce monde peuvent ouvrir ou fermer les prisons ; les prêtres peuvent ouvrir ou fermer le ciel [368] ou l'enfer. Un roi qui dirait à ses juges d'exercer la justice selon leur caprice commettrait une iniquité; il est nécessaire que les juges de ce monde instruisent la cause, interrogent les témoins, pèsent la gravité plus ou moins grande de la faute, afin de porter un jugement selon la justice. Et on oserait penser que Dieu, en établissant ses ministres juges des consciences, leur a permis d'exercer ce pouvoir à l'arbitraire ! Il n'a pas pu ni dû faire ainsi; il faut donc que ses ministres connaissent les

fautes, leur gravité, les dispositions du coupable, pour porter une décision juste; or, comment acquérir la connaissance de fautes le plus souvent secrètes ? Comment ? Par un seul moyen, la confession. Donc la confession est nécessaire; et c'est Jésus-Christ qui l'a voulu ainsi.

C'est là ce que viennent encore confirmer l'enseignement des saints docteurs et la pratique de tous tes siècles chrétiens. Il serait facile de citer le témoignage de Tertullien, d'Origène, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, des Pères de tous les siècles enfin, qui établissent la nécessité de la confession. Qu'il nous suffise de citer la parole du Concile de Trente, qui résume la tradition : « L'Eglise catholique a toujours cru que la confession entière des péchés était d'institution divine et nécessaire de droit divin, à tous ceux qui sont tombés après le baptême. » Aussi la confession a-t-elle toujours été en usage. Saint Irénée ne dit-il pas que les femmes qu'avait séduites l'hérétique Marc confessèrent leur péché en abjurant l'erreur ? L'histoire de saint Ambroise ne nous apprend-elle pas que ce saint docteur, en entendant les confessions, mêlait ses larmes à celles de ses pénitents ? Ne trouve-t-on pas [369] aujourd'hui des sortes de confessionnaires dans les catacombes, dans ces souterrains où se cachaient les premiers chrétiens, pour se soustraire aux persécutions ?

La confession remonte donc aux apôtres et à Jésus-Christ et l'Eglise déclare avec raison anathème à quiconque oserait nier qu'elle soit divine et nécessaire de droit divin. L'Eglise, craignant que ses enfants ne désobéissent à Dieu, a usé de l'autorité qu'elle tient de Jésus-Christ pour nous imposer la même obligation. Voici le texte de sa loi : « Que tout fidèle de l'un et de l'autre sexe, parvenu à l'âge de discrétion, confesse avec soin tous ses péchés, au moins une fois l'an..... sinon qu'il soit privé pendant sa vie de l'entrée de l'église, et, à sa mort, de la sépulture chrétienne. » Si aujourd'hui la rigueur de ces peines a été tempérée, la même obligation reste, et celui qui passe plus d'une année sans se confesser se rend coupable de péché mortel. Malheur à qui s'affranchit par lâcheté ou respect humain de la soumission qu'il doit à Dieu et à l'Eglise. Il ne suffit donc pas de se conférer à Dieu, comme le disent quelques indifférents, puisque Dieu, en promettant le pardon au pécheur, a mis pour condition nécessaire qu'on se confesse à ses ministres.

Pour se soustraire à ce devoir, oser dire que ce sont les prêtres qui ont inventé la confession, c'est ajouter l'impiété au mensonge. Que ceux qui tiennent ce langage disent le nom de l'inventeur. Certes, il n'a pas dû passer inaperçu, celui qui a établi un tel usage. Ils pourront dire, s'ils savent un peu d'histoire, l'inventeur des arts, l'inventeur de l'imprimerie, de la poudre, des jeux de cartes, ils ne pourront nous trouver aucun [370] autre inventeur de la confession que Jésus-Christ.

Par là même que c'est ce Dieu de miséricorde qui a établi ce sacrement, il s'ensuit que la confession n'est point, comme les mauvais chrétiens se l'imaginent, un joug dur et pesant. C'est, au contraire, un grand bienfait et une consolation pour un cœur coupable. Voltaire lui-même l'a avoué. « La plupart dos hommes, a-t-il dit quand ils sont tombés dans quelque grande faute, ont naturellement du remords; s'il y a quelque chose qui les console sur la terre, c'est de pouvoir être réconciliés avec Dieu et avec eux-mêmes » Qui, s'il a vécu tant soit peu chrétiennement, ne sait qu'il y a plus de paix à confesser ses fautas qu'à les commettre ? L'abcès tourmente jusqu'à ce qu'on l'ait ouvert.

Du reste, si le chef d'un grand Etat donnait ordre de rendre la liberté à tous les prisonniers, à la condition qu'ils avoueront à l'un d'entre eux les crimes qui les ont fait condamner, qui trouverait cette condition trop dure ? Et, quand il s'agit d'échapper aux châtimens de Dieu et de mériter le ciel, on trouverait trop difficile de confesser ses péchés a un prêtre qu'on appelle père, et qui n'entend nos aveux, si graves soient-ils, que pour nous pardonner de la part de Dieu et nous bénir. Le prêtre, revêtu de la tendresse de Notre-Seigneur, a d'autant plus de commisération pour les âmes, qu'elles sont plus chargées de crimes. Seuls, les cœurs lâches, que le sourire railleur d'un libertin fait reculer, et qui ne craignent pas Dieu, peuvent trouver la confession pénible. Les braves ne

pensent pas ainsi : Le général Bedeau, en 1846, au retour d'une de-ses glorieuses expéditions d'Afrique, rencontra un prêtre; il fit faire halte à sa colonne; et, en présence de ses[371] soldats, il se mit à genoux au pied d'un arbre, à côté du prêtre, pour lui faire sa confession. Quand il eut uni : « Mes amis, dit-il à ses soldats, si vous en avez besoin, sortez des rangs, et faites comme moi. »

Puisque Dieu, qui ne fait rien d'inutile, a établi la confession pour le salut des âmes, il en faut conclure encore que la confession est d'une utilité manifeste à la société, à la famille, à l'individu. La confession protège les lois, les droits de tous, la morale publique. « Ceux qui ont voulu retrancher la confession, a dit l'impie Voltaire, ont été' aux hommes le frein le plus efficace à contenir leurs désordres secrets. » Et c'est là une vérité historique. Quand les protestants eurent supprimé la confession en Allemagne, le débordement des passions fut tel que les magistrats luthériens de Nuremberg et de Strasbourg envoyèrent à l'empereur des députés pour le prier de la rétablir. C'est la confession qui garde à l'époux la fidélité de son épouse, qui sauvegarde le respect et l'obéissance que les enfants doivent à leurs parents, et le bonheur du foyer domestique. C'est elle qui assure au chrétien, avec le pardon de ses fautes, la direction dont tout, homme a besoin.

C'est une vérité claire aux yeux de quiconque veut voir, que chaque homme, tout en sachant donner un bon conseil à autrui, ne sait pas toujours se conduire lui-même. Qui n'a pas fait dans sa vie des fautes qu'il n'aurait pas conseillées à un ami ni même à un ennemi ! Nous avons donc tous besoin d'un guide éclairé et désintéressé. Notre-Seigneur nous l'a donné dans le prêtre. Il faut donc recourir à ses conseils. C'est donc folie de dire : Je n'ai ni tué, ni volé, je n'ai que faire de la confession. » Tenir un tel langage, c'est[372] ignorer toute morale. Quel païen a jamais pensé que le vol et l'homicide fussent les seuls crimes qu'un homme puisse commettre ? Ce n'est pas plus sensé de dire que la confession n'est bonne que pour les femmes et les enfants. Les idiots seuls sont innocents et n'ont pas besoin de se confesser. Mais tous ceux qui ont assez d'intelligence pour discerner le bien du mal, pèchent, ont des passions à vaincre; ils ont, par conséquent, besoin de la confession.

Un célèbre homme d'Etat espagnol, le duc d'Ossone, qui mourut, vice-roi de Naples en 1624, visita un jour une galère et demanda à chaque condamné ce qu'il avait fait pour mériter une telle peine. Tous protestaient de leur innocence, excepté un seul, qui avoua au duc le crime qu'il avait commis, en lui disant qu'il aurait bien mérité un pire châtement. Dans ce cas, dit le duc, vous n'êtes pas ici à voire place, vous qui êtes un coupable au milieu de tous ces honnêtes gens; sortez d'ici, je vous rends la liberté. » Dieu ne pardonne qu'à ceux qui s'accusent.

Pour justifier leur négligence, quelques-uns allèguent que ceux qui se confessent ne valent pas plus que ceux qui ne se confessent pas. C'est là une erreur démentie par toute l'histoire. Pour s'en convaincre, qu'on demande à tous les criminels des Cours d'assises et des prisons, s'ils étaient à la confession fréquente, quand la justice s'est saisie d'eux. L'expérience prouve que, quand un jeune homme veut s'égarer et secouer le frein de toute autorité, il abandonne la confession, et que, quand il veut revenir de ses écarts, il cherche dans la confession un remède à ses misères morales. Si, par hasard, quelques hommes, tout en se confessant, ne vivent pas chrétiennement, qui[373] sait s'ils ne seraient pas pires en ne se confessant pas? Que s'ils abusent des sacrements, est-ce une raison pour les autres de s'en éloigner ? Vit-on jamais quelqu'un se priver de nourriture, parce qu'il en est qui meurent d'indigestion ? Si quelqu'un se plaignait de ce que, après s'être confessé, il se trouve encore le même, nous lui dirions : « Confessez-vous avec des dispositions meilleures encore, et, surtout, faites-le plus souvent. N'est-il pas vrai qu'avant et après votre confession, vous avez fait des efforts! Si vous êtes sincère, vous en conviendrez. Dans la suite, vous vous êtes ralenti, parce que vous n'êtes pas retourné à temps à confesse : faites mieux désormais. »

ARTICLE II OBLIGATION ET UTILITE DE LA CONFESSION

Il y a obligation sous peine de péché mortel, quand on a des fautes graves sur la conscience, de se confesser à l'article de la mort et au moins une fois par an. Mais c'est là la dernière limite, celle qu'on ne peut franchir sans tomber dans l'abîme du péché. « Ceux qui ont une maladie légère vont voir les médecins, dit saint Basile, ceux qui ont une maladie grave les font appeler; mais ceux qui sont atteints d'un mal atrabilaire et incurable ne veulent pas même les recevoir. Prenez garde qu'il ne vous arrive quelque chose de ce genre. »

Qu'ils sont à plaindre ceux qui abandonnent la confession : ils vivent sous le coup de la colère de Dieu ; et si la mort les frappait sans qu'ils eussent le temps de se reconnaître, quelle horrible fin ! Et comment flétrir l'aveugle imprudence de ceux [374] qui, se sentant sérieusement malades, tardent toujours de faire venir le prêtre, et la cruauté de ceux qui les entourent s'ils n'avertissent pas à temps le ministre de Dieu ! On craint de troubler un malade, d'aggraver son mal peut-être; pour lui épargner un instant de crainte salutaire, on le laisse se plonger dans l'enfer pour l'éternité. Du reste, rien de plus faux que cette persuasion qu'un malade sera troublé et fatigué par la réception des sacrements. Rien qui soit plus clairement démenti par l'expérience de chaque jour. La vérité est que les secours religieux donnent la paix à l'âme, et que la tranquillité qu'ils procurent rejaillit sur le corps lui-même.

Bien qu'on accomplisse rigoureusement la loi en se confessant une fois l'an, combien d'hommes, combien de jeunes gens ne réussiront jamais sans une confession plus fréquente à se maintenir dans la grâce de Dieu sans laquelle, comme nous l'avons dit, on ne peut mériter le ciel. Voici donc les vraies règles à suivre :

1 Ne jamais rester en état de péché mortel. Y rester, c'est compromettre son salut, c'est risquer d'être frappé de mort subite dans la disgrâce de Dieu. Il faut donc se relever après la première chute, par un acte de contrition parfaite, et, mieux encore, par la confession immédiate. Qui, s'il s'est brisé un membre dans une chute, renvoie au lendemain pour aller au chirurgien se le faire remettre en place ? L'âme a été broyée par une faute grave, et on renverrait d'aller au prêtre pour la guérir ?

Saint Pierre Damien écrivait à son jeune neveu: « Vous avez péché. Il n'est pas d'homme qui ne pèche pas. La confession humble de sa faute est la première planche qui s'offre après le naufrage. [375] Qu'une prompte confession nous assure donc un pardon facile. »

2° Il serait bien mieux encore de prévenir une chute grave que de la réparer. Le démon dit : « Tombe encore une fois, ce sera la dernière. » Hélas ! Cette chute affaiblit l'âme, fortifie l'habitude mauvaise et prépare de nombreuses fautes. Quand on sent, quelques jours après sa dernière confession, que les tentations se multiplient, que les passions se réveillent, que la volonté s'affaiblit et chancelle, c'est temps d'aller trouver un bon prêtre dans le pays qu'on habite, ou dans le voisinage, pour lui exposer son état, recevoir ses conseils et puiser dans l'absolution un nouveau courage. Il n'est pas nécessaire pour un homme d'aller trouver alors un confesseur à l'église, ni même à la sacristie; on peut le voir dans sa chambre, et laisser ignorer à tous dans quel but on lui a fait une visite. En dehors du temps pascal, il n'est pas nécessaire, non plus, de communier le lendemain, bien que ce soit utile. Ces deux règles suivies donneraient au ciel une multitude d'élus. Qui nous donnera de le faire comprendre à tous ?

Mais, lors même qu'on ne serait pas tombé, ni exposé à la chute, la confession de tous les huit jours est d'une efficacité merveilleuse pour le salut. C'est par la confession fréquente que des jeunes gens, des hommes, exposés malgré eux, au milieu des écueils du siècle, mènent de nos jours la vie des anges. Que ceux qui ont des habitudes coupables contre la sainte vertu le sachent bien, ils ne pourront sans miracle se corriger, comme dit saint Liguori, s'ils n'ont soin de s'approcher fréquemment du sacrement de

pénitence ; mais, par la fréquentation des sacrements et la[376] bonne volonté, ils arriveront sûrement à pratiquer cette pureté qui nous prépare le bonheur de voir Dieu.

ARTICLE III DE LA PRATIQUE DE LA CONFESSION

Tout ce que nous avons à dire dans cet article se rattache à deux points : le choix du confesseur et les dispositions à apporter à la confession.

§ 1- *Du choix d'un confesseur.* — Un écrivain de nos jours a dit : Le confesseur est un ami, mais un ami divin, ou plutôt, c'est Jésus-Christ qui devient, dans sa personne, le confident et l'ami de tous les chrétiens. La confession, c'est l'amitié élevée à l'état de sacrement et rapprochée si près du ciel, qu'on ne saurait rien concevoir dans l'échelle des affections humaines qui en soit plus proche. Là, au confessionnal où le prêtre est assis sur le trône de la miséricorde, il se dit des choses qu'on ne voudrait pas dire à son père ni à sa mère, qu'on cacherait à son frère ou à son ami, qu'un voudrait, se cacher à soi-même, si on le pouvait. On a pour lui, et tout de suite, une confiance plus grande qu'en l'ami le plus intime, et on est plus sûr de sa discrétion qu'on ne l'est de celle d'un père ou d'un frère. A peine lui a-t-on fait son aveu qu'on se sent soulagé; plus soulagé que dans l'aveu fait à une mère ou à un ami. A ses pieds, vous sentez/ votre cœur s'épanouir sous sa charité. Il vous regarde, et vous croyez en lui, il vous parle et déjà vous êtes son fils. Chacune de ses paroles est une goutte de pluie qui tombe sur une terre desséchée. Il lève les mains pour vous absoudre, et voilà que l'innocence, le calme[377] et la paix reflorissent en votre âme. Il vous dit : « Allez en paix », et vous vous levez innocent, justifié, heureux, avec le regret du mal et le désir du bien. En vérité, ne faut-il pas avoir perdu le sens pour calomnier une institution si admirable ? L'établissement de la confession n'est-il pas, à lui seul, une preuve suffisante de la divinité de la religion ? Une telle invention pouvait-elle venir d'un autre que de Dieu ?

C'est dire qu'il faut aller au prêtre avec confiance ; car il n'y a personne en ce monde qui soit par fonction mieux en état que lui de nous inspirer un tel sentiment. Quand on n'a donc qu'un prêtre sous la main, il ne faut pas craindre de s'ouvrir à lui de toutes ses misères, sûr d'avance, de trouver à ses pieds le pardon et les remèdes nécessaires aux maladies de l'âme.

Toutefois, quand on a choisir, il ne faut pas aller au premier venu en disant : « S'il ne sait pas son métier, tant pis. » On ne ferait pas ainsi dans le choix d'un médecin. Ils seraient bien à plaindre ceux qui, dans ce cas, rechercheraient à dessein les prêtres les plus ignorants et les moins soucieux du salut de leurs pénitents. C'est à celui qui se montre le plus ferme pour nous aider à nous corriger de nos défauts qu'il faut donner la préférence.

Saint Louis, sur le point de mourir, fit à son fils aîné, Philippe, ces recommandations : « Confesse toi souvent, choisis surtout un confesseur habile et ferme qui puisse t'enseigner ce que tu dois faire, et qui ose te reprendre de tes fautes. » Tout homme qui veut se sauver a besoin de suivre la ligne de conduite que ce saint roi traçait à son fils.

§ II *Des dispositions à apporter à la confession* - Les dispositions du pénitent sont telle- [378] ment importantes, que quelques-unes d'entre elles sont la matière nécessaire du sacrement du Pénitence, de telle sorte que si elles font défaut, la confession ne sert de rien pour le salut.

Les dispositions nécessaires sont la confession, la contrition et le désir de satisfaire à la justice de Dieu par l'acceptation de la pénitence imposée. La qualité essentielle de la confession, c'est l'accusation d'au moins lotis les péchés mortels commis, avec leur nombre et les circonstances qui en changent l'espèce. Diminuer volontairement le nombre des fautes graves, c'est une réticence coupable. Se contenter de dire qu'on a frappé le

prochain quand on a donné des coups à son père, c'est taire une circonstance qui change l'espèce du péché, et c'est, par conséquent, faire une confession insuffisante.

La confession suppose l'examen. On ne peut pas dire tous ses péchés si on ne les connaît pas, et comment les connaîtrait-on, si on ne s'examine point, si on ne rentre pas en soi-même en suivant les commandements de Dieu et de l'Eglise, les péchés capitaux et ses devoirs d'état, pour voir en quoi et combien de fois on a péché. Une négligence grave dans l'examen des fautes mortelles, si elle expose à les oublier en confession, est une faute sérieuse. Il ne sert de rien au chasseur de découvrir le gibier s'il ne l'abat. C'est l'examen et la confession qui découvrent les péchés, mais c'est la contrition qui les détruit. Aussi est-elle la disposition la plus essentielle à apporter au sacrement de Pénitence. Sans elle, point de pardon. Jamais Dieu n'a fait miséricorde à un pécheur qui ne s'est pas repenti. Donc, quand on est gravement coupable, ou la contrition, ou l'enfer. On s'éloigne **[379]** de Dieu en aimant le mal, on ne peut se rapprocher de Dieu qu'en délestant le mal. Ce repentir, s'il n'était qu'exprimé du bout des lèvres, ne suffirait pas. Dieu regarde le cœur. C'est le cœur qui a péché, c'est lui qui doit se repentir. Regretter ses péchés parce qu'ils ont été cause de quelques malheurs temporels, se repentir d'avoir donné un coup de poing à son voisin, parce qu'en le donnant on s'est démis le coude, ce n'est qu'un regret naturel que Dieu n'agrée pas. On doit se repentir d'avoir offensé Dieu par des motifs tirés de la foi, en pensant que l'offense de Dieu nous a fait perdre le ciel, nous a mérité l'enfer et a outragé Notre-Seigneur mort pour nous, et digne à cause de ses infinies perfections de tout l'amour de nos cœurs. C'est à cela qu'il faut réfléchir quand on va se confesser, afin d'exciter en soi une vraie douleur du péché. Cette douleur surnaturelle, nous ne pouvons l'avoir par nos propres forces. Quand on est sur un toit, on peut se jeter en bas sans échelle, mais, pour remonter, c'est une autre affaire. Nous pouvons déchoir de la grâce sans le secours de Dieu; mais, pour la recouvrer, nous avons un besoin absolu de son assistance. Il faut donc, en réfléchissant aux raisons qui sont capables de faire naître en nous la contrition, la demander à Dieu, qui ne la refuse pas à ceux qui le prient. La douleur doit porter au moins sur tous les péchés mortels que l'on accuse, et si on ne confesse que des péchés véniels, on doit se repentir au moins d'un d'entre eux. Détester une faute grave, ou plusieurs, mais garder de l'attachement pour un seul péché mortel favori, c'est encore aimer le mal; et il est impossible, dans ces conditions, de redevenir l'ami de Dieu, qui ne donne son amour qu'à ceux qui ont le mal en horreur. **[380]**

La douleur du péché doit être plus grande que toute autre douleur. C'est logique, puisque l'offense de Dieu est le plus grand des maux. Il n'est pas nécessaire, toutefois, qu'on ressente plus vivement la douleur du péché que celle qu'occasionne la perte d'un père ou d'une mère. Les malheurs sensibles nous frappent plus que les autres, mais il est nécessaire d'être déterminé à ne plus retomber dans le péché, quoi qu'il en coûte, et à ne vouloir pour rien au monde offenser Dieu.

Il n'y a point de contrition sincère, en effet, sans le ferme propos de renoncer à tout péché mortel au moins, d'éviter les occasions prochaines et volontaires d'offenser Dieu gravement, d'employer les moyens qu'on sait être nécessaires pour se préserver de la rechute, d'accomplir la pénitence imposée pour les fautes graves. Toutefois, si une pénitence paraissait trop difficile, vu la situation où l'on se trouve, il faudrait avoir soin de prier le confesseur de la changer en une autre.

C'est à ces conditions que le sacrement de Pénitence remet tous les péchés commis après le Baptême, nous rend l'amitié de Dieu et nos droits au ciel. O admirable invention de la justice et de la bonté divines, qui se donnent la main pour pardonner à l'homme en l'obligeant à renoncer à ce qui le perd! Ils sont les ennemis de l'homme, ceux qui attaquent la confession; ils sont les ennemis d'eux-mêmes, ceux qui la négligent; ils sont sûrs du paradis, ceux qui en usent souvent avec les dispositions voulues.

« La religion catholique est bien par excellence la religion faite pour le cœur, écrivait le célèbre Tayer, ministre protestant de Boston, après son abjuration. Quelque invincibles

que soient les [381] preuves sans nombre qui m'ont convaincu qu'elle est la seule et véritable Eglise de Jésus-Christ, le bonheur et la joie qui inondent mon âme suffiraient seuls pour nie le démontrer. Le mystère de l'Eucharistie, qui m'avait paru si incroyable, est devenu pour moi une source intarissable de délices. La confession, que j'avais regardée comme un joug insupportable, me semble infiniment douce, par la tranquillité qu'elle produit dans mon âme. Ah ! si tous les protestants pouvaient comprendre les douceurs que j'éprouve, ils cesseraient bientôt de l'être ! »

CHAPITRE VII DE LA DIRECTION

« C'est la consolation de la vie, écrivait saint Ambroise, pour les jeunes gens, d'avoir quelqu'un à qui vous découvriez votre cœur, à qui vous confiez vos secrets, de vous choisir un ami fidèle qui vous félicite dans la prospérité, qui compatisse à votre tristesse, qui vous soutienne dans les persécutions. »

Ce n'est pas seulement dans la jeunesse qu'un homme a besoin d'un confident, d'un conseiller : l'âge mûr, la vieillesse ont souvent leurs périls et des peines plus douloureuses que celles de la jeunesse. Or, dans le monde, les amis sont rares, plus rares encore les conseillers surs et désintéressés : il n'y a que la religion qui les forme et les fournisse. Aussi, un laïque, Charles de Sainte-Foy, a-t-il écrit : « Ne négligez pas le précieux trésor que l'Eglise met à votre disposition. Vous allez chercher bien loin ce que vous avez tout près de [382] vous. Vous vous plaignez de la difficulté de trouver un ami, et Dieu vous en offre plusieurs dans chacun des temples où habite sa gloire; car, ne croyez pas que le prêtre qui vous confesse reste étranger à votre cœur, et que l'obligation qui lui est imposée de vous aimer et de se dévouer à votre bien, ôte quelque chose à la valeur des soins qu'il vous donne.

Il ne tient qu'à vous de vous faire un ami de votre confesseur; si vous vous adressez à lui avec confiance, il est difficile qu'il vous refuse son amitié. Comment voulez-vous qu'un commerce aussi intime s'établisse entre deux âmes, sans qu'il en résulte une union étroite ? Le prêtre, pour aimer son pénitent, n'a pas même besoin des motifs que la foi lui suggère; sa nature et son cœur lui suffisent. Mais, si vous lui restez étranger vous-même, si vous n'allez le trouver que par une sorte d'habitude, pour satisfaire à la coutume, ou par quelque motif plus mauvais encore, ne trouvez pas étonnant qu'il ne ressente point pour vous cette tendresse qu'un père éprouve pour son fils ou un ami pour son ami. Il ne fait que rester dans ses limites que vous lui tracez vous-même. Otez cette barrière que votre indifférence met devant son cœur, et vous verrez bientôt son zèle et sa charité se précipiter sur voire âme et l'envelopper de grâces et de bénédictions. »

Quand s'est établie cette intimité sainte entre le prêtre et son pénitent ? Quand celui-ci fait connaître à l'homme de Dieu qu'il s'est choisi, non pas seulement ses péchés, mais encore ses tentations, ses défauts, ses peines, ses périls, quand il se conduit en tout par ses conseils, alors, ce n'est plus la simple confession, c'est la direction. [383] dont tous les saints docteurs nous disent l'efficacité et dont tout homme a besoin pour avancer dans la vertu. Les prêtres et le Pape lui-même ne s'en privent pas; il n'y a que les téméraires qui s'aventurent sans guide dans une route périlleuse, et ils risquent de tomber dans des précipices ou d'être dévalisés par les brigands. Ainsi en est-il d'un homme, d'un jeune homme surtout, qui, dans le chemin de la vie bordé de tant d'abîmes et infesté par tant de larrons, n'ont d'autre guide que leur sottise présomption. Après cela, y a-t-il lieu de s'étonner de leurs écarts et de leurs chutes ? Aussi Lacordaire écrivait-il à un jeune homme : « Tant que vous vous ouvrirez à moi, tant que je ne vous rebuiterai pas par la franchise avec laquelle je vous montrerai vos défauts et vos vices, rien ne sera perdu; mais le jour où vous sentirez que je vous pèse, ce seront l'orgueil et la volupté qui seront vos maîtres et vous deviendrez capable de tout. » Dans une autre circonstance, ce célèbre orateur

écrivait : « La première chose pour tout chrétien, partout où il se trouve, c'est d'avoir un père, un maître, un ami spirituel. C'est là votre première trouvaille à faire. Vous avez besoin d'un cœur qui vous soit tout dévoué et qui vous aide à vous maintenir dans le bien. »

Comment en serait-il autrement ? Aristote a dit : « Un jeune homme ne peut pas avoir la prudence, car la prudence suppose l'expérience qu'on ne peut acquérir qu'avec le temps. » Il a donc besoin de l'expérience et des conseils des autres. Le Saint-Esprit a lancé cette menace : *Malheur à celui qui est neuf, car s'il tombe, personne ne le relève, et s'il a froid, comment se réchauffera-t-il ?* Et voilà pourquoi il y a tant de chutes et de froideur parmi les hommes de notre temps. Ils ne cherchent [384] personne pour les guider; bien plus, un certain nombre d'entre eux se détient du prêtre, et prennent leur direction partout ailleurs que dans ses conseils. De là, l'état de choses dont tout homme sensé gémit, Ce sont les conventicules des Loges maçonniques qui soufflent aux hommes la conduite à tenir dans les actes les plus graves de leur vie sociale. Ce sont les mauvais journaux qui informent leurs idées ; et, sans parler des dommages graves, que chacun en subit, la société en meurt.

Qu'en conclure, sinon que tout homme sensé, tout jeune homme chrétien, fera bien de remettre sa conscience et sa conduite entre les mains d'un ministre de Dieu, à qui il recourra fréquemment avec, une confirmée entière, et dont il acceptera les conseils avec une filiale docilité. Il n'est pas nécessaire, toutefois, de se confesser toujours à son directeur, on peut le faire à tout prêtre approuvé, on peut même choisir un directeur à distance, et lui demander ses conseils par lettres. L'important, c'est qu'on ne demeure pas seul, li se confie à un guide insensé, celui qui se conduit lui-même.

Joas, roi de Juda, grandit dans le temple sous la direction du grand-père .Joiada; et là, il donnait les plus belles espérances. Joiada vint à mourir; et ce jeune roi, jusque-là vertueux, fut livré à de jeunes flatteurs. Il devint vicieux et apostat et mourut impénitent. Hélas ! Que d'hommes, en se privant par leur faute de la direction du prêtre, vivent et meurent comme Joas! Ne les imitez pas, cher lecteur [385]

CHAPITRE VIII DE LA COMMUNION

« Comme il y a un pain de la nature, dit Lacordaire, il y a un pain de la grâce; comme il y a un pain de la vie mortelle, il y a un pain de la vie éternelle. Je crois à Jésus-Christ quand il me dit : *Je suis venu pour leur donner la vie.* Et j'y crois encore quand il me dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel.* J'ouvrirai ma bouche, et j'y recevrai ce pain céleste sans m'étonner : car, de quoi m'étonnerais-je ? Est-ce que ma bouche n'est pas un organe spirituel, préparé: d'avance pour d'e sublimes opérations ? Est-ce que mon âme ne l'habile point ? Est-ce que la vérité ne sort pas de ses lèvres entr'ouvertes avec le flot sacré de la parole ? Pourquoi la chair transfigurée de l'homme Dieu ne passerait-elle point par les portes où passe la vérité qui vient de lui ? O bouche de l'homme, vase mystérieux, ouvre-toi pour recevoir le Dieu qui t'a fait, le Dieu dont tu parles, le Dieu qui connaît les sentiers pour aller à ton âme et y commencer l'embrassement qui se consommera dans l'éternité! Ouvre-toi sans crainte et sans orgueil : sans crainte, parce que le Dieu qui vient à toi est doux et humble; sans orgueil, parce que tu n'as point mérité de le toucher d'aussi près. Ouvre-toi pour manger la chair du Fils de l'homme et pour boire son sang : ce sont les termes exprès dont il s'est servi pour te convier à ce festin. Il n'en a point eu peur, il lui a plu d'être hardi dans ce mystère plus qu'en aucun autre, afin de nous rassurer par l'effrayante nudité de son langage. Il nous a dit : *Mangez et buvez; mangez ma chair, [386] buvez mon sang.* Et s'il est des disciples qui se sont épouvantés de son discours et qui lui ont répondu : *Cette parole est dure, et qui pourra l'entendre ?* S'il en est d'autres qui l'ont quitté pour ne plus le revoir, l'humanité n'a point obéi à leur faiblesse ni à leur trahison ; elle est venue au banquet de la grâce; elle a dressé des tables; elle a bâti des monuments

magnifiques pour couvrir d'ombre et de gloire le Pain dont le Fils de Dieu avait dit : *Ceci est mon corps*. Elle a cru que, puisqu'une mère peut porter son fils dans ses entrailles et le nourrir encore de sa substance après l'avoir mis au monde, il n'était pas impossible à Dieu d'avoir la même puissance dans la même tendresse, et de renouveler entre lui et nous les miracles de la maternité.

Enfin, tout a cédé, quelle qu'en soit la raison, à cette parole : *Mangez et buvez*. Le genre humain a mangé en adorant sa nourriture; il a bu en adorant son breuvage. Il le fallait bien, puisque, après tout, le premier et le dernier mot de notre destinée a toujours été de nous unir à Dieu, dans la perfection et la béatitude de son éternelle vie. Au-dessous de ce terme, l'homme n'est rien encore; et si grands que soient les prodiges d'alliance qui se sont vus entre Dieu et lui, ce ne sont pourtant que des signes, des préparations, des avant-coureurs, ce qu'est l'ombre du malin à la clarté du midi. Le jour viendra où la chair même du Verbe divin ne sera plus pour nous une nourriture suffisante, nous nous en souviendrons comme les Israélites, parvenus à la terre promise, se souvenaient de la manne du désert. L'arche sainte en conservait la mémoire dans un vase d'or, mais l'enfant d'Abraham n'en subsistait plus. Il mangeait sous sa vigne et sous son figuier les fruits [387] de la patrie et buvait joyeux aux sources de la montagne de Sion. Ainsi, parvenus à notre tour au delà du Jourdain, nous y retrouverons, dans l'incorruptibilité, la chair du Christ, notre bien-aimé Sauveur; nous toucherons de nos lèvres ses mains bénies, nous nous rassasierons à ses pieds des baumes lointains de son sacrifice; nous nous dirons dans un langage que nous ne savons pas encore : « Voilà celui qui nous a aimés jusqu'à mourir ! » Mais, lors même qu'il nous plairait de manger sa chair et de boire son sang, par un souvenir de nos délices passées, nous ne pourrions rassasier notre cœur à ce foyer de notre ancienne vie : Dieu seul, Dieu vu face à face, Dieu possédé dans sa substance. Dieu, coulant dans nos entrailles, comme un fleuve sans rivages, voilà quel sera notre dernier banquet. »

Dieu a fait l'homme pour lui : ses délices sont d'être avec lui, et nous ne pouvons trouver le bonheur qu'en Dieu. En attendant que notre âme jouisse de lui sans nuage et sans voile dans la patrie, il daigne, dans notre exil, demeurer avec nous et se donner à nous sous les voiles de l'Eucharistie.

Ce sacrement admirable contient vraiment, réellement et substantiellement, le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les apparences du pain et du vin. Voilà la foi de l'Eglise appuyée sur la parole même de Notre-Seigneur et confirmée à travers les siècles par d'éclatants miracles. Souvent Notre-Seigneur a daigné écarter le rideau qui le cache, et se laisser voir dans l'Eucharistie.

Witiking était un chef saxon, ennemi de la foi et persécuteur des chrétiens. Charlemagne le convertit et voulut être son parrain, au jour de son [388] baptême. Witiking, pour s'instruire plus à l'aise des vérités catholiques, se déguisa un jour sous les haillons d'un mendiant, et vint, dans cet état, assister aux cérémonies de la Semaine Sainte. Or, pendant que le prêtre donnait la communion, il vit un bol en l'air qui souriait aux uns et repoussait les autres. Il raconta cette vision à Charlemagne, qui l'instruisit du mystère de l'Eucharistie, et lui donna un prêtre, qui pût lui dire tout les jours la Sainte Messe, après son retour en Saxe. Quand on a la foi, comment peut-on manquer la messe par sa faute ? Comment n'entre-t-on pas fréquemment dans une église pour y prier ? Un jour, accablé par le découragement qui était sa tentation la plus habituelle, Ozanam, un des littérateurs de ce siècle, entra dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont. Il venait puiser au pied des saints autels le courage qui manquait à sa jeunesse et que ne refuse jamais Celui qui a dit ; *Venez à moi vous tous qui travaillez et qui pliez sous le fardeau de la vie, et je vous soulagerai*. Mais voici que, dans un coin reculé, parmi les « bonnes femmes », un homme agenouillé priait dans un profond recueillement. Ozanam l'avait reconnu. C'était Ampère, Ampère, devenu le plus illustre savant du monde, le grand génie qui a découvert la théorie des actions électrodynamiques, et avait pris rang à côté de Kepler et

de Newton, dans la connaissance et l'admiration des hommes. A la vue de cet homme prosterné, Ozanam se prit à rougir de sa lâcheté; et la foi dont s'honorait Ampère vint affermir son courage ébranlé. O vous qui avez des tristesses qui vous accablent, des tentations à vaincre, ne craignez pas d'aller déverser le trop-plein de votre cœur aux pieds du Dieu du tabernacle. [389]

Notre-Seigneur n'est pas dans l'Eucharistie seulement pour être le compagnon de notre exil ; il y est encore et surtout pour être l'aliment de noire âme. S'il s'est fait notre pain surnaturel, c'est pour que nous nous en nourrissions. C'est ce qu'il a déclaré lui-même. Aussi, nous invite-t-il à communier, non seulement par des exhortations touchantes, non seulement par des promesses magnifiques, mais même par des menaces. *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas mon sang*, dit-il, *vous n'aurez pas la vie en vous*. Ils tombent sous le coup de cette menace ceux qui, par leur faute, ne reçoivent pas le Viatique à l'heure dernière et ne communient pas en temps pascal. Les malheureux ne sont chrétiens que de nom.

Mais si la communion pascalle suffit pour accomplir rigoureusement le précepte, elle ne suffit pas à la tendresse de Notre-Seigneur, ni même, le plus souvent, aux besoins de nos âmes. Nous l'avons remarqué déjà, un homme qui se confesse souvent trouve dans les avis et l'absolution du prêtre un puissant secours, lors même qu'il ne communie pas en dehors du temps pascal; mais la communion serait néanmoins pour lui d'une plus grande efficacité. Saint François de Sales écrivait à un homme du monde : « O Monsieur, vous avez entrepris de communier tous les mois, un an durant, mais un an de douze mois. Si quand vous auriez achevé le douzième, vous y ajoutiez le treizième, et puis le quatorzième, puis le quinzième; et si vous alliez ? Ainsi poursuivant de mois en mois, quel bonheur à votre cœur, qui, à mesure qu'il recevrait plus souvent son Sauveur, se convertirait aussi plus parfaitement en lui. Et cela, Monsieur, se pourrait bravement faire sans bruit, sans détriment pour les affaires, et sans que le monde eut rien à dire. L'expérience m'a fait toucher en vingt-cinq ans qu'il y a que je sers les âmes, la toute-puissante vertu de ce sacrement pour fortifier les cœurs au bien, les exempter du mal, les consoler, et, en un mot, les diviniser en ce monde, pourvu qu'on le fréquente avec la foi, la pureté et la dévotion convenables. » Aussi l'Eglise notre Mère exprime-t-elle de la manière la plus authentique et la plus solennelle, dans le saint Concile de Trente, le vœu de voir tous les fidèles, les hommes et les jeunes gens par conséquent, communier toutes les fois qu'ils assistent à la messe; et comme elle fait, à tous, une obligation grave d'entendre la messe tous les dimanches, il s'en suit qu'elle voudrait voir tous les hommes communier tous les huit jours au moins, sans le commander pourtant.

Durant les persécutions des premiers siècles, les chrétiens communiaient tous les jours, et c'est dans l'Eucharistie qu'ils puisaient le courage de verser leur sang pour la cause de la foi. Quand les persécutions eurent cessé, ils n'abandonnèrent pas pour cela la Table Sainte- Saint Basile le Grand, écrivant à la patricienne Coesaria, lui parlait ainsi des fidèles de Césarée : Nous communions quatre fois chaque semaine, le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi, et, de plus, les autres jours où on célèbre la fête d'un saint. Mais à Alexandrie et en Egypte, les fidèles même du peuple ont tous la Sainte Eucharistie dans leur maison afin de pouvoir communier quand ils le veulent. » Les saints docteurs ont exhorté les hommes à vivre de telle manière qu'ils méritassent de communier tous les jours- Saint Pierre Damien [391] écrivait à son jeune neveu : « Afin d'écartier du terrain qui vous appartient le démon, cette bête sauvage, efforcez-vous de vous munir tous les jours de la communion au corps et au sang du Seigneur. Que le tentateur voie vos lèvres teintes du sang du Christ, afin qu'en étant effrayé, il rentre aussitôt en tremblant dans sa sombre demeure. »

Pour le malheur des hommes, le démon a suscité, il y a deux siècles, une hérésie perfide, celle des jansénistes, qui, en exagérant les dispositions qu'il faut avoir pour communier, ont écarté les hommes de la Sainte Table, et, par conséquent, du foyer de la

vie chrétienne. Cette hérésie a surtout fait des ravages étranges dans la France, et c'est en partie au levain pervers qu'elle a déposé dans cette nation qu'il faut attribuer l'éloignement des sacrements que l'on constate parmi les hommes surtout, dans la nation qui se glorifie du titre de fille aînée de l'Eglise. Mais l'erreur ne saurait prévaloir contre la vérité: aussi, malgré l'indifférence d'un trop grand nombre, voit-on, en France même, des soldats, des officiers, des magistrats, des ouvriers, des jeunes gens de toute condition communier fréquemment, et c'est là qu'ils trouvent la force de lutter contre la corruption du siècle. Le général Lamoricière, revenu à Dieu, s'entretenait un jour, à Paris, de la communion fréquente avec sa pieuse fille et avec le curé de sa paroisse. « Je crois, dit-il, qu'il ne faut pas communier souvent. » Son curé répondit : « Tous nous ne sommes pas dignes de le faire; mais nous en avons besoin. La communion n'est pas la récompense de la vertu, mais le moyen de la pratiquer. » Le général, après un instant de réflexion, dit au prêtre : « Monsieur le curé, on m'avait[392] donné vingt mille mauvaises raisons contre la communion fréquente, vous ne m'en donnez qu'une bonne pour, elle me suffit. » Puis, se tournant vers sa jeune fille : « Communie tant que tu pourras », lui dit-il. Et lui-même ensuite l'accompagna souvent à la Table Sainte, et, dans ses communions, il versait des larmes de joie, lui que les plus grands dangers n'avaient pu émouvoir sur les champs de bataille.

Le général de Sonis, mort le 15 août 1887, depuis 1852, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans, communiait au moins tous les finit jours, et cela, non seulement en France, mais en Afrique où il passa de longues années, et même dans les glorieuses campagnes de sa vie militaire. Pendant la guerre d'Italie, il était capitaine, et il écrivait : « Dans nos reconnaissances, en traversant des bourgades ou des villages, tout à coup nous apercevons un clocher. « Le Maître est là; à terre. » Nous descendons tous les deux de cheval il était alors avec un ami, le capitaine Robert nous entrons dans l'église, nous prions un prêtre de nous donner la Sainte Communion. C'est fait. Nous repartons aussitôt, le temps n'est pas à nous. Nous faisons notre action de grâces à cheval et en courant. » Cela ne l'empêcha pas de mériter à Solferino la croix de la Légion d'honneur, ni plus tard de devenir général. Hommes, jeunes gens, marchez sur les traces de ces héros. N'écoutez pas le démon qui vous inspire la peur de Dieu, afin que vous n'ayez ni son amour ni sa crainte. La peur de Dieu est le partage de Satan. C'est une fausse humilité que de s'éloigner de l'Eucharistie sous prétexte qu'on n'est pas digne de s'en approcher. S'il fallait être digne, les anges eux-mêmes, ne le seraient pas. Dieu nous fait[393] tous les jours de grandes faveurs que nous ne méritons point, ce qui fait honneur à sa libéralité. Pour communier, il suffit de ne pas être indigne. Pourvu qu'on n'ait point sur la conscience de péché mortel dont on n'ait pas reçu l'absolution, qu'on soit déterminé à éviter toute faute grave et qu'on soit à jeun depuis minuit et qu'on ait une intention droite et l'avis de son confesseur, on peut, sans crainte, communier tous les jours. C'est la doctrine de l'Eglise, comme l'a manifesté S. S. Pie X par son décret sur la communion quotidienne. Il ne faut pas plus de perfection pour communier tous les jours que pour communier une fois l'an. Ah ! Si tous les hommes, tous les jeunes gens comprenaient cette doctrine, quelle transformation s'opérerait dans leur vie! Un grand nombre d'entre eux, après la confession et la communion, restent un temps plus ou moins long en état de grâce; si donc ils communiaient souvent, et même tous les jours, jamais ils ne perdraient l'amitié de Dieu. Quels pères chrétiens, quelle admirable et pure jeunesse nous aurions ! Si tous ne le comprennent pas, ou n'ont pas le courage de le faire par un lâche respect humain ou sous prétexte de travaux et d'affaires, vous du moins, cher lecteur, comprenez-le et mettez-le en pratique. Vous serez par là l'ami et le favori de Dieu, durant la vie et à la mort, et vous donnerez un grand exemple à un siècle indifférent qui finira par vous admirer et par vous porter envie.[394]

CHAPITRE IX DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

Le chef-d'œuvre de la citation, ce n'est pas le monde que nous habitons; ce n'est pas le ciel avec les anges qui le peuplent, c'est la Vierge Marie, la créature de toutes la plus parfaite, ornée de tous les dons de la nature et de la grâce, et préparée par la Trinité pour être la digne Mère du Fils de Dieu fait homme. Associée sur [a terre à tous les mystères de Notre-Seigneur, elle est associée au ciel à sa gloire et à sa puissance. Elle est la Reine des anges et des hommes, la Protectrice de l'Eglise et l'Avocate de l'humanité tout entière. Sa prière tient de la nature du commandement, et elle est toujours exaucée. Elle est, au témoignage des plus grands docteurs de l'Eglise, la dispensatrice des grâces, les distribuant, comme elle le veut, à ceux qui l'invoquent. Aussi, tous les saints docteurs nous disent-ils que la protection de Marie est un gage assuré de salut, qu'un vrai serviteur de Marie ne saurait périr, que l'invocation de la Sainte Vierge est moralement nécessaire pour obtenir les grâces dont nous avons besoin, et qu'on risque fort de se perdre en ne l'invoquant pas. « Nous avons besoin, dit saint Bernard, d'une Médiatrice auprès de notre Médiateur Jésus, et il n'y en a pas de plus utile que Marie. » Sans doute, les autres saints jouissent tous d'un vrai crédit auprès du Dieu qui les couronne, et dont ils sont les amis; et nous avons beaucoup à gagner à nous adresser à eux. Saint Joseph, en particulier, qui a été constitué le Patron de l'Eglise universelle par les Souverains Pontifes, [395] a, au ciel, une puissance merveilleuse, tellement que sainte Thérèse déclare ne lui avoir rien demandé qu'elle ne l'ait obtenu; mais Marie est la Reine de tous les saints, et ne demande rien à Dieu que toute la cour céleste ne le demande avec elle. Aussi l'a-t-on appelée avec raison la Toute -Puissance suppliante. De plus, elle est notre Avocate miséricordieuse. Au Calvaire, elle a offert pour notre salut le sacrifice de son divin Fils. Là, Jésus mourant nous l'a donnée pour Mère, et, dès lors, elle nous a adoptés pour ses enfants. Sommes-nous affligés, elle est notre consolation et la cause de notre joie; sommes-nous tentés, elle est terrible pour Satan comme une armée rangée en bataille ; sommes-nous malades, elle est notre salut; sommes-nous pécheurs, elle est notre refuge. Donc, honorons-la et dressons-nous à elle avec confiance dans nos besoins.

L'invocation du seul nom de Marie met les démons en fuite. « Si tous les hommes dans les tentations avaient toujours et aussitôt recours à Marie, en verrait-on un seul se perdre ? Celui-là tombe et se perd qui ne recourt point à Marie ! » Ainsi parle saint Liguori. Jérôme Emilien, d'une famille sénatoriale de Venise, était un vaillant capitaine, que ses compatriotes chargèrent de la défense de Castelnovo. Hélas ! Il fut vaincu et fait prisonnier par les Allemands, qui le jetèrent dans une dure prison.

N'ayant devant les yeux que l'aperspective d'une mort prochaine, il se souvint de la Vierge de Trévisé qu'il avait invoquée dans son enfance. Il s'adressa à elle avec confiance. Marie elle-même vint le visiter dans sa prison, lui en ouvrit les portes et fit tomber ses chaînes. Emilien s'échappe [396] et va suspendre ses chaînes à l'autel de Notre-Dame de Trévisé. Il change de vie, fonde une Congrégation religieuse qui s'occupe des orphelins, et meurt en saint. Ah ! Pécheur, invoquez Marie *Salve vincla reis*, et venez déposer à ses pieds la chaîne de vos habitudes coupables.

Il est une prière, la plus belle de toutes après le *Notre Père*, qu'il faut réciter souvent, c'est l'*Ave Maria* ou je vous salue, Marie. De grands saints ont composé des livres entiers sur l'efficacité de cette prière- Aussi saint Liguori conseillait-il dans ses missions aux hommes et aux jeunes gens de la réciter trois fois par jour en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie, afin d'obtenir par là la pureté. Il est des hommes qui ne se contentent pas de réciter l'*Ave Maria* trois fois par jour; ils disent bravement leur chapelet, au moins dans leur lit avant de s'endormir, Louis XIV le récitait tous les jours; le docteur Récamier, une des célébrités médicales de notre siècle, le disait en allant voir ses malades. Les Congrégations de la Sainte Vierge sont, au dire de saint Liguori, « une arche

de Noé dans laquelle les pauvres séculiers trouvent un refuge contre le déluge de tentations et de péchés dont le monde est inondé ».

Le duc de Popoli, qui mourut à Naples en 1605, déclara, avant le dernier soupir, qu'il devait à la Congrégation toutes les grâces qu'il avait reçues de Dieu. Puis, appelant son fils : « Mon fils, lui dit-il, priez instamment qu'on vous admette à la Congrégation ; je n'ai, rien de plus cher à vous laisser ni à vous recommander ».

Que les hommes et les jeunes gens ne se privent donc pas des secours qu'offrent Tes confréries établies dans leurs paroisses. **[397]**

Le scapulaire de la Sainte Vierge orne la poitrine de nos soldats. Lorsqu'on 1632, Louis XIII faisait le siège de Montpellier, M. de Beauregard, qui était à côté de lui, reçut deux balles en pleine poitrine. Il chancela, mais ne tomba pas. On trouva deux balles aplaties sur son scapulaire. A la vue de celle merveille, le roi s'empressa, lui aussi, de se revêtir du scapulaire.

Le général Chareton, ancien député et ancien sénateur, parlant de sa conversion à deux de ses collègues, leur dit ces paroles Si vous voulez retrouver la paix du cœur, faites comme moi ; je dois ma conversion a mon scapulaire, que je n'ai pas cessé de porter depuis la guerre de Crimée. »

Quel est l'homme ou le jeune homme chrétien qui n'ait pas sur lui une médaille de la Sainte Vierge ? Le maréchal Bugeaud a porté, dans tout le cours de ses campagnes d'Afrique, la médaille que sa fille lui avait donnée au départ. Un jour qu'il était parti avec ses soldats pour une expédition, il s'aperçut, deux heures après, qu'il l'avait oubliée. Il appela aussitôt un spahi et lui dit : « Mon brave, j'ai laissé ma médaille 'flans ma tente; je ne puis livrer bataille sans elle; j'arrête l'armée, et, montre en main, je t'attends dans une heure. » Le cavalier part à toute bride, et une heure après, il était de retour. Bugeaud prend sa médaille, la baise en présence de tout son état-major, la replace sur sa poitrine, et dit à haute voix : « Maintenant, marchons : avec ma médaille, je n'ai jamais été blessé. »

Le célèbre Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, avait toujours chez lui une image de la Mère de Dieu; il ne sortait jamais de sa chambre sans lui demander à deux genoux sa **[398]** bénédiction ; et il baisait la terre en son honneur. Les pèlerinages de la Reine du ciel attirent aujourd'hui, au tant que dans les plus beaux siècles, les hommes et les jeunes gens. On les voit prier, chanter des cantiques, communier, à La Salette, à Lourdes, à Pontmain. Et certes, la réception des sacrements dans les pèlerinages et aux jours de fête de la Sainte Vierge est assurément la meilleure manière de se la rendre propice. Marie ne tient à rien tant qu'à nous voir nous unir à son divin Fils, et elle serait bien suspecte, la dévotion d'un homme qui, comptant sur quelques pratiques de piété envers Marie, ajouterait péché sur péché.

La peste sévissait à Tolfa, et le gouverneur des mines d'alun payait son tribut à l'épidémie. Or, ce personnage avait une mauvaise réputation sous le rapport des mœurs. Le bienheureux Crispin de Viterbe l'alla voir : « Si vous voulez que la Sainte Vierge vous guérisse, lui dit-il en entrant, il ne faut pas offenser son Fils: qui offense J'un, afflige l'autre. » Le gouverneur se mit à pleurer et promit de changer de vie; il tint parole et vécut saintement après que le Bienheureux l'eut guéri, en faisant sur lui le signe de la croix avec une médaille de la Sainte Vierge.

O vous donc, qui comprenez tout ce que Marie, votre Mère, mérite d'amour, et qui voulez lui donner vos affections, travaillez tout d'abord à renoncer à toute habitude gravement coupable; conjurez Marie de vous aider à rompre vos chaînes; remettez, votre cœur entre ses pures mains; consacrez à Marie vos affections, et elle les détachera de ce qui les profane ; et. une fois que vous aurez secoué le joug du démon, vous pourrez dire à la Vierge: Maintenant, je vous aime en toute vérité, **[399]** je suis votre enfant, gardez-moi et défendez-moi. En effet, elle vous défendra à la vie et à la mort des attaques de l'ennemi du salut, et sera pour vous la porte du ciel.

CHAPITRE X DÉVOTION A LA SAINTE FAMILLE

Cette dévotion complète la dévotion à la Sainte Vierge. Elle ne s'adresse pas à Marie seule, elle envisage la vie cachée de Jésus à Bethléem et à Nazareth, en la compagnie de sa divine Mère et de saint Joseph.

Rien n'est plus légitime que cette dévotion, qui a, du reste, toujours existé dans l'Église, car, dès les premiers jours du christianisme, les fideles ont adoré Jésus-Christ comme leur Dieu, honoré Marie comme sa Mère, et les saints, saint Joseph, par conséquent, comme les amis de Dieu Jésus, Marie, Joseph, c'est le plus beau tableau que Je ciel ait montré à la terre. Ce sont là les trois plus puissants personnages qui aient vécu ici-bas ; Jésus seul y est digne d'adoration, car il est véritablement Dieu fait homme pour l'amour de nous; mais Marie, sa Mère, mérite une vénération qui l'emporte sur tout le culte que nous rendons aux saints et aux anges eux-mêmes; et saint Joseph, l'émule des vertus de Marie, le gardien et le témoin de sa pureté, le gouverneur choisi par le Père céleste pour protéger l'enfance et la jeunesse de son divin Fils, n'occupe-t-il pas dans le plan divin et au ciel une place à part, et n'a-t-il pas par conséquent un droit particulier aux hommages de [400] tous les chrétiens, lui que les Papes ont établi le Patron de l'Église universelle ?

« Quelques-uns, dit saint Léonard de Port-Maurice, ont appelé la Sainte Famille une trinité terrestre. Que n'ai-je des paroles capables de dépeindre cette admirable trinité de Jésus, Joseph et Marie ! »

Rendez-donc de fréquents hommages à l'adorable Trinité dans le ciel, au Père, au Fils et au Saint-Esprit; mais honorez aussi la trinité sainte qui habite visiblement parmi nous sur la terre : Jésus. Marie, Joseph. Gravez dans votre cœur en lettres d'or ces trois noms, ces noms célestes, prononcez-les souvent, écrivez partout : Jésus, Marie, Joseph. Que ce soient les premières paroles que vous enseignez à vos enfants. Répétez plusieurs fois par jour ces noms sacrés, et qu'ils soient encore sur vos lèvres au moment où vous rendez le dernier soupir. »

Aussi Léon XIII a-t-il loué le culte de la Sainte Famille et établi en son honneur une fête qui se célèbre aujourd'hui dans l'univers entier. Rien n'est donc plus légitime que le culte de la Sainte Famille.

Ajoutons que rien n'est plus salubre à chaque âme en particulier. Le culte de la Sainte Famille, en effet, comprend à lui seul les trois dévotions à Jésus, Marie et Joseph, envisagées séparément. La dévotion de la Sainte Famille nous assure donc tous les avantages des trois autres dévotions, elle nous attire la protection de Jésus, de Marie et de Joseph à la fois, en même temps qu'elle les offre tous trois à notre vénération, à notre amour et à notre imitation. De plus, elle est si capable de sanctifier les familles que Notre Saint-Père le pape Léon XIII [401] a établi une Association universelle des familles chrétiennes sous la protection de la Sainte Famille de Nazareth. Voulant par là placer toutes les familles chrétiennes sous la protection de Jésus, Marie, Joseph, et leur présenter le modèle le plus parfait de toutes les vertus domestiques. Mais laissons parler ce grand Pontife lui-même :

« Nous avons déclaré qu'une association de ce genre est utile, salubre, parfaitement appropriée aux besoins de l'époque où nous sommes.

Ceux qui connaissent et déplorent avec nous le changement et la corruption des mœurs, l'affaiblissement et la ruine de l'amour de la religion et de la piété dans les familles, l'ardeur des convoitises pour les choses terrestres de cette, souhaiteront du moins qu'on apporte un remède salubre à tant et à de si grands maux.

Et en vérité on ne peut rien imaginer de plus salubre et de plus efficace pour ces familles que l'exemple de la Sainte Famille qui embrasse la perfection de toutes les vertus

domestiques. C'est pourquoi, ils auront soin d'enrôler dans cette pieuse association le plus grand nombre possible de familles, surtout les familles des ouvriers, auxquelles on s'efforce surtout de tendre des pièges....

Que Jésus, Marie, Joseph ainsi invoqués dans le sanctuaire domestique, nourrissent la charité, règlent la conduite, provoquent par leur exemple à la vertu, et qu'adoucissant les misères de cette terre ils les rendent plus faciles à supporter. »

Ainsi parlait le Souverain Pontife dans son Bref .du 14 juin 1892, et que pourrions-nous y ajouter ?

Tout jeune homme vraiment chrétien aura donc soin de se consacrer à la Sainte Famille en s'enrô-[402] lant dans cette association. Pour exciter sa dévotion à Jésus, Marie et Joseph, il exposera dans sa chambre une image de la Sainte Famille, aux pieds de laquelle il fera ses prières, et au besoin invitera ses parents à l'imiter. Nul doute que par là il n'attire sur lui et sur les siens d'abondantes bénédictions¹. [403]

APPENDICE DES ETATS DE VIE ET DE LA VOCATIONS

Ecrivant pour des jeunes gens qui ont à choisir un état de vie, et pour des pères de famille qui ont à donner des conseils à leurs enfants à ce sujet, nous ne devons pas omettre de traiter cette question grave entre toutes, de laquelle dépend souvent le bonheur temporel et éternel d'un homme. Nous avons écrit sur la vocation un livre que nos lecteurs pourront consulter². Nous nous bornerons donc ici à l'essentiel. Après quelques réflexions générales sur le choix d'un état, nous parlerons successivement du mariage, du célibat et du veuvage, de l'état religieux et du sacerdoce.

I- *Du choix d'un état.*

Un païen fameux, Cicéron, a écrit : « Avant tout, il faut arrêter ce que nous vouions être et le genre de vie que nous voulons embrasser. Cette délibération est de toutes la plus difficile; car la jeunesse étant infirme dans ses conseils, chacun se choisit le genre de vie qui lui plaît davantage, et il se trouve ainsi engagé dans une carrière avant d'avoir pu juger qu'elle était pour lui la meilleure. » Après avoir entendu la sagesse païenne, écoutons la sagesse chrétienne. Saint Alphonse de Liguori écrivait à un jeune homme : « Le choix d'un état est une affaire de la dernière importance [404] parce que de la ,dépend la salut éternel .Celui qui embrasse l'état auquel Dieu l'appelle se sauvera facilement ,mais, pour celui qui n'obéit point à la vocation divine il lui sera difficile ,et même moralement impossible de se sauver. La plus grande partie de ceux qui se sont damnés pour n'avoir pas correspondu à leur vocation ».

Dans toutes ses actions, l'homme doit se conduire d'après sa raison, et abdiquer cette raison, quand il s'agit de prendre une détermination de laquelle dépend le bonheur de la vie, ce serait l'aveuglement le plus étrange et le plus fatal. Le chrétien ,dans chacune de ses œuvres, doit se laisser guider par sa foi, mais la lumière de sa foi lui est-elle jamais plus nécessaire que dans le choix de l'état ? Qui ne voit que le salut éternel est intéressé à ce choix ? Il importe donc que chacun ,pour résoudre d'une manière décisive ,la question de la vocation ,prenne les moyens de connaître l'état dans lequel il pourra vivre d'une manière plus agréable à Dieu et plus utile pour son salut .C'est parce qu'on s'engage en étourdi dans telle ou telle carrière que tant d'homme souffrent d'ici- bas ,comme des membres déboîtés ils sont en dehors de leur voie ,et rien ne leur réussit.

¹ Celui qui voudront avoir de plus amples détails sur la dévotion de la Sainte Famille liront avec fruit noire livre intitulé : *Le Culte et l'Imitation de la Sainte Famille*. 5, rue Bayard, Paris. »

² Voir des États de vie *chrétienne et de la Vocation* d'après les Docteurs de l'Église et les théologiens; et *Quelle est ma vocation?* 5, rue Bayard, Paris, volume

Or, les moyens à employer pour ne pas s'égarer dans son choix sont la prière, la réflexion et les conseils sincères.

Saint Alphonse écrivait encore à ce même jeune homme : « Il faut, en outre, prier instamment le Seigneur de vous faire connaître sa volonté, quel que soit l'état auquel il vous destine. Mais remarquez bien que pour obtenir cette lumière, vous devez la demander en vous tenant dans une pieuse [405] indifférence. Celui qui prie Dieu de l'éclairer sur le choix d'un état sans être dans cette indifférence, et qui, au lieu de se conformer à la volonté de Dieu, demande plutôt qui; Dieu se conforme à la sienne, ressemble à un pilote qui feint de vouloir, mais qui, en réalité, ne veut pas que son vaisseau avance: il commence par jeter l'ancre à la mer, et, ensuite, il tend les voiles. Le Seigneur ne communique point sa lumière aux personnes ainsi disposées, et il ne leur parle point. Si, au contraire, vous le suppliez avec une généreuse indifférence et avec la résolution de suivre sa volonté, il vous fera connaître clairement l'état qui est le meilleur pour vous. » Un jeune homme, à dater de sa Première communion, n'a rien de plus important à demander à Dieu que la grâce de connaître sa vocation. C'est en s'adressant avec confiance à la Sainte Vierge qu'il réussira plus sûrement à être éclairé d'en haut à ce sujet. C'est par Marie que saint Louis de Gonzague connut les desseins de Dieu sur lui. En second lieu, il faut réfléchir, non pas d'après les idées du monde, ni d'après ses préjugés, mais d'après les lumières de la raison et de la foi. C'est ce que remarque encore saint Liguori dans la lettre que nous citons. « Si donc, dit-il, vous voulez choisir l'état le plus sûr pour arriver au salut, ce qui est tout pour nous, considérez que votre âme est immortelle, et que la fin pour laquelle Dieu vous a mis en ce monde n'est certainement pas d'y acquérir des richesses et des honneurs, ou d'y mener une vie commode et agréable, mais c'est uniquement pour mériter la vie éternelle par la pratique des vertus : *Finem vero, vitam aeternam*. Au jour du jugement, il ne vous servira de rien [406] d'avoir élevé votre maison, ni d'avoir figuré avantageusement dans le monde; mais seulement d'avoir aimé et servi Jésus-Christ, qui doit vous juger. Le mal est que, dans le siècle, on pense peu à Dieu, et peu aussi à l'autre monde, où nous devons demeurer éternellement. Toutes les pensées, ou presque toutes, s'appliquent aux choses de la terre ; de là vient que ta vie est malheureuse, et plus malheureuse encore est la mort. Si donc vous voulez être sûr de bien choisir votre état de vie, représentez-vous à la mort, et choisissez l'état que vous souhaiterez alors d'avoir choisi. Alors, il ne sera plus temps de réparer votre faute, si vous commettez celle de négliger votre divine vocation, pour suivre le penchant naturel qui vous porte à vivre avec plus de liberté. Considérez que toutes les choses d'ici-bas ont une fin. La scène de ce monde doit finir un jour pour chacun de nous. » Saint Simon de Crespy-en-Valois était fils du vaillant Raoul de Crespy, descendant de Charlemagne. Son père le fit élever à la cour de Guillaume-le-Conquérant, afin de lui apprendre l'art de la guerre; et le jeune homme excella, en effet, dans le métier des armes. Il fit bien voir plus tard sa valeur en défendant ses droits pendant trois ans contre Philippe I^{er}, roi de France; mais une blessure qu'il reçut dans un combat le fit réfléchir sur la vanité des choses de ce monde. Plus tard, faisant transporter le corps de Raoul, son père, du château de Montdidier à celui de Crespy, il voulut voir encore une fois les restes de son père. A la vue des ravages de la mort, il s'écria : « Est-ce donc bien là le corps de Raoul, ce guerrier si redouté dans l'art des sièges! Voilà donc où aboutit la gloire des grands du monde! » Et bientôt après il alla s'enfermer dans le monastère de Saint- [407] Oyend, en Franche-Comté, et il y devint un saint. Enfin, il faut consulter. Et c'est là qu'il y a lieu de s'étonner de la folie de ces jeunes gens qui, à l'âge des illusions, de l'inexpérience, prennent d'eux-mêmes, sans demander avis à personne, un parti des plus graves pour leur avenir. C'est là une témérité inexplicable qui ne peut avoir que les suites les plus fâcheuses. Mais à qui demander conseil? Toujours et pour tout à son confesseur, en lui faisant bien connaître ses dispositions. S'il s'agit du mariage, il faut de plus demander l'avis de ses parents qui, dans ce cas, ont plus d'expérience que qui que ce soit. Mais quand il s'agit du célibat ou de la

vie religieuse, les parents n'ayant aucune expérience à cet égard, comme le remarque saint Alphonse de Liguori, ce n'est pas à eux, mais à un prêtre éclairé qu'il faut demander des lumières que n'ont pas les gens du monde. Le grand théologien Suarez conseille même, dans ce dernier cas, de choisir un prêtre qui ait des idées justes sur la vie religieuse, et qui en ait, s'il est possible, quelque expérience.

//. — *Du mariage.*

Le mariage est un état saint, établi par Dieu lui-même, et élevé par Nôtre-Seigneur à la dignité de sacrement. Le recevoir donc en état de péché grave, c'est un sacrilège qui peut attirer sur tout un avenir la colère de Dieu. Malheur donc aux jeunes gens qui ne demandent que pour la forme un billet de confession, ou qui se confessent sans contrition, sans ferme propos. Malheur aussi à ceux qui, avant de s'engager dans cet état, entretiennent des liaisons dangereuses et peut-être coupables ! A ces téméraires qui, oubliant les [408] règles les plus vulgaires de la prudence chrétienne, se permettent des entretiens tête-à-tête et des familiarités que saint Jérôme appelle le commencement de l'agonie de la vertu ! Quand la passion unît, bientôt elle divise. Et il n'est pas rare de voir une vie de discorde et de haine succéder de près à des liaisons qui alarmaient la pudeur. C'est la justice de Dieu s'exerçant, dès ce monde, sur ceux qui l'offensent. Et cette justice n'épargnera pas ces parents, ni ces maîtres aveugles ou coupables qui ont été, par leur négligence, les complices des égarements de leurs enfants et de leurs serviteurs. Mais, dira-t-on, il est nécessaire de connaître celui ou celle avec qui on doit vivre toujours. Et ne peut-on pas se connaître en se voyant en présence des parents ? Faut-il risquer de perdre une âme en se perdant soi-même, et d'attirer sur son avenir la malédiction divine ? Qu'on ne s'écarte donc jamais, en se préparant au mariage, des règles suivantes : 1° jamais d'entretiens tête-à-tête où le démon fait le troisième, selon le langage de Fénelon ; 2° que les entrevues, même en présence des parents, ne soient ni longues ni fréquentes ; 3° qu'on ait soin de s'y rappeler la présence de Dieu et d'y garder la modestie des yeux et des manières, ne descendant jamais à aucune familiarité. De ce que le mariage est un état saint, il n'en faut pas conclure qu'on soit obligé de l'embrasser. Il est très certain qu'il n'y a aucun précepte de Dieu ni de l'Église qui oblige qui que ce soit à se marier. Ce n'est que par accident qu'un prince, pour conserver la paix et assurer le maintien de la foi dans son royaume pourrait être obligé d'embrasser cet état. Celui qui, tombant dans les fautes contre la chasteté, ne voudrait pas employer [409] d'autres moyens lie s'en corriger, serait aussi tenu de se marier, et cela au plus tôt. C'est un abus de retarder le mariage dans ces conditions. Mais s'il veut employer d'autres moyens, il n'y est pas tenu. Après tout, le mariage n'est pas nécessaire pour s'affranchir du péché. Qui ne peut, avec la prière, triompher de toutes les tentations ? demande saint Alphonse de Liguori. Ce saint docteur écrivait à un jeune homme : « Quant à l'état conjugal, je ne puis vous le conseiller, puisque saint Paul ne le conseille à personne, à moins qu'il n'y eût nécessité, par suite d'une incontinence habituelle, nécessité qui, j'en suis sûr, n'existe pas pour vous. » Pour s'engager dans cet état d'une manière prudente et chrétienne, « il faut, dit le docteur angélique, faire attention au choix qu'on fait d'une épouse, et à l'intention qu'on a en se mariant. Comme le dit un philosophe, une femme bonne est un oiseau rare sur la terre. Et le Sage dit : « J'ai trouvé un homme sur mille, mais entre toutes les femmes, je n'en ai pas trouvé une. » Il faut donc, dans ce choix, prendre garde de se tromper d'une manière irréparable. Une fois le mariage contracté, il n'y a plus d'épreuve ; il faut garder toujours l'épouse que l'on a choisie, fût-elle colère, insensée, difforme, orgueilleuse. » Il faut choisir une femme vertueuse ; car la femme est un aide pour l'homme dans l'affaire du salut. Si elle est bonne, elle est un aide d'autant plus grand qu'il sera plus familier ; si elle est mauvaise, elle créera de grands obstacles au salut. Mais parce que personne ne peut avoir une épouse vertueuse si Dieu ne la lui donne, celui qui veut se marier, doit la demander à Dieu en priant, en faisant prier et en distribuant des aumônes. Car, [410] dit le Saint-Esprit, *une maison et les richesses nous sont données par les parents ; mais c'est*

proprement Dieu qui donne une femme sage. Il faut la prendre dans une bonne famille : qu'elle ne soit pas la fille d'un usurier où d'un voleur. Il faut qu'elle soit de la même condition que son mari, et, autant que possible, du même âge et ait les mêmes qualités que lui, autrement, l'union peut en souffrir. » Saint Chrysostome insiste plus fortement encore que saint Thomas sur ce sujet : « Quand nous achetons une maison, dit-il, ou quand nous louons un serviteur, nous interrogeons avec soin leurs anciens maîtres, nous étudions leurs qualités, à plus forte raison faut-il agir ainsi quand il s'agit de se choisir une épouse. Nous pouvons, en effet, si une maison ne nous convient pas, la vendre de nouveau ; nous pouvons nous défaire d'un méchant serviteur. Il n'en est pas ainsi d'une femme: vous devez la garder toujours, à moins que vous ne vouliez vous rendre coupable d'adultère, comme le dit l'Évangile, en faisant divorce avec elle.» C'est un mal plus grand que tout autre que la femme méchante, fût-elle même pauvre; mais si la richesse vient au secours de sa malice, le mal est doublé; et elle devient une bête féroce que nulle avance ne peut apaiser. Je sais que les aspics s'apaisent si on les flatte doucement avec la main, que les lions, les tigres, les léopards s'appriivoisent: mais une femme méchante, si vous l'attaquez, entre en fureur, et si vous cherchez à l'apaiser, en devient plus insolente.. La crainte de Dieu ne met pas un frein à sa langue, elle ne pense jamais aux jugements de Dieu, elle ne connaît pas les lois de l'amitié; elle n'a pas peur de livrer à la mort son mari. N'est-ce pas ce [411] qui arriva à la femme de Job ? Elle ne fut point émue de pitié, quand, elle vit les entrailles de son mari brûlées par des ulcères comme par des charbons ardents, et ses chairs rongées par les vers. Elle ne fut point attendrie en le voyant abattu, succombant à ses angoisses, tirant constamment de sa poitrine de profonds soupirs ; elle ne fut pas touchée en le considérant nu et couché sur un fumier, lui qui naguère était revêtu de pourpre comme les rois. Et Dalila n'en fit-elle pas autant pour Samson¹; Est-il une lionne qui agisse ainsi envers le lion ? Pour tout dire, en un mot, que celui qui a une méchante femme sache qu'il a déjà reçu le châtement de ses iniquités! Écoutez, en effet, l'oracle du Saint-Esprit : *Une mauvaise femme eut donnée au méchant comme la part qui revient à ses Œuvres.*» Celui qui recherche dans le mariage la fortune plutôt que la vertu, se donne une maîtresse qui le domine plutôt qu'une épouse soumise. La fortune de la femme est la cause des tourments perpétuels du mari. Et si la femme vient à mourir, qu'il doive aussitôt rendre sa fortune à ses parents, au lieu de s'être enrichi de ce qu'elle lui a apporté, il risque d'en être ruiné.» Si nous réfléchissons à tout cela, nous ne regarderons pas les richesses, mais la probité, l'honnêteté, la sagesse. Une femme qui a du cœur, de la probité, de la modestie, supportera mieux la pauvreté que les richesses; tandis qu'au contraire une femme d'un caractère difficile, querelleuse, intempérante, trouverait dans la maison d'immenses trésors, les dissipera plus vite qu'une tempête, et entraînera son mari dans la pauvreté et des maux innombrables.» Ne cherchons donc pas les richesses, mais une [412] femme qui sache bien administrer celles que nous avons. Un esprit qui sait se contenter de peu s'empare de beaucoup sur la fortune. Ce que nous devons rechercher surtout dans le mariage, c'est d'éviter le péché et le vice surtout, nous n'avons à le désirer qu'afin d'y trouver un moyen de mener une vie pure; ce qui arrivera si nous avons uni; épouse qui nous oblige à la piété, à la tempérance, à la probité. La beauté du corps, si elle n'est pas jointe à la vertu de l'âme, peut ravir le cœur d'un mari pendant dix, vingt ou trente jours, mais pas au delà: car ces attraits s'évanouissent dès qu'on découvre dans une femme des défauts; mais une femme qui a la beauté de l'âme, en donnant à mesure que s'écoulent les années des preuves nouvelles de sa vertu, excite dans le cœur de son époux une affection de plus en plus vive. » Saint Louis, roi de France, épousa, le 27 mai 1235, Marguerite, fille de Raymond Bérenger, comte de Provence. Elle n'avait que dix mille livres de dot; mais Louis crut avoir trouvé un grand trésor en trouvant une épouse d'un tel mérite. Elle avait les mêmes goûts que lui pour la piété et pour l'exercice de la charité. Jamais elle ne se mêlait d'aucune affaire, à moins qu'elle ne fût appelée, ou à moins qu'il ne s'agit du soulagement des malheureux ou du pardon des criminels. Elle

suivait le roi partout, même dans ses expéditions lointaines. Après son décès, elle se retira dans le couvent qu'elle avait fondé au bourg de Saint-Marcel, près Paris, et où, après une sa in te vie, elle mourut pieusement, âgée de soixante-dix ans. Son corps, précédé et suivi des pauvres, qui l'appelaient leur mère, fut porté à Saint-Denis. On est heureux d'entendre un homme du monde[413] parler sur ce sujet comme les saints docteurs. « Tenez votre cœur libre de toute chaîne d'amour plutôt que de l'engager à une femme douée de peu de qualités, écrivait Silvio Pellico. Un homme-qui n'aurait pas des sentiments élevés pourrait être heureux avec elle; vous, vous ne le pourriez jamais. Il vous faut, ou une perpétuelle liberté, ou une compagne qui réponde à la généreuse idée que vous avez de l'humanité, et, en particulier, de la femme. Plus vous êtes aimant par caractère, et disposé à vénérer la femme de mérite, plus vous devez vous faire une obligation de ne pas vous contenter dans une femme de vertus médiocres pour lui donner le nom d'amie.» Les jeunes gens d'une morale plus large, et les jeunes personnes qui leur ressemblent, se moqueront de vous, et diront que vous êtes hautain, sauvage, bigot. N'importe: méprisez leurs jugements. Vous ne devez être ni hautain, ni sauvage, ni bigot; mais vous ne devez jamais prostituer vos affections. Soyez ferme à tenir votre cœur libre, ou à n'en faire hommage qu'à une femme qui ail plein droit à votre estime.» La femme qui souffre à ses pieds un homme puérilement esclave, ployé à supporter bassement ses mille caprices, uniquement occupé d'afféteries et de gentillesse amoureuses, laisse bien voir qu'elle n'a une idée élevée ni de lui ni d'elle-même. Et celui qui se complaît dans une telle vie, celui qui aime sans aucune noble vue, sans se proposer de devenir meilleur, en rendant hommage à une grande vertu, celui-là consume misérablement son esprit et son cœur, et il est difficile qu'il lui reste assez d'énergie pour [aire jamais au monde quelque chose de bon. Je ne parle pas des femmes de mauvaises mœurs; l'homme hon-[414] nête en a horreur, et c'est une grande ignominie d'avoir avec elles la moindre relation. »« Quand vous avez à choisir une épouse, continue saint Chrysostome, étudiez non seulement les lois civiles, mais encore les lois de l'Église; car c'est selon celles-ci et non selon celles-là que vous serez jugé au tribunal de Dieu. En ne respectant pas los premières, le plus souvent vous en serez quitte en payant une amende; mais en méprisant les secondes, vous méritez les supplices qui: rame endurera dans les feux qui ne s'éteignent point-. » Il faut donc connaître les empêchements de mariage que l'Église a sagement établis pour le bien de ses enfants, et les respecter. On en trouvera l'énumération dans notre *Livre de tous*. • « Celui qui veut se marier, ajoute saint Thomas, doit avoir une intention droite. Qu'il n'ait point en vue de satisfaire ses passions, mais d'avoir des enfants, d'éviter le péché, de laisser après lui un héritier qui serve Dieu. L'ange dit, en effet, au jeune Tobie, que le démon avait de l'empire sur ceux qui, en se mariant, bannissent Dieu de leur cœur, et n'ont en vue que de satisfaire de brutales passions. Aussi, ce jeune homme, fidèle à cette recommandation, pouvait-il dire à Dieu : *Seigneur, vous savez que je choisis une épouse, non pour satisfaire mes passions, mais par désir d'avoir des enfants qui bénissent votre nom dans les siècles des siècles.* »

« Marchez à l'autel, dit Silvio Pellico, avec de saintes pensées, avec une véritable résolution de rendre heureuse celle qui vous confie le soin de ses jours, celle qui abandonne le nom de ses pères pour prendre le voire, celle qui vous préfère à tout ce qu'elle eut de plus cher jusqu'alors, et qui espère, devenue votre épouse, donner la vie à de[415] nouvelles créatures intelligentes appelées à posséder Dieu. » Ici comme dans toute autre circonstance de la vie, vous devez observer avec quelle prodigieuse facilité l'homme passe du bien au mal ; vous devez observer que ce qui le rend misérable, c'est toujours le manque d'une volonté forte; que ce qui remplit la société de désastres et de turpitudes, c'est la rareté des caractères fermes.« Un mariage ne peut Être heureux qu'a cette condition : chacun des époux doit se prescrire, pour premier devoir, cette invariable résolution : Je veux toujours aimer et honorer le cœur auquel j'ai donné empire sur le mien. » Terminons par la recommandation de saint. Jean Chrysostome : « Ne

déshonorons pas les noces chrétiennes par les pompes du monde. Que ce qui arriva aux époux de Cana, en Galilée, ait lieu aujourd'hui pour ceux qui se marient; qu'ils aient le Christ parmi eux. Si donc vous chassez des noces Je démon, si vous retranchez les chants obscènes -et efféminés, les pompes diaboliques, les danses immodestes, le tumulte, les rires immodérés et tout ce qui est inconvenant, le Christ y assistera. » *Du célibat, de la virginité et du veuvage.*

Il n'est peut-être pas de question aussi obscurcie par les préjugés que celle du célibat. Traitons-la donc, non selon les dires du monde, mais selon la vérité. Le célibat est l'état de celui qui reste sans se marier. Si celui qui l'embrasse s'est toujours conservé pur de tout plaisir honteux, et s'engage par vœu à rester toujours pur, le célibat devient la virginité, qui est aussi bien une vertu [416] pour les hommes que pour les femmes. Le malheur est qu'on fait poser sur le célibat tous les désordres de ceux qui le déshonorent, ce qui est injuste. Quand même un grand nombre d'époux seraient ou infidèles ou vicieux, le mariage resterait néanmoins en lui-même un état saint. Que fait donc à la nature du célibat en lui-même, la vie licencieuse de certains célibataires ? « Ne vous laissez pas exalter par ces hyperboles, dit aux jeunes gens, à ce sujet, Silvio Pellico, qu'on n'accusera pas d'être trop dévot, car il a passé une partie de sa vie loin de toute pratique religieuse. Il n'est que trop vrai que le célibat a ses scandales. Mais les bras et les pieds servent aussi d'instruments à de grotesques et indécentes conflits. Les bras et les pieds sont-ils pour cela une chose détestable? » Que ceux qui entassent les considérations sur l'immoralité prétendue nécessaire du célibat, mettent aussi quelque attention à compter les maux qui résultent d'un engagement matrimonial contracté sans inclination. Les exemples de ces sortes de mariages sont si communs, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour en voir. Personne ne m'accusera d'exagération. Le célibat aussi est dans la nature. S'affliger de ce que tous ne s'occupent pas à fonder île nouvelles familles, c'est un complet ridicule. Le célibat, quand on s'y attache pour de bonnes raisons, et qu'on le garde avec honneur, n'a rien de méprisable. Il est même digne de la plus grande considération, comme toute espèce de sacrifice fait dans de bonnes vues. Libre des soins qu'exigé une famille, le célibataire a plus de temps et plus de vigueur pour se consacrer à de hautes études, ou aux fonctions élevées de la religion ; il dispose de plus de moyens [417] pour soutenir les familles de ses parents qui ont besoin de secours; il jouit d'une plus grande liberté d'affection, et peut la répandre sur un grand nombre de malheureux. Et tout cela ne serait pas un bien ? » Fut-elle stérile, l'existence d'Épaminondas qui demeura dans le célibat pour mieux servir sa patrie, et qui répondit à ceux qui lui reprochaient de ne pas laisser d'enfant : « Je laisse pour héritière de mon nom la victoire de Leuctres. » Ces réflexions ne sont pas inutiles. Pour abandonner ou embrasser le célibat, il faut, savoir ce qu'on embrasse ou ce qu'on abandonne. Les déclamations partiales pervertissent le jugement. » Silvio Pellico parle le langage du bon sens et de la sagesse; mais, depuis le commencement de ce siècle, époque où il a écrit, les idées païennes ont fait du progrès, et c'est pourquoi nous devons entrer ici dans plus de détails. Il est certain, par l'expérience et la raison, que le célibat est possible, autrement Noire-Seigneur n'y exhorterait pas dans l'Évangile. Or, il est incontestable qu'il y exhorte, et que l'Église catholique impose le célibat à tous ses ministres, et c'est ce qui fait la gloire de son sacerdoce. Le P. Lacordaire écrivait à un jeune homme, devant lequel un médecin avait osé soutenir que la chasteté est impossible : Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu. » Il est certain que le célibat est permis, puisque le mariage n'est pas obligatoire, à moins qu'on ne veuille pas prendre d'autres moyens de garder la chasteté. [418] Il est certain que le célibat et la virginité ont été conseillés par Noire-Seigneur dans l'Évangile, parce qu'ils sont plus parfaits et plus heureux que le mariage. Écoutons sur ce sujet les Pères et les grands docteurs de l'Église. Saint

Méthode, évêque et martyr, a écrit : « Il y en a qui offrent au temple de Dieu des vases d'or et d'argent; d'autres lui consacrent la dîme de leurs biens; d'autres, la fleur de leurs troupeaux; d'autres, enfin, leurs richesses tout entières. Cependant, ni les uns ni les autres ne peuvent dire qu'ils ont offert par là, à Dieu, des biens de grand prix; celui-là seul qui se consacre lui-même à Dieu peut tenir ce langage. » C'est ma conviction que rien n'est plus efficace que la chasteté pour rétablir les hommes dans l'heureux élit d'innocence du paradis terrestre, pour les réconcilier avec Dieu et pour leur ouvrir la voie vers la vie éternelle. » Saint Jean Damascène, dans son livre de la foi orthodoxe, est loin de parler comme certains auteurs de nos jours qui poursuivent ce qu'ils appellent les vieux garçons de toutes leurs diatribes. S'ils n'attaquaient que les vieux garçons vicieux, nous n'aurions pas de peine à nous joindre à eux ; mais il faut avoir une petite expérience des âmes de nos jours pour ignorer que nous avons encore des hommes qui ont vieilli dans un célibat sans lâche, et qui méritent la vénération de tous. Les englober dans la classe des célibataires corrompus, c'est une calomnie et une injustice. Écoutons donc ce saint docteur. Il parle pour tous, pour les hommes principalement. « La virginité, dit-il, est un état angélique, plus parfait que le mariage; c'est un genre de vie céleste, et le propre des natures qui n'ont point de corps. Si nous parlons ainsi, ce [419] n'est pas pour dénigrer le mariage. Nous n'oublions pas que Notre-Seigneur a honoré les noces de sa présence; mais nous savons aussi que, bien que le mariage soit bon, la virginité est meilleure. Il y a, en effet, des degrés inférieurs et supérieurs dans les vertus comme dans les vices. Nous savons que tous les hommes sont nés du mariage, excepté nos premiers parents, qui sont le fruit de la virginité; mais le célibat imite la vie des anges. C'est pourquoi il l'emporte sur le mariage d'autant que l'ange l'emporte sur l'homme. Mais pourquoi parler de l'ange, quand Jésus-Christ lui-même est la gloire de la virginité ? Il est né d'un Père vierge et d'une Mère vierge. Il ne nous a pas ordonné de garder le célibat ; car, comme il le dit lui-même, *tous ne comprennent pas cette parole*; mais il nous l'a enseigné par ses œuvres et il nous a obtenu la force de le pratiquer. Qui ne voit, en effet, que le célibat est florissant dans l'Église? » Le saint docteur remarque même qu'il fut pratiqué dans l'ancienne loi. « Il était vie;e, dit-il, Elie emporté vers le ciel par un char de feu; et son enlèvement merveilleux a prouvé sa vertu. Qui a fermé le ciel (en arrêtant la pluie)? Qui a ressuscité les morts? Qui a divisé les eaux du Jourdain ? N'est-ce pas Elie vierge ? N'est-ce pas après avoir donné les preuves d'une vie pure, qu'Élisée obtint la grâce abondante qu'il avait demandée! N'est-ce pas parce qu'ils étaient purs que les trois enfants, jetés dans la fournaise de Babylone, échappèrent aux flammes ? La virginité avait mis leurs corps hors des atteintes du feu, Passerai-je sous silence Daniel, dont le corps fut tellement durci par la virginité que les lions ne purent pas le déchirer de leurs dents meurtrières ? » Saint Clément, pape, dans sa première lettre [420] aux vierges, dit « L'Écriture promet aux vierges, quelque soit leur sexe, un nom plus glorieux que „ l'honneur qu'on peut retirer de nombreux enfants, et une place plus élevée dans le ciel. On ne peut leur comparer les époux même d'une sainteté remarquable. Le lieu qu'ils occuperont là-haut n'est pas celui qui est commun à tous les élus; ils seront rangés parmi les anges, en récompense du genre de vie plus noble et plus excellent qu'ils ont choisi. Si vous désirez arriver au but de cette vocation, matez votre corps, domptez les appétits charnels, triomphez du monde par l'Esprit de Dieu, méprisez les vanités caduques, honteuses et trompeuses de ce siècle ; et, fortifié par la doctrine de Jésus-Christ et par l'Eucharistie, demeurez victorieux du dragon, du lion, du serpent infernal, de Satan. Celui qui se sera nourri des paroles de la foi, et qui sera demeuré inébranlable dans cette arène, sans nul doute, aura toute prête la couronne de la virginité; car à une grande œuvre est réservée une grande récompense. » Tous les saints docteurs parlent dans le même sens; et qu'est-il besoin de citer leur témoignage, quand l'Église elle-même a, dans le Concile de Trente, porté cette sentence contre les protestants : « Si quelqu'un dit qu'il n'est pas plus parfait et plus heureux de garder le célibat ou la virginité que désengager dans le mariage, qu'il soit anathème. »

Voilà ce qui doit faire la règle des pensées de tout catholique. Qu'on remarque donc bien cette doctrine; le *célibat est plus parfait*, il est facile de le comprendre par ce que nous avons dit. Il est aussi plus heureux, car celui qui le garde échappe aux difficultés que crée pour le salut le soin d'une famille. Aussi quand on pressait saint Austrégeri [421] sile, page du roi Gontran, de se marier, il répondait naïvement : « En me mariant, je cours la chance de prendre une femme bonne ou mauvaise : bonne, je crains de la perdre; mauvaise, je dois la garder. Pourquoi me jeter dans les tracas qui accompagnent cet état ? »

De ce que nous venons de dire, il faut conclure qu'il est permis d'engager les autres à garder le célibat, puisque par là on leur conseille ce qui est plus parfait et plus heureux, et qu'il est défendu de les en détourner. S'ils sont coupables, les parents qui injustement empêchent leurs enfants de se marier ou retardent indéfiniment leur mariage, ils sont plus coupables encore ceux qui les empêchent injustement de garder le célibat. Mais dans ce qui regarde la vocation, les enfants peuvent user de la liberté que Dieu leur laisse, et choisir leur état de vie selon les lumières de leur conscience, sans tenir compte d'injustes oppositions.

Quand Charles II, roi de Sicile, mena en Espagne la princesse Blanche, sa fille, pour la marier à Jacques II, roi d'Aragon, on parla aussi de marier la princesse Majorque, fille de ce dernier, avec, le jeune Louis, fils du roi de Sicile. Mais, malgré toutes les instances de son père et de tous les seigneurs des deux cours, qui le pressaient de consentir à un mariage destiné à cimenter l'union et la paix de deux États, le jeune Louis demeura inébranlable dans sa résolution de garder la virginité. Les splendeurs de la royauté n'étaient rien pour lui : « Jésus-Christ, dit-il alors, est mon royaume; en le possédant seul, j'aurai tout; si, au contraire, je ne le possède point, je perds tout. »

Quelque temps après, il renonçait à ses droits à la couronne, en faveur du prince Robert, son cadet, et embrassait l'Ordre de saint François [422] Il mourut archevêque de Toulouse, et le Pape Jean XXII le canonisa, du vivant même de sa mère à qui il adressa la bulle de la canonisation de son fils.

Il est utile, en effet, pour celui qui veut garder la chasteté parfaite, d'aller se mettre à l'abri derrière les murs d'un monastère, contre les séductions du siècle ; mais celui qui évite les mauvaises occasions, tout en restant dans le monde, et trouve dans la fréquentation des sacrements et la prière la force d'y vivre purement, a, lui aussi, le mérite de la chasteté. Après tout, les prêtres séculiers ne sont pas religieux, et ils sont obligés à la chasteté, et ils *en* auront la récompense.

Ce que nous venons de dire de l'excellence du célibat s'applique d'une certaine manière au veuvage passé dans la chasteté. C'est plus parfait de rester veuf que de contracter de secondes noces, lesquelles ne sont ni conseillées ni commandées, à moins qu'on ne veuille pas prendre d'autres moyens d'être chaste.

IV. —De l'état religieux.

Le monde n'est guère plus juste pour l'état religieux que pour le célibat. Lacordaire s'en plaignait avec son éloquence : « Si quelque pauvre fille, dit-il, lasse du monde et méprisée de lui, porte sa virginité dans un cloître; si, par son choix, par son goût, parce que Dieu lui a fait un cœur capable de vivre de lui seul, elle va cacher dans le travail et l'obéissance volontaires la fleur de sa jeunesse, comme la colombe prend ses petits sous son aile et s'envole dans les bois, il se trouvera une opinion assez dénaturée pour taxer d'hérésie politique, de confiscation d'une tête au détriment [423] de la société, cette fuite d'une pauvre fille qui n'a rien, qui ne demande rien aux hommes que de demeurer chaste et de gagner son pain dans une communauté de cœurs pareils au sien.

La vie nous embarrassait; on voudrait en régler l'essor, on souffre qu'elle se perde dans la débauche, on la jette au vent par le crime; mais la concentrer par la chasteté, la condenser dans la force de la vertu, pour qu'elle s'écoule sur le monde par des canaux

réguliers, pleins et mesurés, c'est, aux yeux de certains, l'impardonnable prétention d'une doctrine qui envahit tout. »

La haine du monde luttera en vain, en effet, contre l'Évangile du Christ qui a conseillé aux hommes la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Personne n'en doute parmi les chrétiens. Ces conseils sont donc possibles, autrement Notre-Seigneur n'aurait pas agi sagement en nous les donnant; et ils offrent de grands avantages. « Les conseils d'un ami sage, dit à ce sujet saint Thomas, sont d'une grande utilité. Or, Jésus-Christ est le sage et l'ami par excellence; donc ses conseils sont utiles. » On gagne à les suivre à la lettre, on perd beaucoup en ne les pratiquant pas, et on perdrait son âme en les méprisant, car on ferait une grande injure à Jésus-Christ qui les a donnés.

Et si peu qu'on réfléchisse sans prévention, il est facile de se rendre compte de l'excellence et de l'utilité des conseils. L'homme est d'autant plus parfait qu'il s'approche de Dieu davantage et qu'il se donne à lui plus complètement. Or, ce sont nos passions et la sollicitude des choses présentes qui nous éloignent de Dieu, de son souvenir et de l'amour parfait qu'il mérite. Mais qu'est-ce qui combat le plus efficacement nos passions, sinon la pratique des conseils de l'Évangile ? [424] L'ambition des biens de la terre est amortie par la pauvreté; l'attrait des plaisirs, par la chasteté; l'amour de l'indépendance, par l'obéissance. La sollicitude des choses du siècle qui fait obstacle au salut, trouve aussi un remède dans ces conseils. La pauvreté affranchit du soin d'acquérir et de conserver les biens de ce monde; la chasteté, des embarras que donne une famille; l'obéissance, de la disposition de ses propres actes, et des caprices de la propre volonté. De plus, ces conseils nous rendent généreux au service de Dieu, en nous faisant faire tous les sacrifices pour son amour. L'homme n'a et ne peut avoir que trois sortes de biens : ceux de la fortune; on y renonce par la pauvreté; ceux du corps, on les sacrifie par la chasteté; ceux de l'âme, c'est-à-dire la volonté et la liberté, on les immole à Dieu par l'obéissance. En sorte que l'homme tout entier se consacre à l'honneur de Dieu par les conseils; et quand il les pratique, il peut dire à Dieu : « Mon Dieu, vous m'avez tout donné; main je vous ai tout rendu. Je suis à vous pleinement. »

Or, dans toutes les Congrégations religieuses, on fait profession de suivre les trois conseils de Notre-Seigneur et on s'engage par vœu à les garder. C'est donc Notre-Seigneur qui a établi l'état religieux, en donnant aux hommes les conseils qui font, l'essence de cet état. Il n'y a de religieux proprement dit que ceux qui font le vœu de garder ces trois conseils. Les Instituts où l'on ne fait pas de vœux sont des Congrégations séculières. Celui qui garde la chasteté parfaite et le célibat en vue de Dieu, nous l'avons dit, a déjà un mérite à part, et acquiert le droit d'une récompense particulière dans le ciel. Qu'en est-il donc de celui qui, [425] au lieu d'un conseil évangélique, en pratique trois ? Aussi, serait-ce conforme aux erreurs de l'hérétique Vigilance que d'égaliser le mérite de la vie du siècle à celui de l'état religieux.

Pour défendre cette divine institution, on a dit aux impies et aux mondains que, d'après leurs principes, chacun étant libre de vivre comme il lui convient, ils ne doivent pas au moins trouver mauvais que des hommes usent de leur liberté pour prendre le meilleur parti ; que souvent les malheurs et les déceptions du monde conduiraient au désespoir et au suicide, des infortunés qui trouvent dans un cloître la paix et l'espérance. Rien de plus vrai assurément; mais ce, n'est pas tout. À ceux qui accusaient les religieux de mener une vie oisive et inutile à la société, il a été facile à saint Bernard et au Docteur angélique de répondre : « Nous nous cachons dans les cloîtres et dans les forêts, et ce n'est pas en vain. Je crois qu'il n'y a personne parmi nous qui, s'il faisait dans le siècle le quart de ce qu'il fait ici, ne fût vénéré comme un saint et ne passât pour un ange; et chaque jour pourtant on lui reproche l'inutilité de sa vie. »

Et pour confirmer la vérité de ces paroles, on n'a eu qu'à montrer l'état religieux à travers les âges chrétiens, et de nos jours encore, faisant le plus bel ornement comme la plus grande force de l'Église, donnant à Dieu la gloire que tant d'hommes lui refusent,

apaisant son courroux par la ferveur de la prière, par l'héroïsme de la pénitence et la pureté d'une vie sainte, défendant contre l'hérésie les droits et les doctrines de l'Eglise, affermissant les catholiques dans la foi, et bravant loue les périls pour porter le flambeau de l'Evangile aux nations ensevelies dans l'ombre de l'infidélité, offrant à tous le spectacle des plus grandes vertus, instruisant les ignorants, conservant dans la solitude les sciences et les lettres qui n'eurent autrefois point d'autre asile, gardant pour la postérité les livres précieux transmis par l'antiquité, rachetant les captifs courbés sous les fers des barbares, élevant ces monuments qui sont des chefs-d'œuvre de l'art chrétien et que le génie moderne n'a pu qu'imiter, ouvrant des asiles hospitaliers à toutes les infortunes et à toutes les douleurs, visitant les malades, se faisant la providence des pauvres, défrichant les bois, assainissant les marais, fertilisant les déserts les plus incultes, et tout cela, au prix de sacrifices que les mondains ne savent pas même admirer.

A de tels fruits, on connaît l'arbre; un esprit sérieux ne s'y méprendra jamais, quand même

il rencontrerait sur un tronc si fertile quelques rameaux inféconds et des branches sèches et même vermoulues.

Mais pour un catholique éclairé et sincère, rien ne fait mieux comprendre l'excellence de l'état religieux que la doctrine de saint Thomas que nous venons d'exposer.

Ajoutez que l'état religieux met l'homme à l'abri de la plupart des occasions du péché, des cabarets, des théâtres, des liaisons avec les personnes du sexe, des fêtes du monde, des mauvaises lectures; et, de plus, il offre tous les moyens de salut, la prière, la fréquentation des sacrements, la méditation, les saintes lectures, les bons exemples, les conseils salutaires, les retraites régulières, tous les secours enfin. En sorte que, s'il est difficile de se sauver dans le monde, il est difficile de se damner dans un couvent. Aussi, Lacordaire écrivait-il à un jeune [427] homme : « Vous avez bien raison de croire qu'il y a une grande force dans la vie de communauté, et que c'est le plus sur chemin d'une vie utile et spiritualisée. L'isolement nous borne à nous-mêmes ; et nous-mêmes, c'est bien peu de chose, sous le rapport de la pensée comme sous celui de la vertu. En étant plusieurs sous une règle, on s'aide, on s'éclaire, on se maintient, on s'édifie, on décuple son être, et le plus petit prend une certaine taille à côté de celui qui le dépasse. » Saint Anselme écrivait à Henri, qui songeait à quitter le monde, pour le presser de se hâter : « Pensez donc, mon doux ami, quelle sera la fin, le profit, la récompense de la gloire de ce monde, quelle qu'elle puisse être pour vous ; et, d'autre part, quelle est la récompense de ceux qui savent la fouler aux pieds. Vous me dites : Mais il n'y a pas que les moines qui se sauvent. C'est vrai ! Mais quels sont ceux qui se sauvent plus sûrement et d'une manière plus élevée, ceux qui s'efforcent de n'aimer que Dieu, ou ceux qui veulent allier l'amour de Dieu à l'amour du siècle ? Quelqu'un dira peut-être qu'il y a aussi des dangers dans la vie du moine. O homme qui parlez ainsi, comment ne prenez-vous pas garde à vos paroles ? O nature raisonnable ! Est-ce un conseil raisonnable de dire, sous prétexte qu'il y a des dangers partout, qu'il faut demeurer où il y en a le plus ? Si celui qui s'efforce de n'aimer que Dieu garde sa résolution jusqu'à la fin, son salut est assuré. Mais si celui qui veut aimer le monde n'abandonne pas ce désir avant la fin, son salut est ruiné, ou douteux, ou fait dans des conditions moins avantageuses. Et certes, il prouve qu'il n'aime pas, ou qu'il aime peu le bien, celui qui ne choisit pas ce qu'il connaît être le bien le [428] meilleur et plus assuré. Mais il y en a beaucoup qui disent : « Dieu est plus sévère à l'égard d'un religieux qui pèche; car il tombe de plus haut. » C'est vrai, tant que le religieux reste dans le péché. Mais, assurément, Dieu accueille avec plus de bonté et de familiarité un moine repentant qui revient, à sa résolution première, qu'un autre qui n'en est jamais venu à cette résolution. Il est, on effet, plus agréable à Dieu, même après une faute grave, celui qui a eu une résolution de toutes la plus sainte, soit avant, soit après sa chute, que celui qui, ni avant ni après sa chute, n'a su prendre une telle résolution. Si donc il est meilleur, soit pour les innocents, soit pour les pénitents, d'embrasser la vie monastique, ou d'y

revenir après s'en être écarté, pourquoi tardez-vous ? Si en retardant, vous veniez à quitter cette vie, ce serait un dommage irréparable. Je pourrais, mon très cher, si les limites d'une lettre me le permettaient, vous en dire long sur l'excellence, la sécurité, la paix, la douceur monastiques. Hâtez-vous donc d'atteindre un si grand bien ; car, par aucun autre, vous ne pourrez plus efficacement parvenir au but suprême. »

Que déjeunes gens, qui, avec une riche nature, une grande bonne volonté, se perdent misérablement dans le monde, deviendraient des saints dans une maison religieuse !

Ils sont donc les ennemis clés leurs enfants, et même de leur famille, qu'ils privent des bénédictions célestes que peut attirer sur elle le sacrifice d'un de ses membres, les parents qui font une opposition injuste à la vocation de leurs enfants. Aussi, ces enfants font-ils bien, au témoignage de tous les saints docteurs, de ne pas céder aux obstacles qu'ils rencontrent, et d'obéir à Dieu [429] plutôt qu'aux hommes. Saint Augustin écrivait au jeune Lœtus qui voulait quitter le monde : « La trompette céleste appelle au combat le soldat du Christ, et votre mère vous retient, votre mère qui ne ressemble guère à celle des Macchabées, ni même aux mères des Lacédémoniens dont on raconte qu'elles animaient plus efficacement que le son des trompettes leurs enfants à verser dans les combats leur sang pour la patrie. Car votre mère, qui ne vous permet pas de vous affranchir des soucis du siècle pour apprendre à vivre, laisse assez voir ce qu'elle vous permettrait, s'il s'agissait de mourir en renonçant au monde. — Mais, que vous dit-elle et qu'allègue-t-elle ? Peut-être les neuf mois qu'elle vous a porté dans son sein, les douleurs de l'enfantement, les soins de votre éducation. Coupez court par un mot salutaire à ces objections ; perdez ces prétentions de votre mère, afin que vous la trouviez dans l'éternelle vie. Si vous l'aimez, laissez l'opposition qu'elle vous fait. Si vous êtes enrôlé dans le camp du Christ, si vous avez jeté les fondements de la tour, que les passants ne puissent pas dire : *Cet homme a commencé à bâtir et il n'a pas pu achever*. L'affection des parents dans ce cas est encore charnelle, et elle sent le vieil homme. »

Un moine, dont les libres penseurs louent même les écarts et qui a laissé un nom à l'histoire, c'est Savonarole. Il était né le 30 septembre 1452, à Ferrare, d'une famille distinguée qui pouvait seconder par une éducation complète les rares dispositions dont il fit preuve à tous les yeux, dès sa plus tendre enfance. Silencieux, recueilli, quoique naturellement enthousiaste et ne dissimulant pas toujours ses soudaines ardeurs, il fuyait les jeux, bruyants de son âge, pour s'absorber [430] dans la méditation et le travail. Après avoir acquis les premiers éléments de la science, il étudia la philosophie de Platon, en même temps que celle d'Aristote, mais comme une double introduction à la Somme de saint Thomas d'Aquin. Dans sa vingt-deuxième année, il quittait sa patrie sans prendre congé de sa famille, pour aller se renfermer à Bologne dans le couvent des Frères Prêcheurs. Le second jour, il écrivait à son père une lettre que nous devons citer : « Je ne pouvais supporter le spectacle que déroulaient devant moi certains peuples d'Italie, dit-il ; je voyais partout la vertu dédaignée, le vice en honneur, l'iniquité triomphante. Où donc est le bien ? C'est le siècle, avec sa corruption et ses travers, qui m'a dégoûté du siècle. Chaque jour je me disais en versant des larmes : « Hélas ! Fuis ces terres cruelles et cet ingrat rivage. » Chaque jour aussi, j'adressais à Dieu cette ardente supplication du prophète : *Seigneur, faites-moi connaître ma voie*. Dans son infinie miséricorde, Dieu m'a montré cette voie ; et je m'y suis engagé, bien qu'absolument indigne d'une semblable grâce. Je comprends votre douleur, je la partage ; mais, répondez-moi, n'est-ce pas agir en homme que de fuir la dégradation dans laquelle le monde est plongé, pour vivre en être raisonnable, et non comme une bête au milieu des pourceaux ? Quelle n'eût pas été mon ingratitude, quelle n'eût pas été ma témérité, si je m'étais détourné de la céleste lumière ? O mon doux Jésus ! Plutôt mille morts qu'une seule fois te contredire. Ainsi donc, père bien-aimé, loin de vous abandonnera la tristesse, livrez-vous à la joie, témoignez au Seigneur votre reconnaissance. Non content de vous donner un fils, un fils qui vous aime,

et de vous l'avoir con- [431] serve jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, il a daigné l'admettre dans les rangs des chevaliers qui coin-battent pour sa gloire, qui militent sous ses étendards. Ne regardez-vous pas comme une grâce spéciale, un vrai bonheur, un honneur incomparable, que votre fils soit le chevalier de Jésus-Christ ?

Vous m'aimez autant et plus peut-être que je vous aime; mais qu'aimez-vous en moi ? Est-ce l'âme ? Est-ce le corps ? Pour l'homme sage, pour un chrétien, aucun doute possible. Puisque le corps n'est pas l'objet de votre affection, réjouissez-vous du bien de mon âme. Unissez vos sentiments aux miens ; l'immolation est un triomphe. Je sais que la chair ne peut se dérober à la douleur; mais on lui commande par la raison et par la foi : c'est le privilège, c'est le devoir d'une saine intelligence et d'un noble cœur. Pensez-vous que je n'aie pas éprouvé de mortelles angoisses en fuyant le toit paternel, en allant me jeter dans une autre famille ? Depuis que je suis né, jamais rien de semblable ne s'était remué dans mes entrailles. Maintenant, au lendemain du sacrifice, en présence de Dieu, me souvenant qu'il s'est fait esclave pour nous et parmi nous, pauvres vers de terre, je me sens heureux d'entendre cette douce voix qui nous dit à toute heure : *Venez tous à moi..... prenez sur vous mon joug*. Vous plaignez-vous encore ? Eh bien ! Laissez-moi vous le dire : si je vous avais ouvert mon cœur avant le départ, je n'aurais pas eu la force de vous quitter; c'en était fait de ma vocation, de mon salut peut-être. La chair lutte contre l'esprit; sans cesse est présente à moi votre chère image : je ne puis pas cependant regretter ce que j'ai fait. Je ne retournerais pas au siècle pour toutes [432] les grandeurs et les trésors dont il dispose, quand même il me promettrait avec une sûre garantie la destinée de César-Auguste. J'ai livré de terribles combats, la tempête dure encore; mais bientôt reviendront le calme et la sérénité. Que la même espérance vous ranime. Nous serons consolés, vous et moi, par la grâce en ce monde, parla gloire dans l'autre. Au nom des sentiments les plus sacrés, je vous conjure de consoler aussi ma mère. Accordez-moi tous deux votre bénédiction. Je ne cesserai de prier pour vos âmes. »

Cette lettre est la réponse à toutes les objections que font les parents contre une vocation religieuse, et à toutes les accusations que fait le monde contre les jeunes gens qui quittent leur famille pour se donner à Dieu. On dit qu'ils manquent de cœur, quand ils font preuve de la plus haute noblesse de sentiment.

V. — *Encore de la vocation religieuse*

Puisque l'état religieux est plus parfait et plus heureux encore que le célibat, il en faut conclure que c'est bon d'exhorter les autres à l'embrasser, et qu'il serait criminel d'en détourner sans de justes raisons. Saint Bernard ne voulut pas seul se consacrer à Dieu, il entraîna avec lui ses frères et trente gentilshommes de la plus haute noblesse.

Il est beau d'entrer jeune en religion : aussi, voyons-nous avec grande joie se former, dans la plupart des Ordres et des Congrégations, des écoles qui, sous le nom d'alumnat ou de petit noviciat, admettent des enfants qui ont l'intention de se faire religieux; mais on peut le faire aussi dans un âge avancé, et même après avoir [433] élevé une famille, comme cela s'est vu dans tous les siècles, et comme on en a des exemples même de nos jours. Au moment où nous écrivions ces lignes, M. Félix Faure, ancien magistrat, auteur de divers ouvrages, père de famille, venait de recevoir le sacerdoce des mains de Mgr Fava, évêque de Grenoble, et à l'âge de soixante-treize ans. après avoir fait profession à la Grande-Chartreuse. Les gens instruits peuvent entrer en religion : certes, les monastères ont été de tout temps le sanctuaire de la science; mais les ignorants n'en sont pas exclus et peuvent être admis dans la plupart des Instituts comme Frères convers. Parmi les Ordres religieux, il en est qui s'établissent dans la retraite et la solitude, loin du monde et de ses bruits. On les appelle contemplatifs. Leur fonction est noble, quoi qu'en pensent les mécréants : car ils sont les paratonnerres qui, par la prière, écartent de nos têtes la colère du ciel. Saint Bûcher a fait le plus pompeux éloge de la solitude : « Je puis

avec raison, dit-il, appeler le désert le temple sans limite de Dieu; car s'il est certain que Dieu habite dans le silence, il faut croire qu'il aime la solitude, et que sa puissance est plus sensible là où on le trouve plus facilement. Moïse entra dans le désert étant pasteur de brebis, et il en sortit pasteur des peuples. Notre-Seigneur a triomphé de Satan au désert. Quel éloge pour la solitude que Satan vainqueur au paradis terrestre ait été vaincu dans le désert ! »

Ceux qui, dans le monde, ne comptaient que des défaites, dans le cloître surmonter les assauts de l'ennemi du salut et triomphent de leurs passions. Les Ordres cloîtrés sont donc les plus sûrs pour le salut, et c'est pourquoi ceux qui, [434] dans d'autres Ordres, seraient exposés à se perdre, agiront prudemment en préférant le cloître.

Il y a des couvents d'hommes qui s'occupent de venir au secours du prochain, en soignant les malades et en s'employant à d'autres œuvres de la vie active. Ils ont une belle mission. C'est même celle que le monde d'aujourd'hui apprécie le plus; mais ce n'est cependant pas la meilleure. Les devoirs envers Dieu passent avant ceux que nous avons à remplir à l'égard du prochain; la contemplation, d'après l'enseignement même de Notre-Seigneur, est plus parfaite que l'action.

Enfin, un grand nombre de religieux unissent la contemplation à l'action; ils sont les plus parfaits de tous, car ils ont les deux parts, et le tout vaut mieux que la meilleure partie. Ce sont les Ordres enseignants et les Ordres apostoliques qui imitent de plus près la vie de Notre-Seigneur et des apôtres. Pour comprendre le prix de l'enseignement chrétien dans une société, il suffit de voir la rage que les ennemis de Dieu mettent à le faire disparaître.

Et qui dira l'efficacité de la vie apostolique? C'est elle qui a converti et civilisé le monde; c'est elle qui, aujourd'hui encore, apprivoise les barbares, étend le règne de Jésus-Christ et de l'Eglise. Toutefois, il faut le dire en gémissant, les Ordres apostoliques ne sont pas assez nombreux dans l'Eglise de Dieu, ni assez florissants pour répondre aux besoins des âmes; qu'on songe donc qu'à la fin du XIX^e siècle les sept huitièmes de la population du globe environ sont encore dans les ténèbres de l'infidélité ou de l'hérésie, et les six huitièmes ne connaissent pas Notre-Seigneur qui est mort pour les sauver. En jetant les [435] yeux sur les contrées immenses qui n'ont pas encore reçu l'Evangile, n'est-ce pas le cas de s'écrier avec Notre-Seigneur: « La moisson est abondante et les ouvriers sont peu nombreux. » Jeunes hommes qui avez de la foi et du cœur, que ne dites-vous à Notre-Seigneur: « Envoyez-moi à votre vigne. » Parmi vous, il y en a un grand nombre qui ont été élevés chrétiennement, qui ont reçu de Dieu tous les dons de la nature, et qui enfouissent leurs talents dans la terre, ne songeant qu'aux intérêts de ce monde. On les voit se presser à la porte des diverses carrières du siècle, et s'y coudoier avec ceux qui ont reçu une éducation sans Dieu, n'ambitionnant comme eux que les honneurs et les avantages d'une position séculière, et la cause de Dieu et, des âmes n'entre pour rien dans leurs calculs. N'êtes-vous pas les fils des croisés, qui quittaient famille et patrie pour délivrer les Lieux Saints du joug des infidèles? N'y en a-t-il pas parmi vous, qui ont assez de valeur pour risquer leur vie au service de la patrie? La gloire de Dieu, le salut des âmes ne méritent-ils pas le même dévouement, et ne doivent-ils pas inspirer des élans aussi généreux?

Alphonse de Liguori était encore dans le monde qu'il édifiait par sa piété, et dont il faisait l'admiration par son talent. Un jour qu'il visitait l'hôpital des incurables, il crut entendre une voix qui lui disait: « Qu'as-tu à faire dans le monde? » Il regarda d'abord cela comme une imagination; mais, en sortant de l'hôpital, il fut frappé d'une lumière éblouissante, et, au milieu du bruit de l'hôpital, qui lui semblait crouler sur lui-même, la même voix se faisait entendre qui répétait sans cesse: « Qu'as-tu à faire dans le monde? » Alors, [436] s'offrant à la divine volonté, il s'écrie: « Seigneur que voulez-vous que je fasse? » Puis il entre dans l'église voisine, où le Saint Sacrement était exposé; il supplie Notre-Seigneur d'accepter l'offrande de lui-même, et, détachant son épée, il va la

suspendre à l'autel de la Vierge. C'en était fait, Alphonse appartenait à Dieu seul pour toujours.

A combien de jeunes gens pourrait-on dire : *Qu'as-tu à fuir dans le monde ?* A quoi aboutirez-vous avec vos carrières, vos emplois si enviés parce que vous les croyez lucratifs ? Hélas ! A une existence inutile le plus souvent, peut-être à une vie passée dans l'indifférence et le péché, pour aboutir toujours à la mort, et parfois à une mort de réprouvé. Quel contraste entre cette existence nulle et celle de l'apôtre qui étend les limites du royaume de Dieu, et dont les jours se consomment à convertir, à sanctifier ses frères, à mériter la palme que Dieu réserve à ceux qui ont combattu le bon combat; qui sème parfois dans les larmes, mais qui moissonne dans l'allégresse, et qui, à la fin de sa vie, pourra présenter au tribunal de Dieu, comme une gerbe glorieuse, le faisceau des âmes qu'il aura évangélisées ! Pensez-y, jeune homme, et si Dieu vous appelle, bâtez-vous ; coupez, plutôt que de délier, la corde qui retient votre barque au rivage du monde, selon l'expression de saint Jérôme¹. Ne vous laissez pas arrêter par de [437] vaines craintes. Saint Thomas enseigne qu'il ne faut pas délibérer longtemps ni consulter beaucoup de monde, pour entrer en religion ; qu'il n'est pas nécessaire d'être parfait pour se faire religieux, que les pécheurs qui veulent se convertir peuvent entrer dans un monastère, qu'ils y acquerront plus facilement la perfection que dans le monde; car l'état religieux est un exercice pour acquérir qu'il ne soit convaincu contraire par l'expérience qu'il en a faite, ou par de sérieuses raisons. Quand on a l'intention d'embrasser ce saint état, rien n'est plus salubre que d'aller demander, à la porte d'un couvent de son choix, la permission d'y faire une retraite, afin d'y réfléchir, d'y prier et d'y prendre ensuite un parti.

Celui qui ne sait comment réaliser ses désirs de se faire religieux n'a qu'à prier, de vive voix ou par écrit, un prêtre zélé et expérimenté, en lui exposant clairement ses goûts et ses aptitudes, de vouloir bien lui ménager l'entrée dans un couvent qui lui convienne. Quel prêtre selon le cœur de Dieu ne serait heureux de lui rendre ce service ? [438]

VI. — *Du sacerdoce.*

Le prêtre qui vit au milieu du monde n'est pas religieux. Son état de séculier est moins parfait, par conséquent, que l'état religieux, qui est le sacrifice le plus complet de l'homme à Dieu. Toutefois, le prêtre a le mérite de la chasteté, à laquelle il a consacré sa vie par un vœu solennel, et il est revêtu d'un caractère sublime qui l'élève, non comme état, mais comme dignité, bien au-dessus des grands du monde et des religieux eux-mêmes. Il n'a pas les secours et la préservation des périls du siècle que fournit la vie religieuse, mais sa mission est grande. C'est celle que Jésus-Christ a remplie sur la terre. Ce que Jésus-Christ a fait pour son Père et pour les âmes, le prêtre a charge de le faire. Comme Jésus-Christ, il consacre, il prêche, il lutte contre l'erreur, le monde et Satan; comme lui, il convertit, il pardonne, il ouvre le ciel, il ferme l'enfer. Quelle mission! Et le sacerdoce catholique y a-t-il été fidèle à travers les siècles ? Les ennemis de l'Eglise osent peut-être le nier ; mais peut-on condamner quelqu'un sur les dires de ceux qui se vantent de le poursuivre de leur haine ?

¹ Pour favoriser les vocations religieuses et apostoliques des jeunes hommes, qui ont le désir de se dévouer aux missions ou de former d'autres missionnaires, nous avons établi, dès 1893, avec la bénédiction du Souverain Pontife Léon XIII, une œuvre de vocations *apostoliques tardives*, où nous recevons des jeunes gens de bonne volonté qui veulent se dévouer aux missions, quelle que soit leur fortune ou leur nationalité, et qui, avancés en âge, n'ont pu faire leurs études dans les Petits Séminaires, ou dans d'autres écoles apostoliques où l'on n'admet que des enfants. Cette œuvre, à la fin d'octobre 1907, comptait 14 prêtres, 12 diacres, 12 sous-diacres, 1 minoré et en plus 11 autres théologiens, 27 étudiants en philosophie, plus de 80 autres étudiants dans les classes inférieures à la philosophie et 3 jeunes gens employés aux travaux des résidences. Adresser les demandes d'admission à M. le directeur de la Sainte Famille, Grave (Hollande). Les Pères de l'Assomption ont établi aussi une œuvre semblable à Sart-les-Moines, par Roux (Belgique).

« Pour ramener à la raison ceux qui prétendent .que la civilisation d'un peuple ne commence que du jour où l'on ferme les églises et on bannit les prêtres, il suffit de rappeler l'histoire, dit M. Boyer.

Interrogez les annales des nations, elles vous répondront que la nuit des superstitions et de l'idolâtrie couvrit autrefois la terre entière de ses épaisses ténèbres. Les prêtres du christianisme prêchent l'Évangile; et l'univers, pour parler le beau langage de nos Livres Saints, voit la lumière; les nations étaient assises avec un calme affreux, [439] au milieu des ombres de la mort, et voilà qu'elles se lèvent et marchent à la clarté de cette admirable splendeur; l'univers abandonne une superstition extravagante et cruelle pour embrasser une religion sainte dans ses dogmes, céleste dans sa morale, une religion qui enseigne à l'enfant nouveau-né, à l'homme des champs, plus de vérités que n'en soupçonnerent jamais les plus fameux sages de l'antiquité.

Interrogez vos ancêtres : ils vous diront que vos barbares aïeux, élevés dans les habitudes d'une vie à demi sauvage, ne savaient que manier le fer, qu'ils vivaient du fruit du vol, de la rapine, de la dévastation des villes et des campagnes. À peine ont-ils ouï la parole de l'Évangile et courbé la tête sous le joug de la croix, qu'on les a vus, transformés en d'autres hommes, brûler ce qu'ils avaient adoré, adorer ce qu'ils avaient brûlé, fertiliser par un travail honnête la terre qu'ils venaient de dévaster et de réduire en un affreux désert, relever les autels qu'ils avaient renversés, bâtir ces vastes basiliques dont la noble architecture fait en ce moment la décoration et la gloire de nos villes et de nos provinces. Du sein de la barbarie est sortie la loyauté, la magnanimité de nos preux et antiques guerriers, auxquels on comparerait en vain les héros païens; à la procédure informe, à la bizarre législation d'un code barbare, ont succédé des formes raisonnables, des lois équitables, puisées dans la source pure de la discipline de l'Église et de son tribunal ecclésiastique.

On ne pouvait faire un pas, au rapport d'un 'ancien, dans la plus célèbre cité de la Grèce, sans fouler sous ses pieds un monument honorable aux arts et aux lettres, et les détracteurs du christianisme feront-ils un seul pas sur le sol de l'Europe [440] sans y apercevoir les monuments de la piété de nos aïeux et ceux de la bienfaisance du sacerdoce catholique ? »

Le sacerdoce est à la société et à l'Église ce que le soleil est au monde. Dès que l'astre du jour se lève, les ténèbres disparaissent : la nature se réveillant, tout germe, tout s'épanouit. Dès qu'il se cache, la nuit répand ses sombres voiles, les fleurs perdent leurs couleurs et s'inclinent sur la tige qui les porte; et dans ces régions du Nord où le soleil se cache pendant trois mois, quelle nature sauvage et glaciale ! Dans une paroisse depuis longtemps guidée par de saints prêtres, tous connaissent les vérités de la religion, tous en remplissent les devoirs; les offices sont fréquentés; les saints tribunaux, la Sainte Table sont entourés de pieux fidèles ; l'enfance grandit en sagesse en même temps qu'en âge: la virginité est en honneur, les mariages sont féconds, et s'il y a des pécheurs encore, du moins il n'est personne qui quitte ce monde sans se réconcilier avec Dieu. N'est-ce pas dans ces paroisses que les lois même humaines sont plus consciencieusement respectées ? Enlevez-leur le prêtre, les ronces et les épines germeront dans cette terre sans culture. Les saints tribunaux, la Table Sainte seront déserts. Le bon grain sera vite étouffé par l'ivraie; et si cette situation dure pour cette paroisse infortunée, bientôt il faudra pleurer sur des ruines.

Je sais qu'il y a des pays où la foi est éteinte et où la présence et le zèle d'un bon prêtre sont paralysés en partie; mais s'il est dans le secret de la miséricorde de Dieu une dernière ressource pour ranimer .ces cadavres, ce prodige ne s'opérera que par un saint prêtre, auquel Dieu dira, [441] comme à Ezéchiel : *Fils de l'homme, souffle sur ces morts.*

La religion seule peut dominer les multitudes et les guider, comme un enfant faible dirige un grand troupeau. Si ce peuple, qu'on a appelé souverain et auquel on a fait croire qu'il l'était, finit par être convaincu qu'il n'a ni Dieu ni maître, qui pourra le contenir ? Sera-

ce l'autorité de quelques magistrats, ou les armes de quelques soldats, qui lèveront la crosse de leur fusil, quand on leur ordonnera de faire feu sur cette foule, dont ils partagent les principes ? Un prêtre qui s'occupe des pauvres, des ouvriers, fait donc plus pour la sécurité publique que les lois et les armées.

Le grand, l'unique moyen de réforme dans une société qui semble aller à l'abîme, c'est de lui donner des prêtres nombreux et saints. Toute tentative sans cela sera impuissante. Les ennemis de Dieu le savent bien : aussi quel zèle ils déploient pour empêcher le recrutement du clergé, pour ruiner au tant qu'il est en eux la grande œuvre du Concile de Trente, celle de l'éducation des Séminaires ; et on trouve des catholiques qui en viennent à penser et à dire que la caserne affermira les vocations !.....

Hélas ! Les haines des méchants portent leurs fruits ; la pénurie des vocations ecclésiastiques, qui a paru, il y plus de vingt ans, à des esprits sérieux, un des périls de la France, s'accroît ; de plus en plus. Le sacerdoce, qui était envié autrefois par des fils de grandes familles elles-mêmes, est aujourd'hui dédaigné par un trop grand nombre. Dépouillé des avantages matériels qui l'entouraient jadis, il n'a pourtant rien perdu de la gloire dont Notre-Seigneur l'a revêtu. N'est-il pas même d'autant plus digne de notre [442] admiration et de notre dévouement qu'il rend celui qui l'embrasse plus conforme à Jésus pauvre et aux apôtres persécutés ?

Un père de famille qui a la foi aura donc soin de donner à ses fils une haute idée du sacerdoce, et de les faire grandir dans cette pureté de vie qui prépare le prêtre. Si, plus tard, la vocation sacerdotale naît dans ces jeunes cœurs, non seulement il ne cherchera pas à l'étouffer par des calculs humains, mais il l'estimera comme le plus grand honneur que Dieu puisse faire à sa famille. Et ce n'est pas seulement un honneur d'avoir un fils prêtre. C'est une bénédiction Ce qui contribue le plus efficacement à entretenir la foi dans la famille, c'est d'avoir un de ses membres consacré par état au service de Dieu. C'est à lui qu'on recourt dans l'épreuve; c'est lui qui, par ses conseils, ramène au devoir ceux qui s'égarèrent; c'est à ses prières qu'on se recommande; c'est par lui qu'on espère voir s'ouvrir, à l'heure suprême, les portes du ciel.

Si Dieu vous appelle, jeune homme, répondez /à sa voix; niais préparez-vous par une vie pure à recevoir les Ordres ; car il n'en est pas du sacerdoce comme de l'état religieux. Le sacerdoce exige des vertus acquises, tandis que l'état religieux ne demande que le désir de les acquérir. Du reste, le prêtre, qui doit rester au milieu des périls du siècle, a besoin d'être plus affermi dans le bien qu'un religieux préservé par son état même des occasions mauvaises. Si vous vous sentez encore faible, allez abriter votre bonne volonté dans un cloître, et si vous vous croyez assez fort pour vous jeter dans la mêlée, soyez aguerris contre toutes les séductions. Gardez-vous de toute ambition en entrant dans cette noble carrière : n'ayez pour fin que la gloire de Dieu et [443] le salut des âmes. C'est à ces conditions que vous pourrez vous promettre un ministère fécond.

Henri II, empereur d'Allemagne, en revenant de Rome, d'où il avait chassé l'antipape Grégoire, et où il avait établi sur le siège de saint Pierre le pape Benoît VIII, s'arrêta à Strasbourg. Là, il fut dans l'admiration à la vue de la régularité des offices et de la modestie des chanoines, et il demanda à l'évêque Werner à être admis parmi eux; Werner, ne voulant pas ravir à l'empire un homme qui en faisait le bonheur et la gloire s'y refusa. Henri insistait toujours; Werner, feignant d'entrer dans ses vues, lui dit de se présenter au chœur, Henri fut fidèle au rendez-vous; et l'évêque lui ayant demandé s'il lui promettait de lui obéir en toutes choses, l'empereur le promit. « Eh bien ! reprit Werner, je vous ordonne de gouverner toujours l'empire, comme vous l'avez fait jusqu'ici. » A ces paroles, Henri fut dans l'affliction la plus profonde; il voulut du moins fonder une prébende pour un chanoine qui ferait en son nom l'office divin. C'est ainsi que les saints ont estimé l'état ecclésiastique¹. [444]

¹ Les parents chrétiens qui ne peuvent, faute de ressources, faire élever pour le sacerdoce un enfant pieux, s'adresseront à l'*Œuvre des Vocations* dont les principales maisons sont présentement établies à l'étranger.

CONCLUSION

Nous avons donc dit, cher lecteur, tout ce que vous avez à faire pour devenir un homme comme il doit être, un jeune homme comme il faut. Nous vous l'avons dit sans détour; mais avec toute la tendresse de cœur qu'un missionnaire a pour des enfants et pour des frères qu'il chérit. Ayez donc entre vos mains ce livre. Lisez-le et méditez-le souvent; vous y apprendrez la route qui mène au bonheur et à la gloire seule véritable; il vous découvrira les précipices cachés sous vos pas, et dont il faut savoir vous garer. Ne vous contentez pas de le lire vous-même; faites-le connaître à vos parents et à vos amis, afin qu'eux aussi soient des hommes tels qu'ils doivent être. Eux et vous, vous avez tout à y gagner, et pour vivre, et pour mourir; car, après une vie telle que Dieu la veut, nous attendons tous le beau ciel qui nous dédommagera des efforts que nous aurons faits ici-bas pour pratiquer la vertu et fuir les dangers du monde. [445]

APPENDICE II

Nous devons faire entrer dans ce second appendice divers objets qui ne nous ont pas paru trouver leur place dans le corps de l'ouvrage, et qui, cependant, sont d'une grande importance pour aider les nommes et les jeunes sens, non seulement à avoir la foi, mais encore à vivre de la foi. La vie de la foi ici-bas prépare la vie glorieuse du paradis. Toute âme doit y prétendre et s'efforcer de surnaturaliste sa vie.

Pour mettre quelque ordre dans cet, appendice, nous tracerons d'abord à nos lecteurs un règlement de vie, et ensuite nous entrerons dans quelques détails sur les points les plus importants de ce règlement.

I. RÉGLEMENT DE VIE CHAQUE JOUR

1- LEVER. — A une heure lise. Pour première action, faire le signe de la croix, et, pour premières paroles, dire : Jésus, Marie, Joseph ; faire à Dieu l'offrande de sa journée et se vêtir modestement ;

2- PRIERE. — *Il faut bien faire la prière matin et soir, c'est la recommandation de Notre-Dame de la Salette. Si vous n'avez pas le temps, dites au moins un « Pater » et un « Ave Maria »*

Une bénédiction particulière en attachée à la prière faite en famille matin et soir ;

3° MESSE. — Il ne faut pas se priver, par sa faute, d'entendre la messe au moins quelquefois dans la semaine et d'y faire la sainte communion.

4° TENTATION. — La repousser vigoureusement dès qu'elle se présente; invoquer les noms de Jésus, Marie, Joseph; ou bien dira : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ;

5° REPAS. — Dire, avant et après le repas, le *Bénédicté* et les grâces, ou au moins faire un signe de croix ;

6° ANGELUS — Etre fidèle à Le réciter trois fois par jour, au son de la cloche ;

Voici les adresses : Louvain, 18, Demi-Rue, noviciat, Louvain, 18, Demi-Rue, maison d'études; Rome, II, piazza d'Ara-Coeli, maison d'études; Jérusalem, Notre-Dame de France, maison d'études; Kadi-Keui (Turquie d'Asie), Séminaire Léonin (rite grec et rite gréco-slave) ; Sart-les-Moines, par Roux (Belgique), vocations tardives; Vinovo, près Turin (Italie), alumnat de grammaire; Elorrio, province de Biscaye (Espagne); Taintignies (Belgique), alumnat d'humanités; Bure, près Grupont, province de Namur (Belgique), alumnat de grammaire; Le Bizet (Belgique), près Armentières, alumnat de grammaire; Zepperen, près Ordange (Belgique), alumnat de grammaire; Kara-Agatch, près Andrinople (Bulgarie), alumnat de grammaire *fi* alumnat d'humanités (pour le rite gréco-slave) ; Koum-Kapou (Constantinople), alumnat de grammaire, et Phanaraki (Constantinople), alumnat d'humanités (pour le rite grec).

7° CHAPELET — En dire au moins une dizaine, si on ne peut le réciter ;

8° LECTURE — Lire tous les jours quelques lignes d'un bon livre choisir de préférence la *Vie des Saints*, le *Catéchisme*, [446] le *Livre de tous*, le *Pensez-y bien*, *l'Imitation de Jésus-Christ*, le *Galle* et *Imitation de la Sainte Famille*. (Voir le catalogue de nos ouvrages.)

9° EXAMEN. — Le soir, rechercher avec soin ses fautes, en demander pardon à Dieu et lui promettre sincèrement Je n'y pas retomber ;

10° COUCHER, — Se coucher de bonne heure, se déshabiller avec modestie, faire, avec de l'eau bénite, le signe de croix sur son lit et sur soi, et s'endormir dans quelque bonne pensée.

CHAQUE SEMAINE

1° ABSTINENCE ET JEUNE. — Observer religieusement la loi de l'abstinence et du jeûne, à moins de dispense ou d'empêchement légitime ;

2° OFFICE DU DIMANCHE — Se souvenir de sanctifier le dimanche en cessant toute œuvre servile et en assistant à la messe, aux vêpres ou aux offices du soir et aux instructions de la paroisse.

Persévérer le plus longtemps possible à suivre les catéchismes ;

3° OCCUSATIONS — Fuir les chants et les discours mauvais les compagnies dangereuses, les cabarets et les assemblées mondaines; *c'est là, dit un Père de l'Eglise, que le démon livre les plus violents assauts et fait les plus grandes conquêtes* '

4° LIVRES — A voir en horreur les romans, les feuilletons, les journaux mondains : ils pervertissent l'esprit, gâtent le cœur, ruinent la foi, désolent les familles. Les jeter au feu et propager les lions livres ; n'acheter ni recevoir aucun journal suspect ;

5° CONFERENCES. — Ne pas manquer d'entrer dans quelque confrérie et être exacts en remplir les pratiques ;

6° OEUVRES DE CHARITE — Pour mériter la grâce d'une bonne mort, visiter les malades, les disposer à recevoir les sacrements, et avertir aussitôt le prêtre de leur maladie.

CHAQUE MOIS

1° SACREMENTS — Se confesser régulièrement au moins tous les mois, et même plus souvent, et surtout ne jamais rester en état de péché mortel. Il faut faire chaque confession comme si c'était la dernière, et bien s'exciter, avant la confession, à la contrition et au ferme propos ;

2° DEVOTION AU SACRE CŒUR — Le premier vendredi du mois, dans la journée, quelques actes de dévotion au Cœur de Jésus ;

3° CHEMIN DE LA CROIX — Au moins une fois par mois, faire le Chemin de la Croix, en s'efforçant de gagner pour les âmes du Purgatoire, quelques-unes des nombreuses indulgences qui y sont attachées. [447]

CHAQUE ANNÉE

1° FETES — Célébrer l'anniversaire de son baptême et de sa Première Communion, comme aussi les fêtes de la Sainte Vierge et de saint Joseph; ces jours-là tâcher de s'approcher des sacrements;

2° MOIS DE MARIE — CARÊME. — Suivre dans la paroisse ou faire en famille les exercices du saint temps de Carême et du mois de Marie ; mois de la Sainte Famille en janvier.

3° RETRAITE ANNUELLE — Quand on ne peut assister à une retraite publique, se ménager en particulier quelques jours de recueillement pour faire une revue de conscience, et se retremper dans la ferveur, dans quelque pèlerinage ou dans quelque communauté ; (on trouvera dans notre livre : *le Culte et imitation de la Sainte Famille*, une retraite annuelle que l'on peut faire chez soi).

4° PROPAGATION DE LA FOI — Donner, si on le peut, l'obole ils la. Propagation de la Foi : c'est à bien peu de irais conquérir des âmes à Jésus-Christ; lire et faire circuler les Annales.

AVIS PARTICULIERS

1° AUX EPOUX. — L'attachement, la fidélité, le respect et le support mutuel.

A l'égard de leurs enfants : La sainte coutume de les bénir, le bon exemple, une vigilance continuelle, la correction douce et ferme de leurs défauts, l'attention à les envoyer assidûment au catéchisme, le choix scrupuleux des maîtres à qui on les confie.

A regard des domestiques : Une sollicitude paternelle, la modération dans le commandement, une sage surveillance.

A l'égard de ménage : L'éloignement des folles dépenses, l'exactitude à acquitter les dettes, l'ordre en toutes choses ;

2° A LA JEUNESSE — La respect, l'obéissance, les prévenances envers les parents; — l'union, la irais entre frères et sœurs; — l'horreur des chansons et des paroles mauvaises, des danses, des cabarets, des compagnies et des veillées dangereuses, et surtout des fréquentations seul à seul avec des personnes de différent sexe.

Faites cela et vous vivrez.

II. RÈGLEMENT D'UN HOMME OU D'UN JEUNE HOMME PIEUX

Les exercices marqués dans le règlement ci-dessus con viennent à tous les chrétiens ; mais il en est parmi nos lecteurs qui, comprenant l'excellence et les avantages d'une vraie [448] dévotion, sentiront le besoin d'ajouter quelques autres pratiques à celles que nous y avons marquées. Voici donc des exercices plus particuliers pour eux :

Tous les jours: Quelques instants, et, s'il est possible, demi-heure, consacrés à l'oraison, la messe entendue, la communion faite avec l'avis du confesseur, une lecture spirituelle d'au moins un quart d'heure, la récitation du chapelet.

Chaque semaine, ou au moins tous les quinze jours, la confession.

Chaque mois ; Direction et revue du mois, ou préparation à la mort.

Après l'indication des divers exercices de la journée chrétienne, donnons la manière de les faire :

III. PRIERES DU MATIN

Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux, qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

Sainte Maria, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge

Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.

Je crois au Saint-Esprit, la sainte Eglise catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel archange, à saint Jean Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les saints (et à **[449]** vous, mon Père), que j'ai beaucoup péché, par pensée, par parole et par action; c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute, c'est pourquoi je supplie la bienheureuse Marie toujours Vierge, saint Michel archange, saint Jean-Baptiste, les apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les saints (et vous, mon Père), de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

Que le Dieu tout-puissant nous fasse miséricorde, et qu'après nous avoir pardonné nos péchés, il nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon,¹ l'absolution et la rémission de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

ACTE DE FOI

Mon Dieu, ma raison ne fait comprendre, et vous m'avez appris que vous êtes la vérité même et la science infinie, vous avez parlé aux hommes, vous les en avez assurés, et vous l'avez prouvé par les miracles éclatants qui ont accompagné vos paroles, et qui sont attestés par l'histoire plus authentique ; vous avez donné au Pape et aux évêques la mission de m'apprendre tout ce que vous avez enseigné, leur promettant de les préserver de toute erreur. Les miracles opérés et les grandes vertus pratiquées dans l'Eglise catholique montrent qu'en effet vous êtes avec elle, et qu'elle est véritablement divine. C'est donc de tout cœur que je soumetts mon esprit à votre autorité, o mon Dieu, je crois tout ce que vous avez dit et tout ce que le Pape et les évêques enseignent, parce que vous l'avez révélé et que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper.

ACTE D'ESPÉRANCE

Mon Dieu, vous m'avez appris vous-même que vous êtes tout-puissant, bon pour vos créatures, capable de les rendre heureuses, et fidèle dans vos promesses,. Vous m'avez assuré que vous me promettiez le bonheur de vous voir face à face et de vous posséder au ciel, et le secours nécessaire pour arriver à cette fin sublime ; vous avez prouvé par des miracles la vérité de vos promesses comme celle de vos paroles, c'est pourquoi j'espère en vous, et je compte sur votre paradis et sur votre grâce, parce que vous me l'avez promis, et que vous êtes fournissant, bon et fidèle dans vos promesses.

ACTE DE CHARITE

Mon Dieu, vous êtes le souverain bien, la perfection infinie, je le sais par votre enseignement divin. Je vous aime donc par-dessus tout, parce que vous le méritez, étant souverain-

450

ment parlait et aimable, et j'aime aussi, pour l'amour de vous votre image qui est l'âme de mon prochain.

OFFRANDE DE SES ACTIONS

Mon Dieu, par amour pour vous, je vous offre toutes mes actions. Je veux gagner aujourd'hui toutes les indulgences que je pourrai, et je les applique à toutes tes âmes du purgatoire, surtout à celles qui j'ai une plus grande obligation de prier.

ACTE DE CONTRITION

Mon Dieu, infiniment parfait, infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus tout. et. pour l'amour de vous, j'ai un grand regret de vous avoir offensé ; je prends la ferme résolution de ne plus vous offenser à l'avenir, d'en éviter les occasions" et d'en faire pénitence.

IV. EXAMEN DE PRÉVOYANCE

Le matin, après la prière ou après l'oraison, recueillez-vous un instant. « Prévoyez. dit saint François de Sales, les affaires dont votre prudence (doit s'occuper ce jour-là. les occasions que vous y aurez de glorifier Dieu, et les tentations que la colère ou la vanité, ou quelque *autre* passion pourrait vous y faire naître. Après cette inspection, préparez-vous par une sainte résolution à bien profiler de tous les moyens de servir Dieu et d'avancer votre perfection ; au contraire, armez-vous de toute la fermeté de votre esprit pour éviter ou pour combattre et vaincre tout ce qui vous y fera quelque obstacle. Mais cette simple résolution *ne* suffit pas ; il faut la soutenir par la préparation des moyens que vous pourrez avoir de l'exécuté ; par exemple, si je prévois que je dois traiter de quelque affaire avec une personne que la colère enflamme aisément, non seulement je me précautionnerai du mieux que je pourrai pour ne pas l'offenser; mais, afin de prévenir son humeur, je préparerai les manières de parler les plus douces et les plus honnêtes: ou bien j'engagerai quelques personnes à s'y trouver avec moi. Si je prévois que j'aie à visiter quelques malades, j'en disposerai l'heure- toutes les circonstances, les manières les plus utiles de les consoler et les secours que je pourrai leur donner. »

Reconnaissez ensuite que vous ne pouvez rien sans la grâce. et demander à Dieu la force d'exécuter vos bons désirs. « Cet exercice, que vous devez faire le matin, avant de sortir de la chambre, s'il se peut, doit être vif et ardent, afin que la bénédiction de Dieu que vous y aurez obtenue, se répande sur toute la journée ; mais je vous prie de ne l'omettre jamais.

451

V. PRIÈRES DU SOIR

Les mêmes que le matin, en y ajoutant l'examen de conscience suivant, avant l'acte de contrition et les commandements de Dieu et de l'Eglise, et un Notre Père et un, « Je vous salut Marie • pour les défauts.

Examinons-nous sur le mal commis envers Dieu : Omission ou négligence de nos devoirs de piété, irrévérence à l'église, distractions volontaires dans nos prières, jurements, murmures, manque de confiance et de résignation.

Envers les Supérieurs : Pensées, paroles ou actes contraires au respect. à l'obéissance, à l'amour dus aux parent, aux maîtres, aux supérieurs.

Envers le Prochain Jugements téméraires, haine, jalousie, désir de vengeance, querelles, emportements, scandales, mépris, injures, médisances. calomnies, railleries, faux, rapports, injuste usurpation ou détention du bien d'autrui.

Envers nous-mêmes ; Vanité, respect humain, mensonges, pensées, désirs, discours, regards et actions contraires à la pureté: intempérance, colère, impatience, vie inutile et sensuelle, paresse à remplir les devoirs de notre état.

LES COMHASDËMESTS DE DIEU

Un seul Die» tu adoreras et aimeras parfaitement. Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement. Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement. Tes

père et mère honoreras, afin de vivre longuement. Homicide point ne seras, de fait ni volontairement. Luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement. Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton escient. Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement. L'œuvre de chair ne désireras, qu'en mariage seulement. Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement,

LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

Les fêtes tu sanctifieras, qui te sont de commandement. Les dimanches la messe ou iras, et les fêtes pareillement. Tous tes péchés confesseras, à tout le moins une fois l'an. Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement. Quatre-temps. vigiles, jeûneras, et le Carême entièrement. Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi même. *Avait! ou après la prière, qu'on n'omette pas de faire en famille une bonne lecture.*

452

VI. MÉTHODE DE RÉFLEXION

PREPARATION Vivre habituellement dans le recueillement. Agitez l'eau, elle ne reproduit pas l'image de votre visage. L'âme dissipée ne retrace pas l'image de Dieu.

La veille, prévoir le sujet sur lequel on doit méditer et le fruit pratique qu'on en retirera. Se mettre en présence de Dieu, lui demander ses lumières, invoquer Marie, saint Joseph, l'ange gardien.

Corps de L'ORAISON. *Première méthode.* Sainte Thérèse dans l'oraison était comme un soldat sans armes, quand elle n'avait pas son livre ; elle fit oraison avec un livre pendant dix-sept ans. En lisant, imitez la colombe qui prend une gorgée d'eau dans son bec, et puis regarde le ciel pour l'avalier : goûtez chaque pensée. Saint Eloi faisait la méditation avec un livre ; mais souvent il interrompait la lecture et arrosait le livre de ses larmes ; le roi avait beau l'appeler, il continuait son oraison, jusqu'à ce que l'heure de la quitter fût venue.

Deuxième méthode. Ne savez-vous pas lire? Faites comme le mendiant qui étale ses misères et ses infirmités ; exposez à Dieu vos misères du corps et de l'âme, demandant à en être délivrés. Le portefaix de saint Ignace et de ses compagnons, les voyant en oraison, restait à genoux aussi longtemps qu'eux, et quand le Saint lui demanda ce qu'il avait fait pendant ce temps, il répondit : « J'ai dit à Dieu : Mon Dieu, je ne sais rien vous dire, mais je vous offre tout ce que vos serviteurs vous disent. » Faites comme lui.

Troisième méthode. Adorer chacune des plaies du Fils de Dieu crucifié, en demandant pardon des péchés commis par les pieds, les mains, etc. ou parcourir en esprit les stations du Chemin de la Croix. La méditation de la Passion est particulièrement agréable à Notre-Seigneur et salutaire aux âmes. *Quatrième méthode.* Parcourir les commandements de Dieu et de l'Eglise, examiner comment on les a observés, et demander pardon de ses fautes.

Cinquième méthode. Réfléchir sur chaque demande du *Pater* ou d'une autre prière.

Sixième méthode. Réciter plusieurs fois les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, plus du cœur que des lèvres.

Septième méthode. Prendre le soir, en se couchant, la position d'un cadavre étendu; songer qu'un jour on sera dans cet état, et produire des actes de contrition, etc.

453

Huitième méthode. Regarder le ciel, les arbres, les plantes en s'élevant à Dieu

Sainte Thérèse faisait quelquefois oraison à sa fenêtre, et saint Paul de la Croix, donnait un coup de bâton aux fleurs qu'il rencontrait sur son chemin et leur disait en

pleurant ; « Taisez-vous, vous me reprochez de ne pas aimer assez Dieu qui vous a créés pour moi. »

Conclusion. Quelle que soit la méthode que l'on embrasse, l'important est, dans le cours et surtout à la fin de l'oraison, 1° de faire beaucoup d'affections pour Notre-Seigneur et pour la vertu que l'on veut acquérir ; des actes de charité, répétés fréquemment) sont ce qu'il y a de plus parfait. 2° « Il est extrêmement utile dans l'oraison, dit saint Liguori, et peut-être préférable à toute autre chose, de faire de fréquentes prières, en demandant à Dieu, avec humilité et confiance, ses grâces, les lumières dont on a besoin, la résignation, la persévérance, etc., mais surtout le don du saint amour. » On peut, dans ce but, réciter quelques prières vocales et les répéter souvent, surtout si l'on se sent très aride. 3° En terminant l'oraison, on doit prendre une résolution particulière, comme d'éviter certaine faute dans laquelle on est tombé plus souvent, ou de mieux pratiquer quelque vertu. La même résolution doit se renouveler plusieurs fois, jusqu'à ce qu'on se soit corrigé de ce défaut ou qu'on ait acquis cette vertu. »

À la fin : « On remercie Dieu des lumières reçues; on demande au Père Éternel, pour l'amour de Jésus et de Marie, la grâce de lui être fidèle. Ne manquez jamais de recommander à Dieu les âmes du Purgatoire et les pécheurs. Saint François de Sales nous conseille de ne point quitter l'oraison sans y cueillir un bouquet de fleurs pour en savourer la bonne odeur durant le jour, c'est-à-dire sans retenir une ou deux pensées qui ont produit dans notre âme du plus vif sentiments de dévotion, et qui serviront à nous enflammer le reste de la journée. » Après l'oraison, il faut avoir soin de mettre en pratique ses résolutions dès que l'occasion s'en présente. Heureuses les âmes qui s'appliqueront à l'oraison : elles finiront par trouver Dieu et par le goûter

VII. PRÉSENCE DE DIEU

Voici le moyen le plus efficace pour éviter le péché et devenir un saint, ni un moyen est facile. Si vous étiez avec un ami dans une chambre obscure et que vous ne puissiez le voir, auriez-vous de la peine à parler avec lui? Vous vous entretiendriez sans effort de lui, de vous, des autres. Ce n'est pas plus difficile et c'est plus doux avec Notre-Seigneur.

454

De la pratique de la présence de Dieu : Elle suppose l'application à Dieu de l'esprit et du cœur. *Application de l'esprit*. On peut se représenter : 1° Notre-Seigneur à côté de nous comme si on le voyait, mais sans trop grande tension d'esprit; 2° on se représente, ce qui est plus vrai, Dieu, qui remplit tout de son immensité; 3° ou encore, on voit Dieu dans les créatures auxquelles Dieu donne tout ce qu'elles ont de perfection nous parlent de lui 4° on se figure enfin Dieu au-dedans de soi, car notre âme est son temple. C'est ainsi que Catherine de Sienne bâtissait dans son âme comme un sanctuaire intime dans lequel elle voyait Dieu. Un beau crucifix qu'on tient devant soi, de saintes images^a qu'on regarde souvent aident beaucoup à l'intelligence à penser à Dieu.

L'application du cœur se fait : 1° par des oraisons jaculatoires fréquentes; 2° en renouvelant, dans les occupations capables de distraire, l'intention de tout faire pour Dieu; 3° en prenant quelques instants dans le cours de ses travaux pour s'unir à Notre-Seigneur. Heureuses les âmes qui pourront dire avec David : *Mes yeux font toujours tournés vers le Seigneur*, qui penseront toujours à Celui qui ne les oublie jamais et ne cesse de répandre sur elles des faveurs » Si on persévère une année, dit saint Léonard après sainte Thérèse, dans cet exercice, on se trouverait à la fin de l'année au comble de la perfection, sans s'en douter. >

VIII. EXAMEN

Il y a l'examen particulier qui se fait ordinairement au milieu du jour, et qui porte sur la manière dont on s'acquitte de tel devoir *grave*, de tel exercice important, dont on pratique telle vertu que l'on veut acquérir, ou dont on tombe dans tel défaut dominant.

Il y a enfin l'examen général, qui se fait le soir avant d'aller prendre son repos. Saint François de Sales dit qu'il faut aller au lit comme au confessionnal, après s'être examiné. Les marchands comptent tous les soirs leurs bénéfices ou leurs pertes : l'âme qui veut gagner le ciel ne doit-elle pas en faire autant, et compter chaque soir toutes les fautes qu'elle a faites, afin de les réparer?

Manière de faire l'examen : Cette méthode s'applique également à l'examen particulier sur une vertu ou sur un défaut et à l'examen général du soir. On se met en présence de Dieu, et on lui demande sa grâce pour connaître ses fautes, les délester et les éviter ; on s'examine soigneusement. Dans l'examen particulier, on ne le fait que sur un point ; on marque ses fautes en faisant autant de nœuds à une corde, ou au moyen de quelques [455] grains de chapelet, et si le nombre des fautes du jour est plus grand ou aussi grand que celui de la veille, on s'impose une pénitence, comme de se donner la discipline, de dire un *Pater* et un *Ave* les bras en croix, etc..... Le bienheureux Louis de Grenade parle d'un religieux qui se corrigea ainsi d'un défaut invétéré.

On s'excite à la contrition, c'est le principal. Malheur à l'âme qui n'éprouve aucun déplaisir quand elle a offensé Dieu Et celle qui n'a aucun regret des fautes légères en vient facilement à tomber dans des fautes graves. On s'excite au ferme propos de se corriger, ce qui importe au moins autant que de s'exciter à la contrition. On s' imagine ensuite, comme le conseille saint Léonard, qu'on se confesse à Nôtre-Seigneur, qu'on en reçoit l'absolution, et on s'impose soi-même la pénitence.

IX. VISITE AU SAINT-SACREMENT

Jésus nous attend au tabernacle, c'est notre Dieu, c'est notre Roi, notre Père, notre meilleur Ami: allons le visiter tous les jours, et si nous ne pouvons nous rendre à l'église, tournons-nous vers le clocher de notre paroisse, et, à genoux, visitons Nôtre-Seigneur en esprit.

Dans ces visites, il faut adorer Jésus-Christ au Saint-Sacrement, le remercier, lui demander pardon, solliciter ses grâces pour nous et pour ceux qui nous sont chers, et terminer par la communion spirituelle

X. COMMUNION SPIRITUELLE

Si on ne peut pas faire chaque jour la communion sacramentelle, c'est-à-dire recevoir réellement Jésus-Christ dans son cœur, on peut chaque jour, et même plusieurs fois le jour, faire la communion spirituelle, qui n'est autre chose qu'un désir ardent de s'unir à Jésus-Christ et de recevoir son esprit et ses grâces.

La communion spirituelle est une pratique si salutaire, que saint Liguori va jusqu'à dire qu'on en peut tirer autant et plus de fruits, si on la fait avec ferveur, que de la communion sacramentelle en tel Je faite avec tiédeur.

Voici les formules de prière pour la communion spirituelle que ce saint donne lui-même :

1° Mon Jésus, je crois que vous êtes ici présent dans le très Saint-Sacrement. Je vous aime par-dessus toutes choses, et je désire vous posséder dans mon âme. Puisque je ne puis maintenant vous recevoir sacramentellement, venez au moins [456] spirituellement dans mon cœur. Je m'unis à vous comme vous possédant en effet. Ne permettez pas que je me sépare jamais de vous.

2° O Jésus, je vous crois présent dans le Saint-Sacrement. Je vous aime et vous désire. Venez dans mon cœur. Je m'unis à vous: ne vous éloignez plus de moi.

Et on s'unit intérieurement à Notre-Seigneur, et on fait son action de grâces, comme si on avait communié réellement.

XI. LA SAINTE MESSE

La messe est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, offert à Dieu, sous les espèces du pain et du vin, par le ministère des prêtres, pour représenter et continuer le sacrifice de la croix et nous en appliquer les fruits.

Manière d'entendre la Sainte Messe.

La première méthode est de méditer. Un bon religieux avait coutume de dire que, pendant la messe, il ne lisait que trois lettres : la première noire, il pensait à ses péchés, en demandant pardon à Dieu; la deuxième rouge, il méditait sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la troisième blanche comme l'hostie, il faisait la communion spirituelle.

Deuxième méthode : payer à Dieu nos dettes envers lui en divisant la messe en quatre parties. Depuis le commencement jusqu'à l'Evangile, adorer Dieu et le louer. Depuis l'Evangile jusqu'à l'Elévation, remercier Dieu de ses bienfaits. Depuis l'Elévation jusqu'à la Communion, demander pardon de ses péchés. Depuis la Communion jusqu'à la fin, faire la Communion spirituelle, et demander toutes les grâces dont nous avons besoin.

Troisième méthode : suivre dans un livre les prières de la messe, comme ci-dessous par exemple.

PRIÈRES PENDANT LA MESSE

Au commencement de la Messe.

Faites-moi la grâce, o mon Dieu, d'entrer dans les dispositions où je dois être pour vous offrir dignement, par les mains du prêtre, le sacrifice redoutable auquel je vais assister ; je vous l'offre en m'unissant aux intentions de Jésus-Christ et de son Eglise ; 1° pour rendre à votre Majesté l'hommage souverain qui lui est dû ; 2° pour vous remercier de tous vos bienfaits ; 3° pour vous demander, avec un cœur contrit, la rémission de mes péchés ; 4° enfin pour obtenir tous les secours [457] qui me sont nécessaire pour le salut de mon âme et la vie de mon corps : J'espère de vous toutes ces grâces ,par les mérites de Jésus-Christ, votre Fils, qui veut bien être lui-même le Prêtre et la victime de ce sacrifice adorable :

Au Confiteor

Quoique pour connaître mes péchés, o mon Dieu, vous n'avez pas besoin de ma confession, et que vous Usiez dans mon cœur toutes nies iniquités, je vous les confesse néanmoins à la face du ciel et de la terre ; j'avoue que je vous ai offensé par mes pensées, par mes paroles et par mes actions. Mes péchés sont grands, mais vos miséricordes sont infinies. Ayez compassion de moi. O' mon Dieu! Souvenez-vous que je suis votre enfant, l'ouvrage de vos mains, le prix de votre sang.

Vierge sainte, anges du ciel, saints et- saintes du paradis, priez pour nous, et, pendant que nous gémissons dans cette vallée de misères et de larmes, demandez grâce pour nous, et obtenez-nous le pardon de nos péchés.

A l'Introit.

Seigneur, qui avez inspiré aux patriarches et aux prophètes des désirs si ardents de voir descendre votre Fils unique sur la terre, donnez-moi quelque chose de cette sainte ardeur, et faites que, malgré les embarras de cette vie mortelle, je ressente en moi un saint empressement de m'unir à vous.

Au Kyrie, eleison.

Je vous demande, ô mon Dieu ! pat des gémissements et des soupirs réitérés, que vous nous fassiez miséricorde, et quand je vous dirais à tous les moments de ma vie : *Seigneur, ayez pitié de moi*, ce, ne serait pas encore assez, vu le nombre et l'énormité de mes péchés.

Au Gloria in excelsis Deo

La gloire que vous méritez, ô mon Dieu, ne vous peut être dignement rendue que dans le ciel, mon cœur fait néanmoins ce qu'il peut sur la terre, au milieu de son exil. Il vous loue, il vous bénit, il vous adore, il vous glorifie, il vous rend grâces et vous reconnaît pour le Saint des saints, pour le seul Seigneur souverain du ciel et de la terre, en trois Personnes, :Père, Fils, et Saint-Esprit

Pendant l'Épître.

Je regarde cette Épître. O mon Dieu ! Comme une lettre qui me vient du ciel, pour m'apprendre vos volontés adorables; [458] accordez-moi, s'il vous plaît la force dont j'ai besoin pour accomplir ce que vous m'ordonnez. C'est vous, Seigneur, qui avez inspiré aux prophètes et aux apôtres les vérités qu'ils nous ont laissées par écrit ; faites-moi part de leurs lumières, et allumez en mon cœur ce feu sacré dont ils ont été embrasés, afin que comme eux, je vous serve sur la terre tous les jours de ma vie.

A l'Évangile.

Je me lave, ô souverain Législateur ! Pour vous marquer que je suis prêt à défendre aux dépens de tous mes intérêts et de ma vie même. Les grandes vérités qui sont contenues dans le saint Évangile. Donnez-moi, Seigneur, autant de force pour accomplir votre divine parole, que vous m'inspirez de fermeté pour la croire.

Pendant le Credo,

Oui, mon Dieu, je crois toutes les vérités que vous avez révélées à votre Sainte Église. Il n'y en a pas une seule pour laquelle je ne voulusse donner mon sang, et c'est dans cette entière soumission que, m'unissant intérieurement à la profession de foi que le prêtre vous fait, je dis à présent, d'esprit et de cœur, comme il vous le dit de vive voix, que je crois fermement en vous et à (ont ce que l'Église croit ; je professe à la face de vos autels que je veux vivre et mourir dans les sentiments de cette foi pure et dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine.

A l'Offertoire.

Quoique je ne sois qu'une créature mortelle et pécheresse, je vous offre, par les mains du prêtre, o vrai Dieu vivant et éternel ! Ce pain et ce vin qui doivent être changés au corps et au sang de Jésus-Christ, votre Fils. Recevez. Seigneur, ce sacrifice en odeur de suavité, et souffre* que j'unisse à cette oblation sainte le sacrifice que je vous lais de mon corps, de mon âme et de tout ce qui m'appartient.

Au Lavabo.

Lavez-moi, Seigneur, dans le sang de l'Agneau qui va être immolé, et purifiez jusqu'aux moindres souillures de mon âme, afin qu'en m'approchant, de votre saint autel, je puisse élever vers vous des mains pures et innocentes, comme vous me l'ordonnez.

[459]

A la Préface.

Détachez-nous. Seigneur, de toutes les choses d'ici-bas, élevez *dos* cœurs vers le ciel, attachez-les à vous seul, et souffrez qu'en vous rendant les louanges et les actions de grâces qui vous sont dues, nous unissions nos faibles voix au concert des Esprits bienheureux, el que nous disions dans le lieu de notre exil ce qu'ils chantent dans le séjour de la gloire : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées ;qu'il soit glorifié au plus haut des cieux*

Après le Sanctus

Père éternel, qui êtes le souverain Pasteur, conservez et gouvernez votre Eglise, sanctifiez-la et répandez-la par toute la terre, unissez tous ceux qui la composent dans un même esprit et un même cœur. Bénissez notre saint Père le Pape, notre Prélat, notre Pasteur, et tous ceux qui sont dans la foi de votre Eglise.

Au premier Mémento.

Je vous supplie. O mon Dieu, de vous souvenir ils mes parents, de mes amis, de mes bienfaiteurs spirituels et temporels. Je vous recommande aussi de tout mon cœur les personnes desquelles je pourrais avoir reçu quelque mauvais traitement ; oubliez leurs péchés et les miens; donnez-leur part aux mérites de ce divin sacrifice, et comblez-les de vos bénédictions en ce monde et en l'autre.

A l'Élévation de la Sainte Hostie.

I) Jésus ! Mon Sauveur, vrai Dieu et vrai homme 1 je crois que vous êtes réellement présent dans cette hostie. Je vous y adore de tout mon cœur comme mon Seigneur et mon Dieu ; donnez-moi, et à tous ceux qui sont ici présents : la loi, la religion et l'amour que nous devons avoir pour vous dans ce mystère adorable.

A l'Élévation du calice.

J'adore en ce calice, ô mon divin Jésus ! Le prix de ma rédemption et de celle de tous les hommes. Laissez couler. Seigneur, une goutte de ce sang adorable sur mon âme, afin de la purifier de tous ses péchés, et de l'embraser du feu sacré de votre amour.

Après l'Élévation.

Ce n'est plus du pain et du vin, c'est le corps adorable, c'est le précieux sang de Jésus-Christ, votre Fils, que nous vous [460] offrons, ô mon Dieu ! en mémoire de sa Passion, de sa Résurrection et de son Ascension; recevez-les, Seigneur, de nos mains, et remplissez-nous de vos grâces.

Au second Mémento.

Souvenez-vous aussi. Seigneur, des âmes qui sont dans le purgatoire ; elles ont le bonheur de vous appartenir et d'être vos épouses. Je vous recommande particulièrement celles de mes parents et de mes bienfaiteurs spirituels et temporels, et celles qui ont le plus besoin de prières.

*Au Pater. Réciter le NOTRE PERE
A l'Agnus Dei.*

Agneau de Dieu, qui avez bien voulu vous charger des péchés du monde, avez pitié de nous ; nos péchés sont innombrables, mais vos miséricordes sont infinies ; effacez donc nos péchés, et donnez-nous la paix avec nous-mêmes et avec notre prochain, en nous inspirant une profonde humilité, et en étouffant en nous tout désir de vengeance.

Au Domine, non sum dignus.

Hélas ! Seigneur, il n'est que trop vrai que je ne mérite pas de vous recevoir, je m'en suis rendu tout à fait indigne par mes péchés ; je les déteste de tout mon cœur parce qu'ils vous déplaisent et qu'ils m'éloignent de vous ; une seule de vos paroles peut guérir mon âme ; ne l'abandonnez pas, ô mon Dieu ! Et ne permettez pas qu'elle ne soit jamais séparée de vous.

A la Communion du prêtre.

Si je n'ai pas aujourd'hui le bonheur d'être nourri de votre chair adorable, ô mon aimable Jésus ! Souffrez au moins que je vous reçoive d'esprit et de cœur, et que je m'unisse à vous par la foi, par l'espérance et par la charité. Je crois en vous, ô mon Dieu ! J'espère en vous et je vous aime de tout mon cœur.

Pendant les dernières Oraisons.

Vous voulez, Seigneur, que nous vous adressions sans cesse nos prières, parce que nous avons toujours besoin de vos grâces ; répandez-les sur nous, et donnez-nous cet esprit de prière qui est un esprit d'humilité, de confiance et d'amour; nous vous, en supplions par Jésus-Christ, votre Fils, qui règne avec vous dans la gloire. [461]

Avant la bénédiction.

Très sainte et très auguste Trinité. Père, Fils et Saint-Esprit, qui êtes un seul et vrai Dieu en trois Personnes, n'est par vous que nous avons commencé ce Sacrifice, c'est par vous que nous le finissons ; ayez-le pour agréable, et ne nous renvoyez pas sans nous avoir donné votre sainte bénédiction.

Pendant le dernier Évangile.

Verbe éternel, par qui toutes choses ont été faites, et qui, vous étant fait homme pour l'amour de nous, avez institué cet auguste sacrifice, nous vous remercions très humblement de nous avoir fait la grâce d'y assister aujourd'hui. Que tous les anges et tous les saints vous louent à jamais dans le ciel. Pardonnez-moi, ô mon Dieu ! La dissipation où j'ai laissé aller mon esprit, et la froideur que j'ai sentie en mon cœur dans un temps où il devait être tout occupé de vous, et tout embrasé d'amour pour vous. Oubliez, Seigneur, mes péchés, pour lesquels Jésus-Christ, votre Fils, vient d'être immolé sur cet autel, et ne permettez pas que je sois assez malheureux pour vous offenser davantage ; mais faites que marchant dans les voies de la justice, je vous regarde sans cesse comme la règle et la fin de toutes mes pensées, mes paroles et mes actions. Ainsi soit-il.

XII. VEPRES DU DIMANCHE

Pater, Ave,

PSALMUS 109

[462]

PSALMUS 110

PSALMUS 111

[463]

PSALMUS 112

PSALMUS 113

[464]

HYMNUS

[465]

CANTICUM

XIII. EXERCICE POUR LA CONFESSION

Inutile de le redire, la confession fréquente, de tous les huit jours, de tous les quinze au moins, est le moyen le plus efficace pour vivre toujours dans la grâce de Dieu ; qu'on relise ce qui est écrit sur ce sujet.

Voici une méthode pour faire sa confession avec fruit.

1 *Prière.* — Avant tout, il faut demander à Dieu la grâce nécessaire pour connaître, détester et accuser ses péchés. Dans ce but, réciter un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*.

2 *Examen.* — Une négligence grave dans l'examen des péchés mortels expose à une mauvaise confession. Il faut s'examiner sur les diverses espèces de péchés mortels, sur leur nombre et les circonstances qui changent l'espèce.

Dans les confessions fréquentes et ordinaires, on peut se contenter de l'examen indiqué à la prière du soir ci-dessus ; mais, dans les revues et, les confessions générales, ou bien quand on ne s'est pas confessé depuis longtemps, il est bon de faire un examen plus complet.

La confession générale est nécessaire au salut de tous ceux qui ont fait précédemment des confessions sacrilèges ou nulles. Soit par suite d'une négligence grave dans l'examen des péchés mortels, soit par manque de franchise, soit par manque de contrition ou de ferme propos.

Mais lors même qu'elle n'est pas nécessaire, la confession générale est très utile aux hommes et aux jeunes gens qui n'en ont jamais fait ; ils en retirent une plus grande connaissance [466] d'eux-mêmes, une contrition plus vive, une sécurité plus confiante pour l'heure de la mort. Quand on a déjà fait une bonne confession générale, il n'est pas bon de la refaire, on doit se consoler d'une revue, depuis la confession générale ou depuis

dernière revue. Rien n'est plus facile qu'une confession générale ou une revue, elles ne demandent pas plus de temps qu'une confession d'un mois. Pas nécessaire, quand on les fait, de dire à part les péchés commis depuis la dernière confession, on les comprendra dans l'accusation des fautes de toute sa vie ou de plusieurs années, pas nécessaire d'accuser les fautes légères, pas nécessaire non plus de confesser d'abord à part tous les péchés de son enfance, puis de sa jeunesse, etc... Il suffit de parcourir une seule fois les commandements de Dieu et de l'Eglise, et dire combien de fois, depuis l'usage de la raison, on a péché contre ces commandements, par jour, par semaine, ou par mois, en distinguant cependant pour les seuls péchés contre la pureté, ceux qui ont été commis avant le mariage ou le vœu de chasteté de ceux qui ont été commis après. Dans une confession générale, on doit dire exactement son âge.

EXAMEN DE CONSCIENCE COMPLET

Depuis combien de temps ne vous «les-vous pas confessé ? Avez-vous reçu l'absolution ? Avant la dernière confession, avez-vous négligé l'examen de tous vos péchés graves ? Avez-vous oublié ou caché quelque faute grave ? Avez-vous négligé demander pardon à Dieu et de vous exciter à la résolution de ne plus pécher jamais ? Avez-vous accompli la pénitence ?

I Commandement de Dieu. — Etes-vous instruit des vérités que tout chrétien doit savoir ?

Avez-vous refusé de croire les vérités de la religion, ou en avez-vous douté ? Avez-vous fait connaître aux autres votre manque de foi ou votre doute ? Avez-vous parlé avec mépris de la religion, ou applaudi à ceux qui en parlaient mal ? Avez-vous lu des écrits contre la religion ? Avez-vous désespéré de votre salut, ou de vous corriger de vos mauvaises habitudes ? Avez-vous manqué de résignation dans vos peines, murmurant contre la Providence ? Vous êtes-vous exposé aux occasions d'offenser Dieu en comptant trop sur vos forces ? Avez-vous péché plus librement, sous prétexte que Dieu [467] vous ferait miséricorde ? Avez-vous attendu un secours de Dieu pour faire le mal ? Avez-vous pu pouvoir faire votre salut sans bonnes œuvres ? Avez-vous eu de l'indignation contre Dieu ? Avez-vous eu en dégoût son service ? Avez-vous aimé une créature plus que Dieu, étant disposé à offenser ce bon Maître plutôt que de renoncer à l'amour de cette créature ? Avez-vous ajouté foi aux songes ; consulté les sorciers, etc. ? Etait-ce pour nuire aux autres ? Avez-vous maltraité les personnes consacrées à Dieu ? Avez-vous manqué de respect dans le saint lieu, ou désiré d'y commettre des fautes qui le profaneraient. Avez-vous profané les choses saintes, et surtout les sacrements en les recevant indignement ? Avez-vous communiqué sans être à jeun ? Avez-vous vendu plus cher des choses bénites parce qu'elles étaient bénites ? Avez-vous tenté Dieu, vous exposant au péril pour votre âme ou votre corps en comptant sur son secours ? Avez-vous manqué la prière, ou négligé de la faire faire à vos domestiques ou à vos enfants ?

II Commandement. — Avez-vous prononcé le nom adorable du Seigneur sans respect, ou souffert que ceux qui vous sont soumis l'aient blasphémé ? Avez-vous dit des paroles injurieuses contre Dieu et les saints ? Avez-vous assuré par serment une chose que vous saviez fautive, ou une promesse que vous n'étiez pas dans l'intention d'accomplir ? Vous êtes-vous engagé par serment à mal faire. Avez-vous confirmé par serment une médisance ? Etes-vous dans l'habitude de faire serment sans nécessité ? Avez-vous négligé d'accomplir les vœux et les serments que vous avez faits ?

III Commandement — Avez-vous manqué ou mal entendu la messe, le dimanche ? Y êtes-vous arrivé trop tard ? L'avez-vous fait entendre à ceux sur qui vous avez autorité ?

Avez-vous travaillé ou fait travailler le dimanche sans nécessité, et pendant un temps trop considérable ? Avez-vous négligé d'assister aux instructions de la paroisse, et d'y mener vos domestiques et vos enfants, lors même que ces instructions vous étaient nécessaires ?

IV *Commandement.* — Avez-vous eu de la haine contre vos parents, votre épouse, vos enfants, vos frères, vos sœurs ? Leur avez-vous souhaité du mal ? Avez-vous frappé vos enfants, [468] vos frères, vos sœurs sans nécessité ? Avez-vous menacé vos parents ? Avez-vous négligé d'assister vos parents dans leurs besoins, vos frères et sœurs, de prier et de faire prier pour eux, pendant leur vie et après leur mort ? Avez-vous refusé d'accomplir leurs dernières volontés ? Avez-vous manqué de respect à vos parents par des paroles ou des airs de mépris, par des injures graves ou en rougissant d'eux ? Avez-vous désobéi à vos parents de manière à les faire mettre en colère et à les porter au blasphème, ou dans les choses graves qui regardent l'administration de la famille ? Avez-vous désobéi à vos parents, quand ils vous commandaient d'éviter les mauvaises compagnies, les fêtes mondaines ou autres occasions de péchés, ou de remplir vos devoirs religieux. Avez-vous eu des préférences injustes pour quelques-uns de vos enfants ? Avez-vous compromis leur vie ou leur santé en quelque manière ? Avez-vous négligé de leur faire apprendre un état ? Leur avez-vous refusé sans raison la permission de s'établir ou de rester dans le célibat ? Avez-vous refusé à un enfant la permission et la dot voulues pour entrer dans une maison religieuse ?

Avez-vous différé sans permission de faire donner le baptême à vos enfants ? Avez-vous négligé d'envoyer vos enfants à des écoles vraiment chrétiennes ? Avez-vous infligé de former vos enfants et vos domestiques aux vertus chrétiennes ? Avez-vous nourri en eux l'insoumission, la vanité, l'orgueil, la paresse, la sensualité, l'égoïsme, l'avarice, etc. ? Avez-vous prié à votre service des domestiques sans foi et sans mœurs ? Avez-vous eu soin de leur faire fréquenter les sacrements aussi bien qu'à vos enfants ?

Avez-vous veillé sur les paroles, les actions, les rapports de vos enfants et de vos domestiques ? Les avez-vous longtemps perdus de vue sans les surveiller ? Les avez-vous laissés fréquenter de mauvaises compagnies et des personnes de sexe différent ? Avez-vous souffert qu'ils soient allés aux théâtres, au cabaret qu'ils aient fait de mauvaises lectures, qu'ils aient pris part aux divertissements du monde, aux danses, en particulier ?

Avez-vous négligé de reprendre vos domestiques et vos enfants quand ils ont violé les lois de Dieu et celles de l'Eglise ? Avez-vous laissé seuls des domestiques de sexe différent dans une maison d'où vous étiez longtemps absent ? Avez-vous rendu vos domestiques complices de vos fautes ? Les avez-vous scandalisés par vos paroles ou par une conduite mondaine ? Devant vos enfants et vos domestiques, avez-vous manqué de [469] modestie, ou tenu des discours contre la religion, ou vous êtes-vous permis des paroles trop libres ? Leur avez-vous fait partager vos rancunes, ou vos injustices, ou vos désordres ? Avez-vous négligé de prier pour vos parents et vos enfants ?

Avez-vous manqué de respect et d'obéissance à vos maîtres ? Avez-vous révélé leurs secrets de famille ? Avez-vous perdu votre temps, laissé dépérir ce qui vous était confié, fait tort à vos maîtres ?

Tuteurs, avez-vous rempli, à l'égard de vos pupilles, vos devoirs qui sont semblables à ceux des parents à l'égard de leurs enfants ? Parrains, avez-vous négligé, à défaut des parents, de veiller sur la conduite de vos filleuls ?

V *Commandement.* — Avez-vous eu de la haine, du mépris pour le prochain ? Avez-vous souhaité du mal à quelqu'un ? Et quel mal ? Est-il des personnes auxquelles, par haine, vous refusez de parler ? Avez-vous frappé quelqu'un, ou nui à quelqu'un dans sa vie ou sa santé ? Vous êtes-vous battu en duel ? Avez-vous assisté à un duel ? Avez-

vous semé la division par des rapports vrais ou faux ? Avez-vous porté les autres au mal et à quel mal par vos conseils ou vos exemples ? Avez-vous aidé les autres à faire le mal et quel mal ? Avez-vous détourné quelqu'un de ses devoirs ? Avez-vous vendu de mauvais livres, de mauvais journaux ou procuré aux autres des occasions de péché ? Avez-vous négligé d'empêcher le mal quand vous pouviez et deviez le faire ? Vous êtes-vous souhaité la mort par impatience ? Avez-vous cherché à abrégé vos jours ? Avez-vous exposé votre vie et votre santé imprudemment ? Avez-vous négligé de faire l'aumône, ou de reprendre ceux que vous pouviez ou deviez empêcher d'offenser Dieu ? Avez-vous négligé de faire administrer à temps les sacrements aux malades ?

VI et IX Commandement. — Avez-vous consenti à des pensées ou à des désirs contre la sainte vertu de pureté, et à quels désirs ? Vous êtes-vous réjoui du mal que vous aviez fait par le passé ? Avez-vous dit ou entendu dire avec plaisir des paroles contre la pudeur ? Chanté ou entendu chanter de mauvaises chansons ou romances ? En avez-vous appris ou fait apprendre aux autres ? Avez-vous consenti à des regards ou à des actions contraires [470] à la modestie ? Et à quelles sortes d'actions ? Et avec quelles sortes de personnes ? Avez-vous manqué de respect à la sainteté du mariage en n'y vivant pas conformément à la loi de Dieu ? Vous êtes-vous exposé aux occasions de chute par des lectures légères ou mauvaises, par des entrevues et des liaisons avec des personnes de sexe différent ? Avez-vous eu avec elles des familiarités ? Et lesquelles ? Avez-vous assisté aux bals, aux danses, aux spectacles ? Avez-vous fréquenté de mauvaises compagnies et tenu avec elles des discours mauvais ou légers ?

VII et X Commandement. — Avez-vous fait tort au prochain dans les marchés ou de tout autre manière ? Avez-vous causé du dommage à autrui par votre faute ? Avez-vous négligé de payer vos dettes, et en particulier le salaire de vos domestiques ? Avez-vous gardé ce que vous avez trouvé, bien que vous en connussiez le maître ? Avez-vous désiré de prendre ou de retenir injustement le bien d'autrui ?

VIII Commandement. — Avez-vous sans raison jugé ou soupçonné mal les autres ? Avez-vous dit du mal faux ou vrai du prochain de manière à lui nuire dans ses biens ou dans sa réputation ? Avez-vous encouragé les autres à calomnier ou à médire ? Avez-vous outragé le prochain par des injures ou des airs de mépris ou des railleries ? Avez-vous menti, surtout de manière à nuire au prochain ? Avez-vous témoigné contre la vérité devant les tribunaux ? Avez-vous manqué de discrétion, en dévoilant des choses que vous deviez tenir secrètes, en lisant des lettres adressées à d'autres ? Il y a obligation de réparer les dommages causés par ces péchés.

Commandements de l'Église. — Avez-vous négligé de sanctifier les fêtes commandées, soit en manquant la messe, soit en vous livrant à des travaux défendus ? Avez-vous négligé de remplir l'obligation de la confession annuelle, ou la communion pascale, ou avez-vous souffert que ceux de votre maison l'aient violée ? Avez-vous violé la loi du jeûne et de l'abstinence sans dispense légitime ? Avez-vous négligé de reprendre vos domestiques, quand ils ne l'ont pas remplie ?

Péchés capitaux. — Avez-vous fait, pour satisfaire votre vanité, des dépenses excessives ? On peut à cet égard se rendre [471] gravement coupable devant Dieu. Par orgueil, avez-vous méprisé gravement les autres ? Avez-vous rebuté le pauvre quand vous deviez le secourir ? Vous êtes-vous réjoui du malheur d'autrui, et avez-vous été jaloux de la prospérité du prochain ? Avez-vous fait trop de dépenses dans les repas ? Avez-vous fait des excès dans le boire et le manger ? Ou en avez-vous permis à vos

enfants ? Vous êtes-vous mis en colère ? Avez-vous négligé d'accomplir vos devoirs d'état ? Avez-vous perdu votre temps dans les occupations vaines et frivoles ?

Aux juges : Avez-vous fait acception de personnes ? Avez-vous instruit suffisamment la cause, avant de juger ? Avez-vous fait traîner les causes en longueur ?

Aux notaires : Avez-vous pris les informations insuffisantes ? Avez-vous augmenté ou diminué la force de la déposition des témoins ? Avez-vous fait des actes injustes, ou bien justes mais sans les formalités voulues ?

Aux médecins : Etes-vous suffisamment instruit sur la science médicale ? Etudiez-vous dans les cas difficiles ? Avez-vous donné sans raison la permission de faire gras ? Avez-vous donné un remède dangereux avant que l'état du malade fût désespéré ? Avez-vous adressé les malades à un pharmacien sans science ou sans remèdes efficaces ? Avez-vous donné vos soins aux pauvres en cas de nécessité grave, et même en dehors de ce cas si vous recevez un salaire à cette fin ? Avez-vous omis d'avertir les malades de se confesser, quand la maladie était grave ?

Aux pharmaciens : Avez-vous donné des remèdes à la mère qui puissent nuire à l'enfant ? Avez-vous vendu un remède pour un autre, ou avez-vous vendu trop cher ?

Aux marchands : Avez-vous fait de faux poids et de fausses mesures ? Avez-vous vendu au-dessus du prix, le plus élevé ?

Aux tailleurs : Avez-vous retenu les coupons des habits ? Avez-vous trouvé une occasion de péché en prenant la mesure des habits à des personnes de sexe différent ?

Aux courtiers : Avez-vous retenu une partie du prix des marchandises vendues au nom d'un autre, ou avez-vous fait payer plus cher ce que vous aviez acheté, au nom d'autrui ?

Aux barbiers : Avez-vous masqué la messe ?

Aux perruquiers : Avez-vous trouvé une occasion de péché en coiffant les personnes d'un autre sexe ?

Aux cabaretiers : Avez-vous donné sans raison grave du vin aux personnes qui devaient s'enivrer ? Avez-vous servi seulement du gras les jours maigres, quand on ne vous en demandait pas ? Avez-vous favorisé ou supporté des désordres dans votre maison ? **[472]**

Aux électeurs : Avez-vous volé pour des hommes hostiles à la religion ; ou on vous abstenant de voter, avez-vous été cause qu'ils ont été élus ?

Après s'être examiné, il faut s'exciter à la contrition sincère d'avoir offensé Dieu.

3 *Contrition.* — Sans contrition, sans la résolution de ne plus pécher et d'éviter les occasions prochaines de pécher gravement, il n'y a point de pardon. Donc, que la contrition précède l'absolution, et qu'on s'y excite, ainsi qu'à la ferme propos, avant de se présenter au saint tribunal. Pour s'exciter à la contrition, on pense à l'enfer que le péché grave mérite, au ciel qu'il nous fait perdre, aux souffrances et à la mort que Notre-Seigneur a endurées pour expier le péché, aux perfections de Dieu que le péché outrage, et à cette vue on entre dans des sentiments d'une douleur sincère des fautes commises, on se détermine à les éviter ainsi que les occasions, et à prendre les moyens de se corriger, qui sont la prière fréquente, surtout dans la tentation, et les sacrements souvent reçus. Puis on récite l'acte de contrition comme ci-dessus. Si on n'a sur la conscience que des fautes légères dont on n'ait pas la contrition, il est nécessaire de faire porter sa contrition sur une faute plus sérieuse de sa vie passée et d'accuser en confession cette même faute passée, déjà confessée, ayant l'intention d'en recevoir encore l'absolution. Toutefois, il n'est pas nécessaire, dans ce cas, de la répéter avec détail, il suffit de dire la vertu contre laquelle on a péché ; par exemple : Mon père, je m'accuse de tous les péchés de ma vie contre la sainte vertu.

Cette pratique toujours utile serait nécessaire, si on ne confessait que des fautes légères, dont on n'eût pas la contrition, comme nous l'avons remarqué déjà.

4° *Confession.* — L'important est de dire toutes les fautes graves avec leurs espèces, leur nombre et les circonstances qui changent l'espace. Quelle consolation de déverser son âme avec toutes ses peines, tous ses doutes, dans le cœur du ministre de Dieu ! Si on ne sait pas s'expliquer, qu'on le prie d'aider à le faire, et il sera heureux de rendre service à son pénitent.

Après la confession, qu'on ait soin de remercier le bon Dieu, de renouveler et exécuter aussitôt sa résolution de lui être fidèle, et de suivre les avis de son confesseur; et enfin d'accomplir au plus tôt la pénitence imposée.

XIV. EXERCICE POUR LA COMMUNION

Après la pureté de conscience nécessaire pour recevoir la Sainte Eucharistie, rien de plus utile, avant de communier [473] que la dévotion et la ferveur dans la préparation. « Pour exciter cette dévotion dans votre cœur, dit saint François de Sales, longtemps avant le jour où vous devez communier, appelez de tous vos vœux le moment qui doit vous unir au Bien-Aimé de votre âme. A la veille de la communion, commencez à vous y préparer par plusieurs aspirations et élans d'amour, vous retirant un peu de meilleure heure afin de vous pouvoir aussi lever plus matin ; si la nuit vous vous réveillez, remplissez soudain votre cœur et votre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyen desquelles votre âme soit parfumée pour recevoir l'Epoux, lequel, veillant pendant que vous dormez, se prépare à vous apporter mille grâces et faveurs, si, de votre part, vous êtes disposé à les recevoir. Le matin, levez-vous avec une grande joie pour le bonheur que vous espérez, en sorte que l'on connaisse en toutes vos actions que Dieu est avec vous. »

Entendez avec le plus grand recueillement et la plus grande ferveur la messe où vous devez communier. Avant de vous approcher de la Sainte Table, il serait bon de réciter, plus de cœur que de bouche, les actes suivants :

Acte de foi. — Mon Seigneur Jésus, je crois plus fermement quo si je le voyais des yeux du corps, que vous êtes réellement présent dans la Sainte Eucharistie, et que je vais recevoir votre corps, votre sang, votre aine et votre divinité. Je le crois, parce que vous l'avez révélé, et que votre Eglise me propose de le croire.

Acte d'espérance. — Mon Dieu, j'espère qu'en vous donnant à moi, vous me ferez participer aux précieux avantages de votre présence, et qu'après m'être nourri de vous sur la terre, j'aurai le bonheur de vous posséder éternellement dans le ciel.

Acte d'amour. — O mon divin Jésus ! Vous daignez me témoigner votre amour jusqu'à devenir ma nourriture. Je vous aime de tout mon cœur ; faites qu'avec le secours de votre grâce j'aie le bonheur de croître, de vivre et de mourir dans votre amour.

Acte d'humilité. — Mon Seigneur et mon Dieu, vous êtes la, sainteté même et je ne suis qu'une faible et misérable créature ; je me reconnais bien indigne de vous recevoir ; mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.

Acte de désir. — Venez, divin Jésus, venez rassasier mes désirs ; venez éteindre ma soif ; venez apaiser ma faim. Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon cœur soupire après vous, o mon Dieu ! Qui êtes celle source d'eau vive et rejaillissante jusqu'à la vie éternelle.

Après vous être recueilli pendant quelque temps, pour vous entretenir avec Jésus-Christ, et penser à la grande faveur que [474] vous venez de recevoir, votre pourrez, si vous en avez besoin, vous servir des actes suivants, et même de toute autre prière, au gré de votre dévotion et selon nos besoins.

Acte d'adoration. — Divin Jésus, je vous adore présent au dedans de moi. J'unis mes adorations à celles que les anges et les saints vous offrent dans le ciel....

Acte de remerciement. — Que vous rendrai-je, o mon Dieu, pour toutes les grâces que j'ai reçues de vous et particulièrement pour celle que vous venez de m'accorder en

vous donnant à moi ! J'unis mes actions de grâces à celles des bienheureux dans le ciel et des âmes ferventes sur la terre.

Acte d'offrande. — Divin Rédempteur, puisque vous vous êtes donné tout à moi, il est bien juste que je me donne tout à vous. Je vous offre mon âme, mon corps, tout ce que j'ai et tout ce que je suis : disposez de moi selon votre sainte volonté.

Acte de demande. — O mon Jésus, qui connaissez les besoins de mon âme. faites-moi croître et persévérer dans votre amour. Protégez votre sainte Eglise, sanctifiez ceux qui sont dans son sein et faites-y rentrer ceux qui en sont sortis. Secourez surtout mes parents, mes amis, mes ennemis, mes supérieurs, mes bienfaiteurs et les âmes qui sont dans le Purgatoire.....

Acte de don propos. — Mon Seigneur et mon Dieu, je veux, avec le secours de votre grâce, conserver les fruits de mon union avec vous. Je renonce pour toujours à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Je prends la ferme résolution de m'attacher à vous, de suivre vos maximes et de vous imiter pendant tout le cours de ma vie, afin de vous posséder éternellement dans le ciel.

Pie VII a accordé, à perpétuité, une indulgence plénière à toutes les personnes qui, s'étant confessées et ayant communiqué, réciteront l'oraison suivante devant l'image d'un crucifix :

Prière. — O bon et très doux Jésus, je me prosterne à genoux, en votre présence, et je vous prie et vous conjure avec toute la ferveur de mon âme, de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes égarements, et une volonté très ferme de m'en corriger, pendant que je considère en moi-même et que je contemple en esprit vos cinq plaies, avec une grande affection et une grande douleur, ayant devant les yeux ces paroles prophétiques que prononçait déjà le saint roi David : ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. [475].

Pour gagner telle indulgence plénière, il est nécessaire d'ajouter à l'oraison, précédente quelque prière à l'intention du Souverain Pontife; par exemple, cinq Pater et cinq Ave.

XV. DIRECTION

« Le vaisseau sans pilote voit son mât renversé, dit saint Athanase, les flots le jettent ça et là, jusqu'à ce qu'il aille se briser contre les écueils. » C'est l'image de l'âme qui n'a personne pour la conduire. « L'âme qui a un guide sur est semblable à une vigne féconde que le jardinier arrose et émonde avec soin et qui porte en son temps d'excellents fruits, » dit le même Père. Que d'écueils évités, quand on est conduit comme par la main, que de chagrins adoucis, que de tentations facilement surmontées, que de vertus pratiquées, que d'actes d'obéissance surtout ! Et celui qui obéit est sûr de faire la volonté de Dieu.

Choix d'un directeur, — Choisissez-le entre mille, dit saint François de Sales, et même entre dix mille. Si on ne le peut, il faut aller avec confiance à celui que la Providence nous a ménagé, à moins, qu'on n'ait des raisons de faire autrement. Que l'on n'ait qu'un seul directeur, qu'on ne le change pas sans raison. On doit avoir pour le directeur qu'on s'est choisi un grand respect et une grande confiance sans attachement trop humain toutefois. A un confesseur, il suffit de dire des fautes, à un directeur, il faut, de plus, dire filialement ses défauts, ses tentations, ses périls, ses peines, ses bons désirs, le fruit qu'on retire de ses exercices de piété, tout ce qui intéresse l'âme enfin. La direction peut se faire par lettre, pourvu qu'on y apporte la gravité voulue, ou mieux encore au saint tribunal.

C'est le jour de la retraite du mois qu'il est opportun de voir son directeur.

XVI. REVUE DU MOIS ET PRÉPARATION A LA MORT

Écoutons sur ce sujet saint Léonard : « Choisissez chaque mois un jour, celui où vous êtes le plus dégagé de toute occupation, et consacrez-le tout entier à faire l'important apprentissage de la mort. Retirez-vous dans votre chambre et ne craignez pas de vivre en ermite pendant ce jour, en le passant dans la solitude et le silence le plus parfait. » [476]

Préparez d'abord la confession. Elle devra se faire comme si c'était la dernière de votre vie. Vous vous excitez donc à une douleur extraordinaire de vos péchés, vous figurant incessamment paraître devant le tribunal de Dieu, et vous formerez le ferme propos de vous amender sérieusement, surtout de votre péché et défaut dominant.

Vous importerez une préparation extraordinaire à la communion, comme si vous communiez en viatique. Vous adorerez Notre-Seigneur, lui offrant votre vie, et protestant que vous êtes prêt à en faire le sacrifice quand il lui plaira, pourvu qu'il daigne vous assister dans ce grand passage.

Dans l'oraison du matin, vous vous représenterez aussi vivement que possible l'état où vous vous trouverez au moment de votre mort, déjà abandonné des médecins et sur le point de rendre le dernier soupir. Vous diviserez cette méditation en trois points : vous considérerez ce que, à l'article de la mort, vous voudriez avoir fait : 1 envers Dieu ; 2 envers le prochain ; 3 envers vous-même. Puis, mêlant aux actes de contrition des propos efficaces de tous amender, vous terminerez en demandant la grâce de vivre à l'avenir avec autant de ferveur que si chaque jour devait être le dernier de votre vie.

Dans l'oraison du soir, vous méditez les cinq motifs qui sont les plus propres à nous faire accepter de bon cœur le coup de la mort : 1 c'est une loi universelle dont le Fils de Dieu n'a pas voulu se dispenser ; 2 il est souverainement juste que celui qui, tant de fois, s'est révolté contre Dieu soit condamné à mort ; 3 celui-là est indigne de vivre qui a fait un mauvais usage de la vie ; 4° l'amour de Dieu doit nous faire désirer d'aller jouir de lui ; 5 la résignation au bon plaisir de Dieu doit nous faire accepter la mort, dès qu'il lui plaira de nous l'envoyer.

Le reste du temps, visitez plusieurs fois le Saint-Sacrement ; employez-le à des lectures spirituelles, repassez les résolutions que vous avez déjà prises pour avancer dans la perfection. Le soir, avant d'aller prendre votre repos, pour couronner une si sainte journée, vous ferez l'acte d'acceptation de la mort, disant à Dieu : Mon Dieu, mon cœur est prêt, je remets mon âme entre vos mains ; ô Marie, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort ; saint Joseph, mon ange gardien, mes saints patrons, ne m'abandonnez pas. Oh ! Que vous retirerez de profit de cette sainte retraite ! dit saint Léonard.

XVII. — DÉVOTIONS PRINCIPALES

DÉVOTION ENVERS NOTRE SEIGNEUR

Dévotion au Sacré-Cœur. — Notre divin Sauveur a daigné, dans nos temps modernes, révéler cette dévotion à la bien- [477] heureuse Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial. Cette dévotion, qui fait le bonheur des âmes pieuses, a été approuvée par l'Eglise. Elle a pour but d'honorer l'amour immense que le Fils de Dieu fait homme nous a témoigné dans sa vie, dans sa mort, dans sa présence au Saint-Sacrement, et de réparer, par l'amour, l'ingratitude d'un grand nombre de chrétiens. Notre-Seigneur, pour encourager cette dévotion, a fait à la bienheureuse Marguerite-Maria les promesses les plus magnifiques.

Voici entre ces promesses celles qui nous paraissent les plus importantes.

1° La grâce de recevoir les sacrements à la mort à ceux qui communieront tous les premiers vendredis du mois pendant neuf mois de suite. 2 L'union dans les familles, et la

bénédictio sur les maisons où sera exposée l'image du Sacré-Cœur. 3 La conversion aux âmes pécheresses. 4 La ferveur aux âmes tièdes. 5° La perfection la plus élevée aux âmes ferventes qui honoreront ce Cœur adorable.

La confrérie du Sacré-Cœur est enrichie de précieuses indulgences, ainsi que l'archiconfrérie de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur, et l'Apostolat de la prière. Que du moins on n'oublie pas l'exposition de l'image du Sacré-Cœur dans sa maison, et la communion du premier vendredi de chaque mois.

Le chemin de la croix. — La dévotion à la Passion de Notre-Seigneur a été celle de tous les saints. La méditation de la passion est, de toutes, la plus salutaire. Aussi a-t-on appelé avec raison le crucifix le livre des élus. C'est là, en effet, qu'on apprend la science du salut, la plus nécessaire de toutes ; mais autre les pratiques qui excitent dans les âmes la dévotion de la Passion de Notre-Seigneur et qui rendent facile la méditation des souffrances de ce divin Sauveur, il n'en est point de si ancienne, de si répandue parmi les fidèles, de si profitable pour les défunts, de si fructueuse pour ceux qui l'embrassent, que le saint exercice du Chemin de la Croix.

Faire le Chemin de la Croix. r'est parcourir la voie douloureuse que Notre-Seigneur parcourut portant sa croix, depuis le tribunal de Pilate jusqu'au Calvaire, il se divise en quatorze stations, qui nous rappellent chacune quelques mystères de la Passion. Cet exercice est un des plus riches en indulgences, toutes applicables aux âmes du Purgatoire. Pour les gagner, il n'est pas nécessaire de se confesser ni de communier, il suffit d'être en état de grâce. C'est pourquoi il est bon de le faire précéder d'un acte de contrition parfaite (voir ci-dessus). Pas nécessaire non plus de réciter des prières, ni pendant, ni après l'exercice, il suffit de parcourir, en changeant de place, les quatorze stations érigées régulièrement, en méditant sur la [478] Passion de Notre-Seigneur ou sur les mystères que représente chaque station.

Quel bonheur de pouvoir faire le Chemin de la Croix tous les jours, ou une fois par semaine, le vendredi, par exemple, ou le dimanche après les vêpres ! Qu'au moins le premier vendredi, ou le premier dimanche du mois, jour qu'on pourrait choisir pour sa retraite du mois, on ait soin de ne pas se priver des indulgences et des fruits précieux de cette pratique. Qu'on n'oublie pas, afin de se rappeler la Passion de Notre-Seigneur, d'avoir dans sa maison, et même dans chaque appartement et de porter toujours sur soi, un crucifix.

DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE

Nous l'avons dit la dévotion à Marie est un signe de prédestination. Un vrai serviteur de Marie ne saurait périr.

Les pratiques de cette dévotion sont nombreuses. Il est des personnes pieuses qui, en se levant, et avant d'aller prendre leur repos, se mettent à genoux devant une image de Marie pour demander à cette bonne Mère sa bénédiction. D'autres récitent *l'Angélus* trois fois par jour. Il en est qui, à tout instant, invoquent Marie, surtout dans la tentation, en redisant ces courtes prières : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*, ou : *Doux Cœur de Marie, soyez mon salut*. Qui userait se passer d'avoir sur soi jour et nuit une médaille de la Sainte Vierge ? Pour se rappeler le souvenir de Marie, il est bon d'avoir sa statue ou son image dans son appartement ou sur sa table de travail. Saint Liguori réduit toujours un *Ave Maria* en entendant sonner l'heure. Les Chartreux ont tous cette pratique. Le même saint Liguori a composé un livre pour les visites à la Sainte Vierge. Il est très salutaire, en effet, d'aller tous les jours se jeter au»; pieds d'un autel du d'une statue de Marie, pour lui dire avec confiance ses peines, ses tentations, et implorer son assistance. On peut, dans ces visites, déposer un bouquet de fleurs aux pieds des autels de Marie, ou faire brûler une lampe devant son image. Le samedi est un jour consacré à la Sainte Vierge. Sainte Rosé jeûnait ce jour là. Saint Louis,

en ce jour, nourrissait douze pauvres. Tous pourraient, le samedi, faire à Marie une consécration de leur personne et de tout ce qu'ils possèdent.

Il est bon de se préparer aux principales fêtes de la Sainte Vierge par une neuvaine de prières, et de célébrer ses fêtes par la réception des sacrements. Les pèlerinages aux sanctuaires de Marie sont aussi une source de grâces pour ceux qui les fréquentent avec piété.

Point d'âme sincèrement chrétienne qui ne fasse partie de [479] quelque confrérie ou congrégation de la Sainte Vierge, et qui n'y trouve, avec des indulgences à gagner, un moyen puissant de persévérer dans le bien. Entre ces confréries, il en est dont nous devons dire un mot.

1 *Le Rosaire.* — La confrérie du Rosaire a été établie par saint Dominique, comme la pratique de réciter le Rosaire, qui se compose de quinze dizaines d'*Ave Maria*, précédées chacune d'un *Pater*, et accompagnées chacune de la méditation A un des quinze mystères suivants : *Mystères Joyeux* : l'annonciation, la visite à sainte Elisabeth, la naissance de Notre-Seigneur, sa présentation au temple, son recouvrement au milieu des docteurs. *Mystères Dououreux* : l'agonie au jardin des Oliviers, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de la croix, le crucifiement. *Mystères glorieux* : la résurrection de Notre-Seigneur, son ascension, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, la mort et l'assomption de la Sainte Vierge, son couronnement dans le ciel. Ceux, qui ont leur nom inscrit dans les registres de cette confrérie, en récitant la Rosaire une fois par semaine, infime en le partageant, peuvent gagner une indulgence plénière le premier dimanche de chaque mois, et à toutes les fêtes de la Sainte Vierge, à la condition de se confesser, de communier et de visiter la chapelle du Rosaire. Le dimanche, toutefois, si on a communié à cette chapelle, il n'est pas nécessaire de la visiter de nouveau (MAUREL, S. J.)

Il faut que le rosaire ou le chapelet soit béni par un prêtre ayant reçu un pouvoir spécial à cette fin. Sans être membre de la confrérie du Rosaire, mais en récitant au moins trois fois par semaine un chapelet béni par un religieux Dominicain ou par un prêtre ayant reçu ce pouvoir, et en méditant en même temps les mystères du Rosaire, on gagne 100 jours d'indulgence à chaque *Pater* et à chaque *Ave Maria*, pourvu qu'on n'interrompe pas la récitation du chapelet.

Les prières du Rosaire, révélées par la Sainte Vierge elle-même à son serviteur saint Dominique, sont des plus autorisées dans l'Eglise. Grégoire XVI a écrit que *le Rosaire est le merveilleux ; instrument de la destruction du péché, du recouvrement de la grâce et de la gloire de Dieu.*

2° *Le chapelet*, on le sait, se compose de cinq dizaines d'*Ave Maria* précédées chacune d'un *Pater Noster*, et terminée par le *Gloria Patri* ; quand on a appliqué au chapelet les indulgences de sainte Brigitte, on peut gagner, en le récitant, une indulgence de 100 jours pour chaque *Pater*, *Ave* et *Credo*, sans qu'il soit nécessaire de méditer pendant cette récitation.

3 *Scapulaires*, La confrérie de *scapulaire du Mont-Carmel* n'est pas moins répandue que celle du *Rosaire*. Pour en faire partie, il faut faire inscrire ses nom et prénoms sur les registres [480] de la confrérie et recevoir le scapulaire du Mont-Carmel d'un prêtre ayant le pouvoir lie le donner, et le porter toujours. C'est la Sainte Vierge elle-même qui offrit ce saint habit à saint Simon Stock. Carme, en lui disant que celui qui en serait revêtu, à la mort échapperait aux flammes éternelles, que ce scapulaire serait pour lui un signe du salut, une protection dans les périls et un gage de paix. Le grand pape Benoît XIV pense que tous doivent regarder cette vision comme vraie.

Dans une autre vision, la Sainte Vierge promet au pape Jean XXII de soulager et de délivrer au plus tôt du Purgatoire, surtout le samedi après la mort, les âmes de ceux qui auraient porté le scapulaire, C'est ce qu'on nomme l'indulgence sabbatine; pour la gagner, il faut garder la chasteté selon son état, réciter le petit office de la Sainte Vierge, ou l'office

canonial. Ceux qui ne savent pas lire, doivent, à la place de l'office, observer tous les jeûnes de l'Eglise et faire abstinence les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine.

Qu'aucun fidèle soucieux de son salut ne se prive de la protection de la Vierge que lui assure le scapulaire.

Scapulaire bleu. Ce scapulaire est le plus riche en indulgences applicables aux défunts. Il fut révélé par Marie elle-même à la vénérable Ursule de Bénéncasa, fondatrice des Théatines, à Naples. Ceux qui l'ont reçu d'un prêtre ayant le pouvoir de le donner, et en sont revêtus, peuvent gagner un grand nombre d'indulgences plénières toutes applicables aux âmes du Purgatoire, toutes les fois qu'ils récitent six *Pater*, six *Ave* et *Gloria* en l'honneur de la Sainte Trinité et de Immaculée-Conception, et aux intentions du Souverain Pontife, sans qu'il soit nécessaire de communier, de se confesser ni de faire d'autres prières. On peut donc dire que ce scapulaire est un moyen des plus efficaces de soulager les âmes du Purgatoire.

4° *Archiconfrérie de Notre-Dame réconciliatrice de La Salette.* Le but de cette Archiconfrérie est : 1 de fléchir, par l'entremise de la Sainte Vierge la colère de Dieu Justement irrité à cause des blasphèmes et de la profanation du dimanche, de l'oubli de la prière, de la violation des lois de l'Eglise, en particulier de l'abstinence et du jeûne; 2 de prier pour la conversion des pécheurs ; 3 de procurer la Sanctification des associés en les préservant des crimes ci-dessus mentionnés et en leur inspirant le zèle de les faire cesser autour d'eux. Pour en faire partie et gagner les précieuses indulgences dont elle a été enrichie par Pie IX, de sainte mémoire, il suffit de se faire inscrire sur les registres du pèlerinage de La Salette, par Corps (Isère), et de réciter, tous les jours, un *Notre Père* et un *Je vous salue Marie* auxquels, par un pieux usage, on ajoute cette invocation : *Notre-Dame de La Salette, récon- [481] ciliatrice des pécheurs, priez sans cesse pour nous qui avons recours à vous.*

Nous croyons bon de raconter plus loin le fait qui a donné lieu à l'établissement de cette archiconfrérie.

DÉVOTION ENVERS SAINT JOSEPH

Qu'il nous suffise de citer ce qu'en dit Sainte Thérèse : « Je ne me souviens pas de lui avoir rien demandé jusqu'à ce jour qu'il ne me l'ait accordé. Ce serait une chose merveilleuse de raconter les grâces sans nombre que Dieu m'a faites, et les dangers, tant du corps que de l'âme, dont il m'a délivrée, par la médiation de ce glorieux Saint. Pour les autres Saints, il semble que le Seigneur leur ait accordé le pouvoir de nous secourir dans quelque nécessité particulière seulement ; l'expérience prouve, au contraire, que saint Joseph nous secourt dans tous nos besoins, et qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous témoigner par là que, comme il a bien voulu être soumis sur la terre à l'autorité de ce grand Saint, il fait également dans le ciel tout ce qu'il demande. C'est ce qu'ont vu comme moi par expérience, d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à lui.....Connaissant par une si longue expérience l'étonnant crédit de saint Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorât d'un culte particulier. J'ai toujours vu les personnes qui ont pour lui une vraie dévotion faire des progrès dans la vertu..... Depuis plusieurs années, je lui demande une faveur particulière le jour de sa fête, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis.... Je conjure, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'épreuve..... Je ne comprends pas comment on peut penser à la Reine des anges, et à tout ce qu'elle eut à souffrir pendant la sainte enfance de Jésus, sans rendre grâces à saint Joseph pour les secours qu'il a prêtés durant ce temps à la Mère et au Fils. »

Invocations à saint Joseph et à la Sainte Famille, qu'un peut réciter souvent durant le jour.

Faites, ô Joseph, que notre vie s'écoule innocente et couvrez-nous toujours de votre patronage. 100 jours, *une fois le jour*.

Saint Joseph, ami du Sacré-Cœur, priez pour nous ! 100 jours *chaque fois*.

Jésus, Joseph et Marie. Je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie.

Jésus, Joseph et Marie. Assistez-moi dans ma dernière agonie. **[482]**

Jésus, Joseph et Marie. Que je meure en paix dans votre sainte compagnie.

Extrait du *Recueil de prières et d'œuvres pies*, par L. PALLARD.

XVIII. PRIÈRES INDULGENCIÉES

Oraisons jaculatoires qui pourront être récitées souvent dans la journée, surtout dans les moments de tentation:

Mon Jésus miséricorde. *Indulgence de 100 jours chaque fois*. (Pie IX, 23 septembre 1856.)

Doux Cœur ce Marie, soyez mon salut. *Indulgence de 300 jours chaque fois plénière une fois le mois*. (Pie IX, 30 septembre 18523.)

O ma Souveraine ! o ma. Mère ! Je m'offre tout à vous, et pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur et tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère ! Gardez-moi, défendez-moi, comme votre bien et votre propriété. *Indulgence de 100 jours chaque jour, et plénière une fois chaque mois, si l'on récite cette prière matin et soir avec un Ave Maria et l'aspiration suivante :*

O ma Souveraine, o ma Mère ! Souvenez- vous que je vous appartiens. Gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété. *Une indulgence de 40 jours est attachée à cette seule prière récitée au moment de la tentation*. (Pie IX. 5 aout 1851.)

XIX. L'APPARITION DE NOTRE DAME DE LA SALETTE

C'est le 19 septembre 1846, un samedi, dernier jour des Quatre-Temps de septembre, à l'heure des premières Vêpres de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, que la Sainte Vierge daigna apparaître à deux petits bergers des Alpes : Maximin Giraud, âgé de onze ans, et Mélanie Calvat Mathieu, âgée de quatorze ans. Tous deux étaient nés à Corps, bourg de 1300 âmes, du département de l'Isère. Néanmoins, ils se connaissaient à peine, car Mélanie avait quitté Corps depuis plus de quatre ans. Elle était, depuis le mois de mars 1846, au service de Baptiste Pra, au hameau des Ablandens, commune de La Salette; et Maximin remplaçait, depuis quelques jours, le berger malade de Pierre Selma, autre propriétaire des Ablandens. Ces deux enfants s'entretinrent ensemble pour la pré-**[483]**mière fois le vendredi 18 septembre. Le lendemain samedi, par une belle matinée, ils arrivèrent, conduisant chacun les quatre vaches de leurs maîtres sur la montagne du Planeau.

Vers midi, ils allèrent prendre leur repas sur des pierres disposées en forme de siège, sur le lit desséché d'une source appelée dans le pays : *la petite Fontaine*, Après être allés se désaltérer à la *Fontaine des hommes*, qui coulait plus haut, ils redescendirent. Puis, déposant leurs sacs près de la petite fontaine complètement tarie, ils s'étendirent sur le gazon, à quelques pas l'un, de l'autre, et s'endormirent. Vers 2 h. et demie Mélanie, s'étant éveillée la première, appela son compagnon, en lui disant : Allons voir où sont nos vaches. » Et les deux bergers de franchir le torrent et de gravir l'espace qui les sépare du plateau qui domine le ravin. Ils ne tardent pas de découvrir leurs vaches : elles étaient couchées sur le versant du mont Gargas. Ils redescendent aussitôt pour reprendre leurs petits sacs. Mélanie précède son compagnon. A peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle s'arrête effrayée; elle aperçoit soudain devant elle une clarté éblouissante, qui remplit le ravin. Cette lumière merveilleuse semble faire pâlir celle du

soleil, qui brille cependant du plus vif éclat. A cette vue : « Viens vite voir cette clarté là-bas », s'écrie Mélanie. Et Maximin, qui, d'abord, n'aperçoit pas la clarté, la découvre aussitôt. La lumière s'entrouvre et laisse voir une *Belle Dame* environnée de gloire, mais dont l'attitude révèle une tristesse profonde.

La *Belle Dame*, comme l'ont appelée les bergers, est assise sur une pierre; ses pieds reposent dans le lit desséché de la fontaine ; ses coudes sont appuyés sur ses genoux, et ses mains soutiennent sa tête, qui est comme appesantie par la douleur.

A ce spectacle, Mélanie est saisie de frayeur. « Ah ! Mon Dieu ! » s'écrie-t-elle, et elle laisse tomber son bâton. Maximin, lui aussi, est effrayé, et il invite sa compagne à garder son bâton, afin de pouvoir, au besoin, se défendre.

Alors la *Belle Dame* se lève, croise les bras sur sa poitrine, et, d'une voix douce comme une harmonie du ciel : « Avancez, mes enfants, dit-elle, n'ayez pas peur. Je suis [484] ici pour vous annoncer une grande nouvelle. » La Vierge s'avance ensuite vers l'endroit où les enfants s'étaient endormis, à 3 mètres de la fontaine; et les deux bergers, pleinement rassurés par ces maternelles paroles, s'empressent de descendre à sa rencontre, ils viennent se placer tout à fait près d'elle, Mélanie à sa droite et Maximin à sa gauche ; mais tous deux devant elle, et dans la lumière qui l'environne.

Alors, la Vierge fait entendre des paroles, qui depuis ont été portées à tout l'univers. Nous allons en citer *le leste*, tel que les deux enfants l'ont transmis aux commissaires, délégués par Monseigneur l'évêque de Grenoble, et tel, qu'ils l'ont répété invariablement, après l'apparition, à des milliers de pèlerins.

Dans sa forme, ce discours est simple comme l'Evangile, et ceux-là seuls pourraient se scandaliser de sa simplicité, qui n'auraient pas lu les Saintes Ecritures.

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, dit la *Belle Dame*, en versant des larmes abondantes, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous autres : et vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous ! »

Elle semble ensuite laisser passer par sa bouche le Dieu qui l'envoie, à la manière des prophètes : « Je vous ai donné six jours pour travailler, dit-elle, je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder. C'est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils. Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils; ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils. Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres. Je vous j'ai fait voir l'année dernière par la récolte des pommes de terre, vous n'en avez pas fait cas. C'est au contraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir, et à Noël il n'y en aura plus. » [485]

En effet, au mois de décembre qui suivit l'apparition, à La Salette, à Corps et dans les environs, il restait à peine de pommes de terre ce qu'il en fallait pour ensemer les champs au sortir de l'hiver. Jusque-là, la *Belle Dame* avarié le français; or, les deux pâtres ne comprenaient pas cette langue, qui n'était guère usitée à Corps avant l'apparition; n'étant du reste allés à l'école ni l'un ni l'autre, ils n'avaient pas pu l'apprendre. A cet endroit du discours, Mélanie interroge du regard Maximin, comme pour lui demander ce que signifie un tel langage. La *Belle Dame* alors, avec une maternelle condescendance : « Mes enfants, dit-elle, vous ne comprenez pas le français, je vais vous le dire autrement. » Elle reprend en patois ces mots : *Si la récolte ne gâte*, etc., et elle poursuit son discours, toujours en patois. Chose étonnante ! le soir même, les enfants ont répété en français la première partie du discours, qu'ils ne comprenaient point; les enfants, c'est-à-dire Maximin qui avait à peine pu, en trois ans, apprendre le *Pater* et l'*Ane*, et Mélanie qui ne savait encore que faire le signe de la croix !

Voici la traduction des paroles que la Sainte Vierge a prononcées en patois : « Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer ; tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront ; ce qui viendra tombera en poussière quand vous le battrez. Il viendra une grande famine; avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les bras des personnes qui les tiendront; les autres feront pénitence, par la famine. Les noix deviendront mauvaises, et les raisins pourriront. »

La plupart de ces prophétiques menaces se sont accomplies dans diverses localités. Que de fléaux nous ont affligés depuis 1846 !..... — Après ces mots : « Les raisins pourriront », la *Belle Dame* continue de parler à haute voix.

Tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entend plus. Maximin reçoit un secret en français. Bientôt après, la Vierge s'adresse à la petite bergère, et Maximin cesse de l'entendre. Elle confie aussi à Mélanie un secret, également en français et plus long, paraît-il, que celui de Maximin. Les enfants ont été d'une discrétion [486] merveilleuse à garder leur secret pendant cinq ans ; mais, en 1851, le Saint-Père Pie IX, de glorieuse mémoire, ayant manifesté le désir de le connaître, ils se décidèrent à l'écrire dans deux lettres séparées, qui furent scellées du sceau de l'évêché de Grenoble, et confiées à deux vicaires généraux de ce diocèse, MM. Rousselot et Gérin. Ces Messieurs furent admis à une audience du Saint-Père, le 18 juillet 1851. Après avoir lu la Mire de Maximin, Pie IX dit : *C'est bien là la naïveté d'un enfant*. Puis, pendant la lecture de la lettre de Mélanie, qui sembla plus longue que celle de Maximin, le Saint-Père devint fort triste, et à la fin il prononça ces paroles : *Ce sont des fléaux qui menacent la France : elle n'est pas seule coupable; l'Allemagne, l'Italie, toute l'Europe est coupable et mérite des châtiments. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée militante, et vous en noyez ici le capitaine*.

La Vierge poursuivant ensuite son discours, de manière à être entendue des deux bergers : « S'ils se convertissent, dit-elle, les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé, et les pommes de terre se trouveront ensemencées par les terres. » Expressions figurées que la Vierge emploie pour annoncer aux hommes de grandes prospérités temporelles s'ils reviennent à Dieu. De semblables locutions se trouvent presque à chaque page dans nos Saints Livres. Le Seigneur ne dit-il pas lui-même à Moïse : « J'introduirai mon peuple dans une terre fertile, où ruissellent le lait et le miel ? » On le voit, les menaces de la Vierge de l'Apparition ne sont que conditionnelles, et il dépend de nous de changer en bénédictions les malédictions qu'elle nous a fait redouter. S'adressant ensuite d'une manière plus spéciale aux deux bergers, la *Belle Dame* leur dit : « Faites-vous bien votre prière, mes enfants ! — Oh ! Non, Madame, guère bien », répondirent-ils tous deux, avec franchise, « Ah ! Mes enfants, reprit-elle aussitôt, il faut bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, (il faudra) dire seulement un *Pater* et un *Ave Maria* : quand vous aurez du temps, (il faudra) en dire davantage. — Il va que quelques fera mes âgées à la Messe. Les autres travaillent le dimanche tout l'été; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la Messe que pour se moquer [487] de la religion. Le Carême, ils vont à la boucherie comme des chiens. »

Cette parole paraît dure : mais l'est-elle assez pour flétrir, comme il le mérite, le sensualisme de quelques chrétiens de nos jours ?

« N'avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants ? » demanda enfin la céleste Messagère. Et les deux bergers de répondre : « Non, Madame. » Puis s'adressant, à Maximin : « Mais toi, mon enfant, dit-elle, tu dois bien en avoir vu une fois vers la terre du Coin¹ avec ton père. Le maître de la pièce (de blé) dit à ton père : « Venez voir mon blé gâté. » Vous y êtes allés tous les deux. Il prit deux ou trois épis dans sa main, puis il les froissa, et tout tomba en poussière, puis vous vous en retournâtes. Quand vous étiez

¹ C'est le nom d'un petit hameau de la commune de Corps.

encore à une demi-heure de Corps, ton père t'a donné un morceau de pain, en te disant : « Tiens, mon enfant, mange encore du pain cette année ; je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue encore comme ça (à se gâter). »

« Oh ! Oui, Madame, je m'en souviens à présent, répondit Maximin ; tout à l'heure je ne m'en souvenais pas. » Quoi de plus touchant que ces humbles détails ! Comme ils nous révèlent cette maternelle tendresse, à laquelle rien n'échappe, ni cette terre solitaire du Coin, où les épis de blé tombent en poussière, ni les sollicitudes d'un pauvre montagnard, qui craint de n'avoir pas de pain à donner à son enfant !..... La Sainte Vierge termine son discours par ces paroles, prononcées en français : « Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. » Puis, s'éloignant des deux bergers, elle traverse la Sézia. Au milieu du lit de ce ruisseau, est une pierre sur laquelle elle semble poser les pieds.

Elle leur répète ensuite une seconde fois, sans se retourner vers eux, ces mêmes paroles : « Eh bien ! Mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ; » et elle se dirige vers le monticule qu'avaient gravi les bergers pour découvrir leur troupeau. Ses pieds ne font aucun mouvement; elle glisse au-dessus de l'herbe, qu'elle effleure à peine. Comme entraînés par un charme irrésistible, les enfants la [488] suivent : Mélanie la devance même un peu. Maximin est à la gauche, et a deux ou trois pas de la Sainte Vierge, qui parcourt ainsi un espace de 38 à 40 pas.

Dès que la *Belle Dame* est parvenue sur le plateau, elle s'élève à la hauteur de 1^m,50 environ, reste un instant suspendue dans les airs, porte ses regards vers le ciel, puis s'abaisse vers la terre dans la direction du *sud-est*, c'est-à-dire du côté de Rome. A cet instant, ses larmes cessent de couler ; elles n'avaient point tari durant tout son discours. Mélanie se trouvait alors en face de la Sainte Vierge ; Maximin à sa droite, un peu en arrière.

« Puis, nous n'avons plus vu la tête, disent les deux bergers dans leur naïf récit, plus vu les bras, plus vu le reste ou corps. Elle semblait se fondre. Il resta, dit Maximin, une grande clarté que je voulais attraper de la main, avec les fleurs qu'elle avait aux pieds : mais il n'y eut plus rien. Et Mélanie me dit : « Ce doit être une grande Sainte. » Et je lui dis : « Si nous avions su que c'était une grande Sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener avec elle. — Ah ! Si elle y était encore, ajouta Mélanie. Nous regardâmes bien, continue la petite bergère, pour voir si nous ne la voyions plus. Après, nous étions bien contents, et nous avons parlé de tout ce que nous avons vu. Ensuite nous fûmes gardés nos vaches. »

Le soir même les enfants racontèrent cet événement ; ils l'ont raconté depuis à des milliers de pèlerins avec une sincérité et fermeté de conviction qui ne se sont jamais démenties; leur récit s'est répandu presque aussitôt dans toute la France et dans tout l'univers. La Vierge, assise, avait les pieds dans le lit desséché d'une source complètement tarie le jour de l'apparition, et qui, avant le 19 septembre 1846, ne coulait qu'à la fonte des neiges ou après les grandes pluies. C'est un fait avéré. Depuis l'apparition, elle n'a jamais tari; et les gouttes de cette eau, appelée *miraculeuse*, ont été répandues par la piété à travers le monde, et ont opéré de toute part des merveilles. Ces faveurs multipliées sont relatées chaque mois dans les *Annales de Notre-Dame du La Salette*¹. La Sainte Vierge portait sur sa tête une couronne de roses [489] surmontée d'un diadème éclatant, comme il convenait à la Reine du ciel. Sa coiffure cachait complètement ses cheveux. Sur sa poitrine était jeté un fichu, à l'extrémité duquel était une grande chaîne, figurant sans doute le poids de nos péchés qui pèsent sur le cœur de cette divine Mère. Une autre diurne plus petite pendait de son cou et surmontait une croix avec un Christ d'une clarté éblouissante ; à droite de la croix étaient des tenailles, et, à gauche, un marteau. Marie voulait nous rappeler la passion de Jésus, dont le souvenir suffirait à nous

¹ On s'abonne au pèlerinage ; prix : 2 francs.

rendre saints. La robe de la Vierge était toute lumineuse, mais d'une forme simple; devant elle pendait un tablier. C'est là l'humble Vierge de Nazareth qui donne aux femmes chrétiennes une leçon de modestie et de simplicité. Les mains de l'auguste Messagère restèrent voilées, pendant tout le discours, par les longues manches de sa robe; et un rayon de lumière éblouissante déroba son visage à Maximin; Mélanie seule a pu découvrir cette beauté céleste empreinte d'une tristesse profonde qui a ravi son cœur. La Sainte Vierge était d'une très haute taille. Sa voix résonnait pareille à un concert céleste. « Il semblait que nous mangions ses paroles. », ont dit les petits bergers.

Ces faits, dont il n'est pas possible de contester l'authenticité, ont été examinés successivement par trois Commissions, nommée en 1846 et en 1847, par Mgr Philibert de Braillard, évêque de Grenoble. Quatre ans plus tard, le 19 septembre 1851, ce sage et pieux prélat portait, après l'avoir soumis au cardinal préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, son jugement doctrinal, dans lequel il déclare l'apparition de Notre-Dame de la Salette, *indubitable et certaine*. Dès lors, le Saint-Siège combla de faveurs les pèlerins, les missionnaires de la Salette, et les membres de l'archiconfrérie établie sous ce vocable. Cette archiconfrérie compte plus de 500 confréries affiliées et des associés innombrables.

Pour participer à leurs prières, il suffit de faire inscrire son nom et prénom sur les registres du [490] pèlerinage, ou sur celui de M. le Directeur de la Sainte-Famille de Grave (Hollande).

Dès 1846, les foules accoururent; et le premier anniversaire de l'apparition n'attira pas moins de 50.000 visiteurs. Depuis lors, le pèlerinage est toujours très fréquenté.

Un magnifique sanctuaire, une maison de missionnaires et de religieuses ont été élevés sur les lieux de l'apparition.

Élevé par Léon XIII au rang de Basilique mineure à la prière de Mgr Fava, le sanctuaire a été consacré, le 20 août 1879, par Mgr Paulinier, archevêque de Besançon, en présence de S. Em. Le cardinal Guibert, archevêque de Paris; de NN. SS. Pichenot, archevêque de Chambéry; Fava, évêque de Grenoble; Cotton, évêque de Valence; Delannoy, évêque d'Aire; Bonnet, évêque de Viviers; Robert, évêque de Marseille; Terris, évêque de Fréjus; Mermillod, vicaire apostolique de Genève. Le lendemain, S. Em. Le cardinal Guibert couronnait, de la part de S. S. Léon XIII, la statue de Notre-Dame de la Salette, en présence des mêmes prélats et 15 000 pèlerins.

Une indulgence plénière est accordée à ceux qui visitent le sanctuaire, y font la sainte communion et y prient aux intentions du Saint-Père. Les Missionnaires de la Salette ont dû quitter cette montagne sainte. Les chapelains qui les remplacent donnent, chaque année, trois retraites publiques, de cinq jours chacune. La première avant la fête du 2 juillet; la deuxième, avant le 15 août, et la troisième se termine le 19 septembre. Le sanctuaire de la sainte montagne n'est pas le seul qui possède Notre-Dame de la Salette; plus de mille chapelles ou monuments publics lui ont été dédiés dans le monde, et partout où elle est invoquée, elle répand des bienfaits. Heureuses donc les âmes qui la prient avec confiance: plus heureuses encore celles qui seront dociles à ses enseignements, qui, à ses larmes, mêleront leurs larmes, qui s'uniront à elle dans une constante prière et dans la pratique de la pénitence, pour apaiser la colère de Dieu! [491]

Trois fois heureuses, enfin, celles qui, non contentes de tirer profit pour elles-mêmes de sa miséricordieuse apparition, *feront passer* autour d'elles, selon la mesure de leur influence, les paroles de Marie, inspirant aux autres la haine du péché qui a fait couler ses pleurs, et surtout du blasphème, de la profanation du dimanche, de la violation de l'abstinence et du jeûne, et de l'oubli de la prière!

Un bon moyen d'entretenir en soi la dévotion envers Notre-Dame de la Salette, c'est de se faire inscrire dans l'archiconfrérie érigée sur la sainte montagne de l'apparition,

où dans la confrérie de Notre-Dame de la Salette établie dans l'institut de la Sainte-Famille à Grave (Hollande)¹

LE SOUVENEZ-VOUS DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE

Souvenez-vous ô Notre-Dame de la Salette, véritable Mère de douleur, des larmes que vous avez versées pour moi sur le Calvaire et dans votre miséricordieuse apparition ; souvenez-vous aussi de la peine que vous prenez toujours pour moi, afin de me soustraire aux coups de la justice de Dieu, et voyez si, après avoir tant fait pour votre enfant, vous pouvez maintenant l'abandonner. Ranimé par cette consolante pensée, je viens me jeter à vos pieds, malgré mes infidélités et mes ingratitude. Ne repoussez pas ma prière, ô Vierge réconciatrice, mais convertissez-moi, faites-moi la grâce d'aimer. Jésus pardessus tout, et de vous consoler vous-même par une vie sainte pour que je puisse un jour vous voir au ciel. Ainsi soit-il.

Mgr Fava, évêque de Grenoble, accorde 40 jours d'indulgence aux fidèles de son diocèse qui réciteront cette prière.

XX. METHODE POUR ASSISTER LES MOURANTS²

Léon de Villèle, commander des chevaliers de Saint-Jacques d'Argon, voulut en mourant qu'on fit imprimer [492] une méthode d'assister les mourants et qu'on la distribuât à tous et à chacun des habitants de la Biscaye, sa patrie. Lui-même se prépara à la mort par une confession générale, qui lui laissa l'âme remplie de tant de consolations, qu'il répétait avec transport les paroles de David : Seigneur, votre miséricorde vaut mieux que la vie.

Dans les temps malheureux où nous vivons, une méthode fatale pour préparer les mourants à paraître devant Dieu nous paraît pins nécessaire que jamais.

Nous la publions donc, et nous conjurons nos vénérés confrères qui ont la charge des âmes et toutes les personnes pieuses qui ont à cœur le salut de leurs frères, de la répandre dans les familles

Le célèbre poète Lamartine a écrit de sa mère : « Je l'ai vite souvent assise, debout ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, on dans les étables où les paysans couchent, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières des derniers moments, et attendre patiemment des heures entières que leur âme eût passé à Dieu, au son de sa douce voix. »

Qu'il serait à désirer qu'il y eût au moins dans chaque hameau de nos villages, dans chaque rite de nos villes, quelques personnes animées de l'esprit de Dieu, qui recherchassent les malades et les assistassent comme nous l'indiquons ! Que le zèle des prêtres les suscite !

Du moment de la mort dépend l'éternité. Quel malheur donc quand les pauvres moribonds ne sont assistés par personne, je ne dis pas pour les coins corporels que réclame leur état, mais pour les soins spirituels, mille fois plus nécessaires.

Cent qui entourent les mourants, même les petits enfants, ayant déjà quelque connaissance, doivent avant tout les disposer à recevoir la visite du prêtre, et cela de

¹ Ceux qui désirent connaître plus à fond le fait de la Salette peuvent lire la notice historique que nous avons publiées sous ce titre : *Notre-Dame de la Salette, son apparition, son culte*, ou encore : *Les Merveilles de la Salette*. S'adresser à M. le Directeur de la Sainte-Famille de grave (Hollande).

² Cette méthode peut aussi servir avec grand fruit à préparer les petits enfants et les ignorants au sacrement de pénitence. Toutefois, nous avons publié à part une instruction spéciale plus complète pour disposer les petits enfants à la confession, sous ce titre : *Méthode facile pour préparer les petits enfants au sacrement de pénitence*.

bonne heure; car, en différant de l'appeler, on risque le salut du malade comme l'expérience l'apprend. [493]

Il est nécessaire d'avertir le prêtre de l'état du malade, lors même que le malade ne tient pas à sa visite, et lors même qu'il n'est pas en danger de mourir, s'il est exposé à perdre la raison. Car quel malheur irréparable, s'il venait à tomber dans la folie perpétuelle, sans être en grâce avec Dieu ! Quand le malade est disposé à faire sa confession, ou bien quand déjà il l'a commencée, il faut que les personnes qui l'entourent lui inspirent les actes de foi, d'espérance et de contrition. C'est à faire produire ces actes au moribond, jusqu'à son dernier soupir, qu'elles doivent mettre tout leur zèle. C'est par ces actes, en effet, que l'âme s'unit à Dieu.

Il faut donc apprendre au malade d'abord les vérités absolument nécessaires au salut, savoir qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses, qui gouverne tout par sa providence; qui récompense éternellement au ciel les bons, on se faisant voir à leur âme, face à face, tel qu'il est. Pour arriver à cette fin sublime, nous avons un besoin absolu d'un secours particulier et surnaturel de Dieu, qu'on appelle la grâce, et la prière nous est nécessaire pour obtenir ce secours. La justice de Dieu punit aussi les méchants par d'éternels supplices ; car notre âme est immortelle.

La raison suffit pour nous faire connaître que Dieu, qui donne leurs perfections à toutes créatures, est plus parfait que tous les êtres, et qu'il a toutes les perfections à un degré infini. Il est donc la science qui sait tout, la vérité qui ne peut mentir : Il est infiniment bon pour ses créatures et, possédant en lui toute perfection et tout bien, il est capable de faire leur bonheur parfait. Il est tout-puissant et fidèle dans ses promesses.

Dieu est un pur esprit comme les anges, c'est-à-dire qu'il n'a point de corps : on ne peut donc ni le voir ni le toucher avec les sens.

Dieu est venu nous apprendre lui-même qu'il y a, dans sa nature unique, trois personnes : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, toutes trois égales et distinctes, mais qui ne font qu'un seul vrai Dieu, une seule Divinité.

C'est ainsi que, dans l'âme humaine, la mémoire, l'intelligence et la volonté sont des propriétés distinctes, bien que l'homme n'ait qu'une âme.

Le Fils de Dieu, qui de toute éternité n'avait point de corps, pas plus que le Père et le Saint-Esprit, le Fils de Dieu, dis-je, est venu sur la terre ; il a pris une âme et un corps humain. Tout en restant Dieu, il s'est fait homme, il s'est appelé Jésus-Christ ; il a prouvé sa divinité par de grands miracles qui ont converti le monde. Les miracles sont des prodiges extraordinaires que Dieu seul peut faire et qui prouvent clairement que celui qui les opère est envoyé de Dieu; ses miracles et ses [494] enseignements sont attestés par les historiens les plus dignes de foi. Pour expier nos péchés et nous sauver, il est mort sur une croix. Ressuscité le troisième jour après sa mort, il s'est fait voir vivant à plus de 500 témoins ; et, en présence de ses apôtres, il est remonté au ciel où, assis à la droite de son Père, il règne en souverain sur l'univers, et d'où il viendra juger tous les hommes. Pendant qu'il était sur la terre, il nous a dit qu'il était Dieu, qu'il nous instruisait lui-même de ce que nous devons croire et faire, qu'il ne pouvait ni se tromper ni nous tromper et la raison nous dit assez que Dieu n'est ni ignorant ni menteur; il faut donc croire ce qu'il a dit. Il a chargé ses apôtres et ensuite le Pape et les évêques de nous instruire de tout ce qu'il nous a appris ; et il a promis d'être toujours avec eux, afin qu'ils nous disent toujours la vérité; il a prouvé qu'il était toujours avec le Pape et les évêques, c'est-à-dire avec l'Eglise catholique, par les miracles qui ont toujours été opérés dans cette Eglise seule, et par les grandes vertus qu'ont pratiquées les saints que l'Eglise a produits. Nous connaissons les vérités enseignées par Dieu, par le catéchisme qui est en substance le même partout ; et les vérités qu'on nous y apprend sont crues par tous les catholiques du monde et enseignées par tous les prêtres, par tous les évêques et par le Pape. Nous pouvons donc et pouvons dire avec certitude :

ACTE DE FOI

Mon Dieu, parce que, vous êtes la science et la vérité infinies et que vous avez révélé vous-même ce que nous devons croire, je crois tout ce que vous avez dit et tout ce que l'Eglise enseigne.

Le Fils de Dieu nous a promis, quand il est venu sur la terre, le pardon de nos péchés, à condition que nous nous en repentirions et nous en confesserions ; il nous a promis sa grâce et son secours, afin de nous aider à aller au ciel, à la condition que nous les demanderons par la prière. Il nous a promis le bonheur de voir Dieu, dans le ciel, face à face, tel qu'il est, à la condition que nous persévérerons dans son amitié. Nôtre-Seigneur a prouvé par des miracles ses promesses comme ses paroles. L'Eglise, qu'il assiste toujours, nous enseigne qu'il a réellement fait ces promesses. Nous pouvons donc compter sur elle ; car comme il nous l'a appris, il est fidèle, il est tout-puissant pour nous donner ce qu'il nous a promis, il est infiniment bon pour ses créatures, et, par conséquent, disposé à tout nous donner, étant le Souverain Bien ; il a en lui-même tout ce qui peut nous rendre heureux. Nous devons donc lui dire : **[495]**

ACTE D'ESPERANCE

Mon Dieu, parce que vous m'avez promis le ciel, parce que vous êtes infiniment fidèle dans vos promesses, tout-puissant et bon, j'espère que vous me donnerez, avec, le secours de votre grâce, la faveur de vous voir un jour au paradis.

Dieu nous a fait connaître qu'il était l'infinie perfection. Lui, en effet, qui donne toute perfection aux créatures, doit être plus aimable, plus beau, plus saint, plus parfait que toutes ensemble. Si nous avons bon goût et bon cœur, disons-lui souvent :

ACTE D'AMOUR

Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment parfait, je vous aime par-dessus tout, et pour l'amour de vous, j'aime mon prochain comme moi-même.

Celui qui aime Dieu par-dessus tout doit détester par-dessus tout ce qui l'offense, le péché. Quel grand malheur de ne pas avoir aimé toujours un Dieu si aimable, de l'avoir oublié, méconnu, outragé ! Quel sujet de douleur et de regrets !

ACTE DE CONTRITION

Mon Dieu, parée que tans êtes souverainement aimable, je vous aime de tout mon cœur, et pour l'amour de vous, je me repens bien de vous avoir offensé dans toute ma vie, et je suis fermement résolu de ne plus vous offenser.

Ces actes sont comme des échelons par lesquels l'âme s'élève peu à peu, par la foi et l'espérance, jusqu'à la charité ou l'amour de Dieu, et jusqu'à la contrition parfaite qui se base sur la charité.

Or, il importe de le remarquer, la charité et la contrition parfaite effacent tous les péchés avant même qu'on reçoive la sacrement de Pénitence, de telle sorte que si, avant de mourir, on en produit sincèrement les actes sans pouvoir recevoir les sacrements, bien qu'on les désira, on est cependant sauvé, eût-on même été jusque-là hérétique ou païen. Pourquoi l'ignore-t-on, et pourquoi est-il des chrétiens qui, se trouvant en face d'un moribond pour lequel le prêtre ne peut arriver à temps, le laissent expirer sans lui suggérer ces actes, soit par ignorance, soit par oubli ? Quel malheur ! Mais qu'on le remarque bien, la contrition parfaite, l'amour de Dieu supposent nécessairement la foi et la connaissance des motifs de la foi et des vérités nécessaires au salut, que nous venons d'exposer. Il est donc bien nécessaire d'enseigner aux malades et aux mourants, mêmes aux petits

enfants qui ont quelque connais- [496] sance, ces vérités élémentaires. C'est là une excellente préparation à la confession.

On ajoute que le Fils de Dieu a établi la confession pour qu'elle remette les péchés à l'homme coupable; que pour se confesser avec fruit, il faut examiner ses péchés, dire tous ceux qui sont graves, avec leur nombre, leur espèce et les circonstances qui en changent l'espèce, en avoir le repentir et être résolu à ne plus les commettre.

Lors même que les malades ont déjà reçu l'absolution, il ne faut pas négliger de leur faire répéter ces mêmes actes, qu'on peut abréger une fois qu'on a instruit le moribond de la manière que nous venons d'exposer. Il suffit ensuite de lui faire dire : *Mon Dieu, je crois en tous; mon Dieu; j'espère en nous; mon Dieu, infiniment parfait, je vous aime; pour l'amour de vous, je me repens de vous avoir offensé.* Il ne faut pas fatiguer le malade; si donc il ne goûtait pas ces actes, il suffirait, tant qu'il n'est pas à l'extrémité, de les lui faire répéter à de longs intervalles; et, s'il était très souffrant, on se contenterait de lui suggérer un seul acte à la fois, par exemple : *Mon Dieu, je crois en tout, en lui disant qu'il suffit qu'il le dise du cœur; et plus tard, on lui ferait dire : Mon-Dieu, j'espère en vous; et ainsi de suite.*

Quand approche la dernière heure, il faut faire tout le possible pour que le prêtre soit là, afin de donner encore une fois l'absolution au moribond à son dernier soupir, lors même que le malade aurait été administré depuis peu. Il peut se faire, hélas ! Qu'après les sacrements reçus, cette pauvre âme succombe à quelque tentation de désespoir ou autre semblable.

Si le prêtre ne peut être là, à ce moment décisif, il faut avoir soin d'écarter de la couche et de l'appartement du malade les proches parents, qui n'auraient pas assez de foi ni de force pour contenir leurs larmes et leurs sanglots. C'est le sage conseil de saint Liguori. Il est clair, en effet, que ces manifestations de douleur peuvent troubler un moribond et lui donner occasion de se désespérer. A plus forte raison faut-il écarter de lui les personnes qui auraient été, durant sa vie, un péril pour sa vertu.

L'absence du prêtre rend plus nécessaire encore la présence d'un parent, d'un ami, d'une personne fortement chrétienne, qui suffire au malade les actes de foi, d'espérance, et surtout tes actes de charité et de contrition parfaite.

Quand le moribond perd ses sens, il ne faut pas se lasser. Les médecins attestent, aussi bien que les théologiens, que le sens de l'ouïe se perd un des derniers. Souvent donc un malade, qui passe pour avoir perdu son naissance, entend encore. Il faut donc à très haute voix et lentement dire à ses oreilles, [497] les actes du chrétien, en les interrompant pour ne pas le tasser, et lui inspirer de remettre Son âme entre les mains de Dieu d'invoquer les saints noms de Jésus, Marie. Joseph, jusqu'à ce que le cadavre soit refroidi, car les médecins pensent aujourd'hui que la mort n'a pas lui avec le dernier soupir. Il faut persuader à ceux qui seraient présents de prier instamment pour lui, et en particulier de réciter les prières de la recommandation de l'âme.

Heureux ceux qui sauront se dévouer à cette œuvre, la plus nécessaire de toutes, d'assister ainsi les mourants. Ils ouvriront le ciel à une multitude d'âmes et se prépareront à eux-mêmes la grâce d'une bonne mort.

TABLE DES MATIÈRES

PBÉb'ACS.....	»11
INTRODUCTION QI:i DEMANDE A ÉÏBE HE LUE ET MÉDITÉE. XI	
I. — Qu'est-ce que le jeune homme comme il faut ¹ ;	xi
H. — Une lettre de saint Isidore lie l'éluse....	jliv
III. — La vertu.....	xii
IV. — FafHiié de la Tertn.....	sxv
V. — Dieu veut que Le jeune homme soit comme il faut.....	
VI. — Exhortations dessainta docteurs àlajeu-nesse.....	
VII. — Honlicur <ie ceux (jui pratiquent la vertu de bonne heure.....	xxxvi
VIH. — MaHienr du jeune homme qui abuse <le ses belles amiùea.....	Jiì\viii
IX. — Une mauvaise jeunesse prépare la ruiaie du monde.....	xliv

PREMIÈRE PARTIE

Vertus à pratiquer

SECTION PREMIÈRE — *Vert as envers Dieu.*

chapithb phesikk. — La toi,.....	3
<i>Article premier.</i> — Nécessité de la foi.....	5
1. — Faiblesse de la. ruison.....	5
g 2. — Sans la loi point de salul.....	8
<i>Art. 2.</i> — Certitude ue*U foi.....	il
§ 1. — Dieu a parlé aux hommes.....	11
2. — Jésus-Ciirist a ensuignû lea homme*.....	1&
' 3. — L'Eglise infaillible nous transmet intacte la parole de Dieu.....	25
4. — La divinité Je l'Eglise calholique.....	32
<i>Art. 3.</i> — dbjet de lD. foi.....	42
<i>Art. 4.</i> — Obstacles à U foi.....	5?, 500

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

501

g 1. — Obstacles intérieurs.....	53
S 2. — Obstacles e* teneurs.	S9
§ 3. — Le respect humain.	66
chap. IL — De l'espérance	73
ciiap. III. — L'amour (iè Dieu.	"J9
<i>Article premier.</i> — La reconnaissance envers Dieu.	
<i>Art. 2.</i> — De l'amour parfait de Dieu.	83
chap. IV. — De la religion.	SS
<i>Article premier.</i> — Nécessité de la religion	89
<i>Art. 2.</i> — Devoirs que la religion impose.	95
31. — Ce que la religion condamne	95
§ 2. — Obligations qui résultent du la religion. .. lui	
ciiap. V. — De la crainte de Dieu	105
SECTION II — <i>Vertus envers las supérieurs.</i>	
— Vertus envers les pastmrs de l'Eglise.)15
<i>Article premier.</i> — Respect pour l'Eglise.	115
<i>Art. S.</i> — Obéissance à l'Eglise....	<18

Art. 3. — De l'amour de l'Eglise.....	125
ciiap. II, — De la piété filiale.	128
Article premier. — Du patriotisme.	28
Art. 2. — Amour des parents.	131
Arl. 3. — De la reconnaissance à l'égard des bien- faiteurs..	136
cïiap. III. — Du respect à l'égard des supérieurs. . . .	140
ciiap. IV. — De l'obéissance à l'égard des supérieurs.	145
SECTION III — <i>Vertus envers le prochain.</i>	
chapitre premier. — De la charité..	130
A-l'icle premier. — De l'objet de la charité envers le prochain.	152
Art. '1. — Des fautes les plus communes contre la charité envers le prochain.	155
Art. 3. — Des inuvres du charité.	ItO
chai». II. — De la douceur.....	J64
Article premier. — Des avantages de la douceur..	1B4
A>'t. 2. — De la douceur envers les serviteurs....	1G8
cuap. III. — Du »!le.....',.....	111
Article premier. —Nécessité du 7él6.....	173
Art, 2. — Moyens d'exercer le zèle.....	1L">
€hap. IV. — De l'amitié.....	180
Article premier. — Avantages de l'amitié.....	lfll
Art. 2. — Du choix d'un uini.....	!S5
chap. V. — De ia justice.....	190
SECTION IV — <i>Vertus envers soi-même.</i>	
chapitre ppkbier. — De l'humilité.....	!lft
chap. II. — »e la modestie.....	204
chap. 111. — Du détachement des Mens de la terre.	209
chap. IV. — De la chasteté.....	216
Article premier. •— Du vice opposé à la chasteté... 216	
81. — Une page de. Saint Pierre Dainioii.....	!lfi
jj 2. — l'ne page du P. Lacordaire.....	220
§ 3. — Une pâtre du bienheureux Louis de Grenade.	224
§ i. Conclusion île ce qui précède.."	230
Arl. 2. — Excellence de la chasteté.....	23S
cuap. V. — Vigilance et garde des sens.....	241
chap- VI. — De la tempérance.....	248
chap. VII. — De l'amour du travail.....	252
Article premier. — de l'oisiveté.....	252
Art. 2. — Nécessité du travail.....	237
Art. 3. — De l'étude.....	MO
•chap. VIII. — De la force et du courage.....	2fi8
DEUXIÈME PARTIE <i>Obstacles à fuir ou à surmonter.</i>	
chamthe phkmihk. — La tentation.....	276
chap. II. — Le monde.....	281
Article premier. — Des maximes du inonde.....	283
Arl. 2. — Des occasions qu'offre le monde.....	289
§ 1. — Des occasion» nécessaires.....	230
g 2. — Des occasions volontaires.....	234
chap. III.— Des mauvaises compagnies.....	21)7297

TAULE 1)ES

chap. IV. — Des rapports avec les personnes d'un autre	
sexe.....	30?
ch.*f. V. — Des lectures dangereuses.....	310
ciiap. VI. — Des théâtres.....	315
ciiap. VII. — Des cabarets, des cafés et des maisons de	
jou.....	311)

TROISIÈME PARTIE

Moyens à employer.

c[ia]i>ithr ptif.mier. — De la prière.....	331V
<i>Article premier.</i> — Nécessité de la prière.....	331
<i>Art. 2.</i> — Pratique de la prière,.....	33:t
chap. II.— De la réflexion.....	33'J
<i>Article premier.</i> — Nécessité de la réflexion.....	340-
<i>Art. 2.</i> — Pratique do la réflexion.....	342
cuap. III. — Des bonnes lectures.....	348
ciiap. IV. — De la sanctification des sciiions.....	353
chap. V. — Delà sanctification du dimanche.....	3S7
<i>Article premier.</i> — • Obligation de sanctifier le di-	
manche	359
<i>Art. 2.</i> — Manière de sanctifier le dimanche.....	302
chap. VI. — De la confession.....	366
<i>Article premier.</i> — La confession est divine.....	367
<i>Art. 2.</i> — Obligation et utilité de la confession.....	373
<i>Art. 3.</i> — De la pratique de la confession.....	376
1. — Du choix d'un confesseur.....	376
g 2. — Des dispositions à apporter à la confession.	377
chap. VII- — De la direction.....	381
guap. VIII. — De la communion.....	385
ohap. IX. — De la dévotion à la Sainte Vierge.....	303
chap. X. — Do la dévotion à la Sainte Famille.....	309
<i>APPENDICE I Des états de vie et de la vocation.</i>	
I. — Du choix d'un état.....	403
II. — Du mariage.....,.....?	407
<i>TABLE. DES UATIRHES</i>	

III. — Du célibat, de la virginité et du veuvage...	415
IV. — De l'état religieux.....	423
V. — Encore de la vocation religieuse.....	432
Vf. — Du sacerdoce.....	438
conclusion	444
<i>APPENDICE II</i>	
I. — Règlement de vie.....	448
II. — Règlement d'un homme ou d'un jeune homme	
pieux.....,.....?	447
III. — Priore du matin.....	448
IV. — Examen de prévoyance.....	430
V. — Prières du soir.....	4SI
VI. — Méthode de réflexion.....	452
VII. — Présence de Dieu.....	453
VIII. — Examen	454

IX. — Visite au Saint Sacrement.....	455
X. — Communion spirituelle.,.....	455
XI. — La sainte messe.....	456
XII. — Vêpres du dimanche.....	481
XIII. — Exercice pour la confession.....	46S
XIV. — Exercice pour la communion.....	472
XV. — Direction.....	475
XVI. — Revue du mois et préparation à la mort.	475
XVII. — Dévotions principales : 1- envers Nôtre-Seigneur, le Sacré Cœur, le Chemin do la Croix. 476 2* Envers la Sainte Vierge, le rosaire, le scapulaire, les confréries.....:	478
3° Envers saint Joseph.....	481
XVIII — Prières indulgenciées.....	482
XIX. — L'apparition de Notre-Dame de La Salette.	482
XX. — Méthode pour assister les mourants	491